LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

881
H8o.Ybe3
v.4

CLASSICS

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/lesnavigationsdu04bera

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

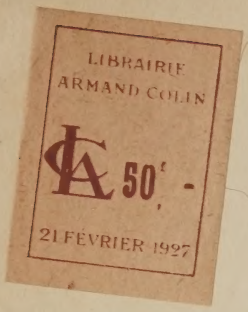
VICTOR BÉRARD

NAUSICAA
ET
LE RETOUR D'ULYSSE

LES NAVIGATIONS D'ULYSSE
TOME IV

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

B. BLACKWELL LTD.
Booksellers



NOTICE: **Return or renew all Library Materials! The *Minimum* Fee for each Lost Book is $50.00.**

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.
To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

NOV 1 1 199

CLASSICS

NAUSICAA

ET

LE RETOUR D'ULYSSE

OUVRAGES DE VICTOR BÉRARD

SUR

LES POÈMES ODYSSÉENS

Société « Les Belles-Lettres »
95, Boulevard Raspail, 95.

I. — Introduction a l'Odyssée. . . . . 3 vol.
II. — L'Odyssée, « Poésie homérique » . . . 3 vol.
Texte grec et Traduction.
III. — L'Odyssée, Traduction nouvelle . . . 3 vol.
IV. — L'Odyssée, Texte grec . . . . . 3 vol.

Librairie Armand Colin
103, Boulevard Saint-Michel, 103.

Les Phéniciens et l'Odyssée :
I. — Les Iles de la Très-Verte . . . . 1 vol.
II. — Mer Rouge et Méditerranée. . . . 1 vol.

Les Navigations d'Ulysse :
I. — Ithaque et la Grèce des Achéens. 1 vol.
II. — Pénélope et les Barons des Iles . 1 vol.
III. — Calypso et la Mer de l'Atlantide . 1 vol.
IV. — Nausicaa et le Retour d'Ulysse . . 1 vol.

En préparation :

Album odysséen . . . . . 1 vol.

LES NAVIGATIONS D'ULYSSE. — IV

NAUSICAA

ET

LE RETOUR D'ULYSSE

Avec dix-neuf planches hors texte.

ἐκ μηδενὸς δὲ ἀληθοῦς ἀνάπτειν κενὴν τερατολογίαν
οὐχ ὁμηρικόν...

Strabon I 2 9

PAR

VICTOR BÉRARD

Directeur d'Études à l'École des Hautes Études.

PARIS
LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 103
1929

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

30 exemplaires sur papier pur fil Lafuma numérotés à la presse de 1 à 30.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright 1929 by Max Leclerc and C°, proprietors of Librairie Armand Colin.

881
H80.4be3
v.4
CLASSICS

A MES COLLÈGUES ET ANCIENS AUDITEURS

DE

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

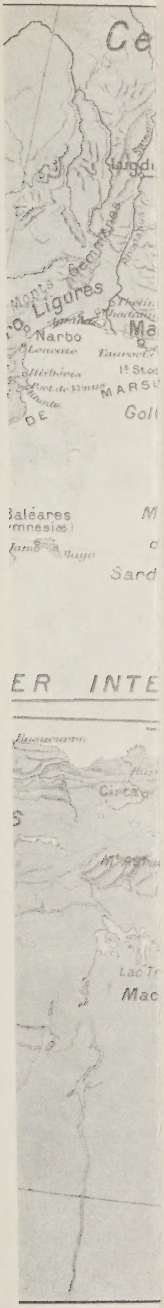
αὐτὰρ ἐπεὶ λίπον ἰοὶ οἰστεύοντα ἄνακτα,
τόξον μὲν πρὸς σταθμὸν ἐυσταθέος μεγάροιο
ἔκλιν' ἐστάμεναι...

Odyss. XXII 119-121

711611

TABLE DES PLANCHES

		En face page
Itinéraire d'Ulysse	Planche I	9
Les Détroits de Phéacie	Planche II	25
Le Royaume d'Alkinoos	Planche III	33
La Ville phéacienne	Planche IV	41
Parga	Planche V	73
De Phéacie en Ithaque	Planche VI	88
Le Golfe des Yeux Ronds	Planche VII	113
Le Cyclope	Planche VIII	128
De Cume a Naples	Planche IX	129
La Petite Ile et la Grotte	Planche X	153
Le Royaume d'Éole	Planche XI	193
L'Ours des Lestrygons	Planche XII	225
Corses et Sardes	Planche XIII	257
L'Ile de Circé	Planche XIV	273
La Famille de Circé	Planche XV	305
Les Sirènes	Planche XVI	369
De Circé en Skylla	Planche XVII	385
L'Ile du Soleil	Planche XVIII	401
Les Deux Planktes	Planche XIX	409


Ligures
Narbo
Baléares
ER INTE

ITINÉRAIRE D'ULYSSE
DANS
LES DEUX MERS DU LEVANT ET DU COUCHANT.

(Carte reproduite de l'Atlas Vidal-Lablache, p. 8-9. Librairie Armand Colin.)

CHEZ ALKINOOS[1]

E. Legrand. — *Bibliographie ionienne* Paris 1900; *Bibliographie albanaise* Paris 1912

F. Manek, G. Pekmisi et A. Stotz. — *Albanesische Bibliographie* Wien 1909

A. Shewan. — *Scheria-Corcyra*[2] Class. Quart. 1913 p. 4-11; Class. Phil. 1914 p. 97, 1918 p. 321, 1919 p. 97

A. Grasset Saint-Sauveur. — *Voyage... dans les îles ci-devant vénitiennes du Levant* Paris 1800

L. C. V. de Sommmières. — *Voyage... au Monténégro* Paris 1820

Th. Smart Hughes. — *Voyage... en Albanie* (Trad. franç.) Paris 1821

C. A. Kaehler. — *Nausikaa nach der Urschrift der Odyssee* Leipzig 1874

O. Riemann. — *Recherches sur les Iles Ioniennes* Paris 1879

W. Goodisson. — *An... Essay upon the Islands of Corfu... etc.* London 1882

E. Oberhuemmer. — *Phoenizier in Akarnanien* Muenchen 1882

F. Welcker. — *Die homer. Phaeaken und die Inseln der Seligen* Berlin 1882

J. Partsch. — *Die Insel Korfu* Peterm. Mitt. Erg. XIX 1887-1888 p. 88

W. Muss-Arnolt. — *Semitic Words in Greek and Latin* Boston 1892

H. Lewy. — *Die Semitischen Fremdwoerter im Griechischen* Berlin 1895

[1] Dans les bibliographies de ce volume, plus encore que dans celles des autres, je devrai me restreindre à ne citer que les auteurs indispensables, en particulier ceux auxquels je suis redevable en quelque façon que ce soit. Je renvoie le lecteur aux bibliographies complètes que d'autres ont dressées et que j'allègue en tête de chacune de mes listes. Pour ce chapitre *Chez Alkinoos*, en particulier, cf. *Ithaque et la Grèce des Achéens* p. 205.

[2] On trouvera en ces articles toute la bibliographie de la question depuis un siècle.

H. Lorimer. — *The Country-Cart* Journ. hellen. Stud. 1903 p. 132

O. Trenkel. — *Zur Phaeakis und Telemachie* Bernburg 1903

S. Eitrem. — *Die Phaeakenepisode* Oslo 1904

Ph. Champault. — *Phéniciens et Grecs...* Paris 1906 (ouvrage complété par une série d'articles au *Mercure de France* de 1912-1913 : *Nausicaa, Au Pays de Circé, le Calembour,* etc.)

F. Stuermer. — *Die Phaeakendichtung in der Odyssee* Zeitsch. oester. geogr. Gesellsch. 1907 p. 481

M. R. Hoste. — *Nausicaa* London 1907

Arch. Ludwig-Salvator. — *Parga* Prag 1907 ; *Geschichte von Parga* Prag 1908

W. Miller. — *The Latins in the Levant* London 1908

G. Fries. — *Das Zagmukfest auf Scheria* Mitt. vorderas. Gesellschaft 1910 p. 2 ; *Phaeakenadventeuer...* Orient. Litter. 1911 p. 52

A. Lang. — *The World of Homer* London 1910

K. Kretschmer. — *Geschichte der Geographie* Gotha 1912

J. I. Manatt. — *Aegean Days* London 1913

O. Maass. — *Die Irrfahrten des Odysseus im Pontos* Guetersloh 1915

E. Fels. — *Die neuere Kartographie der Insel Korfu* Peterm. Mitt. 1922 p. 212 ; *die Kuesten von Korfu* Mitt. geogr. Ges. Muenchen 1923 p. 28-114

K. Cebrian. — *Geschichte der Kartographie im Alterthum* Gotha 1923

A. Shepard. — *Sea-Power in ancient History* Boston 1924

P. Haupt. — *The Adventures of Odysseus* Am. Journ. Phil. 1924 p. 61

M. Cary. — *The Greeks and the ancient Trade with the Atlantic* Journ. hell. Stud. 1924 p. 166

R. Hennig. — *Die Frage der Phaeakeninsel* Geog. Zeit. 1925 p. 293 ; *die Lage des Phaeakenlandes* Peterm. Mitt. 1926 p. 66 ; *neue Betrachtungen zur Geographie Homers* Geog. Zeit. 1926 p. 290 ; *neue Erkentnisse...* Rhein. Mus. 1926 p. 266

A. Hermann. — *Die Bedeutung Homers fuer die griech. Geographie* Zeit. Gesellsch. Ethn. Berlin 1926 p. 171 ; *die Irrfahrten des Odysseus* Berlin 1926

A. W. Mac-Whorter. — *Corcyra and the peloponnesian War* Trans. and Proc. 1926

C. Watzinger. — *Die griechische Heroenzeit und Homer* N. Jahrb. 1926 p. 1

U. von Wilamowitz-Moellendorff. — *Die Heimkehr des Odysseus* Berlin 1927

I

CHEZ ALKINOOS

De Calypso à Nausicaa. — La « Terre » des Phéaciens : côte forestière ; rivage d'écueils ; fleuve, cascades et lavoirs ; route et cultures ; source, vignoble et bois sacré ; ville aux deux ports et fontaine ; manoir ; le Rocher du Bateau.

Corfou : la Serpe et le Karavi. — Aphiona et Port Alipa. — Palaio-Castrizza. — Le fleuve et la plage de Saint-Georges.

Les Phéaciens, marins étrangers : Pargos et Assos ; mœurs et coutumes levantines. — Hauteville et sa Campagne,

Appendices A, B et C. — Texte homérique ; Navigation et Naufrages ; Secret des Thalassocrates.

Ulysse a quitté l'île de Calypso et revient vers son Ithaque, du fond de la mer du Couchant où nous avons retrouvé la fille d'Atlas et son Ile du Persil[1].

Il est assis au gaillard d'arrière ; il tient le gouvernail de son radeau et veille en méditant les conseils de la Nymphe ; car il doit garder toujours le Nord sur sa gauche, pour suivre le droit chemin au long des côtes africaines d'abord, puis à travers la mer Ionienne, sans dériver ni vers les mers septentrionales des Baléares et de la Sardaigne, ni vers le fond de l'Adriatique ensuite. Une brise favorable et douce pousse le radeau par derrière d'Ouest en Est :

[1] Sur la fille d'Atlas, cf. *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 213. Pour tout cet épisode *Chez Alkinoos* et les corrections que j'ai apportées au texte traditionnel, cf. l'*Appendice A* à la fin du présent chapitre, p. 89.

Dans les parages de Gibraltar et le long des côtes algériennes, les vents, — disent les *Instructions nautiques* (n° 760 p. 2-3, n° 801 p. 36 et suiv.), — se réduisent à deux : les vents d'Est et les vents d'Ouest, que l'on nomme dans le pays *Levantes* et *Ponientes*. Les vents d'Est sont annoncés longtemps avant leur venue : une grande humidité, un brouillard au-dessus des terres en sont des indices presque certains, qui continuent pendant toute la durée du vent ; les *Levantes*, au lieu d'être secs, sont humides... Avec les vents d'Ouest, les nuages disparaissent complètement. L'atmosphère devient plus sèche. Les montagnes et le ciel deviennent clairs.

Les vents d'Ouest ne sont ni fréquents ni fixes pendant la saison navigante : « Sur la côte méditerranéenne du Maroc, — ajoutent les *Instructions* (n° 801 p. 11), — on peut diviser l'année en deux saisons bien distinctes : la belle saison qui commence en mai et dure jusqu'en novembre; la mauvaise, qui comprend les mois de novembre à avril. Les vents de la partie Est (du N.-E. au S.-E.) soufflent principalement pendant la belle saison et surtout de juin à septembre. Les vents de la partie Ouest (du N.-O. au S.-O.) dominent en novembre-avril » :

Pendant les mois de juin-août, le temps est beau; les vents de la partie Est dominent au large et soufflent frais avec une grosse mer; près de terre, on a le plus souvent ou des calmes ou des brises solaires qui se lèvent au N.-E. vers huit heures du matin pour mollir au coucher du soleil en halant le S.-E. Il arrive assez souvent que ces brises veillent une partie de la nuit. On peut avoir des brises d'Ouest qui suivent une marche analogue et pendant lesquelles le temps reste clair.

C'est l'une de ces brises d'Ouest qu'en pleine belle saison, Calypso a fait souffler derrière le radeau d'Ulysse : une brise « tiède et tranquille », — dit le poète (V 268), — et non pas un de ces vents qui soufflent trop frais et soulèvent une grosse mer, selon les termes des *Instructions*.

Calypso fit souffler la plus tiède des brises, un vent de tout repos. Plein de joie, le divin Ulysse ouvrit ses voiles. Assis

près de la barre, en maître il gouvernait : sans qu'un somme jamais tombât sur ses paupières, son œil fixait les Pléiades et le Bouvier, qui se couche si tard, et l'Ourse, qu'on appelle aussi le Chariot; il la voyait tourner, épier Orion et, seule des étoiles, ne jamais se plonger aux bains de l'Océan; l'avis de Calypso, cette toute divine, était de naviguer sur les routes du large, en gardant toujours l'Ourse à gauche de la main. Dix-sept jours, il vogua sur les routes du large; le dix-huitième enfin, les monts de Phéacie et leurs bois apparurent : la terre était tout près, bombant son bouclier sur la brume des mers.

Ulysse vogue comme sur un fleuve : « Le courant général du Détroit, qui court de l'Ouest à l'Est, apportant dans la Méditerranée les eaux de l'Atlantique, se fait sentir au large des côtes du Maroc; sa vitesse est variable et dépend beaucoup des vents; elle peut atteindre 1 mille 1/2 à 2 milles à l'heure entre le Détroit et les îles Zaffarines[1] » :

Pendant la belle saison, les bâtiments à voiles, allant de l'Ouest à l'Est, ont intérêt à se maintenir à 25 ou 30 milles de la côte afin de profiter de toute la force du courant général vers l'Est et parce qu'on a des brises d'autant plus fraîches qu'on s'éloigne plus de la terre.

Ulysse vogue donc au large, hors de la vue des côtes; il se dirige sur le soleil et sur les astres, n'ayant à conserver que la direction de l'Est. Au delà des Zaffarines, « le courant général de surface sur la côte d'Algérie est encore dirigé vers l'Est » :

La navigation le long de la côte d'Algérie est tout à fait sûre et facile de mai à octobre ; on n'a jamais de coups de vent à craindre en cette saison; tout au plus sera-t-on exposé à quelques grains ou orages d'une ou deux heures de durée... Du mois de mai à la fin de septembre, les navires à voiles doivent,

[1] *Instr. naut.* n° 801 p. 14-20 et, pour la suite, p. 91; sur cette côte du Rif, cf. *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 291 et suiv.; cf. dans le même volume p. 222 la navigation d'Ali-bey entre le Détroit de Gibraltar et les côtes du Péloponnèse.

en sortant du détroit de Gibraltar, se tenir au milieu du canal entre la côte d'Espagne et l'île d'Alboran, jusqu'à ce qu'ils soient à la hauteur du cap de Gate. Ils rallient ensuite la côte d'Algérie qu'ils longent, mais sans trop s'en rapprocher, afin de se maintenir dans le courant Est. Ils passent au Nord de la Galite, d'où ils manœuvrent pour laisser au Nord ou au Sud l'île Pantellaria et les îles maltaises...

Survient Posidon qui rentre de son voyage chez les Nègres du Nil, où il était allé faire la fête. Du haut des monts Solymes, qui, à l'Est de Rhodes[1], sont comme le seuil levantin des mers helléniques, le dieu aperçoit au loin Ulysse et son radeau. Sa rancune éclate contre celui qui, jadis, aveugla son fils, le Cyclope (V 282-296) :

— Ah! misère! voilà, quand j'étais chez les Noirs, que les dieux, pour Ulysse, ont changé leurs décrets. Il est près de toucher aux rives phéaciennes, où le destin l'enlève au comble des misères qui lui venaient dessus. Mais il me reste encore à lui jeter, je jure, sa charge de malheurs!

A peine avait-il dit que, prenant son trident et rassemblant les nues, il démontait la mer et, des vents de toute aire, déchaînait les rafales; sous la brume, il noyait le rivage et les flots; la nuit tombait du ciel; ensemble s'abattaient l'Euros, et le Notos, et le Zéphyr hurlant, et le Borée qui naît dans l'azur et qui fait rouler la grande houle.

Chacune des épithètes de ces vers 295-296

σὺν δ' Εὖρός τε Νότος τε πέσον Ζέφυρός τε δυσαὴς
καὶ Βορέης αἰθρηγενέτης, μέγα κῦμα κυλίνδων...

est commentée par les *Instructions nautiques* de la mer Ionienne et de l'Adriatique (n° 706 p. 8-11) :

Dans l'été, les vents sont ordinairement faibles et variables; on y trouve, à cette époque, des calmes fréquents et quelque-

[1] Sur les voyages et festins des dieux chez les Nègres, cf. *Pénélope et les Barons des Iles* p. 458 et suiv. Sur les dix-sept journées de navigation et les deux journées de nage d'Ulysse, voir l'*Appendice B* à la fin de ce chapitre p. 89.

fois des orages brusques, accompagnés de vents du Nord, mais qui heureusement ne durent pas longtemps... Les vents de la partie du S.-O. (*c'est le Notos du poète*) et surtout du S.-E. (*c'est son Euros*) sont ordinairement plus fréquents vers l'embouchure de la mer Adriatique. Il arrive très fréquemment que des brises fraîches de N.-E., N.-O. et S.-E. soufflent en même temps et dans différentes parties de cette mer. Les vents qui soufflent le plus fréquemment sont ceux du N.-E. à l'E.-N.-E. et ceux du S.-E. au Sud. Les premiers, que l'on nomme *Bora*, sont les plus à craindre et exigent une surveillance active et incessante... Le *Bora* est un vent très dangereux et très redouté des marins, parce qu'il se déclare subitement avec une violence extrême. Il n'est pas tant à craindre à cause de sa violence que parce qu'il s'élève tout à coup et souffle par rafales. Ces rafales sont telles qu'elles soulèvent tout à coup une mer courte et agitée, dont le mouvement en tourbillon suffirait à lui seul pour occasionner des avaries à un navire sous voiles...

Voilà le Borée « qui fait rouler la grande houle » et voici le Borée « qui naît de l'azur » :

Les plus furieux coups de *Bora* sont annoncés par les symptômes suivants : un nuage noir et compact, surmonté d'un autre nuage plus léger et cotonneux, couvre l'horizon dans le N.-E. Le ciel prend tout à coup une teinte livide et, un peu avant le coup de vent, on ressent des calmes et de folles brises... Le *Bora* dissipe ordinairement tous les nuages et la brume ; quand il est très fort, le temps est très clair ; on n'aperçoit que quelques petits nuages ronds qui courent rapidement sur un ciel bleu...

En regard de la tempête odysséenne, on peut mettre la tempête décrite par l'amiral Smyth et citée par nos *Instructions* de l'Adriatique (n° 706 p. 11) :

Le 9 août 1819, j'étais mouillé sur une ancre dans le petit port fermé de Lussini Piccolo. Le matin, je vis des nuages inquiétants quoique, la veille au soir, le temps eût été remarquablement beau. Le vent était au S.-O., les nuages, livides, l'atmosphère, sombre et l'aspect général du ciel, singulier et

menaçant. Dans l'après-midi, l'horizon devint aussi noir que possible et cette teinte paraissait d'autant plus sombre qu'elle était surmontée d'une bande de nuages blancs et cotonneux... Quelques minutes après, un violent coup de vent du N.-O. soufflait évidemment, quoique nous sentissions encore au mouillage les vents de S.-O. plus forts peut-être que dans la matinée, car les nuages étaient tous chassés à droite et à gauche. La scène devint alors magnifique : des masses de nuages en mouvement depuis le zénith jusqu'à l'horizon laissaient voir par moments un ciel d'airain.

Les pêcheurs, — continue l'amiral anglais, — couraient à la côte, et les marins, aidés de la population, cherchaient à échouer leurs barques dans les rues. A la fin, de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber et l'atmosphère sembla se changer en une fumée noire. A ce moment, nous vîmes venir sur nous un épais nuage de poussière chassé par le vent du Nord. La rafale tomba aussitôt à bord en rugissant affreusement, avec une violence telle que nos deux amarres furent cassées comme des fils. Tous les bateaux du port furent submergés ou chavirés. Les avirons, les gouvernails, les bancs flottaient de tous côtés et tous les navires furent jetés les uns sur les autres à la côte...

« Ah! de quelles nuées Zeus tend les champs du ciel! il démonte la mer, où les vents de toute aire s'écrasent en bourrasques; sur ma tête, voici la mort bien assurée!... », — s'écrie Ulysse. Il n'avait pas fini de parler qu' « en volute, un grand flot le frappait : choc terrible! le radeau capota; Ulysse au loin tomba hors du plancher; la barre échappa de ses mains, et la fureur des vents, confondus en bourrasque, cassant le mât en deux, emporta voile et vergue au loin, en pleine mer; lui-même, il demeura longtemps enseveli... Enfin il émergea de la vague ; quoique meurtri, il ne pensa qu'à son radeau : d'un élan dans les flots, il alla le reprendre, puis s'assit au milieu pour éviter la mort ».

Tout eût été détruit certainement, — reprend l'amiral anglais, — si le coup de vent eût continué plus longtemps avec cette violence. Heureusement il ne dura que quelques minutes

et dans moins d'une heure tout avait repris son calme ordinaire. Le dégât fut encore plus considérable à terre que sur mer. Une grande quantité d'arbres furent déracinés, des toits de maisons, enlevés, des fenêtres et des portes, enfoncées, et jusqu'à des planchers, déplacés et précipités dans les étages inférieurs...

La bonne Déesse Blanche, Ino-Leucothéa, vient donner à Ulysse le conseil de dépouiller ses vêtements, de quitter le radeau et de gagner à la nage la côte voisine; elle lui remet un instrument de sauvetage : « Prends ce voile divin; tends-le sur ta poitrine; avec lui, ne crains plus ni souffrance ni mort ».

Ulysse résiste à ce conseil; il veut rester sur le radeau, même retourné, tant que les bois tiendront, unis par les chevilles...

Mais l'Ébranleur du sol souleva contre lui une vague terrible, dont la voûte de mort vint lui crouler dessus... Sur la paille entassée, quand se rue la bourrasque, la meule s'éparpille aux quatre coins du champ; c'est ainsi que la mer sema les longues poutres. Ulysse alors monta sur l'une et l'enfourcha comme un cheval de course, puis quitta les habits que lui avait donnés Calypso la divine; sous sa poitrine, en hâte, il étendit le voile et, la tête en avant, se jetant à la mer, il ouvrit les deux mains pour se mettre à nager.

« Durant deux jours, deux nuits, Ulysse dériva sur la vague gonflée : que de fois, en son cœur, il vit venir la mort! Quand, du troisième jour, l'Aurore aux belles boucles annonçait la venue, soudain le vent tomba; le calme s'établit : pas un souffle; il put voir la terre toute proche; son regard la fouillait, du sommet d'un grand flot qui l'avait soulevé ».

Une heure après, — conclut l'amiral anglais, — la violence du vent ayant diminué, il tomba de larges gouttes de pluie et, deux ou trois jours durant, nous avions une brise fraîche de Nord avec beau temps...

L'amiral Smyth, — ajoutent les *Instructions nautiques*, — dit que le *Bora* le plus redouté est celui qui souffle par rafales pendant trois jours, qui tombe alors et qui reprend ensuite pour souffler pendant trois autres jours avec la même violence. Dans l'été, le *Bora* ne dure jamais plus de trois jours... En mars, à la fin de mai et au commencement de juin, il est bien rare qu'il n'y ait pas un coup de vent de *Bora*. Ces coups de vents sont toujours très violents, surtout à cette dernière époque de l'année.

La première vision qu'Ulysse a de la « terre » phéacienne est un peu effrayante. De loin, c'était une montagne ombreuse et des pentes forestières; de près, c'est le moins hospitalier des rivages (V 398-405) : « Il nageait, s'élançait pour aller prendre pied; il n'était déjà plus qu'à portée de la voix... Il perçut le ressac qui tonnait sur les roches; la grosse mer grondait sur les sèches du bord : terrible ronflement! tout était recouvert de l'embrun des écumes, et pas de ports en vue, pas d'abri, de refuge!... rien que des caps pointant leurs rocs et leur écueils! ».

Ulysse alors gémit en son âme vaillante : « Malheur à moi! quand Zeus, contre toute espérance, rend la terre à mes yeux, lorsque j'ai réussi à franchir cet abîme, pas une cale en vue où je puisse sortir de cette mer d'écumes! Ce n'est, au long du bord, que pointes et rochers, autour desquels mugit le flot tumultueux; par derrière, un à-pic de pierre dénudée; devant, la mer sans fond; nulle part, un endroit où planter mes deux pieds pour éviter la mort!... Que j'essaie d'aborder : un coup de mer m'enlève et va me projeter au rocher de cailloux; tout élan sera vain!... Mais si je continue de longer à la nage, cherchant à découvrir la pente d'une grève et des anses de mer, j'ai peur que, revenant me prendre, la bourrasque ne me jette à nouveau dans la mer aux poissons; ah! j'aurai beau crier : heureux si l'un des dieux ne m'envoie pas du fond quelqu'un de ces grands monstres que nourrit en troupeaux la fameuse Amphitrite!... ».

« Un coup de mer le jette à la roche d'un cap. Il aurait eu la peau trouée, les os rompus, sans l'idée qu'Athéna, la

déesse aux yeux pers, lui mit alors en tête. En un élan, de ses deux mains, il prit le roc : tout haletant, il s'y colla, laissant passer sur lui l'énorme vague. Il put tenir le coup ; mais, au retour, le flot l'assaillit, le frappa, le remporta au large... ».

Quand il en émergea, le bord grondait toujours ; à la nage, il longea la côte et, regardant vers la terre, il chercha la pente d'une grève et des anses de mer. Il vint, toujours nageant, à la bouche d'un fleuve aux belles eaux courantes, et c'est là que l'endroit lui parut le meilleur : pas de roche, une plage abritée de tout vent.

Ulysse implore la divinité de ce fleuve. Le dieu « laisse tomber sa barre et, rabattant la vague au devant du héros, lui offre le salut de sa grève avançante ».

Les deux genoux d'Ulysse et ses vaillantes mains retombèrent inertes : les assauts de la vague avaient rompu son cœur ; la peau de tout son corps était tuméfiée ; la mer lui ruisselait de la bouche et du nez ; sans haleine et sans voix, il était étendu, tout près de défaillir sous l'horrible fatigue. Mais il reprit haleine ; son cœur se réveilla ; alors, de sa poitrine, il détacha le voile qu'il lâcha dans le fleuve et la vague mêlés ; un coup de mer vint l'emporter au fil de l'eau, et tout de suite Ino dans ses mains le reçut.

Ulysse sort du fleuve et monte à la forêt qui domine la rive ; au sommet de la pente, il se cache dans les feuilles sèches que les vents ont accumulées entre les rejets touffus de deux oliviers, l'un franc, l'autre greffé. Athéna vient lui verser le sommeil, puis se rend au manoir d'Alkinoos, où elle apparaît en songe à Nausicaa, la fille d'Alkinoos, et lui conseille de demander à son père la voiture et les mules pour porter aux lavoirs du fleuve les vêtements de la famille royale : « Toi-même, il te vaut mieux aller en char qu'à pied : tu sais que les lavoirs sont très loin de la ville ». L'aurore venue, Nausicaa suit le conseil de la déesse. Son père lui accorde aussitôt la voiture et les

mules. Sa mère charge sur la voiture les provisions de la journée, car il faut tout un jour pour le double voyage et la lessive. Nausicaa et ses femmes se mettent en route.

On atteignit le fleuve aux belles eaux courantes. Les lavoirs étaient là, pleins en toute saison. Une eau claire sortait à flots de sous les roches, de quoi pouvoir blanchir le linge le plus noir. Les mules dételées, on les tira du char et, les lâchant au long des cascades du fleuve, on les mit paître l'herbe à la douceur de miel. Les femmes avaient pris le linge sur le char et le portaient à bras dans les trous de l'eau sombre. Rivalisant à qui mieux mieux pour le fouler, on lava, on rinça tout ce linge sali; on l'étendit en ligne, aux endroits de la grève où le flot quelquefois venait battre le bord et lavait le gravier. On prit le bain et l'on se frotta d'huile fine, puis, tandis que le linge au clair soleil séchait, on se mit au repas sur les berges du fleuve et, s'étant régalées, servantes et maîtresse dénouèrent leurs voiles pour jouer au ballon.

Le ballon tombe au trou d'une cascade, et filles aussitôt de pousser les hauts cris. Ulysse, réveillé par la clameur, sort de son abri. Il implore Nausicaa qui lui fait donner des vêtements et le repas. On recharge ensuite dans la voiture le linge lavé, séché et plié. On prend enfin le chemin du retour. Nausicaa ramène Ulysse :

Allons, debout, notre hôte! il faut rentrer en ville! Je m'en vais te conduire au manoir de mon père : c'est un sage et chez lui tu pourras voir, crois-moi, la fleur des Phéaciens. Mais écoute-moi bien : tu parais plein de sens. Tant que nous longerons les champs et les cultures, suis, avec mes servantes, les mules et le char : vous presserez le pas : je montrerai la route. Quand nous dominerons la ville, tu verras la hauteur de son mur, et la beauté des ports ouverts à ses deux flancs, et leurs passes étroites, et les doubles gaillards des vaisseaux remisés sur le bord du chemin, chacun sous son abri, et, dans ce même endroit, le beau Posidion, qu'entoure l'agora avec son carrelage de blocs tirés du mont, et, près des noirs vaisseaux, les fabricants d'agrès, de voiles, de cordages, les polisseurs de rames... Sur le bord du chemin, nous trouverons un bois

de nobles peupliers : c'est le bois d'Athéna; une source est dedans, qu'une prairie entoure; mon père a là son clos de vigne en plein rapport; c'est tout près de la ville, à portée de la voix... Fais halte en cet endroit; tu t'assiéras, le temps que, traversant la ville, nous puissions arriver au manoir de mon père. Puis lorsque tu pourras nous croire à la maison, viens alors à la ville! demande aux Phéaciens le logis de mon père, du fier Alkinoos; c'est facile à trouver : le plus petit enfant te servira de guide.

On revient à travers « les champs et les cultures », par une route aisée, semble-t-il : « En vitesse, on quitta la ravine du fleuve. Au trot parfois, parfois au grand pas relevé, Nausicaa menait, sans abuser du fouet, pour que les gens à pied, Ulysse et les servantes, pussent suivre le char. Au coucher du soleil, ils longeaient le fameux bois sacré d'Athéna. C'est là que le divin Ulysse, ayant fait halte, implora sans tarder la fille du grand Zeus ».

Ulysse attend que Nausicaa et ses femmes aient eu le temps de rentrer au manoir. Puis il reprend le chemin de la ville; il est enveloppé d'une nuée miraculeuse par les tendres soins d'Athéna. La déesse l'accueille à l'entrée de la ville : elle a pris les traits d'une petite fille qui vient d'emplir sa cruche à la fontaine. Elle le conduit à travers le bourg : « Invisible à ces armateurs de Phéacie, il allait admirant les ports, les fins navires et, dans les agoras, la foule des héros et, merveilleuse à voir, la ligne des hauts murs, garnis de palissades ».

Il arrive au manoir, où il est accueilli par la reine Arété et le roi Alkinoos. Il y passe la nuit. Le lendemain, dès l'aube, Alkinoos l'emmène à l'agora, et l'assemblée des Phéaciens décide de le reconduire en Ithaque à bord du plus neuf de leurs vaisseaux. Tandis que l'équipage descend au port préparer le navire, les rois ramènent le héros au manoir. On y passe tout le jour au festin, puis à entendre, de la bouche d'Ulysse, les *Récits chez Alkinoos*. Le soir venu, Ulysse redescend au port, accompagné d'un héraut

et de deux servantes[1]. Il s'embarque. Il s'endort. Les cinquante rameurs durant toute la nuit font voler sur la mer le vaisseau plus rapide que l'épervier : « Juste à l'heure où paraît la reine des étoiles, qui vient pour annoncer le lever de l'Aurore en son berceau de brume, le navire, achevant sa course sur la mer, abordait en Ithaque ».

Les Phéaciens déposent Ulysse endormi sur le rivage et reprennent la mer. Posidon, auquel ils ont arraché sa victime, jure de les punir :

Il s'en fut en Schérie, en terre phéacienne, et là, il attendit. Le croiseur, arrivant du large, était tout proche; il passait en vitesse : l'Ébranleur de la terre fit un pas, étendit la main et, le frappant, il en fit une roche enracinée au fond...

Quels discours échangeaient en paroles ailées ces gens de Phéacie, ces armateurs, ces mariniers aux longues rames! Se tournant l'un vers l'autre, ils se disaient entre eux : « Misère! ah! qui vient donc d'entraver dans la mer le croiseur qui rentrait? on le voyait déjà de la pomme à la quille! »

Ainsi parlaient les gens sans comprendre l'affaire. Mais, prenant la parole, Alkinoos leur dit : « Ah! misère! je vois s'accomplir les oracles du vieux temps de mon père : Posidon, disait-il, nous en voudrait un jour de notre renommée d'infaillibles passeurs et, lorsque reviendrait de quelque reconduite un solide croiseur du peuple phéacien, le dieu le briserait dans la brume des mers et couvrirait le bourg du grand mont qui l'encercle. Tous ces mots du vieillard, vont-ils donc s'accomplir?... Allons, croyez-m'en tous : faites ce que je dis; renonçons à passer quiconque vient chez nous; offrons à Posidon douze taureaux de choix; implorons sa pitié; qu'il laisse notre bourg sans l'avoir recouvert de la longue montagne ».

Il dit et, pris de crainte, le peuple phéacien apprêtait les taureaux...

Si l'on veut dresser la carte de ce pays des Phéaciens, on trouve :

[1] Ici encore, je dois renvoyer le lecteur à l'*Appendice A* à la fin du chapitre p. 89.

1° une « terre » (le mot est à noter : le poète dit toujours la « terre » des Phéaciens; il ne dit jamais « l'île »);

2° une côte montagneuse qui, aux navigateurs venus de l'Ouest, apparaît dominée par des cimes forestières;

3° un rivage accore, hérissé de rocs et d'écueils et battu par la grosse mer;

4° une embouchure de fleuve aux rives herbues, avec des cascades et des trous d'eau; en haut, des arbres; en bas, une grève avançante qui peut devenir un terrain pour le jeu du ballon;

5° une route assez longue, à travers champs et cultures, qui mène aisément du fleuve à la ville;

6° au devant de la ville, un bois sacré et un vignoble autour d'une source;

7° une ville fortifiée, entre deux ports au goulet étroit, avec des grèves où tirer les navires et une ou plusieurs esplanades, dont l'une était alors une agora pavée;

8° une fontaine à l'entrée de la ville;

9° un manoir homérique, une résidence fortifiée à l'autre bout;

10° du côté de la terre, une longue montagne qui encercle la ville et la menace de sa chute;

11° dans la mer voisine, un rocher qui ressemble à un vaisseau en pleine vogue...

Telles sont les différentes vues de ce pays et, pour le gîte, le poète nous dit à deux reprises qu'il faut chercher cette terre de Schérie, — tel est son nom, — à l'écart des autres humains. Nausicaa dit à ses filles : « Nous vivons à l'écart et les derniers des peuples, en cette mer des houles, si loin que nul mortel n'a commerce avec nous... ». Des naufragés sont jetés parfois en cette Phéacie dont le peuple fait métier de passeurs : « J'ai là cet étranger, dont j'ignore le nom, — dit Alkinoos à l'assemblée des Phéaciens (VIII 28-33); — en ma demeure, après naufrage il est venu... Il prie qu'on le ramène... Nous, comme à l'ordinaire, hâtons sa reconduite : jamais, au grand jamais, on ne vint

sous mon toit pour vivre dans l'angoisse, en attendant sans fin la journée du retour... ». Mais si les autres peuples ne viennent pas en Phéacie, les gens d'Alkinoos vont exercer au dehors leurs métiers de la mer : ils connaissent de longue date (XIII 113) le port désert de Phorkys en Ithaque, dont ne les sépare qu'une nuit de vogue rapide ; ils vont (VII 9-10) enlever des femmes en Épire, semble-t-il ; ce sont dès navigateurs venus du dehors :

Athéna s'en allait vers les pays et ville des gens de Phéacie. Jadis, ils habitaient Hauteville en sa plaine ; mais, près d'eux, ils avaient les Cyclopes altiers, dont ils devaient subir la force et les pillages. Aussi Nausithoos au visage de dieu les avait transplantés loin des pauvres humains et fixés en Schérie...

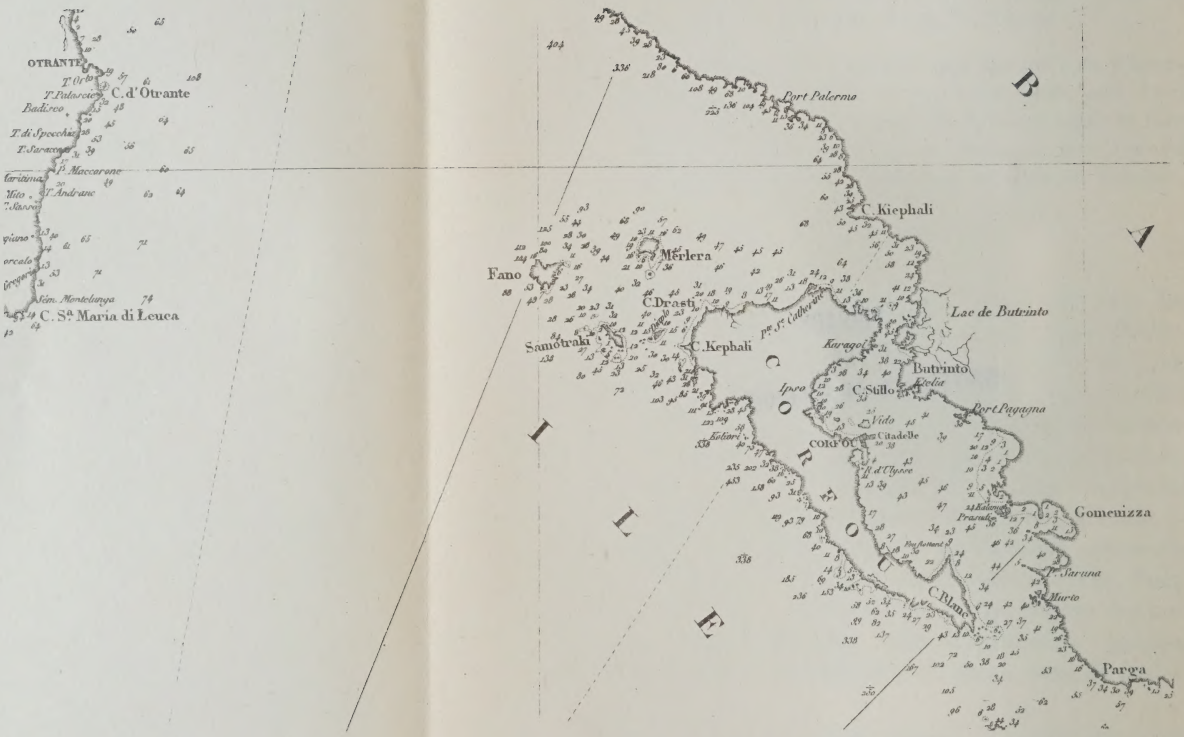
*
* *

A l'Ouest d'Ithaque, — qui est la dernière des îles achéennes, — il est une terre, qui s'appelait jadis *Kerkura* ou *Korkura*[1] et que nous appelons Corfou ; elle avait gardé pour les Anciens son nom plus vieux de *Schérie* et passait pour avoir été le royaume d'Alkinoos. Parmi les contemporains de Thucydide (I 25), cette opinion, qui faisait loi, se traduisait même dans la politique : « Les Corcyréens méprisent un peu Corinthe, leur mère-patrie, à cause de leurs richesses, de leurs forces et de l'antique renommée que valut à leur île l'établissement antérieur des Phéaciens ». Mais l'école *mishomérique* d'Eratosthène rejetait, comme on peut s'y attendre, cette identification : puisque toute la géographie homérique n'est qu'un tissu de fables,

[1] Je répète au sujet de ces noms propres ce que j'ai dit en tête de mes autres volumes. Il m'a été matériellement impossible de donner pour chacun de ces noms les textes qui les concernent ou la bibliographie des ouvrages qui en traitent. Je prie une fois pour toutes le lecteur de se reporter aux dictionnaires et encyclopédies Daremberg-Saglio, Pauly-Wissowa, Roscher, etc., qui lui fourniront tous renseignements et renvois nécessaires.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

(*cf.* p. 24 et suiv.)



LES DÉTROITS DE PHÉACIE.

la Phéacie n'avait pas eu plus d'existence réelle que la Cyclopie ou la Lestrygonie.

Les géographes, philologues et commentateurs modernes se sont partagés entre ces deux affirmations. On trouvera le débat résumé dans le livre d'O. Riemann et une bibliographie plus complète et plus récente dans le mémoire de Partsch : *Die Insel Korfu*.

La terre des Phéaciens dans l'*Odyssée* s'appelle Schérie, Σχερίη. Pas plus que le nom historique *Korkyre* ou *Kerkyre*, Κόρκυρα ou Κέρκυρα, ce vieux nom de *Schérie* ne paraît susceptible d'une étymologie grecque. Mais l'île avait un nom grec, *Drépanon* ou *Drépané*[1], l'*île de la Serpe*, δρέπανον. Elle a la forme d'une serpe, disent certains : elle présente, en effet, sur nos cartes la courbure allongée d'une serpe ou d'une faucille. Mais les navigateurs antiques n'avaient pas nos cartes sous les yeux, et leurs regards n'embrassaient pas, au-dessus de l'eau, en une vue cavalière, les cent kilomètres de la courbure corfiote : sur la mer, — et non sur la carte, — Corfou est une longue muraille crénelée, — l'île s'appelle aussi Makris, *la Longue*, — dont la hauteur va croissant du Sud au Nord. Pourtant les premiers marins virent dans ces parages la serpe qui avait servi à émasculer le bon père Kronos ; Zeus avait jeté dans la mer cette serpe avec les testicules sanglants de son père, et Corfou l'avait reçue toute rouge de sang[2] :

La pointe de San Stefano, qui est médiocrement élevée, forme l'extrémité N.-E. de Corfou, — disent les *Instructions nautiques* (nº 691 p. 16). — A 1/2 mille dans le S.-O., on voit sur une colline haute de 110 mètres les ruines d'un moulin. Les Roches Serpa, qui sont juste à fleur d'eau, gisent à environ 1/3 de mille de la petite anse qui se trouve sous le moulin. Ces roches sont accores avec de grands fonds sur leur côté Est.

[1] Sur ces doublets insulaires, cf. dans *Les Phéniciens et l'Odyssée* I le chapitre « Noms de Lieux ».

[2] *Schol.* Apoll. Rhod. IV 983 : ἐκαλεῖτο Δρεπάνη διὰ τὸ ἐκεῖ φυλάττεσθαι τὴν δρεπάνην τὴν τμητικὴν τῶν τοῦ Κρόνου αἰδοίων.

Elles réduisent à mille la largeur du chenal qui les sépare de la côte d'Albanie. Par temps calme, leur couleur rougeâtre contraste avec la couleur bleue de la mer.

Le mythe du dieu émasculé et de la serpe sanglante est très ancien chez les Hellènes : Hésiode le chante déjà. Les premiers navigateurs grecs, qui vinrent ici, connaissaient depuis leur enfance la serpe que Zeus avait jetée dans la mer du Couchant. Ce rocher donna son nom au mouillage voisin, puis à la côte qui portait ce mouillage, à l'île tout entière. C'est ainsi que sur la côte de Cythère-Cérigo, le Rocher de la Mitre ou du Bonnet a donné son nom au mouillage voisin, puis à la ville et à l'île du Bonnet, *Kythéra*[1]. C'est tout pareillement que le Rocher de la Cachette a donné son nom au continent d'*I-spania*[2]. Sans même sortir de Corfou, c'est ainsi que les deux sommets du mouillage vénitien, Κορυφοί, Κορυφούς, *Koryphous, Korphous*, ont valu à la ville moderne le nom de Corfou, que l'île tout entière porte aujourd'hui :

La ville de Corfou, sur le côté Est de l'île, est bâtie dans une situation pittoresque, sur un promontoire qui s'avance dans l'Est; elle est baignée par la mer de tous côtés et son importance est considérable. Dans l'Est de la ville, se trouve la citadelle, qui en est séparée par un fossé ayant 7 à 8 pieds d'eau : elle est bâtie sur un rocher escarpé dont le sommet est formé par deux pics, couronnés chacun par une forte batterie.

On pourrait imaginer un nom de même sorte, mais un peu différent, donné à cette même île par des navigateurs qui l'aborderaient sur une autre façade. La côte nord-occidentale de l'île offre un autre rocher caractéristique : surgissant de l'eau, c'est un navire qui marche, avec sa mâture dressée, sa voilure déployée et son canot attaché à l'arrière. Découpé comme à l'emporte-pièce, ce rocher

[1] Cf. *Les Phéniciens et l'Odyssée* I p. 205.
[2] Cf. *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 291.

sans épaisseur a sur les deux côtés le même profil. De toutes les montagnes qui occupent la partie Nord de l'île, les indigènes peuvent l'apercevoir : « Vu du col d'Hagios Panteleimon, — dit O. Riemann (p. 11), — et éclairé par le soleil, l'îlot ressemble tout à fait à un caïque qui navigue, sa voile triangulaire déployée; un rocher émergé à l'arrière semble le canot attaché à l'arrière du grand navire ». De la mer, pour les navigateurs, le *Bateau* est aussi distinct : parmi les îlots et les rochers qui sèment le front Nord de l'île, sa masse noire et son profil singulier se découpent sur l'écran des falaises blanches.

Deux routes de mer importantes longent cette côte septentrionale de Corfou : les vaisseaux, qui montent dans l'Adriatique ou qui en descendent, croisent ici les vaisseaux qui passent des terres grecques aux terres italiennes ou, inversement, des côtes italiennes aux côtes épirotes[1]. Ce carrefour de routes maritimes est dangereux : chassés par un coup du terrible Bora, les bateaux peuvent être jetés dans un fouillis d'îles et de roches; il faut manœuvrer prudemment pour atteindre les mouillages et les plages de la côte corfiote; notre Bateau est un *amer*, un guide de grande utilité. Les Grecs modernes l'appellent *Karavi*, le *Bateau*. C'est le nom qu'ils donnent aussi à une autre petite île entre Cérigo et la Morée, « petit îlot ou rocher stérile tirant son nom de sa ressemblance, à distance, avec un navire sous voiles; il est haut de 33 mètres,

[1] Thucydide (I 36 et 44) vante l'utilité de la relâche de Corfou pour le passage de Grèce en Italie et en Sicile : τῆς Ἰταλίας καὶ Σικελίας καλῶς παράπλου κεῖται. Les relations du Nord de l'Europe avec le canal de Suez ont fait la fortune de Brindisi. Aux temps odysséens, nous verrons que, de l'Afrique du Nord (Utique), une grand'route de commerce maritime suit les côtes occidentales de Sicile et méridionales de l'Italie, où nous en retrouverons les escales (Cf. plus bas *Appendice F* p. 191) : atteignant le détroit adriatique par le S.-O., cette route fait la renommée de la Guette Blanche, *Messapia Iapygia*; la ville d'Alkinoos est comme la Brindisi de ce temps ou, mieux encore, elle est ce que fut plus tard, sur l'autre rive du détroit, la Tarente des Hellènes.

accore de tous côtés et presque inaccessible ; par beau temps, il est fréquenté par les pêcheurs » (*Instruct. naut.* n° 691 p. 125). Notre *Karavi* de Corfou a même hauteur et même aspect : « il est élevé de 30 mètres et accore »[1].

La description odysséenne du bateau pétrifié trouverait ici son exacte application. Quand les Phéaciens ont déposé Ulysse endormi sur la plage d'Ithaque, leur croiseur les ramène. Il arrive près de la terre phéacienne : n'étant pas encore entré dans le port, il n'a pas encore fait la manœuvre habituelle aux bateaux homériques, qui, pour venir dans l'intérieur du mouillage, démâtent ou carguent la voile et gagnent à la rame leur remise sur la plage de débarquement. Le croiseur est encore mâté; il est encore sous voiles... Soudain Posidon en fait une pierre qu'il enracine dans les flots. Voilà bien, proche de terre, notre Roche du Bateau avec sa mâture, sa voile triangulaire et son canot à la remorque.

Sur l'autre façade de Corfou, dans le canal de la Serpe, nos marins connaissent une autre roche qu'ils appellent *la Barque* ou *la Barquette*, « petit rocher, émergeant de quelques pieds seulement et accore, qui n'est pas plus grand qu'une embarcation, la quille en l'air ». On voit la différence entre cette *barque* naufragée, retournée, émergeant de quelques pieds seulement, à peine visible au ras de l'eau, et notre *bateau* mâté, garni de toile, haut de 30 mètres, voguant à travers les chenaux de roches. Les légendes

[1] Il n'est pas de mer où les navigateurs n'aient pas rencontré quelqu'un de ces bateaux de pierre : cf. le roc de la Galère entre Rhodes et Castellorizo, la Pointe de la Galère en Crète, près d'Hiérapytna, les îles de la Nao sur les côtes d'Espagne, les îlots Bergantins, « qui ont l'apparence d'un navire à voiles » (*Instructions nautiques* n° 760 p. 130 et 214). Bougainville (I p. 333) décrit « deux roches qu'il est impossible de ne pas prendre pour deux navires à la voile, l'un assez grand, l'autre plus petit ». Dampier décrit pareillement (I p. 146) « le Cap Blanc, ainsi nommé à cause de deux rochers blancs qui se découvrent de loin et paraissent d'abord comme deux vaisseaux à la voile ».

populaires n'ont jamais oublié l'origine miraculeuse de cet îlot. Pour les Grecs modernes, c'est le successeur de Posidon dans l'empire de la mer, saint Nicolas, qui, voulant punir les irrévérences d'un capitaine et d'un équipage mécréants, pétrifia leur vaisseau. D'autres racontent une plus belle histoire[1] : « Il y avait jadis sur le promontoire corfiote d'Aphiona une grande ville nommée Pamphlagona. Elle avait reçu ce nom de la reine Pamphlagona, sœur de la princesse Corcyre. Son roi s'en fut en guerre dans un lointain pays et se laissa charmer par une méchante reine qu'il épousa. Il la ramenait à son bord. Pamphlagona, la reine légitime, connut la trahison et guetta leur retour, Quand leur nef apparut à l'horizon, elle invoqua le châtiment de saint Nicolas, qui pétrifia la nef[2] ».

Mais si notre Karavi, notre Bateau, est un croiseur rapide, νηῦς θοή, nous allons comprendre peut-être le vieux nom de *Korkyre* ou *Kerkyre*, Κέρκυρα, Κόρκυρα. Le *kerkoure* ou *kerkyre*, κέρκουρος, *cercurus*, est une sorte de vaisseau dont le nom se rencontre pour la première fois dans Hérodote (VI 96-97). La flotte de Xerxès comprend trois mille navires environ, trièkontores, pentékontores, *kerkoures* et vaisseaux à chevaux : dans cette flotte, les meilleurs voiliers sont fournis par les Phéniciens et, parmi les Phéniciens, par les Sidoniens. Pline rapporte

[1] Cf. Partsch p. 73. Partsch déclare avoir fait grand usage d'une description manuscrite, faite en 1824 par un médecin du corps d'occupation anglais, le Dr Bentza. Partsch connut ce manuscrit à Corfou, entre les mains du professeur Romanos. En avril-mai 1901, j'ai vainement cherché ce manuscrit. Le professeur Romanos étant mort, ses héritiers avaient vendu ses papiers et ses livres à un libraire de Naples, m'a-t-on dit.

[2] Pour ce vaisseau pétrifié, cf. P. Labat IV p. 137 : « M. le comte de Gennes, ayant pris le fort de Gorée en 1696, fit charger sur deux vaisseaux les nègres qu'il trouva dans les magasins des Anglais. Un de ces vaisseaux avait quelques négresses fort habiles dans les sciences diaboliques, qui, pour s'exempter de faire le voyage, arrêtèrent si bien le vaisseau que le chemin, que l'on fait ordinairement en deux fois vingt-quatre heures, ne put être achevé en sept semaines : le vaisseau resta comme s'il eût été cloué dans le même

aux Chypriotes l'invention du *kerkyre*[1], et les scholiastes ajoutent que c'est un vaisseau de course, un vaisseau léger et non un lourd vaisseau de charge. Le *kerkoure* figure dans les flottes de Carthage. Les Arabes ont encore des *kurkura*, « vaisseau long et grand ». Ce mot *kerkoure* ne veut rien dire en grec ni en latin ; mais il a une claire étymologie sémitique. Les Hébreux appellent *kerkera* les chamelles de courses, les *coureuses* : δρομάς, *dromas*, disent les Hellènes, dont nous avons fait dromadaire ; *kerkera, dromas, la coureuse*, cette épithète devint un nom commun, que les terriens appliquaient à leurs bêtes de courses ; les gens de mer l'appliquèrent à leurs croiseurs.

Le bas latin *cursorius*, dont nous avons fait *coursaire* ou *corsaire*, nous en donnerait une juste traduction : comme les Grecs anciens avaient emprunté *kerkoure* aux Sémites, les Grecs modernes ont emprunté *korsarikon*, κορσαρικόν, aux « Francs » et ils ont dit *armatono eis korsarikon* (cf. A. Jal *Glossaire nautique*), pour dire *armer en corsaire*, ἁρματώνω εἰς κορσαρικόν, jusqu'au jour où les puristes ont voulu chasser de la langue ces mots intrus et revenir aux expressions classiques : ils disent aujourd'hui *katadromikon*, καταδρομικόν. L'*Odyssée* a traduit de même *kerkoure*, et la meilleure traduction de ce mot nous est fournie par elle : c'est νηῦς θοή, « vaisseau rapide » (galère-subtile, auraient dit les gens du XVII[e] siècle) ; nous disons « croiseur ». C'est un croiseur homérique, que Posidon change en pierre sur les côtes de *Kerkyra*, λίθον ἐγγύθι γαίης νηὶ θοῇ ἴκελον.

endroit à quelques lieues de la terre... On négocia et on convint qu'on remettrait la négresse à terre, avec deux ou trois autres qu'elle nomma, et elle promit de faire partir le vaisseau. On fut donc obligé de retourner à terre. On y laissa cette malheureuse ; après quoi le vaisseau continua son voyage le plus heureusement du monde ».

[1] Cf. H. Lewy *Semit Fremdw.* p. 152 ; Plin. VII 57 ; Appian. *Pun.* LXXV 121. Cf. Muss Arnolt p. 120. Ce mot a dû revenir aux Arabes par l'intermédiaire des Grecs ou des Romains.

Les héros, pour leurs courses et croisières, ne se servent guère que de *croiseurs*. Les deux mots *vaisseau-rapide* deviennent presque inséparables en un mot composé, auquel on ajoute les mêmes épithètes qu'à *vaisseau* tout seul : le poème nous parle des « vaisseaux noirs » et des « vaisseaux-rapides noirs », et voilà qui nous explique peut-être le second nom, le nom homérique de Corfou : *Schérie* n'est qu'une épithète de *Kerkyra*.

Dans la mer Adriatique, les Anciens connaissent une autre Kerkyre ou Korkyre, qu'ils appellent « la Noire », *Korkyra Melaina*. C'est l'île actuelle de Curzola, au long de la côte dalmate. Cette île et sa voisine, Meleda, sont les premières que rencontrent les navigateurs venus du Sud. Jusqu'à ces îles, la mer Adriatique n'est qu'un désert inhospitalier : ici, commence la bordure d'archipels qui vont s'aligner au long de la côte orientale jusqu'au fond de ce golfe de Venise.

Meleda et Curzola, parallèles à la grande terre, offrent par tous les temps, des mouillages assurés contre les deux vents dominants, *Bora* et *Sirocco*. Les *Instructions nautiques* décrivent encore minutieusement toutes les anses de ces refuges. Cette Korkyra dalmate, — les Anciens disaient : liburne, — servait aux mêmes navigateurs qui, venus du Sud ou du Sud-Ouest, avaient salué déjà du nom de *Korkyra* la Roche corfiote. Entre les deux Korkyres, les Anciens établissaient des rapports de parenté. La Korkyra liburne, disaient les uns, avait reçu son nom de colons grecs, de Cnidiens qui l'avaient emprunté à la grande île et transporté ici. D'autres, au contraire, savaient que les Liburnes avaient un instant possédé la Korkyra corfiote et que les premiers colons grecs les en avaient chassés (Strabon II 5 20 ; VII 3 6 et 5 5 ; VI 2 4). Les deux *Korkyres* datent, en effet, de la même thalassocratie.

Les mêmes marins sémitiques, qui dénommèrent la première Korkyre, laissèrent auprès de la seconde un

indice de leur passage : l'île voisine, Meleda, est une ancienne *Malte*, une *Mélité*, Μελίτη. Ce nom de *Mélité* est fréquent dans l'onomastique insulaire de la Méditerranée. La plus célèbre de ces Mélités, notre île de Malte, fut l'une des grandes stations phéniciennes entre les métropoles de Syrie et les colonies africaines : « Malte, — dit Diodore (V 12), — est une colonie des Phéniciens qui, dans cette île isolée et pourvue de bons ports, avaient un reposoir pour leur commerce répandu jusqu'à l'Océan occidental ». On s'accorde à donner au nom de *Mélité* une étymologie sémitique, qui paraît vraisemblable, mais que rien ne certifie : la racine *m. l. t* signifie *protéger, sauver ; meliṭ'a*, serait, comme dit Diodore, *le reposoir* ou *le refuge*, καταφυγή[1]. Auprès de Malte, une autre île, Gozzo, portait le nom authentiquement phénicien de *Gaulos*, Γαῦλος : « *Gaulos*, dit Hésychius, est un nom de vaisseau phénicien ». Nous connaissons déjà ce mot sémitique *g. ou. l*, qui, chez les terriens de Chanaan, signifiait *vase* ou *vaisselle* et qui, chez les marins de la côte syrienne, désignait un *vaisseau*[2]. *Gaulos* étant de même origine et de même sens que *Korkyra*, il s'ensuit que nos deux groupes d'îles *Mélité-Gaulos* et *Mélité-Korkyra* sont onomastiquement d'une parfaite symétrie et d'une même origine : la Mélité et la Korkyra dalmates furent des stations phéniciennes au même titre que la Mélité et la Gaulos des mers de Sicile.

Or cette Korkyra dalmate a l'épithète de *Noire*, μέλαινα : elle est le *Vaisseau Noir*, le *Croiseur Noir*, la *naus thoé melaina* du poète. Le croiseur phéacien, que Posidon pétrifie, étant un croiseur noir, la roche corfiote pourrait donc, elle aussi, être une roche du Croiseur Noir, une Kerkyra Noire, *Kerkyra Melaina* : la racine sémitique *s. kh. r* signi-

[1] H. Lewy *Semit. Fremdw.* p. 209.
[2] Hesych. *s. v.* ; H. Lewy *Semit. Fremdw.* p. 209; cf. aussi *Les Phéniciens et l'Odyssée* I p. 395.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

LE ROYAUME D'ALKINOOS.

fie *être noir*, et une forme adjective *skher'a* en viendrait naturellement. *Kerkura Skher'a*, tel était primitivement le nom complet de ces *Roches* ou *Iles du Croiseur Noir*. Pour la station liburne, les Hellènes traduisirent le second terme et transcrivirent le premier : ils eurent *Kerkyra Melaina*. Pour la station corfiote, ils avaient transcrit les deux termes ; mais l'usage commun ne garda que le premier, *Kerkyra* ou *Korkyra*, alors que la poésie odysséenne n'avait conservé et popularisé que le second, *Skheria*. Ces différentes opérations onomastiques sont fréquentes dans toutes les mers où les marines successives ont eu plusieurs langues[1].

Nos deux stations de l'Adriatique primitive auraient eu le même nom de *Kerkura Skher'a* : ce n'est pas autrement que l'on rencontre deux caps *Iapygiens* sur la côte italienne toute voisine, deux *Kara-tasch Bournou* des Turcs sur la côte cilicienne, deux *Soloi* des Phéniciens sur le détroit de Chypre et d'innombrables *Castel Novo* ou *Castel Vecchio* des Francs et des Italiens dans toute la Méditerranée.

*
* *

Tout au long des côtes corfiotes, les archéologues et les explorateurs ont cherché la ville des Phéaciens. Trois ou quatre sites, dit-on, correspondent à la description homérique : la seule difficulté est de choisir entre eux. Sur le

[1] A l'entrée du golfe de Smyrne, le *Cap Noir*, Ἄκρα Μέλαινα des Hellènes a été exactement traduit par les Turcs en *Kara Bournou;* mais nos *Instructions* et nos voyageurs disent tantôt le *Cap Kara Bournou* (ce qui fait pléonasme), tantôt le *Cap Kara* (ce qui fait une traduction régulière, *Bouroun* = *Cap*, et une transcription) et tantôt le *Cap Bournou* (ce qui fait une répétition inutile). D'une pointe que les Italiens appelaient *Bianco Cavallo, le Cheval Blanc*, les Francs firent tantôt le *Cap du Cheval* ou le *Cap Cavallo* et tantôt le *Cap Bianco* ou *Blanc*. Les mêmes Italiens avaient semé dans la Méditerranée leurs *Châteaux des Pèlerins, Castellum Peregrinorum, Castel Pelegrino* : d'Arvieux, Thévenot et les Francs, qui nous parlent de la station syrienne, disent tantôt *Château* ou *Castel Pele-*

canal qui sépare Corfou de la côte albanaise, deux ports ont toujours été fréquentés des navigateurs, le port même de Corfou et le mouillage de Cassopo : tous deux ont une double baie. Sur la côte du large, deux autres refuges, Aphiona et Palaio-Castrizza, présentent, aux flancs de leurs presqu'îles rocheuses, chacun une paire de mouillages accomplis. Entre ces quatre emplacements pour les deux ports d'Alkinoos, la difficulté du choix est peut-être moins grande qu'elle ne paraît, si l'on veut bien se rappeler la valeur exacte de certains mots.

Les stations de nos flottes, port, refuge, mouillage, etc., ne conviennent en aucune façon aux flottes primitives. Un port homérique, nous le savons, n'est ni une grande rade enfoncée dans les terres, ni un grand bassin d'eau profonde : il n'a que faire d'une vaste superficie de mer ; ses bateaux ne restent pas à flot. Mais il lui faut, pour tirer les navires à sec, une assez grande étendue de plages où chacun aura sa remise : sous un promontoire qui porte la ville, une crique suffit, à condition qu'elle soit bien couverte de la haute mer et qu'à l'intérieur du goulet, elle renfle sa panse et présente sur la courbure de ses plages le maximum de dentelles, de festons et de petites anses, avec des pentes de sables pour recevoir les vaisseaux halés. De chaque côté de son promontoire, la ville d'Alkinoos a un « beau port » de cette sorte ; deux caps

grin et tantôt *Pelegrin* tout court. Dans le golfe d'Athènes, les Francs distinguaient de l'île Saint-Georges de l'Arbre l'île Saint-Georges de Milo; les voyageurs parlent tantôt de l'*Ile Saint-Georges* et tantôt de l'*Ile de l'Arbre*. De même au Sud d'Astypalée, les portulans du siècle dernier distinguent du petit archipel Saint-Jean di Serni le Saint-Jean de Patmos : nos *Instructions* décrivent les îlots *Sérina ou Aghios Ioannis, Saint-Jean*. L'onomastique palestinienne a une *Prairie des Vignes* que les Hébreux appellent *Abel Keramim* : les Septante transcrivent les deux mots; d'autres traduisent *vignes* et transcrivent *prairie ;* d'autres enfin, traduisant le second terme et transcrivant *prairie,* disent *Abel Ampelon*; d'autres enfin traduisent les deux termes et disent *Komé Ampelophoros*. Dans notre île même de Corfou, la plus haute montagne du Sud s'appelle en grec

ou deux redents de la côte leur font un goulet étroit, où les navires doivent gouverner prudemment pour gagner ensuite, chacun d'eux, sa remise. Nos quatre mouillages corfiotes sont loin de répondre tous à cette description[1].

Entre deux rades ouvertes, juchée sur les deux sommets qui lui valurent son nom, la capitale actuelle de l'île a pour nous deux ports, l'un dans la rade de Vido et l'autre dans la baie de Kastradais ; mais ce ne sont vraiment que deux mouillages forains :

Bâtie sur un promontoire, — disent les *Instructions nautiques* (n° 691 p. 17 et suiv.), — la ville s'étage sur un rocher escarpé dont le sommet est formé par deux pics que couronnent de fortes batteries. La rade de Vido, qui s'étend le long de la face Nord, est abritée par l'île de Vido des gros vents de N.-E., qui soufflent avec une grande violence pendant l'hiver. La baie de Kastradais, environ 3/4 de mille d'étendue, a des petits fonds et n'est visitée que par les pêcheurs.

Ni l'un ni l'autre de ces mouillages ouverts ne ressemble, même de loin, aux beaux ports d'Alkinoos. Des travaux importants, — disent les dernières *Instructions nautiques*, — doivent être exécutés pour la construction d'un port d'abri. Il est vrai que la ville ancienne de Corcyre n'était pas en ce site. Un peu plus au Sud, elle occupait le flanc oriental de la longue, large et haute presqu'île qui s'avance entre la baie de Kastradais et la lagune de Kallichiopoulo.

les Dix Saints ou plutôt *les Saints Dix, Hagioi Deka :* les marines occidentales ont traduit le premier terme *Hagioi, Saints,* et transcrit le second, *Deka* ; elles auraient dû régulièrement dire *Saints Deka* ou *Santi Deka* ; mais comme elles avaient oublié le sens exact du second terme, *deka*, et comme ce mot avait la terminaison *a* du féminin, elles imaginèrent bientôt de faire accorder l'épithète avec le nom, et la dernière édition de nos *Instructions nautiques* (n° 731 p. 29) nous dit : « Sur le côté Ouest et plus dans le Sud, le mont *San Giorgio* s'élève à 500 mètres au bord de la mer et, dans le Sud-Est de ce dernier, on voit le mont *Santa Decca*, haut de 560 mètres ».

[1] Cf. *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 121.

Mais cette presqu'île ne peut pas nous représenter le promontoire rocheux des Phéaciens : elle est démesurément trop grande ; ses trois ou quatre kilomètres carrés contiendraient huit ou dix villes comme Mycènes ou comme la capitale d'Alkinoos. De chaque côté, s'ouvre un mouillage, nous dit-on ; mais ni l'une ni l'autre de ces baies, rades ou lagunes ne correspond, ni comme dispositions ni comme dimensions, à de « beaux ports » homériques. La baie de Kastradais est entièrement ouverte. La lagune de Kallichiopoulo est fermée : devant l'entrée, « se trouve le pittoresque îlot d'Ulysse, haut de 20 mètres, avec une chapelle ; ce lac Kallichiopoulo est actuellement peu profond et se remplit ; on y a établi une importante pêcherie ».

Le chauvinisme des Corfiotes modernes a retrouvé ici le port d'Alkinoos : « Voilà, disent-ils, le port fermé et voici la roche du vaisseau pétrifié ». Embouée de vases, bordée de marais qui en rendent tout le pourtour inaccessible, cette lagune sans eaux profondes ne peut servir de rien à nos marines. Elle n'a pas pu servir davantage aux marines primitives, qui ne trouvaient ici aucune plage de remise, aucune pente de sables. Leurs vaisseaux se seraient échoués et enfoncés dans la vase du pourtour. Ces vieilles marines, d'ailleurs, auraient vu en cette rade intérieure, non pas un port, mais une petite mer : long de deux kilomètres et demi, large de deux, ce trop vaste bassin eût nécessité des heures de rame pour aller du goulet aux remises. Ajoutez que cet îlot d'Ulysse n'a jamais eu la forme d'un navire. Jamais les marines qui se sont succédé ici n'ont eu l'idée d'y voir un bateau, une galère ou un caïque : jamais il n'a porté le nom de *Karavi, Galera* ou *Nave* ; il s'appelle l'Ile aux Rats, Pondiko-Nisi. Cette appellation même suppose une île pourvue d'eau, de végétation et de vie. Or, pour qu'une île garde à travers les siècles un profil caractéristique et le nom que ce profil entraîne, pour qu'une île ressemble à un bateau et, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, s'appelle l'Ile du Bateau, il

faut qu'elle soit un bloc de rochers nus, sans végétation, sans terre friable. Les changements de la végétation arborescente et les éboulis de la terre mobile auraient tôt fait d'altérer le profil du bloc. Tous les îlots, auxquels les Grecs modernes donnent le nom de *Karavi*, près de Corfou, près du cap Malée, près du cap Matapan, près d'Astypalée, sont des rochers nus. Pareillement, les *Nave* sur les côtes italiennes sont des rochers ; l'îlot de *la Galera*, en face de Syracuse, « est un rocher plat, que la carte française appelle l'Œuf », et *la Galère* de Ponsa est encore un autre rocher élevé et à pic. La charmante Ile aux Rats flotte à l'entrée de la lagune corfiote, comme un vase fleuri d'où pointent les hautes tiges des cyprès : c'est une gerbe droite de verdure et de grands arbres, dont le profil varie sans cesse, au gré du vent qui balance ce panache, au gré des hommes qui le respectent ou l'abattent, au gré des saisons qui le dessèchent ou le vivifient.

Autre site. Nos marines récentes et déjà les marines de l'antiquité avaient, sur la côte N.-E. de Corfou, un dernier reposoir au bord du grand détroit adriatique. Le temple de Zeus Kasios et l'église de N.-D. de Cassopo s'y sont succédé. C'est la station antique de Kassiopé, la station moderne de Kassopé ou Cassopo. Ici viennent relâcher les voiliers qui sortent du canal corfiote, quand le Bora, fermant l'entrée de l'Adriatique, les empêche d'aller plus avant vers le Nord. Ici relâchent de même les voiliers venus de l'Adriatique et naviguant vers le Sud, quand le sirocco leur ferme l'entrée du canal. Toutes les fois que les routes habituelles de la navigation empruntèrent ce canal, Cassopo et ses cultes furent en grande renommée : les itinéraires de la Terre Sainte, Paul Lucas (II p. 313) et les autres voyageurs « francs » mentionnent les hommages rendus, les coups de canon tirés à N.-D. de Cassopo. Ce port est aujourd'hui déchu : « La pointe Cassopo porte les ruines d'une belle forteresse vénitienne. La rive Ouest forme la baie d'Aprau, où il y a mouillage par des fonds

de 20 à 35 mètres, et le petit port Cassopetto avec 7 mètres d'eau. Ces localités ne sont guère fréquentées que par les pêcheurs » (*Instruct. naut.* n° 691 p. 5). La rive orientale du promontoire borde une autre crique en cul-de-sac, un fjord étroit que les *Instructions* ne mentionnent même pas. Dans ces deux mouillages de Cassopo, on a voulu pourtant reconnaître les « beaux ports » d'Alkinoos[1]. Même en négligeant de traduire la moitié des mots, le texte odysséen ne peut pas s'appliquer ici : aucun de ces deux mouillages n'a, derrière un étroit goulet, un bassin aux multiples remises.

Aucun autre site de la côte orientale, telle que nous la décrivent les *Instructions nautiques* (n° 691 p. 17-20), ne saurait offrir les traits du site odysséen.

Tout au long du canal, j'ai longuement, mais vainement cherché, en avril-mai 1901 et en septembre-octobre 1912, les vues du poète. Les plages sablonneuses du Sud ne sauraient être mises en cause. Les pentes boisées du centre ne conviennent pas mieux : leurs rapides talus, coupés de ravins, semés de pierres roulantes et de rochers, mais vêtus d'oliviers, de cyprès et de broussailles, n'offrent jamais une façade abrupte. Les marais et les vases assiègent les promontoires de la ville ancienne et de la ville nouvelle. Voici l'énorme lagune de Kallichiopoulo et son entrée si large que l'homme a dû la barrer

[1] Si quelques écrivains, à la suite de Mustoxidi (*Cos. Corcyr.* p. 643), ont, malgré tout, placé le débarquement d'Ulysse en ces parages de Cassopo, c'est que, dans le canal voisin, le rocher de la *Barchetta* fut pour eux le vaisseau pétrifié. Pour les littérateurs « barque, embarcation, bateau, vaisseau et navire » peuvent être termes synonymes. Mais la langue des marins est d'une autre précision : une barquette n'est jamais un navire. Ce nom de Barchetta est italien. Dans les rochers à fleur d'eau, les Italiens (cf. *Instr. naut.* n° 731 p. 172 ; n° 760 p. 172) voient facilement des *Barca, Barcaccia, Barca Brucciata* et *Barquetta*. L'*Odyssée* parle la langue des *Instructions* : la Barchetta à fleur d'eau, montrant la quille d'une embarcation naufragée, ne peut pas être notre croiseur en marche...

d'une jetée et d'une chaîne : les pentes d'oliviers et de vignes ou les talus d'herbages et d'aloès descendent jusqu'à la bordure de champs et de boues ; la mer n'apparaît du haut de la colline qu'entre les troncs et la verdure...

Au Nord de la ville actuelle, la lisière de marais va jusqu'au pied du mont Pantokrator : sur une quinzaine de kilomètres, la rive basse n'est interrompue de loin en loin que par des îlots rocheux qui flottent dans la boue. Une plaine et une route plate longent ce rivage, au bord des prairies mouillées ; deux îles crochues forment, dans les eaux lourdes ou dans la vase durcie, le port de Govino, l'ancien arsenal vénitien aujourd'hui emboué. Entre la ville et Govino, deux rives de hautes herbes amènent un fleuve paresseux, chargé de boue. Schliemann y reconnut le fleuve de Nausicaa et retrouva même les deux pierres du lavoir. Mais où sont les cascades et les tourbillons, les rochers et le vallon clos, la forêt toute proche et l'anse abritée du vent?... dans la bourbe de ces eaux, le linge de Nausicaa aurait pris d'étranges couleurs... Puis le Pantokrator surgit en travers de l'île : de la côte du canal à la côte du large, il allonge sa muraille en fronton.

A la corne orientale du fronton, ce qu'aperçoivent les navigateurs du canal, ce ne sont ni des falaises abruptes ni des roches accores : c'est une cascade de croupes rondes, festonnées de criques caillouteuses, de sables et de graviers. Sur la grande mer de l'Ouest au contraire, le fronton écorné plonge brusquement, et, dans cette Mer Sauvage, — comme disent les indigènes : *Agrio-pelagos*, — de « hautes falaises escarpées portent les ruines du château Saint-Ange, forteresse vénitienne au sommet d'un rocher élevé de 330 mètres », disent les *Instructions* ; les tours ruinées dominent à pic le flot hurlant; à leurs pieds, par tous les temps, la lame brise sur une ceinture d'écueils pointus. Toute la façade de l'île sur cette Mer Sauvage est une muraille pareillement escarpée. Nous retrouvons le paysage odysséen.

Dans cette muraille côtière, derrière les écueils et les îlots, se creusent quelques petites plages de sables, sous des collines couvertes de forêts, et trois baies s'offrent au débarquement : au Sud, l'anse d'Ermonais ; au centre, sous le château Saint-Ange, la triple baie de Liapadais ; au Nord, sous le cap d'Aphiona, la rade ouverte de Saint-Georges.

L'anse d'Ermonais n'est qu'un mouillage temporaire : abritée vers le Nord par la masse de l'île et par la guette du mont Plakka, elle s'ouvre en plein vers le Sud et le sirocco ; elle a du moins l'avantage d'une longue et large plage de sable et d'une rivière constante qui y débouche.

La baie de Liapadais et la rade de Saint-Georges, bien plus sûres, ont toujours servi aux petits caboteurs venus de l'Ouest : les insulaires, chaque fois qu'ils eurent à redouter les descentes de quelque marine occidentale, firent bonne garde sur les promontoires voisins. Les Vénitiens, redoutant les pirates barbaresques, avaient construit sur la baie de Liapadais leur château Saint-Ange que remplaça une batterie française, puis anglaise. Les Français de l'Empire, successeurs des Vénitiens, redoutaient les Anglais de Malte : ils dressèrent une autre batterie à la pointe d'Aphiona pour couvrir la rade de Saint-Georges... En ces deux baies de Saint-Georges et de Liapadais, on a cru retrouver la ville d'Alkinoos.

A première vue de carte, la rade de Saint-Georges semble remplir toutes les conditions. Une « langue de terre, qui se projette à près de 1 mille dans le Sud-Ouest », se détache de la côte et couvre la rade : « il y a une belle plage de sable et un bon mouillage d'été par 10 à 15 mètres d'eau, mais exposé aux vents du Sud-Ouest ; aussi l'utilise-t-on rarement ». Un fleuve, le « Grand Fleuve », *Mégapotami*, vient se jeter ici. Les rivières de l'île ne sont pour la plupart que des torrents furieux durant l'hiver et des traînées de cailloux secs durant l'été. Le Mégapotami est toujours pourvu d'eau. Il a sa source dans la chaîne

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

LA VILLE PHÉACIENNE.

du Pantokrator, au pied du mont Arakli (506 m.), serpente longuement entre des collines boisées, dont les ruisseaux l'alimentent, et vient, entre deux pentes de forêts, finir aux sables de Saint-Georges. Voilà, dit-on, le fleuve de Nausicaa. Et voici la ville d'Alkinoos. La « longue langue de terre qui couvre la baie » est une étroite arête de montagne, étranglée en son premier tiers par l'échancrure du Porto Temone : le village actuel d'Aphiona est bâti sur l'extrémité Nord qui tient largement à la côte ; la ville d'Alkinoos était bâtie, dit-on, sur l'extrémité Sud, que la mer enveloppe de toutes parts et qui ne tient que par un fil de roches à la masse du promontoire.

Lundi 6 mai 1901. — A l'aube encore toute blanche, nous quittons la ville pour aller en voiture à Aphiona. Il faut traverser la moitié de l'île dans sa longueur, du Sud au Nord, d'abord la plaine côtière du canal, puis les vallons et le dédale de collines qui bordent le pied du Pantokrator. Il faut ensuite franchir la haute chaîne au col de Panteleimon et redescendre vers la côte adriatique. Sous l'aube fraîche, dans la plaine de Govino, au long des marais et des lagunes, puis dans les olivettes de Saint-Dimitri, nos deux chevaux tirent allégrement leur vieux landau aux royales lanternes. Mais le soleil paraît sur les montagnes d'Albanie ; la chaleur pèse soudain, et voici la rude montée du Panteleimon.

La route en interminables lacets s'accroche au flanc du mont et met une grande heure à gagner le col. Soudain la vue s'ouvre de toutes parts, une admirable vue. L'île entière est sous nos pieds. Derrière nous, vers la ville, la plaine se déploie, à peine vallonnée par des lignes de fauves collines : parmi les chênaies, les olivettes et les vignes, brillent les yeux de quelques petits lacs et les miroirs ternis des marécages, dont les verdures profondes s'enchâssent dans le clair feuillage des peupliers ; jusqu'au pied des montagnes, qui l'encerclent au

Nord et à l'Ouest, et jusqu'à la mer du canal, qui la borde à l'Est et au Sud, cette plaine du centre de l'île est toute fleurie de lauriers-roses, toute fleuronnée de cyprès...

Devant nous, vers le Nord, au loin, l'Adriatique scintille et danse à travers les îlots et le groupe des petites îles Fano, Samotraki; parmi les écumes, le Karavi, le Bateau pétrifié flotte avec son mât dressé, sa voile déployée et son canot à la remorque; jusqu'à cette rive du Nord et de l'Ouest, les pentes des monts, le tumulte des collines et le réseau des vallées disparaissent sous une houle de verdures remuantes, que retrousse le grand vent du Nord.

De ce côté, la chaîne du Pantokrator est moins abrupte, et la descente n'est à pic que dans le couloir voisin du col. Une courte série de lacets conduit bientôt la route à des terrasses de vignes et d'olivettes, sous des coteaux enchevêtrés, qui surplombent des vallons et des lits de rivières : la chaîne calcaire est flanquée d'une masse de schistes, que les roches ont trouée par endroits, que les eaux ont ravinée et bousculée partout; à droite, le Typhlopotamos et ses affluents poussent leurs fossés jusqu'à la baie de Sidari, sur la côte septentrionale; à gauche, le Mégapotami, brusquement tourné vers l'Ouest, va sur la côte occidentale se jeter dans la rade de Saint-Georges. Nous suivons de haut la vallée de ce fleuve : Castellanais, Arkadadais, Monatadais, Asprotadais, de beaux villages dispersent sur les pentes ombreuses leurs maisons de pierre et leurs églises à l'italienne; les olivettes aux vieux arbres géants sont tapissées de fougères; dans les cyprès et les aloès, fleurissent les roses.

A Perlepsimadais, après un bref déjeuner, il faut quitter la voiture et gagner à pied le village d'Aphiona, sur l'autre rive de la rade de Saint-Georges. A pied, nous contournons, du haut des collines schisteuses, la vallée inférieure du Mégapotami et le fond de la rade. Dans la poussière jaune, mauve, rose ou bleue des schistes

bariolés, les pas des générations ont creusé une large piste. La rivière serpente à cent mètres au-dessous. La pente est un tohu-bohu de terres coulantes. Dilué, raviné, rongé par les pluies de la mer, le plateau du sommet est un dédale de bosses et de déversoirs. Brusquement les schistes font place à la roche dure : la presqu'île d'Aphiona est un bras de calcaire, dont la roche n'a pas gardé le moindre coin de terre friable. Cette longue échine de pierre nue surgit entre la grande mer et la rade. Au point culminant, le village d'Aphiona et les ruines de la batterie française surveillent les deux côtes de la mer à droite et de la rade à gauche. Au large, parmi les roches bordières et les îlots plus lointains, le Karavi, le Bateau de pierre, remorque son canot vers les chenaux du Nord-Ouest.

Cette presqu'île d'Aphiona, entaillée à mi-longueur par une brèche profonde, présente aux yeux des marins et des terriens, qui la voient de profil, deux blocs inégaux : un énorme dôme trapu, qui tient aux schistes de la terre ferme ; une fine aiguille, presque entièrement enchâssée dans les flots du large. Entre les deux blocs, le Porto Timone enfonce sa crique dans le flanc Ouest de la presqu'île ; du dôme à l'aiguille, une mince côte rocheuse maintient seule la communication...

Nous avons contourné à mi-pente le village d'Aphiona. Nous arrivons au bord de la brèche. Le petit port Timone est sous nos pieds. Sans largeur (il n'a pas cent mètres de large), sans longueur (il n'a pas deux cents mètres de long), sans goulet qui le ferme (il est ouvert en plein aux vents d'Ouest), sans la moindre plage (trois barques tirées sur les pierres coupantes rempliraient son fond rocheux), Porto Timone n'est qu'un cul-de-sac, un méchant fjord, qui ne pouvait offrir aux flottes phéaciennes ni bassin à flot ni remises à sec. Et ce port est unique ; il n'a pas le compagnon que réclame le texte homérique. On ne saurait donner le nom de port à la rade de Saint-Georges tout entière : cette gigantesque rade (je parle

comme les marins homériques) est un demi-cercle de deux kilomètres de diamètre ; frangé de sables vers la terre, mais ouvert, trop largement ouvert vers le plein sirocco, c'est un mouillage forain sans la moindre fermeture ; l'entrée a trois kilomètres de large. La ville d'Alkinoos, « ville haute » à la mode du temps, disposerait d'un espace commode pour le troupeau de ses cases et les fortifications de son acropole, sur les pentes et le sommet de l'aiguille du Sud. Mais où trouver la place de l'agora pavée et du Posidion entre les deux ports ? Entre le fond de Porto Timone et la rade, l'isthme aigu n'est partout que roches abruptes. Où trouver encore les champs et les jardins du faubourg et la source à l'entrée de la ville et l'autre source dans le bois sacré d'Athéna ? nulle verdure ; pas un coin de terre arable. Et par où tracer la route carrossable qui, de la ville, autour des ports, doit conduire Nausicaa jusqu'aux lavoirs du fleuve ? A deux ou trois kilomètres d'ici, le Mégapotami vient aboutir sur l'autre rive de la rade Saint-Georges : les lavoirs de Nausicaa « sont fort loin du manoir »... Le fond de cette rade est une plage unie où le char courrait à l'aise, où le linge sécherait au soleil. Mais cette plage ne vient pas, cernant toute la rive, aboutir à Porto Timone ; la montagne d'Aphiona interpose sa muraille abrupte, infranchissable : Porto Timone est inaccessible aux voitures. Les gens d'Aphiona, qui descendent parfois s'y fournir de poisson et de contrebande, quand relâche ou échoue un caboteur battu des vents, ont dû creuser dans la roche une échelle, un escalier de marches artificielles, où, seuls, leurs petits ânes peuvent s'aventurer : une voiture, aussi légère qu'on l'imagine, serait brisée au premier échelon et, du haut des falaises, l'équipage roulerait dans la mer profonde.

Les mots odysséens ne peuvent sûrement pas convenir à ce site. C'est grand dommage pourtant. A vue de carte, l'endroit m'avait plu. Le Karavi tout proche, le Mégapotami sur l'autre rive de la baie, la plage du fond, la ville

haute du bout, les falaises des caps voisins, les îlots et roches tout proches : à vue de carte, de loin, tout semblait convenir.

Nous remontons péniblement, de Porto Timone vers le village d'Aphiona par le long escalier. Le plateau du sommet garde encore les ruines de la batterie française : quel étrange séjour pour les paysans de Champagne et d'Auvergne que jadis l'Empereur oublia sur ces rochers !... Le village désert semble une forteresse démantelée ; il n'a pas dans son voisinage le moindre champ arable ; hommes, bêtes et femmes sont en train de labourer sur la grande terre où, peu à peu, les maisons commencent d'émigrer. A travers le dédale des collines, nous retrouvons à grand' peine la voiture qui nous ramène vers le col de Panteleimon et vers la ville de Corfou. Derrière nous, dans le soleil couchant, sur la mer calme, plate, moirée de larges courants, irisée comme un verre antique, « sur la mer violette », le Karavi continue de flotter immobile.

*
* *

Il ne faut pas courir si loin à la recherche des ports phéaciens. Il suffit d'ouvrir nos cartes marines. L'Amirauté anglaise a pris la peine de dessiner un commentaire de la description odysséenne ; les hydrographes français ont copié ce carton anglais en leur feuille n° 3052 : les deux ports d'Alkinoos s'ouvrent sur la Mer Sauvage, sous le morne du château Saint-Ange, au pied de la muraille du haut mont Arakli, dernier massif de la chaîne du Pantokrator vers l'Occident. Les trois cents mètres du Saint-Ange et les cinq cents mètres de l'Arakli tombent à pic dans la baie de Liapadais : au devant, deux îlots rocheux ont été rattachés à la terre par deux isthmes de sables et, près d'eux, un contrefort de la montagne pointe dans la vague sa longue lance aiguë. Par ces îlots et par cette lance, deux petits ports jumeaux sont dessinés :

le plus grand, à l'Est, a le nom d'Alipa; le plus petit, à l'Ouest, a le nom de San Spiridione. L'îlot ou presqu'île extérieure, au bord de la haute mer, porte aujourd'hui le monastère de Palaio-Castrizza. L'îlot ou presqu'île intérieure, entre les deux ports, est désert ; mais c'est la place désignée pour une ville haute à la mode homérique, une ville de navigateurs sur une côte étrangère, un vieil *emporion* sur un îlot parasitaire. De chaque côté de la ville, les « deux beaux ports » à l'étroit goulet viennent finir en plages sablonneuses aux nombreuses remises. Port Alipa surtout semble dessiné d'après le texte odysséen. Son goulet n'a que trois cents mètres de large et les navires doivent prendre garde aux roches acérées qui l'étranglent. Mais derrière cette entrée, un triple refuge se creuse, divisé par des jetées de roches en de multiples compartiments, que terminent des pentes de sables. Chaque escadre et chaque vaisseau peuvent avoir ici leurs remises sèches ou leurs cales mouillées. La nature a fait le travail que les Anciens firent ailleurs, — cf. le port athénien de Munychie, — pour préparer des boxes à leurs coursiers de la mer. Sur l'isthme entre les deux ports, une plainette s'étend pour recevoir l'agora dallée... Si la réalité correspond à cette carte des marins, nous avons ici le royaume d'Alkinoos.

Avril-mai 1901. — Tous les guides recommandent la promenade vers Palaio-Castrizza. Depuis la ville de Corfou, durant trois heures de voiture, la route, construite au temps de l'occupation anglaise, est charmante.

C'est d'abord au long du détroit, puis dans la plaine verte ou sur les collines chargées d'olivettes, le chemin que nous avons déjà suivi vers Panteleimon et vers Aphiona. Mais bientôt on incline vers l'Ouest, en longeant le pied de l'âpre Pantokrator et en laissant sur la gauche la plaine vallonnée, ses vieilles olivettes, ses petits lacs dormants, ses marais verdoyants, ses grasses terres

de labour. La route est une allée de parc anglais, qui, sans jamais forcer le passage par des tranchées ou des remblais, contourne les collines et les vallons creux, court sous les olivettes, se mire au pourtour des lacs, dont le miroir terni, voilé d'écumes et de longues herbes, dort au fond d'un cadre de cyprès. La barrière du Pantokrator, avec ses roches surplombantes et ses villages suspendus, ferme le tout proche horizon de droite. Devant nous, les monts bordiers de la côte occidentale, moins hauts, mais presque aussi ardus, nous cachent la Mer Sauvage; perpendiculaire à l'axe du Pantokrator, cette sierra dentelée vient buter contre lui. Leurs masses confondues ne laisseraient aucun passage, n'était la brèche d'un torrent, qui, dans l'angle, s'est taillé une porte monumentale entre deux montants de roches éboulantes : par ce défilé, la route atteint la Mer Sauvage au fond de la baie de Liapadais. Nous entrons dans le pays des Phéaciens. Le voici tout à coup devant nos yeux. La carte marine ne nous a pas trompés.

Le mur abrupt de l'Arakli et le morne du château Saint-Ange font à la triple baie une côte de fer, déchiquetée de roches. A mi-pente, à trois cents mètres au-dessus de la mer, l'Arakli porte une terrasse où se sont groupées les maisons du petit bourg de Lakonais, qui s'est enfui là-haut par crainte des pirates d'autrefois. Au XVIII^e^ siècle, quand l'ingénieur de la marine française Bellin publiait sa *Description du Golphe de Venise et de la Morée* (1771), les renseignements vénitiens dont il se servait lui disaient (p. 147) : « Le territoire d'Agiru (c'est le nom vénitien du canton occidental de Corfou), qui est vers le Couchant, fournit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. Il y avait autrefois une ville bâtie dans une presqu'île, à l'endroit où est présentement un couvent de religieux qui ont une église dédiée à la sainte Vierge (c'est notre couvent de Palaio-Castrizza) : cette ville a été détruite par les Africains ». Ces descentes des Africains chassèrent les habi-

tants du rivage[1]. Leur bourg de Lakonais, comme les hameaux voisins de Crini et de Macradais, alla se percher dans la montagne bordière, sur cette terrasse inaccessible, au haut de ces roches coupées qui dépassent 200 mètres d'altitude. En bas, au bord de l'eau, l'Arakli est flanqué d'un talus, sur lequel la route serpente. Le mont Saint-Ange, plus abrupt encore et qui plonge tout droit dans la mer sans fond, se reconnaît de loin aux ruines de la forteresse moyenâgeuse qui le couronnent.

Voici Port Alipa et sa triple feuille de trèfle : de jolies plages de sables le festonnent tout autour. Dans la mer, se dresse la haute butte insulaire qui ne tient à la côte que par le premier isthme entre les deux ports[2]. Cet isthme est plat, au ras de l'eau, sans la moindre pente, sans une bosse ; de la plage sablonneuse de Port Alipa au fond sablonneux de San Spiridione, il va tout uni ; au delà de San Spiridione, un autre le poursuit jusqu'à la Mer Sauvage pour unir à la terre ferme la butte de Palaio-Castrizza, si bien que le regard peut suivre l'enfilade des deux esplanades isthmiques, depuis Alipa jusqu'à San Spiridione et jusqu'à la Mer Sauvage.

Alipa est de beaucoup le plus grand des deux ports. San Spiridione est très petit; derrière un goulet de roches, il a pourtant, lui aussi, de spacieuses pentes de sables, où

[1] Cf. Carlier de Pinon *Relations* dans Rev. Or. latin 1918 p. 151 : « L'isle de Corfou est assez habitée, estant le baulouart de la crestienté, à cause des deux forteresses qu'elle a, dont une, qui est située vers l'Occident, de l'autre côté de l'isle, se nomme Il Castello di San Angelo, qui, encores qu'elle ne soit en rien à comparager à l'autre, si elle n'est sy faible qu'elle n'ait résisté et tenu bon alencontre de Barbarossa, lorsqu'il print terre en l'isle avec l'armée du Turcq ».

[2] Les cartes marines sont ici inexactes : sur cet isthme entre les deux ports, elles indiquent par des hachures assez fortes une colline allongée qui unirait les pentes de la montagne insulaire aux pentes continentales de l'Arakli. Cette colline n'existe pas. J'ai corrigé cette erreur sur la reproduction que je donne de la carte française.

toute une flottille primitive remiserait ses navires : les moines du couvent de Palaio-Castrizza y ont leurs deux canots échoués. Au delà des isthmes, la plage foraine de la Mer Sauvage est semée de roches et de cailloux, garnie de rocs et de récifs, déchirée d'écueils et de falaises, et sans trêve la mer pousse une houle gémissante sur les pointes ou contre les parois de cette côte de fer : à la moindre brise, toute embarcation y risquerait d'être éventrée. Cette anse extérieure n'est donc pas un port.

Le couvent de Palaio-Castrizza, n'étant pas entre deux « beaux ports », n'occupe pas l'emplacement de la ville phéacienne. C'est Alipa et San Spiridione qui sont les « beaux ports » et c'est la montagne insulaire entre eux qui dut porter la ville d'Alkinoos. La raide et petite butte de Palaio-Castrizza ne saurait suffire à la plus petite ville : ses flancs abrupts supportent seulement, à grands renforts de terrasses, quelques jardins et quelques oliviers; au sommet aplani, le couvent et sa petite église n'ont pu trouver place qu'en débordant de toutes parts les lèvres du roc.

Mais, en cet endroit, on imagine sans peine le manoir du roi phéacien, d'où les vigies surveillaient les immensités de la mer occidentale pour annoncer les pirates et les flottes ennemies. Le château Saint-Ange offrit aux Vénitiens une vue plus ouverte encore : du haut de ses 330 mètres, son promontoire avancé et dégagé dépasse tout l'alignement de la côte occidentale et en domine toutes les falaises. C'est au Saint-Ange vraiment qu'étaient naguère la guette et la forteresse. Port Alipa, à ses pieds, était l'échelle pour le ravitaillement de la garnison et le sanctuaire pour les marins de passage.

Nous avons contourné, sous le mur de l'Arakli, le fond de Port Alipa. Nous arrivons sur le premier isthme, dont la plainette, entre les deux ports, a deux cent cinquante à trois cents mètres de long et cent cinquante à deux cents mètres de large. Elle est ombragée d'olivettes et couverte de champs de blé où se mêlent quelques carrés de légumes.

Elle offrait jadis un bel emplacement à l'agora nivelée et dallée de grandes pierres, où les Phéaciens réparaient leurs agrès, leurs vaisseaux, leurs câbles, leurs voiles. C'est le spectacle qu'offrent encore les quais dallés de nos petits ports méditerranéens. Allez un soir d'été sur la marine d'Amalfi : jadis grande cité maritime, Amalfi n'est plus aujourd'hui qu'un bourg de pêcheurs ; au pied de la montagne abrupte, sur la plage circulaire de sables et de cailloux, à l'écart du flot qui brise, les bateaux sont tirés ; devant la ligne des maisons de la basse ville, une esplanade dallée s'avance, qui sépare cette plage en deux pentes ; les femmes accroupies sur ces dalles, tricotent leurs bas ou épouillent leurs enfants, et les hommes raccommodent leurs voiles, réparent leurs filets, tressent un cordage ou reclouent les tronçons d'une rame brisée...

Le beau Posidion jadis était là : il en reste un souvenir. Comme tant d'autres Posidia antiques, il fut remplacé par une chapelle de saint Nicolas. Mais le grand saint, malgré sa puissance, ne put pas tenir longtemps sur cette plage infestée de pirates mécréants. Les Turcs ou les Barbaresques le chassèrent. Il s'enfuit à mi-côte de la montagne insulaire, où la carte marine indique les ruines de sa chapelle (*Ruines* sur la carte). Il resta là durant de longs siècles. Les marins chrétiens montaient jusqu'à lui et l'entretenaient d'icônes et de cierges. Aujourd'hui, la sécurité des mers lui a permis de redescendre. Les moines voisins, qui prenaient soin de son autel et qui touchaient ses revenus, l'ont ramené en un site plus commode. Au pied de leur couvent, sous la roche de Palaio-Castrizza, sur le bord même de leur mouillage de San Spiridione, ils viennent de construire une chapelle où ils ont rapporté les vieilles icônes. C'est là qu'il faut chercher le Posidion des marines actuelles.

Nous montons à la ville qui fut d'abord celle d'Alkinoos, puis celle que Bellin nous décrivait plus haut et que détruisirent les « Africains ». La butte entre les deux

ports insulaires dévale du côté de l'isthme en une pente assez raide, mais non pas abrupte : un champ d'oliviers s'élève en talus jusqu'à mi-côte; puis des terrasses superposées soutiennent des jardinets de céréales qui, de marche en marche, s'étagent jusqu'au sommet; tout en haut, une esplanade de roche nue porte les ruines d'une chapelle de saint Georges (*Église* sur la carte marine). Ce flanc de montagne se prête à l'érection d'une de ces villes hautes que les corsaires ou navigateurs francs connurent jusqu'à nos jours dans les mers levantines. Les géographes de l'*Expédition de Morée* (p. 1) ont décrit dans la Syra de leur temps la ville homérique d'Alkinoos :

La ville de Syra, sur une montagne à l'Est de l'île, occupe l'emplacement de l'ancienne Syros. Elle se distingue en ville haute et ville basse. La ville haute est le séjour de la bourgeoisie et des administrateurs. La ville basse est celui des marchands. Les habitants, en grande partie, sont des réfugiés ou des pirates, qui furent obligés de quitter la Grèce pour se soustraire à l'oppression des Turcs, et cette population, par son industrie et son commerce, a donné à la ville une importance qu'elle était loin d'avoir avant les dernières guerres. La ville haute est construite sur une montagne conique et entièrement isolée. On y arrive par une pente rapide et difficile à gravir : les rues en sont étroites et sales. A la cime, est une petite église catholique grecque avec une terrasse, d'où l'on découvre une partie des îles environnantes, ce qui forme un coup d'œil admirable.

La ville d'Alkinoos ne jouissait pas d'un coup d'œil moins admirable. De son esplanade, on domine toute la Mer Sauvage qui mord de son écume cette côte de fer. Les promontoires accores, les falaises déchiquetées, les pointes avançantes retentissent du gémissement des flots. La grande houle du Sud couvre et découvre les dents des écueils. De partout, montent le hurlement et la fraîcheur de la vague déchirée, tandis que la nappe souriante des deux petits ports balance son murmure sur le sable des

anses. Vers la terre, ce pays phéacien est emmuré de hautes montagnes : une margelle continue de roches sourcilleuses commence aux falaises du château Saint-Ange, se poursuit par la muraille de l'Arakli et contourne toute la côte occidentale de la grande île, jusqu'au mont Kurkuli (363 mètres), d'où se précipitent dans la mer les falaises du cap Plakka. De cap en cap, au long de quinze ou vingt kilomètres, cette margelle encercle la rive sans laisser un passage; du moins, rien ne laisse soupçonner la porte des roches que nous avons franchie tout à l'heure pour entrer en cette Phéacie, « couverte tout autour par la grande montagne », comme dit le poète (XIII v. 177), μέγα δ' ἦμιν ὄρος πόλει ἀμφικαλύψειν. Le poète a eu sous les yeux une description précise, qu'il a reproduite à sa mode ordinaire : de ce détail minutieusement exact, il a tiré une belle histoire; de même que Posidon pétrifie le vaisseau des Phéaciens pour expliquer la présence du Bateau de pierre au Nord de cette côte corfiote, de même le dieu menace de « recouvrir, tout autour, d'une haute montagne », cette triple baie isolée, presque inaccessible aux terriens. D'autres vers odysséens prennent ici leur pleine valeur. Les Phéaciens « habitent à l'écart, sur la mer sauvage », οἰκέομεν δ' ἀπάνευθε πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ. Du côté de la terre, ils n'ont vraiment pas de voisins :

ἔσχατοι, οὐδέ τις ἄμμι βροτῶν ἐπιμίσγεται ἄλλος...

Du côté de la mer, leur ville, défendue par les écueils et les falaises, n'a rien non plus à redouter : « Il n'est pas encore né, jamais il ne naîtra, le foudre qui viendrait apporter le désastre au pays phéacien »,

οὐκ ἔσθ' οὗτος ἀνὴρ διερὸς βροτός, οὐδὲ γένηται,
ὅς κεν Φαιήκων ἀνδρῶν ἐς γαῖαν ἵκηται
δηιοτῆτα φέρων.

Du haut de la terrasse urbaine, on peut suivre, sur le terrain, les allées et venues des personnages. Conduit par Nausicaa, Ulysse est venu du fleuve au bois sacré d'Athéna. Ce bois et sa fontaine ne sont éloignés de la

ville que de la distance où peut porter la voix. Ulysse s'est arrêté là, tandis que Nausicaa rentrait seule au manoir. Puis le héros a repris sa route et s'est avancé vers la ville. Comme il allait y pénétrer, Athéna s'offre à lui sous la forme d'une petite fille allant à la fontaine. Fleuve; bois sacré et source d'Athéna ; fontaine urbaine où les filles vont puiser de l'eau : nous retrouverons tout à l'heure ces trois étapes du héros.

Mais le voici à l'entrée de la ville ; il pénètre dans l'isthme ; il admire les deux ports et les vaisseaux tirés à sec, les agoras et les hautes murailles :

θαύμαζεν δ' Ὀδυσεὺς λιμένας καὶ νῆας ἐίσας
αὐτῶν θ' ἡρώων ἀγορὰς καὶ τείχεα μακρά,
ὑψηλά, σκολόπεσσιν ἀρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι.

Les Phéaciens avaient deux agoras sur leurs deux isthmes, comme ils avaient deux ports aux deux flancs de leur ville. L'assemblée du peuple se tient sur la plus grande, autour du Posidion : c'est là qu'on décide de mettre un navire à flot pour reconduire Ulysse ; les cinquante-deux hommes désignés tirent aussitôt le navire à la mer, y chargent mât et voiles, attachent les rames et s'en vont mouiller au seuil du port, ἐν νοτίῳ. Sur la carte ou sur le terrain, le sens de ce mot apparaît clairement. Du fond de Port Alipa ou de San Spiridione, les rameurs amènent le vaisseau à l'entrée du goulet (c'est la manœuvre qu'au départ d'Ithaque, l'équipage de Télémaque a déjà faite[1]), afin d'être prêts à partir après le coucher du soleil. Jusqu'à dix heures du soir, le vaisseau restera mouillé au bord de la haute mer, ὑψοῦ (*in altum*, traduirait Virgile), amarré, non pas à une boucle du quai, mais à un trou du rocher (XIII 77),

... πεῖσμα δ' ἔλυσαν ἀπὸ τρητοῖο λίθοιο.

Cet extrême promontoire est dans le « Sud » des ports de la ville, ἐν νοτίῳ, dit le poète.

[1] Cf. *Pénélope et les Barons des Iles* p. 161.

Les commentateurs (cf. Ebeling *Lexic. Homer.* s. v.) se torturent l'esprit pour ne pas comprendre ces mots. *Notion*, disent les uns, signifie *humide* parce que le Notos, le vent du Sud, amène la pluie : ἔν νοτίῳ signifierait donc *dans l'humide... Notion*, disent quelques autres (on ne sait pourquoi), désigne le point où ne souffle aucune brise violente. C'est le scholiaste ancien qui a raison : « *Notion* est la partie Sud, la partie du Notos ». Nos marins parlent encore des vents de la partie Nord, des vents de la partie Sud, etc. Les marins de l'antiquité donnaient les noms de *boreion* à la partie du *bora*, de *zephyrion* à la partie du *zéphyr*, de *notion* à la partie du *notos* : ces noms sont demeurés aux caps et aux mouillages dirigés vers telle ou telle pointe de la rose des vents ; la Cyrénaïque avait son promontoire *Boreion* ; la même Cyrénaïque, la Crète, Chypre, la Cilicie, la Syrie et vingt autres côtes avaient leur cap *Zephyrion* ; Colophon avait son port *Notion*, situé, en effet, dans le S.-E. de la ville continentale et tourné vers le S.-E. Hérodote appelle *notia* la Mer du Sud qui s'ouvre au S.-E. de l'Égypte et du monde connu, au delà de la Mer Rouge : c'est notre Océan Indien...

Les *Instructions nautiques* nous disent : « Les deux ports Alipa et San Spiridione, *ouverts au Sud*, sont accessibles seulement aux caboteurs et aux bateaux de pêche ». Du fond de ces ports ouverts au Sud, l'équipage phéacien va mouiller son bateau sous le cap du Sud-Est. Puis ils reviennent au manoir d'Alkinoos prendre leur part du festin et des réjouissances... Ulysse et Alkinoos, pendant cette manœuvre, sont remontés de l'agora. Les seigneurs et notables armateurs les accompagnaient. On est rentré au manoir, sur la plate-forme de Palaio-Castrizza. On y retrouve bientôt l'équipage du bateau, dont les hommes ont grimpé le sentier extérieur de la falaise. On rôtit douze moutons, huit cochons et deux bœufs, et l'on s'attable à l'un de ces plantureux festins, auxquels s'habitue l'estomac des marins à terre... Nous remontons, comme eux,

sur l'ilôt de Palaio-Castrizza, après avoir traversé les agoras des deux isthmes. La pente est courte, mais abrupte ; la route du couvent y a péniblement entaillé ses lacets : partout la pierre affleure ; pourtant ce rocher est un merveilleux jardin. Quelques puits creusés par les moines, quelques terrasses pour soutenir un peu de terre, des rigoles pour amener l'eau d'irrigation ou recueillir les pluies marines : tout aussitôt la roche se couvre de verdures luxuriantes ; ce coin de *Riviera* corfiote, protégé des vents du Nord par la haute margelle de ses montagnes, est ouvert aux vents d'Ouest, que la traversée de la grande mer charge d'humidité, et rafraîchi par les brumes marines que les vents du Sud-Est amènent souvent avec eux[1].

Les moines, outre leur olivette fleuronnée de cyprès, ont à l'entrée du couvent un verger d'amandiers, de poiriers, de vignes, de cerisiers, de pommiers, de pruniers et de néfliers du Japon ; dans la verdure des branches pliant sous le faix, brillent les oranges d'or[2].

Les moines reçoivent les étrangers sur une terrasse couverte de treilles, qui domine la Mer Sauvage et que le gémissement des flots remplit. Nous sommes restés là durant les heures les plus chaudes du jour. Le temps était beau ; le ciel, sans un nuage ; une petite brise de mer soufflait par intervalles ; mais tout autre vent était tombé ;

[1] Cf. *Instr. naut.* n° 708 p. 13 : « Le vent du S.-E., que les Italiens appellent *sirocco*, vient dans l'Adriatique et se propage dans toute sa longueur ; il n'est réputé dangereux qu'à cause des brumes épaisses qui l'accompagnent et de la grosse mer qu'il soulève ; en quelque saison qu'il souffle, les terres se couvrent de brumes ».

[2] Cf. Stochove p. 219 : « Nous demeurâmes à Cos une journée entière, logés dans un grand jardin rempli d'orangers, citronniers et autres arbres semblables, qui étaient chargés des fruits les plus beaux du monde. Nous n'avions pendant la nuit d'autre couvert que ces arbres chargés de fruits, de feuilles et de fleurs, qui, avec leur douce et suave odeur, nous firent couler la nuit avec un doux sommeil et agréable repos ». Cf. dans les *Itinéraires de Terre Sainte* (Rev. Or. latin III p. 583, *De Jardenis Rhodi*) : In circuitu civitatis

néanmoins, au pied du Saint-Ange, sur les dents des écueils, sur les pointes des promontoires, jusqu'à mi-côte des falaises, le flot venait en hurlant jeter ses panaches d'écumes, puis se retirait au loin et découvrait les roches acérées.

Le château Saint-Ange domine à pic cette mer rebelle. C'est au pied de cette muraille lisse, λισσὴ δ' ἀναδέδρομε πέτρη, devant cette mer sans fond, ἀγχιβαθὴς δὲ θάλασσα, au-dessus de ces récifs aigus et de ces flots toujours grondants, πάγοι ὀξέες, ἀμφὶ δὲ κῦμα βέβρυχεν ῥόθιον, qu'il faut relire la tempête et le naufrage d'Ulysse.

Nous avons demandé aux moines s'ils conservaient quelques antiquités dans leur couvent. Ils nous ont montré une horloge comtoise dans une boîte de sapin colorié, dont jadis un marchand smyrniote leur a fait présent. Ils ont aussi les restes d'un grand cétacé que la tempête jeta vers 1830 sur leurs roches et que les indigènes accourus dépecèrent. Ces parages, disent les moines, sont visités par les troupes de monstres marins... Ulysse redoutait d'être rejeté au large par la tempête et de devenir la proie « de l'un de ces gros monstres que nourrit en grand nombre la fameuse Amphitrite » (V 420-422). Les navigateurs anciens notaient dans leurs périples les parages peuplés des monstres de la mer, et les géographes n'oubliaient pas ce détail : « C'est à Gadès, dit-on, que l'on voit les plus grands cétacés » (Scymn. Chi. 161-162)[1].

Les moines gardent aussi l'un des vieux canons, timbrés des aigles moscovites, qui remplacèrent ici les canons de la batterie française quand les Russes, durant les guerres

sunt jardena arangenorum, lumonarum et alterius generis omnium fructuum; dico quod, secundum meam estimationem, in mundo non reperiuntur jardena pulcriora. Est-il besoin de rappeler la place que tiennent les jardins de Tahiti dans les journaux des navigateurs du XVIII[e] siècle ? Je dis dans l'*Appendice A* pourquoi je ne parle plus des jardins d'Alkinoos et de leurs sources.

[1] Cf. la longue description des monstres du cap Mesurado dans *Histoire des Voyages* IX p. 48 et suiv.

de l'Empire, occupèrent l'île de Corfou : les Barbaresques tenaient la mer...

Nous redescendons du monastère vers la grande agora. Auprès de la ville d'Alkinoos, il nous reste à découvrir les trois étapes foraines, qui jalonnent la marche d'Ulysse :

1° l'embouchure du fleuve ;

2° le bois sacré d'Athéna et sa source ;

3° la source du faubourg.

Cette dernière source doit être toute proche de la ville : Ulysse allait pénétrer dans cette ville aimable et se mêler au peuple des Phéaciens, ὅτε δὴ ἄρ' ἔμελλε πόλιν δύσεσθαι ἐραννήν, quand Athéna, craignant pour lui les questions et les injures de la foule, se présente sous la forme d'une petite fille portant sa cruche... Dans les plainettes des deux isthmes, les paysans ont creusé plusieurs puits pour arroser leurs olivettes ou leurs carrés de légumes. Dans les vallons rocheux du Saint-Ange, suintent aussi quelques filets d'eau. Mais il n'est qu'une source abondante, constante et pure : c'est dans la crique occidentale de Port Alipa, à la corne du premier isthme ; deux ou trois belles bouches d'eau courante sourdent au pied de la roche taillée à pic, au ras même de la plage. Les marins et les moines y trouvent en abondance de l'eau fraîche, même aux jours les plus chauds de l'été : les matelots d'un caïque, qui vient de mouiller sous le cap, y remplissent leurs tonnelets. Des filles de Lakonais sont descendues y laver leur linge, qui sèche sur le gravier : elles remplissent aussi les tonnelets qu'elles chargeront sur leurs ânes avant de remonter jusqu'à leur village aérien.

La source retrouvée montre qu'Ulysse est venu par ce fond de Port Alipa. C'est de ce côté qu'il faut donc chercher aussi le bois sacré d'Athéna et le fleuve.

Au fond de Port Alipa, dans la crique septentrionale, la route, qui nous ramène vers l'intérieur de l'île, franchit le ravin d'un petit ruisseau, dont les vives verdures éclatent parmi le feuillage plus terne de l'olivette. Des paysans

de Lakonais, qui bêchent en ce coin leurs champs de fèves, nous déclarent que, toute l'année, ce ruisseau emmène l'eau courante d'une belle source toute voisine : ils nous y conduisent. Un peu au-dessus de la route, dans un vallon qu'ombragent des oliviers et de hautes treilles, une source abondante sourd au fond d'un « œil noir » et jamais ne tarit, disent les paysans. Des cultures maraîchères ont pu s'installer au long de son ruisseau. Les pentes mêmes ne sont vêtues que d'une terre rouge et caillouteuse et ne portent que des oliviers et des cyprès. Mais, dans le fond, des murs de pierres sèches ou des enclos d'épines défendent contre les chèvres des carrés de terre noire, plantée de légumes ; de petits canaux abreuvent des saules, quelques peupliers, des amandiers, des figuiers avec un coin de vigne.

Une maison et quelques huttes abritent déjà deux ou trois familles. Jadis on descendait de Lakonais le matin et l'on y remontait le soir, pendant l'époque des travaux ou de la récolte ; mais on n'habitait pas ici toute l'année, ni même longuement, par crainte des Barbaresques. Il faudra de longues années encore pour déplacer le village et le fixer ici ; les pirates et corsaires ont disparu depuis trois générations ; mais on continue de vivre comme au temps de leurs descentes.

En aval d'un petit pont, les bords du ravin élargi portent, entre la route et la mer, des jardinets, des figuiers, des lauriers-roses et des arbres fruitiers, enclos de haies. Comme le jardin des moines sur la roche de Palaio-Castrizza, ce coin de Phéacie présente des arbres verts, de l'herbe verte, des légumes et des feuillages « brillants », — la prairie, le bois sacré et le jardin d'Alkinoos. Tous les détails du texte odysséen trouvent ici leur application. En droite ligne, de la ville des Phéaciens à ce fond de Port Alipa, la distance est de 300 à 350 mètres : la voix porte sans peine de l'un à l'autre point : nos paysans interpellent les matelots du caïque mouillé sous le cap. D'ici,

la haute ville et le manoir s'offraient aux regards d'Ulysse : entre les branches de l'olivette, les deux buttes insulaires se profilent sur le ciel du couchant et, de leurs esplanades du sommet, se détachent nettement découpés les ruines de Saint-Georges et le couvent dans ses arbres...

Nous avons donc les deux dernières étapes de la route odysséenne, la source du faubourg et le bois sacré d'Athéna. Reste le fleuve.

Au dernier fond de la baie de Liapadais, dans l'anse d'Iophilia, les cartes indiquent une rivière qui tombe de l'Arakli. La route traverse, en effet, un haut pont de pierre. Mais il n'y a pas d'eau dessous. Nous descendons la ravine jusqu'à la mer : c'est un lit de cailloux roulés avec quelques trous d'eau boueuse. En bas, une plage de graviers où les femmes de Nausicaa étendraient leur lessive. Plus haut, sur les collines en pente douce, des fourrés et des olivettes couvriraient de leurs feuilles sèches le sommeil du naufragé. A chaque bout de la petite anse, des falaises droites, des roches aiguës et des écueils exaspèrent le flot ; cette anse fermée brise et écume par ce temps calme, sans le moindre vent... Mais de fleuve, pas.

Il est impossible d'en donner le nom à ce couloir de pierres sèches qui, peut-être, amène des eaux furieuses durant l'hiver ou après les orages de l'été, mais qui n'a déjà plus un filet d'eau en cette fin d'avril. Ce n'est pas le fleuve « au beau courant » du poète, le fleuve « aux lavoirs constants », « aux eaux abondantes », que refoule le flot de la vague... Où donc retrouver ce fleuve ?

Le pourtour de la triple baie de Liapadais n'a pas d'autre cours d'eau. Il faudrait contourner la falaise du Saint-Ange ou franchir la muraille de l'Arakli pour atteindre au loin dans le Nord la vallée du « Grand Fleuve », qui aboutit aux sables d'Aphiona. Du haut du Saint-Ange, on aperçoit le cours luisant de la rivière, de même que le Karavi, le bateau de pierre, qui toujours flotte à l'horizon. Mais la falaise droite du Saint-Ange n'offre pas la moindre cor-

niche pour un sentier. La muraille abrupte de l'Arakli est pareillement infranchissable : les ingénieurs ont construit, à grands frais, à grands renforts de lacets, de mines et de terrassements, une piste carrossable qui monte jusqu'au plateau de Lakonais ; plus haut, les chèvres et leurs gardiens n'ont tracé que de vagues sentes, où jamais un char n'a pu se hasarder...

Nous voici revenus au défilé des roches, qui nous ramènera du pays des Phéaciens à l'intérieur de l'île : la brèche n'a pas cent mètres de large et, de chaque côté, l'escarpement de calcaire nu monte à cent quatre-vingts ou deux cents pieds. La Phéacie finit ici et n'a pas d'autre porte terrestre. Ulysse et Nausicaa n'ont pu venir que par ici.

Au sortir du défilé, nous retrouvons le pays de collines et de vallons, de plainettes, d'olivettes, de champs, de vignes et de cyprès qui couvre le centre de Corfou jusqu'à la mer du détroit. A notre gauche, la muraille du Pantokrator dresse sa paroi sauvage, sans une coupure. A notre droite, les pentes boisées de la sierra côtière font place soudain à la longue plaine de Ropa, qui fuit vers le Sud : c'est un ancien lac vidé qui étire à perte de vue sa nappe miroitante de marais et d'herbages, entre deux lignes de coteaux que les olivettes chargent de leurs masses ondulantes ; la carte indique là-bas, vers le Sud, une brèche de la sierra côtière et un petit fleuve qui décharge le trop-plein des marécages dans la baie sablonneuse d'Ermonais. Seraient-ce « les champs cultivés et les travaux des hommes », que les mules de Nausicaa traversent en revenant du fleuve vers la ville ?

Dix kilomètres de route plate, à travers la plaine de Ropa, nous mèneraient sans doute à l'embouchure. Mais il se fait tard. Le soleil couchant allonge sur la campagne les grandes ombres du Pantokrator. La tranquillité de ce doux pays se fait plus grave. L'obscurité tombe lentement des vieux oliviers. Tout bruit se calme autour des cyprès. Une buée monte de la plaine et dessine au loin la fuite des

marécages. Il faut rentrer vers la ville. Nous irons demain chercher dans la baie d'Ermonais le fleuve de Nausicaa.

*
* *

La baie d'Ermonais, sur la côte occidentale de Corfou, occupe, dans la Mer Sauvage, la place symétrique aux deux baies qui flanquent la capitale actuelle sur la côte du détroit. Douze ou quinze kilomètres mènent d'une mer à l'autre, de la capitale à la baie déserte. Cette route n'est, elle aussi, qu'une allée de parc, qui va sans heurt, à travers les cyprès et les olivettes, au long des haies fleuries de roses, sous les coteaux chargés de vignes ; ses courbes sinueuses, autour des plainettes inondées et des petits lacs, respectent les vieux arbres et évitent les roches. Une succession de collines et de vallons détrempés occupent le pays. Sur les buttes, les blancs villages se penchent dans leur ceinture de cyprès. Au fond des vallons, miroitent les marais de l'hiver ou les tout petits lacs constants. La politique vénitienne laissait, par système, les marécages envahir cette île, dont les coteaux ne devaient produire que de l'huile pour la République qui payait en grains.

Nous arrivons au sommet des dernières collines qui dominent la vallée de Ropa. La cuvette se creuse à nos pieds. Long de dix kilomètres, large de deux ou trois, cet ancien lac vidé est aujourd'hui la plus grande plaine de l'île. Mais le marais en couvre encore les trois quarts : la ligne des collines orientales ne laisse passer aucune rivière vers la mer du détroit; la sierra côtière s'élève, dans l'Ouest, au devant de la Mer Sauvage. Devant nous, cette barrière aiguë ferme l'horizon : elle empêcherait toute communication et tout écoulement vers le rivage, sans un défilé qui s'ouvre, assez large et profond, au pied du mont Saint-Georges : les deux pointes de ce mont, qui surplombe la mer occidentale, servirent longtemps de guette aux indigènes et aux étrangers ; plus voisine des villages

grecs, la pointe de *Skopi* garde son nom hellénique, σκοπιά, et, plus proche de la baie d'Ermonais, où peuvent débarquer les peuples de la mer, la pointe de *Viglia* garde encore son nom italien.

La sierra dévale sur la cuvette en pentes assez longues, chargées de blancs villages et d'olivettes : les arbres descendent jusqu'à la plaine et s'arrêtent en parfait alignement ; quelques cyprès jaillissent devant ce front de verdure. La plaine du fond est un damier de champs boueux et de mares herbues, que découpe un réseau de canaux à angles droits. Un fossé médian, qui recueille leurs eaux réunies, étend du Nord au Sud sa ligne droite de roseaux, puis, tournant brusquement vers l'Ouest, vient se jeter dans un petit fleuve dont nous atteignons les sources.

Sous le talus des collines, au bord de la route, bouillonnent une dizaine de grosses « têtes de sources », — *kephaloorysis*, disent les Grecs, — dont les ruisseaux unis forment aussitôt ce petit fleuve qui, grossi de l'apport des canaux, conserve toute l'année la même abondance. Il gagne le défilé du mont Saint-Georges. Des terrasses de vignes et d'oliviers en accompagnent les méandres sur la rive gauche ; la rive droite est taillée dans la terre noire et les joncs du marais. Nous le suivons jusqu'aux approches du défilé : sa vallée s'étrangle une première fois, puis se rélargit en un vallon intérieur. Un nouvel étranglement mène le lit plus encaissé à un seuil de roches, d'où les eaux se précipitent sur la plage, à trente mètres plus bas. La route s'arrête au bord du saut ; il faut descendre à pied. Le fleuve cascade entre des roches et sur un lit de roches, qu'une équipe d'ouvriers est en train de faire sauter. Par testament, un riche Corfiote a laissé un million de drachmes pour assécher la plaine de Ropa. Le travail est facile. Il suffit d'augmenter le débit du fleuve où viennent aboutir les canaux des marais : la trouée élargie, le seuil abaissé et le lit agrandi rendront à la culture des milliers d'hectares.

En une suite de rapides et de bassins écumants, les eaux descendent vers la plage. La pente est encombrée de blocs et de roches. Des ruines de moulins, vers lesquelles se détournent encore les canaux de dérivation, s'étagent sur les deux rives. Après le dernier moulin, le courant apaisé déroule ses méandres parmi les cailloux et les herbes, jusqu'aux sables de la grève. Il finit dans un épais talus de feuilles sèches et de débris végétaux. La force de la vague, qui le repousse, le contraint à un dernier grand coude pour atteindre la mer, où il se jette enfin, mais non pas de front, obliquement. Voici la plage qui reçut Ulysse. Entre les deux falaises du cap Plakka et du mont Saint-Georges, le demi-cercle concave est débarrassé de roches et protégé du vent. Mais, de chaque côté, le flot hurle et brise sur le pied des falaises, parmi les roches éboulées. A gauche, le Saint-Georges est une masse de calcaire compact. A droite, le mont Viglia est un conglomérat pliocène, un amalgame de cristaux coupants et de pierres cassées : les blocs éboulés, qui jonchent la rive, sont hérissés de pointes aiguës où la peau des mains et des pieds s'attache et se déchire... Du large, les marins peuvent apercevoir distinctement, dans le fond de cette anse ouverte, les cascades et le petit delta du fleuve « au beau courant ».

Ulysse a pris pied sur la grève avançante, parmi les blocs et les écumes. Il a jeté le voile d'Ino dans le méandre obstrué par le flot. Il est sorti du fleuve et s'est assis un instant sur la rive bordée de joncs ; il a embrassé la terre nourricière. Mais il n'a pas pu rester pour la nuit dans cette gorge fraîche, toute pleine d'eaux bondissantes : la brume du soir et la rosée du matin lui donneraient la fièvre. Devant lui, s'offraient les pentes d'oliviers cultivés ou sauvages ; au-dessus de la plage et des blocs éboulés, ils dominent encore cette baie d'Ermonais, et leurs bois, tout proches du fleuve, sont visibles de partout. Ulysse y est monté, s'est caché dans les feuilles sèches et endormi...

Dès l'aube, Athéna réveille Nausicaa : il faut partir dès l'aurore ; les lavoirs sont très loin de la ville. On part. On sort de la ville. On contourne la baie de Liapadais et l'on va gagner la porte des roches qui mène à la plaine de Ropa. Les mules tirent allégrement le char à travers cette plaine.

On arrive au bord, puis au défilé du fleuve, aux lavoirs toujours pleins. La suite de cascades et de bassins entre les roches, que les moulins modernes ont utilisée, offre, en effet, d'admirables lavoirs, toujours pleins d'eau courante, des cuviers sans cesse renouvelés. Les femmes de Nausicaa laissent, comme nous avons fait nous-mêmes, leur voiture au seuil du haut ; elles lâchent les mules dans les herbages, sur le bord du fleuve tourbillonnant, à l'ombre des olivettes où notre cocher vient de lâcher ses deux chevaux. Elles apportent le linge aux bassins peu profonds ; à qui mieux mieux, elles le battent et le foulent dans l'eau propre ; mais cette eau paraît noire (c'est le mot du poète) dans ces cascades d'écumes. Elles vont ensuite étendre leur lessive sur la grève, en un coin où la vague des tempêtes lave les petits cailloux. La plage offre plusieurs aspects. Aux bouches du fleuve, elle est jonchée, sur une grande épaisseur, d'herbes et de feuilles, qui, lentement décomposées dans le marais ou séchées au fond des canaux de la plaine, ont été brusquement entraînées par les pluies de l'hiver. Sous le mont Saint-Georges, le calcaire éboulé, n'a semé la rive que de cailloux ou de rochers. Sous le mont Viglia, au contraire, la vague a décomposé le conglomérat en ses menus éléments et la falaise est bordée d'une pente, non de sable fin, mais de graviers et de cailloutis, de « petites pierres », où le linge doit sécher bien plus vite que sur un sable humide et bien plus proprement que sur les détritus du fleuve...

Nausicaa et ses femmes déjeunent, puis jouent à la balle : la plage unie est un beau terrain de jeu. Mais un coup maladroit envoie le ballon dans un trou d'eau de la cascade.

Les femmes poussent un cri. Ulysse se réveille, et, sortant du bois, il apparaît sur la pente. Les femmes s'enfuient vers la grève avancée, ἐπ' ἠιόνας προυχούσας. Nausicaa les rappelle et les envoie porter au naufragé une robe et des linges, derrière une roche où le héros pourra se laver. Ulysse se lave les épaules, le buste et les membres. Puis il revêt les habits donnés par Nausicaa, mange, boit, et l'on remonte de la plage vers l'endroit où l'on a laissé le char.

On rattrape les mules. On les attelle. La belle lessive blanche, bien pliée, remplit la voiture. La seule Nausicaa trouve place sur le siège et doit modérer l'allure de ses mules, tout en pressant un peu les marcheurs.

Nous sommes remontés, nous aussi, vers la voiture qui nous attendait en haut des moulins. Nous prenons la route de Nausicaa, « à travers les champs et les œuvres des hommes ». Cette route plate enfile du Sud au Nord toute la vallée de Ropa : longeant le pied de la sierra côtière, elle mènerait en une grande heure, à travers la plaine, du défilé du fleuve à la porte de Phéacie ; tout récemment construite par les ingénieurs, elle est chargée de macadam. Mais une vieille piste la double, qui serpente entre les haies, dans la terre noire, et que de vieux petits ponts portent sur les torrents de la sierra. De tout temps, les chars et charrettes ont pu rouler au long de cette piste, et de tout temps les indigènes l'ont empruntée pour aller au fleuve porter le grain et chercher la farine, comme au siècle dernier, ou porter le linge sale et ramener le linge blanc, comme au temps d'Alkinoos. Nausicaa et ses femmes ont pris cette piste, qu'elles vont suivre jusqu'au pied du Pantokrator, sous les dernières ramures de l'olivette, tout au bord de la plaine nue...

Nous la quittons à mi-chemin, pour tourner à droite, traverser le marais et revenir à la ville de Corfou, en franchissant d'abord cette vallée de Ropa, sa nappe de terres noires, carrelée de marais, étamée d'écumes, hérissée de joncs, et son fossé médian, où se traînent des eaux

épaisses et des boues diluées. Cette étendue de marais servait à couvrir les abords de la ville, contribuait encore à la sécurité et à l'isolement des Phéaciens. Mais elle les obligeait à certaines habitudes que nous dépeint fidèlement le poète.

Près de leur ville, les Phéaciens ont une fontaine jaillissante : l'eau potable ne leur manque ni pour eux-mêmes, ni pour leurs bêtes. Mais ils n'ont pas assez d'eau courante pour leurs autres besoins ménagers, pour leurs lessives surtout qui exigent des lavoirs bien fournis. Comme les thalassocrates de tous les temps, les Phéaciens sont des gens propres : la propreté phéacienne fait alors l'admiration des Achéens, comme la propreté hollandaise fera l'admiration de notre XVIII^e^ siècle et comme la propreté anglaise a fait l'admiration de mes contemporains ; une fois débarqués, nos gens de mer aiment les chemises blanches et les souliers vernis, le linge de rechange ; ils se font « braves ».

Les terriens ne font pas tant de manières. Je me représente les Achéens d'Ulysse sous les espèces d'Albanais splendidement crasseux, chargés d'or, de broderies et de taches de graisse, fleurant l'huile rance et le beurre de chèvre, — tels qu'on en voit encore débarquer sur les quais de Corfou ou monter à bord des navires européens, dont la propreté les émerveille. Ils sont vêtus de feutres ou de tissus de laine, qui servent une vie d'homme. Les Phéaciens portent surtout du lin blanc, lavé et calandré, que l'on doit sans cesse envoyer au lavage. Or, les lavoirs étant très loin de la ville, il faut y aller en voiture, partir le matin pour ne revenir que le soir, emporter de quoi manger et rester tout le jour. Aussi ne fait-on la lessive que de loin en loin, quand le linge sale s'est accumulé, ce qui suppose un riche trousseau et des armoires à linge abondamment pourvues : récemment encore, dans nos villes de province, où les mêmes habitudes subsistaient, la bonne ménagère empilait en son armoire les douzaines

de draps et de serviettes qui ne servaient et n'allaient au cuveau que deux ou trois fois par an...

Ce lin blanc veut pour être lavé des bassins d'eau courante. C'est pourquoi Nausicaa doit aller jusqu'au fleuve : les eaux sales du marais imprégneraient toiles et lainages d'une couleur et d'une odeur fâcheuses. Faites le calcul des distances et des heures : la journée est remplie par ce voyage. Nausicaa se réveille à l'aube. Elle part dès l'aurore. Elle met une grande heure pour arriver au fleuve. On lave toute la matinée. On déjeune et on joue à la balle pendant que le linge sèche. On va repartir quand Ulysse apparaît. On retarde le départ pour que le héros puisse se laver, s'habiller et manger. Puis on charge le char et l'on s'en retourne un peu moins vite que l'on n'était venu. On n'arrive en vue de la ville qu'au coucher du soleil. Ulysse s'arrête dans le bois sacré d'Athéna. Quand il arrive ensuite au manoir d'Alkinoos, les torches sont déjà allumées.

Falaises accores et roches aiguës, plage de sable et fleuve au beau courant, plaine et « œuvres des hommes », source et bois sacré d'Athéna, fontaine toute proche de la ville, beau Posidion, haute ville et beaux ports, manoir-forteresse : nous avons maintenant toutes les étapes de la route odysséenne, tous les sites de notre Phéacie.

* * *

Les Phéaciens sont un peuple étranger et un peuple de marins. Ils sont venus par mer s'établir sur une côte barbare. Alkinoos est fils de Nausithoos qui les installa en ce pays nouveau. Ils continuent de vivre de la mer. Ils ont quelques olivettes, quelques vignes et quelques jardins : sous la « longue montagne » qui les enserre, chacun a reçu un coin de champ. Mais leur richesse vient de la mer : c'est un peuple, non pas d'agriculteurs, ni de pâtres, mais de caravaniers et d'industriels. A la différence des Albanais

— on dit alors : Thesprotes, — leurs voisins, qui n'ont jamais pensé qu'aux armes, « ils n'ont aucun souci de l'arc ni du carquois ; ils ne parlent que mâts, avirons, fins navires qui les portent, joyeux, sur la mer écumante »,

οὐ γὰρ Φαιήκεσσι μέλει βιὸς οὐδὲ φαρέτρη,
ἀλλ' ἱστοὶ καὶ ἐρετμὰ νεῶν καὶ νῆες ἐΐσαι,
ἧσιν ἀγαλλόμενοι πολιὴν περόωσι θάλασσαν.

Leur agora n'est pas un marché aux herbes, aux fruits, aux légumes, aux bœufs, et ce n'est pas Apollon ou Hermès qui y préside ; c'est Posidon : on n'y voit que voiles et agrès. Ils naviguent : ce sont d'illustres matelots, ναυσκιλυτοί, de fameux rameurs, δολιχήρετμοι, φιλήρετμοι. Hommes et femmes empruntent leurs noms aux choses de la mer : *Nausikaa, Nausithoos, Pontonoos*, etc. Ce peuple de caravaniers, de « passeurs », πομπῆες, fait sur les sentiers humides le métier que les Néléides font sur les routes de terre[1]. Il vit de ce « passage », πομπή. Il mène et ramène les étrangers, et sa flotte suffit à toutes les demandes. Il est l'intermédiaire entre le monde achéen, qui s'arrête au canal d'Ithaque, et les contrées mystérieuses du Couchant qui s'enfoncent au delà, entre l'humanité « mangeuse de pain » et la sauvagerie des anthropophages, qui habitent de l'autre côté du détroit adriatique. D'Ithaque, en suivant les côtes déjà barbares de la Thesprotie, on peut encore arriver jusqu'à leur « terre », dit le poète, qui ne connaît pas l' « île » des Phéaciens. Mais au delà, la grande mer s'ouvre ; pour atteindre la terre mystérieuse, qui, par les claires journées, apparaît sur l'autre rive du détroit, il faut affronter la Mer Sauvage, la mer nébuleuse, le grand abîme où le Bora fait rage : « Nous mettons nos espoirs en nos croiseurs rapides ; car l'Ébranleur du sol a concédé le grand abîme à nos passeurs : nos vaisseaux sont plus prompts que l'aile ou la pensée ».

[1] Cf. *Pénélope et les Barons des Iles* p. 235.

Ce passage du canal d'Otrante a toujours été périlleux. Les voyageurs (P. Lucas VII p. 332 et suiv.) en connaisent les difficultés :

Le sixième ⟨de mars⟩, au matin, on porta nos provisions à la felouque et nous nous embarquâmes sur les neuf heures du matin. Nous passâmes à quinze milles de Corfou devant la Madone de Cassope, lieu fort en vénération, particulièrement aux Grecs. En continuant notre route, nous abordâmes à une isle du Fanau, et le lendemain nous reprismes la haute mer pour traverser le canal et prendre terre dans la Pouille. Une grande tempête qui s'éleva sur le midi nous fit courir risque de périr et, sans l'adresse de nos mariniers, nous eussions eu de la peine à nous sauver sur une des isles du Fanau, mais déserte. Nous remerciâmes Dieu cependant de ce qu'il nous avoit retirés du danger où nous étions.

Comme il étoit entré beaucoup d'eau dans notre felouque, nous la tirâmes à terre et chacun se fut reposer de la fatigue que l'on avoit eue. Le temps, qui continua d'être toujours mauvais, nous obligea de demeurer dans cette petite isle près de trois semaines : toutes nos provisions se consommèrent en peu de jours; aussi nous nous vîmes forcés de manger des herbes que nous faisions bouillir avec l'eau d'une petite fontaine qui, par bonheur, se trouva en ce lieu.

Le vingt-troisième, le temps devenu beau, le vent favorable et la faim nous firent faire force de rames et de voiles pour gagner les terres de la Pouille. Après avoir vogué toute la nuit, le matin du vingt-quatrième, nous rencontrâmes plus de vingt caïques de pescheurs... On voit d'espace en espace sur cette coste ⟨italienne⟩, qui est belle et fertile, d'assez grosses tours, sur lesquelles il y a quelques pièces de canon, avec dix ou douze hommes pour les garder et pour avertir, en cas qu'ils vissent que des bâtiments turcs voulussent aborder.

Nous crûmes descendre auprès de la tour de Saint-Jean; mais nous fûmes surpris de voir plus de quarante hommes avec des fusils qui nous crièrent de nous retirer, sinon qu'ils alloient tirer sur nous. Il fallut donc reprendre la mer et, environ après trois heures, nous abordâmes à une autre tour dont les gardiens, plus traitables, nous apportèrent des provisions

pour de l'argent. Nous y demeurâmes deux jours à nous bien nourrir et à nous fournir de provisions pour continuer notre voyage. Le vingt-sixième, nous arrivâmes à Gallipoli... Le vingt-septième, nous allâmes mouiller devant une tour, où il y a un fort bon port; nous y passâmes la nuit. Le vingt-huitième ⟨et le vingt-neuvième⟩, le vent toujours favorable nous fit ranger en peu de temps les côtes de l'Apouille.

Les Phéaciens ont le monopole de ce passage et ils le défendent jalousement, comme les thalassocrates de tous les temps ont défendu leurs monopoles : « Oui, je vais t'indiquer le manoir que tu cherches, — dit Athéna à Ulysse. — Mais suis-moi sans parler : je te montre la route ; ne regarde personne et ne demande rien. Les étrangers ici reçoivent peu d'accueil ; à qui vient du dehors, on ne fait pas grand'fête, ni même d'amitiés »...

Cette défiance de l'étranger, grâce auquel pourtant elles s'enrichissent, fut jusqu'à nos jours commune à toutes les cités maritimes. Athéna aurait donné les mêmes conseils aux marchands français ou flamands qui visitaient la Venise du XVI[e] siècle[1]...

De ce monopole du « passage », les Phéaciens tirent de grands bénéfices. La richesse de leurs manoirs et de leurs mobiliers, éclatants d'or, d'émail et d'argent, excite l'admiration et l'envie : Ulysse chez Alkinoos ouvre les grands yeux d'un pêcheur islandais, que l'on aurait subitement transporté jadis dans un palais de Venise, ou d'un sardinier breton, qu'inviterait aujourd'hui un armateur de Liverpool ou l'un des rois américains du coton ou du blé. Avant la découverte des manoirs mycéniens, les philologues rangeaient parmi les invraisemblances et les fantaisies la description du manoir d'Alkinoos :

On peut se demander, — disaient-ils avec Riemann (p. 9), — si la légende des Phéaciens, telle qu'elle est chez Homère, se

[1] Cf. à ce sujet l'*Appendice C* à la fin de ce chapitre p. 91.

rapporte à Corcyre ou à un autre pays réellement existant. Mais ce qui ne peut faire l'objet d'un doute, c'est le caractère merveilleux et légendaire de cette description, et dès lors il nous paraît absolument chimérique de vouloir retrouver une exactitude géographique dans les détails. Les Phéaciens sont un peuple tout à fait extraordinaire : ils habitent loin des hommes, au bout du monde, au milieu de la mer; ils n'ont aucune relation avec les autres peuples et sont à l'abri de toute incursion ennemie, parce que les dieux ont pour eux une amitié toute particulière. Le palais d'Alcinous, dont l'intérieur brille comme le soleil et la lune et où tout est en or, en argent ou en cuivre, a tout l'air d'un palais des Mille et Une Nuits. La façon dont les Phéaciens naviguent a quelque chose de magique et de surnaturel : leurs vaisseaux n'ont ni timonier ni gouvernail; ce sont presque des êtres animés, qui connaissent tous les pays... Voilà des détails que personne ne songe à prendre à la lettre. Pourquoi veut-on que la description topographique du pays ait une exactitude scientifique que n'a point le reste du récit?

Pour les vaisseaux des Phéaciens, nous avons fait justice de quelques chimères[1]. Pour le manoir d'Alkinoos, les archéologues ont reconnu la réalité de cette décoration métallique et émaillée, de ces applications d'or, d'argent et de *kyanos*. Mais les philologues, avant même les fouilles de Tirynthe, de Mycènes ou de Cnossos, auraient pu trouver, dans un texte historique, un commentaire littéral à tous les mots de la description odysséenne. Aux temps hellénistiques, les Sabéens de la Mer Rouge, à l'extrémité sud-orientale du monde connu, perçoivent « le bénéfice de tout le commerce entre l'Europe et l'Asie » :

Il n'est pas au monde de peuple plus riche, — dit le Périple d'Agatharchide (*Geogr. græc. min.* I p. 190); — ce sont

[1] Pour les Phéaciens ἔσχατοι ἀνδρῶν, cf. les Thesprotes d'Hérodote, limitrophes des gens de Leucade et d'Ambracie, οἳ ἐξ ἐσχάτων χωρέων ἐστρατεύοντο (VIII 47). La fable des vaisseaux est une interpolation, cf. mon édition de l'*Odyssée* tome II p. 24 et mon *Intro-*

eux qui ont fait de la Syrie des Ptolémées une terre de l'or et qui fournissent à l'industrie phénicienne des marchés très avantageux. Leur luxe se prodigue non seulement dans les merveilles de leurs vases ciselés et la variété de leurs coupes, mais encore dans la grandeur de leurs couches et de leurs trépieds aux pieds d'argent; il dépasse toute mesure dans leurs mobiliers les plus communs : c'est d'une magnificence royale. On dit que leurs maisons contiennent en grand nombre des colonnes dorées ou d'argent aux chapiteaux d'argent. Les plafonds et les portes sont ornés d'incrustations d'or et de mosaïque. L'ensemble est d'une décoration somptueuse. L'or, l'argent, l'ivoire et les pierres les plus précieuses couvrent les murs.

Les Sabéens doivent leurs richesse au transit du commerce oriental. Assis au bord du « grand abîme » de l'Océan Indien, ils détiennent, grâce aux moussons, le marché des parfums, des épices, des denrées précieuses de l'Extrême-Orient. Aux temps homériques, les Phéaciens peuvent détenir pareillement le marché du cuivre, de l'ambre, de l'étain, de toutes les matières précieuses qui sont fournies alors par l'Extrême-Couchant[1].

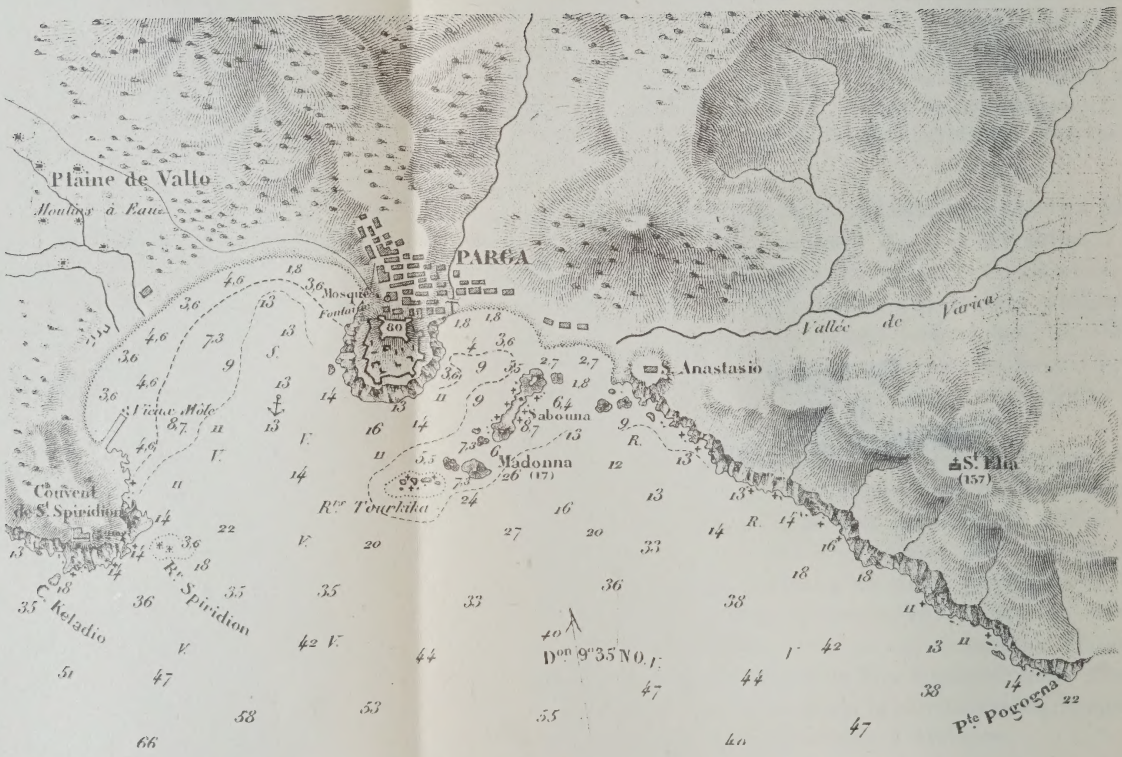
Les Phéaciens ne s'occupent donc que d'échanges et de commerce : de cet état économique, nous pouvons induire le site de leur ville. Ce ne doit pas être, au milieu des champs cultivés, à portée d'une plaine fertile ou sur des coteaux verdoyants, un bourg de riches propriétaires, une ville de terriens. Sur un promontoire dominant la mer ou sur un îlot parasitaire, ce n'est qu'un entrepôt commercial. Les mêmes parages de la Mer Ionienne nous offrent, dans la Parga des Vénitiens sur la côte albanaise, le modèle récent de ce que fut jadis la ville d'Alkinoos.

duction à l'Odyssée III p. 85. Pour les revêtements de bronze des palais levantins, cf. Éd. Naville *Rev. arch.* 1924 II p. 5-7; P. Viret *Rekhmara* p. 57.

[1] Cf. sur le bronze et l'étain, le chapitre « Le Commerce des Iles » dans *Les Phéniciens et l'Odyssée* I p. 305.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

(*cf.* p. 73 et suiv.)



PARGA.

« Les Parguinotes, — dit Grasset Saint-Sauveur (II p. 247), — exportoient les produits des Albanois et se livroient à la navigation. Leurs barques n'étoient pas toujours très pacifiques. Elles étoient souvent montées par des brigands, qui attendoient l'occasion de dépouiller quelque bâtiment marchand mal armé, qu'ils couloient à fond après avoir massacré l'équipage pour cacher leurs crimes. Ils se retiroient avec leurs rapines qu'ils partageoient avec ceux qui auroient dû les prévenir et s'y opposer ; ces écumeurs payoient ainsi l'impunité dont ils jouissoient ». Le port de Parga est aujourd'hui délaissé. Mais nos *Instructions nautiques* le décrivent encore et nos hydrographes en donnent le plan, dans un carton de cette même feuille n° 3052, qui nous a fourni le plan des ports phéaciens. Tous ces mouillages sont de même nature et de même forme : au devant de la haute montagne côtière, un promontoire ou un îlot rocheux, soudé à la terre par un isthme, divise une baie de sable en deux petits ports; la citadelle occupe le sommet de la roche; les maisons couvrent la pente tournée vers la mer.

Le territoire de Parga, — ajoute Grasset Saint-Sauveur, — n'a pas plus de deux lieues de tour et environ une demi-lieue d'enfoncement dans les terres. Il se termine par une chaîne de montagnes élevées, coupée par une quantité de collines couvertes d'arbres propres pour la construction et le chauffage. La côte en cet endroit forme un demi-cercle d'à peu près une lieue et demie d'étendue. Cette plage est divisée par une roche élevée, qui termine une langue de terre s'avançant un peu dans la mer. Cette roche, qui ressemble à un cône, est couverte de maisons bâties sur sa pente, commençant à une hauteur suffisante pour être à l'abri des coups de mer. Ces habitations semblent naître les unes des autres. Les rues sont étroites et escarpées. Sur le sommet de la roche, est bâtie une église de la Vierge : le clocher porte un fanal destiné à diriger les navigateurs pendant les ténèbres. Cet amas de maisons est environné, du côté de terre, d'une forte enceinte de murailles, sur laquelle est dressée une batterie de canons. C'est ce qu'on nomme la

forteresse, et la situation locale ne demande et ne permet pas des ouvrages plus considérables. Du côté de la mer, les habitants sont défendus par la forme de leur rocher taillé à pic et où on ne peut aborder.

Le mouillage ne peut recevoir que des barques et des bâtiments de médiocre portée ou qui tirent peu d'eau. Le fond est sablonneux, de bonne tenue... Deux torrents, qui prennent naissance dans l'intérieur des montagnes de l'Albanie, vont se décharger à la mer. Leur eau, qui est d'une excellente qualité, sert pour la provision des navigateurs et l'alimentation des Parguinotes. Elle arrose aussi plusieurs jardins potagers, où l'on cultive beaucoup de citronniers et d'orangers. Au milieu de ces jardins, est bâtie la maison de campagne de l'un des primats... Le petit terrain du Parguinote est très fertile : il produit du blé, du vin, de l'huile et des liqueurs; cependant ces deux derniers articles suffisent seuls à la consommation; pour les deux autres, on s'adresse aux voisins. Le territoire, entièrement cultivé, ne peut avoir de pâturages ni, par conséquent, nourrir des troupeaux. Les Parguinotes n'ont que quelques bœufs employés au labourage et ils tirent le bétail de leurs voisins, avec qui les primats du pays entretiennent des relations et des intelligences. Le bois ne manque pas; ils vont le couper dans les forêts de l'Albanie les moins éloignées. Leurs besoins satisfaits, ils peuvent en porter aux insulaires voisins. La population est d'environ quatre mille âmes. Elle habite en grande partie sur le rocher. A droite, sur la pente du rivage où tient ce rocher, est bâtie une espèce de village habité par le reste de la population.

Sur place, à deux reprises, j'ai vérifié les détails de cette description (avril 1901 et octobre 1912). J'ai voulu n'y rien changer. Notre auteur, en la faisant, ne songeait sûrement pas à la ville d'Alkinoos. Pourtant ses moindres mots fournissent le commentaire du texte odysséen.

Parga et la ville d'Alkinoos sont à la même distance des fleuves voisins : en suivant la côte albanaise, comme en suivant la côte corfiote, on rencontre, dans le Nord et dans le Sud de la ville, à dix ou douze kilomètres environ, leurs embouchures. Deux fleuves albanais, Gourla et Pa-

ramythia, sont aussi les déversoirs d'une plaine intérieure, et leurs affluents descendent de vallées populeuses, où les indigènes ont leurs gros bourgs de Margariti, Paramythia, Mazarakia, etc. : les gorges supérieures de ces rivières tracent, à travers les monts de Souli, la route la plus commode vers les villes ou sanctuaires du haut pays, Dodone et Jannina.

Tout près des bouches, les deux mouillages de San Giovanni et de Phanari se présentent qui, pour une marine indigène, deviendraient la Marseille ou la Smyrne de ce pays albanais. Mais l'*emporion* des étrangers, Parga, ne s'est installé ni à Port Phanari ni à San Giovanni. Le fleuve était trop proche.

C'est que la vallée fluviale, voie du commerce, est aussi le chemin de guerre que descendent soudain les bandes indigènes : il faut se tenir à l'écart de ces crues. Sur toute côte barbare, les thalassocrates, quand ils naviguent seulement pour le commerce et ne sont ni des colons ni des conquérants, tiennent leurs stations à distance des fleuves côtiers : ils ne fondent pas Marseille à Martigues, aux bouches du Rhône. Sur la côte albanaise, les Vénitiens installèrent à l'écart des fleuves leurs factoreries commerciales de Prévéza, Réniassa, Parga, Gomenitza, Bucintro; les Hellènes avaient fondé leurs colonies agricoles d'Ambracie, de Pandosia, de Buthroton, etc., au milieu des plaines ou au bord des deltas fluviaux. Sur notre côte de Provence, le vieil établissement préhellénique de Monaco[1], — le « Melkart du Repos » phénicien, devenu l'Héraklès Monoikos des Grecs, — perché sur une roche parasitaire, est comparable de tous points à notre ville d'Alkinoos : ce comptoir étranger, baigné de tous côtés par la mer et rattaché seulement par un isthme à la montagne côtière qui le couvre, s'est écarté du fleuve voisin,

[1] Sur Monaco, cf. *Les Phéniciens et l'Odyssée* I p. 118 et 423 ; *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 60.

le Var, qui débouche à quatre ou cinq lieues de là ; dans le delta même du Var, sur les roches qui le bordent à l'Est et à l'Ouest, les Marseillais installeront ensuite leurs colonies de Nice et d'Antibes. C'est qu'ils veulent, non plus seulement commercer avec les indigènes, mais occuper et coloniser le pays, posséder la plaine. Mais les pillards ligures inquiètent sans repos ces villes côtières. Il faut la vaillance et l'endurance de l'hoplite grec pour se maintenir en ces postes de combat :

Les gens de Marseille, — dit Strabon (IV 1 5), — s'adonnèrent d'abord à la seule navigation et se tournèrent tout entiers vers la mer. Puis, leurs forces s'étant accrues, ils voulurent soumettre les plaines côtières du voisinage : c'est alors qu'ils construisirent leurs villes d'Agde, de Tauroention, d'Olbia, d'Antibes et de Nice. C'étaient en réalité des forteresses contre les indigènes, Agde contre les Barbares du Rhône, Antibes, Nice et les autres contre les Ligures des Alpes. Les forêts voisines fournissaient en abondance le bois des constructions navales, mais aussi le matériel des constructions et des machines militaires, propres à assurer la résistance contre les Barbares.

Nos Phéaciens habitent loin du fleuve, parce qu'ils entendent bien ne pas vivre sur ce pied de guerre. Ce sont des marins et non des soldats. Le site de leur ville correspond à leur genre de vie : ils ne pouvaient pas, en cette île de Corfou, occuper une autre place. Les Hellènes, qui leur succédèrent, transportèrent leur capitale de Corcyre sur l'autre façade de l'île, au bord du détroit, dans le site, à peu de chose près, de la Corfou vénitienne : Hellènes et Vénitiens voulaient tenir le détroit, grand chemin de leur commerce, et ils voulaient tenir les plaines de l'île, grand champ de leur colonisation ; maîtres du port et de la mer, ils étaient en même temps les propriétaires des champs et des cultures. Mais la possession de cette acropole implique la domination du pays et la soumission des indigènes : visible de tous les points de la plaine et de tous les pics de la montagne, la ville ne peut rester aux mains de

l'étranger que si le fondateur ou l'occupant, grec, romain, angevin, vénitien, français, etc., dispose d'une puissance reconnue, d'une force toujours prête ; Venise, — dit Grasset Saint-Sauveur (II p. 100 et suiv.), — entretenait à Corfou neuf régiments d'Italiens et deux régiments d'Esclavons, sans parler de l'artillerie et du génie.

Les incursions des sauvages du continent voisin sont, en outre, à redouter. Le canal n'offre qu'un médiocre obstacle aux convoitises et fantaisies albanaises. Un coup de vent amène les barques des pillards. La jouissance tranquille de Corfou ne dure pas sans l'occupation ou la surveillance des mouillages de la côte en face. Rhodes, dans l'antiquité grecque, est obligée d'occuper les ports de la « Pérée » carienne, sur l'autre rive de son détroit, pour surveiller et maintenir les montagnards qui piratent sur terre et sur mer. Corcyre occupe de même une bande de la « Pérée » épirote et y entretient des forteresses. Dès que la surveillance se relâche ou dès que les forteresses cessent d'appartenir aux Corcyréens, les Thesprotes franchissent le canal, descendent dans l'île, ravagent les moissons, coupent les vignes et les oliviers, et rançonnent les bourgs : même avec la plus étroite surveillance, il suffit encore d'une nuit obscure et d'une flottille de barques pour jeter à la côte de l'île une bande qui razzie le pays plat, dévalise les paysans et force même la ville à se racheter (Thucyd. III 85)... Les Vénitiens de Corfou occupaient tous les mouillages albanais de Butrinto à Prévéza, et, dans ces postes, « il y avoit toujours de garde, sous le canon du fort, une galiote ou tout au moins un brigantin pour tenir en respect les Albanais; le gouverneur avoit de plus une barque à ses ordres » pour prévenir la garnison de Corfou à la première alerte. Malgré ces précautions, il est impossible de compter les incursions des Albanais ou des Turcs dans la Corfou vénitienne.

Les Phéaciens n'étaient pas gens à défendre leurs murs tout à la fois contre les Insulaires et contre les Épirotes.

Leur ville n'alla donc pas se poster sous l'œil des uns et des autres. Ils n'étaient pas Grecs, d'ailleurs, et leur navigation ne se faisait pas dans le détroit insulaire. Ils n'allèrent donc installer leur port ni en face des terres helléniques ni sur le bord du canal. Comme les vieux ports de Rhodes, de Cos, de Salamine, etc., le port préhellénique de Corcyre tournait le dos au port hellénique[1] : *a priori*, on pouvait deviner cette alternance; nous avions déjà l'exemple de Céphalonie.

La façade orientale de Céphalonie borde le canal d'Ithaque qui fut sillonné, de tout temps, par les barques d'Ulysse et de Télémaque et par les galères helléniques et romaines, comme aujourd'hui par les petits vapeurs de Patras. Sur cette façade orientale, deux bourgs ressuscitent aujourd'hui, dans la double rade de Viscardo, au Nord-Ouest, et dans la baie de Pilaros, au centre. Les navires anciens avaient fait la fortune de Samé au voisinage de Pilaros : Céphalonie était l'île de Samé ; les marins la connaissaient sous ce nom... Céphalonie est aujourd'hui l'île d'Argostoli : l'influence étrangère, vénitienne, a, durant les siècles derniers, transporté la capitale de l'île sur la façade opposée au détroit ; Argostoli, sur la côte occidentale qui borde la Mer Sauvage, occupe dans un grand golfe le flanc d'un long promontoire qu'il serait facile de défendre contre les insulaires, à condition toutefois que les défenseurs fussent en nombre et bien armés. Car l'isthme est assez large et les plaines de l'île, avec les villages indigènes, sont toutes proches. Mais cette même façade occidentale de Céphalonie offre sur la Mer Sauvage

[1] J'ai longuement décrit ces transports de capitale d'un rivage d'une île à un autre dans *Les Phéniciens et l'Odyssée* I p. 80-84. A Rhodes, à Cos, à Samos, à Théra, à Salamine, dans la plupart des îles de l'Archipel, les vieux ports ou les « villes vieilles » tournent le dos aux terres helléniques pour ouvrir leurs mouillages vers le Sud et vers l'Extrême-Levant : le jour où les Hellènes, maîtres de ces îles, disposent librement de la terre et de la mer, ils abandon-

l'un de ces promontoires avancés qu'un isthme bas rattache à peine à la grande terre et qui ressemble, entre deux mouillages, à la ville d'Alkinoos ou à la Parga des Vénitiens ; ce promontoire porte encore la forteresse vénitienne d'Asso, que les Grecs d'aujourd'hui ont abandonnée et qui est complètement déserte[1].

Cette forteresse, au temps des Vénitiens, protégeait le double mouillage du bas, et fournissait aux paysans voisins un refuge contre les descentes des Barbaresques : « Les Vénitiens, — dit Grasset Saint-Sauveur, — bâtirent cette forteresse en 1595. Elle ne doit servir que de retraite aux habitants des rives de la mer, en cas de quelque incursion de corsaires dans l'île. L'intérieur n'offre rien qui puisse dédommager de la fatigue du voyage : il renferme la cathédrale grecque, petite église modestement décorée. Le seul édifice est la maison qu'habitait le provéditeur ».

*
* *

Les « Vénitiens » préhelléniques, qui ont fondé la ville d'Alkinoos, parlaient une langue sémitique, s'il est vrai que le nom de leur « terre », *Korkura-Schéria*, signifie la terre du « Croiseur Noir » et rentre, par suite, dans la catégorie des noms étrangers que l'on rencontre dans toutes les îles de l'Archipel et de la mer Ionienne. L'origine et la date de ces noms nous sont certifiées par d'indiscutables doublets : de même que l'Archipel a ses *Kasos-Achné, Rhéneia-Keladoussa, Ortygia-Délos*, etc., la mer Ionienne a ses *Paxos-Plateia, Samé-Képhallénia*, etc.[2]...

nent ces vieilles capitales : les villes ou ports helléniques se transportent sur les côtes de l'Ouest ou du Nord, en face de la Grèce et des terres grecques.

[1] Sur tout ceci, cf. dans *Pénélope et les Barons des Iles* le chapitre intitulé « Le Voyage de Télémaque ».

[2] La majeure partie des philologues finissent, au bout de trente ans, par admettre la valeur de ces doublets, cf. dans *Les Phéniciens et l'Odyssée* (t. I) le chapitre intitulé « Les Noms de Lieux ».

Quelques détails de leur costume et de leurs mœurs semblent distinguer les Phéaciens des Achéens et les rapprocher des nations de l'Extrême-Levant : « Les Égyptiens, — dit Hérodote (II 37), — portent des vêtements de lin qu'ils veulent toujours fraîchement lavés ; ils y attachent le plus grand soin, car ils vont jusqu'à préférer la propreté à l'élégance, εἵματα δὲ λίνεα φορέουσι αἰεὶ νεόπλυτα, ἐπιτηδεύοντες τοῦτο μάλιστα..., προτιμῶντες καθαροὶ εἶναι ἢ εὐπρεπέστεροι ». On croirait entendre Nausicaa : « Mes frères veulent toujours des vêtements fraîchement lavés »,

οἳ δ' αἰεὶ ἐθέλουσι νεόπλυτα εἵματ' ἔχοντες
ἐς χορὸν ἔρχεσθαι.

L'épithète νεόπλυτος ne se trouve qu'en ce passage des poèmes homériques et l'épithète équivalente εὔπλυνής, *bien lavé*, ne se rencontre aussi qu'appliquée aux tissus, dont les Phéaciens font présent à Ulysse.

Autre détail. Le roi et la reine des Phéaciens, Alkinoos et Arété, sont frère et sœur, en même temps que mari et femme[1]. Ils « sont nés des mêmes parents qui leur ont donné le jour ». Ces mots ne peuvent prêter à amphibologie : *parents*, τοκῆες, ne se rencontre dans les poèmes homériques qu'au pluriel pour désigner les deux auteurs de vie, les père et mère. Le mot ne peut avoir et n'a jamais eu d'autre sens : il désigne celui qui a engendré et celle qui a enfanté. Alkinoos et Arété, fils et fille des mêmes parents, sont donc frère et sœur et pourtant ils sont mari et femme. Ce couple monstrueux scandalisa plus tard la morale grecque ; on ne put admettre que le Poète, source de toute sagesse et de toute vertu, eût écrit une pareille énormité, d'autant moins admissible que le texte homérique était mis dans toutes les mains, expliqué dans toutes les écoles, comme la Bible de tous les Hellènes.

[1] Pour la discussion détaillée, vers par vers, mot par mot, je renvoie le lecteur à mon *Introduction à l'Odyssée* I p. 429 et suiv.

Une main pieuse intercala donc dans le texte primitif dix-neuf vers, qui sont une grossière interpolation.

Athéna, sous la forme d'une petite fille, conduit Ulysse et lui donne ses derniers conseils (VII 50 et suiv.) :

Voici, pour t'obéir, la maison que tu veux : tu vas trouver nos rois, les nourrissons de Zeus, en train de banqueter. Entre donc; que ton cœur soit sans crainte; l'audace vaut mieux en toute affaire [quand on veut réussir, surtout à l'étranger]. Va droit à la maîtresse; elle est en la grand' salle. Son nom est Arété; elle a reçu le jour des mêmes père et mère qui furent les parents du roi Alkinoos. [C'était Nausithoos, que l'ébranleur du sol, Posidon, avait engendré de Péribée, la plus belle des femmes, la plus jeune des filles du fier Eurymédon, qui jadis était roi des farouches Géants, mais qui causa la perte de son peuple féroce et se perdit lui-même. Aimée de Posidon, Péribée mit au monde un fils, Nausithoos, qui, de nos Phéaciens, fut le roi magnanime, et, de Nausithoos, deux fils sont nés, Alkinoos et Rhéxénor. Mais, sitôt marié, Rhéxénor succombait sous les traits d'Apollon, le dieu à l'arc d'argent; il n'avait pas encore de fils; il ne laissait qu'une fille, Arété. Son frère Alkinoos, ayant pris Arété pour femme, l'honora comme pas une au monde ne peut l'être aujourd'hui, parmi toutes les femmes qui tiennent la maison sous la loi d'un époux. Elle eut, elle a toujours le cœur et les hommages de ses enfants, du roi Alkinoos lui-même ainsi que de ses peuples. Les yeux tournés vers elle, autant que vers un dieu, on la salue d'un mot quand elle passe au bourg : elle a tant de raison, elle aussi, de noblesse! Sa bonté, même entre hommes, arrange les querelles]. Si jamais, en son cœur, elle te veut du bien, tu peux avoir l'espoir de retrouver les tiens, de rentrer sous le toit de ta haute maison, au pays de tes pères.

Supprimez dans ce discours les vers 56-74 que j'ai mis entre crochets : rien n'y manque et il n'a besoin d'aucun commentaire. Les vers 56-74 ne sont qu'un bavardage inutile pour légitimer le contresens volontaire *parents* = *ancêtres*, qui n'est pas seulement verbal : c'est aussi une erreur historique. Aux temps de l'épos, si les Hellènes condamnaient déjà le mariage entre frère et sœur, d'autres le pratiquaient : Aiolos a six fils et six filles, qu'il a mariés deux à deux et qui vivent tous dans son manoir,

τοῦ καὶ δώδεδα παῖδες ἐνὶ μεγάροις γεγάασι,

ἓξ μὲν θυγατέρες, ἓξ δ' υἱέες ἡβώοντες·
ἔνθ' ὅ γε θυγατέρας πόρεν υἱάσιν εἶναι ἀκοίτις.

Les Pharaons égyptiens en usaient ainsi :

A la cour d'Égypte, — dit G. Maspero (*Hist. anc.* I p. 52), — la famille royale était très nombreuse. Les femmes se recrutaient chez les hauts seigneurs de la cour et chez les grands seigneurs féodaux. Mais on rencontrait aussi parmi elles beaucoup d'étrangères, filles ou sœurs des roitelets libyques, nubiens ou asiatiques. Toutes ne jouissaient pas d'un traitement identique ni d'une considération pareille. La plupart demeuraient simples concubines, leur vie durant. D'autres s'élevaient au rang d'épouses royales. Une au moins recevait le titre et les privilèges de *grande épouse* ou de reine... C'était rarement une étrangère, presque toujours une princesse née dans la pourpre, une fille de Râ, autant que possible une sœur du Pharaon; héritant au même degré et dans des proportions égales la chair et le sang du soleil, elle avait, plus que personne, qualité pour partager la couche et le trône de son frère.

Il semble bien que, chez les peuples soumis à l'influence égyptienne, la mode de ces unions entre frère et sœur, comme tant d'autres modes d'Égypte, s'implanta dans les familles royales. A lire sans parti-pris certaines pages de l'Écriture, ces unions ne paraissent ni incestueuses ni même étranges dans le harem de David. Il en fut sans doute de même chez les rois phéniciens.

Je n'attacherais qu'une minime importance à ces particularités des coutumes et des mœurs phéaciennes, si le texte odysséen lui-même ne nous faisait connaître l'origine de ce peuple navigateur : « Ils habitaient jadis Hauteville en sa plaine ; mais, près d'eux, ils avaient les Cyclopes altiers dont ils devaient subir la force et les pillages »,

οἳ πρὶν μέν ποτ' ἔναιον ἐν εὐρυχόρῳ Ὑπερείῃ,
ἄγχου Κυκλώπων ἀνδρῶν ὑπερηνορεόντων,
οἵ σφεας σινέσκοντο.

Les Anciens ignoraient déjà le site de cette Hauteville (en grec : Hypérie) et ils promenaient les Cyclopes de Si-

cile en Italie et de Lycie en Morée. La suite du poème odysséen va nous conduire aux pays des Cyclopes. Nous retrouverons ces « Yeux ronds » dans les cratères du pays napolitain, entre la ville plus récente de Naples[1] et la plus vieille ville de Cume, perchée au haut de sa butte côtière. Les Phéaciens sont venus de cette Cume de Campanie, de cette « Hauteville aux vastes campagnes » : après un long cabotage, dont nous suivrons les étapes au long des côtes italiennes, ils ont traversé le détroit de l'Adriatique, atteint l'île de Fano, puis longé l'île de Samotraki, salué le Karavi, le Bateau de pierre, côtoyé enfin le rivage occidental de Corfou où ils ont fixé leur établissement. De multiples exemples nous ont appris comment ces ports insulaires sont toujours tournés vers la partie de l'horizon qui leur amène les flottes et le trafic : pour la Korkyra préhellénique, l'exemple de Rhodes est le plus probant. Située sur le détroit qui ouvre les mers grecques aux bateaux levantins, Rhodes est la porte hellénique du Levant : sur le détroit qui s'ouvre vers l'Occident, Corcyre est la porte ou la sortie occidentale des mers helléniques. A Rhodes, depuis les Hellènes jusqu'à nos jours, le grand port est installé sur le bord même du détroit, dans la plaine de l'île, pour les doubles besoins de l'agriculture insulaire et du transit maritime. Mais ce grand port ne remonte qu'au v[e] siècle avant notre ère : Lindos, le vieil emporion, n'était pas là ; tournant le dos au détroit et regardant la pleine mer du Sud-Est, qui lui avait amené les flottes de Danaos et de Cadmos, Lindos s'appuyait à une haute montagne,

[1] Cf. pour les relations entre Naples et Corfou A. Buchon *Voyage dans l'Eubée...* (éd. J. Longnon 1911). De Zante à Corfou, Buchon prend passage sur une parancelle, « couverte d'un énorme tas de bois ; il ne restait qu'une petite place autour du gouvernail, justement assez pour jeter un matelas pour moi et deux autres personnes. Trois matelas qu'on sortit de dessous le pont me semblaient un luxe bien extraordinaire pour un capitaine grec, sachant par expérience que les capitaines des bâtiments de l'État n'en ont pas même un à leur usage ; c'est que mon capitaine était, non pas grec, mais

qui la couvrait tout autour, et sa baie offrait un double port aux flancs d'une acropole péninsulaire... Depuis l'antiquité classique jusqu'à nos jours, les bateaux n'ont fréquenté que la rive orientale de Corfou, la côte de la plaine et du détroit. Les périples et les géographes n'ont connu que les stations de cette côte. Nul, parmi les Anciens ne mentionne les mouillages et le bourg de notre baie de Liapadais. Mais avant la capitale grecque, l'île avait eu sa Lindos tournant le dos au détroit et ouvrant ses deux ports sur le large, aux flottes de l'Italie ou de l'Afrique, de Cume, d'Utique ou de Carthage.

Comme Rhodes encore, Corcyre est sans doute une île grecque, mais un peu à l'écart, aux extrémités du monde grec. Les Hellènes fréquentent ou possèdent parfois ces deux îles. Souvent aussi, ce sont des étrangers, des peuples de la mer qui les occupent : Rhodes durant trois ou quatre siècles est demeurée la possession des pirates latins qui s'intitulaient chevaliers de Rhodes ; Corfou est restée pendant six cents ans une terre vénitienne...

Aux temps homériques, la « terre » des Phéaciens est à l'écart des terres achéennes. Les marines achéennes la connaissent. Mais cette « terre » écartée n'apparaît que dans la brume du lointain : on semble même ignorer que c'est une île, séparée par un détroit de la « terre » des Thesprotes. Il est impossible cependant de rien comprendre au texte odysséen, si l'on n'admet pas que l'auteur avait une connaissance précise de ces parages : « J'admettrais volontiers, — dit O. Riemann (p. 10), — que des marins d'Ionie, étant allés à Corfou, ont pu rap-

napolitain, ainsi que son équipage consistant en quatre matelots, qui, tous, ainsi qu'un enfant de six ans, neveu du capitaine, avaient la fièvre et ne pouvaient pas remuer. Le capitaine suffisait à tout, au timon comme aux voiles et à la cuisine. Depuis vingt ans, il avait quitté *il Regno* pour venir, avec sa parancelle, faire le transport des marchandises entre Zante, Céphalonie et Corfou; il avait une grande habitude des vents et des côtes ».

porter chez eux le souvenir d'une île lointaine, très riante, très fertile, peuplée d'excellents marins, et que ces contes de matelots, transformés par l'imagination populaire, ont pu devenir une légende merveilleuse ». Dans les *Instructions nautiques* et sur les cartes marines, nous avons trouvé le commentaire littéral et les plans topographiques de ce prétendu conte odysséen. Sans la carte et les *Instructions*, il était impossible, — et l'exemple des commentateurs anciens ou modernes est là pour nous avertir, — de discerner la trame réelle de toute cette histoire ; on voyait le conte, parce que l'on ignorait la réalité. Mais, sur les cartes et dans les descriptions de nos marins, chaque épithète du poème correspond à une particularité du site ; chaque aspect des côtes et des montagnes, chaque disposition des promontoires ou des ports, et les distances réciproques des fleuves et des villes, et les alentours des sources et fontaines sont décrits conformément à la réalité tangible et à la vérité expérimentale et non pas à des souvenirs de matelots. En mettant bout à bout ces descriptions odysséennes, on reconstitue une page de périple[1] :

La terre des Phéaciens est élevée ; ses montagnes boisées apparaissent de loin ; elle présente à la mer sauvage une côte abrupte avec des falaises droites et des écueils dangereux. Mais elle a quelques mouillages. On rencontre d'abord une petite anse couverte du vent avec une plage de graviers, de fourrés de joncs et des pentes d'olivettes. Il faut prendre garde aux cailloux coupants. De la mer, on voit les cascades d'un fleuve qui tombe sur la plage par une série de bassins où les femmes viennent laver.

[1] On pourrait avec des passages textuels de périples antiques reconstituer le texte même de ce vieux document. Prenez, par exemple, tel passage du *Stadiasme de la Grande Mer (Geogr. græc. min.* I p. 427 et suiv.) : § 46 ἐντεῦθεν ἀναχθεὶς παράπλεε· πέτραι εἰσὶν ὑψηλαί· ὕδωρ ἔχει καὶ ποταμὸν μέγαν... § 51 σάλος ἐστὶν ἀνατείνων· ὕδωρ ἔχει ἐν τῇ ἄμμῳ... § 93 du *Stadiasme* : ἐκ τοῦ πελάγους ὄψει χώραν ταπεινὴν νησία ἔχουσαν· ὅταν δὲ αὐτοῖς ἐγγίσῃς, ὄψει τὴν πόλιν παραθαλάσσιον καὶ θῖνα λευκὸν καὶ αἰγιαλόν· ἡ δὲ πόλις ἐστὶ λευκὴ ὅλη· λιμένα δὲ

Puis on rencontre la ville des Phéaciens. Elle est loin du fleuve; mais une route plate à travers la plaine de l'intérieur y peut conduire aussi. Dans un cercle de hautes montagnes, qui la couvrent tout autour, la ville est sur un promontoire, entre deux bons ports dont l'entrée resserrée est un peu difficile; le manoir du roi est en haut ; le marché est en bas avec un temple de Posidon et une source où l'on peut faire de l'eau; il y a de l'eau aussi dans le fond du grand port, à côté de la route, où est le vignoble royal et le bois sacré d'Athéna. Après la ville, les falaises et les écueils continuent. Un rocher ressemble à un navire en marche; les indigènes disent que c'est un bateau que la colère d'un dieu a changé en pierre...

Ainsi restitué, ce fragment de périple porte sa marque d'origine : décrivant successivement le fleuve, la ville et le Bateau de pierre, il commence la revue de la côte par le Sud et la finit par le Nord ; il trahit ainsi une navigation allant du Sud-Est au Nord-Ouest, des terres achéennes aux mers italiennes, de Pylos, ville de Nélée[1], à la ville d'Alkinoos. Le poète a respecté l'ordre du périple, comme il en respectait les mots. Les épisodes de son récit ne sont que les vues de côtes successives qu'un navire aurait au long de ces rivages corfiotes. Son histoire commence au fleuve, se poursuit aux lavoirs et sur la route qui mène à la ville, et finit, pour le principal, à la ville, à l'agora et au manoir d'Alkinoos ; un dernier incident nous conduit un peu plus au Nord, en face du Karavi : une fois Ulysse

οὐκ ἔχει· ἀσφαλῶς ὁρμίζου ἐπὶ τοῦ Ἑρμαίου... §§ 29 et 30 du *Stadiasme* : χώρα ἐστὶν ὑψηλή· λιμήν ἐστι παντὶ ἀνέμῳ· ὕδωρ ἔχει ἐν τῇ πρώτῃ νάπῃ εἰς τὸ πρὸς νότον μέρος, ἐν τῷ φρουρίῳ, ὄμβριον... Ὄψει παρεμφαίνουσαν ἄκραν ὑψηλὴν καὶ μεγάλην· κατ' αὐτὴν ὄψει εἰς σάλον καὶ λίμνην μεγάλην· ἐκ δὲ τῶν εὐωνύμων χειροποίητος ὅρμος ἐστίν· ἔχει δὲ ὕδωρ ὑπὸ τὴν συκῆν· διὸ καὶ ὁ τόπος Συκῆ καλεῖται... § 19 du *Stadiasme* : ἐπὶ τοῦ ἀκρωτηρίου ταῦροι δύο ὡς νῆσοι ἀνατείνοντες εἰς τὸ πέλαγος.

[1] Pour les navigations « minoennes » entre les mers du Levant et les côtes italiennes ou siciliennes où la légende fait mourir Minos, cf. le rôle de Pylos, la Patras de ce temps, dans *Pénélope et les Barons des Iles* p. 157 et suiv Sur les relations anciennes entre la Crète, Pylos et Corfou, cf. l'exemple moderne des Arabes crétois

rapatrié, le navire phéacien revient pour que Posidon le change en pierre.

Nous retrouvons ici les mêmes procédés que dans l'épisode de Calypso. Le poète n'invente rien. Mais il arrange et dispose à la mode hellénique, soit par la vie anthropomorphique qu'il prête aux objets inanimés, soit par l'ordre rationnel et esthétique qu'il introduit entre les divers éléments. D'une série de vues, il fait un tableau. Ce tableau est encore une exacte copie de la nature. Mais il est « composé » : il a des parties dans l'ombre et d'autres en pleine lumière. Ce tableau est complet : le poète ne néglige aucune des données que lui fournissait le périple. Mais il les groupe, les subordonne et les rattache les unes aux autres, resserrant les unes et développant les autres.

Il fait assister les Phéaciens, réunis sur le port, à la pétrification du croiseur qui revient d'Ithaque. Ce bateau pétrifié n'est pas une invention : il existe au bout de la terre corfiote, comme le poète le met au bout de son histoire phéacienne. Mais le périple ne disait pas que, du port phéacien, on aperçût le Rocher du Bateau : entre la baie de Liapadais et ce Karavi, le Saint-Ange et l'Arakli interposent leur écran ; du haut seulement de leur montagne, les Phéaciens, comme les garnisons vénitiennes du Saint-Ange, pouvaient apercevoir le Bateau, à l'horizon lointain. Le poète a fait rentrer le Croiseur de Pierre dans son tableau par un artifice : Posidon pétrifie d'abord le Bateau, puis il encercle et couvre la ville d'une haute montagne. Avant donc que le Bateau fût pétrifié, la ville, jadis, était découverte et pouvait au loin l'apercevoir.

Au total, cette description de la Phéacie présente deux inexactitudes, l'une de fond, l'autre de forme :

1° la Phéacie véritable est le canton d'une « île » et non d'une « terre » ;

arrivant en Sicile (Lenormant *Grande Grèce* I p. 36 et 69) et des plus récentes colonies crétoises à Corfou (Terdjuman Effendi *Grecs et Turcs*, Marseille 1899).

2° la roche du Bateau est invisible depuis la ville d'Alkinoos.

L'une et l'autre de ces inexactitudes impliquent l'existence d'un périple comme origine des connaissances du poète. Mais la première, surtout, permet d'affirmer que ce périple n'était pas d'origine achéenne ou ionienne : les marines helléniques ne fréquentaient pas encore cette « île » de Corfou ; le cabotage côtier les aurait conduites au détroit et non sur la façade de la Mer Sauvage ; elles n'auraient pas pu ignorer que, séparée de la « terre » des Thesprotes par un large fleuve marin, cette autre Crète était, comme l'île de Minos, « cerclée tout autour de courants », *perirrutos*[1]. Ici, de même que dans l'épisode de Calypso déjà, les erreurs autant que les vérités de la description odysséenne nous ramènent toujours à cette nécessité d'un périple étranger.

[1] Voir le chapitre « Le Radeau d'Ulysse » dans *Calypso et la Mer de l'Atlantide*.

(cf. p. 86 et suiv.)

DE PHÉACIE EN ITHAQUE.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Appendice A. — La Phéacie sert de cadre à huit chants de l'*Odyssée* et au début d'un neuvième : elle apparaît au vers 34 du chant V ; elle disparaît au vers 184 du chant XIII ; dans l'intervalle, le texte traditionnel comprend 4.275 vers ; une longue et minutieuse étude m'a conduit à la conviction que quelque 2.900 seulement appartenaient au poème original des *Récits chez Alkinoos*. Je renvoie le lecteur à mon *Introduction à l'Odyssée* pour l'ensemble et le détail des insertions et interpolations que j'écarte du texte primitif.

Dans le texte de la « Poésie » actuelle, Ulysse reste deux journées chez Alkinoos : arrivé un soir, il repart le surlendemain soir ; il assiste au festin et aux jeux des Phéaciens durant la première matinée ; il assiste à un second festin, puis commence son récit durant la première soirée et une partie de la nuit ; il ne fait que recevoir les cadeaux des rois et festiner encore durant la seconde journée. J'ai démontré, je crois, — au chapitre « Les Récits chez Alkinoos » du troisième volume de l'*Introduction* p. 219, — que, dans le poème original, Ulysse ne restait qu'un jour et que les *Jeux* étaient une interpolation récente entre les deux groupes de vers 93-96 et 532-535 du chant VIII, qui se répètent mot pour mot.

J'ai dit plus haut qu'au chant VII, les vers 56-74 ont été interpolés pour donner à Alkinoos et à Arété une généalogie qui ne scandalisât pas les auditoires des aèdes ou ne pervertît pas les lecteurs scolaires de l'épos, cf. *Introduction* I p. 429.

Au même chant VII, les vers 100-132 donnent du mobilier et du jardin d'Alkinoos une description dont il ne faut pas tenir compte, cf. *Introduction* II p. 170.

Au chant VIII, v. 550-586, le discours d'Alkinoos, où les vaisseaux des Phéaciens deviennent des êtres doués de raison, est un indigne bavardage, cf. *Introduction* III p. 85.

*
* *

Appendice B. — « Dix-sept journées de navigation solitaire, sans dormir ! quelle invraisemblance ! », s'écrient philologues et critiques M. A. Gerbault (*Seul sur l'Atlantique*) et M^lles^ H.

de Saussure et M. Oulié (*Sur la Perlette*) peuvent leur apprendre comment on peut naviguer tout seul ou à deux, durant des semaines de semaines, en dormant le jour et en veillant ou manœuvrant la nuit. Les journaux de Marseille annonçaient le 12 avril 1906 :

« Le paquebot *Gallia*, venant d'Ajaccio, a rapatrié, ce matin, le patron pêcheur Alexandre Guiol, du port de Marseille, qui fut entraîné au large pendant la dernière tempête et demeura sur sa barque, seul et sans vivres, pendant onze jours.

» Alexandre Guiol, qui est âgé de vingt-trois ans, était parti, le 16 mars, à quatre heures du matin, sur son bateau, la *Volonté de Dieu*, pour se rendre dans les parages de Toulon, où, chaque année en cette saison, il avait coutume d'aller. Cependant, le vent ayant fraîchi, dans l'après-midi, le pêcheur relâcha à La Ciotat, où il passa toute la journée du samedi. Le dimanche 18 mars, le temps s'étant remis au beau, il fit ses préparatifs pour reprendre la mer et, comme la distance à franchir n'était pas bien longue, il ne s'approvisionna que d'un pain et d'un morceau de fromage. Il mit donc à la voile, vers huit heures du matin. Le mistral soufflait très faible, et la barque, toutes voiles dehors, avançait doucement. Le temps se maintint ainsi jusqu'à dix heures. Le vent fraîchit ensuite, mais sans exagération, et, à midi, la *Volonté de Dieu* doublait le cap Cepet.

» Alexandre Guiol changeait ses amures pour tirer des bordées et entrer à Saint-Mandrier, lorsqu'il vit s'avancer sur la surface de la mer, comme une fumée tourbillonnante, une monstrueuse risée qui fit battre les voiles et ébranla les membrures du bateau. Presque aussitôt, une rafale, violente comme un cyclone, se déchaîna et passa sur la barque, dont elle déchira les voiles, brisant l'antenne comme un fétu.

» En même temps, des vagues énormes se soulevèrent et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, la *Volonté de Dieu* se trouva à demi submergée. Alexandre Guiol ne perdit pas son sang-froid. Il sauta à l'avant et mit son mouillage à la mer, puis il essaya de rassembler les débris de ses voiles et coupa les manœuvres avec un couteau, de façon à dégager son bateau ; mais la corde de mouillage ne tint pas plus de dix minutes ; elle se rompit et le bateau se trouva alors en dérive.

Comme il n'était qu'à 200 mètres de la côte, Guiol arma les avirons et il fit des efforts inouïs pour atterrir. La mer fut la plus forte et c'est en vain qu'il épuisa ses forces.

» Le malheureux hissa alors un bout de toile blanche au sommet de son mât, et il corna en même temps, dans l'espoir d'appeler l'attention du sémaphore voisin. Hélas ! il ne fut pas aperçu, et, après plusieurs heures de lutte inutile, vaincu par la fatigue, il s'accroupit au fond de la barque et, les mains cramponnées au banc de mâture, il attendit ».

Ulysse flotte et nage durant quarante-huit heures sur sa poutre : « Deux jours de nage sans boire ni manger ! quelle invraisemblance ! », disent encore les critiques et philologues. On lit dans le *Petit Temps*, du mercredi 12 décembre 1900 : « Le gardien de phare de Carteret a recueilli un naufragé de nationalité anglaise, nommé Whiteway, faisant, comme mécanicien, partie de l'équipage du steamer *Rosgull*, qui fit naufrage la semaine dernière entre Jersey et Guernesey. C'est vers onze heures du soir que le navire coula, après que les passagers et l'équipage se furent embarqués dans les canots. Celui dans lequel Whiteway avait pris place chavira et, quoique blessé à la tête, il put se cramponner à un espar, sur lequel il se laissa flotter à la dérive. Il resta ainsi quarante-trois heures sans manger, éprouvant de violentes douleurs aux jambes. Il fut recueilli à un mille de la côte par le gardien de phare de Carteret, qui lui prodigua tous les soins nécessaires ».

*
* *

Appendice C. — Les Phéaciens sont gens soupçonneux, « chez qui les étrangers reçoivent peu d'accueil ; à qui vient du dehors on ne fait pas grand' fête » (*Odyss.* VII 32-33).

Les navigateurs et commerçants de tous les temps en ont usé ainsi. Jusqu'à la fin de notre XVIII^e^ siècle, les possesseurs ou exploitants des Indes orientales, Hollandais, Portugais et Espagnols, déploient toutes les ruses et toutes les violences pour écarter de leurs Iles des Épices et de leurs détroits mystérieux les concurrents anglais ou français et les explorateurs qui vont découvrir des passes nouvelles dans la Mer du Sud (cf. le premier chapitre de *Calypso et la Mer de l'Atlantide*).

A Batavia et dans les autres ports hollandais, Carteret, après de longues semaines de misères, rencontre toutes les difcultés par le mauvais vouloir des autorités :

« Le 15 décembre 1767, nous mouillâmes à quatre milles de la ville de Macassar : nous n'avions pas passé moins de trente-cinq semaines depuis le détroit de Magellan. Le soir même, un Hollandais, dépêché par le gouverneur, vint à bord sur les onze heures pour savoir qui nous étions. Lorsque je lui fis entendre que le *Swallow* était un vaisseau de guerre anglais, il parut fort alarmé, parce qu'aucun vaisseau du roi de la Grande-Bretagne n'avait été là auparavant ».

Carteret envoie une lettre au gouverneur qui refuse tout débarquement : « On ne souffrit pas qu'aucun bateau du pays s'approchât ». On mobilise des troupes. On ordonne aux malheureux Anglais « de partir à l'instant sans prendre langue ni terre nulle part ». Les Anglais indignés menacent soit d'entrer dans le port, de « venir sous leurs murailles et de les forcer à nous fournir ce dont nous avons besoin, soit de faire échouer le bateau sur le rivage, puisqu'il valoit mieux périr tout d'un coup dans un juste combat que de souffrir des douleurs accablantes et de prévoir tous les jours une mort que nous ne pouvions pas éviter ». Les Hollandais donnent enfin des provisions et permettent le mouillage dans une baie écartée... Carteret y séjourne pour attendre la mousson favorable. Les indigènes le préviennent que les Hollandais ont formé le projet de les massacrer. Des espions les surveillent de nuit. La garde hollandaise, qui veillait sur le bateau, est supprimée pour laisser les mains libres aux attaques indigènes...

Enfin, en mai, on peut partir pour Batavia. Cf. dans Wallis (II p. 228-230) la même histoire du *Falmouth* mal accueilli à Batavia, persécuté et affamé par les autorités : « le canonnier meurt, et le contremaître devient fou par les vexations et les chagrins qu'ils ont à supporter : on ne leur permettait pas de passer une nuit à terre ». Est-il besoin de rappeler quel régime de police inquisitoriale pesait sur les étrangers dans la Venise des doges, même au temps où les seules Iles Ioniennes lui restaient de son ancien monopole commercial au Levant ?

LOTOPHAGES[1] ET CYCLOPES

F. Furchheim. — *Bibliografia della Campania* Napoli 1897 ; *Bibliographie der Insel Capri und der Sorrentinen Halbinsel* Leipzig 1916

R. T. Guenther. — *A Bibliography... on the Phlegraean Fields* London 1908

H. Johnston-Lavis. — *Bibliography of... the Volcanoes of southern Italy* London 1918

W. Hess. — *Der Golf von Neapel* Leipzig 1877

Ph. Cluverius. — *Italia antiqua* Lugd. Batav. 1624

A. Parrino. — *Nuova Guida... per Pozzuoli ... Nisida etc.* Naples 1751

A. Paoli. — *Avanzi delle Antichità a Pozzuoli, Cuma et Baja* Naples 1768

Saint-Non. — *Voyage pittoresque...* Paris 1780

W. Grimm. — *Die Sage von Polyphem* Berlin 1857

K. E. von Baer. — *Ueber die homer. Lokalitaeten in der Odyssee* Braunschweig 1878

Cl. Perroud. — *De syrticis Emporiis* Paris 1881

A. Boltz. — *Die Kyklopen, ein histor. Volk* Berlin 1885

A. Brulard. — *Monographie de l'Ile de Djerba* Besançon 1885

J. Beloch. — *Campanien* Breslau 1890

W. Muss-Arnolt. — *On semitic Words in Greek and Latin* Boston 1892

A. Serbin. — *Bemerkungen Strabos ueber den Vulkanismus* Berlin 1893

H. Lewy. — *Die Semitischen Fremdwoerter im Griechischen* Berlin 1895

O. Montelius. — *Praeclassical Chronology in Greece and Italy* Journ. anthrop. Inst. 1897 p. 261 ; *la Civilisation primitive en Italie* Stockholm 1905-1910 ; *la Grèce préclassique* Stockholm 1924

[1] Pour les ouvrages sur l'Afrique du Nord, je renvoie le lecteur à la Bibliographie de *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 213.

G. Polivka. — *Nachtraege zur Polyphemsage* Arch. Relig. Wissenschaft 1898 I p. 305

Th. Zell. — *Polyphem, ein Gorilla* Berlin 1901

R. T. Guenther. — *Earth-Movements in the Bay of Naples* Geogr. Journ. 1903 p. 121 et 269; *Changes in the Level of the City of Naples* Ibid. 1904 p. 191

D. Muelder. — *Das Kyklopengedicht der Odyssee* Hermes 1903 p. 414

Ministerio della Marina. — *Monografia storica dei Porti dell' Antichità nella Peninsola Italia* Roma 1905 ;... *nell' Italia insulare* Roma 1906

F. Ramsauer. — *Die antike Vulkankunde* Burghausen 1906

A. Pirro. — *Le Origine di Napoli* Salerno 1906

S. Crino. — *Le Macalube di Girgenti* Boll. Soc. geogr. ital. 1906 p. 198

M. Mayer. — *Zur Topographie und Urgeschichte Apuliens* Philol. 1906 p. 490

O. Wilder. — *Zum Kyklopengedichte in der Odyssee* Wiener Studien XXVIII 1906 p. 84

G. Mercalli. — *I Volcani attivi della Terra* Milano 1907

P. Gribaudi. — *Terra di Lavoro* Riv. geog. ital. 1907 p. 193-210

C. de Stefani. — *Die Phlegraeischen Felder* Peterm. Ergaenz. XXXIII 1907

Ch. Dubois. — *Pouzzoles antique* Paris 1907

F. Gendre. — *L'Ile de Djerba* Revue tunisienne 1907 p. 504; *Le Nefzaoua et le Djerid* Ibid. 1908 p. 383

E. Poivre. — *Monographie du Djerid* Soc. Géog. comm. 1908 p. 68

F. Porena. — *La piu antica Carta regionale del Regno napolitano* (1557) Napoli 1909

T. Eric Peet. — *The Stone and Bronze Age in Italy and Sicily* Oxford 1909

T. Anderson. — *Volcanic Craters and Explosions* Geogr. Journ. 1912

W. Kranz. — *Vulkanismus und Tektonik im Becken von Neapel* Peterm. Mitt. 1912

B. B. Schulze. — *De Hecataei Milesii Fragmentis quae ad Italiam meridionalem spectant* Leipzig 1912

U. Kahrstedt. — *Phoenikischer Handel an der italischen Westkueste* Klio 1912 p. 461

St. Gsell. — *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* Paris 1913-1928

E. H. Gabrici. — *Cuma* Acad. Linc. 1913

Ch. Monchicourt. — *L'Expédition espagnole de 1560 contre l'Ile de Djerba* Paris 1913

A. Wace et M. Thompson. — *The Nomads of the Balkans* London 1914

O. Bates. — *The Eastern Libyans* London 1914

G. de Lorenzo. — *I Crateri de Fossa Lipara nei Campi Flegrei* Mem. Acad. Napoli 1915 p. 1-27

R. Reinhard. — *Die Erzaehlungen der Odyssee* Sitz. Wien. Akad. 1916 p. 278

E. Huzelton Haight. — *Cumae in Legend and History* Class. Journ. 1917-1918 p. 565

R. Almaggia. — *Le piu antiche Conoscenze dell' Italia...* Riv. geogr. 1918

O. Buonocore. — *L'Isola d'Ischia nell' Odissea* Neapoli 1920

R. M. Peterson. — *The Cults of Campania* Roma 1922

P. Kretschmer. — *Messapische Goettinnen* Glotta 1923 p. 278

E. Ciaceri. — *Storia della Magna Grecia* Milano 1923-1927

G. Gianelli. — *Culti e Miti della Magna Grecia* Firenze 1924

L. Collison-Morlay. — *Naples through the Centuries* London 1925

A. B. Cook. — *Zeus and the Kyklops ; the Kyklops in Folk-Tales* (Zeus I p. 302 ; II p. 988) Cambridge 1925

A. Vaccari. — *La Grecia nell' Italia meridionale* Roma 1925

L. Philipon. — *Les Peuples primitifs de l'Europe méridionale* Paris 1925

E. Païs. — *Storia dell' Italia antica* Roma 1925

G. Capovilla. — *Eracle in Sicilia e nella Magna Grecia* Milano 1925

H. Treidler. — *Herodot : Reisen und Forschungen in Africa* Leipzig 1926

L. V. Bertarelli. — *Italia meridionale* Milano 1926

A. Vogliano. — *Ausgrabungen der Grotta della Sibilla* Gnomon 1926

E. L. Highbarer. — *The History and Civilisation of ancient Megara* John Hopkins University 1926

R. Hennig. — *Die Frage des Laestrygonen- und Kimmerierlandes* Peterm. Mitt. 1926 p. 164

P. Remark. — *Der Weinbau im Roemerreiche* Muenchen 1927

D. Randall-Mac-Iver. — *Italy before the Romans* Oxford 1928

II

LOTOPHAGES ET CYCLOPES

Les Mangeurs de Lotos et les gens du Djerid tunisien. — La vie des Oasis : Gabès et Djerba. — *Lotos* et *léthé*. — Hospitalité et désertions : les îles de l'Arbre à Pain.

Les Hommes-Montagnes des Yeux Ronds : Cyclope et volcan ; Etna et Champs Phlégréens. — Cume et les Opiques.

Au pays des Yeux : Averne, Gauros, Astroni, Solfatare et Nisida. — La Petite Ile et son port. — Le Cap et sa caverne.— Le détroit et les Deux Pierres. — La Source aux Trembles.

Appendices D, E et F. — Aux Oasis ; Dicéarchie ; Itinéraire des Phéaciens.

Les Lotophages sont le premier peuple que rencontre Ulysse quand, au détour du Malée, la tempête lui ferme le détroit et le port de Cythère[1], et le chasse loin des eaux achéennes, dans la mer du Couchant :

Mais voici qu'au détour du Malée, le courant, la houle et le Borée me ferment le détroit, puis le port de Cythère. Alors, neuf jours durant, les vents de mort m'emportent sur la mer aux poissons. Le dixième nous met aux bords des Lotophages, chez ce peuple qui n'a, pour tout mets, qu'une fleur.

On arrive ; on débarque ; on va puiser de l'eau, et, sans tarder, mes gens préparent le repas sous le flanc des croiseurs. Quand on a satisfait la soif et l'appétit, j'envoie trois de nos

[1] Sur l'itinéraire d'Ulysse, quand il part de Troie, et sur sa descente chez les Kikones, puis sa traversée de l'Archipel, cf. « La Chanson des Corsaires », dans *Pénélope et les Barons des Iles*, et « La Mer du Couchant », dans *Calypso et la Mer de l'Atlantide* ».

gens reconnaître les lieux, — deux hommes de mon choix, auxquels j'avais adjoint en troisième un héraut. Mais, à peine en chemin, mes envoyés se lient avec des Lotophages qui, loin de méditer le meurtre de nos gens, leur servent du lotos. Or, sitôt que l'un d'eux goûte à ces fruits de miel, il ne veut plus rentrer ni donner de nouvelles. Je dus les ramener de force, tout en pleurs, et les mettre à la chaîne, allongés sous les bancs, au fond de leurs vaisseaux. Puis je fis rembarquer mes gens restés fidèles : pas de retard ! à bord ! et voguent les navires ! J'avais peur qu'à manger de ces dattes[1], les autres n'oubliassent aussi la date du retour.

Mes gens sautent à bord et vont s'asseoir aux bancs, puis, chacun en sa place, la rame bat le flot qui blanchit sous les coups.

Où chercher ces Mangeurs de Lotos ? Le vent et le courant sont complices pour entraîner au Sud les navigateurs, qui ne parviennent pas à tourner le Malée. Quand souffle le Zéphyr, le vent du N.-O., ils gagnent aisément la Crète. Mais le Borée, le vent du N.-E., ne peut les mener que vers Malte ou l'Afrique, et le courant les y porte aussi :

Les courants dans l'Archipel, — disent les *Instructions nautiques* (n° 778 p. 9-11), — sont irréguliers en force et en direction : en général, ils portent au Sud ; mais ils sont grandement influencés par les vents, surtout dans la partie Ouest de cette mer. Comme règle générale, les courants sont toujours plus forts pendant et après les vents de N.-E. On ne peut donner une loi exacte de leur marche, surtout pour la partie Sud de l'Archipel et pour les canaux qui bordent l'île de Candie. Le courant porte presque continuellement au Sud ; mais il est quelquefois irrégulier et dépend beaucoup de la force et de la

[1] En ces vers 80-104 du chant IX, j'ai tâché de traduire par un calembour de même valeur *(dattes-date)* le jeu de mots dont usa le poète pour faire sortir d'un nom propre de son périple cette première aventure : ce *lotos*, dont se nourrissent les indigènes, est un fruit de *léthé* qui donne aux étrangers l'oubli de leur vaisseau et de leur patrie ; d'où la crainte d'Ulysse μή πως τις λωτοῖο φαγὼν νόστοιο λάθηται...

direction des vents, qu'ils soient locaux ou qu'ils soufflent au loin avec violence. Dans les parages de la Crète, le courant qui descend des Dardanelles et celui qui, venant de la côte d'Égypte, passe le long des côtes de Syrie et de Caramanie, se réunissent et donnent naissance à un courant Sud ou Sud-Ouest, avec une vitesse de 1/2 mille à 1 mille 1/2 à l'heure.

C'est vers Malte ou vers l'Afrique que se déploie cette « mer aux poissons » où, neuf jours durant, les vents de mort emportent Ulysse :

Sur les côtes d'Afrique, — ajoutent les *Instructions*, — les brises de terre et du large sont irrégulières, depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'octobre. Cependant on y ressent les violentes brises du Nord et du N.-E., qui rendent la mer très grosse. Dans le golfe de la Syrte, les vents dominants sont le N.-O. et le N.-E., halant le Nord dans le fond du golfe. Les brises du Nord soulèvent une grosse houle qui vient se briser sur les plages basses et sablonneuses.

Pour retrouver cette terre des Lotophages, faut-il tenir grand compte de la distance donnée par le poète? Neuf ou dix jours de navigation peuvent n'être en sa bouche qu'une expression courante : une dizaine de jours, dirions-nous. Les Hellènes comptaient leurs jours par *dizaines* : avons-nous ici une *dizaine* hellénique, comme ailleurs nous avons la *semaine* sémitique et, comme ailleurs, la *dizaine* hellénique et la *semaine* sémitique combinées[1]? Douze ou treize cents kilomètres séparent du Péloponnèse le fond du golfe tunisien et les parages de notre île de Djerba, où les Anciens connurent encore des Lotophages : en navigation favorable, il suffirait aux croiseurs homériques de cinq ou six journées pour franchir la distance[2]; mais, sous la tempête, les traversées doublent ou triplent de longueur.

[1] Pour ces dizaines et semaines, cf. *Les Phéniciens et l'Odyssée* I p. 428 et *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 410.

[2] Pour la rapidité du croiseur homérique, cf. dans *Pénélope et les Barons des Iles* le chapitre intitulé « Nefs et Galères ».

De bonne heure, les coups de vents avaient jeté les navires péloponnésiens sur ces rivages de Libye. Au temps d'Hérodote (IV 178-179), on racontait de Jason ce que le poète avait raconté d'Ulysse : Jason voulait contourner le Péloponnèse, pour aller offrir un trépied au dieu de Delphes; sous le Malée, un coup de Bora l'avait pris et mené en Libye, dans les parages du lac Triton, tout près des Lotophages. Grâce aux vents du Nord, cette terre libyque apparaissait aux contemporains d'Hérodote comme une future dépendance du Péloponnèse, au même titre et pour la même raison que Cyrène était devenue une dépendance des insulaires crétois ou égéens : l'oracle, disait-on, avait ordonné aux Lacédémoniens d'aller coloniser l'île Phla, dans le voisinage de nos Mangeurs de Lotos.

Ce peuple a réellement existé. Le navigateur antique distinguait les peuples, suivant leur nourriture habituelle, en *Ichthyophages, Éléphantophages, Pithékophages*, etc. Cette classification nous fait sourire : nous ne voulons pas voir combien, dans la pratique, cette méthode est aussi commode que rationnelle pour classer en groupes les familles humaines. Quand une fois nous avons partagé l'espèce humaine en blancs, noirs, jaunes, etc., suivant la couleur de la peau, nous prenons pour indice la différence de langage et, reconnaissant des familles de langues, nous répartissons l'humanité en « phones », *Slavophones, Grécophones, Italophones*, etc. Les Anciens partageaient en « phages » leurs nègres et leurs blancs :

Au Sud de l'Égypte, sur la Mer Érythrée, — dit le Périple d'Agatharchide (*Geogr. græc. min.* I p. 129), — il y a quatre grandes races. La première, voisine des fleuves, sème le sésame et le millet. La seconde, voisine des lagunes, moissonne les roseaux et autres pousses tendres. La troisième, nomade, vit de lait et de viandes. La quatrième, maritime, vit de poissons. Celle-ci est de beaucoup la plus nombreuse, car, du fond du golfe Arabique, elle s'étend jusqu'à l'Inde, à travers la Gédrosie, la Caramanie et la Perse.

Cet immense peuple des Ichthyophages fut découvert ou plutôt constitué par les Hellènes quand, d'une part, ils eurent navigué sur la Mer Rouge et quand, d'autre part, Alexandre eut conquis la plaine de l'Indus[1]. En ces deux points, les explorateurs trouvèrent des Mangeurs de Poissons, que les géographes réunirent en une seule race, en une « Plus Grande » Ichthyophagie : ce « pan-ichthyophagisme » est-il plus faux ou moins faux que nos « pan-latinisme », « pan-slavisme », « pan-germanisme », « pan-brittonisme »? la communauté de nourriture crée entre les hommes autant et plus de ressemblances que la communauté de langage.

Le navigateur ancien notait donc soigneusement le genre de nourriture des peuples découverts par lui. En arrivant sur une côte, le premier soin d'Ulysse, une fois les équipages reposés, est de s'enquérir quels sont les « Mangeurs de Pain » qui l'habitent, οἵ τινες ἀνέρες εἶεν ἐπὶ χθονὶ σῖτον ἔδοντες.

« Les indigènes de la Corse, — raconte Diodore (V 14 et 15), — se nourrissent de lait, de miel et de viandes; les Sardes vivent de lait, de fromage et de viandes ». Diodore résume ici quelque géographe antérieur, qui, lui-même avait copié quelque vieux périple. Hérodote (IV 168-195) a dû mettre à pareil profit quelque périple des côtes libyques : « Après l'Égypte, viennent les Adurmachides, qui vivent à la mode égyptienne, puis les Giligames..., puis les Asbystes..., puis les Nasammons, qui vivent, l'hiver, de leurs troupeaux et, l'été, montent de la mer vers l'intérieur faire la récolte des dattes et qui mangent aussi les sauterelles..., puis les Lotophages, qui ne vivent que du fruit du lotos, puis les Machlyes, qui vivent aussi du lotos, mais ont d'autres provisions, etc. ».

[1] Paus. I 33 4; Hérod. III 19-25; Arrian. *Indic.* 29 9. Sur la Mer Rouge, dit Pausanias (citant une vieille source dont l'on retrouve un autre écho dans Hérodote), Αἰθιόπων δὲ τῶν ὑπὲρ Συήνης ἐπὶ θάλασσαν ἔσχατοι τὴν Ἐρυθρὰν κατοικοῦσιν Ἰχθυοφάγοι, et dans l'Inde, dit Arrien, οὗτοι δὲ οἱ Ἰχθυοφάγοι σιτέονται ἰχθύας.

Les Lotophages ne sont donc pas un peuple légendaire. La littérature postérieure s'en empara et les fit entrer dans le cycle des héros et des demi-dieux : pour les premiers navigateurs, c'étaient des hommes ordinaires, installés sur le bord de la Méditerranée, d'honnêtes Berbères qui vivaient de leurs plantations, de leurs fruits. Cette terre d'Afrique ne fournit pas autre chose ; son terrain sablonneux ou trop sec ne porte ni moissons abondantes ni pâturages verdoyants ; les grains et les troupeaux ne sauraient y prospérer[1] :

Djerba, — dit Léon l'Africain (édit. Schefer III p. 176), — est une île prochaine de la terre ferme, toute plane et sablonneuse, au reste garnie d'une infinité de possessions, de vignes, dattes, figues, olives et autres fruits. En chacune de ces possessions, est bâtie une maison, et là habite une famille à part, tellement qu'il se trouve force hameaux, mais peu qui ayent plusieurs maisons ensemble. Le terroir est maigre, voire qu'avec si grand labeur et soin qu'on puisse mettre à l'arrouser avec l'eau de quelques puys profonds, à grande difficulté y sauroit-on faire croître un peu d'orge, ce qui cause toujours une grande cherté en ces lieux-là quant au grain, dont le setier se vend ordinairement six ducats, et quelquefois plus, et la chair encore n'y est à guère meilleur prix.

Les Anciens savaient que le véritable nom du peuple lotophage était *Machlyes* ou *Érébides* : il avait son domicile dans la Grande Syrte, suivant les uns, dans la Petite, suivant les autres ; il habitait une péninsule, — dit Hérodote (IV 177), — une île suivant d'autres. Djerba, rattachée à la

[1] Sur Djerba et sur ce qui va suivre cf. *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 146 et, pour les « îles » et « terres », p. 116 et suiv. ; Philist. ap. Steph. Byz. *s. v.* ; Roscher *Lexic. Myth.* s. v. Lotophagen. Cf. R. Muntaner ch. 117. Roger de Loria pille Corfou, Céphalonie, Djerba : « Gerbes est une île qui se trouve au milieu de la Barbarie, puisque, si vous calculez bien, il y a autant de distance de Gerbes à Ceuta que de Gerbes à Alexandrie. Et ne croyez pas que ce soit complètement une île, car elle est si rapprochée du continent que les cavaliers peuvent passer sans avoir de l'eau à hau-

côte par les roches et des bas-fonds, est une île, mais aussi une presqu'île toute semblable aux péninsules voisines de Zarzis et de Tarf-el-Djorf :

L'île de Djerba, — disent les *Instructions nautiques* (nº 801 p. 342-343), — est l'*insula Meninx* ou *île des Lotophages* des Anciens. Elle est assez plate. Relativement très peuplée, elle compte 45.000 habitants. Les maisons, entourées de jardins, sont groupées en un grand nombre de petits centres portant en général le nom de *humt*. Les jardins sont bien cultivés et approvisionnés d'eau par des citernes ou par des puits. Les habitants de Djerba passent pour être d'une race particulière, d'origine berbère ; ils sont très hospitaliers ; de nombreux marabouts et des minarets se détachent de la verdure des palmiers et des oliviers qui couvrent l'île.

Dans l'ensemble, c'est bien ainsi que l'on imagine le rivage où vient atterrir Ulysse. Les Achéens débarquent à la plage, font de l'eau à l'aiguade et préparent le repas; puis on envoie une escouade aux vivres, vers ces jardins qui ferment l'horizon. Il n'est pas question de ville; les Lotophages habitent sans doute en bourgs, en *humts* séparés; il en est ainsi sur toute la côte du grand golfe africain entre la Tunisie et la Cyrénaïque.

Du Nord au Sud, de Bizerte à Djerba, la Tunisie a toujours présenté au navigateur deux ou trois aspects différents. Les Arabes, au siècle dernier, la divisaient en deux régions : au Nord, autour de Tunis, l'*Ifrikiia* (l'ancienne province romaine d'*Africa*), le grenier à blé d'où la Rome impériale tirait sa subsistance, d'où les Génois et Provençaux des XVIe-XVIIIe siècles tiraient encore la moitié de leur pain quotidien[1]; au Sud, le *Blad-el-Djerid*, « le Pays des

teur des sangles ». Dans la Méditerranée homérique, l'île de Protée, Pharos, remplace Alexandrie et l'île de Calypso, Perejil, remplace Ceuta.

[1] J'ai longuement traité de ce commerce qui fit l'établissement et la richesse des comptoirs génois et provençaux sur la côte Nord et en particulier de Tabarca, cf. *Les Phéniciens et l'Odyssée* I p. 417.

Dattes ». Entre ces deux régions, naguère encore, oscillait chaque année la ruineuse transhumance des nomades, qui avaient transformé en steppe rase la Tunisie centrale. Aujourd'hui la vie sédentaire et la charrue française ayant réparé les méfaits du nomadisme, la Tunisie, de Bizerte à Sousse, est la terre de la vigne et du blé, puis, de Sousse à Sfax, le pays de l'olivier, enfin, de Sfax à Gabès et Djerba, le pays des oasis, la terre du palmier et des fruits.

Gabès, à quelques centaines de mètres du rivage, est la plus grande et la plus prospère des oasis maritimes. Au bord du golfe assoupi, une plage nue borde les dernières boucles d'une petite rivière, qui n'a pas trois kilomètres de cours, mais qu'alimentent toute l'année d'abondantes sources, jaillies en plein désert. Détournées et saignées en mille canaux d'irrigation, ces eaux courantes ont créé, bien que magnésiennes, la vie qu'elles répandent dans un grand jardin d'une lieue carrée où, de tout temps, les mangeurs de fruits ont eu la vie aisée : à l'écart de la mer, sous les palmiers chargés de dattes, on sème du grain pour les hommes et du fourrage pour les bêtes; deux récoltes de céréales ou cinq et six récoltes de luzerne se succèdent chaque année; le travail de quelques semaines suffit aux doubles et triples labours de cette terre pulvérulente ou boueuse, au curage et à l'entretien des canaux, à la récolte de la moisson et à la cueillette des fruits; une heure chaque jour est occupée à l'ouverture et à la fermeture des rigoles, qui amènent l'eau, tour à tour cédée et réclamée par le voisin; la boue des canaux, moulée en cubes et séchée au soleil, fournit les murailles de la case, sur lesquelles des troncs de vieux palmiers et un lattis de palmes sèches supportent une terrasse de boue; l'ardeur de l'été, même durant la nuit, et la douceur de l'hiver, même durant les rares heures de pluie, rendent presque inutile le costume.

La nature subvient à tous les besoins de l'homme, et ces mangeurs de fruits auraient toujours connu un bonheur paradisiaque, n'eussent été les attaques soudaines ou

la tyrannie continue des nomades de terre et de mer[1]. Les gens de mer étaient de beaucoup les moins gênants : parmi eux, ces parages des Syrtes ont toujours eu une réputation mauvaise; les sables du rivage s'abaissent lentement sous une mer houleuse et sans profondeur; des bas-fonds continuent la rive plate jusqu'à plusieurs kilomètres au large; tout bateau de taille risque l'échouage et l'enlisement. Pourtant, au cours des derniers siècles, le prétexte de la religion amena cent débarquements et pillages des corsaires de Malte et d'Espagne en ce golfe de Djerba.

Les pirates de terre, les nomades et leurs troupeaux, étaient bien plus redoutables : en quête d'ombre, de fraîcheur et d'abondance, ils apparaissaient chaque année deux fois et demeuraient de longues semaines, quand la transhumance les menait vers le Nord, puis les en ramenait. Assiégée, envahie, submergée, l'oasis devenait leur proie, et le mangeur de fruits n'obtenait quelque sécurité ou quelque répit qu'en payant aux mangeurs de fromage, de viande et de lait[2] une rançon annuelle, qui devenait peu à peu une sorte de fermage régulier; le pacifique jardinier finissait par n'être que le fermier, puis le serf du

[1] Cf. sur les mœurs des oasis l'*Appendice D* à la fin de ce chapitre p. 190.

[2] Ménélas (*Odyss.* IV 85 et suiv.) a connu les nomades de cette Libye, « où les agneaux ont des cornes dès leur naissance, où, du prince au berger, tout homme a son content de fromage, de viande et de laitage frais; les bêtes tous les jours accourent à la traite, car trois fois dans l'année les brebis mettent bas ». Cf. A. Thevet *Cosmographie* I p. 288 : « Munster dit qu'en Égypte les femmes portent volontiers trois ou quatre enfans à chacune fois, chose dont je suis sûr du contraire. Mais celui-cy n'est pas incrédible, d'autant qu'en cette ville de Paris, est advenu l'an 1566 qu'une femme en a fait quatre ». Dans *Histoire des Voyages* IV p. 367-378 : les daims de la Gambie n'ont qu'une corne ; mais les moutons ont jusqu'à six cornes de formes différentes : « A Saint-Thomas, les chèvres portent quatre mois et mettent bas trois et quatre chevreaux à la fois ». Hérodote (IV 183 et 192) a connu les moutons sauvages, et les bœufs ὀπισθονόμοι, que la longueur de leurs cornes obligent de paître à reculons. Dans les contes pharaoniques, la Libye était pareillement la terre des troupeaux et du lait, cf. les aventures de

pasteur belliqueux, jusqu'au jour où quelque domination étrangère, établissant sa paix et sa loi sur la sujétion des uns et des autres, ne demandait plus au peuple des jardins que l'impôt d'une faible dîme.

Gabès devient alors une station romaine ou française : des casernes, des auberges, quelques entrepôts et quelques magasins s'installent à la limite des terres irriguées, aux bouches de la rivière et aux approches de la côte désertique; les bateaux continuent de ne mouiller qu'en pleine mer; seules, peuvent accoster les barques à faible tirant d'eau, pour décharger les marchandises étrangères et charger les fruits qu'apportent les indigènes sur la grève ou que les étrangers s'en vont récolter dans les cases et vergers de l'oasis.

Skylax (*Geogr. græc. min.* I p. 83-84) nous décrit une de ces oasis côtières : « C'est un jardin ombragé d'arbres enchevêtrés et denses : lotos, pommiers de toute espèce, grenadiers, poiriers, mûriers, vignes, lauriers, etc. » — « Sur la côte N.-E. de l'île Djerba, — disent les *Instructions* (n° 801 p. 345), — s'ouvre une petite crique où l'on peut débarquer par tous les temps, à ce que les pêcheurs

Sinouhit dans G. Maspero *Contes populaires de l'Égypte ancienne* p. 85. Cf. de même A. Moret *Des Clans aux Empires* p. 201 et Ibn-Omar p. 312 : « Le lait, parmi les nomades, est chose commune et sans valeur; ils ne peuvent employer tout ce qu'ils recueillent, malgré la quantité considérable de beurre qu'ils préparent. Le lait de beurre, qui leur reste, est pour eux sans valeur, et ils le jettent. Bien plus, ce qu'ils jettent de lait ordinaire est tellement abondant que, dans la plupart des tribus, les flaques d'eau et les étangs en sont blanchis et paraissent remplis de lait pur ». Cf. dans Burton *Pilgrimage* I p. 246, le *sweet milk* des Arabes, *laban halib*, par opposition au *sour milk*, qui est le *laban* tout court : γάλακτος γλυκεροῖο, dit le poète.

Le Cyclope buvait son lait pur, « non mouillé », ἄκρητον γάλα. Les philologues ont sérieusement et savamment cherché de belles explications à cette épithète ironique (cf. *Class. Phil.* 1915 p. 442) : pour que le Cyclope boive le terrible vin d'Ulysse sans y mettre une goutte d'eau, à la manière des honnêtes gens, il faut que l'eau ne paraisse jamais sur le sol qui lui sert de table.

assurent. Ce point d'accostage est appelé par les habitants *Marsa el-Tiffa*, le Port des Pommes ».

Qu'était exactement le lotos? Hérodote, qui copie sans doute quelque périple, et Polybe, qui de ses yeux a vu le lotos, comparent ce fruit aux figues et aux dattes, mais lui attribuent un goût plus fin, un meilleur parfum. Pline (XIII 32), qui copie Théophraste (IV 3 2), y reconnaît le jujubier :

L'Afrique produit un arbre remarquable, le lotus, qu'on nomme *celtis* et qu'on a acclimaté en Italie. Les plus beaux *lotiers* sont autour des Syrtes et chez les Nasamons. Il est de la taille du poirier. Sa feuille est très découpée comme celle de l'yeuse. Il y a plusieurs espèces de lotus, discernables par leurs fruits. Le fruit est gros comme une fève, de couleur safranée, mais variant de teinte, comme le raisin entre la première pousse et la maturité ; il vient en grappes comme les baies des myrtes, et, là-bas, c'est un mets si doux qu'une nation et une contrée en ont pris leur nom... Les armées qui traversaient l'Afrique s'en sont nourries. (Skylax savait que les indigènes tirent du lotos, comme des dattes, un mets et une boisson, οὗτοι λωτῷ χρῶνται σίτῳ καὶ ποτῷ).

Le lotos, à coup sûr, n'est pas la datte : Hérodote distingue des Nasammons, qui récoltent les dattes, les Mangeurs de Lotos... Gabès, célèbre jadis pour ses dattes, se mit à produire d'autres fruits pour le commerce avec les gens du Nord, dès que le chemin de fer rendit faciles les exportations vers Tunis : l'oasis se planta d'abord d'abricotiers, qui firent sa fortune, mais lui valurent aussi le pullulement des rats « fruitiers » ; elle devient aujourd'hui un marché de bananes et de mandarines. Les Lotophages ignoraient sûrement les mandarines de Chine, les bananes d'Amérique et les abricots d'Asie Mineure.

De tous les fruits indigènes, un seul ressemble à une fleur : c'est celui du cactus, notre « figue de Barbarie », dont les indigènes du Nord et du Sud tunisiens sont également friands; arrivée à maturité, cette figue chatoyante,

est, par sa forme, par ses couleurs variées, par son implantation sur la feuille charnue, comme un gros bouton prêt à s'ouvrir. La haie de cactus a toujours été, autour d'une case, d'une plantation ou d'un village, le meilleur rempart contre les maraudeurs et les grands ou petits fauves, chacals, hyènes, panthères et lions, dont la Libye primitive n'était pas plus dépourvue que notre Algérie de 1840.

De toutes façons, il ne saurait être douteux que le lotos fit la célébrité de cette côte au temps des premières navigations, comme le *mastic* a fait la célébrité de Chios durant les navigations italiennes et franques et jusqu'à nos jours. Quand la mode levantine de mâcher la gomme de mastic ou de boire l'eau-de-vie de mastic, — σίτῳ καὶ ποτῷ χρῶνται, — aura disparu, les géographes et botanistes de l'avenir seraient fort en peine de déterminer exactement l'arbre ou l'arbuste dont il s'agit, si les voyageurs des quatre derniers siècles ne nous en avaient laissé quelques vingtaines de minutieuses descriptions. L'arbre à pain fit de même la célébrité des terres australes et les journaux de bord des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles nous en présentent les descriptions par centaines.

L'arbre à pain, — dit Porter, — pousse avec une vigueur extraordinaire en vastes bosquets répandus dans chaque vallée. Il est haut de cinquante ou soixante pieds, s'étendant vers le faîte en larges branches qui forment un délicieux abri contre les rayons du soleil ; le tronc a d'ordinaire six pieds de circonférence, et les premières branches sont à environ douze pieds du sol ; l'écorce est unie et, pour peu qu'elle reçoive une légère entaille, donne passage à un jus laiteux, assez agréable au goût, qui, exposé au soleil, forme une espèce de glu que les naturels emploient pour attraper non-seulement les oiseaux, mais encore un petit rat dont l'île est infestée.

Le fruit, à l'époque de la maturité, est de la grosseur de la tête d'un enfant, vert et divisé par des lignes très fines et d'innombrables figures hexagones. Il a une peau mince et tendre, un trognon gros et dur avec de petites graines remarquables. On le mange cuit sous la cendre, bouilli ou grillé.

Tous mes gens trouvaient ce fruit excellent, et plusieurs même le préféraient de beaucoup à notre pain tendre, auquel il ressemblait assez pour le goût. Il ne se garde que trois ou quatre jours après avoir été cueilli ; mais les naturels ont une manière de le conserver pendant plusieurs années, qui consiste, lorsqu'il a été cuit sous la cendre, à l'envelopper de feuilles et à l'enfouir dans la terre. Il devient ainsi très aigre, et leur semble alors meilleur que toute autre nourriture.

L'arbre à pain est tout pour les habitants de ces îles. Le fruit les nourrit eux et leurs cochons. L'arbre leur procure un ombrage agréable et frais ; les feuilles servent à couvrir leurs habitations ; avec l'écorce intérieure des petites branches, ils fabriquent l'étoffe de leurs vêtemens ; le jus qui en découle les met à même de détruire les rats qui les infestent ; du tronc, sortent leurs canots, les charpentes de leurs maisons et même leurs dieux. Décrivez à un des naturels de l'île de Madison un pays où abondent toutes les choses que nous regardons comme souhaitables : quand vous aurez fini, il vous demandera s'il produit l'arbre à pain. Un pays sans cet arbre n'est rien pour eux... La saison du fruit est un temps de joie et de fête. Elle commence en décembre pour durer jusqu'en septembre de l'année suivante et pendant tout ce temps la plus grande abondance règne dans l'île.

Le nom même du *lotos* ne semble pas grec; le mot n'est usité parmi les Hellènes que pour désigner une herbe de prairie, une sorte de trèfle, dont se régalent les chevaux : « Tu peux avoir des chevaux, dit Télémaque à Ménélas, car tu règnes sur une vaste plaine où le lotos abonde ». Les géographes helléniques ont connu d'autres Lotophages, qui se nourrissent d'un autre *lotos*, d'une certaine herbe et de ses racines ; ces mangeurs de lotos habitent sur le rivage atlantique, dans le désert, οἳ τὴν ἄνυδρον νέμοιντο, σιτοῖντο δὲ λωτόν, πόαν τινὰ ῥίζαν, — dit Strabon (XVII 3 8) ; — mais ils n'ont rien de commun avec nos mangeurs de fruits. On a voulu reconnaître dans le nom du lotos homérique un mot sémitique *l. ou. t*, dont λωτός serait l'exacte transcription : le parfum de ce fruit, — βοτάνη εὔοδμος, dit

le scholiaste; εὐωδία, dit Polybe, — l'a fait ranger par Théophraste parmi les épices et aromates[1]; dans l'Écriture, *lot* désigne une espèce de parfum...

Le poète odysséen a fait sur ce mot étranger un de ces calembours auxquels nous sommes habitués : le *lotos* pour lui est devenu le fruit de l'oubli, λήθω, λήθη, comme le *Léthé* était le fleuve de l'oubli dans la mythologie grecque : le *lotos* fait tout oublier à ceux qui le mangent. De ce calembour, *lotos* — *léthè* — *létho* — λήθω — λανθάνω, est sortie l'aventure de nos marins déserteurs, qui oublient vaisseau, devoirs et patrie afin de manger toujours ce fruit délicieux. Les autres aventures du *Retour d'Ulysse*, — nous l'avons vu au sujet de Calypso, — sortent pareillement du texte même et des mots du périple. Ici, le modèle étranger ne devait pas fournir grand'chose à notre auteur : sa description de la Lotophagie s'en ressent ; par le manque de précision, elle est en frappant contraste avec les autres paysages odysséens, qui sont, presque tous, d'une minutieuse exactitude ; Phéacie ou île de Calypso, île des Cyclopes ou terre des Lestrygons, pour tous les rivages continentaux ou insulaires que longe Ulysse, nos *Instructions nautiques* ne sont ni plus précises ni plus complètes. En Lotophagie, par contre, aucun détail caractéristique ; aucune silhouette de montagnes ni de côtes. Et pourtant ce sont les *Instructions* qui, peut-être, nous expliqueraient cette anomalie. Elles nous disent (n° 801 p. 656-663) :

Les côtes de la Tripolitaine s'étendent sur près de 1.000 milles. On ne trouve nulle part au monde une telle longueur de côtes aussi dépourvues de points remarquables ou d'accidents de terrain pouvant servir de repère au navigateur. A l'exception des environs de Tripoli, qui sont fertiles et cultivés, la plus grande partie de ce territoire n'est qu'un vaste et improductif désert : la côte est basse partout, sauf en certaines parties où se montrent quelques collines.

[1] Théophr. IX 7; cf. H. Lewy *Semit. Fremdw* p. 46.

Tous les mouillages se ressemblent; la vue des côtes est partout la même :

On mouille devant Zouara et l'on débarque facilement par beau temps. Il y a un village au milieu des dattiers de l'oasis... Les environs de Tripoli sont plats ; dans l'intérieur et dans l'Est, on trouve beaucoup de palmiers et de jardins ; mais, dans l'Ouest de la ville, le pays est inculte et sablonneux. La côte se creuse en une baie de 4 milles de profondeur environ. Un ruisseau, appelé Oued-el-Romel, se déverse vers le milieu. A son embouchure on remarque un bouquet de verdure, le premier qu'on rencontre en venant de Tadjoura... A partir de Ras-el-Hamrah, le pays est bien cultivé et peuplé de nombreux villages entourés de bouquets d'oliviers et de dattiers ; il est arrosé par plusieurs cours d'eau, dont quelques-uns ne sont que des torrents descendant des montagnes pendant la saison des pluies...

Tout le long de cette côte africaine, depuis les falaises rocheuses de la Cyrénaïque jusqu'aux montagnes côtières de la Tunisie du Nord, c'est la même monotonie, les mêmes sables alternant avec les mêmes bouquets d'arbres, les mêmes torrents desséchés alternant avec les mêmes plages pierreuses ou submergées. Au devant d'une terre sans relief, sans grandes ondulations, les mouillages ne peuvent se distinguer les uns des autres que par leurs appellations traditionnelles. Les Grecs leur donnaient à tous le nom générique de *Emporion* ; les Arabes leur donnent le nom générique de *Marsa* : dans les deux langues, ces deux mots signifient simplement *mouillage*. Pour les Grecs, la côte s'appelait *les Emporia*, τὰ Ἐμπόρια, et chacun de ces mouillages avait sans doute son qualificatif grec, comme il a aujourd'hui son qualificatif arabe : *Marsa Talfan, Marsa Djida* (Port Neuf), *Marsa Sousah, Marsa Tebrouk, Marsa-el-Tiffa* (Port des Pommes).

Le nom de ce dernier mouillage peut nous expliquer, je crois, le « Port du Lotos » que fréquentaient les premiers navigateurs.

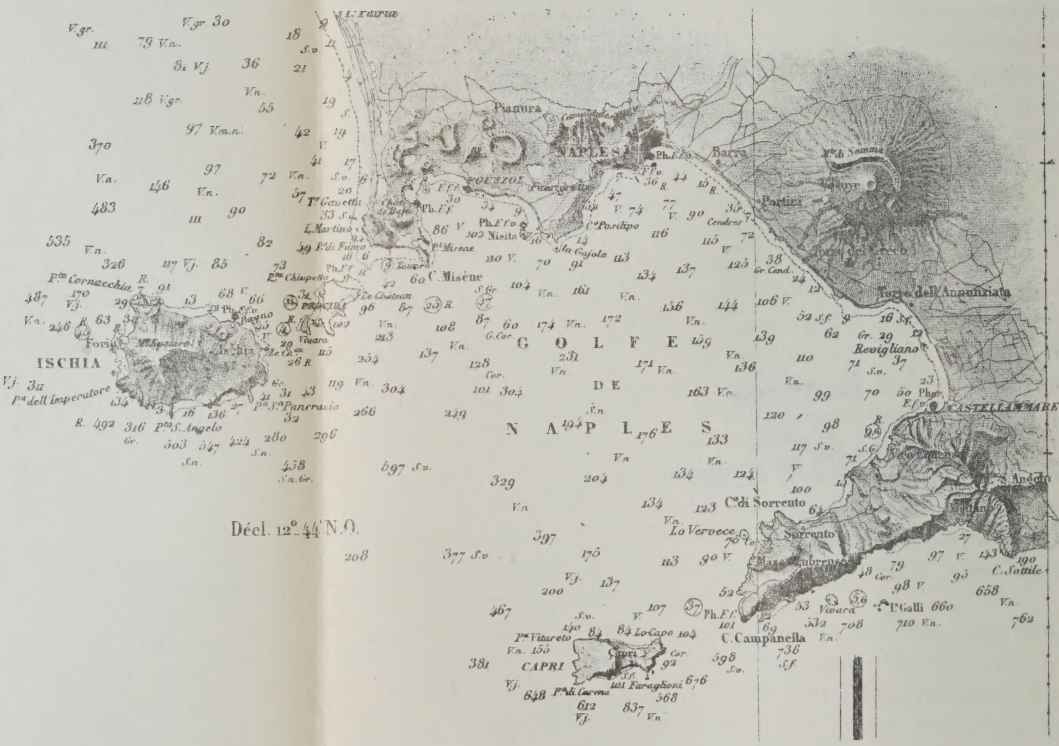
*
* *

Entre ces mouillages, pourtant, le marin de tous les temps a fait quelque différence. Certains ont de l'eau douce : « Aghir est un gros village. On y trouve des provisions, de l'eau douce fournie par un puits et des citernes... On trouve à Adjim des ressources en vivres. On peut s'y procurer aussi de bonne eau. Une citerne voisine du bordj en contient toujours trente à quarante tonnes... Guallala, sur la côte Sud de Djerba, est un centre important où l'on trouve de l'eau de citerne et quelques ressources en vivres : il est fréquenté par les mahonnes qui viennent y charger des poteries, etc. ». Les autres mouillages n'ont pas d'eau : « On trouve à Sfax d'abondantes ressources en vivres frais. L'eau potable était autrefois rare. Elle était fournie par des citernes ou des puits ou des *feskias*, réservoirs aménagés pour capter l'eau des *oueds* pendant la saison d'hiver. Les puits de Shabuny étaient réservés à la garnison française. Aujourd'hui une conduite amène jusqu'aux quais l'eau captée dans les montagnes voisines... La S'rira est un important entrepôt d'alfa. Mais le pays n'offre aucune ressource ; l'eau potable est peu abondante et de mauvaise qualité... L'îlot est habité par quelques pêcheurs. Il y aurait de l'eau douce si les citernes du fort n'étaient pas complètement délabrées..., etc. ». La *Marsa* homérique *du Lotos* avait une aiguade.

Autre différence non moins notable : les vieux périples n'oublient jamais de spécifier quelle est l'attitude ordinaire de l'indigène en face du commerce étranger[1]. L'indigène est-il accueillant ou hostile, ami ou ennemi de l'arrivant ? respecte-t-il les contrats et le droit humain, est-il juste ? est-ce au contraire, un sauvage sans lois ni police ?

[1] Après les nègres féroces de la baie de Sainte-Hélène, voisins du Cap de Bonne Espérance, Vasco de Gama trouve les nègres d'un pays plus tranquille « qu'il appelle *Terra da Bon Gente, Aguada da Boa Paz, Rio dos Bo Sinaès* ; depuis la baie Sainte-Hélène jusqu'à

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS



Le Golfe des Yeux Ronds.

respecte-t-il les serments et le droit divin, a-t-il l'esprit religieux? ne respecte-t-il, au contraire, aucune loi divine? « Les insulaires de la Corse, parmi tous les Barbares, se distinguent par leurs rapports d'équité et de douceur : les rayons de cire (la Corse en produit beaucoup) appartiennent au premier qui les trouve ; les troupeaux paissent sans gardiens et la seule marque de leurs propriétaires suffit à les protéger ; dans tous les autres détails de la vie corse, c'est le même souci et le même respect du droit ». Ainsi parle Diodore (V 14), qui doit résumer quelque périple antérieur, comme il copie dans sa description du golfe Arabique le périple d'Agatharchide (*Geogr. græc. min.* I p. 119-129, 135-141) : « Les nègres ichthyophages ne prêtent aucune attention au débarquement ni aux actes de l'étranger : ils regardent et se taisent ; les coups ni les injures ne peuvent même les faire sortir de cette apathie... » Notre auteur vivait à une époque philosophique où, quelque dix-sept cents ans avant Jean-Jacques, il était de mode de vanter les vertus de la vie sauvage et le bonheur de l'homme à l'état de nature : « Gens heureux ! ils ne se torturent ni par la recherche des honneurs ni par les soucis des procès ! Ils n'ont pas de lois ni de tribunaux. Ils vivent dans l'heureuse ignorance des décrets et de la lettre écrite. Ils ne naviguent pas : ils savent préférer la vie aux affaires ; bref, ayant peu de besoins, ils ont aussi peu de chagrins », concluait notre auteur.

Le périple odysséen est d'un navigateur et d'un homme qui ne partage pas cette admiration pour les brutes humaines. Le poète va bientôt nous décrire (IX 105-135) sans enthousiasme la vie des Cyclopes, des sauvages de

Mozambique où commencent les navigateurs maures, Gama ne voit pas vestige de navigation parmi les naturels ». De même, dès les premières navigations de Tasman (1642), la renommée des habitants des Iles de la Société est faite : « La douceur, l'humanité, la bienfaisance semblent faire la base de leur caractère et, au vol près, on n'a qu'à se louer de leur conduite ».

Campanie, qui, eux aussi, ignorent le droit, les tribunaux, les assemblées, vivent en clans ou en familles isolées, chacun disposant à son gré de ses enfants et de ses femmes ; ils ne naviguent ni ne cabotent et, faute de vaisseaux, ne savent ni faire de leur Petite Ile une grande place de commerce, une ville bien bâtie, ni amener chez eux les produits du monde.

Du rhéteur au poète, le ton est différent ; mais la matière est la même. De part et d'autre, ce sont des renseignements de navigateurs qui ont fourni le thème. Le rhéteur en a tiré une déclamation ; le poète, ici comme toujours, respectant et copiant fidèlement ses modèles, n'a fait qu'une description exacte, nullement légendaire, nullement embellie. Les Lotophages sont justement l'opposé des Cyclopes. Ce ne sont pas des civilisés, à coup sûr, des « Mangeurs de Pain ». Mais ces mangeurs de fruits et ces buveurs de lait sont des hommes justes, hospitaliers, qui n'attentent jamais à la vie ni aux biens des étrangers. Leur « nourriture fleurie » leur fait une âme douce et une vie si heureuse qu'ils n'ont aucune haine au cœur : sans esprit d'aventure ni de conquête, sans grand courage, sans vive énergie, ils ne demandent qu'à dormir à l'ombre, à vivre en paix avec tout le monde et même à payer cette paix de n'importe quel prix. Ils donnent le lotos aux marins qui les visitent et ils les traitent si bien que, chez eux, les équipages désertent.

Les navigateurs anciens et modernes ont connu dans toutes les mers de pareilles terres bénies et de pareilles désertions. Hollandais, Anglais et Français, sur la route des Indes, savent quelle incurable tentation offre à leurs équipages le paradis de Madère. Mais les îles des mers australes deviennent célèbres entre toutes par les déserteurs que tous les navires européens y laissent. Cook arrive à Uliétéa :

Jean Harrison, l'un des soldats de marine qui était en faction à l'observatoire, déserta et emporta son fusil et son équi-

pement : je sus le matin de quel côté il avait tourné ses pas et j'envoyai un détachement à sa poursuite ; nos gens revinrent le soir, sans avoir pu en apprendre de nouvelles. Le lendemain, je m'adressai au chef et je le priai de mettre tous ses moyens en usage. Il me promit d'envoyer quelques-uns des insulaires après le déserteur, et il me fit espérer qu'on me le ramènerait le même jour. Mon soldat n'arriva pas : on m'informa qu'il était à un endroit appelé *Hamoa*, de l'autre côté de l'île ; je fis armer deux canots, et je me rendis à Hamoa, accompagné d'un des naturels. Je débarquai à environ un mille et demi de Hamoa, suivi de quelques hommes, et je marchai en avant au pas redoublé ; je craignis que les naturels ne donnassent l'alarme, et que le déserteur ne vînt à bout de se sauver dans les montagnes ; mais les habitans de ce district avaient appris mon arrivée et ils se disposaient à me livrer le soldat.

Je trouvai Harrison assis entre deux femmes, qui se levèrent pour me demander sa grâce, dès qu'elles me virent ; comme il était important de prévenir de pareilles désertions, je les accueillis fort mal, et je leur ordonnai de se retirer : elles fondirent en larmes et elles s'en allèrent. Après avoir embarqué le déserteur sur le premier canot qui atteignit le rivage, je retournai aux vaisseaux. Notre soldat se contenta de dire, pour sa justification, que les naturels l'avaient débauché : cela pouvait être vrai ; car les deux femmes dont j'ai parlé étaient venues sur mon bord la veille de sa désertion ; je reconnus d'ailleurs qu'il avait quitté son poste peu de minutes avant l'heure où on devait le relever, et le châtiment que je lui infligeai ne fut pas rigoureux.

Il est des cas, néanmoins, où il faut sévir :

Un des aides du canonnier fut si enchanté de la beauté de Tahiti et du caractère de ses habitans qu'il forma le projet d'y rester. Sachant bien qu'il ne pouvait pas l'exécuter tant que nous serions dans la baie, dès que nous en fûmes dehors et qu'on eut rentré les chaloupes et déployé les voiles, il se jeta à l'eau : il était bon nageur ; mais on le découvrit bientôt ; un bateau le poursuivit sur la chaloupe et le reprit. On observa à mi-chemin, entre *la Résolution* et le rivage, une pirogue qui semblait nous suivre, mais qui était destinée à le prendre à

bord. Dès que les Tahitiens qui la montaient aperçurent notre bateau, ils se tinrent éloignés ; notre déserteur avait concerté son plan avec eux. Ils espéraient, avec raison, qu'un Européen leur procurerait de grands avantages.

En considérant la position de ce fuyard, il ne parut pas si coupable, et le désir qu'il avait de rester à Tahiti me sembla moins extraordinaire. Il était Irlandais de naissance et il avait servi dans la marine hollandaise. Je l'avais pris à Batavia au retour de mon premier voyage, et il ne m'avait pas quitté depuis. Je ne lui connaissais ni parens ni amis, et rien ne l'engageait à habiter un coin du monde plutôt qu'un autre. Toutes les nations lui étaient indifférentes ; où pouvait-il goûter plus de bonheur que sur une de ces îles ? Là, sous le plus beau climat de la terre, il allait jouir des besoins et des aisances de la vie et achever ses jours dans la tranquillité et l'abondance. Je crois que je lui aurais accordé mon consentement, s'il me l'avait demandé avant l'appareillage.

Mais, dès qu'on l'eut ramené sur le vaisseau, je le fis mettre aux fers pour quinze jours.

Cook a emmené le naturaliste allemand Forster, pour recueillir ou décrire les plantes, les minéraux et les animaux de ces îles merveilleuses. Forster comprend bien mieux encore la fuite de ce sage Irlandais :

La résolution de ce déserteur étoit fort raisonnable : quand il auroit eu des liaisons de parenté ou d'amitié en Angleterre, il ne pouvoit pas espérer d'y être aussi heureux que l'est le dernier des Tahitiens. A son retour dans la Grande-Bretagne, au lieu de se reposer après une navigation si longue et si pénible, il jugea avec raison qu'on le conduiroit sur un autre vaisseau, où il auroit à essuyer les mêmes fatigues et les mêmes veilles. En supposant qu'on lui permît de se reposer quelques jours, il s'attendoit à être saisi au milieu de ses plaisirs et à être traîné de force à la défense de son pays, avec la perspective d'être tué à la fleur de son âge ou de rester estropié ; s'il échappoit à ces malheurs, il devroit toujours gagner sa subsistance *à la sueur de son front*, malédiction qu'on ne ressent pas à Tahiti.

Les travaux du bas peuple, chez nous, sont continuels et souvent excessifs ; afin de manger du pain, il faut labourer la

terre, recueillir, battre et moudre le grain; il faut cultiver cent fois plus de productions que n'en consomme chaque individu, car on est obligé de nourrir les animaux dont le secours est absolument nécessaire dans le labourage, pour acquérir la liberté de semer la terre. Il faut acheter des vêtements, indispensables dans un climat rigoureux, avoir des outils, etc.

Combien la vie du Tahitien est plus heureuse !

Deux ou trois arbres à pain, qui croissent presque sans culture et qui durent plus qu'un homme, fournissent à chaque insulaire une nourriture fraîche et abondante, les trois quarts de l'année. Ils en font fermenter, qu'ils conservent pour les trois autres mois. On plante un arbre à pain, en détachant une de ses branches, qu'on fiche en terre. La banane, dont la riche grappe semble un poids trop pesant pour une plante herbacée, se reproduit du pied de la racine ; le palmier royal est tout à la fois l'ornement de la plaine et d'une extrême utilité aux habitants; la pomme d'or et beaucoup d'autres fruits y viennent en si grande abondance et avec si peu de peine, que je pourrais les appeler spontanés...

Les femmes, compagnes de leur félicité, sont très intéressantes, comme on l'a dit tant de fois. On trouve, dans la vie de ces insulaires, l'uniformité du bonheur : ils se lèvent avec le soleil ; ils vont se laver à la rivière ou à la fontaine ; ils passent la matinée à travailler ou à se promener, jusqu'à ce que la chaleur augmente ; ils se retirent alors dans leurs habitations, où ils se reposent à l'ombre d'un arbre ; là, ils s'amusent à lisser leurs cheveux ou à les parfumer d'huile odorante; ils jouent de la flûte et chantent, ou enfin ils écoutent le ramage des oiseaux. A midi, ils dînent ; après leurs repas, ils reprennent leurs amusements domestiques, et l'on remarque pendant cet intervalle une affection mutuelle répandue dans tous les cœurs. Nous avons très souvent joui de ce spectacle d'innocence et de bonheur. Des saillies gaies, sans malice, des contes simples, des danses joyeuses et un souper frugal amènent le soir ; on se lave une seconde fois à la rivière, et l'on finit ainsi la journée sans inquiétude et sans peine.

II

En quittant les Lotophages, Ulysse se rend chez les Cyclopes, « les Yeux Ronds » ; tel est le sens du mot, κύκλος, *cercle*, et ὤψ, *œil* :

Nous reprenons la mer, l'âme toujours navrée. De là, nous arrivons au pays des Yeux Ronds, brutes sans foi ni lois, qui, dans les Immortels, ont tant de confiance qu'ils ne font de leurs mains ni plants ni labourages. Chez eux, pas d'assemblée qui juge ou délibère ; mais, au haut des grands monts, au creux de sa caverne, chacun, sans s'occuper d'autrui, dicte sa loi à ses enfants et femmes.

L'aventure du héros a trois théâtres successifs : une île côtière, « la Petite Ile » ; un port et une vaste caverne sur la terre ferme ; un détroit entre l'île et la terre.

L'île est déserte, malgré sa fertilité, sa source et son port admirable :

Au devant de leur port, ni trop près ni trop loin de cette Cyclopie, s'offre l'Ile Petite. C'est une île en forêt où les chèvres sauvages se multiplient sans fin. Jamais un pas humain ne va les y troubler... : sans labours ni semailles, tous les jours de l'année, l'île vide d'humains ne sert que de pâtis à ces chèvres bêlantes [1].

[1] L'île Ioura ou Gioura, inhabitée et presque inaccessible, n'a ni port ni rade. De nombreuses chèvres sauvages paissent les maigres herbages sur les penchants de ses collines escarpées (*Instr. naut.* n° 778 p. 430). Cf. A. Thevet (*Cosmographie* I p. 77) pour les îles du Cap Vert : « En l'isle du Sel, se trouve telle quantité de chèvres, qu'on ne sçauroit penser, et si fertiles que chacune d'elles porte deux ou trois chevreaux d'une ventrée, qui sembleroit estrange par deçà, mais là cecy y est aussi commun comme à une truye de faire six ou sept cochons. Ces chevreaux sont fort délicatz au manger, pour estre gras et la chair savoureuse, usans les mères de l'eau du lac pour leur boire ; et aussi les bons bergers et chevriers sçavent très bien que sert le sel à la nourriture de ces bestes et comme elles s'en plaisent et leur fait la chair ferme. Or ceste isle n'en est pas seule abondante, mais aussi celle de Saint-Jacques, où l'on en fait grand trafic à cause des cuirs ; qui est occasion que les

C'est que, chez les Yeux Ronds, il n'est pas un navire aux joues de vermillon et pas un charpentier pour construire une flotte. Car si ces gens avaient de bons vaisseaux à rames pour aller, à travers les mers, de ville en ville, chercher tant de produits qu'échangent les humains, ah ! la belle cité que porterait leur île ! tous les fruits y viendraient ; leur terre est excellente ; près des flots écumants, il est, sur le rivage, des prairies arrosées, molles, où l'on aurait des vignes éternelles ; et quel labour facile ! et les hautes moissons qu'on ferait chaque été ! car c'est un gras terroir que recouvrent ces mottes.

Cette île a, dans son port, des cales si commodes que, sans amarre à terre, on laisse les vaisseaux, une fois remisés, jusqu'au jour où le cœur à nouveau se décide ou que les vents se lèvent. A l'orée de ce port, s'épanche l'onde claire d'une source sous roche, en un cercle de trembles.

Ulysse arrive de nuit dans cette île, dont l'abord n'est pas aisé; il y passe un jour en une belle partie de chasse :

C'est là que nous entrons : un dieu nous pilotait. Autour de nos vaisseaux, la brume était épaisse et, dans le ciel chargé de nuages, la lune n'avait pas un rayon. Aussi personne à bord, avant qu'on échouât les solides croiseurs, n'avait aperçu l'île ni vu la grosse mer qui roulait sur ses bords. Les vaisseaux échoués, les voiles amenées, on débarque, on s'étend sur la grève et l'on dort jusqu'à l'aube divine.

Mais, sitôt qu'apparaît, dans son berceau de brume, l'Aurore aux doigts de roses, nous battons la forêt de cette île enchan-

Portugais, qui en sont seigneurs, envoyans leurs esclaves ès isles Flère, Plintame, Plinturie et Fogon, ne leur donnent seulement charge de cultiver la terre, mais principalement d'y faire amas des peaux de ces bestes comme l'une des meilleures et plus riches marchandises qu'ils ayent. Aucune fois eux-mesmes y passent avec chiens, filetz et cordes pour les chasser, attendu qu'elles y sont tout ainsi sauvages que nos daims ou chevreuils par deçà, et les courent à force comme qui courroit le cerf. Prises qu'ils les ont, soudain on les escorche, et la chair est pour les esclaves ou pour les naturels du païs. Ils gardent donc les peaux et les font seicher en quelques vaisseaux propres à cela, y mettans de la terre et du sel, à la fin qu'elles ne se gastent ou pourrissent; et c'est de quoy ils font les marroquins tant célébrez par notre Europe ».

tée, où les filles du Zeus à l'égide, les Nymphes, faisaient lever les chèvres de leurs gîtes du mont : quel dîner pour nos gens ! Vite, l'on prend à bord les arcs courbés et les épieux aux longues douilles ; les tireurs se déploient, partagés en trois bandes, et les dieux nous octroient une si belle chasse que mes douze vaisseaux ont chacun leurs neuf chèvres ; pour mon bord seulement, on en prélève dix. Aussi, tout un grand jour, jusqu'au soleil couchant, nous restons au festin : on avait du bon vin, des viandes à foison !

« La terre des Yeux Ronds était là, toute proche : nous voyions ses fumées ; nous entendions leurs voix et celles de leurs chèvres... Au coucher du soleil, quand vient le crépuscule, on s'étend pour dormir sur la grève de mer ». Mais Ulysse, dès l'aube, réunit l'assemblée et déclare son intention d'aller à la côte en face :

« Fidèles équipages, le gros de notre flotte va demeurer ici; mais je vais prendre, moi, mon navire et mes hommes ; je veux tâter ces gens et savoir ce qu'ils sont, des bandits sans justice, un peuple de sauvages ou des gens accueillants qui respectent les dieux ».

Je dis et, m'embarquant, j'ordonne à l'équipage d'embarquer à son tour et de larguer l'amarre. Mes gens sautent à bord et vont s'asseoir aux bancs, puis, chacun en sa place, la rame bat le flot qui blanchit sous les coups.

Ulysse, avec son seul navire et ses cinquante et un compagnons (cinquante rameurs et le pilote), traverse le détroit, qui doit être sans largeur :

Nous eûmes vite atteint l'endroit, d'ailleurs tout proche, où, sur le premier cap et dominant la mer, s'offrait à nos regards une haute caverne ombragée de lauriers. Elle servait d'étable à de nombreux troupeaux de brebis et de chèvres; au devant, une cour profonde était enclose de gros blocs arrachés, de chênes à panache et de pins au long fût. C'est là que notre monstre humain avait son gîte ; c'est là qu'il vivait seul, à paître ses troupeaux, ne fréquentant personne, mais toujours à l'écart et ne pensant qu'au crime. Ah ! le monstre étonnant ! il

n'avait rien d'un bon mangeur de pain, d'un homme : on aurait dit plutôt quelque pic forestier qu'on voit se détacher sur le sommet des monts.

Que l'on note bien cette description de l' « Œil Rond », l'Homme-Montagne... On arrive au port de terre ferme :

Je débarque et j'ordonne à mon brave équipage de garder le vaisseau sans bouger de la grève ; mais je pars, n'emmenant que douze hommes d'élite que j'avais désignés. J'emportais avec moi une outre, en peau de chèvre, de ce vin noir si doux, que le fils d'Évantheus, Maron, m'avait donné.

Rapidement, nous arrivons à la caverne : il n'était pas chez lui ; il était au pacage avec ses gras moutons. Nous entrons dans la grotte et faisons la revue : claies chargées de fromages ; agnelets et chevreaux dans les enclos bondés, — chaque âge avait ses stalles, les aînés par ici et les cadets par là, plus loin les nouveau-nés ; — des vases en métal, tous regorgeant de lait, les terrines, les seaux, qui lui servaient à traire.

La caverne est immense, au fond de sa cour profonde ; les gens d'Ulysse ne se sentent pas à l'aise en cette double prison. Ils voudraient redescendre à leur navire tout de suite. Ulysse les oblige à demeurer :

... Nous restons. Nous faisons du feu, un sacrifice, et, nous étant servis, nous mangeons des fromages. Puis, dans la grotte assis, nous restons à l'attendre.

Le voici qui revient, ramenant son troupeau : il porte à pleine charge un tas de branches mortes, pour le feu du souper ; sous la voûte, il les jette avec un tel fracas qu'éperdus, nous fuyons au fond de la caverne. Il fait alors entrer dans cette vaste salle tout le troupeau dodu des femelles à traire ; mais il laisse au dehors, dans le creux de la cour, les boucs et les béliers. Puis il ferme l'entrée avec un gros rocher qu'il lève et met debout : même avec vingt-deux hauts fardiers à quatre roues, on n'eût pas fait bouger cette pierre du sol.

Il trait ses brebis et ses chèvres, puis ranime le feu et c'est alors seulement qu'il aperçoit dans le fond de la ca-

verne le groupe de nos treize Achéens. Il les interroge et le dialogue s'engage avec Ulysse :

Le Cyclope. — Dis-moi donc le mouillage où tu mis, en venant, ton solide navire? est-ce au bout de la pointe ou plus près?... que je sache!

Ulysse. — Mon navire est brisé : oui! l'ébranleur du sol, Posidon, l'a jeté sur les roches du cap, au bout de votre terre, où nous poussa le vent qui nous portait du large; seuls, ces amis et moi avons sauvé nos têtes.

Le Cyclope prend deux Achéens, les assomme et les dévore, puis s'endort, « la panse remplie de chair humaine et de lait non mouillé qu'il buvait par-dessus ». Dès l'aube, il se réveille, soulève le rocher qui lui sert de portail, fait sortir ses bêtes et remet en place le rocher pour conserver sa provision de chair humaine qui pourrait s'enfuir. Tout le jour, Ulysse prépare sa vengeance et le salut de ses gens : d'un tronc d'olivier qu'il trouve dans la caverne, il fait un épieu pointu, dont il éborgnera le monstre... Au soir, le Cyclope revient et la scène de la veille se répète. Mais, quand il a, de nouveau, dévoré deux des Achéens, Ulysse l'enivre :

Il se renverse alors et tombe sur le dos... Bientôt nous le voyons ployer son col énorme, et le sommeil le prend, invincible dompteur. Mais sa gorge rendait du vin, des chairs humaines, et il rotait, l'ivrogne!

J'avais saisi le pieu; je l'avais mis chauffer sous le monceau des cendres; je parlais à mes gens pour les encourager : si l'un d'eux, pris de peur, m'avait abandonné!... Quand le pieu d'olivier est au point de flamber, — tout vert qu'il fût encore, on en voyait déjà la terrible lueur, — je le tire du feu; je l'apporte en courant; mes gens, debout, m'entourent : un dieu les animait d'une nouvelle audace. Ils soulèvent le pieu : dans le coin de son œil, ils en fichent la pointe. Moi, je pèse d'en haut et fais tourner le pieu... Et le sang bouillonnait autour du pieu brûlant : paupières et sourcils n'étaient plus que vapeurs de la prunelle en flammes, tandis, qu'en grésillant, les racines

flambaient. Il eut un cri de fauve. La roche retentit. Mais nous, épouvantés, nous étions déjà loin.

A ce cri, les Cyclopes voisins accourent, l'interrogent et, ne comprenant rien de sa réponse, rentrent chez eux. Polyphème ne sait plus au juste quelle heure il est : il va, en pleine nuit, soulever son rocher du portail ; mais les bêtes ne sortent qu'à l'aube et, parmi elles, Ulysse et ses compagnons sous le ventre des béliers :

Dès qu'on est un peu loin de l'antre et de la cour, je me déprends d'abord, puis je délie mes hommes, et, courant et poussant les bêtes trottinantes, que leur graisse alourdit, nous rentrons au navire, avec de longs détours... Ah! la joie de nos gens à nous voir reparaître, échappés à la mort!... et les pleurs et les cris sur ceux qui ne sont plus! Mais, les sourcils froncés, je défends que l'on pleure. J'ordonne qu'au vaisseau, l'on jette sans retard tout un lot de brebis à l'épaisse toison et que, sur l'onde amère, au plus tôt l'on reparte.

On saute à bord ; on fait force de rames ; on revient au cap, puis au détroit. Comme Polyphème apparaît au sommet de la pointe, Ulysse le raille :

Je dis et, dans son cœur, redouble la colère. D'une grosse montagne, il arrache la cime. Il la lance. Elle tombe au devant du navire à la proue azurée. La mer, sous la tombée de la roche, s'ébranle, et le flot de retour nous ramène à la terre, où ce grand coup de flux nous fait presque toucher. Mais, prenant à deux mains notre plus longue gaffe, je pousse à éviter et j'excite mes gens, en leur donnant les ordres.

Une seconde algarade d'Ulysse leur vaut une seconde pierre qui, tombant derrière le navire, le pousse vers la Petite Ile :

Nous revoici dans l'île où nous avions laissé le gros de notre flotte : sur les bancs des vaisseaux ou campés alentour, nos tristes compagnons restaient à nous attendre. On aborde, on échoue le vaisseau sur le sable; on tire de la cale les moutons

du Cyclope; j'en fais si bien les lots que personne en partant n'a pour moi de reproches. Seul, je suis mieux traité : à mon lot de moutons, les compagnons guêtrés ajoutent un agneau, que j'offre sur la grève au dieu des nuées sombres, au roi de tous les êtres, à Zeus, fils de Cronos...

Durant tout ce grand jour, jusqu'au soleil couchant, nous restons au festin : on avait du bon vin, des viandes à foison! Au coucher du soleil, quand vient le crépuscule, on s'étend pour dormir sur la grève de mer. Mais sitôt qu'apparaît, dans son berceau de brume, l'Aurore aux doigts de roses, j'ordonne à tous mes gens d'embarquer sans retard et de larguer l'amarre. Mes gens sautent à bord et vont s'asseoir aux bancs; puis, chacun en sa place, la rame bat le flot qui blanchit sous les coups...

Toute l'antiquité avait reconnu un volcan en cet Homme-Montagne, qui hurle, rote, vomit et lance des pierres. On lit dans le *Traité de Géologie* d'A. de Lapparent (I p. 381 et suivantes) :

Le type normal de l'activité volcanique est une succession de *paroxysmes* ou *éruptions,* séparés les uns des autres par des périodes de repos plus ou moins complet (cf. *les sommeils, les réveils et les terribles colères du Cyclope*). Chaque paroxysme met en évidence, d'une part la force élastique des gaz intérieurs, capable de provoquer de violentes explosions (cf. *les cris du Cyclope*), et, d'autre part, la tendance à l'ascension des matières fluides sous l'écorce. Ces deux sortes de manifestations se produisent quelquefois l'une sans l'autre. Mais, d'ordinaire, elles ont lieu toutes les deux, le phénomène explosif précédant toujours l'ascension de la lave. Les signes précurseurs d'une éruption consistent dans l'accroissement des émissions de vapeur et dans la production d'ébranlements du sol avec bruits souterrains (cf. *les gémissements et grondements du Cyclope*).

Les navigateurs nous ont raconté déjà (cf. *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 154 et suiv.) les terribles colères des volcans de la mer du Sud et les pierres « grosses comme des chaloupes », lancées par eux :

Les explosions produites par la vapeur d'eau projettent en l'air la lave de la surface et les écumes qui la recouvrent. Ces éléments, devenus solides dans leur course aérienne et mêlés aux fragments que les explosions enlèvent aux parois du cratère, retombent en partie dans la cheminée pour être de nouveau projetés; mais la plupart viennent tomber à l'extérieur du cratère. La grosseur des blocs rejetés varie habituellement de celle de la tête humaine à la dimension du poing. Mais on en peut voir de beaucoup plus gros : en 1533, le Cotopaxi a rejeté des masses de 3 mètres et, en 1823, le Vésuve a lancé des morceaux d'un conglomérat de scories ayant jusqu'à 2 m. 50 de diamètre. La force de projection des volcans est énorme. Les blocs lancés par l'Etna peuvent aller jusqu'à 2.000 mètres.

Polyphème lance une pierre énorme qu'il fait tournoyer, ἧκ' ἐπιδινήσας : « Lorsque les projections du volcan, — disent les géologues, — ont été animées dans leur chute d'un mouvement giratoire, elles donnent naissance aux bombes volcaniques ».

Les volcans vomissent, comme notre Cyclope, un flot de vin sombre :

Le fait capital d'une éruption volcanique est l'émission de la lave. Le mot *lave* désigne simplement une roche en fusion et peut s'appliquer à des produits très différents par leur texture, leur densité, leur aspect et leur composition (cf. *les matières liquides et les morceaux solides, vomis par le Cyclope*). La lave est toujours caractérisée par la présence de matières vitreuses, c'est-à-dire amorphes, et de cristaux, qui s'écoulent avec la masse liquide en perdant quelquefois, par l'effet de la température, la netteté de leurs arêtes. L'éruption proprement dite commence par des craquements dans le cratère, dont les parois internes s'écroulent en partie. Leurs fragments, mêlés à des blocs de lave incandescente, formeront les *bombes* et les *lapilli* ou *rapilli*. Le bruit des éruptions est tantôt intermittent, tantôt continu comme un roulement de tonnerre. La cheminée du volcan, pendant l'éruption, peut être considérée comme une mine en charge continue (cf. *l'estomac du Cyclope*).

En arrivant dans l'île de Stromboli, — raconte Spallanzani (p. 11 et suiv.), — j'avais choisi mon logement dans une maisonnette située à deux milles du volcan. Le vent du Sud-Ouest soufflait avec impétuosité. Le ciel, qui était serein et que la lune n'éclairait pas, brillait au-dessus du volcan. On eût dit d'une aurore boréale, qui, de temps en temps devenait plus rouge et plus resplendissante. Alors les jets de pierres enflammées s'élevaient plus haut, les grêles étaient plus épaisses et le bruit qui les suivait plus retentissant. Les habitants me disaient que ces éruptions-là étaient peu de chose en comparaison de plusieurs autres, qui, en peu d'heures, avaient lancé des pierres sur l'île entière, au grand dommage des vignobles et des bois voisins du volcan... Le volcan éclata : un jet énorme de laves embrasées, teintes d'un rouge obscur et enveloppées de fumée, partit subitement du sommet de la côte et s'élança dans les airs. Une partie de ces matières retomba sur la pente et roula en débris. Les plus gros s'échappaient en larges bonds, se précipitaient dans la mer, et, au moment de leur immersion, produisaient un son aigu semblable à celui du fer rouge quand le forgeron le plonge dans l'eau...

C'est au pied de l'Etna que les Anciens retrouvaient les rochers du Cyclope et, sur le flanc de la montagne, Virgile (*Æneid.* III v. 570 et suiv.) faisait apparaître Polyphème aux yeux d'Énée. Les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 252) décrivent encore au pied de l'Etna, un peu au Nord de Catane, les *quatre* îlots des Cyclopes :

Droit en face de la ville de Trizza, à environ 1 mille au S.-O. du cap Molino et à moins de 1/3 de mille de terre, gisent les Faraglioni (les *Cyclopum Scopuli* des Anciens). Ces quatre petits îlots escarpés ont une apparence singulière : le plus grand et le plus voisin du cap est plat et a environ 5 mètres de hauteur; les autres sont pointus et ont des sommets respectivement élevés au-dessus de la mer de 42, 27 et 22 mètres; les deux îlots de l'Ouest sont reliés à la terre par des petits fonds; une roche à fleur d'eau gît à deux encablures environ dans l'O. q. S.-O. du plus Ouest et à une centaine de mètres de la côte.

Rien dans ce site ne peut convenir à la description odysséenne : nous n'avons ni la Petite Ile aux Chèvres et son port clos, ni les *deux* Pierres lancées par Polyphème, et les *Instructions* ne semblent connaître aucune caverne sur la côte en face.

On peut mouiller avec des circonstances favorables dans la baie de Trizza, formée entre le cap Molino et les rochers Cyclopes; la baie est ouverte à l'Est, mais le cap la protège un peu contre le vent de N.-E. Un grand navire peut mouiller, par 37 mètres, à 3 encablures de la plage, qui est composée de grandes pierres noires; le fond est de gros sable noir. Les navires doivent appareiller quand des nuages épais s'amassent sur le mont Etna, parce que c'est un signe précurseur de la brise du large.

Les *Instructions* notent pourtant avec soin les grottes et cavernes de cette côte sicilienne :

Au Sud du cap Scaletta, la plage se continue sur une longueur de 3 milles jusqu'au Capo d'Ali, pied d'un morne escarpé avec quelques rochers à sa base. La ville d'Ali, renommée par ses eaux minérales, s'élève en dedans du cap sur la pente du mont Scuderi, qui a 1.250 mètres de hauteur. Auprès du sommet aplati, il existe une caverne d'où le vent sort en soufflant avec une certaine violence.

Au Nord du cap Sant' Andrea, à peu de distance, on trouve une autre pointe, celle de Castellucio, qui forme avec elle l'anse de ce nom. L'Isola, petite presqu'île placée entre les caps Sant' Andrea et Taormina, fait avec ceux-ci deux autres anses. On voit, dans ces trois anses, plusieurs curieux rochers, de marbre rouge grossier, percés de grandes grottes dans lesquelles s'abritent d'innombrables pigeons sauvages.

Ce n'est donc pas sous l'Etna qu'il faut chercher les deux Pierres et l'antre de Polyphème.

Dans le voisinage d'une autre terre volcanique, les Hellènes connurent un peuple des « Yeux » qu'ils nommaient *Opiques*, Ὄπικοί, et qu'ils localisaient au voisinage de Cume « l'Œillère » : Κύμης τῆς ἐν Ὀπικίᾳ, dit Thucydide

(VI 4 5), Κύμη ἐν Ὀπικοῖς, dit le périple de Scymnus (v. 236-238). Cume passait pour la plus ancienne des villes d'Italie. La date de sa fondation a soulevé d'interminables discussions qu'Helbig a résumées en un appendice à son *Épopée homérique* (p. 553) :

Eusèbe fixe la fondation de Cume en l'année 1049 avant J.-C. Strabon proclame cette ville comme la plus ancienne colonie fondée par les Grecs en Occident et Velleius Paterculus dit qu'elle fut fondée avant la colonisation de l'Asie-Mineure par les Éoliens... Mais la critique historique a le droit et même le devoir de rejeter des dates aussi artificiellement arrêtées. Il ne faut pas considérer Cume comme un précurseur dans la colonisation hellénique de l'Occident, où les plus anciens établissements des Grecs datent du VIII^e^ siècle avant notre ère. Thucydide, qui a puisé aux meilleures sources, considère Naxos de Sicile comme le premier de ces établissements.

La situation même de Cume indique un établissement étranger sur une côte barbare[1]. Depuis le promontoire rocheux de Gaète jusqu'au cap rocheux de Misène, la côte de l'Italie sur la mer Tyrrhénienne « est basse, sablonneuse, avec une plage de sable limitant à la mer une région plate et marécageuse », nous disent les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 77). Une ligne de lagunes ou de marais borde à l'intérieur cette plage, si bien qu'entre les vagues du large et les eaux plus ou moins stagnantes de l'intérieur, la rive n'est qu'un mince cordon sablonneux : les soixante ou quatre-vingts kilomètres de cette grève, étirée du Sud au Nord, longent trois régions très diverses. Au Nord, entre les rochers de Gaète et les pentes du Massique, la vallée resserrée du Garigliano (ancien Liris) dé-

[1] Je renvoie une fois pour toutes au livre si commode de J. Beloch, *Campanien*, où le lecteur trouvera des cartes excellentes et, rassemblés et commentés, tous les textes antiques qui ont trait à cette région. Pour ne pas encombrer de notes inutiles le bas de mes pages, il est entendu que le lecteur recourra, pour toute vérification de textes, à l'*Encyclopædie* de Pauly-Wissowa.

(*cf.* p. 118 et suiv.)

LE CYCLOPE.

DE CUME A NAPLES.

bouche en un delta boueux, ancien golfe comblé, où Minturnes trempe encore dans le marécage. Au centre, la vaste plaine de Campanie, l'*Ager campanus*, la *Terre de Labour*, monte lentement jusqu'au pied de l'Apennin, sur les deux rives du Vulturne et du Clanius. Au Sud enfin, entre cette plaine de Campanie et le golfe de Naples, surgissent les *Champs* ou plutôt les *Monts Phlégréens*, qui sont un massif abrupt.

Ces Champs Phlégréens, comme leur nom grec l'indique, τὰ Φλεγραῖα Πεδία, sont une région incandescente[1], travaillée et traversée par les feux souterrains (φλέγω, *brûler, flamber*, cf. le latin *flagro*). Sur dix ou douze kilomètres d'Ouest en Est et sur six ou sept kilomètres de Sud en Nord, ils dressent et étalent leurs tufs volcaniques, les uns d'origine marine, les autres d'origine terrestre, qui, tous, se présentent sous la couleur d'un blanc éblouissant : ce sont les « Collines de Terre Blanche », *Leucogæi Colles*, des Gréco-Latins. Dans cette masse de tuf, les roches volcaniques, laves et trachytes, ont de-ci de-là injecté leurs filons et leurs blocs. Le plateau est assez haut : son point culminant, au couvent des Camaldules, dépasse 450 mètres. A l'extérieur, il tombe de tous côtés par un talus à pic de cent ou cent-cinquante mètres : les dépressions maritimes ou continentales, qui l'enclosent, en font une sorte d'île. Au Nord, la plaine campanienne, à

[1] Cf. d'Argensola *Conq. des Moluques* I p. 272 : « Dans treize jours, on fut à la vue des Azores et l'on passa entre l'isle Gracieuse, qui est petite, mais fertile et bien peuplée, et celle de Saint-George où l'on vit de grands feux qui s'élevoient fort haut. On en apprit ensuite la cause à Angla, par l'évêque de ces isles qui y fait sa résidence. Cet évêque dit que, le premier de juin de cette année, il y avoit eu dans l'isle de Saint-George des tremblemens de terre épouvantables; qu'on y avoit ouï des voix et des hurlemens de démons; qu'entre les autres effets terribles de ces tremblemens, la terre s'étoit ouverte en trois endroits, d'où l'on voioit couler jusqu'à la mer des ruisseaux de feu; qu'ensuite il s'étoit encore fait sept autres ouvertures, d'où il sortoit de même une matière embrasée et liquide qui formoit plusieurs torrens, dont un prenoit son cours

l'Ouest, la mer libre et sa plage inondée, au Sud, le golfe de Naples l'entourent de leurs fossés ; à l'Est, c'est la vallée étroite, mais profonde du fleuve Sébéthos qui le sépare entièrement du Vésuve et, par un détroit de champs boueux, établit la communication entre la plaine campanienne de l'intérieur et le golfe napolitain du dehors.

Ainsi échouée au flanc de la fertile Campanie, cette île volcanique[1] fut toujours pour les peuples de la mer une station de commerce ou de colonisation et, comme dans les autres îles méditerranéennes, l'alternance de la capitale insulaire rappelle la différence des occupations successives : suivant, en effet, que les peuples de la mer furent des colons à demeure ou de simples commerçants, la capitale de cette île phlégréenne oscilla de l'une à l'autre façade.

Les Hellènes, qui voulaient exploiter tout ensemble les eaux du Golfe et les champs de Campanie, fondèrent leur colonie de Néapolis au bord du golfe intérieur, sous un abri du Bora, mais sur le détroit terrien du Sébéthos, à l'entrée de la plaine campanienne, au penchant des collines qui regarde la grande terre : Naples est toujours demeurée sur cette façade orientale. Avant les Hellènes, c'est sur la façade occidentale que, regardant la mer libre et

du côté d'un hermitage qui étoit là auprès; que neuf hommes y étant accourus pour sauver de l'embrasement quelques ruches d'abeilles, il s'étoit fait une autre ouverture où sept avoient été engloutis et les deux autres brûlez par le feu qui en sortoit, et qu'il étoit tombé de tous côtez une si grande quantité de cendres, que la terre en avoit été couverte de la hauteur d'un empan. Aussi quand les Espagnols passèrent devant cette isle, elle étoit encore toute en feu ».

[1] *Octobre 1912.* — Quand on entre par le Sud dans le golfe de Naples, en franchissant le détroit de Capri, ce qui frappe les yeux du navigateur sur la côte napolitaine du Nord, c'est moins peut-être le Vésuve, malgré sa masse, son profil et son panache de fumées, que cette île phlégréenne dont les blanches falaises, éclairées à vif, semblent comme une façade de bastions que couronne dans le ciel un beau diadème de pins-parasols et sur lesquels le Gauros et les Camaldules érigent leurs deux pitons symétriques. Au devant, la

tournant le dos au continent, avait été installé le premier comptoir de Cume. Simple débarcadère, entrepôt fortifié, Cume ne labourait que « les champs humides » : elle achetait aux Barbares de la terre ferme leurs produits agricoles et pastoraux ; elle leur vendait les manufactures des lointains pays industriels. Cume, sans autre domaine que les jardins et plantations de ses faubourgs, avait pris, elle aussi, comme la ville des Phéaciens, l'un de ces promontoires ou îlots parasitaires, dont parle Thucydide ; ses ruines, au rebord occidental de l'île phlégréenne, sont juchées sur une sorte d'îlot presque indépendant, un bloc de noir trachyte qui ne tient aux Collines Blanches que par un isthme étroit et bas.

*
* *

Avril 1901 (août 1925)[1]. — De Naples, par le tunnel de Fuorigrotta, puis au long du golfe de Pouzzoles, nous sommes venus à cette plage de la grande mer, que les marins nomment encore Plage de Cuma. Au Sud, le Lago del Fusaro et ses rives inondées, au Nord, le Lago di Licola et ses fourrés de joncs borderaient la terre d'un marécage continu, si, pour les séparer l'un de l'autre, Cume n'érigeait pas sa butte et son territoire asséché :

mer étale son miroir, sur lequel se détache la conque ouverte de Nisida, dont les chemins et sentiers dessinent comme les rangées de sièges d'un grand amphithéâtre. Cette côte forestière apparaît plus belle encore et plus hospitalière, quand on la compare à l'âpre et rocailleuse façade de la presqu'île de Sorrente que l'on vient de longer et qui n'a jamais offert, à l'état de nature, que pierres à vif et calcaires dénudés : il a fallu le travail obstiné de l'homme pour créer dans le roc les jardins de Sorrente, en face de cette terre volcanique du Nord où plantes, bêtes et humains, tout pousse et se multiplie « sous les ondées de Zeus ».

[1] Notes de mon premier voyage odysséen avec M^me^ V. Bérard ; à deux reprises, je suis revenu, en 1912 avec MM. Fr. Boissonnas et Olivier Taigny et en 1925, surtout, avec M^me^ V. Bérard, reprendre les vues de ce pays napolitain et compléter, ligne par ligne, mes notes primitives.

La lagune de Licola, — disent les *Instructions* (nº 732 p. 77), — est une étroite bande d'eau de 1 mille 1/2 de longueur qui communique par sa partie Sud avec la mer. A l'extrémité Sud de la lagune, on voit les ruines de l'ancienne ville grecque de Cume, qui a donné son nom à la plage appelée aujourd'hui plage de Cuma. A 3 milles environ dans le Sud de Cume, s'élève la tour Alta ou Gavetta, sur une pointe rocheuse, à l'extrémité de la plage de sable, basse et boisée, qui borde la lagune de Fusaro, dont l'extrémité était autrefois à petite distance au Sud de la tour.

Entre les lagunes et la mer, un long cordon de sables et de pinèdes étire sa grève presque droite depuis les roches qui portent au Sud la Tour Alta jusqu'aux roches lointaines qui, à trente kilomètres dans le Nord, marquent l'embouchure du Vulturne[1].

Nos marins donnent le nom de « haute » à cette tour du Sud, perchée tout au bout de la lagune Fusaro. A plus forte raison, pourrait-on nommer haute, dressée, perchée, cette ville de Cume, qui serait l'un des plus beaux exemples de « ville haute », αἰπὺ πτολίεθρον, à la mode homérique. En bas, la plage de sables fins, où la vague vient mourir, sert encore au débarquement : une courte jetée de roches et une maison de douane indiquent qu'en ce point les barques et les petits voiliers amènent toujours leur pêche ou leur chargement. Cette plage n'a pas deux cents mètres de large, sous la butte trachytique, qui surgit à 84 mètres d'altitude et dont les roches noires, d'éclat métallique, et les flancs taillés à pic n'offrent aucune prise à l'escalade des marins. Au pied, un enclos de murs blancs et une porte solide protègent une source où les douaniers viennent faire leur provision. Au sommet, une maison blanche est

[1] Sénèque, qui a suivi cette plage pour se rendre à la villa de Servilius Vatia, la décrit fort exactement *Épit.* 55 : Diutius vehi perseveravi, invitante ipso littore, quod inter Cumas et Servilii Vatiæ villam curvatur et hinc mari, illinc lacu, velut angustum iter clauditur.

leur guette, qui surveille au loin la mer, et leur résidence d'été. Vers cette maison du sommet, monte en se repliant un escalier taillé en pleine roche. Toutes les marches en ont été faites de main d'homme : à mesure que l'on s'élève, la roche nue fait place, peu à peu, à des terres plus friables, que les buissons ont envahies. En haut, la maison des douaniers est entourée d'un petit jardin, d'un arpent de vignes et de fourrés épineux.

Le sommet est couvert de ruines : les cités successives, qui vinrent planter ici leur acropole, y ont laissé des fondations de pierres ou de briques. Quelle admirable situation pour un observatoire de marins ! Cette guette domine une étendue presque sans bornes de vagues et de grèves désertes. Au devant, la mer du large, calme, plate, miroite sans une onde jusqu'aux îles Pandataria et Pontiæ. A droite, vers le Nord, la longue plage ourlée d'écumes déploie sa courbe régulière qui s'en va jusqu'aux monts brumeux de Gaète et au delà : dans le cadre noir des pins ou des maquis, où viennent jouer des familles de sangliers avec leurs marcassins, une plaque rectangulaire d'étain moiré, un long carré d'argiles cuites et quelques fils d'argent dessinent la place des deux lagunes Licola et Patria, l'une inondée, l'autre presque sèche, et le cours sinueux des rivières et des fleuves ; à intervalles réguliers, cette grève est jalonnée par les vieilles tours de guette, qui rappellent encore les tristes jours des descentes barbaresques. Le lointain promontoire de Gaète, à soixante kilomètres d'ici, ne limite pas l'horizon. Au delà, une nouvelle courbe de sables fuit vaguement jusqu'aux deux pointes rocheuses du Monte Circeo, l'ancienne île de Circé. Et, tout au fond du ciel, au-dessus du Circeo et de Gaète, le fronton aigu des monts Albains fait le dernier portant de cet admirable décor.

A gauche de l'acropole, vers le Sud, la même plage ourlée d'écumes, les mêmes sables d'or et la même haie de pinède bordent la lagune de Fusaro de leur courbe aussi

régulière ; mais brusquement l'horizon prochain est fermé par les monts de Misène (qui s'appellent aujourd'hui Monte di Procida), en face des îles basses de Procida et Vivara et de l'île haute d'Ischia.

Nous avons fait le tour de l'acropole, qui, de toutes parts, vers le continent comme vers la mer, tombe presque à pic. Pour les marins, elle n'est accessible que par l'échelle de pierre que nous avons gravie tout à l'heure ; elle n'offre aux terriens qu'un abord un peu moins escarpé : cette roche, entièrement isolée, est une île véritable, qui, de la grande terre, apparaît avec la silhouette d'un îlot ; son bloc de pierres noires et coupantes, enlisé dans le sable marin, est tout à fait distinct des Collines Blanches qui font le rebord du plateau phlégréen. Au Nord et au Sud, elle plonge sur la plaine profonde qui l'encercle et lui sert de fossé : des maquis, des vignes enlacées aux arbres, des plantations de mûriers et de peupliers, des fourrés de châtaigniers et de chênes verts, des pêchers et des poiriers en fleurs lui font au pied comme une autre mer de verdures. Vers l'Est, entre les Collines Blanches et la butte, se creuse moins profondément une longue dépression, tout emplie de vignes et de cultures, — un *aulon*, un canal, nous diront tout à l'heure les historiens antiques, — dont le point le plus élevé n'est pas à 25 mètres au-dessus de la mer, alors que le sommet de l'acropole est à 84 et que les collines phlégréennes dépassent 100 ou 150.

De l'acropole, on descend vers cet *aulon* par un large palier, sur lequel s'étalait la ville des siècles classiques : elle regardait et surveillait la terre ferme. Les archéologues viennent d'y dégager l'esplanade d'un temple et une porte du rempart, encore munie du pavé de sa route romaine. Ils ont fouillé, en dessous, la grotte de la Sibylle. Quelqu'intéressantes qu'aient été leurs trouvailles, c'est dans l'acropole même, et non dans la ville, je crois, qu'il faudrait porter la pioche : avec peu de travail et à peu de

frais, on arriverait à explorer jusqu'au roc tout l'emplacement de la première Hypérie, antérieure de deux ou trois cents ans à cette Cume du VIII^e^ siècle, dont le musée de Naples garde déjà les précieuses reliques.

Du côté de la terre, malgré le fossé de l'*aulon*, la ville dut toujours se munir de remparts pour compléter sa forteresse naturelle. Le flanc de la butte porte encore les murailles en ruines, que les occupants successifs dressèrent contre la cupidité ou contre la juste colère des terriens. Car durant les vingt ou trente siècles de son histoire écrite, Cume vit constamment les mêmes guerres se renouveler. Ce fut toujours une ville des étrangers. Place de commerce ou nid de pirates, elle était pour les terriens un perpétuel sujet de craintes et d'alarmes, un constant objet de cupidité et d'envie. Tantôt par leurs richesses, tantôt par leurs méfaits, tous les gens de mer ou de guerre qui vinrent occuper ce site attirèrent contre leurs murailles les attaques des indigènes. Cume est déserte depuis 1207 : les Napolitains vinrent alors la détruire à cause de l'appui qu'elle donnait aux pirates. Au IX^e^ siècle déjà, les Napolitains en avaient délogé les corsaires sarrasins. Deux siècles plus tôt, les mêmes Napolitains étaient venus l'incendier pour en expulser les Lombards (740). Avant les Lombards, les Goths de Totila avaient fait, de cette forteresse imprenable, le centre de leurs razzias et le coffre-fort de leurs vols. L'historien byzantin Agathias (*Hist.* I 8 et suiv.) nous raconte longuement les opérations de Narsès contre cette place (554) :

Cume est une ville d'Italie, très forte et telle que la prise en est fort difficile. Car elle est bâtie sur une butte d'un abord malaisé et fort escarpée ; c'est comme la guette de toute la mer Tyrrhénienne. Sur la grève, en effet, la butte surgit ; à ses pieds, le flot vient briser et mugir ; en haut, une enceinte de tours et de remparts la couronne de ses ouvrages très solides. Les rois goths Totila et Teias avaient l'habitude de déposer en cette forteresse, comme en un lieu de toute sûreté, ce qu'ils

possédaient de richesses et d'œuvres d'art. Narsès, dès son arrivée en Campanie, eut à cœur d'enlever au plus vite la ville et le trésor, afin de priver les Goths de ce port de refuge.

Narsès, avec toute son armée, tente l'escalade : arrivés au pied du rempart, les soldats font rage de leurs javelots, de leurs flèches, de leurs frondes et de toutes leurs machines de siège. Les Goths répondent des mêmes armes avec autant de vigueur. Après quelques jours d'inutiles assauts, Narsès doit recourir à la ruse : grâce aux carrières abandonnées, que l'on nomme Antre de la Sibylle, il atteint et fait saper le pied du rempart ; la brèche est ouverte. Mais la ville résiste toujours et il faut un long blocus pour la réduire.

Aux temps classiques, durant la première antiquité, avant l'établissement de la paix romaine, les Hellènes, qui s'étaient rendus maîtres de Cume, subirent les mêmes attaques des indigènes. En l'année 524 avant Jésus-Christ, — raconte Denys d'Halicarnasse (VII 3 et suiv.), — « sous l'archontat de Miltiade, Cume, ville grecque chez les Opiques, Κύμην τὴν ἐν Ὀπικοῖς ἑλληνίδα πόλιν, est attaquée par les Étrusques, les Ombriens, les Dauniens et d'autres Barbares encore, qui n'avaient contre elle aucun autre motif de haine que sa prospérité : Cume était alors vantée à travers l'Italie pour sa richesse, sa grandeur et ses autres avantages et pour sa possession tant du coin le plus fertile de la Campanie que des admirables mouillages autour du cap Misène ». Attirés par ces richesses, 500 000 fantassins, appuyés de 18 000 cavaliers, marchent contre elle. Les Cuméens, après avoir assuré la garde de leurs remparts et de leur flotte, n'ont que 4500 fantassins et 600 chevaux à mettre en ligne. Ils offrent pourtant la bataille dans l'étroite vallée, dans « le canal », qui sépare leur ville des collines phlégréennes. Avec l'aide du tonnerre et des dieux, ils mettent en fuite cette multitude de Barbares.

Mais un siècle plus tard, les Samnites, s'étant emparés de la Campanie, battent en ce même endroit l'armée cuméenne et forcent les remparts de la ville qu'ils pillent (421). Tous ceux des habitants, qui ne peuvent pas s'enfuir, sont vendus comme esclaves. Les Barbares prennent les Cuméennes pour femmes. Désormais, tout en gardant quelques souvenirs de son hellénisme, Cume n'est plus qu'un bourg campanien, parlant encore le grec, mais vivant à la mode des Opiques (Dion. Hal. XV 6).

C'est une histoire de même sorte que le poète odysséen nous racontait plus haut au sujet des Phéaciens (*Odyss.* VI 4-10) : « Jadis ils habitaient Hauteville en sa plaine ; mais, près d'eux, ils avaient les Cyclopes altiers, dont ils devaient subir la force et les pillages. Aussi Nausithoos au visage de dieu les avait transplantés loin des pauvres humains et fixés en Schérie... ». Je traduis par « Hauteville en sa plaine » les deux mots du poète *Hypereié euruchoros*, Ὑπερείη εὐρύχορος, la « Hauteur aux vastes campagnes ». Il faudrait en langage historique traduire : « Cume de Campanie, au voisinage des Opiques » ou, mieux, « des Oinotriens ».

A n'en pas douter, *Hypérie* signifie en grec la *Ville d'en Haut*, la *Ville Perchée*, la *Ville Dressée*, la *Ville du Dessus*, ὑπέρ. Dans les langues sémitiques, c'est le verbe *koum* qui rend le plus exactement les idées de *se dresser, se tenir droit* et *au-dessus* ; le substantif *koum'a* désigne *la stature* et *la hauteur*, et *Kumé*, Κύμη, serait une parfaite transcription ionienne soit de ce substantif, soit de la forme participiale identique *koum'a* : de ce participe, l'épithète *Hypérie*, ὑπερείη, serait un équivalent plus exact encore. Cume mérite cette appellation et, par son nom le plus habituel, Cume de la Campagne, Kumé de Campanie, Κύμη τῆς Καμπανίας, mérite aussi l'épithète εὐρύχορος, *aux vastes campagnes*, que le poète donne à son Hypérie.

Entre les Gens des Yeux Ronds, qui tracassaient la première ville phéacienne, et les Opiques, qui tracassèrent

plus tard la ville grecque, voit-on grande différence? Du haut de leurs collines, les Barbares du continent tournaient toujours leurs regards envieux vers cette ville étrangère dont ils fréquentaient le marché, dont ils connaissaient les richesses[1]. Ils y venaient vendre leur laitage (comme les pâtres des Monts Phlégréens vont aujourd'hui vendre à Naples[2] leur *boscaglione*), leurs peaux, leurs moutons. Chaque matin, on voyait arriver leurs bûcherons ou leurs charbonniers, qui fournissaient aux ménagères la provision quotidienne. La porte du rempart leur était ouverte. Mais on les surveillait, on les fouillait à l'occasion et l'on se gardait bien d'en admettre un trop grand nombre. Denys d'Halicarnasse (VII 10-12) raconte la prise de Cume par une bande d'exilés que le tyran Aristodème avait chassés de la ville. Ces exilés ont rassemblé une armée de Barbares, d'esclaves et de mercenaires, qu'ils ont cachée autour de l'Averne, dans les bois du massif phlégréen. Par une ruse, ils attirent l'armée cuméenne d'Aristodème hors de la ville, dans les marais et les fourrés de la plaine maritime. Dès que les guetteurs ont signalé ce départ, soixante conjurés accourent, vêtus de peaux comme des bergers et chacun portant sa charge de sarments, dans laquelle est cachée son épée. Au crépuscule du soir, nos gens entrent en ville par des portes différentes. Ils n'éveillent pas le soupçon : ils ont l'air des

[1] « Badis, — dit Édrisi (II p. 9), — est une ville bien habitée où l'on trouve des bazars et des artisans, et où les Ghemara viennent chercher les objets qui leur sont nécessaires; c'est l'extrême limite de leur pays. Elle est située à quatre milles vers le Nord d'une montagne anciennement habitée par une peuplade dite Mazhala, qui se composait d'hommes audacieux, entreprenants, querelleurs et sans cesse incommodes à leurs voisins; mais le Tout-Puissant en a délivré le pays ».

[2] Cf. Bædeker *Italie mérid.* p. 34 (1909) : « Les troupeaux de chèvres, qu'on mène traire à domicile, sont encore une des particularités de Naples; ces animaux grimpent jusqu'aux étages supérieurs des maisons. Les rues sont en même temps parcourues par des vaches qu'on trait devant les portes ».

manœuvres que l'on reçoit tous les jours. La nuit venue, ils tirent des fagots leurs armes et s'emparent de la porte qui regarde l'Averne (celle que les fouilles ont dégagée). Toute l'armée des exilés pénètre alors et, par cette ruse des fagots, les conjurés et leurs Barbares deviennent maîtres de Cume.

Les Cyclopes odysséens sont de pareils fagoteurs : quand Polyphème apparaît, « il porte à pleine charge un tas de branches mortes, pour le feu du souper; sous la voûte, il les jette avec un tel fracas qu'éperdus, nous fuyons au fond de la caverne ».

Avant l'arrivée des Hellènes, les Gens des Yeux portaient déjà vers Hypérie leurs charges de fagots ; avant les Opiques des Grecs, Cume avait pour voisins les Cyclopes de l'épos ; ces deux noms sont traduits, l'un et l'autre, d'un original étranger ; le nom homérique est le plus complet et, par suite, le plus exact. Dans toutes les langues sémitiques, en effet, *oin* signifie « œil » et *otr'a* signifie « cercle », « couronne » : l'original de *Kukl-opia* est *Oin-otria*.

Les auteurs classiques[1], qui nous ont conservé ce vieux nom, ne le comprenaient plus ; ils firent pour l'expliquer un calembour facile : l'Oino-trie fut, pour eux, le pays du vin, *oinos*. Par malheur, le suffixe *tria* n'existe en aucun autre mot de la langue grecque. Avec le sens, les Grecs oublièrent aussi le gîte exact de ce nom de lieu. Leur Oinotrie se promena, un peu à l'aventure, des bouches du Tibre au détroit de Rhegium, et leurs géographes se disputèrent sur la localisation de ce nom désuet. Oinotros était, suivant les uns, un héros venu par mer, un fils de Lykaon, roi des Arcadiens. Il était, suivant d'autres, un roi indigène des Sabins. Les Oinotriens avaient occupé, — disait-on, — diverses régions italiennes, avant de disparaître sous les coups des indigènes : les Lucaniens

[1] Ici encore, je renvoie au livre de J. Beloch *Campanien*.

avaient fini par conquérir l'Oinotrie primitive, que le poète odysséen nous dit voisine de Cume.

« Thucydide, qui a puisé ses informations sur la Sicile et l'Italie aux meilleures sources, — disait W. Helbig, — considère Naxos de Sicile comme le premier établissement des Grecs en Occident. La position géographique de Cume nous indique que cette ville est, non pas plus ancienne, mais plus récente ». Je crois aussi que les Grecs n'ont colonisé Cume que plusieurs années après Naxos de Sicile. Mais, à Naxos de Sicile comme à Cume de Campanie, ils avaient eu des prédécesseurs et, pour Cume, rien n'empêche que la date traditionnelle de la première fondation ne soit acceptable. C'est en 1049 qu'Hypérie avait été fondée par les Phéaciens dans le pays des Cyclopes ; mais la barbarie des Oinotriens chassa ces étrangers et les rejeta à la mer d'où ils étaient venus.

L'exode des Phéaciens vers Corfou serait donc postérieur à 1049 avant J.-C. La colonisation chalcidienne, qui s'installa ici entre 750 et 700, trouva-t-elle, dans les restes de la première ville, quelques souvenirs de la fondation première ?... put-elle savoir que, dix générations auparavant (dix générations environ ; à trois générations par siècle, ce chiffre donnerait les trois siècles qui séparent les deux arrivées des peuples de la mer), la première Cume avait été fondée ? Ces *dix* générations sont une façon hellénique de compter. La date de 1049 avant J.-C., que nous donne Eusèbe est-elle rigoureusement exacte ?...

Sous cette réserve, il faudrait en tenir compte pour établir la date approximative du périple odysséen : il serait donc postérieur au XI^e^ siècle avant J.-C.

*
* *

« Hypérie aux vastes campagnes » était dans le voisinage de la Cyclopie ; Cume de Campanie est à quelques centaines de mètres des Yeux Ronds : le Pays des Yeux s'étend

de Cume à Naples, sur tout le plateau phlégréen. Car ce plateau n'est, à l'intérieur, qu'un réseau de cratères ou d'effondrements volcaniques. Bouches anciennes d'éruption ou cirques d'affaissement, tous ces « yeux » se ressemblent. Sur une carte en relief, on peut voir nettement le haut bourrelet qui enclôt chacun d'eux, le trou noir qui le remplit et, parfois, la pupille médiane qui surgit du fond de ce trou. Ainsi se présentent, dans toutes les régions volcaniques, les cuvettes circulaires qui furent jadis, soit des émissaires actifs, de véritables cratères, soit de simples zones d'affaissement, « causées par la chute de l'enveloppe extérieure après la sortie des laves, sans le moindre signe d'activité indépendante[1] ».

La région phlégréenne a quinze ou vingt cirques disséminés sur le continent et dans la mer. Chacun des Yeux, dressant à l'écart l'anneau de ses « sourcils », comme disaient les Anciens, est indépendant du voisin. Sur leur socle de terre blanche, ce sont autant de pics isolés, de pitons évidés, de « monts creux » : *Monte Cavo*, disent les Italiens en parlant d'une autre région, toute semblable à celle-ci, la région des Monts Albains. « Le mont Albain, — dit Strabon (V 3 13 et 12), — domine l'Artémision de Némi et les *sourcils* de montagnes qui enclosent le lac ; ces sourcils eux-mêmes sont déjà fort élevés et droits, ὑπερκύπτον τοῦ Ἀρτεμισίου καὶ τῶν περὶ αὐτὸ ὀφρύων καίπερ ὑψηλῶν οὐσῶν καὶ ὀρθίων ἱκανῶς... Le lac de Némi, profond comme une mer, est cerclé d'un *sourcil* montagneux, qui, de son rebord très haut et continu, enferme le sanctuaire et la nappe d'eau : on peut voir les sources qui entretiennent ce lac, κύκλῳ δ' ορεινὴ συνεχὴς ὀφρὺς περίκειται ». Le même Strabon reprend le mot *sourcils* pour nous décrire les yeux phlégréens : rien en

[1] E. Suess *La Face de la Terre* trad. de Margerie II p. 611. Je ferai de nombreux emprunts à cet ouvrage, où l'on trouvera toute la bibliographie géographique du sujet.

vérité n'est plus semblable à un œil que ces cavités circulaires au fond desquelles miroite souvent un lac, Averne ou Némi[1]. Ces lacs, leurs sources, chaudes ou froides, leurs fumeroles et leurs émanations de gaz sulfureux et de flammes ont toujours été un objet de culte et de légendes pour les indigènes, d'admiration et d'étonnement pour les étrangers.

Les premiers navigateurs de Tyr ou de Sidon durent imaginer d'autant plus facilement le nom d' « Œil du Cercle », *Oin-otr'a*, que, dans les idiomes sémitiques, le même mot *oin* désigne à la fois l'*œil* et la *source*, le *trou d'eau*.

Je ne crois pas que l'on puisse donner une définition plus scientifiquement exacte des buttes volcaniques, qui couvrent le plateau phlégréen de leurs pitons isolés, de leurs « pustules crevées », disent les géologues. Il est probable qu'un gigantesque cratère fait le soubassement caché de toute cette région : ces pics, sur le plateau ou dans le golfe, ne sont peut-être que les rejetons d'une seule et même souche, enfouie sous le tuf et sous les eaux. Tous ces « yeux » ont surgi côte à côte, et l'on ne voit pas comment ils tiennent l'un à l'autre. Chacun est indépendant de son frère, οἷον ἀπ' ἄλλων. Chacun vit de sa vie propre, sans s'inquiéter du voisin : ils ne sont pas liés par des lois communes ; ils n'agissent ni ne se reposent ensemble ; chacun n'a de règle que son caprice, ... οὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσιν.

Et pourtant ils sont de la même famille. Quand on entre dans le golfe de Naples par la passe entre Capri et la pointe de Sorrente, on a, devant soi, sur la droite, la grande pyramide du Vésuve et, symétriquement sur la

[1] Strab. V 4 5 : περικλείεται δ' Ἄορνος ὀφρύσιν ὀρθίαις, ὑπερκειμέναις πανταχόθεν πλὴν τοῦ εἴσπλου, νῦν μὲν ἡμέρως ἐκπεπονημέναις, πρότερον δὲ συνηρεφέσιν ἀγρίᾳ ὕλῃ μεγαλοδένδρῳ καὶ ἀβάτῳ. Strab. V 4 6 : ὑπέρκειται δὲ τῆς πόλεως ἡ τοῦ Ἡφαίστου Ἀγορά, πεδίον περικεκλειμένον διαπύροις ὀφρύσι, καμινώδεις ἐχούσαις ἀναπνοὰς πολλαχοῦ καὶ βρομώδεις ἱκανῶς· τὸ δὲ πεδίον θείου πλῆρές ἐστι συρτοῦ.

gauche, la pyramide ruinée dont les falaises d'Ischia vers la pleine mer et les collines des Camaldules vers la plaine de Naples dessinent les pentes extrêmes ; mais la masse du cône central s'est tout entière effondrée, envolée dans les airs, engloutie dans les eaux, répandue sur la plaine ; les anneaux des Yeux Ronds restent comme les racines tranchées de cet arbre géant de flamme et de fumée.

La plupart des pitons, sur leurs flancs internes et externes, ont été et sont encore vêtus de forêts. Les plus anciens surtout, dont les roches volcaniques ont été depuis longtemps désagrégées et décomposées par les agents extérieurs, sont des pyramides de verdure, sur lesquelles se détachent des diadèmes de pins-parasols :

Ah ! le monstre étonnant ! il n'avait rien d'un bon mangeur de pain, d'un homme ! On eût dit bien plutôt quelque pic forestier qu'on voit se détacher sur le sommet des monts.

De 1901 à 1912, je n'avais pas trouvé grand changement dans cet aspect forestier. En 1925, au contraire, j'ai eu peine à reconnaître certains de ces beaux yeux.

L'extrême disette de houille anglaise durant les années de la grande guerre, puis l'extrême cherté de cette houille durant les années suivantes ont eu des conséquences désastreuses sur ces fourrés et ces parcs naturels. Il a fallu d'énormes provisions de charbon de bois pour la cuisine quotidienne de cette ville de Naples et de ses faubourgs de Bagnoli et de Pouzzoles, dont la population approche d'un million d'hommes. Les grands arbres ont été coupés ; les taillis ont été dévastés ; les moindres buissons, rasés parfois : ce pays retrouvera-t-il jamais la parure forestière qu'il portait encore en 1912 ?

Les établissements industriels, les fonderies et les chantiers de constructions navales, qui ont envahi les plages de Bagnoli et de Pouzzoles, continuent d'attirer un plus grand effectif de population ouvrière dont les innombrables enfants grouillent sur tous les seuils : chaque nouveau ménage

amène une nouvelle demande de charbon de bois, une nouvelle dévastation dans le domaine des Yeux. Nos photographies de 1912 serviront du moins à fixer l'aspect charmant de ces collines avant l'invasion des usines et des hauts fourneaux... Et que sera-ce le jour où la ligne directe Rome-Naples, que l'on achève de construire entre Gaète et Pouzzoles, aura encore éventré ce massif phlégréen et fait lever, au long des rails, la double rangée de villas estivales ou de faubourgs ouvriers ?

Avril 1901. — Entre Cume et Naples, la traversée du massif phlégréen n'est pas commode : les Cyclopes barrent le chemin ; il faut longuement faire l'escalade de leurs sourcils et en suivre le pourtour.

En quittant la butte de Cume, on traverse d'abord l'étroit vallon qui la sépare des Collines Blanches : en cet *aulon*, en ce fossé tout empli de vergers, les ormeaux, disposés en quinconces ou en rectangles, les peupliers et les jeunes châtaigniers encadrent les labours et les vignes à échalas. De gros ceps grimpent aux ormeaux et aux peupliers : d'un arbre à l'autre, les cordons réguliers de vigne balancent leurs treilles ployantes ; à la mode antique, le Napolitain d'aujourd'hui, comme déjà le Napolitain de Virgile, « unit les ormeaux par des cordons de vignes ». J'ai encore dans les oreilles la voix de mon professeur de rhétorique : « *Jungere vitibus ulmos*, marier aux vignes les ormeaux ! Voyez-vous bien, messieurs, la hardiesse et l'élégance de ce tour ? Il faudrait, pour le sens, *jungere ulmis vites*, parce que l'on fait monter la vigne autour de l'ormeau, on marie la vigne aux ormes. Mais comme l'expression est plus poétique ! Unir les ormeaux aux vignes ! Voilà comment on fait de beaux vers latins ! »

Cette fin de vers décrit simplement, honnêtement, l'un des aspects caractéristiques de cette campagne italienne et ses guirlandes de vignes balancées d'ormeau en ormeau ou, plutôt, de peuplier en peuplier. Car les peupliers ont rem-

placé presque partout les ormes : leur grâce juvénile, leur tremblant et soupirant feuillage, leur candide ramure et leur sveltesse font aussitôt penser aux nymphes ou demi-déesses dont les Hellènes contaient les métamorphoses en ces arbres pudiquement vierges.

Par ce doux matin de printemps fleuri, sur la chaussée dallée qui monte de l'*aulon* vers les Collines, les gardiens de moutons et de chèvres descendent avec leurs troupeaux. Ces gens des Yeux continuent de tracasser Hypérie, dont ils sont aujourd'hui les maîtres. La chaussée court droit vers Naples, à travers le massif phlégréen. Nous en montons la pente. Les dalles de lave noire tracent leur sillon dans la blancheur du tuf. Sur le flanc comme au sommet, ces monts Phlégréens sont d'une éclatante blancheur, et l'on s'accoutume malaisément à la réverbération du soleil sur leur poussière de farine blanche : l'Arco Felice, en haut de la pente, est une énorme porte de brique sous laquelle, au fond d'une tranchée, la route dallée franchit un premier « sourcil ». Jusqu'ici, la fraîcheur des brises marines et les murmures de la grève venaient encore tempérer l'atmosphère. Mais au delà de l'Arco Felice, on entre dans un premier « œil » demi-clos : au pourtour et dans le fond de cette cuvette peu profonde, la terre blanche et les champs de vignes sans ombre et sans haleine s'épandent sous une chaude brume de poussière. Derrière cet « œil » du Monte Grillo, encerclé de sourcils qui n'ont pas grande hauteur, un autre œil se creuse brusquement, le lac de l'Averne, au bas d'un talus de 100 mètres à pic.

« L'Averne, — dit Strabon, — est enclos tout autour par des sourcils abrupts, qui le dominent de toutes parts, en ne laissant qu'une sortie vers le lac Lucrin et vers la mer. Les pentes en sont aujourd'hui défrichées et conquises à l'exploitation. Jadis une sauvage forêt les ombrageait de ses grands arbres et de ses fourrés impénétrables. Agrippa fit abattre la forêt et dégager le lac ». Sous nos pieds, ce grand œil de l'Averne étale la nappe sombre de son lac,

et quatre ou cinq couronnes se succèdent du bord de l'eau jusqu'au sommet : en bas, les Bourbons ont posé jadis une margelle de pierre que borde une haie de peupliers et de saules frémissants ; sous le dôme de quelques pins-parasols, des carrés d'échalas ou des sillons de terre blanche montent jusqu'à mi-côte ; plus haut, les broussailles et les genêts en fleurs assiègent les vergers ; plus haut, enfin, quelques grands arbres, peupliers, châtaigniers, chênes et pins-parasols, font dans le ciel, de leurs masses espacées, les fleurons d'un diadème.

Une route poussiéreuse et une plainette de terres blanches, de treilles, de vergers et de cultures maraîchères séparent du rebord de l'Averne le haut et raide talus d'un autre « œil », le Monte Barbaro, au sourcil duquel, à trois cents mètres d'altitude, pointe le vieux couvent fortifié de San Angelo di Corvara. Le flanc extérieur de ce Monte Barbaro est un escalier de vignes, dont les étroites terrasses se succèdent du pied au sommet.

La montée est dure sous le plein soleil, à travers les ceps et les ronces, dans la brume de poudre blanche que soulève chacun de nos pas. Mais, du sommet, quel panorama de terre et de mer !

Le couvent abandonné dresse encore sur ses remparts croulants, les voûtes solides de sa chapelle et les toits vermoulus de ses cellules. Il a perdu sa richesse d'autrefois et même ses moyens de vivre, moins par la baisse de la piété que par la disparition des pirates et corsaires[1]. Jadis, — il y a un siècle encore, — tout en célébrant les louanges et en implorant les bénédictions du Seigneur, les moines étaient surtout occupés à guetter, de jour, les voiles suspectes et,

[1] *Août 1925.* — Ici les conséquences de la dernière guerre ont été plutôt favorables. Dans les ruines et sur les terres du couvent, des familles de mutilés ou de réformés ont été installées, et tout aussitôt une marmaille nombreuse a repeuplé les cellules et les cours. L'aspect général de ces bâtisses n'en est pas moins misérable, ni les installations intérieures moins sordides.

de nuit, les signaux de feu des innombrables tours de guette côtières, dont chacune alertait le voisinage au premier indice de débarquement. Ce haut couvent de San Angelo était contre les Barbaresques la vigie du port de Pouzzoles, comme le haut couvent des Camaldules était la vigie du port de Naples.

Dans le champ de sa vision, vers le Sud, l'Ouest et le Nord, se déploient les horizons du golfe, du large et de la plaine de Campanie, depuis le mont San Angelo de Sorrente (1443 m.) jusqu'au Monte Ruazzo de Gaète (1316 m.) ; toutes les anses et tous les mouillages du golfe, depuis le détroit de Capri jusqu'au détroit d'Ischia, puis tous ceux du large jusqu'au mont de Circé, se découpent sur la mer resplendissante, et les Yeux marins de Misène et de Baïes, l'Œil terrestre de l'Averne, les lacs Fusaro, Licola et Patria étalent leurs doux miroirs dans le fond de leurs sourcils ou dans le cadre de leurs pinèdes ; d'ici, la butte de Cume, détachée des monts Phlégréens, apparaît mieux encore comme un promontoire presque insulaire, dont les gens de mer peuvent disposer contre les terriens.

Au Sud, le vieux couvent domine de plus près un autre Œil, le dernier-né, le Benjamin des Cyclopes, ce Monte Nuovo, qui brusquement poussa dans la plaine bordière du golfe, en septembre 1538. C'est un tout petit œil, dont l'anneau de sourcils complètement fermé porte à 139 mètres de hauteur la plus belle couronne de pins-parasols et dont la pupille profonde est, à 15 ou 20 mètres d'altitude, un damier de cultures inondées l'hiver : les paysans du voisinage y font quatre ou cinq coupes de luzerne dont ils vont vendre les petites bottes aux cochers de Naples ; les pentes extérieures et internes sont abandonnées à des troupes de chèvres libres et demi-sauvages ; cette réserve naturelle fournit de viande les boucheries de Pouzzoles et, de peaux, les barques qui viennent en prendre le chargement sur la plage du Lucrin.

Le Monte Barbaro lui-même est l'un des plus grands Yeux et l'un des plus étranges : la nature l'a comme éborgné, en fendant d'une brèche l'anneau de son enceinte en toute sa hauteur ; par cette trouée, aussi profonde qu'étroite et qu'une porte suffit à clore aujourd'hui, les eaux du cirque et de la plainette intérieure, du *Campiglione*, ont toujours pu s'écouler ; le liquide de l'œil s'est enfui ; *Gaurus inanis*, le « Gaurus vide », disait déjà Juvénal, car les Anciens donnaient à ce mont et à son « Campiglione » le nom de Gaurus.

Ce nom même prouve, je crois, que l'Œil se présentait ainsi dès la première antiquité.

Le mot offrirait un sens grec : c'est le pic *hautain, orgueilleux*, le Cyclope arrogant du poète, Κυκλώπων ὑπερφιάλων, ὑπερηνορεόντων. Mais je rapporterais ce nom de lieu à la même couche onomastique que *Oinotrie, Cume*, etc. : les premiers navigateurs sémitiques avaient dû dénommer ce pic, qui, s'élevant plus haut que tous les autres parmi les monts forestiers et dominant au loin la terre, le golfe et le large, devait leur servir de lointain repère pour l'entrée dans le golfe, quand ils en avaient franchi la porte méridionale, le détroit de Capri.

Or, toutes les langues sémitiques ont la racine *g. ou. r* qui signifie *creuser, crever* et, en particulier, *crever l'œil, aveugler* : Hébreux, Arabes, Araméens et Éthiopiens ont tiré de cette racine leur mot « aveugle ». Je crois que *Gauros* n'est que la transcription grecque du nom sémitique : le Gauros était l'œil aveuglé, l'œil vide, *Gaurus inanis*. Ulysse nous raconte longuement de quelle façon l'on doit s'y prendre pour aveugler un Cyclope aviné.

La façade orientale du couvent domine le cirque vide, au fond duquel une grande ferme cultive en maïs, en blé, en pastèques, en légumes et en fourrages les cent cinquante hectares du « Campiglione » ; les pentes intérieures, fort abruptes, sont un taillis de chênes-verts et de châtaigniers ; de-ci, de-là, sont accrochés quelques terrasses de vignes,

quelques vergers et deux pauvres métairies avec leurs caves et leurs étables creusées dans le tuf friable. On ne saurait imaginer la douce tranquillité, la souriante et calme paix de ce domaine séparé du monde qui, poursuivant la vie d'autrefois, ne communique avec les gens du siècle que par une porte grillée et un mauvais chemin.

De cette porte du bas au couvent du sommet, monte au flanc intérieur du cirque un sentier jadis pavé, qui contourne la moitié Nord du Campiglione : ce pavé, bien entretenu du temps des corsaires et des moines, servait à la montée des ânes qui approvisionnaient les guetteurs d'en haut, aux pèlerinages des gens du bas et à leurs porteurs de dîmes. Il est aujourd'hui délaissé. Nous le descendons à grand'peine. Les rejets des châtaigniers l'envahissent. Les pluies de l'hiver le ravinent. Les ânes ne peuvent plus le suivre. C'est à dos d'homme que l'on apporte de la grande ferme les fourrages pour le bétail des deux métairies dont il longe les seuils.

Sous les treilles opaques de l'une, un robuste vigneron en chemise et en culotte, pieds nus, nous arrête pour nous offrir le vin de l'hospitalité : quatre petits enfants sont pendus aux jupes de sa jeune femme ; deux autres, à peine plus grands, apportent les verres, tandis que le père va chercher, derrière les tonneaux de la cave fraîche, l'énorme bouteille en gros verre noir, de quinze à vingt litres, — l'amphore d'aujourd'hui, — dans laquelle il conserve, d'une année à l'autre, son meilleur vin « pur jus » : vin robuste, vin noir, vin âpre et odorant, qu'il faudrait boire à la mode homérique, en y mêlant deux parties d'eau pour une partie de vin[1]... Mais l'eau manque en cette terre poussiéreuse. Après ce coup de vin pur, notre descente s'accélère...

[1] Cf. dans Plin. XIV 8 5 et III 9 7 le vin du « borgne » Gauros : Certant Massica æque ex monte Gauro Puteolos Baiasque prospectantia.

Voici enfin la brèche, et la porte du bas, et la route jadis pavée, aujourd'hui défoncée, qui sort du Campiglione et conduit à Pouzzoles... Les rayons obliques du couchant allongent la grande ombre du Gaurus sur la plainette cultivée qui, vers l'Est, le sépare d'un autre petit Cyclope, le Monte Cigliano. C'est à peine si le haut sommet du Borgne émerge, encore éclairé, de la dense poussière que soulèvent deux chars à bœufs dans la première brise de la nuit.

*
* *

Avril 1901. — « Au-dessus de Pouzzoles, — dit Strabon, — est l'Agora d'Héphaistos, plaine cerclée de sourcils en feu, d'où s'échappent çà et là des souffles de flammes avec de forts grondements : la plaine est couverte de soufre lavé ».

Cette Agora d'Héphaistos, — le Forum de Vulcain, traduisent les Latins, — cet œil de soufre au fond de sourcils en feu s'appelle aujourd'hui *la Solfatare*. Les *Joanne* et *Bædeker* disent : « La Solfatare, cratère d'un volcan à demi éteint, est un bassin ovale, entouré de collines de pierres ponces, dont les nombreuses fentes, appelées *fumaroli*, laissent continuellement échapper de la fumée et des émanations sulfureuses. Le terrain est partout creux. On trouve, ⟨à la surface⟩, de la terre sulfureuse à l'état de poussière blanche, que les guides désignent à tort comme du salpêtre. Les Anciens appelaient ce cratère *Forum Vulcani* et le croyaient en communication avec le cratère d'Ischia : nous n'avons connaissance que d'une seule grande éruption en 1198 ».

Au pied des pentes hérissées de broussailles, le fond de la Solfatare est une plaque de poudre blanche ou dorée par le soufre; des fumées, des fumeroles, des vapeurs montent de toutes parts; dans quelques trous profonds, bouillonne une boue noirâtre d'où jaillissent parfois des fusées de liquide ou de flammes. Sous les sourcils en feu, c'est l'œil

de Polyphème à la pupille brûlante et, quand l'un des gardiens de ce domaine réservé, sans penser qu'il renouvelle l'exploit d'Ulysse, plante son pieu d'olivier ou de pin dans l'un de ces trous, il l'en retire carbonisé, allumé parfois, toujours brûlant. Comme Polyphème, le Cyclope de la Solfatare a des périodes de sommeil où il ronfle, d'autres où, sans s'éveiller, il rote et vomit des matières liquides et des morceaux plus denses, d'autres enfin où, s'éveillant, il entre en fureur, hurle et gémit.

Le véritable Polyphème d'aujourd'hui est le Vésuve. C'est lui qui, depuis dix-huit siècles et demi, passe les jours et les nuits à ronfler, roter, gémir, vomir et lancer des pierres. Mais avant le Vésuve, la Solfatare eut sa période d'activité et les géologues estiment qu'une sorte de balancement compensatoire régit peut-être les cratères phlégréens et les cratères du Vésuve : quand la pression souterraine trouve en ces derniers un échappement, les autres sont au repos; inversement jadis, quand le Vésuve se taisait, les cratères phlégréens devaient être plus actifs. Il y eut une période des temps modernes où, de nouveau, le Vésuve sembla céder la parole à notre région phlégréenne. Avant le XVI^e^ siècle, une grande étendue de plaine et d'eaux s'étalait entre la rive du golfe de Pouzzoles et le pied des sourcils du Monte Barbaro. Brusquement, à la fin de septembre 1538, vint surgir la butte creuse du Monte Nuovo. E. Suess (II p. 622-623), d'après les descriptions et récits contemporains, a refait le tableau de cet événement :

Déjà en 1488, il s'était produit un violent tremblement de terre qui avait coûté la vie à beaucoup de monde. Au commencement du XVI^e^ siècle, les secousses se multiplièrent. En 1537 et 1538, elles devinrent de plus en plus fréquentes et de plus en plus violentes. Le 27 et 28 septembre, elles se suivaient sans interruption. Alors, dit Porzio, la mer recula d'environ 200 pas et des sources d'eau douce jaillirent. Puis la bande de terrain, qui s'étend du Monte Barbaro vers le lac Averne, sem-

bla tout à coup se soulever et prendre la forme d'une montagne qui se gonflait brusquement. La nuit suivante, cet amas de terre commença à vomir avec grand fracas, comme d'une gueule béante, de grandes masses de feu, de ponces, de pierres et de cendres, si bien que tout le pays à la ronde s'en trouva couvert... Des nuages d'un noir opaque et d'autres d'une blancheur aveuglante furent exhalés du cratère. La mer, couverte de ponces, ressemblait à un champ labouré ; il y eut des cendres portées jusqu'en Calabre.

Vésuve ou cratères phlégréens, les mouvements de ces régions volcaniques ont toujours pour corollaires des flux ou des reflux du golfe; le poète odysséen considère déjà le dieu des flots, Posidon, comme le grand agitateur des continents, le secoueur de terre ferme, dont les Cyclopes sont les fils. Il est probable qu'aux temps homériques, les Champs Phlégréens étaient ou avaient été récemment en pleine période d'activité : l'histoire ou la tradition se rappelaient l'éruption de quelque Monte Nuovo et les fureurs de l'un des Yeux que nous voyons assoupis maintenant.

A l'Est de la Solfatare, se dressent encore les deux Cyclopes de l'Astroni et d'Agnano.

Le parc royal de l'Astroni est le plus grand cirque du pays phlégréen : « C'est, disent les guides, un cratère de soulèvement qui a plus d'une lieue de tour et dans lequel a crû un bois épais de chênes-verts et de peupliers. Il renferme un petit lac et une éminence composée de lave trachytique ». C'est ainsi le plus complet des Yeux Ronds : sourcils, pupille et cornée luisante rien ne lui manque. En 1452, Alphonse le Magnanime donna dans ce cratère une fête magnifique en l'honneur du mariage de sa nièce Éléonore d'Aragon avec l'empereur Frédéric III : plus de trente mille personnes y purent assister. Ces bois sont aujourd'hui une chasse royale : un mur de clôture couronne l'anneau des sourcils. A l'extérieur, les pentes de terres blanches ont été défrichées : couvertes de vignes et de cultures, ces terres admirables produisent tout ce que

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

(*cf.* p. 155 et suiv.)

La Petite Ile et la Grotte.

l'homme leur demande, dès qu'il leur fournit un peu d'eau ; les guirlandes de vignes nouées aux ormeaux et aux peupliers, les figuiers et les châtaigniers bordent les grands carrés d'échalas, de moissons et de légumes.

En ce mois d'avril finissant, les blés déjà sont à hauteur d'homme. Les fèves, les petits pois en fleurs, les jardinets d'oignons, de poireaux et de salades entourent chacune des fermes perchées à flanc de coteau. Tous les arbres cultivés ou sauvages, noisetiers, pommiers, poiriers, orangers, citronniers, néfliers du Japon, mêlent leurs fruits européens et exotiques[1] : « Les champs de Campanie, — dit Strabon (V 4 3), — ont toujours été disputés entre les peuples, à cause de leur fertilité dont le meilleur indice est la qualité de leur froment ; il l'emporte sur toutes les autres céréales du monde. On prétend que certaines terres campaniennes sont ensemencées toute l'année, deux fois en blé, une fois en millet, et les légumes prennent le reste du temps. La vigne et l'olivier couvrent les pentes des coteaux et Rome tire d'ici ses meilleurs vins ». — « A quelle terre de froment irriguée, non par des inondations fluviales, mais par les eaux du ciel, la Campanie est-elle inférieure ? — demande Denys d'Halicarnasse (I 37). — J'y ai vu faire trois récoltes par an, et la semence d'hiver remplacée aussitôt par la semence d'été, à laquelle succé-

[1] Cf. A. Thevet *Cosmographie* II p. 736 : « Cette région est comme un théâtre de beauté, où Nature monstre son industrie en la production de toutes choses, d'autant que jamais la terre n'y est en friche, ains prend toutes les saisons de l'an de quoy plaire et profiter à l'homme ». Cf. dans Linschott (p. 168) l'île de Sainte-Hélène, « île déserte, peuplée d'animaux et d'arbres par les Portugais, avec une belle source délectable et admirable d'une eau très douce et toujours claire, de grand usage pour les passagers qui y lavent leur linge et en font provision pour le reste de leur voyage ». Les grenades, oranges, limons, etc. en font un paradis de délices, « veu qu'il est tous les jours arrosé six ou sept fois de pluie, le soleil y dardant aussi à bon escient ses rayons... La coustume est qu'en passant, on y laisse les malades avec provisions » et qu'ils y recouvrent la santé.

dait la semence d'automne ». En ce texte de Denys, il faut noter le premier rang que les géographes donnent à la Campanie, non parmi les terres qu'inondent les fleuves (l'Égypte en est la reine incontestée, *Ægyptus, terra expers imbrium, mire tamen fertilis et hominum aliorumque animalium perfœcunda genitrix*, — dit Pomponius Mela I 9, cf. Hérod. III 11 et 100 ; IV 46-47, 50-53), mais parmi les terres qu'arrosent les pluies, σιτοφόρου μὴ ποταμοῖς ἀλλὰ τοῖς οὐρανίοις ὕδασιν ἀρδομένης. Les géographes anciens savent en effet que rien n'égale la fertilité des deltas et des plaines à inondations : ils connaissent les merveilles du Nil, du Tigre, de l'Euphrate, du Méandre et du Pô. Le périple primitif, où puisait le poète, semble avoir eu déjà les mêmes connaissances : les deltas exceptés, sa Cyclopie était, grâce aux eaux du ciel, le meilleur terrain à céréales et à vignes : « Sur cette terre aux blés, — dit Polyphème, — les Cyclopes ont bien le vin des grosses grappes, que les ondées de Zeus viennent gonfler pour eux. Mais ça, c'est un extrait de nectar, d'ambroisie ![1] »

Nous déjeunons sous la muraille du parc royal, dans l'une des fermes qui adossent leurs petites terrasses de céréales et de vignes aux flancs extérieurs de l'Astroni. Sous l'auvent de roseaux, que supportent quatre fûts de colonnes brisées, une grande marmite de lait cuit sur un feu de branches sèches. Le ciel voilé de brume; les vignes rassasiées de chaleur; le beau golfe de Naples, ce cratère (comme disaient les Grecs) d'azur, qui devant nous s'étend

[1] *21 août 1912.* — Une douce et longue pluie nocturne a lavé les rues de Naples, abattu dans les faubourgs l'épaisse brume de poussière et reverdi toute la campagne. Sous un ciel nuageux, une lourde chaleur achève ce matin de mûrir les raisins qui se gonflent encore de cette dernière ondée de Zeus. Je pense aux vignes de Tunisie que le *sirocco*, — m'écrit-on, — brûle depuis trois semaines et qui n'auront cette année qu'une récolte de raisins secs... Les navigateurs, qui fournirent les documents au poète odysséen, connaissaient, eux aussi, cette fournaise africaine aux portes de leur colonie d'Utique.

sans une houle jusqu'aux lointaines montagnes de Sorrente; derrière nous, la forêt de l'Astroni débordant la crête de son mur : tout, en ce matin fleuri, semble cuver la joie du printemps. Seuls, parfois, de l'autre côté du mur, les grognements et les fuites du gibier royal, à travers les fourrés de l'Astroni, viennent troubler le grand silence.

Le poète connaît une petite île des Cyclopes, — nous allons la retrouver tout à l'heure, — qui n'était au milieu de la mer qu'une chasse toute pareille : pour s'offrir aujourd'hui une journée comme celle d'Ulysse, il faut être l'invité du roi Victor-Emmanuel. Clos de murailles, l'Astroni n'a qu'une entrée par une haute échancrure de son sourcil ; un portail la clôt.

« Sans pâtres et sans laboureurs », le cirque désert n'est rempli que de grands arbres et de bêtes. Les pentes intérieures sont une admirable forêt de châtaigniers, d'ormes, de chênes et de peupliers, Le fond n'est pas uni; mais, bosselé de hautes roches, il est creusé de petits lacs, qu'ombrage la même verdure d'arbres centenaires et qu'encombrent les fougères, les nénuphars tranquilles et les grands roseaux ondulants. Une résidence royale, plantée sur une des roches, apparaît sous ces ombrages, juste au milieu des lacs ; sa blanche façade met comme une claire pupille dans le fond de cet œil sombre[1].

[1] *Note de septembre 1925.* — Les conséquences douloureuses de la guerre n'ont pas épargné cette relique des siècles révolus. La Couronne a donné ce domaine à l'Association des anciens Combattants, qui s'est empressée d'en tirer quelque argent par des coupes impitoyables : les grands arbres du fond ont été jetés bas ; les taillis des pentes ont été livrés aux charbonniers et les hardes de biches, aux bouchers. Dans dix ans, si la dévastation sacrilège se poursuit, si l'opinion publique n'arrache pas aux trafiquants ce dernier refuge des Nymphes et des Dryades, que restera-t-il de ces bois enchantés? Des terrassiers défrichent les rives du petit lac; des faucheurs, pataugeant dans l'eau jusqu'à mi-corps, en coupent les nénuphars et les roseaux; on parle de faire du *palazzino* un établissement de pisciculture...

Au pied de l'Astroni, voici le dernier des Cyclopes terrestres, le cirque d'Agnano. Il fut longtemps (les cartes marines indiquent encore cette tache lacustre) un lac semblable à l'Averne, sauf la profondeur. Les eaux superficielles, qui en couvraient tout le fond, en faisaient un marais insalubre. Sans grandes dépenses, l'homme put l'assécher : c'est aujourd'hui un autre *Gaurus inanis*, dont la pioche a crevé la pupille. Les sourcils de l'Agnano sont aujourd'hui couverts de vignes, de pins et de châtaigniers. La pupille est un damier de cultures que des canaux découpent à angles droits, que de grandes routes traversent, plantées de peupliers, d'acacias et de platanes. Le travail fut aisé. L'anneau des sourcils n'était pas entièrement clos : une large brèche l'entamait jusqu'au fond et faisait presque communiquer la cuvette avec la plainette maritime de Bagnoli. Cette plainette d'alluvions, que borde une plage boueuse, est un ancien golfe comblé, qui s'endormait jadis entre les revers de l'Agnano et les collines du Pausilippe, plaine humide et profonde, grande prairie aboutissant à la grève et à l'écume de la mer :

ἐν μὲν γὰρ λειμῶνες ἁλὸς πολιοῖο παρ' ὄχθας
ὑδρηλοὶ μαλακοί.

Un champ de courses, une usine à gaz, des fonderies et un faubourg ouvrier ont semé cette prairie de leurs baraquements, de leur cheminées, de leurs mares écumeuses, de leurs crassiers et de leurs déjections.

Au bord de cette plaine et continuant en mer la falaise du Pausilippe, voici, ni trop loin ni trop près de la terre des Cyclopes, au devant de leur port, l'Ile Petite, où vint débarquer Ulysse,

Νῆσος ἔπειτ' Ἐλάχεια παρὲκ λιμένος τετάνυσται,
γαίης Κυκλώπων οὔτε σχεδὸν οὔτ' ἀπὸ τηλοῦ.

La traduction de ce texte ne présente aucune obscurité. Le seul mot *Élacheia*, Ἐλάχεια, pourrait embarrasser les « Moins Homériques », qui ne voient partout que simples épithètes poétiques. « Ile Petite », Νῆσος Ἐλάχεια, est,

en réalité, un nom propre; il s'agit, non pas d'*une* petite île quelconque, mais de *la* Petite Ile : les Grecs modernes ont sur les côtes asiatiques des *Mikronisi*, comme les Italiens ont ailleurs des *Isola Grande* et comme les Français ont des *Ile Grande*. Cette île napolitaine, à travers les siècles, a conservé son appellation. C'est encore aujourd'hui la Petite Ile. Mais un seul mot suffit à la désigner : si les Italiens de notre XX^e^ siècle la nomment *Nisida* ou *Nisita*, c'est que les Grecs du VII^e^ siècle avant notre ère la nommèrent *Nèsis*, Νῆσις, (génitif : *Nèsidos* ; accusatif : *Nèsida*), diminutif de Νῆσος.

Du rivage de Bagnoli, on aperçoit la raison première de ce nom : au delà du petit détroit qui sépare de la Petite Ile le cap du Pausilippe, s'éploie le vaste golfe de Naples, le « Cratère » ; puis à trente kilomètres au delà, s'ouvre, entre le cap de Sorrente et l'île plus grande qui porte encore le vieux nom de Capreæ-Capri, l'autre détroit plus spacieux qui mène au large de la mer méridionale. Les Anciens eurent au bord de ces deux détroits, à l'entrée et au fond du Cratère, leurs deux îles aux Chèvres, la Grande (Capreæ) et la Petite (Nèsis). C'est tout pareillement que nos flibustiers, corsaires et explorateurs des mers australes avaient au large du Chili leurs deux îles de Juan Fernandez[1], où l'aventure de Thomas Selkirk donna naissance au roman de Robinson Crusoé. L'une est moins éloignée de

[1] J'ai trop longuement parlé de Juan Fernandez et de ses chèvres dans *Calypso et la Mer de l'Atlantide* (p. 169 et suiv.) pour y revenir ici. Cf. Dahlgren I p. 506 : en 1708, on parle de l'occupation de S. Juan Fernandez par les Anglais, « parce qu'il y avoit un excellent port, qu'elle étoit abandonnée par les Espagnols et qu'ils s'en serviroient comme d'un entrepôt pour un double commerce des espices et des marchandises des Indes Orientales et Occidentales par la Mer du Sud... Ce seroit le plus grand établissement qui se pût faire en matière de négoce et celui qui feroit le plus de préjudice à toute l'Europe et, en particulier, à la France ». L'onomastique méditerranéenne conserve, de l'Espagne à l'Asie Mineure, le souvenir des nombreuses périodes où, la piraterie chassant les cultivateurs, les îles côtières étaient abandonnées aux troupeaux de chè-

la terre ferme, bien que six cents kilomètres l'en séparent; l'autre est de deux cents kilomètres plus au large; elles s'appellent « Plus à Terre » et « Plus au Large », *Mas a Tierra*, et *Mas a Fuero*[1].

Ce golfe même de Naples peut nous offrir un autre cas d'onomastique analogue. Quatre détroits y conduisent de la haute mer : deux au Nord, les chenaux de Procida et de Vivara entre Ischia et la terre de Misène ; un à l'Ouest, la *Bocca Grande* entre Ischia et Capri; un au Sud, la *Bocca Piccola* entre Capri et la terre de Sorrente. Au temps de la petite marine à voile, ces quatre noms étaient usités : pour sortir du golfe, de ce vestibule terrien, les voiliers et bateaux de pêche hésitaient dans leur choix, d'après le vent du jour. Nos *Instructions nautiques* d'aujourd'hui, qui décrivent soigneusement (n° 731 p. 79 et suiv.) le Canal de Procida et le Canal d'Ischia ou Vivara, décrivent pareillement la Bocca Piccola de Capri (p. 99). Mais, pour elles, la Bocca Grande n'existe plus : le Cratère n'est plus un golfe ; c'est comme une rade de la grande mer, d'où viennent aujourd'hui les vaisseaux ; il n'y a plus de *Bocca* entre Ischia et Capri.

Au devant de cette côte Nord, où « le pays est couvert de cratères de volcans éteints », Nisida correspond de tous points à la description odysséenne. Elle se dresse au

vres qui retournaient à l'état de demi-sauvagerie. Cf. *Instr. naut.* n° 731 p. 41, 152 et 98; n° 760 p. 202-203 : « Capraja (ancienne Aigilion) est une île volcanique, située à 17 milles à l'Est du cap Corse ; le vin en est la principale production... Caprera, située près de la Maddalena, est plus fertile et possède d'abondantes sources... Capri, quoique rocheuse, est bien cultivée et produit du grain, des fruits, de l'huile et du vin et, dans les basses terres, des figues, des amandes, des oranges, des olives... L'îlot Cabrera est la plus grande d'un groupe d'îles au Sud de Majorque, avec l'îlot de Las Ratas et l'île Conejera ». Au temps d'Édrisi (trad. Jaubert II p. 71, 73, etc.), on trouve des chèvres sauvages sur nombre d'autres îles, Vulcano, Cossoura, etc.

[1] Cf. de même sur la côte péruvienne les deux îles Lobos de Tierra et Lobos de Afuera.

devant de la « terre des Yeux », à un millier de mètres de la rive,

γαίης Κυκλώπων οὔτε σχεδὸν οὔτ' ἀπὸ τηλοῦ.

C'est le sommet émergé d'un volcan, dans le cratère duquel la mer a pénétré par une étroite brèche. L'île n'est qu'un anneau ou plutôt un croissant presque fermé, qui contient un bassin, un « œil » de mer, tout semblable aux Yeux Ronds de la côte voisine. Les marins d'aujourd'hui donnent à ce bassin le nom de *Porto Pavone* ou *Paone*. Le « Port du Paon » est de la forme même de cet œil une traduction aussi imagée que le « Port du Cyclope » : cerclé de terres blanches et de verdures, cet œil de mer brille comme les yeux du paon sur la queue diaprée de l'oiseau. On ne pénètre en ce bassin tranquille et sûr, où les bateaux n'ont pas besoin d'amarres, que par un goulet large de cinquante mètres à peine,

ἐν δὲ λιμὴν εὔορμος, ἵν' οὐ χρεὼ πείσματός ἐστιν.

Sans peine, on imagine l'arrivée d'Ulysse piloté par un dieu à travers le goulet; mais il fallait le pilotage d'un dieu pour entrer sans encombre,

ἔνθα κατεπλέομεν, καί τις θεὸς ἡγεμόνευεν.

Car la nuit était sombre, la lune, couverte de nuages et le port, tout rempli de ténèbres profondes,

ἀὴρ γὰρ περὶ νηυσὶ βαθεῖ' ἦν, οὐδὲ σελήνη
οὐρανόθεν προύφαινε, κατείχετο δὲ νεφέεσσιν.

Dans ce trou noir, que cerclaient tout autour les pentes abruptes du cratère, on ne pouvait rien distinguer de l'île que ce mur circulaire, assombri de forêts,

ἔνθ' οὔ τις τὴν νῆσον ἐσέδρακεν ὀφθαλμοῖσιν,

et, ce mur interceptant aussi la vue et les bruits du large, on ne voyait ni l'on n'entendait les brisants de la houle sur les falaises extérieures,

οὔτ' οὖν κύματα μακρὰ κυλινδόμενα προτὶ χέρσον
ἐσίδομεν.

Admirable station pour les marines primitives! Mouillage, source, bois, gibier, on trouvait tout ici. Les pentes inté-

rieures étaient alors couvertes de bois, comme le sont encore les pentes de l'Astroni. Les Romains ont connu « la forêt qui couronne Nisida au milieu des flots » (Stat. *Sylv.* III 2) :

silvaque quæ fixam pelago Nesida coronat.

« L'île de Nisita, — dit encore le *Portulan* de Michelot (p. 271), — est fort haute et remplie d'arbres. Du côté S.-O., il y a une petite anse en forme de croissant : à la pointe de gauche en entrant, il y a un gros écueil; on voit au-dessus de cette calanque une grande maison très ancienne ».

Sur ces pentes volcaniques, faciles à travailler, tout pousserait à souhait; les vignes surtout y viendraient à profusion, car la terre est profonde, meuble, et le sous-sol, humide. Ce n'est pas une mauvaise roche infertile : « Rien ne vaut les asperges qui poussent sans culture dans l'île de Nisida », — dit Pline (XIX 42 1), — *quod in Neside Campaniæ insula sponte nascitur, longe optimum existimatur.* Les Napolitains et nos dictionnaires de géographie vantent encore les raisins, les oliviers et les légumes de Nisida.

Avec son mouillage admirable, cette île offrait aux premiers navigateurs le site d'un grand *emporion* du type préhellénique. Quelle Tyr ou quelle Milet, quelle Syracuse ou quelle Marseille on aurait pu fonder là! quelle « ville bien bâtie » un peuple navigateur aurait fait de cet îlot!

οἵ κέ σφιν καὶ νῆσον ἐυκτιμένην ἐκάμοντο.

Mais les indigènes d'alors n'appréciaient pas les avantages de cette position : leurs successeurs, en tous temps, l'ont négligée. Aux siècles odysséens, l'île est déserte, abandonnée aux bois et aux chèvres sauvages. A. de La Marmora en son *Voyage en Sardaigne* (I p. 104-105 et 174-175) décrit une île toute pareille :

L'île de Tavolara n'est habitée que par des chèvres sauvages ou, pour mieux dire, devenues sauvages, qu'on y va chasser quelquefois, non sans courir de grands dangers, à cause des

précipices qu'on y rencontre à chaque pas.... Ces chèvres ne sont nullement une espèce différente de celles qui vivent en domesticité. Ayant fait deux voyages consécutifs dans cette petite île pour examiner ces animaux de près, je suis parvenu, non sans beaucoup de peine et de périls, à en tuer quelques-uns. Alors je me suis convaincu qu'elles sont de la même espèce que les chèvres domestiques. Il y en a de toutes blanches, de noires, de brunes, de rousses, de pies, etc. La variété et la nature du poil ne laissent aucun doute sur la véritable origine de ces chèvres, qui descendent d'animaux domestiques, abandonnés jadis sur cette petite île. Elles sont remarquables par la longueur démesurée de leurs cornes.

La chasse d'Ulysse dans l'Ile Petite est beaucoup moins difficile. Un dieu lui donne aussitôt une abondante proie : en une journée, les équipages tuent cent-neuf chèvres.

Durant l'antiquité classique, Nisida n'est encore qu'un terrain de chasse, un coin de villégiature, où quelques riches Romains ont leurs maisons de campagne, un lieu de retraite et de mystère. Brutus, le meurtrier de César, y possède une villa, *fui apud Brutum multas horas in Neside*, — écrit Cicéron (*Ad Attic.* XVI 2; 5; 4). — *In Neside VIII idus, ibi Brutus, ... Brutus erat in Neside...* C'est là que fut résolu le meurtre de César. C'est là que Porcia vint se tuer à la nouvelle de Philippes. Aux siècles derniers, notre Ile des Chèvres était devenue une Ile aux Lapins : ils s'en étaient emparés et en avaient banni toute culture. Aujourd'hui, un autre gibier a pris leur place : l'île est devenue un lazaret, puis une prison, un bagne. Le Porto Pavone est toujours désert. Les navigateurs étrangers n'y viennent plus. Les indigènes du golfe n'ont pas su ou pas voulu en faire « une ville bien bâtie ». Ce n'est pas que les Opiques ignorent aujourd'hui les choses de la mer et qu'ils n'aient ni rameurs ni bateaux peints, οὐ γὰρ Κυκλώπεσσι νέες πάρα μιλτοπάρῃοι. Mais ce Port de Nisida ne saurait leur être d'aucun service. Il ne s'ouvre qu'aux arrivages de la grande mer; il tourne le dos aux grèves du continent. Nisida est

encore un bel exemple de ces îles qui, orientées pour le service des étrangers, ne sont d'aucune commodité pour les indigènes.

Aujourd'hui, les étrangers n'ont que faire de cette station : Pouzzoles ou Naples leur offre des entrepôts plus commodes et des marchés mieux achalandés. Quand la pêche ou le petit cabotage amène vers Nisida les barques du voisinage, les indigènes ne vont pas contourner les bras du croissant pour atteindre l'étroit goulet du port intérieur : ils se contentent d'un mouillage temporaire sous n'importe quel promontoire, en face de la grande terre. Pour le service de la prison et du lazaret, un va-et-vient de petits bateaux approvisionne l'île et la peuple. Ces bateaux viennent accoster en face du continent, au point le plus proche, sur la côte N.-E. de l'île : là, négligeant le port naturel du Paon, on a construit à grands frais un débarcadère artificiel : « Le port, au côté N.-E. de l'île, — disent les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 86), — est formé par un môle à double coude, s'étendant de 180 mètres environ dans le Nord. Un quai, près duquel il y a de 2 à 4 mètres de fond, contourne la côte. Les navires mouillent dans l'Est ou l'E.-N.-E. de la jetée Ouest ou s'amarrent au quai, bien à l'abri de tous les vents du large ».

L'orientation de Porto Pavone en écarte les barques indigènes et les flottes contemporaines. Mais elle attira les marines des premiers thalassocrates, qui avaient ici le plus sûr des abris contre l'hostilité ou la perfidie des terriens. Ulysse installe sa flotte dans ce refuge : nos Achéens y débarquent et campent au bord de la mer. On mange, on boit, on dort tout son saoul. Le surlendemain, Ulysse en part sur son bateau qu'il ne prend même pas la peine de mâter ; en quelques coups de rames, on atteint la terre toute proche. De l'île, on en voyait les fumées ; on entendait les terribles voix des Yeux Ronds et les bêlements de leurs troupeaux. Tout ce golfe de Pouzzoles est bordé de fumées et de vapeurs volcaniques. Les auteurs

latins (Stat. *Sylv.* II 2 77) parlent de l'atmosphère obscure et méphitique qui règne autour de Nisida :

inde malignum
aera respirat pelago circumflua Nesis.

Il semble qu'autrefois l'île elle-même exhalait, comme la Solfatare, des vapeurs et des fumeroles (Lucan. VI 90),

tali spiramine Nesis
emittit stygium nebulosis aera saxis.

Cet « air stygien des rochers nébuleux » serait un commentaire littéral du vers odysséen : « autour de nos vaisseaux, la nuée trop épaisse empêchait de rien voir », ἀὴρ γὰρ περὶ νηυσὶ βαθεῖ' ἦν. Fumées et fumeroles, eaux thermales et émissions gazeuses sont fréquentes sur le pourtour du golfe, mais particulièrement abondantes autour de Pouzzoles, du Lucrin, de Baïes et du cap Misène : elles ont frappé l'attention des marins ; nos *Instructions nautiques* connaissent la *Pointe de la Fumée, Punta del Fumo*, et la *Roche Fumeuse, Secca Fumosa.*

La Pointe de la Fumée est le grand promontoire que les Anciens nommaient Misène : Μισηνόν ou Μισηνοί, *Misenus* ou *Misenum*, ce nom semble n'avoir jamais eu de sens pour les oreilles des indigènes ; la légende le rapportait aux navigateurs étrangers. Suivant la tradition, Misénos était un compagnon d'Ulysse ; Polybe (Strab. I 2 18) voyait en ce nom la preuve du séjour d'Ulysse en cet endroit. Virgile fit de Misenus le trompette d'Énée. Dans toutes les langues sémitiques, la racine *a. s. n* désigne *la fumée, la vapeur* ; le verbe *asan, fumer*, aurait une forme itérative pour dépeindre plus exactement ces fumées et fumeroles, ces bouches et fissures volcaniques qui *fumotent* : cette forme piel *isen* rendrait plus complètement l'idée, et le participe *misen* serait un bon équivalent de notre Roche *Fumeuse*. Je crois que *Misenos* vient de là.

22 et 23 avril 1901. — Sur la plage de Bagnoli, nous avons pris une barque « au flanc rouge », μιλτοπάρῃος,

l'une de ces barques napolitaines qui sont peintes en mirliton. Nisida, en face de nous, ne présente à la grande terre qu'une haute et raide muraille de falaises blanches et de verdures en espalier. A la corne de droite, un donjon rond, percé d'embrasures, est le centre du bagne ; en travers de la pente, monte une route en lacets ; à mi-côte, s'étage une ligne de terrasses et de maisons ; au ras de l'eau, quelques bâtiments, un môle et un phare trempent dans la vague : l'île tout entière n'est qu'une prison. On ne peut la visiter ni même la contourner qu'avec la permission des autorités pénitentiaires. Dans le détroit, à mi-chemin entre la terre et l'île, un pâté d'écueils supporte l'ancien lazaret.

Le détroit est un couloir sans largeur, où le vent du Nord frise les flots et secoue les barques. Le détroit est sans profondeur : Nisida n'est en vérité qu'une avancée du Pausilippe ; même constitution interne ; même aspect ; même hauteur ; l'île et la falaise continentale reposent sur le même socle de laves noires, qui apparaît à quelques mètres au-dessus du flot ; 150 ou 200 mètres de tuf blanc y sont superposés. La lave est dure, compacte, insoluble. Le tuf, friable et crevassé, se creuse, se liquéfie ou s'éboule sous les coups de la vague et de la pluie. Le détroit, entre le Pausilippe et Nisida, eut pour cause un plongeon ou une flexion des laves inférieures. En cet endroit, la couche, étant moins haute ou s'étant infléchie, ne dépassait pas continûment le niveau de la mer : le tuf était donc sans défense contre les flots qui l'ont arasé, et la mer a recouvert le socle. Mais à peine a-t-on quitté la rive que ce socle noir apparaît à trois ou quatre pieds sous l'eau. Quelques têtes noires émergent en écueils ou en plateaux de roches : les plus larges ont servi de fondations au môle et au lazaret.

A chaque flanc Est et Ouest de Nisida, l'une de ces têtes de lave émergée supporte encore une gigantesque aiguille de tufs pendants : Aiguille du Levant, Aiguille du

Couchant, disent les cartes italiennes. Nos marins comparent ces deux rochers à des obélisques :

Nisida, — disent les *Instructions nautiques*, — est escarpée et gît à un demi-mille de la côte, à laquelle elle est réunie par un banc sur lequel il y a de 2 à 4 mètres d'eau. Dans sa partie S.-O., se trouve un petit bassin, nommé *Port-Paone*, qui ne convient qu'aux barques de pêche. Au sommet, situé à la partie N.-O., est un ancien palais converti en prison. Dans l'Est, entre Nisida et la côte, se trouve un îlot accore et plat où l'on a établi un lazaret et qui est réuni à Nisida par une chaussée. Entre l'îlot et le banc du continent le chenal avec 2 mètres d'eau a 150 mètres environ de largeur. Près de la côte de l'île, aux deux côtés N.-O. et S.-E., sont deux rochers coniques, nommés les *Obélisques*.

Aiguille du Levant et Aiguille du Couchant, ces deux roches, de taille à peu près identique, flanquent Nisida à l'Est et à l'Ouest. Ayant doublé le Lazaret, nous découvrons l'Aiguille du Levant au flanc S.-E. de Nisida : c'est comme une tour blanche, qu'une étroite passe, encombrée de roches, sépare de l'île. Vue de loin, l'Aiguille n'est qu'une pierre sans grandeur. Mais à mesure que, secouée par le flot, notre barque vient côtoyer la haute falaise et que le ressac de la houle se fait plus gémissant autour des roches aiguës, cette pointe déchiquetée, semi-branlante et ses couches mal assises inquiètent le regard. Sa hauteur paraît énorme et sa stabilité peu sûre. Il semble que, sous les coups de la vague, elle va s'effondrer et tout écraser de sa chute. C'est moins un rocher émergeant des eaux qu'un morceau de terre ferme éboulé ou, — comme dit le poète, — quelque sommet de montagne projeté dans la mer par un Cyclope furieux. Il faut la contourner de loin, en évitant de se laisser prendre aux écueils du voisinage.

Debout sur la falaise de Pausilippe, où nous allons trouver sa grotte, Polyphème aveuglé lance contre le bateau d'Ulysse, qui revient à Nisida, deux énormes rochers...

Est-il besoin de dire que le poète, à son ordinaire, tira cet épisode de l'onomastique même de son périple ? La première pierre tombe *devant* le vaisseau, et la seconde, *derrière* : dans les langues sémitiques, les deux mots *levant* et *devant* et les deux mots *couchant* et *derrière* sont synonymes ; les Sémites « s'orientent », comme nous, face au Levant, dos au Couchant (les Égyptiens, au contraire, « s'orientaient », si l'on peut ainsi parler, vers le Sud) ; le Levant pour les Chananéens est donc *ce qui est devant, kedem*, et le Couchant est *ce qui est derrière, akhour*. Le périple original fournissait à l'auteur du conte ou du poème une *Pierre de Devant* et une *Pierre de Derrière* : le poète ne fit que traduire avec une exactitude minutieuse. En un autre passage, il nous montrera qu'il comprenait pourtant le sens véritable des mots sémitiques *devant* et *derrière*: Athéna (XIII 240-241) parle des « peuples qui habitent du côté de l'aurore et du soleil, et de ceux qui habitent *derrière*, vers le noroît ténébreux ».

Il est possible que le poète n'ait même pas eu à inventer les jets de pierre du Cyclope, mais qu'il les ait trouvés déjà dans le texte de son modèle. Les « Yeux » sont, par nature, des lanceurs de pierres : dans l'Oinotrie décrite par le périple, déjà peut-être se dressaient des îles « projetées », des roches tombées ou lancées du continent voisin. La géographie classique connut plusieurs de ces îles arrachées de la terre ferme et projetées au large par quelque géant ou par quelque dieu. Dans l'Archipel, Nisyros est un cône volcanique en activité : les Anciens n'y voyaient qu'un morceau de Cos, l'île voisine, que Posidon avait lancé sur le géant Polybotès pour l'ensevelir. A l'entrée du golfe de Naples, en face du cap Misène, Prochyta, l'île « Proversée », Προχύτη, passait pour n'être qu'un fragment d'Ischia ou du cap Misène lui-même : Strabon nous donne les deux versions qui ne sont pas contradictoires, car Ischia n'était, au gré des Anciens, qu'un fragment du cap Misène, comme Capri, les Sirènes et les

Œnotrides étaient des fragments de la terre sorrentine. Pour Prochyta et Ischia, cette légende devait remonter très haut. Elle était sans doute antérieure aux Grecs. Du moins l'onomastique ancienne de ces îles se présente sous forme de doublets.

Les Latins appelaient l'une de ces îles *Æ-naria*, et ce nom rentrerait dans la série insulaire qui commence par *e, i, ai, æ : E-nosim, Ai-aiè, I-spania*, etc.[1] ; le préfixe *e* ou *i* est la transcription gréco-latine du mot sémitique *ai* ou *i*, qui veut dire *île : Æ-naria*, est l'*Ile Naria*. Dans toutes les langues sémitiques la racine *n. h. r* existe avec le sens de *couler, verser*, et le mot *nahar*, avec le sens de *coulée, fleuve*. Je crois que *Ai-nar'a*, est l'*Ile Coulée : provolutis montibus insulam exstitisse*, dit Pline (II 89) ; *Æ-naria* est l'original sémitique dont *Prochyta*, Προχύτη, n'est que la traduction grecque. Le nom d'Ænaria était parfois attribué à tout le groupe des Pithécuses : Ischia est la grande île, la mère ; Prochyta est la cadette ou la fille, *Prochyta non ab Æneæ nutrice dicta, sed quia profusa ab Ænaria erat ; Ænaria ipsa a statione navium Æneæ*, dit Pline (III 12).

Notre barque a contourné la falaise méridionale de Nisida, à bonne distance, pour éviter les écueils et le ressac : nous voici devant Porto Pavone. Brusquement, la brèche du « sourcil » démantelé, coupé d'une échancrure, laisse apercevoir les pentes intérieures du cratère, avec les terrasses de vignes ou d'olivettes, qui montent de la mer vers le donjon du sommet. Le goulet de Porto Pavone est fort étroit. Par ce vent du Nord, il offre quelque difficulté, à cause de la roche demi-noyée qui le barre. On doit bien veiller au chenal : il faudrait vraiment le pilotage d'un dieu pour risquer une telle passe en pleine nuit ou pour faire entrer une flottille à la voile.

[1] Cf. *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 291 et suivantes. Pour les noms propres qui suivent, cf. Pauly-Wissova.

A la bouche du petit port, sur les deux roches bordières, la houle hérissée du golfe déferle, venue de loin, et nous ne voyons que trop, au long de notre plat-bord, les grandes volutes qui brisent contre l'île. Mais, une fois entrés, nous sommes au repos. Bientôt même il n'est plus besoin des avirons pour maintenir notre barque. Elle reste sans bouger, sans même se bercer, dans le milieu de « l'œil ». Nous avons obtenu la permission de prendre des photographies, mais non de débarquer. A notre gauche, au-dessous du donjon, la pente du cratère est rayée de vignes en terrasses, barrée des lacets d'une grand'route, qui descend du donjon vers l'hôpital des forçats. A notre droite, sur la pente, couverte d'arbres et de broussailles, la route continue, de l'hôpital au cimetière, autour duquel subsistent les beaux restes d'une vieille olivette. Droit devant nous, tout au fond du port, au seul point du rivage où se creuse un redan (la carte marine indique très nettement cet enfoncement du port, ἐπὶ κρατὸς λιμένος), les pentes convergent en une ravine étroite, qui jadis devait finir à la mer par une courte plage. Aujourd'hui, dans cette Ile aux Chèvres devenue bagne royal, il faut prévenir toute évasion du dangereux gibier : une muraille percée de meurtrières a bouché ce débarcadère ; deux petites portes cintrées permettent seulement de puiser à la source (?), qui coule, nous disent les bateliers, au bas de la ravine. Un escalier et des pierres plates sont disposées pour la commodité des lavandières ; mais aucune source visible ne coule en cet endroit : au temps d'Ulysse, Nisida avait-elle ici l'aiguade dans le cercle de trembles dont parle le poète ? Malgré tous nos désirs de la voir, nous ne l'avons pas trouvée[1]. C'est bien pourtant l'endroit le plus propice à un campement de mariniers. C'est là qu'Ulysse a laissé le reste de ses équipages, quand, avec son seul vaisseau,

[1] Je vais revenir à cette source : je crois qu'elle n'existe plus et peut-être n'a jamais existé.

il est allé chez le Cyclope, à la côte en face. Sans prendre seulement la peine de mâter, ses rameurs sont sortis de Porto-Pavone. En quelques coups d'aviron, ils ont atterri au rivage voisin,

ἀλλ' ὅτε δὴ τὸν χῶρον ἀφικόμεθ' ἐγγὺς ἐόντα...

Nos mariniers répètent cette manœuvre. Au sortir de Porto Pavone, nous retrouvons la grande houle, les hurlements du flot, la falaise menaçante, l'Aiguille déchiquetée par le vent et minée par la vague : elle ressemble, sous la blancheur de son tuf, à quelque énorme *ice-berg*, flottant cahin-caha. Devant nous, la façade du Pausilippe est une pareille muraille, toute droite et blanche, mais bien plus élevée et plus abrupte encore et qui n'offre pas la moindre prise à l'escalade : jamais sentier de chèvres n'a pu s'y accrocher; la roche est trop raide et trop fragile à la fois. A ses pieds, pointe vers le détroit un éperon aigu sur le tranchant duquel les barques risquent de s'ouvrir ou de se fracasser : c'est la pointe où les vaisseaux d'Ulysse, — dit ce menteur au Cyclope, — sont venus se perdre.

Nous longeons le pied de la falaise côtière : dans la roche friable, les hommes ou les flots ont creusé des cavernes, dont les gueules béent sur la mer, juste au ras de l'eau ; la plupart sont trop vastes et trop inaccessibles pour être des œuvres humaines. Le sommet de la muraille à pic porte de beaux arbres, des vergers et quelques villas, qui se penchent sur l'abîme. Au bas, des éboulis de cailloux et de terre blanche montrent quel danger les embarcations peuvent courir à frôler de trop près ces falaises croulantes.

Une longue échine de roches, *le Cheval*, perpendiculaire au mur de la falaise, s'étire vers le large et détermine deux petits ports, Cala Badessa et Cala de Trentaremi, où la houle s'amortit à travers les écueils, où les barques trouvent en tout temps des eaux plus calmes. Mais ces *Cala Badessa* et *Cala Trentaremi*, cerclées de lave aiguë et dominées sur tout leur pourtour par des falaises ébou-

lantes, ne peuvent servir que de refuge et non de débarcadère : une toute petite rade s'ouvre plus loin, entre la terre ferme et les roches ou plutôt les écueils insulaires de la Gaiola. Le pourtour de cette rade minuscule offre de longues pentes de tuf qui, de gradins en gradins, descendent de la falaise jusqu'au bord de l'eau : c'est comme une réduction lilliputienne de la rade de Marseille et de ses îles : Ulysse a pu débarquer ici. Pourtant le chemin le plus commode et le vrai point de débarquement ne sont pas encore là. Il faut tourner encore une pointe et pénétrer dans l'anse ouverte de S. Basilio : là, viennent finir, sur un pan de grève, les couloirs de deux torrents parallèles qui, dans la muraille de tuf, ont creusé leurs gorges profondes et qui servent, hélas ! d'égout aux villas et fermes du haut. Entre deux caps de lave, la grève de sables et de vases peut recevoir les barques halées. Les caps et les écueils écartent de cette anse la brise du Nord et la houle. Voici le meilleur des mouillages pour les premiers navigateurs. Sans être vu des indigènes, on peut atterrir ici et séjourner en cachant ses barques sous l'avancée de la falaise ou dans les grottes marines qui offrent leurs cachettes.

D'ici, laissant les trois quarts de son équipage auprès du vaisseau tiré à sec, Ulysse est monté à la grotte avec ses douze compagnons. Par la gorge du plus petit torrent, on arrive bientôt devant une grande caverne, que, depuis le XVI^e^ siècle, les guides et les indigènes appellent, sans aucune raison, *Grotte de Séjan* (l'erreur est certaine : ce n'est pas sur ce flanc du Pausilippe, en effet, c'est dans les falaises de Sperlonga[1], auprès de Terracine, que s'ouvre la caverne où Séjan sauva la vie de Tibère, lors d'un éboule-

[1] Tacit. *Annal.* IV 59 : Cæsar (Tibère) vescebatur in villa, cui vocabulum Speluncæ, mare Amuclanum inter Fundanosque montes, nativo in specu, cujus os, lapsis repente saxis, obruit quosdam ministros. Cf. Sueton. *Tiber.* 39.

ment de la voûte). Nos cartes marines, par la disposition même du nom *Grotte de Séjan*, en marquent la place et la longueur sous la falaise de 154 mètres.

Le chemin, pour monter de la mer, emprunte d'abord le couloir du torrent : entre deux murailles de jardins, ce n'est qu'un sentier en échelle, coupé de marches et de paliers, encombré d'eaux usées, d'ordures et de cailloux roulants. A quelque 3 ou 400 mètres de la plage, la gorge s'ouvre tout à coup en un vallon circulaire, une sorte de cour profonde, qu'un cirque abrupt domine tout autour. Sous la haute margelle de tuf blanc, un arpent de vignes, clôturé de grosses pierres et de vieux arbres, occupe le fond de cette cour. La margelle est creusée de cavernes, les unes artificielles (un petit village semi-troglodyte a dans ces abris ses caves, ses silos, ses étables), les autres naturelles et, parmi celles-ci, un antre gigantesque, la Grotte non pas de Séjan, quoi qu'en disent cartes et guides, mais de Polyphème. Non seulement tous les vers de la description odysséenne correspondent à tous les détails de la réalité ; mais encore certains mots du texte odysséen ne deviennent explicables qu'ici : « Devant l'antre, une cour profonde était enclose de gros blocs arrachés, de chênes à panache et de pins au long fût »,

... περὶ δ' αὐλὴ
ὑψηλὴ δέδμητο κατωρυχέεσσι λίθοισι
μακρῇσίν τε πίτυσσιν ἰδὲ δρυσὶν ὑψικόμοισιν.

Si l'on ne pense qu'aux pins rabougris et aux chênes-verts des terres helléniques, je doute que l'on traduise par les seuls mots qui conviennent ici, « pins-parasols » et « chênes-rouvres » : cette terre phlégréenne est partout fleuronnée de ces pins élancés et ombragée de ces grands chênes de nos climats... Dans le fond de la cour, un berger sur son échelle cueille dans les sorbiers du vert pour ses chevreaux qui bêlent à ses pieds.

Le bouche de l'antre a 9 ou 10 mètres de haut, 6 ou 7 mètres de large : une muraille de briques la ferme jus-

qu'à mi-hauteur, avec une porte où le gardien lève un péage sur les touristes. Cette immense caverne pénètre dans la colline, sous la même hauteur de voûte, jusqu'à 55 mètres de profondeur : au delà, un tunnel artificiel la continue, durant 850 mètres encore, à travers toute l'épaisseur du Pausilippe, jusqu'à la pente adverse qui domine le val de Bagnoli. De la caverne primitive au tunnel prolongé, il est facile de constater la brusque différence : la hauteur et la largeur se rapetissent soudain ; la voûte tombe à 3 mètres ; les parois n'ont plus que 2 mètres d'écartement. On ne sait pas à quelle date ce tunnel fut creusé de main d'homme : une inscription nous en apprend la réfection au temps d'Honorius (cf. J. Beloch *Campanien* p. 87). Ce dut être quelque « folie » de l'un des riches propriétaires du Pausilippe (tout près de la caverne, des ruines importantes couvrent les pentes qui regardent le golfe) ; l'un d'eux voulut avoir le passage direct entre sa villa et Pouzzoles, à l'imitation peut-être du grand souterrain qui, percé par Auguste sous le Pausilippe, menait en droite ligne de la ville de Naples au fond du même val de Bagnoli, aux mêmes approches de Pouzzoles, du Lucrin et de Baïes : par ce souterrain, une route rapide et de plain-pied unissait Naples à ses avant-ports et à ses lointains faubourgs de luxe. Mais ici, à l'extrémité de cette falaise qui ne porta jamais que des villas de plaisance, on ne voit pas quelle utilité publique aurait fait engager les dépenses pour un passage, qui en réalité ne mène à rien. Si l'antre n'eût pas préexisté, jamais l'on n'eût songé à trouer la montagne de part en part.

La caverne est déserte aujourd'hui : le gouvernement l'exploite et fait payer l'entrée aux touristes. Mais les nombreuses grottes artificielles qui, dans la margelle de tuf, bordent le chemin et encerclent la cour, montrent quels services autrefois elle pouvait rendre aux indigènes pour leurs provisions et pour leurs troupeaux. Ils y gardaient leurs agneaux au sec, leur vin ou leur laitage au frais.

Débarqués à la cale de S. Basilio, les premiers navigateurs montaient jusqu'ici pour acheter des bêtes, du lait et des fromages : le poète odysséen nous fait connaître un état du commerce qui a réellement existé en ce pays. Aux temps primitifs, cette grotte servait de retraite aux bergers indigènes et à leurs troupeaux. La terre des Cyclopes était habitée. Si nombre de traits dans le conte odysséen se rapportent aux Yeux Ronds eux-mêmes, — aux monts Phlégréens et à leurs cratères, — il est toute une catégorie d'autres renseignements, qui nous dépeignent les mœurs et la vie des Opiques, des Oinotriens.

*
* *

Les Opiques sont les bergers des monts. Au pied de leurs montagnes, s'étendent les riches plaines de la « vaste Campanie », la fameuse Terre de Labour. Mais ils ne sont pas encore arrivés à la civilisation agricole. Confiants en la bonté des dieux, sans rien semer, sans rien planter, ils récoltent ce que la terre veut bien leur donner,

οἵ ῥα θεοῖσι πεποιθότες ἀθανάτοισιν
οὔτε φυτεύουσιν χερσὶν φυτὸν οὔτ' ἀρόωσι.

Leurs vignes leur donnent du vin ; mais ce vin n'est que boisson grossière en comparaison du nectar qu'est à leur goût le vin des navigateurs[1]. Ils vivent de leurs moutons

[1] Pour les vignes et le vin du Cyclope, cf. Du Tertre II p. 136 : « S'il n'y a pas de vin dans les Indes ⟨occidentales⟩, ce deffaut ne vient point de la vigne, car c'est une chose prodigieuse de voir comme elle est féconde et abondante en fruict dans toutes ces isles, et qui se voudroit rendre soigneux à la cultiver pourroit voir tout au long de l'année des fueilles, des fleurs et des fruicts sur un même cep, car après avoir cueilly aujourd'huy une grappe meure et coupé à mesme temps le sarment, en huit jours de temps, s'il fait tant soit peu d'humidité, vous voyez pousser le bourgeon et la fleur et, en moins de deux mois, le raisin devient parfaitement meur... » Mais, outre que les oiseaux, de jour, et les rats, de nuit, pillent les vignes, les insulaires ne savent pas assez bien faire le vin pour qu'on puisse le conserver.

et de leurs chèvres : les rues de Naples et de Pouzzoles sont encore encombrées de ces hardes de chèvres qui apportent leur lait à domicile et que, pour éviter toute fraude, l'on trait sous l'œil du consommateur. Les Cyclopes n'habitent ni dans des fermes ni dans des villages. Ils n'ont même pas de maisons. Les cavernes leur suffisent:

Les montagnards de Sardaigne, — raconte Strabon (V 2 7), — habitent les cavernes. Quelques-uns possèdent dans leur territoire de bonnes terres arables. Mais ils négligent de les ensemencer et descendent ravager les terres des cultivateurs, leurs voisins.

Ce peuple, — dit Agatharchide en parlant de certains nègres (*Geogr. græc. min.* I p. 129-136 ; Diod. Sic. III 19), — n'a pas de villes. Ils habitent non loin de la mer, au flanc des falaises, soit dans les creux profonds, soit dans les valleuses tourmentées et les couloirs étroits qui leur présentent des coins et des recoins abrités... Quelques-uns habitent des cavernes, qu'ils choisissent de préférence tournées vers le Nord ; de ce côté, ils ont de la fraîcheur, grâce à la profondeur de l'ombre et grâce aux vents ; les cavernes tournées vers le Sud ont une température de four qui les rend inhabitables sous l'extrême chaleur de ce climat.

Les Cyclopes aiment les grandes cavernes, rafraîchies par le vent de mer, ᾤκεον ἐν σπήεσσι δι' ἄκριας ἠνεμοέσσας. Les cavernes côtières de la mer Tyrrhénienne demeureront, jusqu'aux temps de l'Empire romain, des stations d'été recherchées. Strabon (V 3 6) parle encore de celles que l'on a confortablement aménagées dans les falaises entre Gaète et Terracine. Ces appartements spacieux et luxueux offraient une villégiature aux « baigneurs » venus de Rome, aux Empereurs même. Sur cette côte éventée par les brises de mer, δι' ἄκριας ἠνεμοέσσας, la malaria n'était pas à redouter comme auprès des marécages et des plages boueuses, qui vont depuis Ostie jusqu'à Baïes et que la fièvre désole encore aujourd'hui : « Jusqu'au village de Sperlonga, — disent les *Ins-*

tructions nautiques (n° 731 p. 71-75), — la côte est basse, sablonneuse et le pays marécageux ; dans l'Est de Sperlonga, elle est formée d'une succession de pointes rocheuses et accores et de plages de sables limitant à la mer des terres élevées ». *Sperlonga* est la déformation du nom ancien *Spelunca, la Caverne* ; c'est la caverne fameuse où Séjan sauva la vie de Tibère. Dans les petites îles Pontiæ, qui lui font face, — nous disent encore les *Instructions nautiques*, — « la partie la plus pauvre de la population habite dans des excavations et des grottes ; celles qui sont en dedans des îlots Madonna se nomment *Grotte di Pilato* ».

Dans le golfe des Cyclopes, les premiers navigateurs eurent aussi leur mouillage de la Caverne. Nous connaissons ailleurs la Ville de la Caverne, *Megara*, dont les Hellènes firent *Mégare*[1]. Non loin de Nisida, devant le rivage urbain de Naples, Hellènes et Romains connurent une Ile de la Caverne, Μεγαρίς, *Megaris*. Cette petite île, qui depuis les Normands s'appelle le Château de l'Œuf, est couverte aujourd'hui de fortifications. Lucullus avait bâti sur ce rocher une somptueuse villa dont les piscines souterraines lui valurent le surnom de Xerxès en Toge, *Xerxes togatus* : il avait perforé Mégaris comme Xerxès avait fait l'Athos[2].

Au devant de leurs grottes, les Opiques construisent des enclos d'arbres et de rochers pour enfermer leurs troupeaux : seules, les femelles avec leurs petits, les bêtes délicates, sont admises à l'intérieur de la caverne ; les mâles passent la nuit en plein air, dans l'enclos. Chaque

[1] Cf. *Les Phéniciens et l'Odyssée* II p. 385 et suivantes.

[2] Plut. *Luc.* 39 ; Plin. IX 80 : Lucullus exciso etiam monte majore impendio quam villam exædificaverat, euripum et maria admisit, qua de causa Magnus Pompeius Xerxen togatum eum appellabat. Cf. Cluver. *Ital.* p. 1151 et J. Beloch *Campanien* p. 81 et suiv. ; Varro *de Re rust.* III 17 9 : Postquam perfodisset montem ac maritima flumina immisisset in piscinas, quæ reciprocæ fluerent, ipse Neptuno non cederet de piscatu.

matin, les femelles et les mâles s'en vont au pâturage. Mais les petits restent au frais ou au chaud, suivant la saison, et au sec, dans la caverne. Spallanzani (I p. 216) connut encore pareilles coutumes sur les flancs de l'Etna :

Après avoir traversé la forêt, qui forme autour de la montagne une ceinture d'un vert éclatant, on arrive à la Grotte des Chèvres, où ces animaux viennent se réfugier dans les mauvais temps. C'est une caverne formée dans une lave antique. Elle offre asile aux voyageurs. Ils allument du feu à l'entrée. Avertis par l'éclat des flammes ou par les ondoiements de la fumée, les bergers, qui rôdent nuit et jour dans la forêt pendant la belle saison, viennent les voir et leur apporter du laitage. Ces hommes n'ont point la férocité qui leur a été attribuée par quelques voyageurs. Comme les habitants de toutes les hautes montagnes, ils se sont conservés plus près de la nature : leurs mœurs sont agrestes, grossières si l'on veut; mais il y a parmi eux de la simplicité, de la franchise, de la cordialité.

Cette vie pastorale se poursuit aujourd'hui dans les montagnes du Pinde et de la Crète et dans nombre de contrées méditerranéennes : on peut voir encore, sur les flancs de l'Ida ou du Dicté, des stations de bergers toutes semblables à la demeure du Cyclope ; au devant d'une grotte plus ou moins profonde qui lui sert de refuge et d'abri, de cachette pour ses provisions et ses fromages, d'étable pour ses nouveaux-nés, le berger enclôt, avec des roches entassées, une cour où le troupeau, durant la nuit, n'a rien à craindre des voleurs ni des fauves. Cet enclos est appelé par les Grecs modernes *mandra*. Il est souvent question de ces *mandrais* dans les chants populaires en l'honneur des kleftes et pallikares de l'Indépendance. Sur les versants occidentaux du Pinde, qui ne sont pas entièrement déboisés, le berger choisit d'ordinaire, pour établir sa *mandra*, un bouquet de grands arbres : les hautes frondaisons servent de toit; les gros troncs servent de piliers et comme de colonnes d'appui ; d'un tronc à l'autre, les pierres et les mottes empilées forment une muraille circulaire ; le

troupeau est abrité contre la chaleur des jours et contre la fraîcheur des nuits. C'est exactement ainsi qu'est disposée la *mandra* de Polyphème.

Pour dépeindre cette vie pastorale des Opiques, il est possible que le poète grec, empruntant quelques traits au spectacle quotidien de la vie hellénique, ait inséré, dans le périple original, une page de bucolique achéenne. Mais son modèle a pu contenir, lui aussi, cette description :

En Sardaigne, — raconte Diodore (V 15), — les Ioléens ne voulurent jamais se soumettre aux lois des marins étrangers. Ils se réfugièrent sur le haut des monts, se creusèrent des habitations souterraines et vécurent de l'élevage de leurs nombreux troupeaux. Ces troupeaux leur fournissaient en abondance une nourriture dont ils se contentaient, lait, fromage et viandes. Renonçant aux champs de la plaine, ils se libérèrent ainsi de toutes les charges du travail agricole. Dans leur montagne, ils menaient une vie d'oisiveté, grâce aux revenus de leurs troupeaux. Les Carthaginois envoyèrent souvent contre eux de puissantes armées. Mais la difficulté des chemins et les tours et détours de leurs cachettes souterraines les sauvèrent toujours de l'esclavage... Ioalos, le fondateur de ce peuple, et les Thespiades, qui l'avaient mis à la tête de l'île, en restèrent longtemps les maîtres. Mais, après de nombreuses générations, ils en furent chassés et se réfugièrent en Italie, où ils s'établirent dans les environs de Cume.

Diodore copie quelque vieux périple. Un détail de notre texte odysséen m'inclinerait à penser que notre poète eut devant les yeux une pareille description : Ulysse trouve dans l'antre des vases pleins de petit-lait, *gauloi*, des jattes servant à traire, σκαφίδες, et un vase appelé *kissubion*.

Skaphides est assurément un mot grec qui désigne un récipient de bois, « creusé » (σκάπτω) dans l'épaisseur du bois : les Hellènes classiques ont les mots *skaphé* et *skaphion* pour les cuves, auges et vaisselles de bois et pour les barques. Le mot de *gauloi*, γαυλοί, ne se trouve nulle part ailleurs dans les poèmes homériques. Nous avons déjà vu

que c'est un terme sémitique : *g.ou.l* désigne chez les Hébreux une sorte de cruche ; chez les Phéniciens, il désignait en outre une sorte de navire ; c'est le mot que Skylax emploie dans une phrase que j'ai déjà citée : « Les Phéniciens viennent décharger à Kerné leurs cargo-boats, τοὺς μὲν γαύλους καθορμίζουσιν », cf. *Les Phéniciens et l'Odyssée* I p. 395.

Le mot *kissubion*, s'il était grec, devrait se rattacher au mot *kissos*, κισσός, « lierre » ; les scholiastes expliquent que le Cyclope se creusait des vases dans les gros fûts de lierre. Il est possible d'obtenir sans grand'peine de pareils vases, — et mon collègue au Sénat, M. Henri Merlin, a bien voulu m'en donner deux de cette espèce, mais fort petits ; — ces très petits et très fragiles récipients ne sont ni à la taille ni à l'usage du géant Polyphème : Ulysse verse le vin de son outre dans un *kissubion* ; il faut pour enivrer un géant d'autres rasades que d'un verre à bordeaux. Les langues sémitiques ont la racine *k.s.p*, dont le sens primitif est le même que celui du grec σκάπτω, *tailler, creuser*. J'ai traduit l'homérique *kissubion* par « auge » ou « jatte ».

A l'époque odysséenne, les Opiques mènent la vie que menaient encore au siècle dernier les Valaques du Pinde. Descendant chaque automne avec leurs troupeaux, les Valaques venaient hiverner sur les rivages de la péninsule grecque, de Durazzo et de Salonique jusqu'au Matapan. Remontant chaque printemps vers les vallées et les hauts pâturages de l'intérieur, ils passaient l'été dans leurs inaccessibles retraites. Ils ne cultivaient ni ne plantaient. Ils vivaient presque uniquement de leurs bêtes. Dans tout le domaine des Grecs modernes, « Valaque », βλάχος, est ainsi devenu le mot usuel pour dire *berger*. Cette libre vie pastorale ne s'est jamais accommodée des contraintes, des justices, ni des lois de nos sociétés sédentaires. Le Valaque toujours armé a toujours été un facteur de sédition, un contempteur de propriété. Ben-

jamin de Tudèle (édit. Bergeron p. 10) dit au sujet de la haute Thessalie :

Là, commence la Valachie, dont les habitants demeurent dans les montagnes. Les Valaques, qui égalent les cerfs à la course, descendent de leurs monts pour enlever aux Grecs quelque butin. On n'a pas pu jusqu'ici s'en rendre maîtres à cause de la difficulté des lieux inaccessibles où ils se retirent et dont eux seuls connaissent les secrets. Ils ne sont ni chrétiens ni juifs, quoiqu'il y en ait beaucoup d'entre eux qui prennent les mêmes noms que ces derniers et qui se vantent d'avoir été autrefois Juifs, qu'ils appellent leurs frères.

Les Opiques n'en usent pas autrement. Ils n'ont pas de religion, eux non plus ; ils se moquent de toutes les personnes divines,

οὐ γὰρ Κύκλωπες Διὸς αἰγιόχου ἀλέγουσιν
οὐδὲ θεῶν μακάρων.

Les navigateurs du temps se plaignent de leurs violences, de leur manque de justice, ὕβρισταί τε καὶ ἄγριοι οὐδὲ δίκαιοι. Durant la période historique, les mêmes plaintes continuent. L'histoire de Cume chez les Opiques n'est qu'un interminable martyre : Denys d'Halicarnasse (VII 8) nous a raconté les luttes des Cuméens contre ces Barbares féroces, τῶν ἀγριοτάτων Βαρβάρων, sans rivaux dans les jeux de la guerre, τὰ πολέμια μακρῷ τῶν ἄλλων ἀμείνους. La paix n'est jamais établie avec de pareilles brutes. L'injustice règne en ces parages jusqu'au jour où la force grecque se flatte d'inaugurer le « règne de la justice », en fondant, sur le site de l'actuelle Pouzzoles, la ville de la Justice Souveraine, Δικαιάρχεια, *Dicéarchie, quod ea civitas justissime regebatur*[1]. L'hoplite grec était de taille à imposer ses justes lois. Mais, avant lui, le négociant sémitique s'était peu soucié des exercices violents et des risques de la guerre : il préférait se tenir, ou même

[1] Cf. l'*Appendice E.*

s'enfuir, à l'écart de la bataille et des coups. L'Hypérie de ces commerçants paisibles ne dut pas longtemps subsister. Au temps du périple odysséen, sa fortune, semble-t-il, n'existe déjà plus que dans le souvenir des hommes. Les navigateurs l'ont délaissée. C'est dans la Petite Ile déserte qu'ils viennent parfois amarrer leurs flottilles et installer leurs entrepôts temporaires. De là, ils passent sur le continent voisin et montent à la grotte pour faire les échanges. Ils y trouvent les mêmes chargements de provisions, βιότοιο, que les barques napolitaines vont aujourd'hui chercher aux petits ports de la côte sarde : « Les navires viennent à Orosei prendre les produits du pays, consistant principalement en blé et en fromage, — disent les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 166-168). — Le pays produit beaucoup de grain, de fromage, de fruits, ainsi que du tabac et des vins : on fait par le port d'Artabax un cabotage assez actif ».

Le poète représente les Opiques comme des *androphages*, se repaissant de chair humaine : les indigènes de cette époque avaient-ils encore des habitudes d'anthropophagie? Il fut un temps où les riverains de la Méditerranée, comme les autres sauvages, mangeaient de la chair humaine. Il peut se faire que les Opiques aient conservé longtemps cette tradition et que le périple ait fourni au poète ce renseignement authentique. Les périples classiques nous donneraient vingt passages à mettre en regard de nos vers odysséens. Ils nous décrivent (*Geogr. græc. min.* I p. 271 et 130) « des espèces de géants, qui vivent à l'écart les uns des autres, chacun étant à soi-même son roi et seigneur », μέγιστοι δὲ σώμασι περὶ ταύτην τὴν χώραν ἄνθρωποι σποράδην κατοικοῦσι καὶ κατὰ τόπον ἕκαστος, ὁμοίως τιθέμενοι τυράννοις. Les navigateurs grecs ou romains, pour se concilier l'humeur de ces Barbares, leur apportent d'excellents vins (nous apportons aux nègres d'aujourd'hui nos alcools), qui servent, non pas aux échanges, mais simplement aux cadeaux, οὐ πρὸς ἐργασίαν, ἀλλὰ

δαπάνης χάριν εἰς φιλανθρωπίαν τῶν Βαρβάρων. Ulysse avec Polyphème en use tout pareillement. Ces Barbares des périples n'ont, comme le Cyclope, aucune notion du bien ni du mal, αἰσχρῶν δὲ καὶ καλῶν οὐδὲ τὴν ἐλαχίστην εἰσφερόμενοι ἔννοιαν. A. Thevet (*Cosmographie* II p. 903) décrit les géants terribles que lui avaient dépeints les pilotes des mers nouvelles :

Un de ceux qui feirent ce voyage avec Magellan fut un pylote du Roy Henry d'Angleterre, lequel me compta que, comme ils estoient sur le bord de cette isle, un de ces géans voulut entrer dans l'un de leurs navires par force, urlant et criant avec une voix si grosse, qu'on eust estimé estre le mugissement de quelque gros taureau ou éléphant, plustost que la voix d'un homme. Au cry si hydeux de ce grand colosse, vindrent plus de trente de ses petits enfans, de huict pieds de haulteur...

Le pilote et les mariniers, avoient conduit en terre quatre grandes pipes vuydes, pour les remplir d'eau douce. Voyans ces hommes la peine que les nostres avoient à rouler tels fardeaux dans le batteau, quatre d'iceux bélistres, estimans montrer leur force et gaillardise, prindrent chacun d'eux l'une de ces pipes pleines d'eau et les portèrent entre leurs braz, sans les traîner sur terre, jusques dedans ledit batteau, pensans recevoir de noz matelots quelque gentillesse. Voyans l'ingratitude que l'on usoit envers eux, joinct que quelques-uns des nostres se mocquoient, leur ruant de petites pierres par mocquerie, ils retirèrent le batteau ainsi chargé hors la marine, jusques bien avant en terre.

« Il leur fallut faire présens de deux pièces de doubleure jaulne et verte, haches, serpes et épées. Lors voyant telle courtoisie, quatre d'eux remirent le batteau dans la mer, ce que trente des nostres n'eussent peu faire ».

Sans aller si loin, ni remonter si haut, les établissements français du XVIII^e^ siècle sur la côte de la Méditerranée barbaresque, Tabarca, La Calle et le Bastion, avaient pour voisins les sauvages que décrit A. Poiret dans son *Voyage en Barbarie* (I p. 1, 30, 49, 51, 92 et 175) :

Tabarque est un rocher très élevé, coupé à pic du côté de la pleine mer et descendant en pente douce en face de la terre ferme. Les maisons étaient bâties sur le penchant de cette colline. De là, la vue, se portant sur les côtes opposées, était réjouie par un aspect des plus agréables ; des coteaux fertiles et riants, une belle prairie coupée par plusieurs petits ruisseaux, des maisons en amphithéâtre, la beauté du ciel, la fertilité du climat, telle était la perspective et l'heureuse position des Tabarquains...

Mais en face de ce paradis insulaire, habitent les Arabes Nadis :

Les Nadis ! nation féroce, qui ne s'est rendue indépendante que pour être cruelle avec impunité ; nation sanguinaire, à qui la guerre ne plaît que parce qu'elle offre plus d'occasion d'égorger ses semblables ; nation perfide, qui ne signe des traités de paix que pour surprendre avec plus de facilité la bonne foi de l'ennemi ; enfin nation vile et lâche, qui ne sort de ses montagnes qu'à la faveur des ténèbres et n'attaque son ennemi que par embûches. Ils cultivent quelquefois des terres et élèvent des troupeaux ; mais dès qu'ils sont attaqués, ils abandonnent les plaines et vont chercher la liberté dans le creux de leurs inaccessibles rochers.

Ruses, trahisons, brigandages, peu leur importe pourvu qu'ils puissent faire couler du sang humain... Ces cruels se glorifient d'un assassinat avec autant de prétention que s'il s'agissait d'une action héroïque. Le fils ne craint pas de se souiller du sang paternel.

« Il est d'autres Arabes du voisinage, dont la vie est encore bien plus dure et plus misérable » :

Ce sont les hordes indomptées qui n'habitent que les lieux inaccessibles. Elles n'ont aucune possession, aucun asile fixe. Ils vivent séparés les uns des autres et sont obligés, pour ainsi dire, à brouter l'herbe des champs. Les fruits sauvages, les racines tendres, les jeunes pousses des plantes leur servent de nourriture... Ce sont les plus cruels de tous. Je ne serais pas éloigné de croire qu'il y ait parmi eux des anthropophages.

*
* *

Il semble donc qu'en toute cette histoire des Cyclopes, la part de l'imagination soit minime. Le poète grec n'a presque rien inventé. Ici encore, il n'a fait que mettre en œuvre des renseignements exacts et précis. En feuilletant les périples des Anciens ou nos *Instructions nautiques*, nous pourrions reconstituer le texte, où il puisa ces renseignements sur la disposition des lieux, la forme et les commodités des rivages, la nature du pays, les mœurs des indigènes, etc. A. L. Castellan, qui voyageait en Grèce en 1797, nous décrit ainsi les habitations et les mœurs des bergers laconiens sur la côte de l'Archipel (*Lettres sur la Morée* VIII) :

Nous avons visité plusieurs grottes qui se trouvent dans les montagnes escarpées dont la côte est bordée. Elles servent d'habitations à des bergers et à leurs troupeaux qui y passent la nuit et qu'ils mènent aux pâturages des montagnes supérieures. Ces bergers ont conservé le costume antique; la douceur du climat leur permet d'aller presque nus; une simple chemisette de coton, qui leur tombe seulement jusqu'au-dessus du genou, assujettie par une ceinture grossière ou une courroie, forme tout leur habillement. Les habitants des montagnes plus élevées portent des peaux de leurs agneaux, taillées de la même manière. Dans l'été, ils mettent le poil en dehors et, dans l'hiver, ils le tournent vers la peau.

Les grottes où ils se retirent ne sont fermées que par un amas de pierres ou simplement des haies de ronces sèches, qui suffisent pour empêcher les troupeaux de s'échapper pendant la nuit. L'une de ces grottes se trouve au fond de la rade. L'ouverture, à mi-côte des rochers, est peu apparente. Elle est habitée par plusieurs familles de pasteurs. Ils en étaient sortis lorsque nous y avons pénétré. Il était pourtant resté à l'entrée une foule de jeunes agneaux, gardés par un chien... Des vases de terre pour préparer leurs aliments étaient auprès du foyer, ainsi que des vases propres à recueillir le lait de leurs troupeaux et des paniers pour leurs fromages. Nous n'avons rien dérangé et nous nous sommes retirés après avoir contenté

notre curiosité, leur laissant quelques petites monnaies turques pour les engager à la confiance; ce qui nous a réussi : car, depuis, ils sont venus régulièrement tous les matins à notre bord, ont apporté du lait et des fromages et nous ont même vendu quelques agneaux.

On a peine à se persuader qu'il existe si près du monde civilisé des êtres aussi sauvages et aussi ignorants. En sont-ils moins heureux? La garde de leurs troupeaux, la fabrication de leurs nattes et de leurs paniers, la préparation des peaux pour leur habillement et la récolte des fruits sauvages (car ils ne cultivent rien) forment leurs occupations et leurs plaisirs.

Le périple primitif contenait sans doute quelques renseignements de cette sorte. Le poète, à sa mode ordinaire, en fit un tableau qu'il composa avec habileté et qu'il anima, en prêtant aux noms la personnalité, la voix et le geste de l'homme. Comme il avait fait de la Cachette[1], *Spania*, une nymphe amoureuse et jalouse, il fit de l'Œil Rond un géant terrible, du volcan un lanceur de pierres et un broyeur d'hommes, et il donna à son Polyphème les mœurs et la férocité des bergers opiques. Puis, comme autour de Calypso, personnage principal, il groupa autour du Cyclope en menus incidents ou en personnages secondaires, les données de son modèle, les renseignements sur les aspects du terrain et sur la vie des indigènes.

En cette histoire du Cyclope, mieux encore qu'en l'histoire de Calypso, nous pouvons saisir sur le vif, en plein travail, son procédé ordinaire et voir les étapes qui, de la vérité géographique du périple, menaient ses fictions et ses figures à l'anthropomorphisme de ses vers. L'Œil Rond n'était que « le sommet d'un pic isolé, qui se dresse à l'écart des autres » : le Cyclope, tout en prenant la forme humaine et en se dégageant de la montagne, est encore « moins semblable à un mangeur de pain qu'à un pic des monts forestiers » ; Polyphème reste engagé dans la réa-

[1] Cf. *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 391 et suivantes.

lité géographique comme ces figures à demi-prisonnières que nos sculpteurs laissent engagées dans le bloc de marbre d'où leur fantaisie les tira. Sans le bloc de marbre, toute l'habileté du sculpteur eût été impuissante à réaliser devant nos yeux ces figures et leurs gestes humains. Sans le bloc du périple, qui lui fournissait la matière, l'anthropomorphisme du poète n'eût pas réussi davantage à dresser les figures de Polyphème et de Calypso.

Mais en cette Cyclopie, comme au pays de Nausicaa ou de Calypso, il est deux ou trois détails erronés qui sont des marques d'origine plus certaines encore :

Près des flots écumants, il est, sur le rivage, des prairies arrosées, molles, où l'on aurait des vignes éternelles ; et quel labour facile ! et les hautes moissons qu'on ferait chaque été ! car c'est un gras terroir que recouvrent ces mottes.

En pays phlégréen, on ne peut trouver ces prairies molles qu'en face, mais non pas à l'intérieur de Nisida, soit dans l'ancienne baie comblée par les alluvions qui ont créé l'humide et verdoyante plainette de Bagnoli, soit dans le fond de l'un des Yeux, Agnano, Astroni ou Gauros ; à Nisida, la mer occupe le fond de l'œil.

Cette île a dans son port des cales si commodes que, sans amarre à terre, on laisse les vaisseaux, une fois remisés... A l'orée de ce port, s'épanche l'onde claire d'une source sous roche, en un cercle de trembles.

Je suis revenu deux fois, en 1912 et en 1925, à Nisida pour chercher cette source. Nos bateliers de 1901 nous avaient parlé d'une fontaine murée qui, parfois, coulait au fond de Porto Paone : cette fontaine, que nous n'avions pas vue, existait-elle réellement ? J'ai demandé et facilement obtenu de l'administration pénitentiaire un permis de visite. Je crois être sûr qu'à l'heure présente, cette source ne donne plus d'eau : en a-t-elle jamais donné ?... a-t-elle jamais existé ? Les apparitions et disparitions de sources

froides et chaudes sont fréquentes et capricieuses en terrains volcaniques. Il est peu vraisemblable que, durant l'antiquité, de somptueuses ou tranquilles villas se fussent élevées sur cette île, si elle eût été entièrement dépourvue d'eau douce. Mais il est certain qu'aujourd'hui le bagne n'est alimenté d'eau potable que par les citernes qui recueillent l'eau de ses toits ou par les tonneaux qu'on lui monte du môle et qui viennent de la terre ferme. Je crois qu'aux temps odysséens, Nisida n'avait pas plus de sources qu'aujourd'hui : la source aux trembles, « l'Œil des Peupliers », n'était pas dans la Petite Ile ; mais elle n'en était pas loin.

J'avais cru la trouver en face de Nisida, dans cette plainette maritime de Bagnoli qu'emplissaient encore au début du xx[e] siècle les humides et grasses luzernières et dont les treilles se balançaient de peuplier en peuplier. Là, toute proche du rivage et sous le pied terrien du Pausilippe, sourd une source assez abondante, l'*Aqua Ferrata*, que mentionnent la plupart des *Guides* et que portent déjà les plus vieilles cartes du Royaume de Naples. Mais cette onde ferrugineuse, couleur de rouille et de boue, n'est pas en vérité une eau potable et aucune grotte ni avancée de roche ne l'abrite. Il faut chercher ailleurs.

En ce pays des Opiques, les navigateurs, qui avaient relâché, comme Ulysse, dans le port assuré et désert de Nisida, trouvaient ensuite le détroit de l'Aiguille, puis le Cap de la Caverne, puis le Port d'où l'on montait chez les bergers de la Grotte ; en continuant vers l'Est, ils atteignaient l'autre petite île aux Grottes, Mégaris, en face du site où s'éleva la colonie grecque de Naples. La première ville de Naples, — celle qu'aux temps romains, on appelait encore la vieille ville, *Palaiapolis*, par opposition à la ville neuve, *Néapolis*, — portait le nom de *Parthén-opé*, l' « Œil de la Vierge ». Les archéologues sont généralement d'accord pour reconnaître en cette vieille ville une première fondation des Hellènes de Cume, à laquelle des

Éoliens, venus de Chalcis en Eubée, adjoignirent ensuite la ville neuve. Mais les discussions commencent quand on veut fixer le site respectif des deux villes, et l'on a proposé pour cette Palaiapolis toutes les baies du rivage entre la pointe la plus occidentale du Pausilippe et les approches de l'îlot Mégaris.

Naples est aujourd'hui divisée en deux par l'échine très apparente, qui descend de la haute falaise vers le rivage du golfe, du château Saint-Elme au Pizzofalcone et au château de l'Œuf (ancienne Mégaris). A l'Est de cette échine, sur la rade qui regarde le Vésuve et où de longues jetées enclosent le port d'aujourd'hui, s'étageait la ville du Moyen-Age et des derniers siècles ; elle semble avoir succédé à la ville romaine et à la Néapolis grecque : de ce côté seulement, subsistent quelques ruines des constructions antiques. A l'Ouest de l'échine, la ville récente a peu à peu, depuis un demi-siècle, couvert de ses hautes et larges bâtisses le rivage et l'amphithéâtre de collines qui, du Château de l'Œuf, se déploie vers le Pausilippe jusqu'à l'église de Sannazzaro.

En face de l'Œuf, la grève et les ruelles de Santa-Lucia étaient naguère encore une grouillante bourgade de cabanes, de cases, de maisons croulantes et de ruelles fétides où l'indicible malpropreté du bas peuple ne causait pas tous les ans peste, choléra et autres épidémies par la seule grâce du soleil et des brises de l'Ouest, du Sud, de l'Est et du Nord qui aéraient continûment cette puanteur. A l'autre extrémité de l'amphithéâtre, près de l'église de Sannazzaro, le quartier de la Margellina, que la falaise ardue, presque verticale du Pausilippe abrite des rafales du Nord et de l'Ouest, est demeuré l'habitat des pêcheurs, rameurs, bateliers et petites gens de mer ; naguère encore, ils habitaient dans le tuf creusé de la falaise ; ils continuent de haler, le soir, leurs barques, de les vider et calfater, d'étendre et recoudre leurs filets sur la grève encombrée d'agrès et d'enfants.

C'est sur cette grève abritée du mistral, — telle, la Marseille phocéenne sur la rive occidentale du Vieux Port, — que les premiers colons grecs, venus de Cume, installèrent, je crois, leur Palaiapolis, leur vieille ville, ou leur mouillage de Parthénopé, de l'« Œil » ou de la « Source de la Vierge », comme Pouzzoles fut plus tard le mouillage des Petits Puits, *Puteoli*. Depuis l'épidémie cholérique de 1885, Naples est royalement fournie d'une eau admirable par les sources du Sérino qu'un aqueduc amène de cinquante kilomètres et distribue à tous les quartiers. Mais, au siècle dernier, la ville entière ne s'abreuvait qu'à de mauvais puits ou aux minces filets de sources saumâtres ou thermales : Santa-Lucia vante encore sa bouche sulfureuse. Un seul quartier, la Margellina, avait sa fontaine d'eau fraîche et toujours coulante, où l'on venait de loin emplir les cruches et où se fournissait la Maison du Roi[1]. Le bassin en subsiste, avec son lion accroupi ; mais l'eau ne coule plus. Il faut aller chercher la pauvre source abandonnée dans une cave qui prolonge une arrière-boutique sous la falaise de tuf.

Voilà, je crois, l'aiguade sous roche, ὑπὸ σπείους, la source aux trembles, dont parle le poète ; les premiers navigateurs, qui fréquentaient ce mouillage commode, connurent cette source, cet « œil », — comme disent les Sémites, *oin*, — non de la Vierge, mais du Peuplier, *Parthénopé* ; car *parthenos* a les deux sens ; les peupliers étaient les Vierges héliades, les filles d'Hélios, sœurs de Phaéthon,

[1] A la Bibliothèque de Naples, j'ai pu consulter le mémoire de Luigi Cangiano *Su le Aque potabili di Napoli* (1843). Antérieur aux récentes adductions de sources lointaines, ce mémoire énumère et apprécie les aqueducs et les fontaines qui abreuvaient pauvrement la ville surpeuplée : Aqueducs della Bolla et di Carmignano, Fontaines de Saint-Pierre-Martyr, de Santa-Maria la Nuova, de Santa-Lucia et de la Piazza francese, enfin Source du Lion, la seule vraiment bonne et, tout le jour, achalandée, non seulement par les proches voisins, mais par la valetaille de toutes les maisons nobles et par les vendeurs d'eau qui venaient y remplir leurs tonneaux.

métamorphosées en arbres par la colère des dieux, comme les cyprès de Psophis que « les indigènes appelaient les Parthenoi » (Paus. VIII 24 7). La tradition voulait que la nymphe Parthénopé fût venue à Naples de la mer du grand large : c'était, disait-on, l'une des trois Sirènes.

Une autre erreur du poète peut nous donner un indice de même nature que le bateau pétrifié de Phéacie. Du port de leur ville, les Phéaciens ne pouvaient pas apercevoir le Karavi (cf. plus haut p. 87) ; mais le poète avait suivi une description de la côte qui s'en allait du Sud au Nord, énumérant l'embouchure, la plage et les cascades du fleuve, puis les ports, la ville et le manoir d'Alkinoos, enfin le vaisseau pétrifié. Ici, de même, c'est à tort que le poète pense que, du rivage, on peut apercevoir la grotte du Cyclope (IX 181-182) :

ἀλλ' ὅτε δὴ τὸν χῶρον ἀφικόμεθ' ἐγγὺς ἐόντα,
ἔνθα δ' ἐπ' ἐσχατιῇ σπέος εἴδομεν, ἄγχι θαλάσσης...

Au fond de sa cour profonde, la caverne n'est visible ni du mouillage, ni de la Petite Ile, ni de la pleine mer. C'est le poète qui mit cette vision dans l'œil de son héros, comme il mit les deux Pierres dans la main de Polyphème. Ici encore, n'avons-nous pas la preuve qu'il n'a pas vu, de ses yeux vu, le site ? un Homère-Ulysse n'a pas décrit ces lieux d'après son expérience personnelle ; seule, la lecture d'un document antérieur, périple, journal de bord, conte ou poème, a pu lui donner une vision aussi précise, aussi exacte et, tout à la fois, aussi continûment et pareillement déformée.

Appendice D. — J'ai visité à plusieurs reprises ces populations des Oasis tant dans le Sud tunisien que dans les confins algéro-marocains. Par opposition aux nomades, qui peuvent vivre sans lois, en perpétuel état de guerre, de haines, de vendettas et de razzias, les nécessités mêmes de la vie quotidienne et de la nourriture obligent les sédentaires, « mangeurs de fruits », à l'amour de la paix, au respect des conventions et à la pratique de l'hospitalité.

La moindre bataille, qui amènerait l'incendie ou l'abattage de leurs arbres par un ennemi victorieux, les ruinerait et les affamerait pour de longues années : les Hellènes ont pu se transmettre leurs brouilles séculaires et se « couper » leurs oliviers et leurs vignes les uns aux autres pour le plus grand renom de leurs cités rivales[2]; une palmeraie dévastée ne se reconstitue qu'en un demi-siècle et risque le plus souvent de disparaître à jamais.

La légalité et les réglements sont indispensables au maintien des arbres et des cultures qu'ils ombragent : quotidiennement, il faut appliquer et respecter des prescriptions minutieuses pour répartir les eaux dans les canaux d'irrigation qui, seuls, peuvent conserver cette verdure. Dans les oasis les plus reculées, les plus isolées en plein désert, les *kanouns*, qui subsistent d'âge en âge, perpétuent le souvenir du *kanôn* byzantin.

Enfin, l'intimité avec l'étranger et le commerce équitable peuvent, seuls, procurer les produits industriels, en particulier les vaisselles de tout genre, les outils, les armes, les métaux pour lesquels l'oasis ne fournit aucun minerai. On a des fruits à revendre : en 1912, les abricots valaient à Gabès cinq centimes les deux kilogrammes. On peut régaler à peu de frais les arrivants et faire de profitables échanges.

*
* *

Appendice E. — Pour la Dicéarchie des Grecs, cf. l'Ile de Nieves dans Rochefort *Histoire des Antilles* p. 44 :

« Les Anglois, qui s'y sont établis en l'an 1628, habitent cette île au nombre d'environ trois mille hommes, qui y sub-

sistent honorablement par le trafic qu'ils y font de sucre, de gingembre et de tabac.

» Cette île est des mieux policées de toutes les Antilles. La justice s'y administre avec grande sagesse par un conseil qui est composé des plus notables et plus anciens habitans de la colonie ; les juremens, les larcins, l'ivrognerie, la paillardise et toutes sortes de dissolutions et de désordres y sont punis sévèrement.

» Pour la sûreté des vaisseaux qui sont à la rade et pour empêcher la descente que pourrait faire un ennemi, on a bâti un fort..., qui tient aussi en assurance les magasins publics, dans lesquels on décharge toutes les marchandises qui viennent du dehors. Ce qui rend encore cette île recommandable, c'est qu'elle n'est séparée que par un petit bras de mer de celle de Saint-Christoffe, la plus belle et la plus renommée de toutes les Antilles, dont elle est la capitale ».

*
* *

Appendice F. — Au temps des thalassocraties helléniques, Cume devint une colonie des Chalcidiens. Mais la tradition locale, conservée par Aristote (*Mirab.* 95), se souvenait d'un temps où les Blancs, *Leucadiens* ou *Lucaniens* (le texte est douteux), occupaient le territoire des Collines Blanches. La racine sémitique *b. e. k* désigne *la blancheur* (en particulier la blancheur de la lèpre que les Grecs appellent *leuké*, λευκή) : les Phéaciens, Φαίακες, de l'Odyssée sont les *Blancs*, Leucadiens ou Lucaniens, qui jadis avaient colonisé Cume (*beak* a donné *pheak* : le *bet* sémitique est souvent rendu en grec par un φ).

Le premiers périples grecs donnaient le nom de Lucanie, Λευκανία, à tout le pays qui s'étend de la Campanie au golfe de Tarente. Skylax dit qu'après la Campanie, où l'on trouve les deux villes grecques de Cume et de Naples, les Samnites ont un pan de côte d'une demi-journée de navigation ; puis viennent les Lucaniens qui occupent toute la presqu'île entre les deux mers d'Élée et de Tarente : le périple de leur côte est de six jours et de six nuits ; puis viennent les Iapyges, qui occupent l'autre presqu'île entre le golfe de Tarente et la mer Adriatique : le périple de leur côte est pareillement de six jours et de six nuits. Les géographes postérieurs, essayant de faire concorder ces divisions avec les catégories politiques ou ethnographiques

qu'ils avaient sous les yeux, se donnèrent une peine méritoire pour distinguer Lucaniens, Bruttiens, Iapyges, Messapiens ; Strabon (VI 1 3-4) revient cinq ou six fois là-dessus : « Avant l'arrivée des Hellènes, il y avait en ces parages, non pas des Lucaniens, mais des Chones et des Oinotriens. Les Samnites, ayant grandi, chassèrent Oinotriens et Chones et installèrent un de leurs clans qui prit le nom de Lucaniens ».

Nous avons là une série de noms d'époques différentes, que les navigateurs successifs se transmirent, tantôt en se les expliquant, tantôt en négligeant d'en connaître le sens véritable.

Strabon (VI 3 1) donnait le nom de *Messapie* au talon de la botte italienne, à la péninsule entre Brindisi et Tarente,et les Hellènes appelaient, — nous dit-il, — ce même pays *Iapygie* : le héros Messapos était venu de Béotie en Iapygie. Mais ce dernier nom était spécialement réservé au dernier promontoire italien que nous appelons le cap Santa Maria di Leuca.

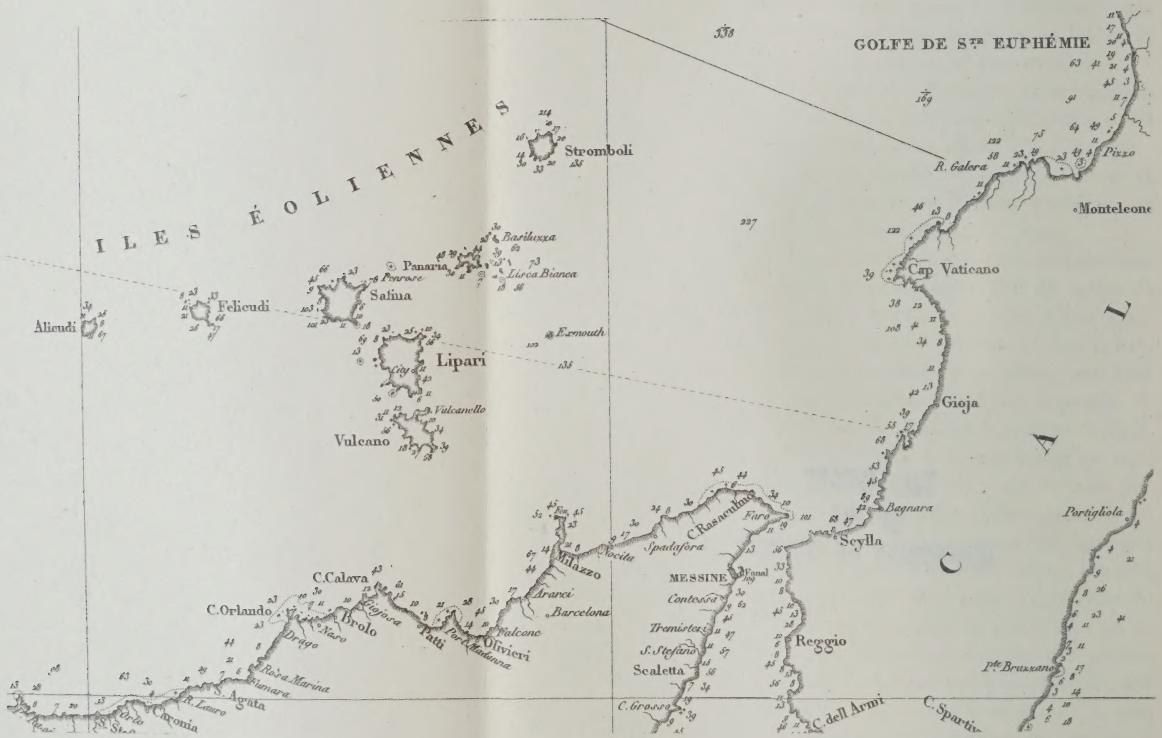
« Le cap Santa Maria di Leuca, — disent les *Instructions nautiques* (nº 706 p. 57), — situé à l'extrémité Est du golfe de Tarente, est la pointe Ouest de l'entrée de la mer Adriatique. Il est formé par un morne, haut de 160 mètres et descendant à la mer en pente douce, du côté du Sud ; une église, une tour blanche et quelques maisons, réunies sur son sommet, le rendent très reconnaissable pour un bâtiment venant du Sud.

» La côte, depuis le cap Santa Maria di Leuca jusqu'au port d'Otrante, situé à 20 milles dans le N.-N.-E., est formée par des hauteurs bien cultivées, qui se terminent généralement, du côté de la mer, par des falaises. Sur ces hauteurs, on aperçoit un grand nombre de villages... Les nombreuses tours, placées de distance en distance et bâties autrefois pour la défense de la côte, peuvent servir à faire reconnaître le point où l'on se trouve ; elles facilitent aussi aux caboteurs l'accès des petites criques, où ils peuvent s'abriter ». L'Écriture nous fournit des noms communs ou des noms de lieu *misep'a* ou *masep'a*, que les Septante transcrivent en Μάσσηφα et traduisent en « guette », σκοπιά. *Messapios* se retrouve dans toute la Méditerranée levantine, en Crète, en Béotie, en Laconie, en Locride.

Cette Italie méridionale avait le Promontoire Iapygien, Ἄκρα Ἰαπυγία, et les Trois Caps des Iapyges, Ἄκραι Τρεῖς Ἰαπύγων. Le Promontoire Iapygien abritait déjà le petit mouillage de la

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

(*cf.* p. 195 et suiv.)



LE ROYAUME D'ÉOLE.

Ville Blanche, *Leuka* ; en ce point, avait débarqué le Crétois Iapygos, qui venait de Sicile. Depuis le Canal d'Otrante, jusqu'au détroit de Sicile depuis la Ville Blanche, Leuka, jusqu'au cap de la Pierre Blanche, Leukopétra, la côte méridionale de l'Italie présente partout les mêmes falaises blanches, dont l'éclatante blancheur est encore plus frappante pour qui vient de quitter les côtes noires de Sicile, la lave noire de l'Etna et des promontoires entre Catane et Naxos. Les *Instructions nautiques* (nº 731 p. 251-252), décrivant ces rivages siciliens, nous disent : « Le cap Schiso, bas et *noir*, a été formé par le plus ancien et le plus grand torrent de lave connu... Trizza est entièrement construite en lave dont la couleur *noire* contrastant avec la couleur blanche des linteaux et montants de porte, produit un singulier effet, etc. ». La côte italienne, au contraire, commence à cette Pierre Blanche, que les modernes nomment Cap dell' Armi et dont les rochers sont « remarquables par leur blancheur ». La racine hébraïque *i. p. g* signifie *éclater, resplendir, luire*, et l'Écriture a des noms de lieu de la forme *Iapig'a*. Je crois que les caps Iapygiens des Anciens ne sont que les caps Blancs des Modernes. Les premiers thalassocrates avaient ici trois de ces caps blancs. Le premier se nommait « la Pierre Blanche » : les Hellènes traduisirent par *Leukopetra*. Le second se nommait « les Trois Caps Blancs » : les Hellènes, traduisant les deux premiers termes de l'original sémitique et transcrivant simplement le dernier, dirent les *Trois Caps des Iapyges*, Τρεῖς Ἄκραι Ἰαπύγων. Le troisième cap enfin devait être « la Guette Blanche » : les Hellènes, qui traduisirent et transcrivirent par moitié en *Pointe Iapygienne*, Ἄκρα Ἰαπυγία, nous ont conservé, en outre, une bonne transcription du début, car l'équivalent exact de leur *akra* nous serait fourni par l'autre nom propre de ce même pays, *Messapia*.

Je crois qu'il en est de même pour le nom de ces *Chones* que Strabon unit toujours aux Oinotriens. Ils habitaient la péninsule du Bruttium : en ce pays, sur la pointe « aiguë, escarpée et entourée de grands fonds », que nous appelons Capo Alice et que les premiers colons hellènes appelèrent *Pendue*, κρίμισσα, était la ville *Choné*, d'où les Chones prirent leur nom, — nous dit Strabon (VI 1 3) ; — c'était le temps où les villes fuyaient les plages et se réfugiaient sur les hauteurs. Plus tard, dans la

plaine cultivée, sur une colline ronde qui domine la plaine, la plage, les champs et les bois, se bâtit la *Ville Étalée*, Pétélie, Πετηλία. Je crois que les deux noms *Krimissa* et *Choné* sont dans le même rapport que *Kuklopia* et *Oinotria*, traduction et original : *Krimissa* est pour les Grecs la *Pendue* (κρεμαστή, κρεμάς) ; *Choné* pour les Sémites avait eu le même sens. Toutes les langues sémitiques ont la racine *k. ou. n* avec le sens de *se tenir droit, se dresser, s'élever* ; la forme participiale *khon'a* ou *kon'a* nous donnerait le grec *Choné*, Χώνη. *Khon* est le nom d'une ville phénicienne. Sur une carte marine, on comprend la renommée que ce Promontoire Pendu eut toujours parmi les navigateurs : juste en face de la Guette Blanche, il se dresse sur l'autre bord du golfe de Tarente ; c'est l'une des bornes de navigation, l'une des guettes et l'un des points d'appui indispensables.

Nous aurons à revenir sur les doublets gréco-sémitiques qui longent cette côte italienne ; l'*Odyssée* va nous y ramener avec ses récits de Charybde et de Skylla. Il est seulement un texte de Strabon qu'il faut recueillir (VI 3 5) : « La pointe que l'on nomme Promontoire Iapygien est séparée des monts Kérauniens par un détroit de *sept* cents stades et du cap Lakinien par un golfe de *sept* cents stades aussi... La petite ville voisine de Leuka a une source fétide : chassés de la Phlégra de Campanie par Héraklès, les Géants nommés Leuternes s'enfuirent jusqu'ici et disparurent sous terre ; la source est alimentée de leur sanie et la contrée voisine garde leur nom de Leuternie ». Voilà, je pense, entre notre Hypérie des Cyclopes et notre Schérie des Phéaciens, l'étape retrouvée : ces Leuternes, échappés de la Phlégrée campanienne, ne sont que nos Phéaciens, enfuis de Campanie et de Cume la Phlégréenne.

ÉOLE ET LESTRYGONS[1]

Ph. Cluverius. — *Sardinia et Corsica antiqua* Lugd. Batav. 1725

D. G. Dolomieu. — *Descriptions des Isles Lipari* Paris 1785 ; *Mémoire sur les Iles Ponces* Paris 1788

L. Spallanzani. — *Voyage dans les Deux Siciles* (trad. Toscan) Paris 1800

M. Graham. — *Voyage dans les Montagnes de Rome* Paris 1822

A. F. de la Marmora. — *Voyage en Sardaigne* Paris 1839-1860 ; *Itinéraire de la Sardaigne* Turin 1860

Th. H. Martin. — *Les longs Jours et les longues Nuits des Lestrygons* Ann. Et. gr. 1878 p. 22

V. Pfannschmidt. — *De Ventorum apud Homerum significatione* Leipzig 1880

R. M. de la Blanchère. — *Le Port de Terracine* Rome 1881 ; *Terracine* Paris 1884 ; *Un Chapitre d'Histoire pontine* Paris 1889

A. T. Christ. — *Das Aiolosabenteuer in der Odyssee* Landskron 1888

H. Marmonier. — *La Question de la Maddalena* Paris 1896

Ph. E. Legrand. — *L'Arcadie et l'Idylle* Rev. Ét. anc. 1900 p. 101

A. Messedaglia. — *I Venti, l'Orientazione geografica e la Navigazione in Omero* Acad. Linc. 1901

V. La Mantra. — *Le Tonnare in Sicilia* Palerme 1901

G. Patroni. — *Nora; Colonia fenicia in Sardegna* Roma 1904

X. Poli. — *La Corse dans l'Antiquité* Paris 1907

F. W. Hasluck. — *Cyzicus* Cambridge 1910

R. Pettazoni. — *La Religione primitiva in Sardegna* Piacenza 1912

G. Porro. — *Influssi dell' Oriente sulla... Sardegna* Atene e Roma 1915 p. 145

G. Libertini. — *Le Isole Eolie nell' Antichità greca e romana* Firenze 1921

[1] Je prie le lecteur de consulter aussi la bibliographie de « Lotophages et Cyclopes ».

W. Radcliffe. — *Fishing from the earliest Times* London 1921

A. Taramelli. — *Protosardi e Etruschi* Acad. Lincei 1922 p. 176

C. Dessi. — *I Nuraghi della Sardegna* Sassari 1923

L. Roule. — *Le Thon... dans la Méditerranée occidentale* Office des Pêches 1923 nº 39

E. Païs. — *Storia della Sardegna e della Corsica durante il Dominio romano* Roma 1923 ; *Storia della Colonizzazione di Roma antica* Roma 1923

F. Cornelius. — *Zur Geographie der Odyssee* Rhein. Mus. 1925 p. 344

E. Benetti. — *Omero e la Sardegna* Sassari 1925

M. Johnston. — *Floating Islands* Class. Weekly 1925 p. 58

E. Christa. — *Beobachtungen am Stromboli* Zeit. f. Vulkan. 1926-1927 p. 1

F. de Quervam et A. Streickeisen. — *Observations sur le Stromboli* Bul. volcan. 1926 p. 74

R. Herkenrath. — *Die Polarfahrt des Odysseus* Stim. Zeit. 1926 p. 442 ;

R. Hennig. — *Die Fragen des Laestrygonen- und Kimmerierlandes* Peterm. Mitt. 1926 p. 164 ; *Neue Erkenntnisse zur Geographie Homers* Rhein. Mus. 1926 p. 266

P. Preusse. — *Stromboli und Vulcano zu Beginn des XV Jahrhunderts* Zeit. f. Vulkan. 1926 p. 89

H. Boehme. — *Schwimmende Inseln* Peterm. Mitt. 1926 p. 11

A. C. Johnson. — *Ancient Forests and Navies* Trans. and Proc. 1927 p. 199

R. Eisler. — *Die Seevoelker... in den orientalischen Quellen* Caucasia 1928 p. 73-130

III

ÉOLE ET LES TRYGONS

Stromboli : île ronde et île haute ; mur de bronze et ponce flottante. — Aiolie et Nisyros. — Le signal des vents. — Lipari et les Sept-Iles. — Vers Éole.

Le Cap et la Source de l'Ours en face de la Maddalena. — Les baies et puits de Sardaigne : Palau, Liscia, Longo-Sardo et Porto Pozzo.

Les rives des oiseaux et la Pierre colombière. — La pêche des thons et le massacre des Achéens. — La ville des Lestrygons : les Longues Portes. — Les pâtres et les chansons alternées de la Gallura : au pays de l'églogue. — Chez Antiphatès et les Anthropophages.

Après une journée de festin et une nuit de repos dans la Petite Ile des Cyclopes, Ulysse reprend la mer[1] :

Nous reprenons la mer, l'âme navrée, contents d'échapper à la mort, mais pleurant les amis. Nous gagnons Éolie, où le fils d'Hippotès, cher aux dieux immortels, Éole, a sa demeure. C'est une île qui flotte : une côte de bronze, infrangible muraille, l'encercle tout entière; une roche polie en pointe vers le ciel. Éole en son manoir nourrit ses douze enfants, six filles et six fils qui sont à l'âge d'hommes : pour femmes, à ses fils il a donné ses filles et tous, près de leur père et de leur digne mère, vivent à banqueter; leurs tables sont chargées de dou-

[1] Pour ce chapitre d'Éole, il est deux ouvrages que les philologues et archéologues d'aujourd'hui négligent trop souvent et auxquels je tiens à renvoyer le lecteur : Spallanzani *Voyage des Deux Siciles* (trad. G. Toscan) et Cluverius *Sicilia antiqua*.

ceurs innombrables; tout le jour, la maison, dans le fumet des graisses, retentit de leurs voix; la nuit, chacun s'en va, près de sa chaste épouse, dormir sur les tapis de son cadre ajouré...

La plage d'Éolie semble avoir été déserte; une ville haute s'élève sur une butte ou une pente voisine :

Nous montons vers le bourg, jusqu'à leur beau manoir. Éole, tout un mois, me traite et m'interroge, car il veut tout connaître, et moi, de bout en bout, point par point, je raconte.

On connaît la suite de l'histoire, le don par Éole de l'outre où sont enfermés tous les autres vents, le départ des Achéens et leur retour jusqu'aux approches d'Ithaque, grâce au zéphyr qui reste seul à souffler :

Durant neuf jours, neuf nuits, nous voguons sans relâche. Voici que, le dixième, apparaissaient enfin les champs de la patrie; nous en étions si près qu'on en voyait les feux et les hommes autour. Mais il me vient un doux sommeil; j'étais brisé : c'était moi qui, toujours, avais tenu l'écoute, sans jamais la céder à quelqu'un de mes gens; j'avais un tel désir d'arriver au pays!...

Mais l'équipage ouvre l'outre ; tous les vents s'échappent et la rafale ramène nos gens chez Éole :

On arrive; on débarque; on va puiser de l'eau et, sans tarder, mes gens se mettent au repas sous le flanc des croiseurs. Quand on a satisfait la soif et l'appétit, je pars accompagné d'un héraut et d'un homme, pour monter chez Éole.

En son manoir fameux, je le trouve au festin, lui, sa femme et ses fils. Nous entrons au logis; mais nous restons au seuil, assis dans l'embrasure.

Mais Éole, cette fois, n'a que paroles de fureur et de haine :

Éole. — Décampe de mon île, ô le rebut des êtres!... car je n'ai plus le droit de t'accorder mes soins, ni de te reconduire. Décampe!... tu reviens sous le courroux des dieux!

Il dit et me renvoie, malgré mes lourds sanglots.

Pour la traversée entre les Cyclopes et l'île Éolie, — *Aiolié*, Αἰολίη, — le poète ne nous donne aucune indication de temps, de distance, de vent ni de marche. Mais les Anciens s'accordaient à retrouver cette île dans la plus orientale des Lipari, dans l'Ile Ronde, que les Grecs nommèrent *Strongulé* : les Italiens en ont fait *Stromboli*. Nous ouvrons les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 236-237) :

Cette île, la plus N.-E. du groupe des Iles Lipari, s'élève en forme de cône à 940 mètres au-dessus de la mer. Tout dans son ensemble indique qu'elle est le produit des feux souterrains. Le cratère, qui fait face au N.-O., est à peu près au tiers de la montagne, à partir du sommet. Il est continuellement en ignition, avec de fréquentes explosions, et il vomit constamment des matières enflammées. D'après le dire des insulaires, les perturbations atmosphériques auraient une grande influence sur le volcan ; ainsi les tempêtes, particulièrement celles venant du Sud, sont précédées d'épaisses masses de fumée. Malgré l'existence de ce volcan, Stromboli est très fertile et produit un des meilleurs vins de la Méditerranée, du froment, de l'orge, du coton, des raisins, des figues, etc. Les cultures sont belles et s'étendent assez haut sur la montagne.

Cette île, aujourd'hui encore, est constamment habitée ; au-dessus de sa plage, elle a un double bourg :

Le principal bourg, défendu par une batterie, est sur le côté Est de l'île. Il est partagé en deux parties formant les paroisses de San Vincenzo et de San Bartho'omeo. Les maisons sont basses et à terrasses. Quelques-unes ont deux étages. On voit encore des traces d'anciens édifices et de tombeaux. A San Vincenzo, il y a une fontaine alimentée par une petite source de la montagne.

La plage, placée au-dessous des maisons, est de sable noir brillant et se termine par la pointe rocheuse della Scaro, où il y a une grande caverne appelée *Grotta dei Bovi Marini* ou Grotte des Veaux Marins. Cette caverne a 25 mètres de long, 10 mètres de large à l'entrée et 2 mètres de haut. L'extrémité Nord de l'île est composée de lave rugueuse. La côte N.-O. forme une petite baie, qui se trouve immédiatement au-dessous

du cratère, et le volcan y projette fréquemment une pluie de pierres incandescentes. La côte Ouest de l'île est également composée de lave rugueuse. L'extrémité Sud est une pointe basse de galets.

Le long de la côte, depuis ce point jusqu'à San Vincenzo, il y a plusieurs excavations. L'une, dans la colline un peu au-dessus de la *Punta del Uomo*, est remarquable parce qu'on y trouve le beau et brillant minerai de fer que l'on appelle fer spéculaire.

Vue du sommet ou des pentes de la montagne elle-même, l'île se présente aux insulaires comme faite au tour, toute ronde dans un cercle d'eau : on comprend le nom que lui donnèrent ses colons grecs, *Strongulé*, « la Ronde ». Mais les navigateurs l'aperçoivent autrement : avant de la voir ronde, ils la voient haute, très haute ; elle atteint presque mille mètres d'altitude et, de son cratère, monte une colonne de fumée durant le jour, une lueur de feux intermittents durant la nuit, si bien que l'île s'aperçoit de fort loin et qu'on la reconnaît entre tous les rivages des îles et des terres voisines.

Spallanzani écrivait voici plus d'un siècle (II p. 57) :

Étant parti de Naples pour me rendre en Sicile le 24 août 1788 et ayant dépassé, à l'entrée de la nuit, les bouches de Capri *(c'est la route que suit Ulysse en quittant les Cyclopes)*, je commençais à découvrir ce phénomène bien que j'en fusse éloigné de cent milles. Il apparaissait comme une légère bouffée de flammes, qui, à l'improviste, frappait, mais faiblement, les yeux, durait deux ou trois secondes et disparaissait tout d'un coup. Au bout de dix ou douze minutes, la flamme reparaissait, puis s'éteignait de nouveau. Les matelots regardaient ces feux avec plaisir; ils me disaient que, sans eux, ils courraient souvent risque, dans les nuits obscures ou orageuses, ou de faire naufrage en pleine mer ou de se briser sur les côtes voisines de la Calabre. Quand le jour fut venu, je me trouvai très près de l'île volcanique. La vive clarté du soleil avait fait disparaître la lumière du volcan. Je ne voyais plus à la place des flammes que des fumées... J'avais devant moi Stromboli. Sa cime était couverte d'une fumée très épaisse.

Cette Ile Haute n'offre pour refuge aux navigateurs qu' une seule plage de galets. Partout ailleurs, c'est un talus abrupt, une muraille presque verticale avec des coulées de laves, qui, pareilles à des traînées de métal fondu, puis solidifié, lui donnent l'apparence métallique dont parle le poète, « un mur de bronze infrangible », τεῖχος χάλκεον ἄρρηκτον. Les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 138) disent en parlant des côtes abruptes de la Sardaigne : « Une côte de fer, d'aspect désolé, découpée par quelques anses ouvertes au N.-O., s'étend entre l'îlot Rossa et la pointe Vignola ». Nous disons couramment : « une roche acérée ».

Dans la bouche et les écrits de nos marins, cette expression « côte de fer » revient sans cesse, quand ils veulent dépeindre une façade de roches lisses, une rive accore, rocheuse, haute et sans abri[1]. Pour Stromboli, l'expression serait d'autant plus juste que cette muraille est vraiment d'aspect métallique :

Le cinquième et dernier des produits volcaniques de Stromboli, — dit Spallanzani (II p. 73-77), — est le fer spéculaire. Il se trouve, au Sud, à plus d'un mille des habitations, dans un rocher de lave coupé à pic au bord de la mer. Le métal est cristallisé en lames verticales à la roche qui lui sert de matrice... Les lames sont si brillantes, si polies que l'acier le plus fin ne leur est pas supérieur à cet égard. Elles réfléchissent la lumière comme un miroir sans tache... On ne voit jamais une lame placée isolément. Elles sont toujours assemblées plusieurs ensemble. Elles forment ainsi des groupes de vingt pouces et plus de circonférence. En général la couleur des lames, à l'exception de quelques teintes violettes, est semblable à celle du plus bel acier. Elles brillent dans leurs cassures comme à leur surface. Malgré leur dureté, elles ont la fragilité du verre.

[1] Cf. Œxmelin *Histoire des Aventuriers et Flibustiers...* I p. 14 : « L'isle de la Tortue, ainsi nommée parce qu'elle a la figure d'une tortue, n'a qu'un port qui puisse servir d'abri aux navires ; elle est toute environnée de grands rochers, que les habitants appellent côte de fer ».

Le fer et l'acier n'étaient pas en usage aux temps homériques : le bronze était le métal usuel ; il fournissait donc le terme de comparaison. Autre merveille : Éolie est une île flottante. Dans une île voisine de Stromboli, Spallanzani a (II p. 207-209) longuement visité une montagne nommée Campo Bianco :

Elle n'est formée que de pierres ponces toutes blanches. De loin, on la dirait couverte de neige depuis son sommet jusqu'à sa base, immense carrière d'où l'on tire toutes les ponces employées en Europe à divers usages. Là, se rendent les vaisseaux français, italiens et autres, destinés au trafic de cette production volcanique. La plage de Campo Bianco m'offrit d'abord quantité de ces pierres qui surnagent sur l'eau.

Stromboli, qui n'a plus de ces éruptions de ponces, dut en avoir jadis :

Je viens au quatrième genre de productions volcaniques de Stromboli, les pierres ponces. On les trouve à un tiers environ de l'élévation de l'île dans la partie de l'Est, sur le bord des sentiers qui traversent les vignes et dans les excavations formées par la chute des eaux. Elles sont, non pas en masses, mais dispersées en petits morceaux peu abondants. On reconnaît aisément qu'elles ont été déterrées par la main des hommes ou par l'effet des pluies et, si l'on suit leurs traces dans le sable à plusieurs pieds de profondeur, on les y découvre clairsemées et dans leur état primitif. Stromboli a donc vomi autrefois des ponces et n'en vomit plus aujourd'hui. Le Vésuve donne l'exemple, mais plus en grand, de pareilles alternatives.

Ces éruptions de ponces et leurs effets ont toujours étonné les navigateurs qui les voyaient pour la première fois[1] :

[1] Cf. M. du Mont p. 164 : « Je vais sortir de la Méditerranée; après quoi, je ne vous en parlerai plus. Mais auparavant il faut que je vous fasse deux remarques, qui me semblent valoir bien la peine de n'être pas oubliées. La première est que cette mer produit une très grande quantité de pierres ponces, jusque-là qu'en quelques

Ce qui est arrivé dans ce port n'est pas moins étonnant, — raconte Thévenot (I ch. 68), au sujet de Santorin. — Je le rapporterai ici comme je l'ai appris de diverses personnes en plusieurs endroits. Il y a environ dix-huit ans que, dans la nuit d'un certain dimanche, commença dans le port de Santorin un très grand bruit, lequel s'entendit jusqu'à Chio, qui en est éloignée de plus de deux cents milles, mais de telle sorte qu'on crut à Chio que c'estoit l'armée vénitienne qui combattoit contre celle des Turcs... Ce fut un feu qui se prit dans la terre du fond du port de Santorin et y fit un tel effet que, depuis le matin jusqu'au soir, il sortit de la mer quantité de pierres de ponce, qui montoient en haut avec tant de roideur et tant de bruit qu'on eust dit que ce fussent autant de coups de canon. Cela infecta tellement l'air que, dans ladite île de Santorin, il mourut quantité de personnes. Cette infection se répandit aussi loin que le bruit qui l'avait précédé. Car non seulement dans cette île, mais même à Chio et à Smyrne, tout l'argent devint rouge. Les pierres de ponce, qui sortirent de là, couvrirent tellement la mer de l'Archipel que durant quelque temps, quand il régnoit certains vents, il y avoit des ports qui en estoient bouchés, en sorte qu'il n'en pouvoit sortir aucune barque, pour petite qu'elle fust, que ceux qui estoient dedans ne se fissent le chemin au travers de ces pierres ponces avec quelques pieux.

Aujourd'hui encore, Théra, couverte de ponces, est ceinturée de ces pierres flottantes, que le flot jette et reprend, au gré de la brise, sur les grèves de l'Est et du Sud. Stromboli avait une pareille ceinture quand elle apparut comme « une île flottante » aux premiers navigateurs, πλωτῇ ἐνὶ νήσῳ. Les géographes des âges suivants, qui n'avaient pas vu le phénomène, — Stromboli ne rejette plus de ponce aux époques classiques, — cherchèrent et découvrirent vingt explications de ces trois mots si clairs : « πλωτή, disaient-ils, ne veut pas dire *navigante*, mais *naviguée*,

endroits on en trouve des flottes de cent pas de diamètre, qui font paraître la mer toute blanche surtout les rivages, ou bien au confluent de quelques courants »... Cf. Plin. XXXVI 42 1.

parce qu'on navigue tout autour, ou parce qu'elle est sur le passage de toutes les navigations, ou parce qu'elle fournit aux navigateurs des indices sur le temps qu'ils doivent rencontrer en mer », etc.

Sur une ceinture de pierres ponces, l'île flottante[1] pointait vers le ciel sa haute pierre dénudée, λισσὴ δ' ἀναδέδρομε πέτρη.

Cet hémistiche ne fait que traduire ou paraphraser le nom que ces marins primitifs avaient donné à l'Ile Haute, *Ai-olié*, Αἰ-ολίη. Ce nom rentre dans la série qui nous est familière : à côté de *I-spania, E-nosim, Æ-naria, Ai-aié*, etc., il doit prendre place parmi les noms insulaires commençant par *ai, e* ou *i*, l'*île*. Le second terme *olié* est la transcription grecque du déterminatif que les Sémites avaient donné à cette *île, ai*. Toutes les langues sémitiques ont la racine *o. l.'* avec le double sens transitif de *monter, gravir*, et intransitif de *s'élever, surgir*. Les Arabes ont tiré de cette racine toutes les formes verbales, substantives, adjectives, participiales, etc., pour signifier *être haut, être éminent, le comble, la grandeur, le lieu élevé*, etc. Les Hébreux ont le verbe *ol'a* et le substantif, qui désigne *l'escalier, la rampe, la pente* ; son exacte transcription nous donnerait en grec *olié*, ολιη : l'île *Olié*, Αἰ-ολίη, serait l'Ile de la Rampe. Mais la forme participiale, identique, *ol'a*, nous rapprocherait davantage encore de notre texte odysséen : l'île *Olié*, serait l'Ile Montante. Les Septante traduisent ce verbe sémitique par le verbe grec ἀναβαίνειν : le poète emploie ἀναδέδρομε, qui dit exactement la même chose. *Ai-olié* est donc l'*Ile qui Pointe*[2].

Entre l'*Ile Ronde* des Hellènes et l'*Ile Pointante* des Sémites, nous apercevons sans peine les raisons qui créè-

[1] Cf. dans Hérodote (II 156) « l'île flottante » d'Égypte.

[2] Le nom primitif, *I-ol*, de la Césarée algérienne, — notre Cherchell, — n'est-il pas de même origine? Les *Instructions nautiques* signalent la petite île escarpée qui en forme le port. Cf. *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 294.

rent la différence d'onomastique. Prenez dans Bergeron (*Voyages* I p. 111-119) les récits des premiers explorateurs de Ténériffe :

Entre les choses remarquables de ces îles, — dit l'un, — il y en a deux entr'autres : l'une est qu'au milieu de Ténériffe il y a une montagne très haute, en pointe de diamant, qui jette le feu comme le mont Gibel de Sicile et il y a quinze lieues à monter, ce que l'on ne peut faire qu'en trois jours. Ce mont s'appelle Pic de Ténériffe ou de Terregra, et de là on découvre plus de 50 ou 60 lieues loin et on remarque aisément toutes les autres îles. On ne peut aller au plus haut que depuis la mi-mai jusqu'à la mi-août, à cause de l'excessive froidure et des neiges, ce qui a donné sujet aux Anciens d'appeler cette île Nivaria ou Neigeuse...

Cette île, — dit un autre, — est relevée en forme de côteaux et au milieu d'icelle se voit une montagne grandement droite et ronde, qu'ils appellent Pic de Teithe et dont la situation est telle : sa pointe est fort droite et contient en hauteur quinze grandes lieues. Elle jette souvent feu et soufre et est en forme de chaudron. Deux milles aux environs du sommet, vous ne voyez que cendres et pierres ponces. Deux milles plus bas, c'est un pays qui toute l'année est couvert de neige. Plus bas, s'y rencontrent quantité de grands et puissants arbres. Au-dessous, vous trouverez grande quantité de lauriers, etc...

Ténériffe, — dit un troisième, — a été appelée Nivaria ou Neigeuse. Le nom de Ténériffe lui a été imposé par les habitants de l'île de la Palma, car *tener* en langage palmérien signifie *neige*, et *iffe*, *montagne*. Elle est de forme triangulaire.

Dans la Méditerranée levantine, les *Instructions nautiques* (n° 778 p. 276) décrivent le volcan de Nisyros : « C'est une île formée de montagnes de roche volcanique. Un cratère irrégulier occupe la plus grande partie de son centre. Ce grand cratère, dont les bords atteignent des altitudes de 410 à 570 mètres, renferme un cratère plus petit qui est le point culminant de l'île et atteint 692 mètres. Les côtes sont très escarpées et montrent jusqu'à leur sommet des terrasses qui retiennent la terre entraînée

dans la saison des pluies ». Les Hellènes, qui ont colonisé et possédé cette île de Nisyros, nous l'ont décrite de leur point de vue de terriens : « C'est une île ronde, haute, en pierre meulière, avec une ville, un port, des thermes et un temple de Posidon : elle a quatre-vingts stades de tour, στρογγύλη δὲ καὶ ὑψηλὴ καὶ πετρώδης τοῦ μυλίου λίθου » (Strabon X 5 16).

Cette Sporade avait gardé pour les Hellènes et garde pour nous son vieux nom de Nisyros, lequel rentre dans la colonne de ces noms insulaires de l'Archipel, qui ne présentent aucun sens en grec, mais s'expliquent sans peine par une étymologie sémitique. Nous n'avons pas ici de doublet pour nous garantir la valeur d'une pareille étymologie : il semble néanmoins que Nisyros, **Νίσυρος**, doive être proche parente de Syros, **Σύρος**, que nous savons être la transcription du terme sémitique *Sour, la Roche*. Je crois pareillement que *Nisuros* est la transcription grecque de *Nisoura, la Garde* des Phéniciens : ce terme sert, dans la Bible, à désigner tous les postes et tours de guet, élevés dans les vignes et cultures pour la surveillance de la récolte ou sur les routes du désert pour la protection du voyageur. Appliqué à notre île pointue et à sa tour isolée dans la mer, ce nom se comprend de lui-même. Cette île qui, pour les Hellènes insulaires, était d'abord ronde et ensuite haute, στρογγύλη δὲ καὶ ὑψηλή, avait été, pour les Sémites marins, d'abord haute et ensuite ronde : c'était d'abord une Garde, **Νίσυρος**. Tout pareillement, notre île ronde des Hellènes, **Στρογγύλη**, *Stromboli*, fut l'Ile Haute des mêmes marins sémites : « Stromboli, — dit le pilote Michelot, — a environ dix-huit milles de circuit ; elle est presque ronde et fort haute ».

Felicuda et Alicuda se présentent les dernières des îles Lipari à l'Ouest, — dit Spallanzani (IV p. 95-96). — Les maisons de Felicuda sont éparses en divers points de l'île ; elles contiennent environ 600 habitants. Celles d'Alicuda, où la population est plus faible, n'occupent que la partie de l'Est et du Sud-Est. Le

reste de l'île n'offre que des rochers, des ruines et des précipices. Les maisons ou, pour mieux dire, les cabanes de ces deux îles, ainsi que les presbytères, sont bâties, non au pied de la montagne, ce qui paraîtrait plus naturel, mais vers le milieu du sommet. Je ne pouvais comprendre cette préférence donnée à des sites aussi âpres et aussi rapides, tandis que vers les bords de la mer, dans l'une et l'autre île, il régnait des plans doucement inclinés qui auraient dû inviter les habitants à s'y établir. Mais ils m'apprirent que, Felicuda et Alicuda se trouvant par leur éloignement hors de la protection de leur capitale, l'île de Lipari, elles étaient anciennement infestées de corsaires turcs et surtout tunisiens, qui y débarquaient à la faveur des ténèbres, surprenaient dans le sommeil les individus qui habitaient le bord de la mer, et les emmenaient captifs après leur avoir enlevé tout ce qu'ils possédaient. Ces attaques nocturnes se sont renouvelées, même de nos jours (1788), dans les deux rivières de Gênes. Les habitants de Felicuda et d'Alicuda se virent donc obligés de transporter leurs demeures sur les hauteurs où le danger était moins grand. Bien que les îles Éoliennes soient encore exposées à l'invasion des pirates, on les reçoit parfois de manière à leur ôter l'envie d'y revenir. Toujours est-il prudent d'y placer les habitations sur les lieux élevés d'où l'on peut signaler leurs manœuvres. Voilà pourquoi on tient sur la montagne *della Guardia*, à Lipari, une sentinelle qui veille nuit et jour.

La Garde de Lipari et la Garde de Nisyros sont semblables de tous points. Ces deux cônes volcaniques, qui dominent toute l'île et les mers et les terres voisines, sont d'admirables guettes pour surveiller les côtes et les détroits insulaires. De pareilles *Guardia* sont fréquentes dans l'onomastique des îles éoliennes : Ustica a sa *Guardia deï Turchi*, qui porte aujourd'hui un sémaphore ; Lipari a son mont *della Guardia*. De même, le nom de *Nisyros* a été répandu dans toutes les îles Sporades: c'est le nom d'une ville de Kalymnos, d'une ville de Karpathos ; sur la côte en face de Nisyros, une autre guette grecque, Σκοπιή, surveille le détroit de Myndos.

*
* *

Dans Éolie, règne le maître des vents, qui les déchaîne ou les enchaîne. Zeus l'en a fait le distributeur, κεῖνον γὰρ ταμίην ἀνέμων ποίησε Κρονίων.

Les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 236) disent aujourd'hui encore au sujet de Stromboli : « D'après le dire des insulaires, les perturbations atmosphériques auraient une grande influence sur le volcan : les tempêtes, particulièrement celles venant du Sud, sont précédées d'épaisses masses de fumée ». Ce dire des insulaires a longtemps trouvé la créance la plus entière parmi les navigateurs qui tenaient le volcan pour le meilleur prophète des vents et des tempêtes. C'est par l'étude de ce phénomène que Spallanzani (II p. 10-12) commence son enquête sur l'île :

J'employai le reste de la journée à interroger les insulaires, m'adressant à ceux qui, ayant sans cesse ⟨le volcan⟩ devant les yeux, devaient en être instruits mieux que personne. Voici les informations qu'ils me donnèrent. Lorsque le vent du Nord ou du N.-O. souffle, les fumées sont petites, blanches, et les détonations, très modérées. S'élève-t-il un vent de S.-O., de S.-E. ou de Sud, les fumées s'étendent davantage; elles sont noires ou du moins obscures, et les détonations plus fortes et plus fréquentes. Si l'un de ces trois vents souffle avec violence, il arrive souvent que la fumée se répand sur l'île entière et l'obscurcit comme un brouillard pluvieux... Les fumées épaisses, abondantes, qui correspondent pour l'ordinaire avec des éruptions plus violentes et plus fréquentes, n'accompagnent pas seulement les vents de S.-O., de S.-E. ou de Sud; mais elles les devancent de quelques jours. C'est *par leur apparition que les habitants de l'île annoncent les temps favorables ou contraires à la navigation.* « Nous voyons souvent, me disaient-ils, des bâtiments hivernés à Stromboli, prêts à lever l'ancre, parce que la mer paraît favorable; mais heureusement pour eux nos prédictions les retiennent dans le port et ne les trompent jamais ». Au reste ces présages vrais ou faux ne sont pas le résultat des observations modernes des insulaires; on les retrouve

dans l'antiquité la plus reculée. C'est aisé d'imaginer comment, de génération en génération, ils se sont transmis aux habitants actuels qui les feront passer à leurs descendants. Éole, qui faisait sa demeure à Stromboli, a été appelé dans la fable le roi des vents, probablement parce qu'il était parvenu, suivant quelques écrivains, à prédire le vent qui devait souffler par la diversité des fumées et des éruptions.

« Que l'on me permette de rapporter ici les observations que j'ai faites moi-même sur les rapports des phénomènes de l'atmosphère avec ceux des volcans, pendant une station de trente-cinq jours aux îles Lipari. Car il n'est aucun point de cet archipel et de la mer qui l'environne, d'où l'on ne puisse découvrir les fumées diurnes et les flammes nocturnes de Stromboli » :

Dans cet espace de temps, le vent de S.-O. souffla avec violence le 13 septembre et le 1er octobre. La première fois, on n'aperçut aucune modification sensible dans le volcan, qui, dans cette circonstance, aurait dû, suivant l'opinion commune, exhaler plus de fumée et faire entendre des détonations plus fortes. Mais, la seconde fois, ces symptômes arrivèrent selon l'indication des insulaires. Le vent de S.-E. souffla les 21 septembre et 7 octobre. Ce vent, si nous les en croyons, a les mêmes corrélations avec le volcan que le précédent. En effet, deux fois, les jets de feu parurent plus considérables et la fumée sortit en plus grande abondance; mais l'augure faillit la troisième fois. Le vent de Nord, au contraire, qui, au dire des insulaires, laisse le volcan tranquille, souffla avec impétuosité le 11 et le 12 octobre. Il fut précédé et accompagné d'explosions, qui s'entendirent dans les autres îles, et d'une fumée qui couvrit la moitié de Stromboli. Pendant des temps de calme parfait, le volcan parut néanmoins très courroucé. Ces remarques me porteraient à ne pas adopter entièrement les aphorismes des habitants de Stromboli, d'autant plus que les autres insulaires pensent différemment. Me trouvant un jour à Felicuda, l'on voyait d'une vue distincte, pendant la nuit, les éruptions de Stromboli, qui, malgré la tranquillité de l'air, étaient alors très fortes, presque continuelles et suivies

chacune d'une détonation qui se faisait entendre parfaitement à cette distance. Je demandai à un marinier de l'endroit ce qu'il pensait des présages du volcan; il me donna cette réponse courte et sage : « Stromboli ne fait pas le matelot ».

Toutefois, pour décider s'il existe des rapports directs et immédiats entre les vicissitudes de l'atmosphère et celles du volcan et pour connaître la nature de ces rapports, il faudrait avoir, ce qui nous manque absolument, une longue suite d'observations faites sur les lieux par un physicien.

Quand un observateur aussi sagace, un savant aussi critique que Spallanzani tient encore au XVIII[e] siècle un pareil langage, on peut imaginer la créance générale qu'a pu rencontrer à travers les siècles « le dire des insulaires ». On pourrait citer vingt passages des Modernes et des Anciens, remonter de citations en citations, à travers le Moyen-Age et l'antiquité romaine, jusqu'aux origines les plus reculées ; on trouverait à chaque génération la même croyance : « Les flammes et fumées de Strongulé permettent de prédire quel vent il fera : aujourd'hui encore, — c'est un fait certain, — les insulaires annoncent les coups de vent par avance », dit Martianus Capella en son livre VI.

Le poète odysséen, qui nous répète ce dire des insulaires, le met en œuvre, à sa façon, dans la double visite qu'Ulysse fait au maître des vents.

Les insulaires prétendent que le volcan s'irrite ou s'apaise, s'exaspère ou se calme, suivant que les vents de la partie Nord le mettent en belle humeur et en paix ou que les vents de la partie Sud le courroucent et le font mugir. Ulysse, arrivant du pays des Cyclopes, — donc poussé par les brises de la partie Nord, — trouve d'abord un Éole charmant, qui l'accueille et le choie, le caresse et le retient, n'a pour lui que bonnes paroles et présents d'amitié et « l'aime tout un mois » : dès qu'Ulysse en témoigne le désir, Éole le laisse mettre à la voile et lui donne un bon vent de la partie Nord, un Zéphyr qui va pousser vers la patrie gens et vaisseaux.

Ulysse vogue neuf jours et neuf nuits : le dixième jour, il apercevait déjà la terre de la patrie ; ses compagnons ouvrent l'outre : tout aussitôt les vents se renversent et la flottille est ramenée chez Éole. On en était parti par un vent du N.-O., le zéphyr : c'est donc un vent du S.-E. qui ramène nos gens.

Aussi trouve-t-on Éole en pleine rage : « Les observations démontrent que les vents exaspèrent les flammes du volcan et que les calmes les apaisent. Cela n'a rien d'absurde. Car le vent prend naissance et accroissement des souffles de la mer ; il est tout naturel que la même matière et la même cause allument le feu des foyers et les flammes des volcans. Polybe dit que le Notos est annoncé par une nuée noire qui couvre toute l'île et l'empêche d'être vue des côtes siciliennes. Le Borée fait clairer et dresser la flamme et gronder les bruits. Le Zéphyr produit des effets moyens. Mais grâce à ces phénomènes, on peut trois jours d'avance prédire le vent qui soufflera ». Strabon (VI 2 10) parle ici d'une autre Lipari, Hiéra ou Thermessa, qui est, elle aussi, un volcan en pleine activité ; nos marins l'appellent Vulcano :

Le mont Vulcano, — dit Spallanzani (II p. 175-176), — annonce le changement de temps vingt-quatre heures avant son arrivée, par un bruit extraordinaire, semblable à celui d'un tonnerre lointain. Si l'on fait attention à la fumée qui sort alors avec plus d'abondance, on connaîtra de quel côté doit souffler le vent, par la plus ou moins grande densité de la fumée, par sa couleur plus ou moins obscure. Lorsque le vent doit tourner au Sud ou au S.-E., la fumée est épaisse et noire ; elle s'élève à une si grande hauteur qu'elle répand partout l'épouvante ; on entend alors des mugissements, accompagnés parfois de secousses capables d'effrayer ceux-là même qui y sont le plus habitués. Quand le vent passe au Nord, au N.-E. ou au N.-O., la fumée s'élève doucement ; elle est moins dense et parfaitement blanche ; les mugissements ne sont pas aussi forts et les secousses n'ont pas lieu.

Vulcano a donc les mêmes sautes d'humeur qu'Éole : les deux volcans se font concurrence pour la prédiction des tempêtes et pour la connaissance des temps. Aux jours odysséens comme aujourd'hui, les périples et les *Instructions nautiques* ne parlent que de Stromboli. Aux temps gréco-romains, Polybe et Strabon ne parlent que de Vulcano. Cette alternance nous est expliquée par les changements politiques de l'archipel, qui tour à tour s'appelle archipel des Lipari ou archipel des îles d'Éole, suivant la capitale qui s'installe, tour à tour, à Lipari ou dans notre île Éolie.

Aujourd'hui, Lipari est « la principale du groupe » ; elle possède la cathédrale, le collège et le bagne : « Son commerce est actif avec les autres îles aussi bien qu'avec Messine, Palerme, Naples, etc. ». Aux siècles derniers, il en était de même :

> Lipari, la plus grande des îles, est aussi la plus peuplée : on y compte neuf à dix mille habitants. Son état civil est composé d'un juge criminel, du fisc, d'un gouverneur militaire qui est pour l'ordinaire un vieux invalide, et d'un juge civil. Un évêque, dix-huit chanoines du premier ordre, quatorze du second, cent vingt à cent trente prêtres forment l'état ecclésiastique. Les Liparites sont persuadés que leur île était la patrie d'Éole et leur ville, le siège de son petit empire... On y compte trois édifices un peu apparents : le logement de l'évêque, celui du gouverneur et l'église cathédrale qui renferme un mobilier précieux, des vases et une belle statue en argent de son patron saint Barthélemy. Les mariniers se livrent à un petit commerce extérieur : plusieurs d'entre eux font trafic de *galanteries*, comme ils disent, à la foire de Sinigaglia; ils achètent des toiles, des mousselines, des voiles ou autres marchandises du même genre, et ils les vendent à Messine, Catane, Palerme et autres lieux de la Sicile (Spallanzani II p. 230-232).

Dans la plupart des textes gréco-romains déjà (cf. Cluver. *Sicilia ant.* p. 400), Lipari, seule, attire l'attention des

historiens et géographes : elle possède la ville, les cultes communs et le commerce. Son règne remonte jusqu'aux premiers temps de la colonisation grecque. Du jour où les Cnidiens et les Rhodiens, chassés de la côte sicilienne par les Phéniciens et les Élymes, étaient venus coloniser l'archipel dépeuplé ou presque désert, Lipari était devenue la capitale et le port de ces nouveaux propriétaires : c'est de beaucoup la plus grande de ces îles, la mieux cultivable, la plus fertile, la seule capable de nourrir une population nombreuse. Les autres îles éoliennes ne sont que des pitons ou des chaos volcaniques.

Lipari a des plaines : « Deux grandes plaines, — disent les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 234), — mais de dimensions différentes, sont bien cultivées et produisent de bons fruits, du coton, des olives, des légumes et la quantité de blé nécessaire aux habitants pour trois mois ; le vin de Malvoisie de ces plaines est renommé ». En outre, la position centrale de Lipari en fait pour les indigènes de tout l'archipel le lieu des réunions politiques, religieuses ou commerciales. Elle est plus proche de la côte sicilienne, d'où les insulaires doivent tirer le blé et les viandes que leur archipel ne leur fournit pas en suffisante quantité et où ils vont vendre leur vin, leurs fruits et les autres produits de leurs vergers. La sûreté relative de son port en eau profonde en fait le grand entrepôt du commerce local.

Le caractère des insulaires de Stromboli, — dit Spallanzani (IV p. 86-88), — est celui de tous les hommes qui vivent loin des grandes villes et dans l'isolement. Leur cœur n'est point corrompu et, dans leur simplicité, ils ne cherchent point à étendre le petit nombre de connaissances qu'ils ont acquises et qui suffisent à leur bonheur. Leur plus grand voyage est à Lipari : cette ville, toute petite qu'elle est, leur paraît très grande et fait le sujet de leur admiration... Leur plus grand profit est dans la vente de leur malvoisie, qu'ils portent dans cette île capitale, où ils trouvent aisément à s'en défaire.

Enfin Lipari peut avoir des relations de commerce beaucoup plus étendues, avec d'autres nations, même lointaines, grâce aux produits de ses volcans, ponce, lave, eaux chaudes, etc. Les Romains y construisirent une ville de bains et une ville industrielle. Diodore de Sicile (V 10) nous décrit les splendeurs de ce Luchon ou de cet Aix-les-Bains de son temps :

Je dois dire un mot des raisons, qui ont amené le développement et fait non seulement la fortune, mais aussi la renommée de la ville de Lipari. La nature lui avait donné de bons ports et des eaux chaudes. Elle devint un lieu de cures par ses bains, mais aussi une ville de plaisir et de repos très fréquentée. Les malades accourent en foule de la côte sicilienne et les bains leur rendent une merveilleuse santé. Mais l'île possède en outre des mines célèbres d'alun qui font la richesse des insulaires et des Romains : cette denrée, si utile, n'est produite que par Lipari et un peu par Mélos, qui ne peut suffire qu'à une faible clientèle. En réalité, Lipari jouit d'un monopole et fait les prix, d'où les incroyables bénéfices qu'en tirent les exploitants.

L'île, sans être très grande, est suffisamment fertile et particulièrement agréable à habiter. La mer fournit des poissons en abondance..., etc.

Lipari a donc le commandement des six autres îles : elle exploite tout l'archipel; elle en cultive les pentes; elle en surveille et défend les ports. Quand les pirates, étrusques dans l'antiquité ou turcs de nos jours, attaquent les îles, c'est Lipari qui sert de garde, de forteresse et de refuge. Contre les Étrusques, Lipari arme une flottille et finit par triompher de ces pirates : les dîmes importantes, qu'elle offre au temple de Delphes, propagent alors sa renommée chez tous les Grecs. C'est ainsi que l'archipel devient « les Iles des Liparéens », Λιπαραῖαι Νῆσοι. Les Liparéens habitent leur ville; mais ils vont sur leurs barques cultiver et exploiter les six autres îles, dit Pausanias. En cet état de choses, Vulcano, juste en face du port de Lipari, devient

le grand indicateur des vents : Stromboli est plus éloignée de la capitale et la vue de son volcan est masquée par le haut promontoire du Monte Rosa, qui ferme au N.-E. le port des Liparéens.

A travers toute l'antiquité, les Sept-Iles, néanmoins, malgré la richesse et la primauté de Lipari, gardent le nom donné par les premiers navigateurs : elles sont l'archipel d'Éole, les Iles Éoliennes; Lipari pour les indigènes et les colons peut être le centre, la capitale, la ville la plus célèbre; pour les navigateurs, Stromboli en est toujours le point le plus remarquable.

Des Sept-Iles, Stromboli est, sinon la plus haute, du moins la plus lointainement visible : vers sa pointe de 940 mètres, vers son panache de fumée durant le jour, vers sa hampe de feu durant la nuit, les regards convergent des mers et terres environnantes.

Stromboli est beaucoup moins grande que Lipari. Mais les marins n'ont que faire de la grandeur des îles : c'est la hauteur et la forme qui leur importent et, même, les navigateurs primitifs préfèrent, nous le savons, les petites îles presque désertes aux grandes îles trop peuplées. Ils demandent seulement aux petites îles d'avoir une grève, une aiguade et, si possible, une caverne[1].

Les *Instructions nautiques* viennent de nous dire que Stromboli remplit ces trois conditions. Sa situation en mer est la plus utile. Aujourd'hui, c'est la plus occidentale des îles, Ustica, qui sert de guide et de repère à nos marines occidentales : « L'île d'Ustica, — disent les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 237), — forme une excellente marque pour les navires qui, venant du Nord, vont à Palerme ou sur la côte Nord de la Sicile. Cette île est entièrement formée de matières volcaniques ; mais sa fertilité est extrême et elle est bien cultivée ». Aux temps odysséens, le cône de Stromboli est la meilleure marque

[1] Cf. *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 98.

pour les bateaux qui viennent du Sud et, tournée vers l'Est, sa plage s'offre aux caboteurs qui viennent du continent italien. Éolie se trouve sur la route de tous les bateaux qui montent des bouches de Messine aux côtes d'Italie et aux bouches de Sardaigne ou qui, inversement, descendent vers les bouches de Messine : « Le rivage, dit Spallanzani, n'a ni port ni anse pour servir de refuge aux gros navires. Ils cherchent un abri sous le vent de l'île et courent risque de couler à fond quand ils veulent éviter d'échouer sur le sable. Mais les felouques de l'île étant légères, on les tire aisément à terre et on les remet en mer avec la même facilité ».

Pour la facilité du halage à terre et de la mise à flot, nos vaisseaux odysséens ressemblaient beaucoup à ces felouques : cette plage d'échouement leur offrait donc la même utilité.

L'aiguade dans ces îles volcaniques est d'une particulière importance : « Le climat de ces îles, — disent les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 226), — est généralement salubre et le temps généralement doux et frais. L'eau douce manque généralement, bien qu'on trouve sur la plupart des îles quelques petites sources : les habitants sont, par suite, obligés de construire de vastes citernes ». Les *Instructions* et les voyageurs signalent les moindres sources de l'archipel :

Sur Didyma, à peu de distance de la mer, près de Sainte-Marie, est une fontaine d'eau douce, qui flue continuellement, — dit Spallanzani (IV p. 83-99) ; — autrefois elle sourdait presque au niveau de la mer, qui se mêlait souvent à ses eaux et en rendait l'usage impossible. Aujourd'hui, l'on a fait une coupure verticale au rivage et la source débouche à quinze pieds plus haut. Telle est son abondance qu'elle fournit cinq jets, chacun d'un pouce de diamètre, chose extraordinaire dans une petite île volcanique...

On ne voit pas couler un seul filet d'eau vive et potable dans les deux îles de Felicuda et d'Alicuda. Les habitants ont

recours à des citernes et sont exposés à beaucoup souffrir, si les pluies viennent à manquer pendant plusieurs mois.

Sans avoir les cinq sources de Didyma, — Calypso n'en avait que quatre, — Stromboli est assez bien pourvue :

Sur le penchant de la montagne, à peu d'élévation, on trouve une petite source d'eau douce qui serait loin de suffire aux besoins des habitants, si, à quelque distance de là, il n'en jaillissait une autre plus considérable et qui ne tarit jamais. Sans ce secours, le pays ne pourrait subsister, car les citernes s'y dessèchent durant les ardeurs de l'été.

Pour les premiers thalassocrates, Stromboli est donc la plus importante des Sept-Iles. L'archipel compte en réalité huit grandes îles et deux ou trois îlots et rochers ; mais, depuis les temps les plus anciens, il n'est jamais parlé que des *Sept*-Iles Lipariennes ou Éoliennes. Nous sommes habitués à cette énumération par sept.

Aux temps odysséens, Stromboli, relâche des étrangers, était aussi le grand marché des indigènes. Les insulaires voisins y venaient sur leurs barques, comme ils vont aujourd'hui à Lipari, pour s'approvisionner de denrées exotiques de tissus et d'articles manufacturés. Ici, comme dans leurs autres relâches, les étrangers séjournaient : Ulysse y reste tout un mois. Ici, comme dans les autres ports, les étrangers étalaient leur pacotille, et les insulaires apportaient leurs fruits, leurs fromages, leurs vivres et produits agricoles. Les six autres îles dépendaient alors d'Éolie pour leur commerce et leur ravitaillement : Ulysse trouve Éole entouré des six ménages de ses enfants. Éole a donné ses six filles pour femmes à ses six fils. Nous avons déjà rencontré chez les Phéaciens ces mariages fraternels, grâce auxquels la famille royale vit dans l'union, sans les rivalités et les intrigues qui trop souvent divisent les harems et déciment la descendance des rois levantins. Ils sont riches. Ils passent leurs journées à banqueter et leurs nuits à faire l'amour : « Tous ceux qui ne

sortent point hors de l'isle, — raconte Thévenot (I chap. 68) en parlant de Santorin, — mènent une vie de poltrons, car ils ne font que boire, manger, dormir et jouer aux cartes ». Que faire de mieux, quand on possède la terre de ces îles volcaniques, où tout pousse sans grand travail de l'homme, et quand la mer voisine fournit en outre cette abondance de poissons dont parlent Diodore et tous les voyageurs?

L'île de Lipari, — dit Spallanzani (IV p. 62-64 et 84-86), — produit du coton, des légumes, des olives en petite quantité. Le froment y est excellent. Mais la richesse de l'île consiste en ses vignobles, qui fournissent des vins de différentes qualités. La plus commune, celle dont les habitants font leur boisson ordinaire, est si abondante que l'on peut en exporter deux à trois mille barriques par an, sans que le pays en souffre. Le fameux malvoisie de Lipari, dont le nom seul fait l'éloge, est un vin de couleur ambrée, généreux et suave tout à la fois, qui inonde la bouche d'un goût délicieux et laisse un arrière-goût de douceur non moins agréable...

L'hiver à Stromboli n'est point rude; jamais de gelée; s'il tombe un jour de la neige, ce qui arrive rarement, elle fond le lendemain... Le poisson est abondant, volumineux, surtout le congre et la murène. Je suis resté là peu de jours; mais j'ai vu des coups de filets qui ont rapporté plus que toutes les pêches réunies des autres îles pendant le temps que j'y ai demeuré. Ces poissons sont excellents. Vivant dans une température douce et plus propre à la reproduction des espèces, il ne faut pas s'étonner s'ils multiplient davantage.

*
* *

17 avril 1901. — Sur le petit vapeur qui part de Messine, j'ai fait le tour des Iles. Messine n'en est pas le vrai port : c'est à Milazzo que, chaque jour, arrivent les vapeurs de Lipari. Mais, chaque quinzaine, de Messine à Lipari, de Lipari à Salina, de Salina à Panaria, puis à Stromboli et Lipari de nouveau, la *Corsica*, d'escale en escale, dessert

les quatre îles orientales. Partis de Messine en pleine nuit, nous apercevons, dès la sortie du Phare, les lueurs tremblotantes et les éclairs intermittents de Stromboli. Le volcan est pourtant en période d'accalmie et, le vent du Nord soufflant, notre capitaine nous déclare que le volcan restera tranquille. Notre capitaine est toujours persuadé que les grondements et les silences, les fumées et les lueurs de Stromboli sont le meilleur des baromètres pour la connaissance des temps.

A l'aurore, nous sommes à la côte de Lipari. A notre droite, sur la mer retroussée par le grand vent du Nord, le cône de Stromboli se détache, net et régulier. Tout le jour, notre navigation semblera tourner ses lacets dans le champ de cet observatoire. Le port et la capitale de Lipari s'éclairent à peine des premiers rayons de l'aube. Cette lumière encore trop lâche fait mal saillir les creux et les avancées de la côte inhospitalière. Quelles étranges montagnes aux couleurs éclatantes, lie de vin, vert de gris, poudrées de verdure ou de blanche ponce! et quelles murailles métalliques, infrangibles, autour de ces îles aux formes géométriques, aux dômes ou aux cônes réguliers!

On parle toujours des sept îles Lipari : en réalité, sans compter les rochers et simples écueils, c'est dix ou onze îles et îlots qui parsèment l'horizon, dont huit grandes îles au moins : Stromboli, Basiluzzo, Panaria, Salina, Lipari, Vulcano, Alicuri, Filicuri, etc. Toutes ces îles, nettement distinctes, sont vraiment des terres indépendantes et pourtant similaires, aux yeux du navigateur, — de la même famille volcanique. Notre capitaine me parle des « dix îles »; car pour lui, Lisca Bianca et Le Guglie comptent parmi les îles. Les marins d'aujourd'hui estimeraient donc à une « dizaine » le nombre de ces terres éoliennes : la « semaine » des Sept-Iles est sûrement un chiffre rituel.

Après une courte escale au port de Lipari, nous reprenons le large vers Salina, dont nous faisons le tour com-

plet. Salina mérite son nom ancien : Didymé, *les Jumeaux*. C'est un double dôme, qui, poudré de vert et de ponce, étonne le regard par ses cassures lie de vin et ses murailles toutes luisantes de roches vitrifiées. Entre les deux dômes, se creuse une vallée riante, qui, sur la mer du Sud, tombe en dos d'âne au port d'Arenella et, sur la mer du Nord, au port de Malfa. En cette région, la plus riche et la plus ouverte, l'île devrait avoir son bourg principal. Mais pour les relations avec la capitale Lipari, c'est à la côte occidentale que les indigènes ont installé leur petite ville de Salina.

Salina, Arenella, Malfa : nous avons perdu de longues heures à attendre devant chacune de ces échelles les barques qui apportaient à bord un ou deux émigrants. La « maladie » a tué les vignes. Les insulaires doivent émigrer. Chaque jour, un ou deux s'en vont ainsi à Milazzo ou à Messine pour gagner Naples et l'Argentine. Les fils d'Éole n'ont plus de quoi banqueter ni même se nourrir. La sécurité des mers a surpeuplé leurs îles : au bon temps des pirates barbaresques, ils pouvaient procréer à leur aise; la « course » leur enlevait, pour les marchés de Tunis ou d'Alger, plus d'enfants qu'ils n'en pouvaient fournir. Les îles, dépeuplées aux siècles derniers, se sont couvertes de villages depuis la conquête française de l'Algérie. Aujourd'hui, l'un après l'autre, ces villages se vident; la misère, puis la faim sont apparues avec le phylloxéra.

Le cône de Stromboli se détache toujours à l'horizon. Au long de Panaria et de Basiluzzo, nous allons tout droit vers sa pointe. Il en sort à peine quelques bouffées de loin en loin. Notre capitaine oriente sa route par le Sud et par l'Est de l'île. Avec ce vent de N.-O. qui fraîchit, c'est la route la plus commode : la masse du volcan va nous couvrir un peu de cette brise gênante, et nous pourrons côtoyer de tout près les bords de l'île, sans craindre les pierres ou les cendres vomies par le cratère : « Rien à craindre, dit le capitaine, c'est le beau temps; avec ce vent de Nord, le

« vieux » ne grogne ni ne crache. Mais quand le vent tourne au Sud, le « vieux » se met en rage; alors, c'est un tremblement qui secoue l'île comme un bateau sur mer et, gare dessous ! c'est une pluie, tout autour, de cailloux et de châtaignes cuites ». Vivien de Saint-Martin en son dictionnaire géographique ne nous dit pas différemment : « Stromboli a environ 6 kilom. de l'Est à l'Ouest et 4 kilom. du N.-O. au S.-E. Elle compte six cents habitants. De formation entièrement volcanique, elle est constituée par le *Tempone del Bruciato*, montagne de 926 mètres dont l'ancien cratère occupe le centre. Le nouveau, situé plus au Nord et ayant une altitude de 660 mètres, jette continuellement des flammes, surtout quand le vent souffle du Sud et que le temps est orageux ». L'amiral anglais H. Smyth raconte :

J'allais un jour, sur ma chaloupe canonnière, de Milazzo à Stromboli, lorsque s'éleva un vent furieux du S.-E., qui me mit dans l'impossibilité de jeter l'ancre en face de S. Bartolo, où les vagues s'élevaient à la hauteur des maisons. Il ne nous restait qu'un moyen de n'être pas jetés sur les côtes de la Calabre, alors occupées par Murat : c'était de nous réfugier sous le cratère, dans une baie de la pointe de Scherrazza. Nous restâmes là pendant un jour et deux nuits, abrités en partie contre les vents et la tempête, mais non sans courir les plus grands dangers. Le cratère vomissait une pluie incessante de pierres rougies qui, chassées avec rapidité, venaient tomber tout près de nous; d'autres faisaient explosion dans les airs avec un fracas horrible et leurs fragments retombaient autour de nous comme des éclats de bombes (A. Boscowita *Les Volcans* p. 257).

Nous abordons l'île de Stromboli par le Sud : la muraille abrupte et circulaire jaillit toute droite de l'eau et dresse jusqu'aux nues sa façade métallique, où les coulées vitrifiées et les roches croulantes alternent. Par endroits, quelques taches de ponces blanchâtres et quelques poudrées de verdures habillent encore le pied de la montagne : au

sommet, c'est la pierre chauve, λισσὴ ἀναδέδρομε πέτρη, d'où, par intermittence, surgissent en beaux panaches les volutes de fumée. Le seul embarcadère de l'île est à la pointe N.-E., près du village de S. Vincenzo. Là, au-dessous du cône, des terrasses de terres blanches descendent lentement jusqu'à une longue plage de sables noirs. Les gros bateaux restent au large : des barques viennent à bord prendre marchandises et passagers.

La plage de débarquement est spacieuse. Sur deux ou trois cents mètres, entre les pentes du volcan et la pointe rocheuse *della Scaro*, s'étend une grève de cailloutis et de petits cristaux noirs. Six gros bateaux y sont tirés à sec au moyen des rouleaux, qui servent à cet usage sur toutes les grèves de ces îles volcaniques, car les sables aigus endommageraient la coque des navires.

Le bourg de San Vincenzo ne descend pas encore jusqu'à la mer. Aux siècles derniers, dans toutes ces îles, la piraterie barbaresque avait forcé « l'habitation » à quitter le bord de l'eau, pour s'enfuir aux pentes ou même au sommet des montagnes. Depuis la disparition des corsaires, les villages redescendent lentement aux échelles. Une par une, les bâtisses neuves se risquent, prudemment, un peu plus près de la grève : la façade nord-orientale de Stromboli se couvre de maisons blanches, qui, par groupes de trois ou quatre, mais le plus souvent isolées, viennent planter leurs murailles basses et leurs terrasses au milieu des figuiers et des vignes. Peu à peu, entre les deux hameaux de S. Vincenzo et de S. Bartholomeo, la côte se repeuple, et les anciennes cases, perchées sur les pentes de la montagne, ne servent plus qu'aux pauvres gens, aux troupeaux, ou de magasins pour l'huile et la vendange. Aux temps odysséens, la piraterie florissante avait aussi chassé le bourg de cette plage : Ulysse doit « monter » chez Éole, comme les gens de mer du siècle dernier.

De la grève de Stromboli, on aperçoit très nettement le cercle des monts de Sicile et d'Italie, qui ferment l'ho-

rizon, et la coupure de Messine, qui peut ouvrir le passage, et le grand triangle de l'Etna dont le casque de neiges étincelle au loin dans l'azur. On mesure l'importance de cette station éolienne, de sa guette, de sa plage, de sa caverne et de sa fontaine pour les marines primitives. A quatre-vingts ou cent kilomètres du port de Messine, — à une petite journée de navigation, — Stromboli offre l'étape du premier soir aux voiliers qui viennent de franchir cette porte des mers occidentales. Et c'est aussi l'étape de retour pour les bateaux qui, de la mer Tyrrhénienne, des bouches de Capri, veulent regagner, par le détroit sicilien, les mers levantines ou africaines.

Avant de rentrer à Messine, notre bateau est revenu charger de la ponce sur la côte de Lipari, au petit port de Canneto. Cette rade foraine de Canneto s'ouvre au Nord de la montagne qui couvre la rade de Lipari. En ce mouillage, tout est ponce, la mer, la plage et les collines. La ponce flotte autour des bateaux, poudre les monts, blanchit les rues. A travers la ponce et la lave, je suis allé jusqu'à la capitale de l'île, à cette ville de Lipari qui, jadis, était perchée au haut d'une falaise inaccessible, ne communiquant avec le port que par un escalier taillé dans la roche; pourtant, les corsaires de Barberousse et de Dragut l'ont prise, ruinée et dépeuplée. Aujourd'hui la ville descend à la marine. Quand je suis revenu à Canneto, le soleil était déjà tombé derrière l'horizon. Rien ne saurait dépeindre l'étrangeté de ce petit port de neige, dans le crépuscule du soir blanc, et de ces gros bateaux immobiles sur la mer de ponce, emprisonnés dans la banquise de cette île flottante, πλωτῇ ἐνὶ νήσῳ : Strabon (VI 2 11) raconte, d'après Posidonios, comment en ces parages on vit apparaître sur l'eau une sorte de boue flottante qui se congela et devint une espèce de glace ou de roche, toute semblable aux pierres meulières, ὁρᾶσθαι πηλὸν ἐπανθοῦντα τῇ θαλάττῃ..., ὕστερον καὶ γενέσθαι τοῖς μυλίταις λίθοις ἐοικότα τὸν πάγον.

II

Nous reprenons la mer, l'âme navrée; mes gens n'avaient plus de courage à peiner sur la rame » après notre folie, où retrouver un guide?...

Durant six jours, six nuits, nous voguons sans relâche. Nous touchons, le septième, au pays lestrygon, sous le bourg de Lamos, la haute Télépyle, où l'on voit le berger appeler le berger : quand l'un rentre, il en sort un autre qui répond; un homme dégourdi gagnerait deux salaires, l'un à paître les bœufs, l'autre les blancs moutons; car les chemins du jour côtoient ceux de la nuit.

Du royaume d'Éole au royaume des Lestrygons, le poète ne nous donne encore aucun indice d'orientation. Tout au plus, pourrait-on supposer qu'Ulysse est poussé vers cette nouvelle aventure par les mêmes vents du Sud qui l'ont ramené d'Ithaque à Stromboli : c'est dans le Nord, le N.-O., qu'il faudrait chercher ces rivages de Télépyle ; mais à quelle distance?... Six jours et six nuits de navigation, — dit le poète, qui semble employer encore un chiffre rituel. Le site du moins est minutieusement décrit :

Nous entrons dans ce port bien connu des marins : une double falaise, à pic et sans coupure, se dresse tout autour, et deux caps allongés, qui se font vis-à-vis au devant de l'entrée, en étranglent la bouche. Ma flotte s'y engage et s'en va jusqu'au fond, gaillards contre gaillards, s'amarrer côte à côte : pas de houle en ce creux, pas de flot, pas de ride; partout un calme blanc. Seul, je reste au dehors, avec mon noir vaisseau; sous le cap de l'entrée, je mets l'amarre en roche : de troupeaux ou d'humains, on ne voyait pas trace; il ne montait du sol, au loin, qu'une fumée.

Un nom de lieu apparaît : ce pays a la Source de l'Ours, *Artakié*, Ἀρτακίη :

J'envoie pour reconnaître à quels mangeurs de pain appartient cette terre ; les deux hommes choisis, auxquels j'avais adjoint en troisième un héraut, s'en vont prendre à la grève

 (cf. p. 224 et suiv.)

L'Ours des Lestrygons.

une piste battue, sur laquelle les chars descendent vers la ville le bois du haut des monts. En approchant du bourg, ils voient une géante qui s'en venait puiser à la Source de l'Ours, à la claire fontaine où la ville s'abreuve : d'Antiphatès le Lestrygon, c'était la fille. On s'aborde ; on se parle : ils demandent le nom du roi, de ses sujets; elle, tout aussitôt, leur montre les hauts toits du logis paternel.

Mais à peine entrent-ils au manoir désigné qu'ils y trouvent la femme, aussi haute qu'un mont, dont la vue les atterre. Elle, de l'agora, s'empresse d'appeler son glorieux époux, le roi Antiphatès, qui n'a qu'une pensée : les tuer sans merci. Il broie l'un de mes gens, dont il fait son dîner. Les deux autres s'enfuient et rentrent aux navires. Mais, à travers la ville, il fait donner l'alarme. A l'appel, de partout, accourent par milliers ses Lestrygons robustes, moins hommes que géants, qui, du haut des falaises, nous accablent de blocs de roche à charge d'homme[1] : équipages mourants et vaisseaux fracassés, un tumulte de mort monte de notre flotte. Puis, ayant harponné mes gens comme des thons, la troupe les emporte à l'horrible festin.

Mais pendant qu'on se tue dans le fond de la rade, j'ai pris le glaive à pointe, qui me battait la cuisse, et j'ai tranché tout net le câble du navire à la proue azurée. J'active alors mes gens. J'ordonne à mes rameurs de forcer d'avirons, si l'on veut s'en tirer. Ils voient sur eux la mort; ils poussent, tous ensemble, et font voler l'écume... O joie! voici le large! mon navire a doublé les deux caps en surplomb; mais là-bas a péri le reste de l'escadre.

Les poètes et les géographes postérieurs connurent une Source de l'Ours, *Artakié* : à l'autre extrémité du monde antique, elle jaillissait sur la rive de la mer de Marmara, dans l'Ile aux Ours, Ἄρκτων Νῆσος, devenue pour nos marins actuels la presqu'île Artaki, qu'une bande de marécages a soudée à la côte d'Asie Mineure.

[1] Pour les pierres des Lestrygons, cf. les pierres de la Crau dans la légende d'Héraklès et dans la réalité, *Geogr. græc. min.* II p. 231.

La baie d'Artaki, bien protégée de tous les vents du Nord, offrait un mouillage particulièrement commode aux marines primitives ; c'est même le mouillage typique pour elles, sous un petit promontoire, détaché de la grande île, avec une source abondante, qui était alors la source de l'Ours, Artaké. Cyzique, dans la plaine qui borde le détroit, fut la ville des colons grecs ; mais la source Artaké avait été célèbre parmi les premiers faiseurs d'*épos* et dans les vieilles légendes argonautiques ; *Erdek* ou *Artaki* est aujourd'hui un gros village, au fond d'une petite anse ouverte, sur une courte plage de sable.

Il est trop visible que ce site n'a rien à voir avec la rade close et la ville haute des Lestrygons :

Kyzikos, — disait Strabon (XII 8 11 et XIV 1 6), — est une grande île dans la Propontide, unie au continent par deux ponts : la ville du même nom est au bout des ponts, dans la plaine insulaire, contre la montagne. La montagne est le Mont des Ours, Ἄρκτων Ὄρος, au-dessus duquel se dresse le mont Dindyme avec un temple de la déesse Dindyméné, fondation des Argonautes... Dans la même île des Kyzikéniens est le mont Artaké, couvert de forêts, avec un îlot de même nom qui se trouve au devant... Les Milésiens fondèrent Artaké et Kyzikos.

Dans nos mers occidentales, en travers des Bouches de Bonifacio, les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 143) signalent sur la côte sarde, près de l'anse de Parau, un promontoire et une source de l'Ours aussi renommés :

Dans le S.-E. de la pointe Parau, la côte présente quelques sinuosités sans importance jusqu'au cap d'Orso. Ce cap termine une montagne dénudée, haute de 130 mètres et portant le même nom, au sommet de laquelle sont des roches saillantes, disposées de telle sorte qu'elles représentent assez exactement la forme d'un ours, d'où le nom donné au cap.

Aiguade. — Dans l'angle Ouest de l'anse de Parau, près du village de ce nom, il y a une source où l'on peut faire de l'eau. Cette source a longtemps approvisionné l'archipel de la Maddalena ; cependant elle tarit quelquefois.

Cette aiguade de l'Ours est pour les marins importante à connaître[1] : les sources en cette région granitique sont clairsemées et peu abondantes. Le signal de l'Ours n'est pas moins utile sur cette côte très découpée, semée d'îles et de longues presqu'îles, dont les rades closes bordent la terre de Sardaigne, en face des îles Caprera, S. Stefano, Maddalena et Spargi. Les multiples fortifications et l'arsenal, que les Italiens ont construits dans ce passage, disent assez quel rôle il a toujours eu pour les communications entre la mer intérieure des Tyrrhéniens, qui se déploie à l'orient, — du côté de l'aurore et du jour, — et la mer extérieure des Français et des Espagnols, qui s'enfonce à l'Ouest, vers le soir et la nuit. Quels que soient les thalassocrates qui voulurent posséder ou exploiter ces deux mers, il leur fallut toujours une station de refuge, d'attente et de surveillance en ce détroit. Il était, aux siècles derniers, infesté de corsaires barbaresques, contre lesquels les indigènes avaient sur tous leurs îlots et promontoires leurs Guardia Vecchia, Guardia del Turco, Guardia del Moro. Durant les guerres napoléoniennes, Nelson et les thalassocrates anglais mirent la main sur cette porte des deux mers ; ils y installèrent en permanence une partie de leur flotte et, sous notre Cap de l'Ours, « la baie avec une plage de sable au fond est encore appelée *rade d'Azincourt*, à cause du séjour qu'y fit le vaisseau anglais de ce nom ; cette rade, abritée par les îles, est sûre et commode pour les navires de toutes dimensions » (*Instruct. naut.* n° 731 p. 143-150) :

Une autre cause du grand développement subit que prit la Maddalena et de la préférence marquée de ses habitants pour le métier de marin, ce fut le long séjour que fit dans ces pa-

[1] Le consul français de Larnaca écrit en décembre 1697 : « A la tête de l'île, du côté de Ponant, il y a un petit port appelé Fontaine Amoureuse, où les corsaires vont quelquefois mouiller, n'y ayant point de forteresse dont le canon les puisse incommoder ».

rages l'amiral Nelson avec sa flotte. « Alors, dit Valery, cette localité devint un riche et vaste entrepôt de marchandises anglaises lors du blocus continental ». Le point favori du futur vainqueur de Trafalgar était l'espace de mer qui sépare la Maddalena de la Sardaigne, nommé *il Parau* ou *rade d'Azincourt*. C'est là que cet infatigable marin épiait au passage les escadres françaises dans le cas ⟨où elles auraient tenté⟩ une seconde expédition d'Égypte. On raconte à ce sujet que Nelson ne descendit jamais à terre, car il avait juré de ne quitter son bord que lorsqu'il aurait battu ses ennemis. Son séjour continuel sur son vaisseau ne l'empêcha pas de faire des largesses aux habitants du lieu, qui montrent des chandeliers et une croix en argent, avec un christ doré, donnés à leur paroisse par cet amiral protestant.

Avant les Anglais, les thalassocrates français et espagnols avaient fait les mêmes tentatives sur ce détroit. Mais, voulant barrer les chemins de la Sicile et de l'Égypte, l'entrée des mers orientales, c'est dans les rades orientales de la passe que Nelson s'était établi. Les rades de l'entrée occidentale furent, au contraire, les points convoités ou occupés par les Français et les Espagnols :

Le port de Longon-Sardo, — dit La Marmora (II p. 399 et 475), — est connu dans l'histoire de l'île au Moyen-Age, à cause d'un château dont on voit encore les ruines. La première mention de cette forteresse remonte à l'année 1388 ; à la paix qui eut lieu entre la princesse Éléonore d'Arborée et le roi d'Aragon, la forteresse fut cédée à ce dernier. En 1389, les Aragonais la fortifièrent et, en 1391, attirèrent de nouveaux habitants dans le bourg de Longon-Sardo. En 1392, les Aragonais renforcèrent la garnison, qui fut assiégée l'année suivante par les troupes d'Arborée. Roger de Moncada leur fit lever le siège en 1394... Le 4 août 1410, le génois Cassien Doria s'empara de Longon-Sardo. En 1419, il devait de nouveau appartenir aux Doria, car il leur fut enlevé en 1420 par les troupes royales d'Aragon... En 1422, Longon-Sardo fut assiégé et détruit par une flotte génoise, qui transporta à Gênes une partie des habitants. Alors le roi d'Aragon en ordonna la dé-

molition, ce qui fut exécuté dans l'année... Depuis cette époque ce lieu resta entièrement dépeuplé.

Le 18 juin 1802, un prêtre sarde fugitif, nommé Sanna, occupa momentanément la tour de Longon-Sardo. Ce Sanna venait de Corse avec d'autres conjurés dans l'intention de révolutionner l'île : ils s'emparèrent par surprise de cette tour où ils substituèrent au pavillon ⟨sarde⟩ le drapeau français. Ils furent bientôt attaqués par les troupes royales. Cette échauffourée a donné au gouvernement sarde la première idée de fonder une population sur ce point important où il est facile d'aborder en venant de Corse. Le duc de Genevois, en mars 1803, donna l'autorisation de bâtir des maisons près de la tour de Longon-Sardo. En 1808, lorsque cette population fut en croissance, le roi Victor Emmanuel Ier sanctionna l'érection du village auquel il imposa le nom de sa femme Marie-Thérèse d'Autriche. Ce village de Santa-Teresa est percé de rues parallèles, tirées au cordeau et se croisant à angles droits.

Si les thalassocrates anglais d'aujourd'hui n'ont rien tenté pour s'établir à nouveau dans ce couloir, c'est que l'alliance italienne leur en a toujours garanti le libre usage : les flottes anglaises se croient assurées de trouver en tout temps l'abri et l'appui nécessaires dans le reposoir et l'arsenal italiens de la Maddalena. Durant l'antiquité classique, ce détroit n'eut pas autant d'importance : la Corse et la Sardaigne, délaissées par les Grecs et les Romains, restaient à l'écart. Les grandes routes commerciales du monde classique en longeaient seulement les extrêmes promontoires du Nord et du Sud, pour passer d'Italie, soit vers les côtes provençales, de Populonium à Forum Julii (de Piombino à Fréjus), soit vers les côtes espagnoles, de Pouzzoles à Carthagène ou Gadès. C'est au bas de ces caps du Nord et du Sud que passaient alors les grands chemins de l'Orient vers le Couchant, des mers levantines vers les mers occidentales. Mais dans la Méditerranée primitive, le détroit médian était déjà ce qu'il est de nos jours : en face de Cume de Campanie, — d'Hypérie aux vastes campagnes, — surtout juste en face du Monte Circeo, de l'île

de Circé, que nous apprendrons à connaître comme l'un des Gibraltar de cette Méditerranée, c'était la route des flottes orientales vers les mers de la nuit, vers la mystérieuse Calypso ; c'était aussi la route qui, de l'île Éolie, menait les flottes méridionales vers les grands golfes du Nord, vers les stations de Monaco ou de Marseille.

Dans l'onomastique ancienne du détroit, je crois qu'il subsista durant toute l'antiquité un souvenir de cette première époque. Sur la passe, l'extrémité septentrionale de la Sardaigne garda toujours le nom de *Cap de la Nuit*, Ἐρεβάντιον ἄκρον. La Marmora (II p. 399) a raison de dire que « Ἐρεβάντιον ἄκρον, *Cap de la Nuit*, est ainsi nommé par opposition au jour, c'est-à-dire au *midi* ; ce nom correspond à celui de *Mezza-Notte* que lui donneraient les Italiens et qui pourrait indiquer le cap septentrional de l'île. Ce cap ne peut donc pas être placé ailleurs qu'à la pointe della Marmorata ou à celle del Falcone, qui ont la latitude la plus élevée de toute la Sardaigne ».

Ce n'est pas seulement l'opposition entre le jour de midi et les ténèbres de minuit, entre le Sud et le Nord, que marque ici le cap de l'Érèbe : en quittant ces rivages, Ulysse tournera le dos au couchant et s'en ira, à travers la mer orientale, chez Circé l'italienne, qui se trouve juste à l'Est du détroit, — l'île de Circé, « où sont les maisons de l'aurore avec les chœurs et les levers du Soleil »[1].

Aux pieds du promontoire de l'Érèbe, passent les chemins du jour vers la nuit, de l'aurore vers le couchant ; le

[1] On a voulu tirer du texte odysséen une notion qu'il n'a jamais contenue : Homère, dit-on, aurait connu les longues nuits boréales, et son pays des Lestrygons serait en quelque région où les jours sans fin alternent avec les nuits sans limite. Rien dans le texte ne permet cette traduction que certains des commentateurs antiques suggéraient déjà (*Schol. Odyss.* X 86 éd. G. Dindorf p. 454) : ils donnaient la même explication des « nuits sans fin » dont le poète traite XV 392 cf. Schol. (III 296) au sujet d'Ithaque, ἐπεὶ πασῶν πόλεων καὶ νήσων οὐδεμία βορειοτέρα ἢ προσάρκτιος μᾶλλον Ἰθάκης, ἐν δὲ τοῖς προσαρκτίοις μείζους αἱ νύκτες, λέγει· νύκτες ἀθέσφατοι...

poète nous dit qu'en ce pays des Lestrygons, « les chemins du jour côtoient ceux de la nuit », ἐγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἤματός εἶσι κέλευθοι. « Du Chaos, naquirent Érébos et la Nuit et, de ceux-ci, Aither et Héméra », disait Hésiode (*Théog.* 123) : l'Érèbe est le proche parent, le voisin de la nuit et du jour.

*
* *

Le détroit de Sardaigne abonde en golfes et en mouillages commodes. Mais l'établissement de machines distillatoires sur l'île de la Maddalena fut rendu nécessaire par la rareté ou le peu d'abondance des aiguades. Les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 140-152) signalent les moindres : « On peut faire de l'eau au fond du port, près de Campo Santo ; mais celle qu'on trouve près de la tour est de qualité supérieure... On peut faire de l'eau au petit ruisseau qui coule au fond de la baie... L'île Caprera, plus fertile que la Maddalena, possède d'abondantes sources, etc. ». Les véritables aiguades se trouvent toutes dans le voisinage de l'Ours. La plus grande est juste à ses pieds : cette source de Parau fournissait de l'eau à l'île de la Maddalena avant l'établissement des machines distillatoires. Sur l'île S. Stefano qui fait face, les cartes marines indiquent une autre source. Dans l'anse de Trana, « il y a une source excellente où les navires mouillés sur rade de Mezzo-Schiffo peuvent faire leur eau ».

Vers toutes ces aiguades, l'Ours sert de guide : les mille pointes, roches, écueils, îlots et caps de cette côte sarde et des îles voisines n'offriraient à l'œil du pilote qu'un fouillis indiscernable, et les chaos granitiques qui couvrent les deux bords du détroit rendraient les aiguades introuvables à l'étranger, si, dressé au sommet de sa montagne, se découpant très net dans le ciel et pointant très avant dans la mer, l'Ours n'offrait pas à tous les regards sa silhouette facile à reconnaître et, quand une fois on l'a découverte, impossible à oublier :

Le promontoire de l'Ours, — dit La Marmora (II p. 471), — est ainsi nommé à cause d'un rocher de granit que l'on voit presque à son extrémité et qui, regardé d'un certain point, du côté de la Madeleine, présente la forme d'un ours et même d'un ours blanc, comme on peut s'en convaincre par la figure que j'ai prise moi-même du point indiqué ci-dessus (La Marmora donne, en effet, la figure de ce promontoire, fait d'un chaos de granits, sur lesquels un ours est planté : le dos rond, le cou allongé, cet ours blanc semble dodeliner de la tête)...

Ce rocher offrait déjà cette ressemblance singulière il y a près de deux mille ans, car Ptolémée, dans sa géographie (III 3 4), indique ce lieu sous le nom de Ἄρκτου Ἄκρα, Promontoire de l'Ours ; cela fait voir quel temps il a fallu jadis pour que la masse de granit prît cette forme par suite de la décomposition de la pierre, opérée par les agents atmosphériques, et combien est court l'espace de vingt siècles pour produire un changement notable sur cette roche, qui fort probablement est encore telle qu'on l'observait à l'époque où vivait le géographe grec.

Ces parages de l'Ours offrent aussi toute une suite de mouillages excellents, les uns sur la côte sarde, les autres sur les îlots voisins ; quelques-uns sont en des rades ouvertes, la plupart, en des ports intérieurs et même en de longs culs-de-sac presque entièrement clos. Ces mouillages fermés sont même une caractéristique de cette côte. Sur les autres façades, la Sardaigne est mal pourvue d'abris ; pendant des centaines de kilomètres, elle en est entièrement dépourvue. Cette côte N.-E. au contraire est une suite de refuges : depuis Porto-Longon, qui s'ouvre dans le détroit, juste en face de la Corse et de Bonifacio, jusqu'au golfe de Terra-Nova qui regarde la mer Tyrrhénienne et reçoit chaque jour les courriers de Civita-Vecchia, neuf ou dix rades et baies se succèdent, presque parallèles, toutes pénétrant au loin dans la masse des rochers et dont les mouillages ressemblent de plus en plus au port fermé des Lestrygons, car, aux longues et larges baies ouvertes, succèdent des ports mi-clos d'abord, puis

entièrement clos; sauf la passe de l'entrée, ces mouillages, profondément intérieurs, sont cerclés d'une margelle de pierre ; la mer y est tranquille ; le calme plat y est même à l'état permanent :

La baie d'Arsachena s'enfonce à plus de deux milles et demi directement au Sud, où elle se termine par des marais... La baie Saline, située à un mille dans le Sud du cap Orso, est ouverte à l'Est, mais elle est en partie abritée par la pointe Rossa de l'île Caprera... La pointe Sardegna, accore et saine, forme une baie avec une plage de sables au fond, qui fut appelée rade d'Azincourt à cause du séjour qu'y fit le vaisseau anglais de ce nom : abritée par les îles, elle est sûre et commode pour les navires de toutes dimensions ; la mer n'y est pas grosse et la tenue est bonne... La *Cala di Trana*, anse avec plage de sable, est ouverte au Nord et fréquentée par les caboteurs : il y a une source excellente.

Porto Pollo est une baie qui se trouve dans le S.-E. de la presqu'île Cavalli ; elle est de forme irrégulière, profonde d'environ un mille et large de près de sept encablures à l'entrée, entre les dangers de la pointe Cavalli et ceux de la pointe Diego. Dans la partie intérieure, gît un îlot et la largeur du passage est réduite à une demi-encablure. Au Sud de l'îlot, le mouillage est excellent pour de petits navires ; les grands bâtiments peuvent mouiller en dedans de l'entrée ; ils sont en partie protégés contre les vents du Nord par l'île voisine. La côte, au fond de la baie, est la continuation de la plage sablonneuse et basse de Porto Liscia... La baie de Porto Liscia est de forme elliptique et large de trois quarts de mille à l'entrée...

Porto Longone est à trois quarts de mille de l'îlot Moneca ; sa largeur, qui est de un tiers de mille à l'entrée, se réduit à une encablure à mi-parcours. Le port est fréquenté par les petits navires qui y trouvent un excellent abri, où ils sont peu incommodés par les vents du Nord.

Les marines occidentales de Marseille, Barcelone et Valence ont jadis adopté ce mouillage de Porto-Longone ou Longon-Sardo (nous en avons retracé l'histoire) : sur le seuil occidental du détroit, il était pour elles le premier

à s'offrir ; Santa-Teresa, qui l'exploite, doit sa fondation au va-et-vient des flottilles occidentales, contre lesquelles les indigènes eurent à défendre cette échelle. Durant l'antiquité classique, c'était la baie voisine de Santa Reparata, — qu'une presqu'île détachée, le cap della Testa, forme avec la grande île, — qui servait d'escale aux étrangers ; les Romains y eurent leur ville de Tibulla, au delà du Cap de l'Érèbe, à la sortie du détroit vers l'Occident :

Le cap sarde della Testa forme, avec le cap corse de Feno, l'entrée Ouest des Bouches de Bonifacio : les deux caps sont à une distance de neuf milles. Le cap della Testa est l'extrémité d'une presqu'île presque circulaire reliée à la terre par une langue de sable et haute d'environ 50 mètres. La baie de S. Reparata, que limite au Sud la langue de sable, est presque circulaire et a quatre encablures de profondeur. Les petits navires y peuvent trouver un abri contre tous les vents ; ils y sont seulement exposés à la houle qui vient du N.-O., quand le vent est de cette partie.

Symétrique à cette baie de S. Reparata, il est, en deçà du Cap de l'Érèbe, sur le seuil oriental du détroit, une rade encore plus sûre qui, pour les marines venues de l'orient, peut avoir une utilité plus grande encore : c'est le Port du Puits, *Porto Pozzo*, comme disent les indigènes. La forme de ce port lui mérite ce nom :

A un mille dans le Sud-Est de la pointe Marmorata, se dresse auprès du rivage une colline de forme conique, appelée Monte Rosso avec la pointe du même nom, et à un mille et demi dans le Sud de la pointe Monte Rosso, la presqu'île delle Vacche s'avance dans la mer et ne se rattache à la terre que par une petite langue de sable. Entre la pointe Monte Rosso et la pointe delle Vacche, s'ouvre un long bras de mer étroit, appelé Porto Pozzo, le Port du Puits. L'entrée n'a pas deux encablures de largeur. Mais le bras s'élargit un peu à l'intérieur et, à la distance de 1 mille un quart, il y a un tiers de mille entre les deux côtés. Il a près de deux milles de profondeur. Au fond, il existe un bassin avec 14 mètres d'eau ; mais il n'est pas accessible aux na-

vires, à cause des petits fonds qui le séparent du bras de mer. Quoique l'entrée de Porto Pozzo soit ouverte au Nord, il n'y a jamais beaucoup de mer en dedans... A l'entrée du bras de mer, le Rocher ou Écueil Colombo est situé à une encablure et demie de la pointe de terre la plus voisine.

Cette page des *Instructions nautiques* n'est que la description en prose du mouillage des Lestrygons que nous dépeint le poète.

Voici les deux pointes projetées dans la mer et qui font bouche :

ἀκταὶ δὲ προβλῆτες ἐναντίαι ἀλλήλῃσιν
ἐν στόματι προέχουσι.

Voici l'entrée resserrée, ἀραιὴ δ' εἴσοδός ἐστιν. Et voici la margelle de pierre qui borde le puits d'une ceinture continue :

... ὃν πέρι πέτρη
ἠλίβατος τετύχηκε διαμπερὲς ἀμφοτέρωθεν.

Cette « pierre inaccessible », πέτρη ἠλίβατος, est le granit « dépourvu de végétation », dont les *Instructions* nous parlaient tout à l'heure. Des deux côtés du port, ἀμφοτέρωθεν à droite et à gauche, un éboulis de granits va depuis l'entrée jusqu'au fond, où brusquement il cesse : le fond du puits est un marécage, une lagune, avec une plage de sables et une plaine, où vient aboutir la route facile qui descend des montagnes :

οἳ δ' ἴσαν ἐκβάντες λείην ὁδόν, ᾗ περ ἄμαξαι
ἄστυ δ' ἀφ' ὑψηλῶν ὀρέων καταγίνεον ὕλην.

A droite du Puits, la falaise a 80 mètres de haut : c'est la *Punta Raja*, la Pointe de la Raie (les Lestrygons vivent de pêche). A gauche, la *Punta Macchia Mala*, la Pointe du Maquis de Malheur, est haute de 100 mètres environ. Les deux rives, partant du goulet, décrivent en face l'une de l'autre, ἐναντίαι ἀλλήλῃσιν, une courbe symétrique, dont les indentations et les redans semblent exactement s'emboîter. Le nom même de *Porto Pozzo* pourrait

servir de traduction à telles épithètes odysséennes, « port creux », λιμὴν κοῖλος, « port aux lointaines profondeurs », λιμὴν πολυβενθής.

Au long de cette côte sarde, on peut trouver d'autres baies similaires ; mais aucune n'est aussi resserrée, aussi fermée, aussi « puits » que celle-là. Ouvertes sur le N.-E., d'où souffle presque continuellement le terrible Bora ; situées au bord d'un détroit où les vents et les courants luttent et se contrarient ; dominées par des montagnes d'où tombent brusquement des rafales imprévues et violentes, ces baies de la Sardaigne septentrionale, — dit Pausanias (X 17 10), — n'offrent en réalité aucun mouillage aux vaisseaux qui longent cette côte. Les périples et les géographes anciens firent à ces parages une mauvaise réputation que les poètes ont encore exagérée : « Tourné au Nord, ce rivage est farouche, hérissé de roches, abrupt, tout retentissant de brusques coups de mer ; les marins ont flétri ces monts du nom de Fous », dit Claudien (*de Bello Gild.* v. 510 et suiv.).

Les vaisseaux, « qui échappent à ces rafales et qui se précipitent dans les anses de cette côte découpée », n'y trouvent pas toujours un refuge couvert : dans la baie de Santa Reparata, « les petits navires ont un abri contre tous les vents ; mais ils y sont exposés à la houle du N.-O., quand le vent est de cette partie ». Seul, en vérité, notre Port du Puits, « bien que l'entrée soit ouverte au Nord, n'a jamais beaucoup de mer en dedans » : l'étroitesse de sa bouche et le Rocher de la Colombe, qui se dresse au devant, le défendent contre le flot. Dans ce port seulement, les vaisseaux d'Ulysse peuvent s'amarrer les uns aux autres ou les uns près des autres, en grappe ou en ligne, sans risque de se choquer, de se briser ou de se causer réciproquement des avaries : sur 4 ou 5 kilomètres de long, le Puits seul peut contenir toute une flottille ; « pas de houle en ce creux ; pas de flot, pas de ride ; partout un calme blanc ».

Voilà, je crois, le port des « Laistrygons » ou plutôt voilà « Laistrygonié ». Si les indigènes, qui du haut des falaises dominent ce trou, lui donnèrent le nom de « puits », les premiers navigateurs, je crois, l'appelèrent le Port du Rocher Colombo, de la Pierre Colombière, Λαίς, Λεύς ou Λάας Τρυγόνων ou Τρυγονίη. *Lais-trugonon* ou *Lais-trugonié* : le Rocher Colombo leur servait à reconnaître l'entrée, comme la Roche de l'Ours leur indiquait, dans l'anse de Parau, la source Artakié.

Durant l'antiquité et durant les temps modernes, les oiseaux ont tenu une grande place dans l'onomastique des côtes sardes. La Sardaigne est, entre toutes les îles, une terre d'oiseaux. Oiseaux de terre, émigrant chaque automne d'Europe en Afrique et revenant chaque printemps d'Afrique en Europe ; oiseaux de mer, vivant de pêche sur ces côtes poissonneuses : les volatiles de toutes sortes peuplent les étangs marins et les lagunes côtières ; leurs colonies innombrables couvrent les rivages et les îlots.

La Sardaigne, — dit La Marmora (II p. 10-11 et 111-112), — a de nombreux étangs qui communiquent avec la mer, soit par des coupures artificielles, soit par un ruisseau ou un canal quelconque. Ils sont en général très poissonneux. Dans les eaux, dès le commencement de l'automne, des troupes innombrables d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels on distingue des milliers de canards, de cygnes, de poules d'eau, de flamants, d'aigrettes et quelquefois même des pélicans, se rassemblent pour hiverner.

L'île de *Mal di Ventre* est couverte de lentisques et de cistes. Elle est tout à fait déshabitée et sert seulement quelquefois de refuge aux pêcheurs. Par contre, elle est peuplée de lapins et sert pendant la saison des pontes aux goélands, aux mouettes, aux cormorans et aux pétrels, qui vont y déposer leurs œufs en si grande quantité que j'en ai vu charger, pour ainsi dire, des bateaux. Je n'oublierai jamais une nuit que j'ai passée sur cet îlot et qui m'a paru bien longue : il me fut impossible de fermer l'œil pour le vacarme effroyable, un vrai sabbat, que n'ont cessé de faire une centaine de ces oiseaux criards.

Les oiseaux ont donné leur nom à la Pointe *Falcone*, toute voisine de Porto Pozzo, au Cap *Falcone* de la côte Ouest, et à la Sèche *Colombo*, en face de notre Rocher Colombo. Sur cette côte, les colombes et les pigeons remplissent les grottes marines et les trous des promontoires, envahissent les ruines et les édifices abandonnés :

La grotte est telle, — raconte Valery (I p. 249 ; II p. 220), — que, plus d'une fois, ils ont rapidement figuré du colombier sur notre table... L'église n'est plus officiée maintenant que deux fois dans l'année ; le reste du ⟨temps⟩, elle est habitée par une multitude d'oiseaux, tels que pigeons, petites corneilles, hirondelles et autres volatiles... La vaste grotte des Palombes, espèce de colombier naturel, est curieuse à visiter. Mais sa position à la pointe du cap Saint-Élie n'en rend pas l'accès très facile... La chasse aux palombes se fait en barque et aux lumières ; les oiseaux éblouis, consternés, tombent en foule ou se prennent dans les filets tendus à l'entrée.

Le détroit, grâce à ses pierres trouées et à ses grottes innombrables, est le rendez-vous des colombes : auprès de notre Rocher Colombo et de notre sèche Colombo, les Romains eurent leur Cap des Colombes, *Columbarium promontorium*.

Les colombes amènent avec elles leurs habituels ennemis, les éperviers, faucons et autres oiseaux de proie. Les faucons de la Sardaigne ont joui d'une renommée même en dehors de l'île : les rois d'Aragon et d'Espagne faisaient venir des faucons sardes pour la remonte de leurs fauconneries ; nous avons nos Caps du Faucon ; les Anciens avaient leur Ile des Faucons ou Ile des Éperviers, Ἱεράκων νῆσος, *Accipitrum Insula*, dont les noms grec et romain n'étaient que la traduction d'un original sémitique, *E-nosim*, comme transcrit Pline. Cette *E-nosim* flanque la côte méridionale de Sardaigne et forme une profonde rade entre la grande île et une autre île côtière que de minces amarres de sables relient au rivage sarde, en enserrant l'une de ces lagunes marines, que les voyageurs nous

montraient, plus haut, couvertes d'oiseaux aquatiques, cygnes, flamants et pélicans. Pour les Anciens, cette seconde île se nommait Sulci, *Solci*, Σόλκοι, Σούλχοι, Σύλκοι : on rencontre le même nom de lieu dans un mouillage de la côte orientale, en face des marais et de la lagune de Tortoli. Les Anciens s'accordaient pour attribuer à ce nom une origine sémitique, carthaginoise : Σόλκοι, πόλις ἐν Σαρδοῖ, Καρχηδονίων κτίσμα (Steph. Byz. *s. v.*). Dans la liste des oiseaux impurs que nous donne le Lévitique, auprès de l'épervier ou faucon, *nis, nosim*, figure un autre oiseau de mer, *s. l. k*, que les Septante et la Vulgate rendent par *plongeon* ou *pélican* : les navigateurs sémitiques eurent en Sardaigne, à côté de leur Ile des Éperviers, *E-nosim*, une île et des ports des Pélicans, *E-Solkim*.

Mais les géographes de l'antiquité ne nous ont pas gardé, pour ce dernier nom, le doublet qui rendrait l'étymologie certaine. L'*Odyssée* ne nous a pas gardé non plus l'original sémitique de la *Pierre Colombière*, dont *Lais Trugonié* fut la traduction.

Le mouillage du Puits, derrière la Pierre de la Colombe, serait parfait, si l'on n'avait rien à craindre des indigènes. Par malheur, ces insulaires sont des montagnards féroces, cousins germains ou frères, peut-être, des Cyclopes, « moins des hommes que des géants »[1]. Les voyageurs « francs » nous ont longuement raconté à quels dangers on

[1] Cf. dans B. Diaz (p. 21) le port cubain de Matanzas où furent tués trente Espagnols naufragés. Cf. dans l'*Histoire des Flibustiers...* III p. 21 les sauvages de la côte vénézuélienne : « Le cap de la Vela est habité par une nation d'Indiens cruelle, barbare et sauvage, qui ne lie amitié ni société avec aucun autre peuple, non pas même avec les Espagnols qui les environnent. Ils mangent indifféremment tous ceux qu'ils peuvent attraper : ils ne craignent que les armes blanches ; car pour ce qui est des armes à feu, elles ne les épouvantent pas... Le marquis de Maintenon, gouverneur de Marie-Galante, ayant fait une prise armée de quatorze pièces de canons sur laquelle il s'embarqua, se trouva un jour efflotté de son navire de guerre et fut obligé, pour faire de l'eau, d'approcher son navire le plus près de terre qu'il put : il passa tous ses canons d'un bord, à la faveur

s'expose en un port trop bien clos, que dominent des roches surplombantes et des montagnards cruels : au pied du Taygète, dans le Port aux Cailles, de Saumery faillit avoir l'aventure d'Ulysse en ce Puits des Lestrygons. Mais je ne sais pas si l'on trouverait, dans toute la Méditerranée, une souricière aussi dangereuse que celle-ci. Notre puits a quatre ou cinq kilomètres de long. Une fois entrés, les bateaux n'en peuvent sortir qu'à la rame : pas un souffle de vent ne vient les aider ; les seules brises du N.-E. pénètrent par le goulet étroit et sont contraires à la sortie. Attaqués par les indigènes, assiégés, accablés de pierres, les navires étrangers seraient écrasés avant de pouvoir gagner la mer libre : pas un bateau, pas un homme n'échapperait[1].

Les premiers navigateurs devaient donc se tenir sur leurs gardes : leurs périples, recommandant, sans doute, la prudence, déconseillaient de s'engager trop avant ou même d'entrer en cette « souricière » : cette comparaison est la plus familière à notre langue de « terriens » ; nous empruntons parfois aussi à la pêche fluviale la comparaison de la nasse. Des marins songeraient plutôt à quelque métaphore tirée de la pêche maritime. Or, sur les côtes

desquels il envoya sa chaloupe à terre avec vingt-deux hommes armés pour remplir les futailles. Ces sauvages, qui étaient cachés sur le bord de la mer, ne donnèrent pas à la chaloupe le temps de se terrer. Mais, se jetant à l'eau avec précipitation, ils fondirent dessus, et, malgré le feu perpétuel du canon, ils l'enlevèrent avec les vingt-deux hommes à plus de cinquante pas en avant en terre où, après les avoir tués, ils en chargèrent chacun un sur leur dos et les emportèrent. Ensuite ils allèrent à la nage entre deux eaux couper les câbles du navire pour le faire venir à la côte, espérant en faire autant à ceux de dedans qui, par bonheur, eurent le temps de déplier leurs voiles et d'appareiller pour s'éloigner de terre ».

[1] *Histoire des Voyages* I p. 241 : « Antoine de Saldanha, s'étant approché du Cap de Bonne Espérance, rendit un lieu célèbre par le nom de Aguada de Saldanha, non qu'il y eût fait de l'eau, mais parce qu'il en coûta beaucoup de sang à sa troupe en y voulant prendre terre ». Cf. dans les eaux du Pacifique les Iles des Larrons et les Iles des Traîtres.

de Sardaigne, la pêche du thon a, de tout temps, fait la fortune des indigènes et l'admiration des étrangers : pour cette pêche, les côtes sardes sont bordées de gigantesques souricières que l'on nomme *thonnaires, tonnares* ou *madragues*. Il semble que le poète ait eu la comparaison de la thonnaire dans l'esprit, — à moins que son périple ne la lui ait mise devant les yeux, — quand il décrit le massacre des Achéens en cette baie des Lestrygons. Lapidés, assommés, harponnés par les sauvages, les malheureux sont emportés « comme des poissons », ἰχθῦς δ' ὡς πείροντες ἀτερπέα δαῖτα φέροντο.

Ce sont là poissons de forte taille : dans la Méditerranée, il n'est guère que le thon que l'on harponne et que l'on emporte ainsi ; quand Eschyle veut décrire la flotte des Perses écrasée, fracassée, et les soldats assommés, éventrés, transpercés dans le détroit de Salamine, sur la mer couverte de débris et de cadavres, il ne trouve pas d'autre comparaison que celle des thons dans la madrague (*Pers.* v. 424-427) :

τοι δ' ὥστε θύννους ἤ τιν' ἰχθύων βόλον
ἀγαῖσι κωπῶν θραυμασίν τ' ἐρειπίων
ἔπαιον, ἐρράχιζον, οἰμωγὴ δ' ὁμοῦ
κωκύμασιν κατεῖχε πελαγίαν ἅλα.

Il n'est pas de voyageur en Sardaigne qui n'ait consacré nombre de pages ou de gravures à cette pêche émouvante. L'Espagne a ses corridas de taureaux ; la Sardaigne a ses madragues ; le spectacle est, de part et d'autre, aussi cruellement sanguinaire :

Pour favoriser cette pêche, — dit Duhamel du Monceau (III p. 197), — la ville entretient pendant toute la saison deux hommes entendus, qui se tiennent sur deux promontoires élevés au bord de la mer, pour observer quand les thons abordent la côte, car il s'en montre quelquefois en si grand nombre qu'on les y voit par bandes de deux à trois mille à la fois...

Quand le temps est beau, ces gardiens, apercevant venir de loin ces poissons qui se trouvent à la surface de l'eau, en aver-

tissent les pêcheurs et les habitants par un petit pavillon blanc. Aussitôt qu'on aperçoit ce signal, tous les enfants, parcourant les rues avec des cris de joie, annoncent cette pêche au peuple. Alors, jusqu'au moindre habitant, bourgeois, marchand, les artisans et même les troupes quittent leurs occupations, courent à la marine et les patrons reçoivent dans leurs bâtiments autant de monde qu'ils en peuvent contenir pour les aider à faire cette grande pêche.

Le roi des Lestrygons se met à crier par la ville, et les Lestrygons, par dizaines de milliers, de-ci de-là, se précipitent à sa voix,

αὐτὰρ ὁ τεῦχε βοὴν διὰ ἄστεος· οἱ δ' ἀίοντες
φοίτων ἴφθιμοι Λαιστρυγόνες ἄλλοθεν ἄλλος
μυρίοι.

La *madrague* ou *thonnaire* a été préparée d'avance : c'est une enceinte de filets repliée en plusieurs couloirs et divisée en plusieurs « chambres ». Les barques cernent la bande de thons et la poussent vers l'entrée. On la fait pénétrer à coups de rames, en poussant des cris, en jetant des pierres :

Nos mandragues, — dit La Marmora (I p. 301-302), — ont sept compartiments. La première entrée des thons se fait dans celle qui est appelée *gran camera*, dont la porte ou *foratico* reste toujours ouverte. De là, les thons entrent dans les autres chambres, qu'ils trouvent pareillement ouvertes et que l'on ferme quand leur nombre est suffisant. Le *raïs*, quand il juge en avoir assez pour son opération, ouvre l'avant-dernière chambre qu'on appelle *di ponente* ou du couchant, dans laquelle il fait passer le nombre de thons destinés à la chambre de mort, qui est la seule dans laquelle on doit exécuter la pêche sous le nom sarde de *mattanza*, la tuerie. Le lendemain, si le temps est favorable et la mer calme, le *raïs* se porte sur la mandrague avant l'aube et là, pour déterminer les poissons à entrer dans la chambre de mort, il jette parmi eux une pierre enveloppée d'une peau de mouton, qui, en les effrayant comme une tête de Méduse, les oblige à entrer dans leur tombeau... Des barques remplies d'hommes nécessaires à la manœuvre, d'au-

tres barques, qui conduisent les marchands pour acheter et les curieux pour jouir du spectacle d'une pêche aussi fameuse, voguent rapidement, poussent des cris de joie et font accélérer la course. Arrivé à la mandrague, chacun prend sa place autour de la chambre de mort...

Tout étant ainsi préparé, le *raïs* donne le signal par le mot d'ordre *sarpa* pour commencer à tirer la chambre de mort du fond de la mer. La chambre de mort s'élève lentement et, en montant, se rétrécit jusqu'à ce que tous les poissons se trouvent à la fin presque à la surface de l'eau. C'est alors que les hommes embarqués sur les deux grands bateaux et armés de bâtons qui ont au bout un croc en fer, commencent, sur l'ordre *ammazza* ! (tue) donné par le *raïs*, à tuer les thons en les harponnant, puis ils les tirent avec la plus grande avidité dans leurs bateaux. L'agitation de la mer excitée par la violence des thons qui se trouvent renfermés et pressés dans un espace fort resserré, assaillis de toutes parts et blessés à mort ; les combats que les ouvriers sont obligés de livrer à ces gros poissons pour vaincre leur résistance ; la surface de la mer élevée en écume teinte de sang que les thons versent à flots de leurs blessures : tout cela excite l'admiration, les acclamations et les cris de joie des spectateurs. La pêche terminée, on remorque les deux grandes barques pleines, qu'on accompagne avec des chants et des cris d'allégresse, jusqu'à la *mattanza di terra*, c'est-à-dire la boucherie à terre, qui se fait sur le bord de la mer dans de grandes halles couvertes. On coupe la tête au thon, puis, chaque poisson, quelque énorme que soit son poids, est chargé sur les épaules d'un seul portefaix, appelé *bastagio*, qui le porte au *tancato*, grand magasin où l'on suspend les thons par la queue, vraie boucherie, où se donne un spectacle curieux, quoiqu'un peu dégoûtant. Mais je m'arrête ici, car je craindrais de faire partager à mon lecteur le dégoût dont j'ai été saisi chaque fois que j'ai assisté aux opérations de la *mattanza di terra*, qui sont plus nauséabondes, à mesure que la pêche touche à sa fin. Car, par la chaleur qu'il fait en ce pays en juin et juillet et par le sang du thon dont s'abreuve le sol, ainsi que par toutes les parties inutiles du poisson qu'on jette à la voirie, l'air finit par être infecté et l'odeur devient insupportable.

Le thon se pêche ou se pêchait sur toutes les côtes de Sardaigne : « La pêche est très abondante, — disent les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 132), — et, pendant la saison d'avril à juillet, les côtes de l'île sont fréquentées par les thons. Les navires, qui longent les côtes pendant la période de pêche, doivent être attentifs à éviter les madragues : ces engins pourraient occasionner de graves avaries et mettre en péril le bâtiment lui-même » :

Au commencement d'avril de chaque année, — dit Valery (II p. 132), — toutes les côtes de Sardaigne où l'on a établi des mandragues deviennent des endroits de bruits, d'affaires et d'arts, ainsi qu'un marché de négociations. De toutes parts, y arrivent des bâtiments avec des sommes considérables d'argent pour se pourvoir de thon salé. Les Sardes, curieux de jouir du plaisir inexprimable de la pêche, y arrivent en foule de l'intérieur du royaume et ils sont reçus avec générosité par les propriétaires de la pêche, qui non seulement donnent à tous les étrangers la table splendidement servie, mais en outre font à chacun, au moment du départ, le cadeau d'un thon proportionné à la qualité de la personne, ne fût-ce qu'un paysan ou un domestique.

Mais les côtes orientales de Sardaigne, sur la mer italienne, sont bien moins poissonneuses que les côtes occidentales, sur la mer espagnole. Les madragues et matanzas ne fonctionnent plus que sur cette côte occidentale, et deux parages possèdent les plus grandes : au Sud, l'île Piana, dans le voisinage de l'ancienne Ile des Éperviers, *E-nosim* ; au Nord, le golfe de Porto-Torres, qui se creuse à l'Ouest du détroit. Aux temps odysséens, les madragues n'étaient point encore inventées ; les baies et les golfes en culs-de-sac servaient de chambres de mort[1]. Les pirogues

[1] Cf. la pêche du thon dans la madrague naturelle de la Corne d'Or : τὸ Κέρας, κόλπος ἀνέχων, ἐοικὼς ἐλάφου κέρατι, εἰς πλείστους σχίζεται κόλπους εἰς οὓς ἐμπίπτουσα ἡ πελαμὺς ἁλίσκεται ῥᾳδίως (Strab. VII 6 2). Cf. dans le *Calendal* de Fr. Mistral (chant V) la pêche du thon dans les madragues naturelles de Provence.

des indigènes tâchaient d'y pousser les bandes de thons, qui devaient être alors innombrables. Il semble bien que le nom même du *thon*, θύννος, soit la transcription grecque du *than* ou *thun* sémitique. L'Écriture emploie ce dernier mot sous la forme *thannin* pour désigner les monstres de la mer. Les thons sardes sont parfois de véritables monstres : « En Sardaigne, — dit le même Valery, — quand le thon pèse moins de cent livres, on ne l'appelle que du nom de *scampirro*, dérivé de *scomber*, nom générique de la famille ; de cent à trois cents livres, ce n'est encore qu'un demi-thon, *mezzo tonno* ; ceux de mille livres ne sont pas rares ; le P. Cetti prétend qu'on en a pris quelquefois de dix-huit cent livres ».

Les *Instructions nautiques* conseillent à nos marins de veiller aux madragues. Le prudent Ulysse évite la chambre de mort ; il ne suit pas le gros de sa flotte au fond du Puits ; il amarre son bateau près de l'entrée, à une pierre,

αὐτὰρ ἐγὼν οἷος σχέθον ἔξω νῆα μέλαιναν,
αὐτοῦ ἐπ' ἐσχατιῆς, πέτρης ἐκ πείσματα δήσας.

La pointe méridionale de la Corse, qui se dresse sur l'autre rive du détroit, en face du Puits, s'appelle la Pierre Percée, *Pertusato* : « La falaise est évidée dans sa partie inférieure ; l'ouverture qui la traverse de part en part ressemble à une arche de pont » (*Instruct. naut.* n° 803 p. 292). C'est juste au Sud de cette Pierre Percée, que s'ouvre un port sarde, tout voisin de notre Puits. Nous l'avons décrit sous le nom de Porto-Longone ou Longon-Sardo. Ce nom, qui peut sembler en rapport avec sa forme longue et étroite, vient en réalité d'une autre cause et date de l'antiquité, car l'Itinéraire d'Antonin fait mention du mouillage de *Longones*; or *longon*, λογγών, est un nom de lieu fort répandu en cette mer occidentale, sur les côtes insulaires de Sicile, de Sardaigne et de l'île d'Elbe. C'est moins un nom propre qu'un nom commun : *longon* désigne, en effet, les mouillages qui sont pourvus de pierres percées pour attacher les navires ; Syracuse et

Catane ont leur *longon* ou *longones*, λογγῶνες, et les scholiastes expliquent que « *longones* désigne tout à la fois des ports et des pierres percées pour recevoir les amarres », ἐν Συρακούσσαις λιμένες εἰσὶ διττοὶ λογγῶνες· λογγῶνες δὲ καλοῦνται οἱ ἐπὶ τῶν λιμένων τρητοὶ λίθοι, οὓς τρύπουσιν ἵν' ἐξαρτῶσιν ἐξ αὐτῶν τὰ σχοινία τῶν νεῶν (*Etym. magn.* s. v.).

*
* *

Source de l'Ours, Pierre de la Colombe, Port Profond, Chambre du Massacre, Pierre Percée : il semble donc que cette côte sarde nous rende tous les sites et, en même temps, tous les épisodes de l'aventure odysséenne.

Poussé par les mêmes vents du Sud, qui déjà l'avaient ramené dans l'île Éolie et qui mettaient Éole en si belle fureur, Ulysse a vogué six jours et six nuits avant d'atteindre la Lestrygonie : il arrive le septième jour. Il est possible qu'ici encore la semaine ne soit qu'une façon de parler : entre l'île d'Éole, qui est la sortie du détroit sicilien, et la Lestrygonie, qui est l'entrée du détroit sarde, les thalassocrates phéniciens comptaient-ils une semaine environ ? En droite ligne, à travers la haute mer, six cents kilomètres au plus séparent ces deux points. Mais les premiers navigateurs ne suivaient pas cette route droite. Ils longeaient les côtes italiennes, qu'ils remontaient vers le Nord jusqu'à l'île de Circé et, de là, coupant vers l'Ouest, ils arrivaient aux Bouches ; ou bien, de Stromboli à Didymé et à Ustica, ils suivaient le pont des îles Éoliennes pour atteindre le cap méridional de la Sardaigne, dont ils longeaient ensuite la côte orientale. Ce n'est plus six cents kilomètres, c'est huit ou neuf cents pour le moins qu'il faut compter entre Stromboli et les Bouches de Bonifacio : les bateaux homériques, avec un bon vent continu, n'eussent pas mis une semaine à franchir cet intervalle ; mais, en ces parages, les vents de Nord sont toujours en guerre contre les vents du Sud et, pour venir des mers

siciliennes aux Bouches, il faut lutter contre eux et souvent recourir au dur travail de la rame,

τείρετο δ' ἀνδρῶν θυμὸς ὑπ' εἰρεσίης ἀλεγεινῆς.

L'escadre achéenne entre dans le Puits ; le seul vaisseau d'Ulysse demeure sous les roches du goulet. La rade et les environs sont déserts. Les indigènes n'habitent pas à la plage. A la mode du temps, leur ville haute est à l'intérieur. La piraterie règne alors sur les Bouches, comme elle y régnera jusqu'à nos jours. Il faudra la paix romaine pour permettre l'établissement de villes maritimes à Tibula et à la Tour de Libyson ; la paix anglaise a fait de nos jours revivre ces mouillages, sous les noms de Santa-Teresa et de Porto-Torrès. Mais, dans l'intervalle, treize ou quatorze siècles de pirateries gothiques, vandales, arabes, pisanes, génoises, catalanes, barbaresques et « franques », chassent les habitations vers le haut pays : la Sardaigne du Nord a ses villes, Tempio, Nulvi, Osilo, Sassari, loin de la côte, au sommet des collines ou des montagnes. Il y a un siècle à peine, les corsaires de Tunis et d'Alger arrivaient encore chaque printemps et, sur tout le pourtour de l'île, villes et villages s'enfuyaient aux monts.

La grande ville de Sulci s'était longtemps maintenue sur la mer du Sud, au bord de la lagune poissonneuse. Elle était célèbre par ses salines, ses pêcheries et ses reliques de saint Antioche. Mais les pirates furent les plus forts. Au début du XVII^e^ siècle, les habitants de Sulci durent abandonner leur territoire : avant de monter avec leurs reliques à Iglesias, ils eurent soin de dresser un contrat et de spécifier que, chaque année, le corps du saint irait en procession revoir son ancien domaine et qu'un jour, il redescendrait s'y fixer de nouveau, quand les pirates disparus permettraient à Sulci de renaître. La conquête française de l'Algérie et la thalassocratie anglaise ayant, au cours du XIX^e^ siècle, supprimé les pirates, Sulci s'est relevée sous le nom de San Antioco. Les habitants de la nouvelle ville ont alors réclamé leur saint. Mais les chanoines

d'Iglésias refusaient de s'en dessaisir : ses reliques, entourées de la vénération populaire, étaient leur meilleure source de revenus. Il fallut un décret royal pour leur faire exécuter le contrat.

Durant ces siècles de piraterie, les grèves portent seulement quelques châteaux des thalassocrates, où les marins installent une garnison que les indigènes assiègent, tel ce Château des Sardes, à la porte occidentale des Bouches, qui n'a de sarde que le nom : « Castel Sardo, sur un rocher à l'embouchure du Frisono, fondé par les Doria vers 1102, a été successivement Castel *Genovese, Aragonese*, jusqu'à ce qu'il reçût en 1769 le nom national de Sardo. Cette place, forte seulement par sa position au bord de la mer, qui, à l'exception d'un isthme étroit, l'environne de toutes parts, n'est point remparée » (La Marmora I p. 200).

Au temps des pirates phéniciens, la ville des Lestrygons n'est pas à la côte. Mais une route y conduit : débarqués au fond du port, les deux hommes et le héraut d'Ulysse trouvent aussitôt cette route battue, qui du haut des montagnes amène à la ville les chars des bûcherons,

οἳ δ' ἴσαν ἐκβάντες λείην ὁδόν, ᾗ περ ἄμαξαι
ἄστυ δ' ἀφ' ὑψηλῶν ὀρέων καταγίνεον ὕλην.

Aujourd'hui, la grande ville des Sardes sur cette façade septentrionale de leur île, Sassari, n'est pas à l'orient du détroit : elle est à l'occident. Assise à vingt kilomètres de la côte, au sommet de hautes collines, c'est une Ville Haute avec son échelle de Porto-Torrès à ses pieds. Les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 135-137) disent :

Ce petit port, de date ancienne, sert de port de commerce à Sassari et au district de ce nom. Le pays autour de Porto Torrès est aride et n'offre à la vue que des bruyères et quelques palmiers épars :

ἔνθα μὲν οὔτε βοῶν οὔτ' ἀνδρῶν φαίνετο ἔργα.

Une bonne route macadamisée conduit à Sassari, à 20 kilomètres, et de là à Cagliari, à 270 kilomètres; les communica-

tions entre ces villes sont régulières et constantes. Un chemin de fer de 20 kilomètres relie Porto-Torrès à Sassari. Seconde ville de l'île (36 300 hab.), chef-lieu de province, siège d'un archevêché et d'une université, Sassari est à 220 mètres de hauteur. Elle est entourée de murs avec des tours, possède un vieux château fort, un palais de gouvernement et d'autres établissements publics. La fameuse fontaine en marbre de Rosello est en dehors, près de la porte Macalla, au N.-E. de la ville.

La Haute Ville des Lestrygons, avec son manoir élevé et ses nobles demeures, ὑψερεφὲς δῶ, κλυτὰ δώματα, avec sa fontaine extérieure où viennent puiser les filles, était de tous points semblable à Sassari. Mais Sassari, au voisinage occidental des Bouches, n'est la grande ville des Sardes que depuis les temps aragonais : « Le château de Sassari fut bâti en 1330 par Raymond de Monte Pavone, premier gouverneur général du Logudoro sous les Aragonais ; parmi les écussons sur la façade de cet édifice, conjointement avec l'armoirie barrée des rois d'Aragon, on en remarque un où se trouve figuré un paon » (La Marmora II p. 332). Ce fut pour la commodité des Aragonais, venus de l'Occident, que Sassari se fonda au voisinage occidental du détroit, de même qu'une colonie de Catalans s'établit sur la côte occidentale de l'île, à Alghero, où leur langue s'est maintenue jusqu'à nous. Au temps des premières marines, les thalassocrates arrivaient du Levant : les Sardes du Nord avaient leur ville sur l'autre façade de l'île, à l'entrée orientale des Bouches, non loin du Puits, qui leur servait d'échelle, et non loin de la Source de l'Ours, qui leur servait d'aiguade.

La province sarde, qui borde l'entrée orientale des Bouches, la Gallura, est une région isolée, fermée, qui communique très difficilement avec le reste de la Sardaigne : « Les habitants de cette province, — dit La Marmora (II p. 446), — passent pour les plus intelligents parmi les Sardes. Ils ont plus de facilité pour certaines

études, pour la poésie et pour les chansons improvisées. Leur langage se rapproche plus de l'italien que du sarde ; il tient du dialecte corse, ce qui d'ailleurs est naturel, car jusqu'à ce jour, la Gallura, privée de ponts et de routes, communiquait plus difficilement avec les autres provinces de l'île qu'avec la Corse, qui n'en est séparée que par un fort petit détroit ».

La Gallura a sa ville au pied même des monts Limbarra, à Tempio, assez loin de la côte des Bouches, — à plus de quarante-cinq kilomètres :

Ce n'est que depuis une trentaine d'années que le village de Tempio fut mis au rang des villes de la Sardaigne. Il faut dire cependant que c'était déjà depuis bien longtemps le siège d'un évêque, de l'intendant de la province, d'un commandant militaire et d'un tribunal et que, malgré son nom de village, on l'a toujours considéré, depuis deux siècles, comme le chef-lieu de toute la région de Gallura... Toutes les autres populations de cette province, sans compter celles des îlots voisins, sont éparses dans des *stazzi* ou espèces de bergeries isolées, groupées entre elles sous le nom de *cussorgie*.

Tempio a sur la côte ses deux échelles, Santa-Teresa, près de Porto-Longone, et Palau ou Parau au pied de l'Ours, en face de la Maddalena :

En sortant de Tempio pour se rendre à Santa Teresa ou à l'île de la Maddalena, on suit d'abord un seul chemin jusqu'à un lieu nommé Luogo Santo, qui se trouve à cinq heures de marche à cheval loin de la ville. On y trouve quelques *stazzi* groupés ensemble, formant un embryon de village. De Luogo Santo, partent deux chemins, celui de gauche qui conduit au village de Santa Teresa, et celui de droite que l'on parcourt pour se rendre à la Maddalena. Ils traversent tous les deux un pays fort accidenté et boisé, dont le sol est granitique. Pendant ces deux trajets de quatre longues heures à cheval, on ne voit rien qui soit digne d'être mentionné.

L'embranchement vers Santa-Teresa atteint la côte au fond même du Puits, si bien qu'en réalité Tempio devrait

avoir son débarcadère de l'Ouest à Dispensa, sur la plage sablonneuse qui termine Porto-Pozzo. L'embranchement de la Maddalena atteint le bord de la mer à Parau : « Dans cette anse de Parau, il y a une source où l'on peut faire de l'eau ; cette source a longtemps approvisionné l'archipel de la Maddalena », nous disaient plus haut les *Instructions* ; c'est notre Source de l'Ours ; l'embranchement de droite conduit à la fontaine Artakié, vers laquelle descendait la fille du roi des Lestrygons.

Aux temps de l'*Odyssée*, ces deux embranchements existent déjà : au fond du Puits, le héraut et ses deux hommes ont trouvé l'embranchement de gauche et l'ont remonté ; à la bifurcation, ils ont rencontré la forte fille d'Antiphatès, qui descendait à la fontaine Artakié, où les citadins s'approvisionnent. La princesse leur a indiqué la ville. Ils y sont allés... La ville des Lestrygons, beaucoup moins éloignée de la côte que Tempio ne l'est aujourd'hui, devait être toute proche de la bifurcation, dans le voisinage de la source.

Le poète nomme cette ville Télépylos, Τηλέπυλος. Les commentateurs et scholiastes ont beaucoup discuté sur la valeur et le sens du mot. Est-ce un nom propre ? n'est-ce qu'une épithète ? Je crois que Télépylos, comme *Nèsos Elakheia* ou *Nèsoi Thoai*, est un nom propre. L'onomastique grecque nous offre des *Pylos* et *Thermo-pylai*, que nous avons appris à bien connaître : « Télé-pylos, dit Eustathe, est la ville dont les portes sont distantes ou très larges, ou bien c'est la *Porte* habitée quelque part *au loin*, ἡ ᾠκισμένη τῆλέ που ». Ce nom est obscur: il deviendrait plus intelligible si nous retrouvions l'original, dont il n'est peut-être que le doublet grec. Or, dans cette région nord-orientale de la Sardaigne, les géographes gréco-romains connaissent une ville de *Erycion* ou *Erycinon*, Ἐρύκινον, Ἐρύκιον, *Erucium*, dont nous ne savons pas l'emplacement exact ; mais Ptolémée (III 3) nous dit que ce n'est pas un port : c'est la première des villes continentales,

πόλεις μεσόγειοι, en partant du détroit. Les éditeurs du *Corpus Inscriptionum Semiticarum* (n° 140 p. 185) ont, avec raison, je crois, rapproché cette *Eruc-ion* ou *Eruc-inon* sarde de tels noms siciliens, *Eryx, Eryc-é, Eric-iné*, qui semblent de même origine.

L'Éryx de Sicile est une montagne où l'Astarté phénicienne avait planté son sanctuaire et son nom de *Eruk' Aïm*. Cette épithète divine, que nous font connaître les inscriptions phéniciennes du lieu, rentre dans une catégorie de titres analogues, *Oz-'Aïm*, par exemple. Le sens de cette épithète est : Notre-Dame « Longueur de Vie » ou « Prolongation de Vie », car la racine sémitique *a.r.k* exprime les idées de *longueur*, d'*extension*, d'*éloignement* ; les formes participiale et adjective *erouk* et *erek* seraient exactement rendues par *longus* ou *longinquus* en latin, par *makros* ou *tèlos*, μακρός, τηλός, en grec. La Bible, comme les inscriptions de l'Éryx, nous donne plusieurs exemples d'épithètes ou de substantifs composés de cet adjectif *erouk* ou *erek* et d'un complément : si nos inscriptions phéniciennes disent ici *erek-'aïm, vitæ longæ*, nous trouvons dans la Bible : *erek-naphes* = *long-animis* ; *erek-iamim* = *long-ævus* ; *erek-rouakh, erek-aphim*, etc.

Je crois que la *Télé-pylos* odysséenne nous rend le nom complet de l'*Eryc-ion* sarde : c'était la ville aux *larges portes, erouka-saarim* ou plutôt (vu les transcriptions grecque et latine) *erukim-saarim*. Le nom complet s'abrégea dans l'usage courant et, surtout, d'âge en âge. Quand, les Phéniciens disparus, le sens en fut oublié, le second terme tomba, ainsi qu'il arrive fréquemment dans les onomastiques empruntées. Il est possible même que, dès l'origine, ce second terme fût le plus souvent omis, sous-entendu : la Bible nous parle d'une ville de *Erek*, tout court, et une inscription phénicienne de Sardaigne invoque *Astarté Erek*, tout court aussi. Ce n'est pas autrement que *Erukim Sa'arim* serait devenu *Erukim* tout court, d'où les Gréco-Romains auraient fait leur *Eruc-ion* ou *Eryc-inon*. Les des-

criptions de la Tempio actuelle nous expliqueraient le sens vrai de ce nom, cf. La Marmora :

Les maisons de Tempio sont toutes construites en dalles ou plutôt en parallélogrammes allongés de granit, que l'on fend régulièrement avec des coins en fer. Ces pièces sont posées l'une sur l'autre et à peine liées ensemble par un mortier d'argile et fort rarement par de la chaux, car cette substance coûte très cher, puisqu'il a fallu la faire venir de fort loin à dos de cheval : les seuls endroits de la Gallura, où la nature ait placé la pierre calcaire, sont le promontoire Figari et l'île de Tavolara... Ces constructions sont très solides. Les maisons de Tempio présentent au dehors un aspect tout particulier, mais un peu massif... Ce riche village de Tempio, comme la plupart des autres villages de la Gallura, est bâti entièrement de pierres d'un granit très dur et très brillant. Quelques-unes de ces hautes maisons, avec un peu d'architecture, seraient des palais dignes de Venise, de Rome ou de Florence.

Toute la Gallura est granitique, semée d'énormes pierres que, de tout temps, les hommes ont empilées pour leurs constructions et leurs monuments[1]. Pierres Levées, de six mètres de haut et qui portent le nom de *Perda Lunga, Pierre Longue* ; Tombeaux des Géants, qui portent le nom de *Perda Latta, Pierre Large* ; « Nouragues, qui se distinguent des constructions cyclopéennes, formées de polygones irréguliers, par les assises régulières et horizontales des pierres qui les composent » : toutes les constructions de la Sardaigne primitive offrent le même aspect de murs ou de blocs énormes. La porte des nouragues « est ordinairement très basse, de façon qu'un homme a quelquefois de la peine à y entrer autrement qu'à plat ventre ; mais la difficulté cesse presque toujours, lorsqu'il a

[1] Cf. dans le livre des « Iles », que Diodore de Sicile a tiré des périples, les Baléares aux grandes bâtisses et aux confortables logis, τειχῶν κατασκευὰς εὐμεγέθεις καὶ οἰκιῶν πλῆθος εὐ κατασκευασμένων (V 16), et Malte « aux maisons peintes », τάς τε οἰκήσεις ἀξιολόγους καὶ κατεσκευασμένας φιλοτίμως γείσσοις καὶ κονιάμασι (V 12).

dépassé la largeur de la pierre d'architrave, qui est plus longue et plus large que toutes les autres »... J'imagine notre ville sarde aux Larges Portes comme une autre Mycènes, avec des entrées basses, mais très larges et faites de blocs énormes[1].

Cette ville sarde a son *agora*, ἡ δ' αἶψ' ἐξ ἀγορῆς ἐκάλει κλυτὸν Ἀντιφατῆα, toute semblable aux *piazzas* des villes actuelles. Dans ces villes de la Sardaigne septentrionale, « les rues escarpées sont des espèces de précipices bâtis ; à Sassari et dans tout le Logudoro, la rue principale, ou plutôt le moins étroit de ces abîmes, s'appelle improprement la Piazza... Sassari n'a qu'une longue rue appelée assez improprement la Piazza, nom donné dans le Logudoro à la rue principale, au *Corso* : la Piazza de Sassari traverse toute la ville horriblement bâtie... Dans cette *Piazza*, se trouvent les principales boutiques, les cafés et les magasins les plus riches et les plus élégants ». Antiphatès discutait ou flânait sur la *piazza* de Télépylos, quand sa femme l'envoya querir.

Le site exact d'Erycion est encore inconnu. La géographie antique de cette Sardaigne du Nord est fort incertaine : Ptolémée et l'Itinéraire d'Antonin ne donnent que des renseignements imprécis ou contradictoires. Les historiens et géographes modernes ont promené la ville d'Erycion dans toute la Gallura, depuis le golfe d'Arzachena jusqu'aux plages de Castel-Sardo. A nous en tenir au texte de l'*Odyssée*, il semble que Télépylos, tout en étant bâtie à l'intérieur des terres, devait être voisine de la côte : les hommes d'Ulysse semblent y parvenir rapidement ; la source de l'Ours paraît servir de fontaine suburbaine :

J'admirai, — dit Valery (p. 37-38), — l'aisance des filles de Tempio, bien drapées et pieds nus, à la taille svelte, venant

[1] Cf. les constructions mégalithiques des Canaries à l'arrivée de J. de Béthencourt.

puiser l'eau à la fontaine et portant leurs seaux légèrement sur la tête sans y toucher... Le plus beau point de vue de Tempio est de la chapelle Saint-Laurent, vue mêlée de collines, de rochers, de vallées et de mer... La salubrité, la légèreté de l'air de Tempio a produit la santé, la fraîcheur, la beauté, le courage, l'intelligence des habitants : ils sont à tous égards les plus renommés de l'île...

Le poète vante aussi la taille, la force et la beauté des montagnards, de leurs femmes et de leurs filles : ἴφθιμος, ἰφθίμη, *le fort, la forte*, sont les épithètes qui reviennent pour les unes et pour les autres. Les hommes sont des géants. Les femmes sont d'une taille effrayante, « hautes comme des montagnes »[1].

Cette taille des montagnards et montagnardes du Nord frappe d'autant plus les voyageurs que les plaines occidentales et méridionales de la Sardaigne sont malsaines, infectées de paludisme : l'*intempérie*, la *malaria*, abâtardit la race et, minant les individus, les rend maigres et malingres. La Gallura, au contraire, est indemne de marais et de fièvres. Sauf quelques plages marécageuses au fond des rades, toute la région est remarquablement saine. Pays de hautes montagnes et de grands vents du Nord, de forêts et de clairières, de pâturages et de troupeaux, de

[1] Pour la femme d'Antiphatès, cf. la description de Byron sur la côte de Patagonie (*Bibl. univ. des Voyages* XII p. 390 et suiv.) : « Un des chefs se détacha pour venir à ma rencontre. Il était d'une taille gigantesque, et semblait réaliser les contes des monstres à forme humaine. La peau d'un animal sauvage, d'une forme approchant des manteaux des montagnards écossais, lui couvrait les épaules. Il avait le corps peint de la manière du monde la plus hideuse; l'un de ses yeux était entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc ; le reste du visage était bizarrement sillonné par des lignes de diverses couleurs. Je ne le mesurai point; mais, si je puis juger de sa hauteur par comparaison de sa taille à la mienne, elle n'était guère au-dessous de sept pieds. Il y avait parmi eux plusieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes, qui étaient presque tous d'une stature égale à celle du chef... Une d'elles avait des bracelets de cuivre ou d'or pâle et quelques grains de collier de verre bleu, attachés sur deux longues tresses de cheveux qui lui

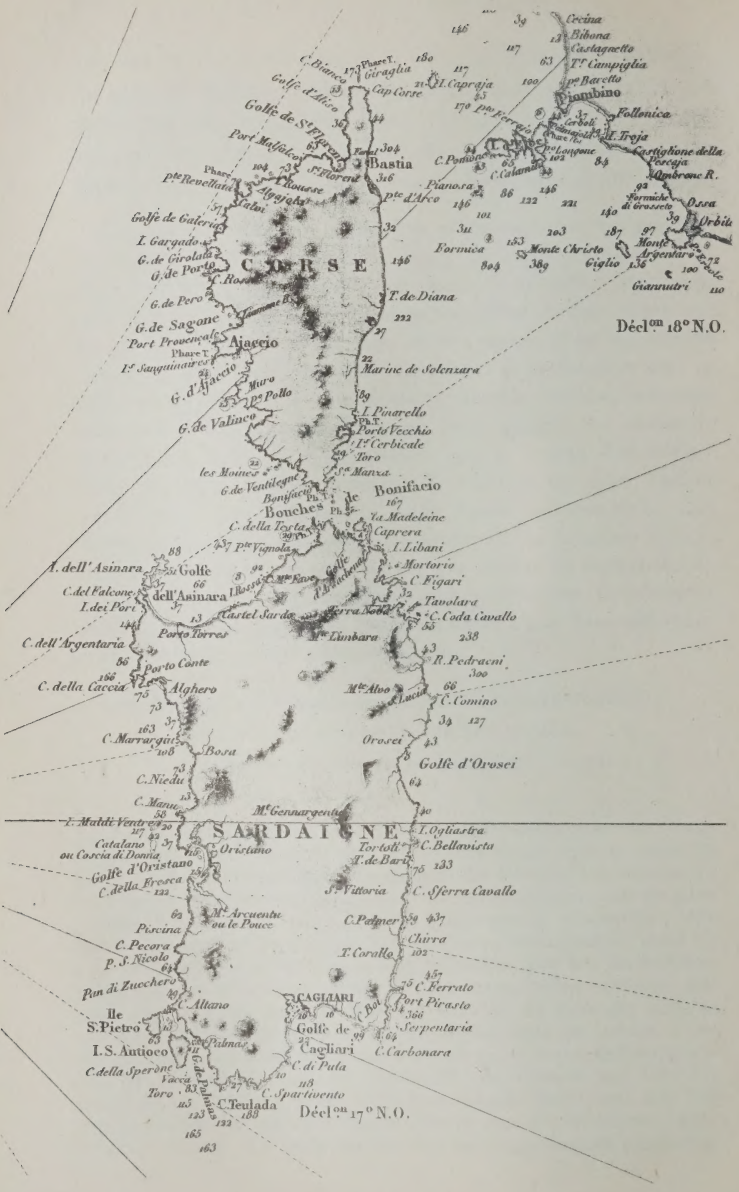
sources et d'eaux courantes, c'est une Arcadie véritable, un coin de Suisse méditerranéenne, dont les bergers ont gardé jusqu'à nous leur libre vie au grand air et leurs mœurs d'autrefois. La gaieté de ces montagnards, leur goût pour les chansons et la poésie ont toujours été vantés.

Ce goût est inné chez les Sardes et surtout chez les gens de la campagne, qui charment le temps de leurs travaux et de leurs voyages à cheval avec des chants continuels. Bien souvent leurs chansons sont improvisées. Elles roulent alors sur les événements récents du pays ou du canton et même sur les voyageurs que les Sardes accompagnent, si le chanteur est un guide ou un *cavalcante*. Les femmes, dans la Gallura, prennent parti contre les hommes dans une lutte galante en chansons improvisées, qui sont remarquables par la finesse des allégories... Lorsque, dans la province de Gallura, on vient d'achever la tonte, on épluche la laine brute en commun. Les femmes et les filles s'asseyent en cercle et les hommes rôdent autour. Pendant le travail, ce n'est que chants ou succession de strophes chantées. Ces strophes sont quelquefois improvisées et il s'établit des dialogues rimés au sujet d'une fleur offerte et souvent refusée, d'une déclaration, etc.

Les bergers de Virgile ne chantent pas autrement :

malo me Galatea petit, lasciva puella,
et fugit ad salices, et se cupit ante videri...

pendaient sur les épaules. Elle avait une taille énorme, et son visage était peint d'une manière plus effroyable encore que le reste du corps ». Cf. de même dans le voyage de La Pérouse les hommes et les femmes des Iles des Navigateurs : « Ces insulaires sont les plus grands et les mieux faits que nous ayons encore rencontrés : leur taille ordinaire est de cinq pieds neuf, dix ou onze pouces ; mais ils sont moins étonnans encore par leur taille que par les proportions colossales des différentes parties de leur corps. Notre curiosité, qui nous portait à les mesurer très souvent, leur fit faire des comparaisons fréquentes de leurs forces physiques avec les nôtres : ces comparaisons n'étaient pas à notre avantage, et nous devons peut-être nos malheurs à l'idée de supériorité individuelle qui leur est restée de ces différens essais... On peut assurer qu'ils sont aux Européens ce que les chevaux danois sont à ceux des différentes provinces de France. La taille des femmes est proportionnée à celle des



CORSES ET SARDES.

Le perfectionnement social et le progrès des bergers de la Gallura n'ont point altéré leur caractère ni leur physionomie poétique. Ils continuent de chanter leurs vers improvisés. Quelquefois deux de ces bergers, à la manière de ceux des *Bucoliques*, se mettent à lutter par des chants alternatifs,

alternis igitur contendere versibus ambo
cœpere,

et ils se font, avant de préluder, les mêmes politesses. Les compositions de ces Corydons et de ces Thyrsis sardes sont fort peu répandues, car il n'y a point là de sténographes. Je dois à un chanoine des environs de Tempio le texte de ces improvisations. Voici la plus remarquable :

Dis-moi, toi, Pierre d'Achena,
Que je veux interroger :
Si n'ayant rien à manger,
Je trouve de quoi prendre.
Prendrai-je le bien d'autrui ?

— Si tu demandes un conseil,
Je veux bien te le donner.
Et si tu n'as pas à manger
Si tu trouves à prendre,
Bien fou si tu ne prends pas, etc.

Cette facilité poétique des Sardes paraît antique, témoin ce Tigellius le Sarde, improvisateur de César et Auguste, chanteur à la mode, peint par Horace... (Valery I p. 38-41).

Le berger sarde parle comme le berger des *Bucoliques* : *Dic mihi, Damœta, cujum pecus* ? et il s'accompagne, comme lui, de la flûte à deux ou trois roseaux, la *launedda*.

hommes. Elles sont grandes, sveltes, et ont de la grâce ; mais elles perdent, avant la fin de leur printemps, cette douceur d'expression, ces formes élégantes, dont la nature n'a pas brisé l'empreinte chez ces peuples barbares, mais qu'elle paraît ne leur laisser qu'un instant et à regret. Parmi un très grand nombre de femmes que j'ai été à portée de voir, je n'en ai distingué que trois de jolies : l'air grossièrement effronté des autres, l'indécence de leurs mouvemens et l'offre rebutante qu'elles faisaient de leurs faveurs les rendaient bien dignes d'être les mères ou les femmes des êtres féroces qui nous environnaient ».

Ce jeu de chansons alternées est fort ancien sur les rivages de la mer occidentale. Les Hellènes nous disent qu'ils avaient emprunté la bucolique aux indigènes siciliens : ce genre littéraire aurait été créé à Tyndaris sur la côte Nord de Sicile. Le poète me semble avoir connu déjà ces tournois poétiques sur les côtes de Sardaigne[1]. Car « le berger qui appelle le berger, le bouvier qui cède la place (ou la parole) à un gardeur de moutons, si bien que l'un entre (en scène) quand l'autre (en) sort », ont une ressemblance assez remarquable avec les bergers de la bucolique ; les vers

ὅθι ποιμένα ποιμὴν
ἠπύει εἰσελάων, ὁ δέ τ' ἐξελάων ὑπακούει...

me semblent donner la meilleure définition de ce genre littéraire. Virgile dirait : *et cantare pares et respondere parati.* Théocrite a décrit ces rivalités de bouvier et de « moutonnier » : *Le premier, se tournant vers Daphnis, Ménalkas parla : O berger des bœufs mugissants !... etc. Et Daphnis lui répondit : O berger des brebis à l'épaisse toison !...* D'ordinaire, en effet, c'est un berger de bœufs et un berger de moutons qui sont aux prises : *L'aimable Daphnis, le bouvier, rencontra Ménalkas qui paissait les moutons sur les monts élevés...* Ici encore, un vers odysséen ne semble que le résumé de ces deux vers de Théocrite (VIII 1-2),

τὸν μὲν βουκολέων, τὸν δ' ἄργυφα μῆλα νομεύων.

Le paysage, de part et d'autre, est le même ; les mêmes hautes montagnes viennent tomber à la mer, et les guettes du thon se dressent de chaque côté de la baie (Théocr. III 26),

ὥπερ τὼς θύννως σκοπιάζεται Ὄλπις ὁ γριπεύς.

L'occasion de ces chants est la même aujourd'hui qu'autrefois. Aujourd'hui, c'est pendant la tonte et la récolte de

[1] Les « bucoliques » de Sardaigne ont pour pendant sur l'autre rive du Détroit les « vocifératrices » de Corse, que le monde entier connaît par la *Colomba* de Mérimée.

la laine ; jadis, c'était pendant la coupe et la récolte du blé ; la dixième bucolique de Théocrite est intitulée *les Travailleurs ou les Moissonneurs* : « ces chants conviennent aux hommes peinant sous le soleil » (X 56).

Le berger qui ne s'endort pas, l'homme vraiment éveillé (le texte odysséen dit ἄυπνος, comme le grec moderne dit ξύπνος : nous disons *éveillé, intelligent*), le berger le plus intelligent gagne un double prix,

ἔνθά κ' ἄυπνος ἀνὴρ δοιοὺς ἐξήρατο μισθούς,

car ces chants alternés sont des concours et des joutes, où chacun des rivaux doit déposer un enjeu, γέρας, ἆεθλον, δῶρον, cf. Théocrite VIII 11 :

χρῄσδεις ὧν ἐσιδεῖν ; χρῄσδεις καταθεῖναι ἄεθλον ;

Les bergers de Virgile exigent aussi le dépôt de l'enjeu, du gage :

Men. — Vis ergo inter nos quid possit uterque vicissim
experiamur ? ego hanc vitulam (ne forte recuses :
bis venit ad mulctram ; binos alit ubere fetus)
depono : tu, dic mecum quo pignore certes.
Dam. — De grege non ausim quicquam deponere tecum.

Le vainqueur à la fin touche, « lève », — le poète odysséen dit ἐξήρατο, — les deux enjeux : Thyrsis reçoit ainsi la double récompense, δοιοὺς μισθούς, la chèvre et la coupe.

En cette lutte poétique, l'énigme, aujourd'hui comme autrefois, tient une grande place. Les voyageurs nous disent que les bergers de la Gallura se posent en vers des questions toutes semblables à celles de Damœtas et de Ménalcas :

Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
tres pateat cœli spatium non amplius ulnas ?

Peut-être — si l'explication donnée plus haut ne paraît pas suffisante — peut-être aurions-nous un écho de ces énigmes sardes dans notre vers odysséen « sur les chemins si proches du jour et de la nuit »,

ἐγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἤματός εἰσι κέλευθοι.

Le poète trouva dans son modèle la description de ces fêtes et tournois sardes, peut-être même quelque modèle de ces chansons : le périple d'Hannon nous a décrit les *bamboulas* des nègres sénégalais et leurs danses nocturnes au son des flûtes, des cymbales et des tambourins (*Geogr. græc. min.* I p. 11-12) ; Cook et les premiers explorateurs des mers australes nous ont décrit les représentations dramatiques des insulaires de Tahiti :

On joua pour nous une pièce appelée *Mididii Harramy*, ce qui signifie *l'Enfant vient*. Le dénouement fut l'accouchement d'une femme en travail : ils firent paroître tout-à-coup sur la scène un gros enfant, haut d'environ six pieds, qui courut autour du théâtre, traînant après lui un grand torchon de paille, suspendu par une corde à son nombril. Un homme jouoit le rôle de la femme.

Il est impossible d'exprimer les éclats de rire des naturels, lorsqu'ils virent le nouveau-né courant sur la scène et poursuivi par des danseuses qui essayoient de l'attraper. Les femmes contemplèrent, sans rougir, toute la pièce, qui n'étoit point du tout indécente pour elles, et elles ne furent pas obligées, comme nos dames d'Europe, de regarder à travers leurs éventails. Au commencement, à la fin et dans les entr'actes, il y eut des danses et des pantomimes. Des hommes jouèrent aussi des farces, dans les chansons desquelles nous reconnûmes le nom du capitaine Cook, de plusieurs personnes de l'équipage, et il nous parut qu'il étoit question d'un vol commis par un de leurs compatriotes. Une autre farce représenta l'invasion des Insulaires de Bolabola ; et ils se battirent les uns les autres à coups de courroie ou de fouets qui produisoient un bruit retentissant.

En tout cela, nos Lestrygons apparaissent comme un peuple aussi réel que les Cyclopes : le poète ne fait encore ici que nous décrire tout à la fois la côte et les mœurs, les mouillages et le commerce des indigènes.

Ces montagnards de la Sardaigne ne peuvent offrir aux peuples de la mer que les produits de leurs troupeaux et de leurs montagnes : du lait, du fromage, de la laine et

des bois. Les bois trouvent toujours une clientèle chez les navigateurs, qui toujours en ont besoin pour leurs bateaux ou pour leurs villes. La Sardaigne est restée jusqu'au milieu du dernier siècle une terre de grandes forêts et de beaux arbres : les marins et les villes maritimes d'Italie, de Provence et d'Espagne en ont toujours convoité les chênes, sapins et châtaigniers. Mais l'exploitation de ces forêts a toujours été malaisée, presque impossible, faute de routes commodes pour amener le bois du sommet des montagnes jusqu'au bord de la mer :

Toute la région du mont Urticu, — dit La Marmora (II p. 45-46), — était couverte d'une magnifique forêt. Mais, depuis quelques années, on a abattu tous les chênes, qui pouvaient servir comme bois de construction et il n'est plus guère resté que des chênes-verts. La forêt de Scano, que j'ai connue fort belle, fut exploitée en 1821 par des spéculateurs génois, qui ne tirèrent pas de cette coupe un profit équivalent au dommage qu'ils y ont causé. Ceci peut se dire de toutes les coupes que l'on a faites dans les parties de l'île et que l'on continue à faire aujourd'hui. La grande difficulté qu'éprouvèrent les concessionnaires de la forêt de Scano fut pour charrier les immenses pièces de bois jusqu'à la côte la plus voisine, qui est très mauvaise pour les bâtiments. Les patrons des bâtiments se faisaient payer un nolis énorme, en raison du péril qu'il y a de rester sur cette côte en chargement. Une autre forte dépense fut celle d'ouvrir, dans cette forêt et dans tout le trajet jusqu'à la mer, des routes praticables au chariot.

Cette côte occidentale de la Sardaigne fournit encore aujourd'hui des chargements de bois aux vaisseaux de Gênes et de Livourne : les *Instructions nautiques* disent « qu'on exporte de Bosa des bois de construction ». Il a fallu, pour établir ce commerce, percer de grandes routes entre les ports et les montagnes de l'intérieur. Ces percées furent longues et coûteuses à faire, la structure et la pente générale du pays ne s'y prêtant pas. Sur notre côte des Bouches, au contraire, les pentes de la Gallura et la

vallée de la Liscia tracent une route naturelle, que toujours ont dû suivre les chars indigènes.

Le chariot des Sardes est au moins aussi ancien que leur charrue. Il est divisé en deux parties, qui sont simplement posées l'une sur l'autre. Les roues sont fixées à l'axe, qui roule entre deux pièces échancrées. Elles sont pleines et formées de trois morceaux de bois joints ensemble. Le chariot sarde ressemble parfaitement au *plaustrum* des Romains et même à l'ἅμαξα des Grecs. Les roues pleines, formées de trois pièces, que lient encore deux traverses, et fixées à un axe mobile par un trou carré, sont exactement conformes à celles que les Romains appelaient *tympana*. On attelle des bœufs au chariot comme à la charrue... Ce chariot sert à tous les travaux des agriculteurs : quand ils veulent transporter de la paille, de la terre, etc., ils placent contre l'intérieur des parois une espèce de natte, qui forme comme un grand panier. Cette voiture marche assez difficilement : le frottement de l'essieu produit le bruit très désagréable, dont parle Virgile (*Georg.* III 536),

...montesque per altos
contenta cervice trahunt stridentia plaustra.

Les envoyés d'Ulysse rencontrent ces chariots, ces *amaxes*, qui descendent du haut des monts vers la ville :

ἦ περ ἅμαξαι
ἄστυ δ' ἀφ' ὑψηλῶν ὀρέων καταγίνεον ὕλην.

*
* *

Si nos calculs sont exacts, un pauvre écueil du détroit, la Pierre Colombière, aurait donné son nom à la côte voisine, puis à l'hinterland proche ou lointain : deux pauvres écueils sur une autre côte méditerranéenne ont donné leur nom arabe *Al-Djezaïr* (Les Iles) à la capitale, Alger, et à nos trois départements algériens de la France d'Afrique. Mais sous les noms de Lestrygons et Lestrygonie, donnés par les gens de mer, est-il possible de retrouver les appellations indigènes ?

Les plus vieux noms de peuples que les Hellènes aient connus en ce Nord de la Sardaigne sont *Balares*, Βαλαροί, et *Korses*, Κόρσοι. Korses et Balares, au dire de tous les géographes, mythographes et historiens, étaient des peuples autochtones, et toutes les autres populations de l'île, Sardes, Ioléens, Iliens, Libyens, Ibères, etc., étaient venues de la mer. Mais les Hellènes savaient aussi que *Balares* n'est pas un nom propre : ce n'est, dans la langue des Korses, qu'une épithète signifiant *fugitif, exilé, échappé*, φυγάς, ou, comme diraient les insulaires actuels, *bandit, banditto*. A travers tous les siècles, nous voyons la Gallura et les îles voisines se peupler d'exilés et de bandits corses : le dialecte de la Gallura, — nous disait plus haut La Marmora, — est bien plus voisin du corse que du sarde. *Balares* n'étant qu'une épithète, le nom de *Korses* semble avoir été le seul et véritable nom du peuple établi sur les deux rives des Bouches.

La Maddalena et toutes les îles qui l'avoisinent du côté de la Sardaigne, au Sud du détroit, n'avaient jamais été regardées comme dépendantes du royaume sarde avant l'année 1767. Alors seulement le vice-roi Des Hayes y envoya une force navale pour en prendre possession au nom du roi. Ces îles étaient à peine habitées par quelques familles de bergers originaires de Corse... Celles-ci firent alliance avec les familles de bergers de la Sardaigne septentrionale et, en fort peu de temps, il y eut en ce lieu une population de gens robustes ⟨ἴφθιμοι Λαιστρυγόνες⟩, formée du sang des deux nations.... La colonie corse, qui s'établit il y un siècle environ à la Maddalena, occupa d'abord le sommet, au point où se trouve aujourd'hui la petite église de la Trinité. Cette colonie s'accrut, depuis, des réfugiés fuyant la conscription de l'Empire (Valery II 4).

Nos cartes connaissent encore, dans l'archipel de la Maddalena, le Cap des Réfugiés, *Punta Banditti* : les Grecs et Romains auraient dit « le Cap des Balares ». Si l'on voulait chercher quelle put être pour les premiers navigateurs sémitiques l'exacte traduction de *balaros*,

banditto, φυγάς, on verrait aussitôt qu'il faut recourir à la racine *s.r.d*, qui signifie tout à la fois *s'enfuir* et *s'échapper, quitter sa maison* et *éviter le danger*. Les Hébreux et les Arabes ont l'adjectif *sarid*, pour désigner *le fugitif, l'errant*, ce qui reste d'une tribu ou d'une armée après une razzia ou une défaite. Cette forme *sarid* ou des formes équivalentes, *saroud, sared*, etc. traduiraient donc *banditto*, φυγάς et βαλαρός. Les Hellènes savaient que le héros *Sardos* était venu de Libye et qu'il était un descendant d'Héraklès. Je crois que le nom de *Sardes* ne fut que la traduction phénicienne de *Balares*. Les premiers navigateurs eurent ici leur pointe ou cap des Balares, des Sardes : non loin de la source Artakié, la pointe, qui jusqu'à nous a gardé le nom de Punta di Sardegna, n'est qu'une autre *Pointe des Bandits*. Cette pointe Sardegna n'est pas, — comme le cap corse dans l'autre île, — la dernière extrémité de la terre insulaire, la première pointe de Sardaigne qui s'offre aux navigateurs : derrière l'abri des îles de la Maddalena, ce doit être l'ancienne pointe des Sardes, des Korses fugitifs qui venaient débarquer en ces rades de Liscia ou de Mezzo-Schiffo, comme au XIX^e^ siècle, nous dit Valery, ils venaient encore à Porto-Longone et Santa-Teresa.

Je me rendis par une détestable embarcation à Longon-Sardo. Je fus reçus dans la maison d'un Corse, M. Antoine Perretti, fixé en Sardaigne après avoir été obligé de quitter la Corse, par suite d'une rixe qui avait éclaté le jour de Pâques dans l'église d'Olmeto, sa patrie, scène du Moyen-Age où deux hommes périrent, où plusieurs furent blessés et qui valut à Perretti un coup de stylet. Après dix-huit ans d'exil, Perretti a été récemment acquitté par la cour royale de Bastia et il pourrait rentrer dans son île natale.

Cet homme extraordinaire, dont je savais le courage et les aventures et que depuis longtemps je désirais connaître, était en fuite à mon arrivée en Sardaigne et caché à cause d'une affaire entre la douane et les contrebandiers, à laquelle il s'était,

disait-il, mêlé accidentellement et où il fut atteint d'une balle dans le ventre. A mon passage par Longon-Sardo, Perretti était encore obligé de garder la campagne après sa querelle avec un médecin qu'il taxait d'impertinence et que, trop susceptible, il avait fortement contusionné à la tête, du manche de son stylet.

Je crois que le poète avait, dans son modèle, ce Cap des Fuyards : c'est de ce nom de lieu qu'il a tiré, à sa mode ordinaire, l'aventure de son héros. De même que les colères et les apaisements du Stromboli, — les changements d'humeur d'Éole, — suivant la direction des vents, nous ont valu le double voyage d'Ulysse en Éolie et la double réception d'Éole, bienveillante par le vent du Nord, irritée par le vent du Sud, de même, dans notre île des Sardes, près de la Pointe des Fuyards, le poète n'imagine que fuites : fuite des hommes envoyés pour explorer le pays, τὼ δὲ δύ' ἀίξαντε φυγῇ ἐπὶ νῆας ἱκέσθην..., fuite d'Ulysse, qui ne tire sa vaillante épée que pour couper ses amarres et s'enfuir en abandonnant le gros de sa flotte, ἵν' ὑπὲκ κακότητα φύγοιμεν.

L'épisode chez Calypso est la captivité d'Ulysse, sa disparition dans l'Ile de la Cachette ; l'épisode des Lestrygons en est la fuite, la libération miraculeuse, ἀσπασίως δ' ἐς πόντον ἐπηρεφέας φύγε πέτρας νηῦς ἐμή.

Dans l'ensemble et dans les détails, tout l'épisode des Lestrygons a été combiné pour cette fuite : le gros de la flotte, qui ne devait pas en *réchapper*, est allé mouiller dans le port creux ; le seul bateau d'Ulysse, qui devait *s'enfuir*, est resté en dehors. Ni chez le Cyclope, ni chez Circé, ni chez Skylla, Ulysse n'abandonne ainsi ses compagnons : d'ordinaire, quand il tire son épée, c'est pour défendre ses équipages et non pour les trahir. Mais ici nous sommes dans l'île de la Fuite, en Sardaigne.

Le périple odysséen devait fournir aussi le nom des *Korses*. Pausanias (ou l'auteur copié par lui, X 17 8-9), après nous avoir renseigné sur le vrai sens du mot *balaros* et sur l'origine libyenne des héros sardes, ajoute que l'île,

nommée *Kurnos* par les Hellènes, avait reçu des Libyens aussi son nom de *Korsika*. Si *Korsos* est de même origine que *Sardos*, il faut le rapporter à la racine sémitique *k.r.s*, qui signifie *mordre, déchirer*, tant au propre, c'est-à-dire *couper et broyer avec les dents*, qu'au figuré, c'est-à-dire *mordre par des insultes, des railleries* ou *des critiques*. En arabe, le verbe *k. r. s* a tous ces sens : en hébreu, pour le sens figuré, on emploie plutôt la tournure *mordre le morceau, ekal keras*, ce que les traducteurs grecs de la Bible traduisent par σφοδρῶς ἐσθίω, *manger terriblement*, σφόδρα κακῶς λέγω, *médire terriblement*, δυσφημῶ, *décrier* : l'équivalent le plus exact serait encore *parler contre*, ἀντίφημι. Le roi des Lestrygons est un terrible mangeur, qui saisit l'un des envoyés d'Ulysse et s'en fait un repas,

αὐτίχ' ἕνα μάρψας ἑτάρων ὁπλίσσατο δεῖπνον,

et c'est, en même temps, *l'accusateur, le médisant, le contradicteur, Anti-phatès*, Ἀντιφάτης. Le poète semble avoir su que les Korses, *Korsim*, étaient des *déchirants*, des *mangeurs de morceau, okelim keres*, ou, comme disent encore les Arabes, des *mangeurs de viande, okelim laham* : il se peut que, traduisant d'une part en *Anti-phatès*, le poète ait transcrit de l'autre en *Lamos*, et peut-être c'est pourquoi Télépylos, ville d'Antiphatès, est aussi la ville de Lamos, comme Pylos, capitale de Nestor, est aussi la ville de Nélée, Λάμου αἰπὺ πτολίεθρον.

A l'origine de toutes ces belles choses, il ne faut placer peut-être que la phrase transmise de périple en périple jusqu'à Diodore (V 14) : « Les indigènes de l'île usent comme nourriture de lait, de miel et de viandes », οἱ δ' ἐγχώριοι τροφαῖς μὲν χρῶνται γάλακτι καὶ μέλιτι καὶ κρέασι. Ce ne sont pas des Mangeurs de Pain, ni des Mangeurs de Lotos ; ce sont des Mangeurs de Viandes, des Déchireurs de Chair, des *Korses* : « le nom de *Korses*, — dit Eustathe (*Ad Dionys.* 458), — vient de Korsis, femme esclave, gardienne de bœufs ». En Sardaigne, on trouve des mangeurs de blé : le Sud de l'île « a des plaines fer-

tiles en toutes choses, mais surtout en blé » — dit Strabon (V 2 7). Mais les bergers des Bouches et de la Corse sont des fauves ou des bestiaux, qui désertent les plaines et le labourage « et ne vivent que de laitage et de chair » (Diod. Sic. V 14). A la chair de leurs troupeaux, ils joignent la chair du thon et tel autre passage du même Diodore, copié par lui dans les périples de la mer Érythrée, nous fournirait le texte même (ou un exact équivalent) du périple primitif et des phrases, que le poète odysséen ou son modèle purent avoir sous les yeux[1] :

Le flux apporte une énorme quantité de poissons qui viennent chercher leur nourriture dans le creux et sous les rochers de la côte, et le reflux les abandonne en ces creux. Alors les indigènes en foule, hommes, femmes et enfants, accourent sur les rochers et, partagés en bandes, avec de sauvages hurlements, ils se mettent en chasse. Les femmes et enfants prennent les poissons les plus petits et les plus voisins de la côte. Les hommes s'attaquent aux grosses pièces, sans autres armes que des cornes aiguisées ou des fragments de pierre.

Il se peut, au reste, que ces Ichthyophages de Sardaigne, comme tels autres Mangeurs de Poissons, que nos explorateurs du XVIII^e^ siècle ont fréquentés dans les mers australes, aient aimé à varier leur nourriture et se soient faits à l'occasion des Mangeurs d'Hommes.

Les mers australes ont leur Corse et leur Sardaigne dans les deux îles de la Nouvelle-Zélande que sépare le Détroit de Cook. De Tasman à Cook, ce détroit fut célèbre durant près de deux siècles par les terribles aventures des navigateurs :

Les Zélandais, — raconte Cook en son *Troisième Voyage*, — ont été des ennemis très dangereux pour tous les vaisseaux qui ont abordé sur leurs côtes. Tasman, qui découvrit cette contrée

[1] Cf. en mai 1830 le naufrage du *Silène* et de l'*Aventure* sur la côte d'Alger; les naufragés massacrés par les « Kabailes » des monts : cent neuf têtes envoyées à Alger (*Le Navigateur* II p. 89).

en 1642, perdit quatre hommes dans la Baie des Assassins; les naturels emportèrent un des morts sur leurs pirogues et, sans doute, ils mangeaient déjà de la chair humaine; ils ont tué dix hommes à *l'Aventure*, en 1773; l'année auparavant, ils avaient assassiné M. du Fresne-Marion et vingt-huit Français de son équipage.

Les Français survivants eurent la preuve que Marion et ses gens avaient été mangés. Cook ne tarda pas à avoir, lui aussi, la preuve « que les Zélandais étaient en vérité un peuple bien abominable ». Car un de ses vaisseaux, *l'Aventure*, s'étant séparé du reste de l'escadre, Cook n'en eut de nouvelles qu'en relâchant au Cap, sur le chemin du retour : « J'y trouvai une lettre du capitaine Furneaux, qui m'avertissait de la perte de sa chaloupe et de dix de ses meilleurs hommes dans le canal de la Nouvelle-Zélande ». Rapport du capitaine Furneaux :

Le 17 décembre, après avoir achevé l'eau et le bois dont nous avions besoin, le grand canot alla cueillir des plantes comestibles; M. Rowe commanda ce petit équipage, et je lui ordonnai de revenir le soir, parce que je voulais mettre à la voile le lendemain; mais le bateau ne revenant pas le même soir, ni le lendemain matin, je commençai à avoir beaucoup d'inquiétude. J'envoyai la chaloupe sous le second lieutenant, M. Burney, avec des matelots et dix soldats de marine... M. Burney, de retour à onze heures du soir, nous raconta ainsi la scène horrible qui s'était passée :

« Je rangeais alors de près la côte orientale et j'arrivais à un autre établissement, où les Indiens nous vendirent du poisson. Une heure après je remarquai sur une petite grève jointe à l'Anse de l'Herbe une grande double pirogue, qu'on venait d'y échouer, et deux hommes et un chien. Dès que les naturels nous aperçurent, ils s'enfuirent dans les bois...

» Nous ouvrîmes environ vingt paniers placés sur la grève et fermés avec des cordages : les uns étaient remplis de chair rôtie et d'autres, de racines de fougère, qui servent de pain aux naturels. En continuant nos recherches, nous trouvâmes un grand nombre de souliers et une main que nous recon-

nûmes pour celle de Thomas Hill, parce qu'elle présentait les lettres *T. H.*, tatouées à la manière des Tahitiens. A l'ouverture de la baie voisine de celle de l'Herbe, nous vîmes sur le rivage un grand nombre d'Indiens qui à notre approche, se retirèrent sur une petite colline...

Sur la grève, je fis des recherches soigneuses et bientôt une scène affreuse de carnage s'offrit à nos yeux : les têtes, les cœurs et les poumons de plusieurs de nos gens étaient répandus sur le sable et les chiens en rongeaient les entrailles.

Cook et les deux Forster, ses naturalistes, nous donnent des Néo-Zélandais, de leur pays, de leur habitat, de leur vie et de leurs goûts une peinture dont bien des traits se retrouvent en nos Lestrygons :

La taille des habitants de la Nouvelle-Zélande est en général égale à celle des Européens les plus grands; ils ont les membres forts, charnus et bien proportionnés; mais ils ne sont pas aussi gras que les oisifs et voluptueux insulaires des mers du Sud. Ils sont extraordinairement alertes et vigoureux et on aperçoit dans tout ce qu'ils font une adresse et une dextérité de main peu communes. Leur teint en général est brun; il y en a peu qui l'aient plus foncé que celui d'un Espagnol qui a été exposé au soleil. On n'aperçoit point dans les femmes la délicatesse d'organes qui est propre à leur sexe...

Le pays, en vérité, est pauvre; ses forêts n'ont pas les arbres à fruit qui abondent dans les îles équatoriales; les habitants sont souvent en querelle et en guerre : « Peut-être paraîtra-t-il étrange qu'il y ait des guerres fréquentes dans un pays où il y a si peu d'avantages à obtenir par la victoire » :

Mais leur principale nourriture est le poisson, qu'ils ne peuvent se procurer que sur la côte de la mer, laquelle ne leur en fournit une quantité suffisante que dans un certain temps. Les tribus qui vivent dans l'intérieur, et même celles qui habitent la côte doivent donc être souvent en danger de mourir de faim : leur pays ne produit ni moutons, ni chèvres, ni cochons, ni bétail; ils n'ont point de volailles apprivoisées, et ils ne con-

naissent pas l'art de prendre les oiseaux sauvages en assez grand nombre pour fournir à leur nourriture, si quelques voisins les empêchent de pêcher du poisson, qui supplée à presque toutes les autres nourritures animales; excepté les chiens, qu'ils mangent, ils n'ont pour leur subsistance que les végétaux que nous avons décrits et dont les principaux sont la racine de fougère, les ignames et les patates; si ces ressources viennent à leur manquer, la détresse doit être terrible. Parmi les habitants de la côte eux-mêmes, plusieurs tribus doivent se trouver fréquemment dans une pareille disette, soit que leurs plantations n'aient pas réussi, soit qu'ils n'aient pas assez de provisions sèches dans la saison où ils ne peuvent prendre que peu de poisson. Ces réflexions nous mettent en état d'expliquer et le danger continuel où paraissent vivre tous les peuples de ce pays, et le soin qu'ils prennent de fortifier tous leurs villages; on pourrait même rendre raison de l'horrible usage de manger ceux d'entre eux qui sont tués dans les batailles...

Nos Lestrygons sont, eux aussi, des mangeurs de poisson... Les *hippah*, villes et forteresses de cette Nouvelle-Zélande, n'ont pas les murs de pierres des Lestrygons, et se contentent de palissades. Cook visite l'un de ces *hippah*, appelé Warretouwa :

Sur une pointe élevée qui s'avance dans la rivière, on aperçoit les restes d'un fort qu'ils appellent *Eppah* ou *Heppah*. Le plus habile ingénieur de l'Europe n'aurait pas pu choisir une meilleure situation pour mettre un petit nombre d'hommes en état de se défendre. Les rochers sont si escarpés que l'eau qui enferme ce fort de trois côtés le rend entièrement inaccessible et, du côté de terre, il est fortifié par un fossé et un parapet élevé en dedans.

Du sommet du parapet, jusqu'au fond du fossé, il y a vingt-deux pieds. Le fossé en dehors a quatorze pieds de profondeur et une largeur proportionnée.

Il est situé sur un promontoire qui s'avance dans la mer, près du fond de la baie. Deux des côtés, lavés par les flots, sont entièrement inaccessibles; deux autres sont contigus à la terre: depuis la grève, une avenue conduit à un de ceux-ci, qui est très escarpé. Une palissade d'environ dix pieds de

haut environne le tout, composée de gros pieux, joints fortement ensemble avec des baguettes d'osier. Le côté faible, près de la terre, était aussi défendu par un double fossé et une seconde palissade, mais à une assez grande distance du bord...

Ce n'était pas une Télépylos aux « larges portes » :

Un passage, étroit d'environ douze pieds de long et aboutissant à l'avenue escarpée qui vient du rivage, en forme la seule entrée : elle passe sous une des plates-formes ; quoique nous n'ayons rien vu qui ressemblât à une porte ou à un pont, elle pourrait être aisément barricadée, de manière qu'il serait très dangereux et très difficile d'essayer de la forcer. En cas de siège, la place paraissait être bien fournie de toutes sortes de provisions, excepté d'eau : nous aperçûmes une grande quantité de racines de fougère, qui leur sert de pain, et de poissons secs, amoncelés en tas ; mais nous ne remarquâmes pas qu'ils eussent d'autre eau douce que celle d'un ruisseau qui coulait au-dessous de la colline.

Le modèle du poète odysséen devait dépeindre les premiers habitants de la Gallura avec les mêmes mœurs que nous leur connaissons par les textes postérieurs et par les monuments. Ces montagnards de la Sardaigne semblent avoir été les Suisses de la Méditerranée phénicienne, de véritables *soldats*, des mercenaires, toujours prêts à accepter la solde et le harnais de guerre. Les statuettes de bronze trouvées dans l'île nous les représentent, « tels que l'artiste les a vus autour de lui et les a figurés de son mieux, avec les costumes qu'ils portaient à la guerre, à la chasse ou dans leurs occupations domestiques : les soldats forment la série la plus riche et la plus intéressante[1] ».

Les archéologues décrivent longuement ces soldats vêtus de métal, casqués et guêtrés de métal, armés du bouclier, du poignard, de l'arc, du sabre, du harpon ou

[1] Sur tout ceci, cf. Perrot et Chipiez IV p. 8 et suiv. Hérod. VII 165; Diod. Sic. XIV 95; cf. Païs *Sardi o Sardoni* dans *Bollet. Arch. sardo* 2e série I p. 1.

de la massue ; la stature de ces hauts guerriers[1] est encore allongée par les deux cornes géantes du casque ou par d'autres insignes, qui pointent très haut derrière l'homme ou sur sa tête : tiges de fer fixées derrière la statuette et qui semblent sortir du carquois ? flèche agrandie, indiquant la profession ou l'habileté du personnage ? palme, symbole de victoire ? L'une de ces tiges, terminée par deux roues, a toute l'apparence d'un timon de char, auquel serait attachée une sorte de corbeille.

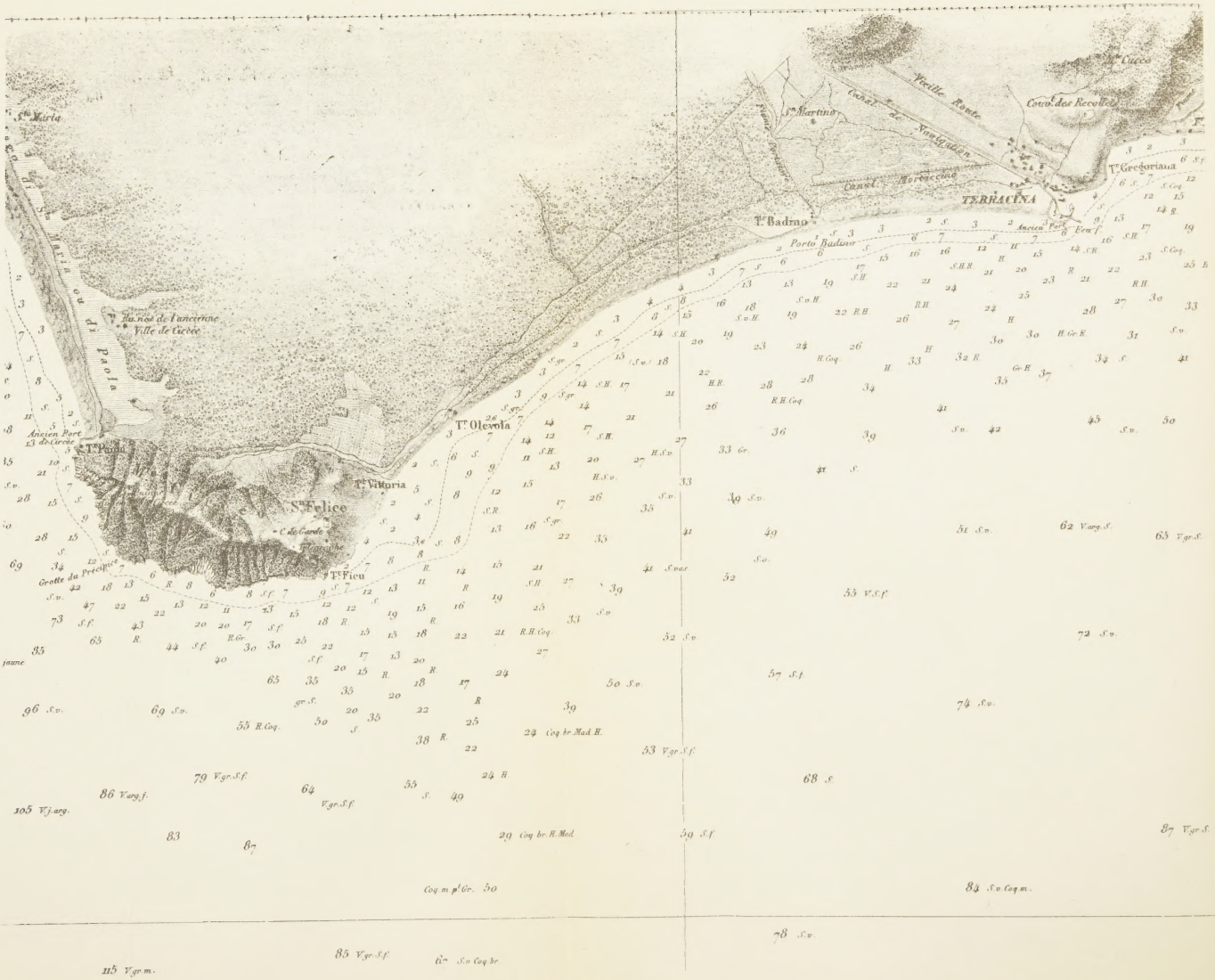
A ces vaillants soldats, l'Écriture donnerait le titre qu'elle décerne toujours aux gens de guerre des Juges et des Rois : *gibor haïl, grand de force, géant de vaillance* ; cette périphrase, dans l'Ecriture, arrive à ne plus signifier que *soldat*, ἀνὴρ δυνατός, δυνατὸς ἰσχύι, traduisent les Septante. Je pense que le périple primitif devait appliquer aux Sardes quelque titre pareil : notre poète a traduit par *géants de force*, ἴφθιμοι γίγαντες.

*
* *

18 mai 1901. — Partis hier au soir de Civita-Vecchia par le vapeur qui porte en Sardaigne le courrier quotidien, nous arrivons ce matin, avant l'aube, dans la baie d'Aranci : c'est l'avant-port du golfe boueux de Terranova. Nous prenons ici le petit vapeur qui, deux fois par semaine, fait le service de la Maddalena : nous avons quatre ou cinq heures à l'attendre.

[1] A. Knivet dans de Brosses *Hist. des Navigations...* I p. 232 : « La côte du Port Désiré est habitée par des géants de 15 ou 16 palmes (ou empans) de haut. J'affirme que j'ai mesuré sur ce rivage la trace du pied d'un d'entr'eux, laquelle étoit quatre fois plus longue qu'une des nôtres. J'ai mesuré aussi deux de ces hommes, nouvellement enterrés sur le rivage, dont les cadavres avoient quatorze empans de longueur. Trois de nos gens, qui furent ensuite pris par les Espagnols sur les côtes du Brésil, m'ont assuré qu'étant un jour à l'anchre près de la côte, ils furent obligés de s'éloigner parce que les géants lançoient du bord jusqu'à eux des quartiers de

(cf. p. 281 et suiv.)



L'ILE DE CIRCÉ.

D'Aranci à la Maddalena, il faut compter trois ou quatre heures de traversée. Mais le vent contraire, qui souffle avec violence du N.-O., retarde notre marche au long de cette côte très échancrée ; promontoires et enfoncements se succèdent, tous pareils, indiscernables, au devant d'une *sierra* régulière ; seul, l'œil habitué des pilotes sait y découvrir quelques points de repère : « Le mont Congianius a 650 mètres de hauteur et peut servir comme amer dans la navigation du golfe », disent les *Instructions*. Plus loin, la *Testa di Cane*, avec sa forme spéciale, et le Cap Ferro, avec « sa nature ferrugineuse et sa couleur rouge foncé », servent encore de guides.

Au détour du cap Ferro, l'Ours apparaît soudain, entre les deux sommets de son promontoire croulant. Quand une fois ils l'ont découvert, les navigateurs venus de l'Est l'ont toujours en vue : l'Ours les guidera dans tous leurs trajets à travers les canaux des Bouches. Précise, bien détachée sur le ciel, bien plantée sur le piédestal de sa haute presqu'île, la silhouette de ce rocher reproduit d'une façon merveilleuse le profil de l'animal dont il porte le nom : tendant le cou, debout déjà sur les deux pattes de devant, le train de derrière encore ramassé et demi-vautré sur le sol, l'Ours va se mettre en marche en dodelinant de la tête. Il est impossible d'imaginer statue faite de main d'homme, qui donnerait à distance une pareille illusion de vie. Dans le fouillis de ces promontoires, de ces golfes, de ces écueils et de ces pierres croulantes, au devant de cette côte uniforme que longe toujours à l'horizon la même

pierre d'une grosseur étonnante. J'ai vu au Brésil un de ces géants qu'Alonzo Diaz avoit pris au port Saint-Julien. Quoique ce ne fût qu'un jeune homme, il avoit déjà treize empans de haut... Les habitans du Port Famine dans le détroit sont une tout autre espèce de hideux cannibales de petite taille, n'ayant pas plus de 5 ou 6 empans de haut, le corps épais et robuste, la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Ils mangent la chair quasi crue, ne faisant que l'écorcher un peu sur le feu, après quoi ils la dévorent et le sang ruisselle de leur bouche ».

sierra aux dents égales, les navigateurs sont assurés de leur route dès qu'ils ont mis le cap sur l'Ours. Il leur suffit d'aller à lui et d'en doubler la pointe pour enfiler tout droit le chemin du Couchant et, tournant le dos au chemin du jour, découvrir la bonne entrée des Bouches vers les mers de la nuit. Sur place, on estime à sa juste valeur l'utilité de ce promontoire et la renommée que lui firent les premiers thalassocrates.

Nous avons franchi la passe entre l'Ours et Caprera, puis la passe entre l'Ours et S. Stefano, et pris enfin le canal entre S. Stefano et la Maddalena. Nous atteignons la rade de cette dernière île. Ces chenaux insulaires, tous bordés des mêmes chaos granitiques, seraient un dédale sans issue, n'était encore le salutaire signal de l'Ours. Nous voici enfin dans le port de la Maddalena, une toute petite ville militaire, ceinte de forts détachés, coupée de rues à angles droits. Du vapeur même, sans prendre quai, nous frétons une barque qui nous fera traverser à nouveau le canal et nous conduira en terre sarde, dans l'anse de Parau ou Palau, à la Source de l'Ours.

En cette anse de Palau, aboutit la grande route qui, de l'intérieur et du haut des monts, amène les provisions de la Gallura vers le marché de la Maddalena. Au bord de la mer et de la source, quelques auberges ont planté leurs maisons blanches. A mesure que nous approchons de cette côte sarde, les blocs de granit, qui parsèment la rive, apparaissent plus distincts. Toute cette façade de la Sardaigne est jonchée d'énormes blocs. A l'échelle de Palau, parmi ces blocs, surgissent les dômes de gros tas de charbon : Palau n'a pour commerce que l'approvisionnement de la Maddalena et la vente du charbon de bois, qui descend ici des forêts de Tempio et que les petits voiliers français et espagnols viennent charger pour Marseille et Barcelone. Au devant des auberges, neuf tas énormes de charbon bordent la mer : des chars à deux roues, attelés de bœufs, arrivent en grinçant décharger leurs paniers.

Nous débarquons à l'échelle de Palau, au bout d'un petit môle. Nous cherchons une voiture qui d'ici nous mènerait à Porto Pozzo. Mais, dans les quatre auberges, il n'est pas de voiture : sur la route, en file, descendent et remontent seulement les chars à bœufs, remplis de charbon ou chargés de bois. Depuis le temps de La Marmora, qui nous décrivait plus haut ces véhicules, les Sardes ont fait quelques progrès : leurs chars n'ont plus les roues pleines d'autrefois ; mais, sauf les rayons « européens », je crois qu'Ulysse reconnaîtrait encore les « amaxes qui, vers la ville, descendaient le bois des montagnes ». Une source très abondante jaillit non loin des auberges ; les filles et les bateliers y viennent remplir leurs cruches et leurs tonnelets : la forte fille du roi Antiphatès descendait à cette source Artakié.

Faute de voiture, nous avons repris une barque pour aller vers Porto Pozzo. Au moment de quitter le petit môle, voici qu'arrive un musicien qui nous demande de le prendre à bord. Il a sa guitare, sa mandoline et son flageolet. Il revient de la fête de S. Pasquale, où il a chanté, joué, dansé deux ou trois jours de suite. Il voudrait passer à Santa-Teresa : il nous demande une place au fond de la barque, sur les cailloux qui nous servent de lest. A peine installé, il s'endort et ronfle avec une sonorité qui met en joie nos deux rameurs ; sans avoir jamais lu les vers odysséens, l'un d'eux parle comme le poète : « Voilà un chanteur qui gagnerait deux fois sa vie, avec son nez et avec sa bouche ».

Nous quittons Palau. Un maudit vent d'Ouest contrarie nos rameurs. Lentement, péniblement nous contournons la rade de Mezzo-Schiffo, puis la pointe Sardegna. Ce rivage est semé des mêmes blocs granitiques, polis, arrondis, chantournés, évidés et troués par les agents atmosphériques. La pointe Sardegna est un éboulis de ces blocs, qui, du sommet jusqu'à la vague, chevauchent les uns sur les autres, roulent et s'empilent. La première

comparaison qui vient à l'esprit est celle d'un champ de bataille où des géants se seraient battus à coups de rochers[1]. Pour nos marins occidentaux, surtout pour les Français du Nord, la vue de cette côte n'a rien de surprenant : telles de nos côtes bretonnes leur offrent de pareils spectacles. Mais, en Méditerranée, de tels chaos granitiques sont rares : on en chercherait vainement un aussi beau spécimen dans la Méditerranée levantine surtout. Les premiers navigateurs, venus du Levant, n'étaient habitués qu'aux sables ou aux murailles de leurs côtes calcaires; ils rencontraient ici, pour la première fois peut-être, ces éboulis de roches qui font mieux comprendre le vers odysséen « sur les pierres de jet, dont la moindre ferait la charge d'un homme », ἀπὸ πετράων ἀνδραχθέσι χερμαδίοισιν.

La pointe Sardegna nous couvrait encore un peu; nous voici en plein exposés au vent d'Ouest qui nous est contraire. Il faut tirer des bordées sans fin. Le musicien réveillé doit se mettre, lui aussi, au dur travail de la rame. Pendant trois heures, nous virons et voltons, le cap sur le *Scoglio Colombo*, sur le Rocher de la Colombe, sur la *Laas-Trugonié*, qui, seule, peut nous indiquer l'entrée du Puits. Car la Punta delle Vacche, sous son éboulis de blocs, ressemble à toutes les autres pointes de cette passe. L'entrée du Puits est invisible. Le vent, toujours plus frais, soulève une forte houle qui se met encore en travers de nos efforts. Nous avons dépensé trois ou quatre heures pour franchir les cinq kilomètres qui, en ligne droite, séparent du Puits la pointe Sardegna.

[1] Cf. *Instr. naut.* n° 803 p. 290 : « Lavezzi offre l'aspect d'un amas chaotique de blocs rocheux, entassés les uns sur les autres. A voir ce formidable champ de granit, on a peine à croire à l'existence d'une trace de végétation sur l'île; cependant elle nourrit des moutons. L'intérieur présente quelques ravins assez encaissés pour retenir l'eau de pluie et permettre à l'herbe de pousser. Mais, près de la mer, il n'y a pour ainsi dire pas de continuité dans le sol, qui n'est qu'un amas de rochers juxtaposés sans cohésion véritable ».

Enfin, la Punta delle Vacche contournée, voici le Puits. La bouche fort étroite a, de chaque côté, une sorte de môle naturel qui, perpendiculaire à la rive, projette dans la passe ses blocs éboulés. En travers de ce goulet, quelques écueils mal apparents rendent l'entrée fort difficile.

Nous avons arrêté notre barque en dehors du goulet. Voile carguée, rames rentrées, nous avons attaché l'amarre autour des roches de la pointe. Nous sautons sur les rochers de gauche. Derrière nous, dans la mer, au-dessus de la barque qui se balance au gré de la houle, apparaissent les écueils du Rocher Colombo. Devant nous, le Puits ouvre ses deux murailles de roches croulantes. La pente n'est pas très abrupte. Mais l'épithète odysséenne ἠλίβατος, « où l'on ne peut marcher, monter », dépeint avec une parfaite exactitude cette pente de rochers chaotiques.

D'en haut, de la Pointe Macchiamala, toute la rade apparaît, unie, sans un flot, sans une moire. Ce miroir un peu terni fait contraste avec la grande mer secouée de vagues dansantes, que le vent d'Ouest hérisse d'écumes et d'embruns en dehors du goulet. Au fond de la rade, une courte plage de sables et de marais limite une plainette ondulée. Quelques maisons, au hameau de Dispensa, bordent la route qui, lentement, monte vers le village de S. Pasquale.

Par derrière, au loin, la sierra côtière dresse sa muraille chargée de forêts et de nuages pluvieux. Ces « hautes montagnes » ferment l'horizon d'un cercle continu, dans lequel la vallée de la rivière Liscia creuse une large porte. Le ruban de la grand'route apparaît distinctement, avec sa ligne droite, partant de la rade et coupant la plaine, puis avec ses lacets accrochés au flanc des collines et des montagnes. A l'horizon du levant, par-dessus la pointe Sardegna, l'Ours profile son inoubliable silhouette.

Nous sommes revenus à notre barque. Nous avons détaché l'amarre. Nous aurions voulu doubler le Cap de l'Erèbe et nous en aller sur les chemins du couchant vers

Santa-Teresa. Mais le vent d'Ouest, qui fraîchit de plus en plus, nous force de renoncer aux routes de la nuit et de reprendre vers la Maddalena les chemins du jour. Alors, avec ce grand vent arrière, qui tape en plein dans la voile, nous laissons « faire le vent et le pilote » : on tire le vin du tonnelet ; le musicien reprend sa guitare et, chantant et buvant, nous courons sur le dos de la vague, qui saute et gémit le long du bord.

Le vent fraîchit. Nous fuyons devant la rafale. Nous avons mis le cap sur la rade de la Maddalena. La pluie commence à tomber en grosses et larges gouttes. Brusquement, le détroit se remplit de cris et de sifflements. Une flottille de canots à vapeur accourt sur nous de tous les points de l'horizon. On nous hèle. On nous crie des ordres et, semble-t-il, des menaces. A toute vapeur, un canot rempli d'uniformes arrive au long de notre bord. Un chef de Lestrygons, — je veux dire : un « géant des forces navales », — fait abattre un grappin qui nous fait prisonniers. Deux Lestrygons en uniforme viennent s'installer dans notre barque pour surveiller nos gestes, nos paroles, et confisquer notre bagage. Avec des sifflets de triomphe, la flottille nous prend à la remorque et nous traîne dans « le port creux », dans la rade militaire. On emprisonne notre équipage, même le malheureux musicien.

Le lendemain, l'amiral italien, qui commande l'arsenal, nous fait longuement interroger : le texte grec de l'*Odyssée*, un *Atlas antiquus* et un dictionnaire hébraïque de F. Leopold parviennent à le convaincre que mes études ne sauraient être d'aucune façon dangereuses pour la sécurité des flottes italiennes ; nous sommes donc libres de rester à la Maddalena, mais non de circuler dans le détroit. Que faire en cette rade close où nous n'avons la liberté que sur parole ?...

Dans la journée, un bateau partait pour Livourne. Avec la permission d'Antiphatès, nous le prîmes, ἵν' ὑπὲκ κακότητα φύγοιμεν. Avant de fuir cette Lestrygonie, j'avais

obtenu du moins la liberté de notre équipage : le musicien quelque jour mettra peut-être en couplets cette aventure de mon « Retour ».

17 août 1912. — Je suis revenu avec Fr. Boissonnas dans ces eaux des Lestrygons. Nous étions munis cette fois de toutes les permissions de Rome. Nous avons pu librement visiter et photographier toute la côte depuis le cap de l'Ours jusqu'au *fjord* de Santa-Teresa. Nous aurons toutes les preuves de mes dires. Deux impressions dominent mes souvenirs. C'est d'abord l'étrange rencontre en pleine Méditerranée de cette mer granitique où chaque cap, chaque îlot rappelle quelque rivage breton, où la terre et la mer sont jonchées de blocs « à charge d'homme ». C'est ensuite la ressemblance entre elles de toutes ces baies pénétrantes, qui s'enfoncent au loin dans la terre ferme et dont chacune a quelque trait de la description odysséenne.

Il n'en reste pas moins que Porto Pozzo est le site le plus conforme au texte du poète et que le Scoglio Colombo d'aujourd'hui est la Pierre Colombière d'autrefois, de même que, sous le Capo d'Orso, la fontaine de Palau est la Source de l'Ours, *Artakié*. Mais les coups de vents d'Ouest, qui ferment souvent la route du détroit aux navigateurs du Levant, obligent les voiliers d'aujourd'hui, comme les longs-rameurs d'autrefois, à se réfugier et à se remiser de longues journées, de longues semaines parfois, dans la rade de Mezzo Schiffo, dans Porto Paddu ou dans Porto Liscia, etc., aussi bien que dans le Puits ou dans le Longone de Santa-Teresa. A l'entrée de tous ces refuges, nous avons trouvé quelque gros voilier abrité sous la première pointe et tout prêt à reprendre la mer : à l'intérieur de la baie ou de l'anse, en eaux calmes, dormaient partout des barques de pêche, amarrées à quelque pierre du rivage ou attachées en grappe les unes aux autres, telle l'escadre d'Ulysse.

Ici comme ailleurs, le poète, — ou son modèle, — a composé un tableau synthétique et précis avec les renseignements exacts, mais dispersés, qui lui venaient des premiers navigateurs. L'aiguade de l'Ours est le centre du tableau. La petite rade de Palau, où elle sourd, n'est pas le meilleur des abris pour nos gros vaisseaux qui restent à l'ancre. Mais ses plages offraient les meilleures des cales aux longs-rameurs que l'on halait à terre.

A peine débarqués, nous n'avons eu qu'à planter notre appareil photographique : tout était en place pour illustrer la Lestrygonie ; sur la route qui descend des monts de l'intérieur, de longues files de charrettes, attelées de bœufs, venaient décharger leur charbon aux grands tas qui jalonnent toujours la rive ; à la fontaine « Ursule » (pour traduire exactement *Artakié* = Ourse = *Ursula*), dix ou vingt filles et femmes lavaient leur linge ou emplissaient leurs cruches, tout en échangeant tendresses et railleries avec les gens d'un petit voilier, qui avaient roulé jusqu'ici leurs futailles à remplir et qui s'attardaient à ce bavardage.

Nous sommes montés jusqu'aux pieds de l'Ours et nous en avons mieux compris l'éternelle renommée parmi les gens de mer, en contemplant la bouche orientale du détroit, où dix et vingt rades, baies et passes s'offrent à l'arrivant, sans qu'il soit possible de discerner la route à suivre entre ces îles, roches, îlots et grandes terres : le seul Ours peut servir d'Ariane en ce labyrinthe, au fond duquel s'ouvrent les immensités sans îles du Couchant et de la Nuit.

CIRCÉ ET LES MORTS

A. Thiébaut de Berneaud. — *Le Monte Circello* Annales de Malte-Brun 1814 p. 1-42

V. de Bonstetten. — *Voyage dans le Latium* Genève 1815

H. Lullin de Chateauvieux. — *Lettres d'Italie* Paris 1816

M. Graham. — *Voyage dans les Montagnes de Rome* Paris 1822

P. de Mengin-Fondragon. — *Nouveau Voyage en Italie* Paris 1826

G. Capponi. — *Il Promontorio Circeo* Velletri 1856

R. M. de la Blanchère. — *Le Port de Terracine* Rome 1881 ; *Terracine* Paris 1884 ; *Un Chapitre d'Histoire pontine* Paris 1889

G. Saalfeld. — *Der Hellenismus in Latium* Wolfenbuttel 1883

G. Ettig. — *Acheruntica sive Descensuum... apud Veteres Enarratio* Leipzig 1892

J. van Leeuwen. — *De Lingua Deorum* Mnemosyne 1892 p. 138-140

W. Muss-Arnolt. — *On semitic Words in Greek and Latin* Boston 1892

H. Lewy. — *Die semitischen Fremdwoerter im Griechischen* Berlin 1895

G. Iwanowitch. — *Opiniones Homeri et Tragicorum Graecorum de Inferis* Berlin 1895

M. Groeger. — *Die Kirke-Dichtung in der Odyssee* Philol. 1900 p. 206

A. Beguinot. — *L'Arcipelago Ponziano* Boll. Soc. Geogr. ital. 1902 p. 241, 339 et 408

J. Schreiner. — *Elysium und Hades* Braunschweig 1902

A. Bertholet. — *Die Gefilde der Seligen* Tubingen 1903

L. Radermacher. — *Das Jenseits im Mythos der Hellenen* Bonn 1903

L. Ruhl. — *De Mortuorum Judicio* Giessen 1903

Th. Ashby. — *Monte Circeo* Mél. Arch. et Hist. XXV 1905 p. 157 ; *the roman Campagna in the classical Times* Roma 1927

R. M. Henry. — *On Plants of the Odyssey* Classical Review 1906 p. 434

J. B. Bury. — *The homeric and the historic Kimmerians* Klio 1906 p. 79-88

W. H. S. Jones. — *Malaria* Cambridge 1907

S. Eitrem. — *Hermes und die Toten* Oslo 1909

G. Tomasetti. — *La Campagna romana* Roma 1909-1927

Z. Nuttall. — *The Island of Sacrificios* American Anthropologist 1910 p. 257

B. Schrader. — *Die roemische Campagna* Leipzig 1910

M. Mirores. — *Gaeta im fruehen Mittelalter* Gotha 1911

Th. Pluess. — *Die Hadesfahrt des Odysseus als epische Dichtung* Neue Jahrbuecher 1913 p. 373

H. Diels. — *Himmels- und Hoellenfahrten von Homer bis Dante* N. Jahrb. 1922 p. 239

J. Kroll. — *Beitraege zum Descensus ad Inferos* Kœnigsberg 1922

W. Adams. — *A Study in the Commerce of Latium* Northampton 1923

L. Bayard. — *Elpénor à Antium* Mél. Arch. Hist. Rome 1923 p. 115

T. Frank. — *Storia economica di Roma* (trad. Lavagni) Firenze 1924

O. Bieber. — *Die Ponza-Inseln* Berlin 1924

G. Gianelli. — *Culti e Miti della Magna Graecia* Firenze 1924

A. B. Cook. — *Zeus* London 1924-1925

E. Bickel. — *Homerischer Seelenglaube* Berlin 1925

H. Marzell. — *Die Zauberpflanze Moly* Naturforsch. 1925 p. 523

A. Celli. — *Storia della Malaria* Roma 1925

W. A. Jayne. — *The healing Gods* New-Haven (Connecticut) 1925

J. Haury. — *Neues ueber die Herkunft der Etrusker und ueber Homer* Kaiserslautern 1926

L. Paretti. — *Le Origine etrusche* Firenze 1926

F. Lexa. — *La Magie dans l'Égypte antique* Paris 1926

J. Lugli. — *Forma Italiae* : I. *Latium et Campania* ; II. *Ager Pontinus* Roma 1926

A. C. Johnson. — *Ancient Forests and Navies* Trans. and Proc. 1927 p. 199

IV

CIRCÉ ET LES MORTS

La montée chez Circé. — Le Monte-Circeo : forêt, maquis et marais Pontins. — Vieilles routes. — Les monts des Volsques : le sanctuaire de Féronia ; affranchissement et libération. — La famille de Circé.

De Rome au Circeo. — Le bourg de San Felice. — La Grotte aux chèvres, le port, la forêt et la source. — La Guette.

L'*Évocation des Morts*. — Averne et Lucrin. — L'Océan. — Sibylle et Tirésias. — La mer des ombres. — De Circé à l'Hadès. — Un témoin.

Nous reprenons la mer, l'âme navrée, contents d'échapper à la mort, mais pleurant les amis. Nous gagnons Aiaié, une île qu'a choisie pour demeure Circé, la terrible déesse douée de voix humaine, Circé aux belles boucles, une sœur d'Aiétès aux perfides pensées : tous deux doivent le jour au Soleil des vivants, qui les eut de Persé, la nymphe océanide.

Nous arrivons au cap et, sans bruit, nous poussons jusqu'au fond du mouillage : un dieu nous pilotait ; sans tarder, l'on débarque et, deux jours et deux nuits, nous restons étendus, accablés de fatigue et rongés de chagrin.

L'île de Circé s'appelle donc Ai-aié et possède un port avec des grèves où l'on peut haler les navires. Au-dessus du port, une guette élevée permet de découvrir la mer et le pays d'alentour. Entre le port et la guette, une forêt et un fleuve servent de remise et d'abreuvoir au gros gibier :

Quand, du troisième jour, l'Aurore aux belles boucles annonce la venue, je prends à bord ma pique et mon estoc à

pointe et, quittant le vaisseau, je grimpe à la vigie : je pensais voir de là quelque œuvre des humains, entendre quelque voix.

Me voici sur le roc de la guette, au sommet : il monte une fumée du sol aux larges routes [1]. Mon esprit et mon cœur ne savent que résoudre : irai-je m'informer, maintenant que j'ai vu ce feu, cette fumée ?... Tout compté, le parti le meilleur me sembla de regagner d'abord le navire et la plage, de donner le repas, puis d'envoyer mes gens reconnaître les lieux.

Je rentrais au croiseur, et j'allais arriver sous le double gaillard, lorsque, prenant pitié de mon isolement, un dieu met sur ma route un énorme dix-cors, qui, du pâtis des bois, descendait boire au fleuve ; car il sentait déjà la force du soleil. Comme il longeait la berge, au bord de la forêt, je le frappe en plein dos du bronze de ma pique.

Ulysse rapporte au vaisseau cette lourde proie. Il réveille ses compagnons. On dépouille et l'on rôtit la bête. On passe la journée au festin. Mais le lendemain, dès l'aube, Ulysse convoque l'assemblée :

Ulysse. — Amis, de cet endroit, nous ne pouvons rien voir, ni le point du noroît, ni celui de l'aurore : où tombe sous la terre le Soleil des vivants ? par où nous revient-il ?... Donc, au plus tôt, voyons s'il est quelque autre avis ; pour moi, voici le bon : grimpé sur le rocher de la guette, j'ai vu une île que la mer couronne à l'infini ; c'est une plaine basse ; au centre, une fumée m'est apparue dans le maquis et la forêt...

Ulysse partage ses gens en deux bandes. L'une reste avec lui près du vaisseau ; l'autre, sous le commandement d'Euryloque, monte à l'intérieur :

Ils trouvent dans un val, en un lieu découvert, la maison de Circé aux murs de pierres lisses et, tout autour, changés en lions et en loups de montagne, les hommes qu'en leur donnant sa drogue, la perfide déesse avait ensorcelés. A la vue de mes

[1] Sur les interpolations de cet épisode, je renvoie le lecteur à mon *Introduction à l'Odyssée* III p. 219 et suiv. ; il y trouvera toutes les raisons que je ne puis donner ici.

gens, loin de les assaillir, ces animaux se lèvent et, de leurs longues queues en orbes, les caressent...

Mais les voici debout, sous le porche de la déesse aux belles boucles. Ils entendent Circé chanter à belle voix et tisser au métier une toile divine, un de ces éclatants et grands et fins ouvrages, dont la grâce trahit la main d'une déesse.

Euryloque conseille de ne pas entrer. Les autres, au contraire, appellent à grands cris cette déesse aux Fauves :

Elle accourt, elle sort, ouvre sa porte reluisante et les invite ; et voilà tous mes fous ensemble qui la suivent !... Flairant le piège, seul, Euryloque est resté... Elle les fait entrer ; elle les fait asseoir aux sièges et fauteuils ; puis, leur ayant battu dans son vin de Pramnos du fromage, de la farine et du miel vert, elle ajoute au mélange une drogue funeste, pour leur ôter tout souvenir de la patrie. Elle apporte la coupe : ils boivent d'un seul trait. De sa baguette, alors, la déesse les frappe et va les enfermer sous les tects de ses porcs. Ils en avaient la tête et la voix et les soies ; ils en avaient l'allure ; mais, en eux, persistait leur esprit d'autrefois. Les voilà enfermés. Ils pleuraient et Circé leur jetait à manger faînes, glands et cornouilles, la pâture ordinaire aux pourceaux qui se vautrent.

Euryloque revient au vaisseau et fait son rapport. Ulysse décide d'aller rechercher ses gens : il quitte le navire et la mer pour monter vers la belle demeure de Circé, τετυγμένα δώματα καλά... Il venait de passer par le vallon sacré, ἱερὰς ἀνὰ βήσσας, quand Hermès se présente à lui « sous les traits d'un de ces jeunes gens, dont la grâce fleurit en la première barbe ». Hermès donne au héros la plante salutaire, l'herbe de vie, le *molu*, qui le préservera des maléfices de Circé. Grâce au *molu*, Ulysse résiste à la drogue et à la baguette magiques ; il dompte la déesse ; il en devient l'amant ; il obtient d'elle la délivrance de ses compagnons :

Circé, baguette en main, traverse la grand'salle et va ouvrir les tects. Elle en tire mes gens : sous leur graisse, on eût dit

des porcs de neuf printemps... Ils se dressent debout, lui présentent la face ; elle passe en leurs rangs et les frotte, chacun, d'une drogue nouvelle : je vois se détacher, de leurs membres, les soies qui les avaient couverts, sitôt pris le poison de l'auguste déesse. De nouveau, les voilà redevenus des hommes, mais plus jeunes, plus beaux et de plus grande mine. Quand ils m'ont reconnu, chacun me prend la main, et le même besoin de sanglots les saisit : le logis se remplit d'un terrible tapage ! La déesse, elle aussi, est prise de pitié. Elle vient et me dit, cette toute divine :

Circé. — Fils de Laerte, écoute ! ô rejeton des dieux, Ulysse aux mille ruses ! retourne maintenant au croiseur, à la plage ; commencez par tirer à sec votre vaisseau ; cachez tous vos agrès et vos biens dans les grottes ; puis tu me reviendras et me ramèneras tout ton brave équipage.

Elle dit et mon cœur s'empresse d'obéir. Je reprends le chemin du croiseur, de la plage. Je retrouve au vaisseau mes braves compagnons.

Il ramène tous ses gens chez la déesse et l'on demeure le reste de l'année chez cette bonne hôtesse, qui ne les laisse manquer de rien.

Le poète ajoute un renseignement difficile à comprendre touchant le gîte de cette île Aiaié. Ulysse, ayant terminé son voyage à la Porte des Morts, reviendra chez Circé :

Nous voguons sur la mer, et le flot du grand large nous porte en Aiaié, vers ces bords où, sortant de son berceau de brume, l'Aurore a sa maison avec ses chœurs et le Soleil a son lever.

νῆσόν τ' Αἰαίην, ὅθι τ' Ἠοῦς ἠριγενείης
οἰκία καὶ χοροὶ εἶσι καὶ ἀντολαὶ Ἠελίοιο...

Que faut-il entendre par ces mots, que les commentateurs antiques ont copieusement discutés ? La plupart admettaient que la haute cime de la guette, dominant au loin la mer et la terre, était comme un phare où venaient s'allumer les premiers rayons de l'aurore... Si nous connaissions la source première, d'où sortit cette description,

peut-être y figurerait quelqu'une de ces « Maisons de Baal » ou « Maisons du Soleil », *Beth Baal, Beth Shemesh* que la Bible nous a transmis comme noms de lieu... Avons-nous ici un souvenir de la cosmographie égyptienne ou chaldéenne ?

Pour les Égyptiens, le ciel reposait sur quatre piliers, auxquels veillaient quatre dieux, cf. G. Maspero *Hist. anc.* (I p. 228 et 543-596) :

> Osiris ou Horus, l'épervier, présidait au pilier méridional, Sit au pilier septentrional, Thot à celui de l'Ouest, et Sapdi, l'auteur de la lumière zodiacale, à celui de l'Est. Ils partageaient le monde en quatre régions ou plutôt en quatre *maisons*, délimitées par les montagnes qui bordent le ciel et par les diamètres, qui se croisent entre les piliers. Chacune de ces maisons appartenait à un seul d'entre eux et les trois autres dieux, ni même le Soleil, ne pouvaient y entrer, y séjourner ni la traverser sans avoir obtenu l'autorisation du maître.

Les Chaldéens avaient une pareille division de l'univers :

> On avait imaginé d'abord que la terre se divisait en *sept* zones, superposées le long de ses flancs à la façon des étages d'un temple. On la partagea plus tard en quatre *maisons*, dont chacune répondait, comme les *maisons* de l'Égypte, à l'un des quatre points cardinaux... L'expression astronomique ou astrologique, *Kibrat Arbai* ou *Irbiti*, *les Quatre-Maisons*, s'applique à des données de géographie ou d'histoire courante.

Ulysse, en quittant les Lestrygons, ne prend pas « les chemins de la nuit ». Il vogue face à la lumière et, tournant le dos à la Sardaigne, il coupe d'Ouest en Est notre mer Tyrrhénienne : en face des Bouches de Bonifacio, il rencontre au devant des côtes italiennes l'île de Circé, qui depuis les thalassocraties les plus anciennes jusqu'à nos jours, a conservé le même nom. Elle s'appelle aujourd'hui *Circeo* ; les Romains disaient *Circei* et les Grecs, Κίρκαιον. Nous voyons, grâce au poème odysséen, que le nom grec *Nèsos Kirkès*, νῆσος Κίρκης, l'*Ile de*

l'Épervière, n'est que l'exacte traduction d'un nom sémitique antérieur, *Ai-aié*[1].

J'ai déjà traité du doublet gréco-sémitique *Nèsos Kirkès-Ai Aiè*[2]. J'ai fait remarquer la fidélité du poète à traduire, scrupuleusement et jusqu'aux moindres nuances, les noms de lieu que lui fournissait son modèle. En grec, le féminin *épervière, kirké*, κίρκη, est presque inusité : c'est le masculin *kirkos*, κίρκος, qui sert pour les deux genres ; le seul article, masculin ou féminin suivant les cas, sert à distinguer le mâle et la femelle. En hébreu, au contraire, le seul féminin *aï'a* est usité pour les deux sexes ; les Hébreux employaient ce féminin *aï'a* comme nom propre, même pour désigner des hommes ; les Septante l'ont transcrit en αἴε ou αἴα.

Au devant de la côte italienne, le Monte Circeo dresse sur la mer sa double cime dégagée :

C'est une masse rocheuse isolée, très remarquable avec un sommet s'élevant presque à pic de mer, — disent les *Instructions nautiques* (nº 731 p. 68-69). — Sur son point culminant, qui atteint 541 mètres, on voit les ruines du temple de Circé, un sémaphore et diverses constructions. La tour Paola est sur la pointe N.-O. Sur la batterie Cervia, à la pointe la plus Sud du mont, entre les tours Cervia et del Fico, on allume un feu fixe blanc, haut de 38 mètres et visible de 11 milles.

Ulysse monte sur cette « vigie », cette « guette abrupte[3] »,

... ἀνήιον ἐς περιωπήν,
ἔστην δὲ σκοπιὴν ἐς παιπαλόεσσαν ἀνελθών.

[1] Le nom d'*Açores* (éperviers) leur vient du grand nombre d'oiseaux de cette espèce qu'on y aperçut en les découvrant.

[2] Sur ces noms d'oiseaux de mer, cf. *Les Phéniciens et l'Odyssée* I p. 437, II p. 422.

[3] Cf. *Script. Hist. Island.* I p. 261 : De occupatoribus Islandiæ. « Relatum est quibusdam e Norvegia cursus in Færeyas fuisse ; hi, longe versus Occidentem per Oceanum jactati, magnam terram invenerunt ad cujus partem orientalem appulsa nave, montem quemdam conscenderunt et late circumspexerunt si quos fumos aut inhabitatæ terræ signa viderent... »

Le Monte Circeo, pour les marins, a toujours été une île, bien qu'il tienne par deux de ses façades à la plaine du continent : « Située à l'extrémité Sud des marais Pontins, cette montagne a l'apparence d'une île quand on la voit à distance », reprennent les *Instructions nautiques*. La mer libre en baigne les faces du Sud et de l'Ouest ; les faces Est et Nord trempent dans les lagunes de la côte et les forêts ou maquis des marais Pontins : « Cette montagne de Kirké est vraiment insulaire entre la mer et les marais », dit Strabon (V 3 6), τὸ Κιρκαῖον ὄρος νησίζον θαλάττῃ τε καὶ ἕλεσι.

On peut mouiller des deux côtés du mont Circeo, — ajoutent les *Instructions*. — Mais on est mieux dans la partie Est, au-dessous du village San Felice, par onze à dix-huit mètres, sable, à 3/4 de mille de la terre, bien abrité ainsi des vents de Nord et d'Ouest.

Ces recommandations conviennent à nos marines, dont les grands vaisseaux mouillent en eau profonde, loin des rives basses. Les marines odysséennes, qui tiraient leurs navires sur les sables, allaient les échouer sur l'autre façade de l'île ; une cale s'y offre d'elle-même aux bateaux, qui arrivent de la haute mer occidentale : sous la tour Paola, qui couronne l'extrême pointe vers l'occident, s'ouvre un étroit chenal, conduisant à la lagune de Paola ; c'est, — disent les cartes et *Instructions nautiques*, — l'ancien port de Circei. Quand les Romains fondèrent une colonie en ces parages fréquentés des navigateurs, ils installèrent en effet leurs entrepôts au bord de cette lagune ; ils avaient alors leur principal commerce avec les gens du Sud, Hellènes de Grande Grèce et de Sicile, Carthaginois d'Afrique ; « toute cette côte, — dit Strabon (V 3 6), — est battue du vent Libyque et n'a de refuge que le petit port sous le Circeo ». Les ruines de la ville romaine subsistent au bord de ce mouillage, qui s'appelle aujourd'hui *Cala dei Pescatori*, le Port des Pêcheurs. Enclos de

tous côtés, par la dune et la forêt, ce port offre un excellent refuge aux barques qui savent y pénétrer. Mais ici, comme dans la Petite Ile des Cyclopes, il faut bien manœuvrer : la passe est étroite. Ici encore, c'est un dieu qui pilote le vaisseau d'Ulysse jusqu'à ces grèves du fond, où tout se tait, où le flot vient mourir en silence :

ἔνθα δ' ἐπ' ἀκτῆς νῆα κατηγαγόμεσθα σιωπῇ
ναύλοχον ἐς λιμένα, καί τις θεὸς ἡγεμόνευεν.

Dans les sables voisins, sourd la *Fonte della Bagnaja*. La montagne insulaire a des sources en grand nombre, et elle est trouée de grottes, les unes au ras du flot qui y pénètre, les autres derrière une grève asséchée, *Grotta delle Capre, Grotta del Precipizio, Grotta della Maga.*

Mais en cette *Cala dei Pescatori*, la vue est arrêtée à quelques mètres par le mont et la forêt : Ulysse ne peut pas rester ainsi dans l'ignorance de ce pays inconnu. Il monte au sommet de la Guette, d'où il domine l'île entière, et la mer, et les terres environnantes[1]. Devant lui, vers le Sud, se déploie l'océan sans limite ; cette façade de l'île plonge dans la grande mer :

εἶδον γὰρ σκοπιὴν ἐς παιπαλόεσσαν ἀνελθὼν
νῆσον, τὴν πέρι πόντος ἀπείριτος ἐστεφάνωται.

« L'île est couronnée d'une mer sans limite ». Dans le texte homérique, ce vers s'applique à l'île même de Circé et à la terre adjacente. Il est possible que, dans le périple, il en fût ainsi : les premiers navigateurs, mal renseignés sur l'étendue et la nature véritable de ce continent italien, en ont pu faire une île. Le nom même *I-talia* rentrerait, comme *I-spania*, dans la catégorie de ces noms insulaires

[1] Cf. Relation de Ph. Amidas sur la côte de Virginie (1584) dans Lediard I p. 428 : « Ils jetèrent l'ancre à l'entrée de Roanoke et montèrent sur les montagnes les plus proches de la côte, d'où, quoiqu'elles ne fussent pas bien élevées, ils découvrirent la mer de tous les côtés et conclurent que c'était une île qui pouvait bien avoir 20 milles de longueur et 6 de largeur ». Roanoke devient le centre de colonisation anglaise.

qui nous sont familiers : l'étymologie habituelle *italia* = *vitalia* = *terre des veaux, vitulus*, est de même valeur à mes yeux que celle de *Oinotria* = *terre du vin*, — un simple calembour. Mais il est possible également qu'à sa mode ordinaire, le poète ou son modèle, combinant différents détails du périple original, ait appliqué à l'île de Circé ce que le périple disait peut-être du voisinage : devant Ulysse, rien ne limite la grande mer, qui déroule « l'infini de son océan », πόντος ἀπείριτος, et sur laquelle pointent les *Iles du Pontos* ; Ποντίαι, *Pontiæ*, disaient les Anciens; nous disons *Ponza*. Strabon, qui, pour la description de cette côte italienne, copie visiblement quelque périple détaillé, nous dit : « En bonne vue, sont situées deux îles de haute mer, Pandataria et Pontia, petites, mais bien peuplées », ἐν ὄψει μάλιστα πρόκεινται δύο νῆσοι πελάγιαι, Πανδαταρία καὶ Ποντία[1].

Derrière Ulysse, vers l'Est et le Nord, s'étend la terre italienne, basse, plate, incertaine, coupée de bois et de marais. Elle aussi déploie, jusqu'à l'horizon montagneux, sa mer de forêts et de *maquis*, d'où montent par endroits des fumées :

αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ κεῖται· καπνὸν δ' ἐνὶ μέσσῃ
ἔδρακον ὀφθαλμοῖσι διὰ δρυμὰ πυκνὰ καὶ ὕλην.

Tout le long de cette rive italienne, depuis Astura jusqu'à Terracine et même au delà, pendant près de cent kilomètres, une chaîne de dunes borde le flot ; une suite

[1] Cf. Le P. Labat *Voyage*... V p. 58 : « Ponza est petite; mais le terrain étant assez bon et l'air assez sain, on ne laisse pas de la cultiver. Elle est à douze milles de Monte Circello. Il y a une grosse tour où les habitants se retirent quand il y a quelque chose à craindre des corsaires barbaresques, qui rôdent souvent sur ces côtés ». Les Phéniciens d'Afrique ne devaient pas en user autrement. Cf. du même auteur « les descentes à Capri et les pillages des corsaires de Barbarie à qui l'envie du pillage et de faire des esclaves feroit franchir toutes les difficultés de la descente ». Pour les hivernages des marines anciennes, cf. toute l'histoire de Thucydide, divisée en étés et en hivers, II 103 et III 25 : καὶ ὁ χειμὼν ἐτελεύτα οὗτος καὶ τρίτον ἔτος τῷ πολέμῳ ἐτελεύτα τῷδε ὃν Θουκυδίδης ξυνέγραψεν.

de lagunes et de marais borde la dune et une succession de forêts et de fourrés impénétrables s'étend derrière les lagunes, jusqu'au pied des monts. Sables, forêts et marais, c'est une autre mer de sables et de verdures, une grande étendue plane, monotone et déserte : *Selva de Terracina, Macchia di Bassiano, Macchia di Caserta, Macchia del Quarto, Macchia del Piano*, les façades Nord et Est du Circeo sont entourées de cette *selva* et de ces *maquis*, que le poème odysséen décrit fort exactement par les deux termes δρυμὰ πυκνά, *fourrés*, et ὕλη, *forêt*. Nos *Instructions* emploient encore ces deux termes : « Une ceinture de maquis borde la plage de sable et, en dedans, on voit de grands massifs d'arbres ».

Rien de plus singulier que ces *macchie*, qui ne sont ni *selva*, forêt, ni *bosco*, bois, — dit V. de Bonstetten (p. 56-58 et 125-126). — Ce sont des arbres, des arbrisseaux, des buissons taillés, coupés, brisés à toutes les hauteurs, et la hache du charbonnier y est toujours en combat avec la nature la plus féconde qui, partout où l'on cesse de la tourmenter, s'élance et reprend ses droits et sa beauté... L'épine blanche fleurissait partout. Le coassement universel des grenouilles remplaçait le chant des oiseaux. Nous roulions sur un pavé antique si parfaitement conservé que, par réflexion, on était effrayé de l'absence de vie... A travers l'épaisse forêt, se croisent mille sentiers tracés par le bétail à demi sauvage...

Toute cette côte est bordée d'une suite contiguë de dunes de douze à quinze pieds d'élévation, éloignées de la mer de trente à quarante pas. Entre la mer et les collines, est la voie de Sévère, recouverte quelquefois de sable. Derrière les dunes, est la forêt. Nos guides paraissaient craindre de dépasser Torre Paterno, l'unique habitation qu'il y eût sur cette côte. Ils montaient fréquemment sur les collines de sable pour chercher, à travers la forêt, l'asile désiré. Tout à coup nous voyons du feu sur le rivage. C'était l'habitation temporaire de vingt-cinq pêcheurs napolitains, qui faisaient leur souper dans des cabanes de ramée, de paille et de roseaux... Arrivés ⟨près d'eux⟩, nous fûmes peu rassurés en voyant des hommes basanés, à

demi sauvages, tous armés de couteaux ou de coutelas à la ceinture. Mais heureusement pour nous ces cabanes étaient près de Torre Paterno, au bout même du sentier qui devait nous conduire à l'unique gîte qu'il y eût dans ces déserts.

Les descriptions des voyageurs ne font que développer ces deux termes, *maquis* et *forêt* :

Le lendemain, — raconte Mercey (II p. 201 et suiv.), — notre hôte s'est décidé à nous prêter de petits chevaux fort espiègles, mais, au fond, d'un bon caractère, pour faire une promenade dans la *macchia di Cisterna*. Lui-même, monté sur le plus fougueux de ces animaux et tenant à la main une longue gaule qui semble une lance, à l'aide de laquelle il baisse ou lève fort habilement les barrières, s'est mis en tête de la caravane. Il n'est pas facile de cheminer dans ces terrains coupés de bois et de marécages. Sans un guide, on s'y perdrait et, si notre hôte ne nous eût pas donné l'exemple en passant le premier, nous n'eussions certainement pas traversé certains ruisseaux où nos chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail.

Nous sommes bientôt arrivés au centre d'une belle forêt qui n'est que la continuation de celle de *Fossa Nuova*, où croissent des chênes, des chênes-verts ou lièges et des ormes de toute beauté. Par endroits, de grandes lianes courent d'un arbre à un autre : on pourrait se croire dans quelque forêt de l'Amérique : l'exploitation y est si difficile et le prix du bois si peu élevé que beaucoup d'arbres meurent sur pied et qu'on ne se donne pas la peine de ramasser ceux que le vent renverse ; il y a donc peu de différence entre ces forêts et celles du Nouveau Monde.

Si les autres fauves de Circé ont disparu, certains de ses animaux sacrés subsistent :

De temps à autre, nous rencontrions un buffle égaré, que notre guide chassait à grands coups de gaule vers l'apparence de sentier que nous suivions. Dans les endroits les moins fourrés, nous entendions des grognements et nous avons vu passer, à plusieurs reprises, des bandes de sangliers qui vivent dans ces marécages comme dans une terre promise. Des aigles et des pyrargues donnaient la chasse aux palombes et aux canards qui s'envolaient par bandes nombreuses au milieu des roseaux.

La ferme de Campo Morto, seul bien qui reste à l'église Saint-Pierre de Rome, — écrit de Mengin-Fondragon en 1833, — est située près des Marais Pontins, entre Velletri et Nettuno. Cette ferme possède 400 chevaux, plusieurs centaines de bœufs, vaches, buffles, etc. En outre, elle a deux mille porcs, nourris de glands dans la forêt, qui continue, presque sans interruption, depuis la Toscane jusqu'au mont Circé et qui est pleine de chênes blancs. Les marais nourrissent les buffles. La partie la plus élevée de la ferme entretient quatre mille moutons...

Du haut de son observatoire, Ulysse domine cette mer de verdure. Nulle trace de l'activité humaine. Nul bruit humain,

εἴ πως ἔργα ἴδοιμι βροτῶν ἐνοπήν τε πυθοίμην.

Seulement, de-ci, de-là, quelques fumées, quelques trouées que le bétail à demi sauvage se fraie dans les fourrés et, rayant cette plaine, la coupant de part en part, quelques « larges routes »,

καί μοι ἐείσατο καπνὸς ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης.

L'épithète εὐρυοδείη, « aux larges voies », appliquée par le poète à ce pays désert, peut sembler étrange. Pourtant je croirais volontiers qu'il la trouva dans son modèle. Aujourd'hui, les cartes de l'état-major italien nous montrent l'intérieur de ce pays tout rayé de chemins rectilignes qui, de la mer, tirent vers l'intérieur et qu'aucun accident de terrain ne force au moindre coude. « Route des Pêcheurs », *Strada dei Pescatori*, le nom, que portent plusieurs de ces chemins, indique leur usage : les gens de mer montent vendre leur poisson aux bourgs et villes des terriens. Ce ne sont aujourd'hui que des sentiers : les « larges routes », depuis l'antiquité romaine, ne traversent plus la forêt et les maquis ; ce n'est plus vers la mer occidentale, vers la plage de sables et vers l'îlot montagneux que descendent les grands chemins des indigènes ; Via Appia des Romains, Linea Pia des Papes ou chemin de fer Rome-Terracine, depuis l'ère historique jusqu'à nos jours, les routes, évitant cette traversée des marais Pon-

tins, se tiennent sur le dernier talus des monts et, du Nord au Sud, viennent aboutir au mouillage de Terracine. Mais aux temps primitifs, il en allait tout différemment : la tradition fait remonter jusqu'aux premiers temps de la République, peut-être même jusqu'à la Royauté, la colonie romaine de Circei, qui eut le rôle principal dans le commerce des siècles archaïques ; avant l'établissement de la paix romaine en ce pays et des routes romaines vers Terracine, l'îlot parasitaire servait d'entrepôt et de station aux peuples de la mer ; c'est vers lui que descendaient les « larges voies ».

Les archéologues semblent avoir retrouvé les preuves qu'avant l'époque romaine, cette région connut des jours prospères et put nourrir une population nombreuse ; Moulin de la Blanchère a mis le fait en pleine lumière dans son *Chapitre d'Histoire pontine* (p. 33 et suiv.) :

Par un beau jour du commencement d'avril, l'observateur qui, tournant le dos à Velletri et à ses vignes, monte sur un des tombeaux de l'Appia et regarde la campagne vide, voit un spectacle singulier. L'asphodèle (*Asphodelus ramosus*) règne sur les collines latines. Partout où le sol n'a pas été remué, où la nature n'a pas brisé le tuf, les touffes de la plante se dressent, portant des fleurs d'un blanc à peine rosé, rayé de violet pâle. Semée un peu partout, au hasard, on la voit croître, plus serrée le long de plusieurs grandes lignes qui courent à travers la campagne. Or ces tracés sont des routes : aimant les terres peu épaisses sous lesquelles la pierre est presque à fleur de sol, l'asphodèle suit les voies romaines. L'Appia elle-même en est couverte, et jamais on n'explore les lignes sur lesquelles la plante croît abondante, sans retrouver sous ses touffes les dalles de lave d'un pavage.

Ces vieux chemins, que, seule, l'asphodèle dessine encore, sont antérieurs à l'âge classique ; ils furent abandonnés dès la première conquête romaine.

Aujourd'hui, ce n'est que par tronçons que ces vieux chemins apparaissent. En suivant ces routes antiques, on en recon-

naît deux espèces. Les unes vont à une ville, comme celle de Velitræ à Antium ou comme la *Via Antiana*, qui rattache cette même cité à l'Appia : c'étaient, sinon des routes consulaires, au moins des chemins importants, des voies de grande communication. D'autres, au contraire, non moins belles, non moins bien faites en apparence, se dirigent à travers la campagne vers des endroits parfois sans nom.

La plaine Pontine présente en grand nombre des embranchements et bifurcations de routes ruinées, qui semblent n'avoir jamais concordé avec les sites des plus vieilles villes classiques et qui remontent aux temps où la plaine Pontine connut une période de grande richesse :

Dans l'histoire primitive de Rome, la famine revient à chaque instant : c'est dans les Terres pontines que les Romains vont alors demander du blé. On les voit, pressés par la faim, y faire la guerre pour se ravitailler. Ce pays est à peine conquis par les légions que le peuple y demande des champs, et les tribuns lui en promettent. Enfin, dès l'âge le plus antique, la légende des Rois y place une cité extraordinairement florissante, Suessa Pometia ; Tarquin y trouve un butin fabuleux.

« La voie Appienne passe au travers de tous les systèmes locaux comme elle passe près ou loin des villes indigènes, sans en tenir le moindre compte : elle n'a pour but ni de les relier ni de les desservir. Elle ne peut rien apprendre sur l'état antérieur du pays. Le lacis serré des voies locales montre, au contraire, ce qu'il était » :

Les chemins privés, qui mènent aux *villæ*, les chemins vicinaux ou d'intérêt commun, les routes de grande et de moyenne communication sont des témoins d'une valeur immense. De chaque ville, les routes, qui s'ouvrent en étoile dans plusieurs directions, ne s'en vont jamais à un point éloigné ; encore moins ont-elles pour objectif Rome ou même la Voie Appia, sauf quand celle-ci est proche. La limite est la ville voisine ou plutôt le système voisin.

La raison en est fort simple. Ce système correspond à un temps très différent de l'âge littéraire où les campagnes latines

étaient en pleine décadence, où le *latifundium* était partout et le désert se créait ; ce n'est pas alors que se fit un travail d'ensemble plus analogue à l'œuvre instinctive et parfaite d'une colonie de castors ou d'une république de fourmis qu'aux produits de l'expérience humaine. Et ce n'est pas non plus à l'âge précédent, où les moissons cèdaient déjà la place aux prés, où la culture diminuait peu à peu avec la population libre, où la guerre dépeuplait les pays latin et pontin, où il n'existait plus de groupement des forces permettant même de concevoir des opérations pareilles. Il faut remonter aux premiers âges agricoles de l'Italie. Les communautés rustiques de l'époque primitive purent, seules, donner assez de bras à une œuvre de ce genre.

Si réellement les terres Pontines ont eu, avant les temps romains, une période de richesse et de peuplement, leur réseau routier dut être fort complet : à travers ces eaux et ces terres diluées, on n'imagine pas que l'homme et les bestiaux pussent aisément circuler sans un système de chaussées dallées. Ulysse, du haut de son observatoire, n'apercevrait plus aujourd'hui ces larges routes ; elles ont disparu ; mais le sous-sol a gardé un réseau de drainage, qui fut antérieur, lui aussi, à l'époque romaine et dont les auteurs anciens ne parlent jamais.

Sous les pieds même d'Ulysse, la plaine, vue de l'observatoire, était donc une mer de verdures, rayée de grandes routes, et la côte, une forêt qui escaladait les pentes du Mont. Autant la façade maritime de l'île est abrupte, rocailleuse et nue, autant la façade continentale est verdoyante et bocagère. Myrtes, orangers et palmiers nains se mêlent aux chênes et aux yeuses. Des sources et des ruisseaux descendent vers le Fleuve Tors, *Rio Torto*, sorte de fosse toujours pleine, qui, sur le pied du Monte Circeo, représente l'ancien détroit et mène les eaux boueuses dans le golfe de Terracine. C'est au bord de ce fleuve qu'Ulysse a tué son grand cerf : non loin de là, les marins connaissent encore la Torre Cervia.

*
* *

Le manoir de Circé est loin de la mer, à l'intérieur du pays. On y « monte » de la plage, comme, des échelles levantines, on « monte » à la ville.

Entre la plage et le manoir, s'étendent la forêt et le maquis : Euryloque et sa bande s'en vont à travers ce fourré, ᾖομεν, ὡς ἐκέλευες, ἀνὰ δρυμά, et Ulysse s'en ira de même à travers l'île forestière, νῆσον ἀν' ὑλήεσσαν. Au delà des bois marécageux, la montagne ouvre ses vallons, βήσσας, ses vallons sacrés, ἱερὰς βήσσας, où, dans un lieu découvert, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ, le manoir divin dresse ses murailles de pierres polies :

εὗρον δ' ἐν βήσσῃσι τετυγμένα δώματα Κίρκης
ξεστοῖσιν λάεσσι, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ.

En ce manoir, habite la Déesse des Fauves ; autour d'elle, se pressent les loups de montagne et les lions.

L'île de Pugne, qui est au port de Tumbez, — dit A. Thevet (*Cosmographie* II p. 973), — fut jadis en grande estime, fort célébrée et bien connue de tous les peuples du Peru, veu que, de Cinco, Guayaquil, Popayan et Castille d'Or, on y venoit trafiquer... L'occasion pour laquelle ceste isle a eu, le temps passé, vogue, ça esté pource que, au milieu de ses bois, en un lieu fort obscur, estoit basty un temple auquel venoient à troupes les peuples voisins pour avoir response à ce qu'ils demandoyent. Leurs temples estoient peints d'horribles et espouvantables peintures des diables; disans que, en cette figure, ils leur apparaissoient, ils leur faisoient sacrifice de diverses sortes de bestes et d'oiseaux...

Mais le temple le plus saint et le plus révéré de ces idolastres estoit en une isle nommée Plate. En ceste petite isle, n'y avoit habitation quelconque, sauf un grand temple basti, nommé par eux Gaca, auquel ils venoient faire leurs sacrifices plus grands et y estoit espandu le sang, non seulement des animaux et des oyseaux de diverses sortes, ains encore des estrangers ou de ceux du païs qu'ils avoient pris prisonniers en guerre, lesquels on gardoit pour cette fin.

A 15 ou 20 kilomètres environ du Monte Circeo, les montagnes continentales des anciens Volsques dressent leur muraille abrupte qui, du Sud au Nord, depuis le promontoire de Terracine jusqu'aux contreforts du mont Albain, s'allonge parallèlement à la côte sur près de 100 kilomètres. Cette muraille est appelée par les Italiens actuels Monts Lepini. Elle est couronnée de faîtes qui dépassent 1500 mètres. Elle présente à la plaine Pontine une falaise continue, qui tombe de 600 ou 700 mètres à pic, si bien qu'au bord de la mer verdoyante des Marais, c'est comme le rivage de la péninsule montagneuse. La plaine n'a pas, ainsi qu'on pourrait croire, sa pente régulièrement inclinée du pied des monts vers le rivage occidental : les fleuves ne descendent pas, perpendiculaires à la direction de la chaîne ; tout au contraire, c'est au long de la montagne que, lentement, en nappes tournoyantes et luisantes, les eaux s'écoulent vers la plage méridionale de Terracine.

Quand on monte du Circeo vers les montagnes de l'intérieur, il faut donc traverser d'abord la *selva* et les *macchie*, la forêt et les fourrés, puis deux, trois et quatre petits fleuves qui, mal contenus dans leurs rives incertaines, bordés de marécages et de flaques, couvrent de leurs plantes d'eau ou de leurs écumes cinq à six kilomètres de plaine.

Les Monts Lepini dardent dans la direction du Circeo l'éperon de la Punta di Leano, vers laquelle s'en allait, toute droite, l'une des *Strade dei Pescatori* : nos cartes marines marquent encore ce vieux chemin. Du haut de ses 676 mètres, la Punta surveille tout le Marais : surplombée par des cimes bien plus hautes, elle n'est que le contrefort avancé de la Montagne des Enchanteresses, des Fées, *Monte delle Fate*, dont les 1100 mètres dominent l'arrière-pays. Au pied de la Punta, un étroit vallon, la *Valle de San Benedetto*, s'enfonce dans la chaîne ; à l'entrée, la Déesse latine des Fauves, *Fer-onia*, avait jadis un sanctu-

aire. Durant toute l'antiquité, le culte de Féronia subsista en ce temple fameux ; il était en terrain dégagé, un peu en dehors de la forêt marécageuse, qu'ont traversée nos Achéens pour aller à la fumée qu'Ulysse avait aperçue au delà des maquis et de la forêt :

καί μοι ἐείσατο καπνὸς ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης.

Au delà du marais de Lauro, — dit V. de Bonstetten (p. 167), — commencent les forêts de Borghèse, où l'on fait tous les neuf ans des coupes réglées. Ces bois, taillés par le pied, repoussent avec une abondance qui rend la forêt impénétrable. Le chêne-vert, le liège au tronc grisâtre et déchiré, le laurier, l'olivier, entremêlés de poiriers et de pommiers, souvent entourés de rosiers, de myrtes, de lentisques, le tout enlacé de lierre, de vigne ou de chèvrefeuille, formaient des massifs impénétrables, entre lesquels on découvrait çà et là de sombres sentiers, peut-être primitivement l'ouvrage des sangliers ou des troupeaux sauvages. Cependant le chant de mille oiseaux semblait verser la vie dans la nuit de ces épaisses ombres ; leurs cris et leur fuite subite, quand on venait à passer, animaient ces solitudes profondes.

Le pays est désert : ni fermes, ni villages. De tout temps, cette partie des Marais, la plus basse et la plus voisine de la mer, a été déshabitée durant la saison chaude, alors que, durant l'hiver les pâtres et les troupeaux transhumants la peuplent :

Au mois d'octobre, dans l'Apennin, — dit M. de la Blanchère (*Terracine* p. 11), — on sent que la neige approche ; dans la plaine Pontine, les pluies de novembre vont réveiller la nature desséchée et abattre un peu les fièvres. A cette époque, la *macchia* se remplit. De l'Apennin romain, des Abruzzes, de toutes les montagnes, une foule de gens viennent s'y établir. Déserte en septembre, la *macchia* en décembre a la population d'une ville : 20 000 âmes environ y habitent. Bassiano, Anticoli, Veroli, dix autres « pays » s'y déversent. Chacun, dans la montagne, a ses habitudes, ses intérêts, ses contrats, qui le lient à un territoire pontin où l'on retourne tous les ans. Donc dans

l'immense forêt pontine, chacun va retrouver sa *lestra*, c'est-à-dire un essart fait par lui ou par un devancier, souvent par un ancêtre, car des familles se sont perpétuées pendant des siècles sur ces essarts. Une *staccionata*, lice grossière, garnie de broussailles, enferme les bêtes : des cabanes, en forme de ruche, enferment les gens.

« Pour son compte ou pour le compte d'un autre, l'occupant exerce l'un ou plusieurs des mille métiers de la *macchia* » :

Berger, vacher, porcher le plus souvent, bûcheron parfois, toujours braconnier et rôdeur, usant de la *macchia* sans scrupule comme un sauvage de la forêt vierge, il vit et, de son industrie, fait un revenu au maître du sol et à son propre maître, qui lui a confié des bêtes, quand les bêtes ne sont pas à lui. Ainsi se passent six à sept mois. Juin arrive. Les marais sèchent. Les mares ont tari. Les enfants tremblent de fièvre. Les nouvelles du « pays » sont bonnes. En quatre jours, les chemins se couvrent de gens qui regagnent les montagnes. Famille par famille, *lestra* par *lestra*, la *macchia* se vide. On ne rencontre que ses habitants escortant leurs chevaux, leurs ânes et leurs femmes, chargés de tout ce qui doit s'emporter. Bien rares sont ceux que juillet surprend encore dans ces parages. La forêt est abandonnée à vingt espèces de taons et d'insectes qui rendent la vie impossible.

Le récit odysséen se passe en été, au milieu ou vers la fin de la saison navigante : Ulysse et ses compagnons, depuis leur départ d'Ilion, ont déjà dépensé plusieurs mois chez les Lotophages, les Cyclopes, Eole et les Lestrygons. La saison est avancée ; ils vont hiverner chez Circé. On connaît ces hivernages de marins et les interminables séjours des capitaines « francs » chez les dames de l'Archipel, à Milo, Nio ou Mycono...

Nous sommes donc en été : la forêt est déserte. On n'entend que le chant des oiseaux dans les arbres, le cri des aigles et des éperviers, Κίρκης δ' ἔνδον ἄκουον ἀειδούσης ὀπὶ καλῇ, et les fuites de sangliers ou de cochons dans

le taillis. Euryloque et sa bande ne sont pas trop rassurés... Mais la forêt s'éclaircit. On approche des monts. Voici une maison de pierre :

Nous étions à cent pas de Torre Paterno, — raconte V. de Bonstetten (p. 125-130). — Nous avançons. Nos guides nous précèdent à travers la forêt. Il était nuit close. Nous arrivons à une maison. Notre escorte nous dit d'attendre, non à la porte, — il n'y en avait point, — mais au bas de l'escalier : « Pourquoi attendre? — Pour savoir si nous sommes reçus ». Nous voilà donc seuls dans la forêt, au hasard de passer une nuit assez froide, couchés sur un sol, en quelques endroits, pestilentiel, sans autre asile que celui des sangliers et des porcs-épics ou des troupeaux sauvages que nous entendions s'agiter dans les taillis. Le plus grand et le seul véritable danger nous était inconnu : les Barbaresques croisaient près de nous, avec une flottille, et enlevaient jusqu'aux petits enfants qu'ils trouvaient sur cette côte... Enfin le cliquetis des armes pesantes de nos gardes, qui descendaient les escaliers, nous annonça la réponse. On nous dit de monter...

Avant de me coucher, je conversai avec mes hôtes, dont la chasse paraissait être la principale occupation. Ils me parlèrent des bêtes sauvages qui habitent la forêt. Il y a beaucoup de porcs-épics sur toute cette côte. Les sangliers sont communs et l'ont toujours été; ils s'accouplent fréquemment avec les truies et l'on aime la race qui en provient.

Les loups ne sont que trop communs dans ces bois, disaient les bergers. Les cerfs, assez communs dans les environs de Laurentum, rappellent le charmant tableau du cerf de Silvia dans le V^e^ livre de l'*Énéide*...

Nos Achéens arrivent de même auprès d'une haute maison de pierre. Elle est en dehors du marais, dans le premier vallon de la montagne, en une clairière dégagée. Ce n'est pas une cabane provisoire, une hutte de branchages, une *staccionata*, comme en font les charbonniers ou les pâtres dans leurs *lestras*. C'est une maison véritable, durable, faite de pierres travaillées, un manoir ou un temple, une sainte maison, ἱερὰ δώματα... Les Phéniciens, comme

les Hébreux, devaient dire la « maison de Dieu », *beth-El*, pour le temple.

Au seuil du « vallon sacré », qui maintenant encore est le Vallon Béni, *Valle di San Benedetto*, cette « maison sacrée », peuplée de bêtes fauves[1], est le sanctuaire de Féronia :

Féronia, — dit M. de la Blanchère (*Terracine* p. 27), — avait son sanctuaire à l'entrée de la *Valle*, au pied de la Punta di Leano, à trois milles au N.-O. de Terracine. Là étaient son bois sacré, sa fontaine, son temple, dont le soubassement en gros blocs a subsisté jusqu'à nos jours. Son culte est l'une des plus vieilles religions rustiques de l'Italie. Rome le reçut des Falisques. On sait aujourd'hui que Féronia était, non point une Junon, comme l'avait dit Servius, mais bien une divinité chthonienne, parente de Maia et de Tellus, compagne de Soranus dans le fameux sanctuaire du Soracte. On lui rendait un culte barbare dans des bois généralement redoutés. On trouve des *Luci Feroniæ* chez les Sabins, chez les Volsques. Mais les sanctuaires les plus célèbres étaient celui du mont Soracte et celui-ci, que quelques auteurs placent à tort dans le pays circéien. Avec les idées gréco-romaines, Féronia fut assimilée à Proserpine. On lui donnait les épithètes grecques de Ἀνθηφόρος, Φιλοστέφανος. La seule représentation certaine que l'on ait d'elle est sur les médailles de la *gens Petronia*, famille d'origine sabine. La tête est d'une jeune fille couronnée de fleurs de grenadier en boutons. Dans son sanctuaire, la déesse présidait aux affranchissements. On faisait asseoir l'esclave sur une certaine pierre dans le temple ; on lui couvrait la tête du bonnet *pileus* et l'on prononçait la formule : « *Bene meriti servi sedeant, surgant liberi* ».

[1] La présence des lions chez Circé, en terre italienne, dénote assurément quelque souvenir de ces déesses des fauves, ποτνία θηρῶν, communes à tout le bassin oriental de la Méditerranée : nous les trouvons en Crète et en Syrie dès les plus hautes origines, cf. *Ann. brit. School Ath.* XIV p. 63 et suiv. et XV p. 120-131.

Cf. dans B. Diaz p. 241 le temple des Divinités Féroces de Mexico, avec leurs tigres et lions, « dont une espèce ressemble à nos loups », nourris de la chair humaine des sacrifices, et leurs Cuves de serpents : « Ces reptiles et ces bêtes féroces avaient été offerts aux divinités implacables, afin qu'elles vécussent en leur

De Circé à Féronia, du récit odysséen aux rites de ce sanctuaire italiote, les points de ressemblance sont assez nombreux.

Féronia, déesse des forêts, est la déesse des Fauves : les fauves, *fer-i*, ont *Fer-onia*, comme *bell-um* a *Bell-ona*, *pom-a Pom-ona* et *bov-es Bub-ona*, etc. ; *Petr-onia* de *Petrus*, *Fid-onia* de *fidus*, etc., nous expliquent *Fer-onia* de *ferus*. Dans le conte odysséen, ces fauves n'apparaissent qu'un instant et c'est, non pas en fauves, mais en pourceaux que sont changés les compagnons d'Ulysse ; les récits des voyageurs nous ont fait connaître les troupes de sangliers et de cochons sauvages, qui abondent en ce pays, couchent dans le fourré et vivent, non de pâtée servie par leurs maîtres, mais de fruits, glands ou cornouilles[1] :

... τοῖσι δὲ Κίρκη
πάρ' ῥ' ἄκυλον βάλανόν τε βάλεν καρπόν τε κρανείης
ἔδμεναι, οἷα σύες χαμαιευνάδες αἰὲν ἔδουσιν.

L'abondance des porcs sauvages ou domestiques avait valu, dès la première antiquité, les noms de *Suessa* et *Setia* à des villes toutes proches de Féronia[2].

compagnie. Dans un tapage infernal, on entendait le rugissement des tigres et des lions, le glapissement des renards et des chacals et le sifflement des serpents ». Id. p. 31 : « En face de la Vera Cruz, auprès de l'Ile Blanche, une autre île a un temple et des idoles de mauvais aspect... Là se voyaient cinq Indiens sacrifiés depuis la veille ; ils avaient la poitrine ouverte, les bras et les cuisses coupés ; les murailles dégouttaient de sang ; nous appelâmes cette île l'Ile des Sacrifices ».

[1] Cf. A. Thevet *Cosmographie* I p. 219 : « Les corsaires turcs nous chassèrent d'un petit port, près un village nommé Corique, qui a été autrefois une grande ville ; d'autres le nomment *Gourona*, pour la grande abondance de pourceaux qu'il y avait jadis en ce lieu ; car ce mot *gourona* en langue vulgaire signifie pourceaux ».

[2] J'ai dit dans *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 168 et suiv. l'enthousiasme des navigateurs pour les îles des mers australes où l'on trouve tous les avantages du pays de Circé. Cf. en particulier la découverte par Wallis (II p. 120-177) de cette Tahiti abondante en cochons, en volailles, en fruits et en végétaux de différentes sortes, avec de fraîches aiguades, des femmes complaisantes et une bonne reine qui donne en présent de beaux cochons et des tresses de ses

(*cf* p. 310 et suiv.)

LA FAMILLE DE CIRCE

Avec les mêmes cérémonies et jusqu'aux mêmes formules rituelles dont Féronia use pour libérer les esclaves, Circé délivre, libère les compagnons d'Ulysse, après les avoir enfermés, ὄφρά κέ τοι λύσῃ θ' ἑτάρους... πρὶν λύσασθ' ἑτάρους...

Les affranchis de Féronia, quand ils changent leur condition de brutes humaines pour celle d'hommes véritables, « se dressent libres », *surgunt liberi*. Mot pour mot, c'est pareillement que, délivrés de leur servitude bestiale, les compagnons d'Ulysse « se dressent » devant Circé, qu'Ulysse a forcée à les *délier*, à leur *ouvrir* la porte de l'étable et à les *délivrer* de leur forme de cochons :

οἳ μὲν ἔπειτ' ἔστησαν ἐναντίοι...

Chez Féronia, la résurrection de l'esclavage[1] vers la liberté est précédée de la perte des cheveux : le futur affranchi doit se présenter à la déesse, la tête tondue, chauve, *ut ego hodie* raso capite calvus *capiam pileum*, comme dit Plaute (*Amphitr.* v. 463). Quand les compagnons d'Ulysse se dressent devant la déesse, ils perdent, eux aussi, leurs poils et c'est chauves, si l'on peut dire, qu'ils redeviennent des hommes plus jeunes, plus beaux et plus grands, τῶν δ' ἐκ μὲν μελέων τρίχες ἔρρεον...

cheveux : « Nos entreponts étoient pleins de cochons et de volailles, dont nous ne tuions que les plus petits, gardant les autres pour notre provision à la mer ». Un détachement explore l'île et gravit une montagne; le pays apparaît montagneux, boisé : « Nous vîmes très peu d'habitations au-dessus de nous; mais nous aperçumes de la fumée sur les plus grandes hauteurs et nous conjecturâmes que les endroits les plus élevés de l'île ne sont pas sans habitants »... etc. Le P. Labat IV p. 214 explique ce que c'est qu'un *boucan* de cochon : « Il est certain que le cochon marron est meilleur que le domestique et que sa bonté augmente selon les fruits ou les graines dont il se nourrit... Tous les cochons de l'Amérique, soit sauvages, soit domestiques, ne mangent point d'ordures; ils ne vivent que de fruits, de graines, de racines, de cannes et autres choses semblables. C'est à cela qu'on doit attribuer la délicatesse de leur chair ».

[1] De quel périple de la Libye Hécatée (*Fragm. Hist. græc.* I p. 24) avait-il déjà tiré sa Ville des Esclaves? Δούλων· πόλις Λιβύης· ἐὰν δοῦλός τις εἰς τὴν πόλιν ταύτην λίθον προσενέγκῃ, ἐλεύθερος γίγνεται κἂν ξένος ᾖ.

Au seuil de Circé, Ulysse a rencontré un jeune homme ou plutôt un jeune dieu, dont la barbe commence à fleurir et dont la jeunesse est pleine de charmes ; c'est Hermès à la baguette d'or :

ἔνθά μοι Ἑρμείας χρυσόρραπις ἀντεβόλησεν
ἐρχομένῳ πρὸς δῶμα, νεηνίῃ ἀνδρὶ ἐοικώς,
πρῶτον ὑπηνήτῃ, τοῦ περ χαριεστάτη ἥβη.

Auprès de Féronia, les Italiotes adoraient un dieu que les Romains assimilèrent à leur Jupiter et qui portait l'épithète de *Axour* ou *Anxour*. Ce Jupiter Anxour n'était pas le père des hommes et des dieux, le dieu à la barbe fournie et vénérable : c'était un Jupiter enfant ou jeune homme. *Jupiter puer*, Jupiter imberbe. L'épithète *Anxour*, disaient les Gréco-Romains, venait du tout premier duvet, qui fleurissait à peine ses joues et qui se passait encore du rasoir, ἀνεὺ ξυροῦ : les mêmes auteurs de calembours avaient trouvé que Féronia, apportée de fort loin, disaient-ils, par les navigateurs, devait son nom à ce transfert maritime, ἀπὸ τῆς πελαγίου φορήσεως.

Les monnaies de la *gens Vibia* nous montrent le dieu Anxour sous les traits d'un jeune homme, encore imberbe, portant le sceptre et la coupe : sa tête est couronnée de feuillage. Le poète a nommé Hermès ce jeune dieu, ce dieu-fils, qui tient la baguette comme Ἑρμείας χρυσόρραπις, Hermès à la baguette d'or, quand, descendant du lointain Olympe, il vient, à travers les forêts de l'île, donner à Ulysse la plante salutaire que les dieux appellent *molu*[1].

Ce nom de *molu* n'est pas grec : il ne se rencontre en aucun autre passage de la littérature grecque ; le poète lui-même le tient, non pour un mot hellénique et humain, mais pour un vocable « divin ». J'ai rappelé déjà

[1] Il est probable que cette côte était apparue aux premiers navigateurs comme le pays du *molu*, où l'on était assuré de trouver en abondance cette plante comestible : nous avons entendu les explorateurs des mers australes vanter les rivages où l'on trouve le cresson et le céleri pour la santé des équipages (*Calypso et la Mer*

que l'Écriture donne le nom de *m. l. ou. h* à une plante des sables, dont les pauvres gens font parfois un mets, une *salade*, dirions-nous : la racine sémitique *m. l. h*, en effet, signifie *sel*. En grec, l'équivalent exact de ce nom de plante est ἅλιμος (ἅλς, *sel*), et la plante ainsi désignée est notre *atriplex halimus* : « Cette plante, disent les *Dictionnaires de Botanique*, est appelée communément *pourpier de mer* : elle se mange en salade ou confite dans du vinaigre[1] ». C'est une plante arbustive, dont les feuilles seulement et les jeunes pousses sont comestibles. La fleur est d'un jaune laiteux, — γάλακτι δὲ εἴκελον ἄνθος, dit le poète. — Cet arbuste se rencontre sur toutes les côtes méditerranéennes. Le *molouh* avait sa place dans le périple original, qui devait raconter comment les indigènes se servaient de cette plante contre les maléfices qu'ils redoutent. Hermès le donne à Ulysse contre les magies de Circé :

τῇ· τόδε φάρμακον ἐσθλὸν ἔχων ἐς δώματα Κίρκης
ἔρχευ, ὅ κέν τοι κρατὸς ἀλάλκῃσιν κακὸν ἦμαρ.

L'onomastique actuelle connaît en ces parages le Mont des Magiciennes, la Montagne des Fées, *Monte delle Fate*. Durant l'antiquité, un peuple du voisinage, les Marses[2], étaient des charmeurs de serpents, des devins, des magiciens, des sorciers : descendants d'un fils de Circé, ils

de l'Atlantide p. 172). Les *Instructions nautiques* nous disent de l'île Palmarola, l'une des îles Ponza qui font face au Circeo : « On débarque sur une plage ouverte vers le milieu de la côte Ouest ; les caboteurs viennent y charger des bruyères dont l'île est couverte ».

[1] Pour le *molu* et la salade, cf. dans Labat (V p. 168) le rôle capital du fenouil dans l'alimentation sicilienne ; tout en est bon, racine, tige, feuilles.

[2] Cf. Aulu-Gelle XVI 11 : Gens in Italia Marsorum orta fertur esse a Circes filio Marso ; propterea Marsis hominibus, quorum dumtaxat familiæ cum externis cognationibus nondum etiam permixtæ corruptæque sunt, datum ut et serpentium virulentorum domitores sint et incantationibus herbarumque succis faciant medelarum miracula. Hac eadem vi præditos esse quosdam videmus qui Psylli vocantur.

se transmettaient l'art de la déesse, *Marsis, a filio ejus orta gente, quos esse domitores serpentium constat*; les auteurs et poètes romains parlent des secrets merveilleux de ce peuple charmeur; le nom de *marsus* devint même synonyme de devin et de sorcier[1].

Tout le monde, — raconte Regnard en son *Voyage en Laponie* (II p. 32), — sait que les peuples les plus voisins du Septentrion ont toujours été adonnés à l'idolâtrie et à la magie : les Finlandais y ont excellé par-dessus tous les autres et on les disait aussi savants en cet art diabolique que s'ils avaient eu pour maîtres Zoroastre ou Circé.

Les Lapons peuvent arrêter un vaisseau au milieu de sa course, changer la face du ciel et le couvrir de nuages; mais ce qu'ils font le plus facilement, c'est de vendre le vent à ceux qui en ont besoin. Ils ont pour cela un mouchoir qu'ils nouent en trois endroits différents. S'il dénoue le premier, il excite un vent doux et supportable; s'il a besoin d'un plus fort, il dénoue le second et s'il vient à ouvrir le troisième, il excitera pour lors une tempête épouvantable[2].

Aujourd'hui encore les habitants de ce canton conservent leur vieille renommée :

On chasse ici le blaireau, — dit M. Graham (p. 66), — non seulement pour sa chair qui est très délicate, mais aussi pour sa fourrure, qu'on regarde comme un préservatif puissant con-

[1] Cf. Plin. VII 2 7; XXV 5 2; XXVIII 6 1; XXI 45 3. Cicero *de Divin.* I 58; II 33. Virg. *Æn.* VII 758. Horat. *Ep.* V 76; XVII 29; sur tout ceci, cf. *Marsi* dans Pauly-Wissowa.

[2] A toutes les époques et dans toutes les mers, les navigateurs ont vu de leurs yeux des cas de magie, rencontré des hommes ou des peuples magiciens et dénommé des îles ou des caps de l'Enchantement. Hérodote connait (par quelque périple de Carthage ou de Cyrène) des Nasamons dont tous étaient sorciers, γόητας ἅπαντας (II 33) et (par quelque périple milésien sans doute) des Neures de Scythie, tous loups-garous (IV 105).

A. Thevet (I p. 338) consacre un chapitre à l'île du golfe Persique, Tassiane, et à ses enchanteurs et magiciens; il a vu (I p. 239), dans l'île de Paros, l'endroit où fut englouti un magicien qui avait découvert « l'arche souterraine conduisant au trésor caché dès les temps que Minos commandait à ces isles ». Le P. Labat (I p. 500)

tre l'influence des mauvais esprits. Les jeunes gens portent souvent un morceau de cette peau sur leurs chapeaux; les femmes, et surtout celles qui sont mariées, en mettent sous leurs corsets pour se garantir, ainsi que leurs enfants, des enchantements, car on croit encore que les habitants des montagnes, les anciens Marses, près du lac Fucino, sont adonnés à la sorcellerie. Aucun cheval ne serait réputé en sûreté si sa bride ne portait aucun ornement de peau de blaireau. Les mulets et les ânes même sont également pourvus de ce charme puissant, qui acquiert une nouvelle force de la bénédiction annuelle de saint Antoine.

Les Marses ne sont pas un peuple maritime. Ils ont leur domaine dans les Apennins de l'intérieur, assez loin de la côte. Mais, vivant, comme leurs voisins, de leurs troupeaux, ils descendent chaque année, durant plusieurs mois, au bord de la mer, pour fuir la neige des Apennins et retrouver les pâturages d'hiver.

Déjà, aux temps du périple odysséen, il en était ainsi et je crois que les premiers navigateurs eurent, comme les montagnards actuels, leur Mont ou Cap de l'Enchantement, *Axour* ou *Anxour*. Car ce nom de lieu est antérieur aux temps grecs et romains ; il est, je crois, de même époque et de même famille que *Ai-aié* : au long de cette côte italienne, l'Epervière n'est point isolée; fille de Persé et sœur d'Aiètès, elle a toute une parenté, dont le poète odysséen fit ses père, mère, frères et sœurs.

a connu aux Antilles des nègres magiciens qui « faisoient pleuvoir juste sur l'enclos du couvent, en présence des Pères de la Martinique ». Cf. encore *le Victorial* p. 149 : « Lorsque les galères longeaient la côte en ramant, à deux mille environ de Malaga, la mer étant calme, le ciel serein, le mois de mai en son milieu, il s'éleva tout à coup un brouillard très épais qui enveloppa les galères dans une obscurité telle que, de l'une à l'autre, on ne se voyait plus. Quelques marins, qui avaient déjà été témoins de cela, dirent que les Maures produisaient de pareils effets au moyen de charmes, mais qu'il fallait faire tous ensemble le signe de la croix, en adressant à Dieu des prières pour qu'Il nous délivrât de ce sortilège qui disparaîtrait tout de suite. De fait, aussitôt que la prière fut dite,

*
* *

Aux navigateurs, qui, partis de Cume autrefois, de Naples aujourd'hui, voguent vers le Nord, la côte italienne présente jusqu'aux parages du Tibre et des monts Albains le même aspect et la même succession de cinq ou six promontoires dont les roches avançantes séparent des grèves marécageuses[1].

La première de ces grèves s'en va presque droite du cap Misène à l'avancée de Castel Volturno, à ce *Promontoire du Vautour*, où le Fleuve du Vautour, le *Vulturnus* des Anciens, le Volturno des Modernes, vient déboucher à la mer »[2]. Une seconde grève, plus courte, mais aussi droite, mène du Vautour au pied du Monte Massico, le *Massicus* ou *Massikos* des Anciens. Une troisième grève en demi-cercle, bien plus basse et plus marécageuse, avec le delta de l'ancien Liris (Garigliano), conduit au promontoire aigu, recourbé et très avancé dans la mer, que les Anciens nommaient Kaieta ou Caieta : nous disons Gaète ; les Hellènes se souvenaient que le premier nom de ce débarcadère était Aiété.

Plus basse encore et plus marécageuse, mince cordon de sables et de boues, une nouvelle grève, bordée de lagune et de marais, unit le cap de Gaète au cap de Terracine, que les Anciens nommaient aussi Axour. Puis, de Terracine à notre île de Circé, une nouvelle courbe de

le brouillard disparut. On se remit aux rames : incontinent, revint un autre brouillard comme le premier, et l'on refit la prière et il disparut subitement comme auparavant ».

[1] Pour cette personnification des promontoires, cf. Diod. Sic. V 60 : la Chersonnèse de Rhodes, disent certains, doit son nom à un roi indigène, du nom de Chersonnèsos.

[2] Cf. la Crète dans A. Thevet *Cosmographie* I p. 218 : « Il n'y a isle ny lieu de terre ferme, qui produise plus de faulcons et autres oiseaux de proye que fait Candie, lesquels font leurs nids, non sur des chesnes ou autres arbres, mais dans les rochers sur les montagnes ; c'est de là que les gentilshommes d'Italie recouvrent les sacres, aubuis, faulcons, gerfauts, tiercelets et laniers »...

boues, de sables et de dunes, couverte de maquis et forêts, sert de façade méridionale aux marais de la plaine Pontine. Enfin, de Circé à Astura, la façade occidentale de cette plaine est une autre courbe toute pareille de sables, de lagunes, de maquis et de bois. Cette île de l'Autour ou du Faucon, *Astura*, n'est en petit qu'une répétition de l'Ile de l'Épervière ; au devant de la côte basse, son piton rocheux est noyé dans le sable et l'alluvion : « Les ruines d'une forteresse, connue autrefois sous le nom de *Insula Astura*, sont réunies à la côte par un pont ; dans le N.-E. de la pointe, on voit l'embouchure de la rivière Astura, qui prend sa source dans les montagnes d'Albano », — disent les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 68).

Au delà du Faucon, la côte change un peu : elle est encore basse et sablonneuse avec de petites lagunes et de grands bois ; mais l'arrière-pays n'est plus une plaine ; les dernières pentes du Monte Cavo (monts Albains) s'approchent de la mer ; elles l'atteignent au promontoire de l'ancienne Antium, le Porto d'Anzio actuel[1] : une vue de côtes assez différente s'offre alors aux navigateurs.

Entre Porto d'Anzio et le Tibre, le pays est dominé par l'énorme masse volcanique des Monts Albains, dont les déjections en longues pentes, coulant jadis jusqu'à la mer, y tombèrent par une chute brusque, une falaise peu élevée, mais abrupte, sous laquelle les alluvions du Tibre et des torrents albains n'ont créé qu'un mince cordonnet de sables et de boues. Les villes primitives, Lavinium et Ardea, juchées sur cette falaise, furent des « villes

[1] Cf. A. Thevet *Cosmographie* II p. 735 : « Les habitants de la côte (Capo d'Anzio) sont presque tous pescheurs ou oyseleurs, jaçoit que le terran soit fort gras... Asture tout entourée d'eau tant de la mer que d'un fleuve de même nom... Mont Circelle, lequel semble tout entouré de l'eau de la mer et y a à présent un fort château qui a été souvent la retraite des Papes, lieu fort sain et chargé d'herbes médicinales ». Thevet ajoute que Fondi a été saccagée en 1534 par le corsaire Barberousse... Formies, ruinée par les Sarrasins en 856... Pouzzoles, prise par Barberousse : 800 esclaves.

hautes » à la mode homérique : au pied de leurs acropoles, elles eurent une plage, où l'on pouvait tirer les bateaux, tel le mouillage de Laurentum. Au point où la falaise est le plus proche de la mer, les indigènes installèrent leur port d'Antium, qui, pour les marines classiques, n'est pas un refuge, — Ἄντιον, ἀλίμενος καὶ αὐτὴ πόλις· ἵδρυται δ' ἐπὶ πέτραις, dit Strabon (V 3 5), — et qui, pour les marines modernes, n'est devenu abordable qu'après les travaux des papes : « Porto d'Anzio, nommé aussi Port d'Innocent XII, est formé par un môle qui s'étend à 230 mètres de la côte vers le Sud, point où il forme un coude de 100 mètres environ vers l'Est ; on travaille actuellement à le prolonger par un bras ou enrochement », — disent les *Instructions nautiques*. — Mais les barques primitives avaient fait de ce promontoire une station de piraterie : les gens d'Antium furent les premiers marins indigènes de cette côte.

Lavinium, Ardea, ce n'est pas en de telles « villes hautes » que les thalassocrates étrangers s'installent : des bouches du Tibre au Faucon, les seuls indigènes pouvaient avoir leurs établissements. Entre le Faucon, *Astura*, et le Vautour, *Vulturnus*, au contraire, les marines étrangères trouvaient leurs sites favoris d'entrepôts ou de reposoirs, sur ces pointes avançantes ou ces îles parasitaires dont l'Épervière nous offre le meilleur type. Faucon, Epervière, Vautour, *Astura, Circei, Vulturnus*, ces noms de lieux nous sont expliqués par la quantité d'oiseaux de proie dont parlaient encore les voyageurs récents. La forêt giboyeuse, les lagunes et le Marais peuplés d'oiseaux d'eau, la mer poissonneuse (cette côte durant l'antiquité eut ses guettes et pêcheries de thon ; elle a encore ses Routes des Pêcheurs) offraient aux faucons, vautours, éperviers et aigles marins une abondante nourriture, et les terriens n'en venaient pas déranger les nids sur ces promontoires abrupts, dans ces îlots déserts. Le poème odysséen nous permet de reporter cette onomastique jusqu'aux premiers

thalassocrates : l'Ile de l'Épervière était déjà pour les Phéniciens *Ai-aié* ; la famille homérique de Circé nous rend les autres oiseaux de proie, qui donnèrent leur nom aux promontoires du voisinage.

Circé est fille du Soleil, qui éclaire les humains, et de Persé, que l'Océan enfanta :

ἄμφω δ' ἐκγεγάτην φαεσιμβρότου Ἠελίοιο
μητρός τ' ἐκ Πέρσης, τὴν Ὠκεανὸς τέκε παῖδα.

La parenté de Circé et du Soleil n'est pas surprenante : l'épervier, *hierax* ou *kirkos*, est l'oiseau, le messager d'Apollon, Ἀπόλλωνος ταχὺς ἄγγελος... La parenté de Circé avec Persé serait aussi facile à expliquer si nous comprenions ce mot étranger, *Persé*, qui n'offre en grec aucun sens. Dans l'Écriture, *peres* ou *pers'a* désigne une sorte d'oiseau de proie, dans lequel les commentateurs reconnaissent l'aigle ou vautour de mer, *haliæetus ossifragus* : « L'aigle de mer, *haliæetus*, naît du croisement de plusieurs espèces d'aigles et il donne naissance aux petits vautours, *e quibus vultures progenerantur minores* », — dit Pline (X 3 6).

Je crois que les deux mots *Persé-Vulturnus* doivent être mis dans le même rapport que *Aié-Kirké* : doublet gréco-sémitique ici ; doublet latino-sémitique là. Et les deux noms *Kaieta-Aiètès* sont dans le même rapport. Le premier nom du promontoire Kaieta fut, nous disent les Anciens, *Aiété*, Αἰήτην τὸν νῦν Καιήτην προσαγορευόμενον. Ce nom *Aiété* se présente avec un *facies* grec : c'est ἀετός, αἰετός, αἰητός, l'*aigle*. Pour *Kaieta*, les indigènes se souvinrent toujours que ce mot étranger leur avait été apporté par les thalassocrates ; mais on ne savait plus au juste auquel on en était redevable. Les Grecs, cherchant une étymologie, trouvèrent un mot dialectal de Laconie, *kaieta*, qui signifie le *trou*, le *creux* : sur cette côte rocheuse, trouée de grottes, *kaieta* ne leur sembla pas déplacé, τὰ γὰρ κοῖλα πάντα καιέτας οἱ Λάκωνες προσαγορεύουσιν (Strabon V 3 6). Cette étymologie laconienne, — comment expliquer la présence des Laconiens en cet endroit ? — parut inaccep-

table à d'autres qui firent de Kaieta un personnage de la légende, une nourrice d'Énée, et l'*Énéide* popularisa cette explication. Le *Lévitique* catalogue un certain oiseau *k. a. t* parmi les oiseaux impurs, à côté du *nis*, qui nous a donné le *nisos* de la légende mégarienne et les *nosim* de la côte sarde, à côté du *s. l. k*, qui nous a donné les *solkoi* ou *solchoi* de la même côte sarde, à côté du *k. ou. x*, qui nous a donné le *kèoux* ou *kèx* de notre texte odysséen, à côté de l'*aié*, qui devint *kirké* sur cette même côte italienne, à côté de l'*anap'a* que nous avons cru retrouver dans l'*anopaia* odysséenne, à côté du *p. r. s* enfin que nous venons de loger chez le Vautour[1]. Ce *k. a. t* est un oiseau de proie qui vit au désert. Les Septante et les commentateurs hésitent en leurs traductions. Je crois que les Hellènes transcrivirent en *Kaieta* et traduisirent en *Aiétès* l'original sémitique *k. a. t.*

Ile de l'Autour, *Astura*, île de l'Épervière, *Aié-Kirké*, cap de l'Aigle, *Kaieta-Aiétès*, cap du Vautour, *Persé-Vulturnus* : les noms de cette côte rentreraient dans la même famille onomastique, et, grâce à l'*Odyssée*, nous pouvons retrouver près des noms grecs et romains le premier vocable sémitique ; pour Astura, seulement, rien ne nous indique le nom primitif.

Mais dans les intervalles de ces différents caps ou îles des Oiseaux, la côte italienne nous offre encore deux autres promontoires : le cap de Terracine et le promontoire du Massique. Or, pour le cap de Terracine, la tradition nous a conservé aussi un doublet. Car *Terracina*, disent les Anciens, s'appelait d'abord *Anxour* ou plus exactement *Axour, Axor*, Ἄξωρ. Les Hellènes firent un beau calembour pour expliquer ce dernier mot : *Axour*, ἄνευ ξυροῦ. Ce n'est pas autrement qu'ils voulurent expliquer aussi *Terracina* par τραχεινή, *la rocheuse*. Je crois

[1] Cf. *Les Phéniciens et l'Odyssée* I p. 437-439 et II p. 422. Pour ce qui va suivre, cf. H. Lewy *Semit. Fremdw.* s. v.

que ni l'un ni l'autre de ces vocables n'a rien à faire avec la langue grecque.

Pour *Terrakina*, j'inclinerais à n'y voir qu'un nom étrusque ou indigène de la même forme que *Tarquiniæ, Tarquinus*, etc. Quant à *axour*, toutes les langues sémitiques possèdent la racine *a. x. r*, avec la signification de *lier, enchaîner : axour*, dans l'Écriture, est la *geôle*, la *prison*. *Axour* serait donc l'équivalent du latin *claustra* : un peu au Nord de Circé, sur la plage occidentale de cette même région pontine, les Romains avaient une station qu'ils nommaient, *Clostra Romana*.

Mais du sens propre de *enchaîner, lier*, les Sémites ont dérivé, comme la plupart des peuples, le sens de *lier par des enchantements, fasciner* (*fascio*, lier, enchaîner ; *fascino*, enchanter), *ensorceler*. Pour ce dernier sens, les Hébreux recourent plus volontiers à la racine *h. b. r*, qui est l'exact synonyme de *a. x. r* ; mais d'autres Sémites emploient *a. x. r*. Le Roc de la Prison, *Axour-Clostra*, pourrait donc être aussi le Cap de l'Enchantement : je crois que, dans son modèle, le poète trouva le mot en cette double acception ; c'est pourquoi il fit *enfermer* les compagnons d'Ulysse par l'*enchanteresse*. Circé les *enferme*, ἔεργνυ : il faudra qu'Ulysse les *délie*, et Circé les enchante par ses drogues, ἔθελξεν, surtout par ses *mélanges*. Car elle *mêle* à la nourriture des drogues funestes, ἀνέμισγε δὲ σίτῳ φάρμακα λυγρά, et elle fabrique, avec du vin, du miel, de la farine et du fromage, une boisson *mélangée*, un *kykéon* pernicieux. Les Hébreux connaissent aussi des *mélanges* de vin, de miel et d'autres condiments, et, comme les Hellènes ont tiré, de leur verbe κυκάω, *mélanger, brouiller*, le nom de leur *kykéon*, les Hébreux ont tiré du verbe *m.ss.k, mélanger, mêler*, leur substantif *m.ss.k*, que l'Écriture vocalise *messek*, mais dont la vocalisation primitive était *massik*. Le *massik* est une sorte de « vin mélangé » (de drogues ou de parfum), un vermouth : *Massikus* ou *Massikos*, Μάσσικος, est le nom de notre dernier promontoire italien.

*
* *

Il me semble facile de rétablir, sous les enjolivements des aventures, la réalité historique de cette description : aux temps où Hypérie, au bord de la Vaste Campagne et de la Cyclopie, était la station des navigateurs étrangers, l'Ile de Circé tenait le même rôle au bord de la région pontine et du pays albain, dans ce qui devint ensuite le pays du Latium et de Rome.

Depuis le promontoire de Terracine, où les monts Lepini touchent la mer, jusqu'au promontoire de Civita-Vecchia, où les montagnes et collines étrusques plongent sur la côte leurs dernières avancées, les bouches du Tibre au Nord et les marais Pontins au Sud font de tout ce rivage comme un front de delta. Les besoins de Rome aux temps historiques firent ouvrir en pleines bouches du Tibre, sur le fleuve même, le port artificiel d'Ostie : créé par la volonté humaine et contre toutes les lois naturelles, ce port n'eut qu'une durée éphémère ; encore sa création suppose-t-elle les ressources d'un empire universel comme l'était celui de la Rome impériale. Les véritables ports en ce delta latin, comme dans les autres deltas méditerranéens, ne peuvent être qu'en dehors des plages boueuses, à droite ou à gauche du fleuve et de ses alluvions, sur les roches des premières pentes montagneuses : Rome, à travers l'histoire, eut toujours ses embarcadères naturels soit au promontoire des Monts Lepini, à Terracine, soit au rebord du plateau étrusque, à Civita-Vecchia aujourd'hui, à Cære-Agylla durant les premiers siècles.

C'est à Civita-Vecchia, sur les rochers du Nord, que nos marines venues du Nord, de Livourne, de Gênes ou de Marseille, abordent le delta. Si jamais les marines et le commerce vinrent du Sud, c'est aux roches du Sud, à Terracine, que s'installa le grand emporium : au temps de Strabon, il en est ainsi et la *Via Appia* vers Terracine tient pour la Rome impériale le rôle que le chemin de fer

vers Civita-Vecchia tenait et tient encore pour la Rome papale et la Rome piémontaise. Plus haut que l'antiquité romaine, le front de la plaine Pontine offrait aux premières thalassocraties les îlots parasitaires du Faucon et de l'Épervière, Astura et Circé, qui semblent disposés par la nature pour le service des navigateurs étrangers, commerçants ou pirates ou tous les deux ensemble. Le Faucon pourtant n'est qu'une aiguille de roche sans ressources et sans étendue. L'Épervière, seule, peut offrir les conditions de sécurité et de ravitaillement que ces thalassocrates cherchent en un bon mouillage ; sa haute guette s'aperçoit de loin, surveille la terre et la mer ; son mouillage, bien clos et pourtant déserté des indigènes, n'a rien à craindre de leur voisinage ; ses plages de sable, où l'on tire le vaisseau et où l'équipage se repose en un confortable campement, ses fontaines et ses cavernes, son gibier et ses forêts font de cette île « aux deux rives », mieux encore que de l'île de Calypso, un paradis marin, un poste de séjour et d'hivernage, un lieu de repos et de bombance. On peut, toute une année, y manger, boire et dormir sans crainte du lendemain. On tire le vaisseau à la grève. On remise les agrès et les marchandises dans quelque grotte. Le petit fleuve, les lagunes, le maquis, les forêts et les marécages établissent comme un fossé et un rempart contre la terre ferme ; les vaisseaux, magasins et campement sont à l'abri de toute surprise.

Il est pourtant facile de commercer avec les indigènes : à douze ou quinze kilomètres, au pied des montagnes continentales, non loin du Cap de l'Enchantement, le sanctuaire de Féronia est, grâce à ses sources abondantes et grâce à la trêve sacrée de la déesse, le lieu de foires et de marchés, où se rencontrent marins et montagnards : ce sont les mêmes panégyries, la même affluence de dévots et de marchands, la même rencontre d'indigènes et d'étrangers qu'auprès d'un autre sanctuaire de la même déesse, sur les frontières de l'Etrurie continentale. Là, au

pied du Soracte, « les habitants des cités voisines accouraient en foule aux fêtes de la déesse, les uns par motif de piété, les autres par motif d'intérêt ; commerçants, artisans, agriculteurs y tenaient les marchés les plus animés de toute l'Italie[1] ». Le marché de Terracine remplace aujourd'hui ces antiques foires de Féronia.

Terracine, sur le bord de la mer, ne put être fondée qu'après la disparition des pirates. Avant cette fondation, c'est à l'écart de la mer, autour des sources et du sanctuaire de Féronia, que devaient descendre, non seulement les Volsques, pâtres et agriculteurs des Monts Lepini, mais encore les habitants de la vallée du Liris, Latins, Herniques et Aurunces, et les montagnards des Apennins, Sabins, Èques, Marses, Caracènes, Hirpins, etc. C'est à l'île de Circé que débarquent les étrangers avec leurs manufactures et leur camelote. De là, montent les caravanes étrangères vers le sanctuaire de Féronia, où le marché s'installe sous la protection des dieux. Ce sanctuaire est dans une situation analogue aux grands temples de la vieille Grèce, Olympie, Delphes, Eleusis, Héraion d'Argos, Hyakinthion d'Amyclées, etc., — tous à une étape, courte ou longue, des débarcadères maritimes, au point de rencontre des caravanes étrangères et des foules indigènes : le périple original avait donc décrit ce sanctuaire avec autant de détails que le débarcadère lui-même.

*
* *

Lundi 13 mai 1901. — A travers la Campagne romaine, au long des aqueducs brisés, le train nous emmène sans

[1] Dion. Hal. III 32 : εἰς τὸ ἱερὸν τοῦτο συνήεσαν ἐκ τῶν περιοίκων πόλεων κατὰ τὰς ἀποδεδειγμένας ἑορτάς, πολλοὶ μὲν εὐχὰς ἀποδιδόντες καὶ θυσίας τῇ θεῷ, πολλοὶ δὲ χρηματιούμενοι διὰ τὴν πανήγυριν ἔμποροί τε καὶ χειροτέχναι καὶ γεωργοί, ἀγοραί τε αὐτόθι λαμπρόταται τῶν ἐν ἄλλοις τισὶ τόποις τῆς Ἰταλίας ἀγομένων ἐγίγνοντο. Cf. Tit. Liv. I 30 5.

hâte de Rome à Terracine. La ligne ferrée, après la traversée toute droite de la Campagne déserte, atteint le pied des monts Albains qu'elle gravit péniblement, en creusant tunnels et tranchées dans la roche compacte ou dans les terres noires du volcan. A mi-pente, jusqu'à Velletri, en un demi-cercle presque régulier, le rail contourne la grande butte volcanique, dont la tête, chargée de forêts et de villes, se perd dans un brouillard épais et dont les pentes, chargées de vignobles et de maquis, dévalent à la mer resplendissante, grande plaque d'étain bruni, où dorment deux barques immobiles. Velletri, assise « entre deux monts », entre la butte volcanique des monts Albains et la chaîne calcaire des monts Lepini, garde la trouée, où confluent les routes du bas pays albain et de la région pontine qui gagnent les vallées de l'intérieur.

De Velletri, le chemin de fer redescend vers Terracine en suivant presque le tracé de l'ancienne *Via Appia*. Tout le long de la descente, durant soixante kilomètres, c'est la même vue de pays, le même contraste entre l'étendue verdoyante des marais Pontins, à droite, et la muraille abrupte des monts Lepini, à gauche.

A droite, les marais déploient jusqu'à l'horizon leur morne immensité de maquis, de cours d'eau, de flaques luisantes ou fleuries et leurs bouquets d'arbres isolés. Au fond, une ligne de noires forêts cache la vue de la mer ; mais la longue et raide échine du Monte Circeo se détache au-dessus de la brousse et des arbres, en plein ciel, et figure une île véritable. Toute cette étendue semble déserte : pas un village, pas une maison ; au long de la voie seulement, quelques *gourbis*, quelques bandes de cochons noirs et quelques enclos de légumes ou de céréales. Sur les ronds de pierres brutes ou de dalles antiques, qui leur servent de fondations, les *gourbis* ne sont que des cônes de branchages, de mottes et de paillis, dont un revêtement de chaume ou de roseaux complète la couverture. Les petits enclos de légumes ou de blé sont épars

tout autour, au milieu des terres noires, au bord des sources qui, partout, sourdent, bouillonnent, tournoient et s'épandent parmi les roseaux et les fleurs.

A gauche de la voie ferrée, un court glacis de roches calcaires, de petites collines rondes et nues, de fourrés et d'olivettes, supporte la haute muraille des monts Lepini qui surgissent à pic et, d'un seul jet, montent à 400 et 500 mètres : leur façade abrupte, véritable front de forteresse, s'allonge jusqu'à Terracine, tout droit, du Nord au Sud. Ces 400 mètres de roches trouées de cavernes n'offrent que de loin en loin un escalier naturel ou les lacets d'une route taillée de main d'homme, pour gagner les villes qui perchent au sommet, parmi les arbres. Depuis la plus vieille antiquité, bien avant les temps romains, Cora, Norba, Ulubræ, Sétia ont juché leurs murs cyclopéens au haut de cette falaise, dont leurs remparts tourelés continuent encore la montée dans le ciel : ces villes indigènes, fuyant les pirates de la plage, les fièvres et les fauves du marais, surveillaient et surveillent encore la mer lointaine et les troupeaux ou les cultures du bas pays.

En un seul endroit, cette falaise des Volsques présente une double porte aux deux côtés d'une colline qui se dresse, isolée comme une île, au devant des monts et conduit à un petit val intérieur, où s'est bâtie l'antique Privernum, la moderne Piperno : de là, par des cluses et des cols assez larges, les routes traversent la chaîne des Lepini et vont aboutir là-haut à la vallée du Trérus, aux pays des Herniques et des Marses. Le chemin de fer contourne la colline, entre par une porte dans le val de Privernum et en ressort par l'autre, pour revenir au Marais et reprendre la descente vers Terracine.

La même vue de pays continue de défiler. A droite seulement, les sources deviennent de plus en plus nombreuses et de plus en plus abondantes ; leurs tourbillons confluent en deux petits fleuves, l'Ufente et l'Amaseno,

qui bordent la voie ; plus verdoyant, plus fleuri, mieux peuplé de *gourbis* et de cochons noirs, le Marais a quelques troupeaux de bœufs, quelques maisons de pierre, moulins ou stations de poste qui bordent l'ancienne route pontificale des diligences. A gauche, de même, les monts Lepini moins abrupts ont à leur pied un plus large glacis d'olivettes, de vignes, de cultures ; entre leurs promontoires mieux détachés, se creusent quelques vallons. La voie ferrée coupe le plus large et le plus profond qui sépare, de la Punta terrestre di Leano, le promontoire marin de Terracine. C'est le Val de San Benedetto, avec l'ancien sanctuaire de Féronia. A la station de Terracine, la voie ferrée aboutit au bord de la mer.

Nous quittons le chemin de fer. Une petite pluie fine, presque fondue en un brouillard, noie la plaine et la mer dans son épaisse buée. Tout le jour, cette buée et cette pluie vont nous accompagner sur la route du Monte Circeo. Entre Terracine et le Mont, la route sépare de la plage courbée une bande de terres noires et de verdures aquatiques : 14 ou 15 kilomètres de marécages, de fleuves et de canaux. Des ponts de bois ou de barques sont établis sur ces fossés d'eau vaseuse. D'anciennes tours de guette jalonnent la plage, où les corsaires de Tunis et d'Alger, il y a soixante ans à peine, venaient faire leurs rafles de « grandes et belles » chrétiennes, καλή τε μεγάλη τε, pour les harems barbaresques. Puis on entre en un terrain sablonneux, tout couvert d'arbustes, la *Macchia del Piano*, *maquis* de genêts, de lentisques, de pins rabougris, de genévriers et d'*atriplex halimus* : voici le *molu* tout semblable à celui que j'ai décrit plus haut et que nous essayons d'arracher ; il nous est impossible d'en avoir la moindre racine ; toutes les pousses nous cassent dans la main au ras du sol.

Nous atteignons enfin la forêt de grands arbres, de chênes-lièges, de beaux chênes blancs et verts, d'ormes et de pins, qui s'étend au pied des roches du Monte Circeo,

Selva di Terracina et *Bosco San Felice*. En cette grande forêt, aux arbres vigoureux, trouée de clairières et d'essarts, — de *lestras*, — des *gourbis* clairsemés dressent leurs cônes de roseaux et de branchages sur leurs socles de pierre. Des équipes de bûcherons, des bandes de cochons noirs, quelques troupeaux de bœufs et de moutons longent le chemin. Le chien de notre cocher fait lever un renard, qui file presque entre les jambes des chevaux : « C'est un bon pays de chasse », affirme le cocher. On y trouverait encore les loups et les fauves de Féronia-Circé.

Devant nous, tout au bout de la « large route », au-dessus des arbres, le Monte Circeo profile son échine insulaire, où pointent, comme deux vertèbres aiguës, le pic du Sémaphore (446 mètres) et la Guette plus élevée (541 mètres) : la *garde*, σκοπιή, et l'*observatoire*, περιωπή, du poète.

Un pont de bois traverse le Rio Torto, qui sépare de la forêt et des sables les roches et les vignes du Monte Circeo. Le bourg de San Felice est bâti à mi-pente, sur la façade orientale qui regarde Terracine. C'est toujours la même disposition des capitales insulaires. Cette Ile de Circé, possédée aujourd'hui par les terriens, a son bourg principal sur la côte du détroit (car le Marais est un détroit véritable entre l'île et le continent) ; quand elle était fréquentée jadis par les peuples de la mer, elle avait sa grande ville sur la façade opposée qui regarde le large.

On dit que, du sommet du Monte Circeo, on a sur la mer et sur la terre une vue sans borne, quand le temps est beau. Aujourd'hui la buée pluvieuse arrête les regards à quelques pas.

Il faudrait, pour séjourner, trouver un logis en ce bourg misérable de San Felice et obtenir des autorités militaires et navales la permission d'explorer, du haut en bas et sur tout le pourtour terrestre et marin, le domaine insulaire de la déesse... Les autorités ont été promptes à nous refuser la permission et le séjour.

Nous revenons sur la terre ferme, aux ruines de Féronia. Nous avons traversé à nouveau la *Selva di Terracina* et la *Macchia di Piano*, repris la route et les ponts qui ramènent à Terracine. Puis, de Terracine, nous avons remonté l'ancienne *Via Appia*, au long du canal pontifical, chargé de barques et d'écumes. Sous un dôme de chênes et d'ormes, à travers le Val de San Benedetto, ἱερὰς ἀνὰ βήσσας, nous sommes venus à la Punta di Leano, qui brusquement surgit du Marais : voici dans les arbres l'*Aqua Feronia*, dont les bouillons sourdent à la lisière du rocher, sur le pied le plus extrême de la Punta.

De grosses pierres polies, anciennes assises du temple, et une troupe de cochons noirs marquent la place du sanctuaire antique. Ces sources ont toujours eu leur grande utilité. Elles font aujourd'hui tourner un moulin. Elles alimentaient au Moyen-Age une forteresse dont le donjon et les tours en ruines couronnent encore les dernières roches de la Punta : ce lieu découvert, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ, qui domine le Marais et ses hautes verdures, pouvait surveiller toute la plaine et le débarquement des peuples de la mer. Durant la première antiquité, les alluvions du marais avaient-elles déjà repoussé aussi loin le front des plages ? il est possible que la courbure du rivage n'allât pas encore de l'île du Circeo au promontoire de Terracine, mais que ce dernier fût entouré d'eaux ou de basfonds : entre lui et la Punta di Leano se creusait peut-être un golfe marécageux. Les sources de Féronia, plus voisines alors de la plage, devaient avoir une plus grande renommée parmi les gens de mer, de qui le sanctuaire ne pouvait pas non plus être inconnu.

Mais tel même qu'il est aujourd'hui, on imagine en ce site de Féronia l'ancien afflux des indigènes et des marins, qui se rencontraient ici, à l'abri de la trêve sacrée. Les montagnards, descendus sur leurs ânes par la trouée de Privernum, n'entraient pas dans le Marais, où les coups de main des brigands et la dent des fauves étaient toujours

à redouter ; ils restaient aussi à bonne distance de la plage, où les rafles et razzias des peuples de la mer avaient tôt fait de changer un homme libre en esclave. Les marins étrangers, montés de leur campement insulaire, restaient de même à la porte des monts, en ce lieu découvert où l'on n'avait à craindre aucune surprise des indigènes. Terracine alors n'était qu'une roche déserte, dangereuse tout à la fois aux terriens, qui pouvaient y tomber dans une embuscade des gens de mer, et aux marins, qui n'y auraient séjourné que sous la menace perpétuelle des montagnards. Aujourd'hui, les églises et les boutiques de Terracine ont dépeuplé le sanctuaire de Féronia : les seuls cochons noirs sont encore fidèles à la source sacrée et à ces pierres vénérables.

*
* *

Dimanche 11 août 1912. — Ma visite trop rapide de 1901 m'avait laissé le regret d'avoir si mal exploré le rocher du Circeo : mon séjour avait été assez brusquement interrompu ; la police soupçonnait en moi, sous l'homérisant, un espion de la marine française... Je reviens avec tous les permis des autorités civiles et militaires[1].

Rien n'est encore transformé depuis 1901 ; mais tout est en voie de changement dans ce royaume de Circé et dans le pays d'alentour : Campagne romaine et Marais pontins deviennent des terres de cultures et de peuplement, une sorte de colonie intérieure, où le montagnard de l'Apennin fait la même besogne héroïque de reconquête que le Sicilien en notre Tunisie ou le Valencien en notre province d'Oran. La besogne progresse à vue d'œil, dans le haut du Marais surtout, au pied des monts Albains et sous la falaise des monts Volsques. Les défrichements et asséche-

[1] Dans les deux excursions d'août et septembre 1912, mon ami Fr. Boissonnas m'accompagnait.

ments s'élargissent autour des *gourbis*, et les plantations de vignes et d'oliviers, autour de maisons de pierre. Les étendues d'herbes sèches, d'eaux croupies et de verdures pourrissantes sont encore très vastes. Mais elles se restreignent de jour en jour et si, durant l'antiquité et le Moyen-Age, le régime de la grande propriété, les *latifundia* ruinèrent ce pays en expulsant le petit propriétaire, ce même régime pourrait bien être aujourd'hui le meilleur organe de renaissance, en permettant les travaux extensifs et systématiques, l'emploi des machines et les entreprises à gros capital.

Aux milliers de bras de la petite culture qui, jadis, à l'époque archaïque, avaient assaini et fertilisé ces terres rebelles, les grands propriétaires d'aujourd'hui peuvent substituer les milliers de chevaux-vapeur et voici que, du dehors, les malheurs des temps ou les jeux de la politique ramènent quelques-uns des étrangers qui fréquentaient ces rivages aux temps odysséens. De Sicile, le tremblement de terre, qui ruina Messine (décembre 1908), a jeté ici plusieurs centaines de familles, secourues par le « Fonds de la Reine Hélène ». De Libye, comment sont venus, depuis les entreprises guerrières en Tripolitaine, ces nègres, mulâtres et blancs métissés, qui font office de gardes-voies ou d'hommes de peine aux stations du Marais les plus infestées encore de *malaria*?

La muraille dénudée, écorchée à vif, de la montagne des Volsques érige toujours en plein ciel, sur ses calcaires éblouissants, les remparts et les maisons pressées de ses vieilles villes hautes, vers lesquelles montent quelques routes en lacets ou des sentes en glissoir. Si l'on avait un document précis sur l'histoire quotidienne de ces villes durant les onze ou douze siècles (700-1840) où la piraterie sarrazine, puis barbaresque, en vint battre le pied, nous reverrions sans peine ce que fut cette vie au II[e] millénaire avant notre ère. A la fin de notre XVIII[e] siècle, Cori, Norma, Sermonetta et Sezze auraient pu nous dire les alarmes de

Cora, de Norba, d'Ulubræ et de Setia quelque cent générations auparavant : naguère comme jadis, les citadins de ces villes-perchoirs ne s'aventuraient dans leurs champs et pâtures du bas que pour quelques journées à l'époque des semailles, de la récolte et de la tonte ou de la chasse ; les terres de la plaine humide étaient abandonnées aux troupeaux demi-sauvages, au gibier d'eau et de forêt, aux fauves de toute taille.

Les neuf dixièmes de ces terres sont encore à reconquérir. Ninfa, la cité du haut Moyen-Age, mire toujours son enceinte de tours et de remparts à créneaux, les ruines de ses maisons et le clocher de son église dans les flaques et les courants de sources endormies ou jaillissantes. Ici, commencent les cinquante kilomètres de marécage fleuri que la voie va longer jusqu'à Terracine. D'ici, nous commençons d'apercevoir le Monte Circeo : son échine aux deux vertèbres barre l'horizon du Sud.

De Ninfa à Terracine, des milliers d'hectares ont été reconquis à chaque flanc de la voie ferrée, de l'ancienne voie Appia et du canal des Papes, sur le Marais du bas et sur les éboulis du haut. De beaux maïs encore verts alternent à droite avec des chaumes moissonnés et des roseaux que l'on brûle sur pied pour préparer le champ du prochain labourage : partout, des feux ou des fumées courent sur les plaques de terres charbonneuses et sur les flaques d'eaux luisantes et tournoyantes. A gauche, olivettes, vignobles et figuiers ont pris possession des dernières pentes caillouteuses. Les grands bœufs gris aux cornes en lyre et les moutons semblent remplacer de jour en jour les troupes de cochons noirs, que le défrichement relègue dans la large zone de brousse et de forêt, qui subsiste au long de la plage marine. Ces chers animaux de Circé ont beaucoup diminué en nombre et en hardiesse : on ne les voit plus accourir aux stations, frétillants et grognants, avec la foule des *cavalcatores* armés de la pique, des femmes chargées de roseaux ou de paniers et des

enfants presque nus, qui venaient voir passer le train. Que restera-t-il dans vingt ans du paysage odysséen que mes yeux ont encore vu, voici dix ans à peine, en ce coin de désert aquatique ?... Mais, à voir sourdre partout les sources claires et les bouches d'eaux sulfureuses qui, mêlant leurs apports, forment de lents ruisseaux laiteux et empuantissent leur parcours, on imagine sans peine que tout rentrerait sous la reconquête de « l'hydre », si l'homme arrêtait de quelques mois seulement son effort.

L'échine du Circeo grandit à l'horizon, avec sa double pointe vers le ciel et ses deux franches tombées dans la mer. Une comparaison s'impose à nos yeux, qui, voici quelques jours à peine, contemplaient l'échine toute pareille de Gibraltar. Au flanc de la côte italienne, cette île du Circeo, aussi étroite, est moins allongée (5 kilomètres) que l'île espagnole (7 ou 8 kilomètres), et elle est emmanchée tout différemment à la terre. Mais deux photographies de ces promontoires pourraient, semble-t-il, se superposer presque exactement... Les Anglais ont occupé Gibraltar du jour où ils ont voulu régner sur le détroit atlantique : si l'on veut mesurer la renommée que le Roc de l'Épervière put avoir dans la bouche des marins de Tyr et de Sidon, aux XII^e^ et XI^e^ siècles avant notre ère, — au temps où les Phéniciens, maîtres de Malte, d'Utique et de Cadix, régnaient sur toute la Mer de l'Occident, — il suffit de songer au renom du « vieux Gib » dans les discours et les écrits de la gent britannique. Gibraltar est le refuge et la relâche de ces étrangers, leur entrepôt et leur forteresse, leur guette surtout et leur observatoire, *Signal Rock* ; les deux mots « guette », *skopié*, et « observatoire », *periopé*, dominent la description odysséenne, comme les deux pitons du Circeo, couronnés de nuages légers et de brumes en écharpe, dominent l'horizon sur l'autre rivage de ces Marais pontins. Car, entre le Mont et la terre ferme, les Marais forment vraiment un golfe de terres coulantes et d'eaux croupies, qui, pour le commerce et les

relations d'autrefois, tenait le même rôle qu'aujourd'hui le golfe d'Algésiras entre le *Rock* des étrangers et la côte des indigènes.

De là-bas, les Anglais du XI^e^ siècle avant notre ère devaient, à cette saison de la récolte, apercevoir ces feux de chaumes et ces fumées de roseaux qui nous entourent aujourd'hui : c'est aussi la première vision qu'Ulysse a du haut de la Guette et peut-être ne spécifierait-il pas en ses *Récits* que la maison de Circé la déesse était de pierre, si le poète n'avait pas trouvé dans son modèle les huttes de pieux, de branchages, de chaumes et de roseaux, — les « ruches » primitives, — où vivent encore les gens du commun.

Ces *gourbis* multipliés bordent les deux voies ferrée et appienne, partout où les défrichements ont pris leur extension. Ils commencent d'approcher cette source sacrée de Féronia où je n'ai vu, il y a dix ans, qu'une troupe de cochons esseulés auprès de deux pierres antiques.

De Terracine au Monte Circeo, la plus légère voiture et les petits chevaux, le plus alertement excités par les essaims d'énormes taons, ne peuvent aller que lentement sur les quinze kilomètres de la route sablonneuse, et sur les fragiles ponts de bois qui enjambent six ou sept fosses, nappes, rivières et décharges marécageuses. Les défricheurs ont transformé la dune maritime en vignoble et le bord du marais en champs de tomates. La forêt et le maquis ont dû leur quitter la plage, jusqu'à la Torre Badina, la première des anciennes tours de guette contre les pirates : auprès d'elle, s'entassent aujourd'hui des monceaux de charbon et de bois de chauffage et viennent s'échouer les barques et bateaux qui emmèneront ce combustible aux cuisinières de Naples et de Sorrente.

Quelques grands chênes « à panache », quelques beaux pins « au long fût », un olivier centenaire, un bouquet de chênes-lièges subsistent seulement au milieu des chaumes brûlés, des pailles encore brûlant, des jardins de

tournesols, des champs de tomates et des vignes, aux feuilles larges comme des plats, aux pousses hautes comme des hommes. Le large canal d'eaux boueuses et fétides, qui continue de longer la route, rappelle ce que cette côte était hier encore et ce qu'elle pourrait redevenir demain.

Nous atteignons, au dernier tiers de la route, la Torre Olevola, son petit port de sables, son petit fleuve de boues, ses roseaux où dorment quelques barques noires : le bateau d'Ulysse dormit ainsi tout un hiver sur une autre plage du Mont.

Les paysans de San Felice, descendus de leur bourg emmuré poussent leurs défrichements à la rencontre des défricheurs venus de Terracine. On ne voit dans les champs que tomates sur pied, tomates en paniers, tomates sur les chars que traînent de grands bœufs « à lyre », ἕλικες βόες, tomates cuisant et se réduisant en épaisse confiture dans les chaudrons que lèchent de grands feux autour des *gourbis*. Ce n'est plus ici la plage du *molu*, de la « salade », que connut Ulysse : c'est la plage de la tomate.

Nous arrivons au pied de la montagne insulaire et au fossé du *Rio Torto*, qui, d'une mer à l'autre, ou presque, fait toujours une île de ce Monte Circeo ; les terrasses de vignes en escaladent les toutes premières pentes, jusqu'aux remparts fermés et à la porte bien défendue de San Felice. Les créneaux des remparts et la herse de la porte ont disparu. Mais une haute tour massive à machicoulis, — la guette, — et un vieux château à *loggia*, — le donjon, — émergent toujours du troupeau des cases de pierre et de leurs murs assez épais pour défier les béliers et l'incendie de l'assaillant. La porte s'ouvre sous sa voûte profonde, entre les deux bancs de « pierres polies » où les vieillards passent leurs journées à jaser comme des cigales et leurs soirs à concilier les litiges, — tels Nélée et Nestor devant la porte de leur Pylos.

A l'intérieur, les machicoulis de la tour de guette et la *loggia* du vieux château miséreux dominent une *piazetta*

rectangulaire, qui entoure, de ses dalles et de ses bancs de pierre, une fontaine aux bassins rongés. Une quarantaine de cases sordides, la plupart sans vitres, sans cadres même aux fenêtres, et qui tiennent plus de l'étable que de la maison, en occupent les côtés : là-dedans, nous trouvons un grouillement de soirée dominicale (c'est dimanche aujourd'hui et fête de San Lorenzo) ; hommes mi-vêtus ou la veste sur le bras, femmes durement enceintes, la cruche ou le panier de tomates sur la tête, enfants crieurs, chiens hurleurs s'agitent et se chamaillent en une atmosphère de friture, de lait aigri, de crasse et d'humanité fauve, que traverse un gras curé, luisant de soutane et de peau : à grands coups de maillet, les vignerons préparent, au seuil des caves, les cuves, futailles, hottes et vaisselles de la prochaine vendange.

L'auberge ? — Il n'y en a plus. — Le restaurant ? — Il n'y en a plus. — Le café ? — Il n'y en a plus...

Une pauvre veuve nous accueille, en une chambre voûtée, aux moulures rouge, blanc et bleu, qui fut le bureau du commandant français, « au temps où le grand Napoléon avait chassé du Mont la garnison du pape », nous dit un vieux garibaldien.

Il reste quelques heures encore de jour. Nous nous hâtons vers le sémaphore du sommet. San Felice est à quelque 60 mètres d'altitude : le sémaphore est à 450 mètres plus haut, planté sur une terrasse de roc, qui plonge de trois côtés dans le vide. Une étroite sente à mulet, accrochée au bord du précipice, y mène à grand renfort de lacets et d'escaliers. La pente est d'abord une dense et ombreuse forêt d'oliviers et de chênes-lièges, puis un fourré de brousse hostile, églantiers, lentisques, romarins, thyms et caroubiers. A mi-côte, un carré de pauvres murailles, en pierres entassées sans mortier ni liant, était naguère l'enceinte de refuge, où s'entassaient femmes, enfants et bestiaux, quand les guetteurs du rivage signalaient par leurs feux l'apparition d'un navire suspect.

Nous approchons du sommet. Nous dominons déjà tout le panorama vers le Sud, vers l'Est et vers le Nord. Sur la grande mer que secoue furieusement le *lebesche*, et que soulève une houle écumante, les deux rivages du Sud et du Nord fuient vers Naples et vers Ostie, bordés de sables d'or, de lagunes étincelantes et de noires pinèdes, — triple cordon presque rectiligne. — Au pied même du Mont, sous le cap du Nord, la longue lagune de Paola, encadrée de forêt, est comme une rade effilée et articulée, où la Circei romaine avait son port tranquille ; on n'y pénètre encore que par un chenal de quelques mètres, que dessine un mince filet d'argent entre les pins de la dune.

A pic, au-dessus de ce port, assez loin devant nous, au delà d'un précipice infranchissable, la plus haute Guette de l'île jaillit en plein ciel : coupée de toutes parts, elle domine et de beaucoup (541 mètres) le sémaphore, dont le piton, moins élevé, mais bien plus facile d'accès, s'imposa au choix des autorités italiennes pour la commodité du ravitaillement et de la correspondance.

Nous sommes arrivés enfin au sémaphore : une mer immense se déroule sous nos pieds, des sommets aigus d'Ischia et de Capri, éclairés par le couchant, jusqu'à la ligne sombre des côtes sardes et corses, qui s'estompent à contre-jour et entre lesquelles un abaissement marque l'entrée des Bouches de Bonifacio, la Porte de l'Érèbe. Devant nous, à six lieues dans le Sud, flottent les « Iles du Large », *Pontiæ*, disaient les Anciens ; *Pontines* ou *Ponza*, disent les Modernes : « J'ai vu, — dit Ulysse (X 195), — une île que la mer, *pontos*, couronne à l'infini, τὴν πέρι πόντος ἀπείριτος ἐστεφάνωται ».

A ma table de travail, je pouvais hésiter sur la valeur de ce renseignement. Ici, il est impossible, ayant sous les yeux cette mer immense, ce *pontos apeiritos*, qui s'éploie sans arrêt jusqu'aux rives invisibles de la Sicile, de douter que le poète n'annexe ces îles du large, *pontiæ*, au domaine de Circé, par la même sorte d'erreur que nous avons

constatée déjà plusieurs fois, chez Calypso, en Phéacie et chez le Cyclope ; nous savons qu'elle ne peut venir que d'une mauvaise interprétation d'un périple...

Un coup de vent balaie le piton du sémaphore que deux grands oiseaux de proie, aigles, faucons ou éperviers, encerclent de leurs vols. Quatre veilleurs y perchent en une petite caserne avenante : après les sueurs brûlantes de la montée, ils nous offrent l'abri et le vin, mais nous prient de ménager l'eau de leur citerne presque vide. Ils nous montreraient dans leurs grandes lunettes le village de Capri et les phares de Sardaigne, si la brume du soir ne commençait pas de noyer l'horizon. Mais, sur la terre qui s'étale de l'autre côté comme une carte vivante, ils nous indiquent, au delà des lagunes, du maquis, de la forêt et des terres cultivées, au bout de la plaine, au pied de la pyramide gigantesque des monts Albains, le dôme de Saint-Pierre qu'éclaire encore un rayon de soleil.

Ils nous conduisent, un peu à l'écart de la route muletière, vers un piton moins haut, mais plus proche du golfe, où subsiste la plus belle enceinte d'appareil cyclopéen qu'il m'ait encore été donné de voir. Ni Tirynthe ni Mycènes n'ont des blocs plus énormes et mieux appareillés à joints vifs : quel peuple étranger ou indigène a pu construire à cette altitude de 350 mètres, sur une cime perdue, ces fortifications, qui, pour le temps, n'étaient ni moins coûteuses ni moins difficiles ou moins longues à parfaire que les plus belles batteries et galeries couvertes de Gibraltar ou d'Aden ? par qui ce travail fut-il exécuté ?...

Nous regagnons la porte de San Felice et les bancs des vieillards jaseurs, « à l'heure où toutes les rues s'emplissent d'ombre ». L'agora est pleine de femmes en cheveux, à buste dépoitraillé et à pieds nus, de fillettes à la cruche, d'enfants piaillards et de tables en plein vent où discutent les buveurs, en cette soirée de dimanche pareille aux quinze cents dimanches de San Lorenzo, que ce bourg a vécus sous la loi du Christ et la crainte du pirate, dans le

contentement d'une sécurité passagère, dans l'attente de la vendange prochaine. La ville haute des Lestrygons et l'agora du roi Antiphatès devaient en bien des points ressembler à ce bourg misérable, mais enivré de soleil et de grand air marin.

Lundi 12 août 1912. — Nous sommes étendus dans la Grotte aux Chèvres, à la côte méridionale du Mont. Une nuit sans sommeil, sous les suçoirs des moustiques paludéens, un pauvre déjeuner de lait de chèvre, où le parfum du bouc se mêlait à je ne sais quel goût sauvagin, une chaleur accablante et les sourdes menaces de la fièvre ne sont pas pour exciter au travail.

A l'aube, nous sommes sortis de San Felice et nous avons traversé les cultures et les olivettes, qui bordent le rempart, puis les bosquets de lauriers-roses et les cyprès d'une villa close : c'est là, — dit le cocher qui épargne à ses chevaux la marche trop rapide, mais nous prodigue ses paroles, — c'est là que nous devrions revenir après les pluies, pour travailler le jour et dormir la nuit, quand le propriétaire sera de retour. — Le propriétaire ? — Un Allemand d'Angleterre dont la maison est pleine de livres et qui, chaque année, passe trois mois en voyage...

Cette côte méridionale, battue et écorchée par les vents du large, n'a pas les bois et les vergers de l'autre façade : ses roches avivées et ses blocs éboulants sont un fourré de brousse, de chênes-verts et de pins rabougris, de menthes, de romarins et de lentisques aux âpres effluves. Une route, étroite, mais aplanie, fait le tour de ce rivage pour le service de la douane et des phares. Nous l'avons quittée, après la *Torre del Fico* et la *Torre Cervia*. Un couloir dangereux, passage étroit de chèvres ou de contrebandiers, nous a conduits sur les roches aiguës de la rive, à l'entrée de l'immense grotte, 36 mètres de long, 25 mètres de large, 10 ou 12 mètres de haut : « Commencez par tirer à sec votre vaisseau, — dit Circé à Ulysse ; — cachez tous

vos agrès et vos biens dans les grottes ; puis tu me reviendras et me ramèneras tout ton brave équipage ». Circé parle en connaissance de cause : cette immense grotte pourrait assurément servir de remise à plusieurs vaisseaux du temps ; mais comment haler un navire jusqu'ici, sans l'éventrer sur les écueils du bord, puis sur les roches coupantes et les énormes blocs de la rive ?

Ce n'est pas à cette côte de la mer sauvage, c'est aux grèves du port tranquille, au fond de la lagune, à l'autre bout de l'île, qu'Ulysse a échoué et doit laisser au sec son vaisseau. Mais la caverne est une cache sans rivale pour les marchandises, les trésors et les provisions de terre et de mer. Car elle domine la mer et pourtant dissimule dans les éboulis sa large ouverture ; une clôture de blocs faciles à entasser peut la masquer tout entière. Dans son sol de terre rougeâtre, on peut creuser des fosses de recel ; surtout, au plus profond de la grand'salle, s'enfonce une sorte de cabinet voûté, qui n'a que trois mètres de haut ; ce coffre-fort naturel, dont il est facile de murer et de camoufler la bouche, pénètre à dix ou douze mètres dans le rocher. Des hirondelles et des chauves-souris ont pris la grotte pour demeure : un épervier et de petits oiseaux de proie en guettaient la sortie.

Nous dormirions volontiers tout le jour en cette ombre fraîche, dans la chanson de la mer palpitante et mouvante, dont les jets d'écume et les fusées font parfois comme un glauque rideau devant la bouche... Il faut regagner la route et la voiture, puis les jardins et les remparts de San Felice, pour aller visiter le reste de l'île, la forêt du Nord, le port et la source de la grève, monter à la Guette...

Sur cette autre façade du Mont, la route empierrée ne dépasse pas le faubourg de San Felice. Un chemin de sables suit le Rio Torto. Les chars à bœufs s'y aventurent. La voiture la plus légère y laisserait ses ressorts. Nous allons à pied, sous l'implacable soleil. C'est à peine si la forêt et le marais ont été entamés par les défriche-

ments. Les platanes et peupliers, qui bordent le Rio, et l'écran du Mont interceptent toute brise de mer. Le Rio n'est entre deux rives de roseaux qu'un fossé d'eaux épaisses, de boues, de nénuphars et de libellules, d'où émerge soudain, non pas l'énorme dix-cors d'Ulysse, mais un buffle plus monstrueux encore.

Nous atteignons enfin la forêt maritime, ses fourrés de fougères arborescentes et ses ombrages de grands chênes, que transpercent des trouées de soleil ; rien n'est changé de la vision que purent avoir les pirates-marchands du IIe millénaire avant J.-C. : sous la Guette monumentale, cette forêt profonde, intacte encore, toute foisonnante de vie animale et végétale, est comme un paradis terrestre, d'où l'homme n'a pas chassé les autres animaux de la création ; la moindre battue retrouverait les fauves de Circé, loups, renards, sangliers et bêtes puantes. Un Homère d'aujourd'hui pourrait faire rencontrer ici Ulysse et le petit Chaperon rouge... Moins allègres que le fils de Laerte sous la charge de son dix-cors, nous peinons et suons et geignons sous le poids de nos plaques et appareils : une chaleur accablante nous tombe du ciel ; une poussière étouffante et assoiffante monte des sables à chaque pas ; dans l'odeur inquiétante des eaux croupies et sous les attaques des taons et des moustiques, nous sentons, à n'en plus douter, les approches de la fièvre. Le mauvais sort est aujourd'hui contre nous. Rentrons à San Felice, puis à Terracine. Nous reviendrons en une saison plus propice achever notre exploration.

*
* *

Jeudi 26 septembre 1912. — Grâces soient rendues au directeur de l'École française de Rome, Mgr Duchesne, qui nous a présenté à son vieil ami, le « cavalier » Richter ! Nous pourrons cette fois vivre en hommes blancs et travailler à l'aise sur les pentes et la cime du Monte Circeo.

M. Richter est un Allemand de Francfort, si fervent admirateur de l'Italie et de l'art italien que, venu à Rome voici près de cinquante ans, il a passé toute sa vie de ce côté des Alpes, et si fervent ami de l'Angleterre et des Anglais (Francfort avant 1866 était une place anglaise) qu'en 1873, il a quitté sa nationalité, par mésestime du régime prussien.

Il nous a reçus dans son vert *villino*, qu'en dehors du rempart de San Felice, ombragent de beaux pins « au long fût », sous la pente et les bois du Mont, en face de la baie de Terracine et de la côte italienne. Un jardin potager et une roseraie encadrée de jeunes cyprès, un pan d'olivette et un champ de pêchers et de vignes lui donnent des salades, des tomates, des fèves et des piments, des fleurs et des fruits pour sa table. Nous l'avons trouvé, menu vieillard blanc et rose (il a 68 ans), accueillant et souriant, buvant sa tasse de lait froid sous la voûte de ses glycines et de ses lauriers-roses et regardant le coucher du soleil sur le golfe, à ses pieds.

Son *villino* ciré, vernissé, meublé de plein acajou et de cuivres luisants, de *rocking-chairs* et de fauteuils profonds, jonché de tapis d'orient ou de nattes en grosse corde comme les appartements d'un ancien *yacht* anglais, est un musée et une bibliothèque, dont les photographies, les gravures, les rayonnages festonnés de cuir, les reliures et les ors envahissent, une à une, muraille par muraille, chacune des chambres : toutes les publications touchant l'art italien de tous les âges y ont trouvé ou viennent y prendre place ; les voyageurs et collectionneurs recourent volontiers aux conseils et services de notre hôte.

Neuf mois par an, le sage et affable vieillard donne à ses livres et catalogues tout le temps que lui laissent ses tournées aux musées et collections du royaume. Durant les trois mois d'été, la chaleur trop lourde et les moustiques le mettent en fuite : il part au solstice d'été et va rendre visite à trois de ses fils, qui travaillent à Londres

dans la Cité, ou à sa fille, conservateur des antiquités grecques au musée de New-York, ou à son benjamin, qui fait fortune au Transvaal. Il revient au solstice d'automne pour retrouver à point nommé le soleil qui se lève de l'autre côté de la baie, sur les cimes de l'Apennin où, du mont San Angelo de Sorrente au Monte Cavo d'Albe, l'aurore lui compte les jours comme sur un cadran : Noël, sur le San Angelo; début de février, sur le Vésuve ; mars, sur les monts de Capoue ; avril, sur les monts de Gaète ; mai-juin, sur les acropoles des Volsques et, dernière étape vers le Nord, 21 juin sur la pointe du Monte Cavo...

Il nous a donné, durant trois jours, une hospitalité où l'affabilité plus familière de la vieille Allemagne se mêlait à la parfaite urbanité de l'Anglais : bientôt conquis à notre foi, il était le premier à exciter nos recherches.

Vendredi 27 septembre 1912. — Sur une barque à quatre rameurs, nous faisons le tour du Mont, en explorant toutes les criques du front de mer, depuis la baie de Terracine jusqu'à la lagune et au port de l'antique Circei : talus abrupt; cimes en plein ciel; rivage en éboulis ou en mur de roches, où baillent quelques cavernes. La Grotte aux Chèvres est de beaucoup la plus grande et la plus secrète, mais la moins facile d'accès pour les gens de mer. Les deux Grottes de l'Homme Pendu (une longue et étrange stalactite lui a valu ce nom) et de la Magicienne (l'opinion populaire en fait la demeure de Circé) sont plus abordables, au ras de la mer qui en a sablé le seuil ; mais ni l'une ni l'autre n'a l'ampleur et les cachettes que suppose le texte odysséen.

Un seul débarcadère peut accueillir les bateaux du large ou, du moins, leurs canots, en face de ces Iles Ponza qui restent en pleine mer comme un ponton ancré pour la commodité et la sécurité des échanges. C'est tout juste au pied de l'ancienne acropole et de ses murs cyclopéens : un étroit et rapide couloir de cailloux et de plantes vertes

descend jusqu'au rivage dégagé et un peu aplani. Il semblerait qu'à peu près inaccessible aux indigènes du côté de la terre, cette enceinte des vieux âges n'ait eu de relations commodes qu'avec la mer extérieure et n'ait pu servir qu'aux étrangers : de leur comptoir des îles Ponza où ils étaient à poste fixe, les gens de mer venaient parfois à ce « point d'appui » ; ils y montaient sans trop de peine par ce couloir ardu, mais sans falaise à pic... Le poète a connu les « îles de la mer infinie » comme une dépendance du pays de l'Épervière.

Plus loin, le sémaphore d'aujourd'hui et la Guette d'autrefois surplombent le vide au bord de leurs terrasses aériennes, dont les talus presque verticaux et les hautes roches du sommet n'offrent aucune prise à l'escalade. Le socle de la Guette surtout ne serait pas plus géométrique, s'il eût été taillé de main d'homme : le poète fit grimper Ulysse par la pente terrienne ; son modèle lui donnait sans doute l'exacte vision de cette muraille marine.

Pierres aiguës où vient briser la mer ; roches avivées ou rongées, qui portent une tour éventrée par le canon ; petites grottes au bord de l'eau ; bandes de goélands et troupeau de chèvres sur la pente : vers l'extrémité occidentale de l'île seulement, une esplanade borde la rive ; une plainette, juchée sur une falaise basse, s'allonge jusqu'au cap extrême qui porte les ruines d'une batterie. Les Français de l'Empire l'avaient établie : les Anglais, maîtres de la mer, fréquentaient alors les Iles Ponza et venaient ici débarquer en secret leur contrebande et leurs espions. Le débarquement n'est pas aisé ; mais il est presque toujours possible : les barques peuvent accoster cette margelle de pierre ; un sentier monte vers la Guette ; il atteint à mi-pente la Cava del Alabastro, la carrière d'où les Anciens extrayaient une sorte d'albâtre.

Nous tournons le dernier promontoire, dont la haute falaise, éventrée par la mer, fait un double taillant ; la tour et le casino de Paola se dressent au seuil d'une mer

nouvelle : sans plus de cailloux ni de roches, un interminable rivage de sables s'élance vers le Nord, d'un jet à peine infléchi, et court jusqu'au lointain îlot côtier de l'Autour, *Astura*, et jusqu'au cap plus lointain encore (50 kilomètres) de Porto d'Anzio. Une lisière de sables dorés, un talus de dunes blanches, un large ruban de pinède, couchée par le vent de mer, et le long miroir des lagunes presque continues forment le front de cette vaste étendue que, par derrière, les maquis, les futaies et le marécage emplissent de leurs verdures et de leur brumeuse atmosphère ; la blanche muraille des monts Volsques, à cinq et dix lieues devant nous, et la pyramide altière des monts Albains, à vingt ou trente lieues, limitent cette vue de terre ; la Punta di Leano, détachée des monts Volsques, s'y avance comme un promontoire dans une mer intérieure. D'ici, apparaissent mieux encore les relations qui pouvaient unir cette Punta au Monte Circeo, au temps que son modèle décrivait au poète odysséen : ce sont les mêmes rapports qu'entre le Monte et les Iles du Large ; entre la mer libre et la terre ferme, entre les Iles Ponza, où séjournaient les étrangers, et la Punta, où se réunissaient les indigènes, le Mont n'était que l'escale temporaire, le débarcadère d'un jour ou d'une semaine.

Un dieu pilota le vaisseau d'Ulysse, de la mer dans la lagune, par le chenal qui, sous la tour de Paola, conduit encore à la Cala dei Pescatori. Le bon M. Richter n'a pas réussi à faire lever les barrages qui obstruent le chenal pour empêcher la fuite du poisson. Nous débarquons sous la tour. Nous traversons à pied la dune. Nous atteignons autour de la lagune les premiers arbres de la noble forêt : grands chênes, chargés de glands, oléastres et pommiers sauvages, arbousiers et cornouillers, chargés de fruits. Les premières pluies de septembre, qui ont reverdi le sous-bois, ont commencé de repeupler ce désert. Sous les bruyères refleuries, sous les fougères rouillées ou brûlées par la canicule, pointent les pourpres des cyclamens.

Buffles et porcs sont revenus en nombre. Un porcher, en sayon de poil de chèvre, sonnette au cou et chien hargneux dans les jambes, amène son noir troupeau vers la *Fonte della Bagnaja*, la Fontaine de la Baignade, où nous allons nous-mêmes.

La fontaine était jadis toute proche de la rive, au fond d'une corne que la lagune poussait vers l'intérieur des bois : le talus d'une plate-forme sans hauteur porte encore quelques ruines de l'antique Circei. Cette ancienne cale des Romains n'est aujourd'hui fluide que si la tempête d'Ouest y pousse pour un jour les eaux refoulées : les apports du vent et du ruissellement l'ont comblée de détritus végétaux. Mais en cette remise naturelle, le vaisseau et les gens d'Ulysse purent avoir le meilleur des lits, sur les sables durcis et les feuilles mortes, et le meilleur des couverts, sous les hautes branches de ce paradis forestier.

La divine forêt de l'Œil Rond, au pays des Cyclopes, la profonde, calme et puissante forêt de l'Astroni, qui nous pénétrait d'un respect quasi religieux, est plus dense et plus verdoyante, plus proche de la nature encore non asservie. Mais ce bois de la Magicienne a je ne sais quel aspect de pays enchanté, où tout fut disposé, par un coup de baguette magique, pour plaire au regard et sourire au cœur des humains : les plus beaux contes du temps où les bêtes parlaient, où les déesses descendaient des cieux pour se jouer des hommes ou s'en faire aimer, auraient ici leur cadre et leur preuve d'authenticité... C'est simple malchance qu'en cette douce matinée d'automne, sous ce ciel mat où des éperviers poursuivent en criant une troupe de palombes, à travers ces arbres que fait chanter le vent, sur ces tapis de cyclamens purpurins, nous n'ayons pas rencontré Circé en personne, « l'immortelle Circé, douée de voix humaine ».

L'abondante fontaine jaillit par deux bouches. La voûte ruinée d'une citerne antique l'abrite dans une clairière enclose de vieux chênes, qui, sûrement, ont vu passer et re-

passer la déesse, quand les hommes lui conservaient leur foi. Une file de chevaux venait remplir les petits barils des bourgeois de San Felice. Une première famille de montagnards, descendus de l'Apennin, achevait d'installer son campement annuel, sa hutte ronde de branchages, coiffée de chaumes et de joncs, son rectangle de pieux et de brousse épineuse pour la protection nocturne du bétail, son poulailler de roseaux en treillage et ses deux longues potences, dont l'une offre les vêtements et la literie à la désinfection du soleil, — dieu lanceur et dompteur des maladies ailées, — dont l'autre suspend, au-dessus du foyer en plein air, la grosse marmite pour la bouillie de maïs et les chaudrons en cuivre pour la cuisson du laitage. Petits enfants, petits chevreaux, petits cochons, petits poulets jouaient librement dans cette enceinte de grands arbres, sous la surveillance paterne de la vieille ânesse accroupie, qui léchait son ânon.

« Amis, de cet endroit, nous ne pouvons rien voir, ni le point du noroît, ni celui de l'aurore : où tombe sous la terre le Soleil des vivants? par où nous revient-il?... » Ainsi parle le prudent Ulysse (X 190-192), qui ne peut se résigner à pareille ignorance, au fond de cette retraite et de cette quiétude, où ses gens recrus de fatigue ne demandent qu'à manger et dormir... Nous prenons, comme lui, le chemin de la Guette, dont une pente abrupte de feuillages soutient l'étroite plate-forme à 540 mètres au-dessus de la source. La forêt enchantée s'arrête brusquement au bord de la traînée d'essarts et d'incendies, que les défricheurs allongent du rivage de San Felice au rivage de Paola.

Il est deux heures de l'après-midi. Nous sommes en route depuis l'aube. Le bon M. Richter nous a devancés au logis : vêtu de beige, casqué de beige, chaussé de blanc, canne en main, gourde en bandoulière, — sa gourde qu'il a soigneusement remplie, à son ordinaire, de l'eau pure de la Bagnaja, — il s'est enfoncé dans les bois,

comme Hermès après la rencontre d'Ulysse. Il est allé nous préparer la table de midi, les carafes fraîches, les cailles (c'est le début de leur passage) rôties dans leur feuille de vigne, les fruits et les raisins refroidis dans la jatte poreuse. Il nous attend...

Samedi 29 septembre 1912. — Hier, après le tardif déjeuner et la longue sieste, nous n'avons pas eu le courage de quitter la fraîcheur du *villino* et de reprendre l'ascension de la Guette. Nous avons paressé dans les jardins et la vigne du petit domaine, dans les bois escarpés qui le surplombent, jusqu'aux ruines de l'acropole cyclopéenne, dont M. Richter connaît toutes les pierres. C'est sa vigie : il y vient attendre les petits bateaux qui lui amènent parfois des invités ou des visiteurs de Naples et de Capri. Il pense, lui aussi, que, juchée sur ces roches inaccessibles aux terriens, n'offrant alors d'accès que sur sa façade côtière, cette enceinte fut à l'origine une forteresse des étrangers, une sorte de Gibraltar minuscule. La pensée d'habiter ainsi le plus « vieux Gib » de la Mer du Couchant console M. Richter de n'avoir plus Circé pour voisine : Circé n'était qu'une déesse ; Gibraltar, c'est l'Angleterre, dont, en tous ses actes et toutes ses paroles, il se réclame. A Londres, à Liverpool et dans les Indes, nombre d'Hellènes se sont ainsi donnés à l'Angleterre, bien que leur amour de la patrie se traduise par les plus riches bienfaits à l'État et au peuple de leur race. Aux temps homériques, combien d'Achéens, répandus au Levant, durent avec le même respect adopter les goûts, mœurs et pensées des Anglais d'alors, des riches armateurs et trafiquants de Byblos, de Tyr et de Sidon !

Toute la soirée et bien avant dans la nuit, en ce *villino* britannique, dont les grosses lampes allumées faisaient mieux luire les cuivres massifs des ferrures, le sombre acajou des fauteuils, les reliures des planchettes chargées de livres, les cadres des gravures et des estampes, les

faïences du poêle, déjà bourré de vieux ceps pour les premières journées pluvieuses de l'automne, — tout ce confort et ce luxe étrangers, à deux pas des ordures et de la crasse indigènes, de la barbarie encore féodale de San Felice ! — M. Richter a trouvé en nous un auditoire reconnaissant où épancher ses souvenirs et ses regrets des beaux jours d'autrefois, en cette Rome, où le soldat et le bureaucrate piémontais venaient à peine de prendre pied, où, sous la férule brisée de l'Église, on vivait encore pour l'histoire et l'art du passé, où, tout le monde étant pauvre, tout le monde était riche, où l'étranger, passant toujours pour noble, était roi... Voici trois mille ans, quelque Anglais de Phénicie, hivernant dans la forteresse du haut, n'a-t-il pas eu, certains soirs, avec les indigènes, de pareils entretiens sur les merveilles et grands ouvrages de Thèbes l'égyptienne, de Babylone et d'Assour ? Et peut-être, tenait-il le journal de bord d'où, plus tard, sortirent directement ou indirectement les *Récits* d'Ulysse : depuis quatre ou cinq siècles déjà, notre écriture alphabétique était inventée...

Ce matin, bien avant l'aube, nous étions en route vers la Guette : la pleine lune inondait de blancheur la campagne et la forêt silencieuses ; peu à peu, la nuit s'éclaircissait ; sur les monts de Gaète, on pressentait, puis on voyait venir lentement une lointaine aurore. Les coqs se mirent à chanter. Brusquement l'orbe du soleil jaillit sur la baie de Terracine et allongea nos ombres devant nos pas : la chaleur, presque aussitôt, fut accablante...

Une sente de charbonnier nous mène dans les euphorbes, aux premiers gradins de la pente, mais disparaît bientôt dans un maquis de plantes arbustives et de broussailles. Deux heures et demie d'escalade à travers les arbres et les roches. Nous atteignons la falaise calcaire qui fait le piédestal de la Guette ; une âpre cheminée nous amène au dernier socle qui, de ce côté, est soutenu par une muraille romaine en petit appareil. Voici la dernière

plate-forme où le fils de Laerte, debout, appuyé sur sa forte lance, eut la même vue de terre et de mer qui nous entoure encore aujourd'hui : vers le Sud, le grand large, d'où émergent les Iles Ponza, s'estompe de brume ; vers l'Est et l'Ouest, la double côte basse de Gaète et de Porto d'Anzio est jalonnée des promontoires et des îlots parasitaires, où perchent les éperviers, faucons et aigles de mer, acharnés à poursuivre les bandes de sardines, de maquereaux et de jeunes thons; vers le Nord, l'immense plaine étend ses denses fumées et ses larges routes.

Du temps d'Ulysse comme du nôtre, les montagnards, redescendus, à cette époque de l'année, vers leurs clairières des années précédentes, les écobuaient, comme aujourd'hui, pour préparer un champ autour de leur misérable hutte : les fumées des *lestras* planaient sur les verdures, jusqu'aux pentes des monts continentaux.

D'ici, des routes droites apparaissent sur cette carte étalée. La plus large et la plus rigide va du pied de San Felice au pied de la Punta di Leano. Elle n'est pas construite et chargée de blanc macadam, comme la route qui suit le rivage vers Terracine. Ce n'est qu'un chemin de terre, aux ornières profondes où miroitent des eaux : l'importante *Lestra della Crocetta* en marque l'étape médiane ; un vieux pont voisin lui permet de franchir le large fossé du Rio Sisto.

L'atmosphère est si calme que tous les bruits du bas montent à nos oreilles, les sonnailles fêlées d'un troupeau, invisible sous les arbres, et les coups de marteau de charpentiers agençant leurs bois près de la tour de Paola... Des maisons se bâtissent en ce point, qui feront tôt ou tard revivre l'ancien port de Circei, et ce sera fini de ce paysage odysséen que les défrichements commencent d'effacer : pour combien d'années l'homme aura-t-il de nouveau violenté l'éternelle nature ? On nous dit qu'à peine défrichées et mises deux fois en culture, nombre de ces terres sans fertilité et de défense coûteuse retournent à la friche, à la

libre et sauvage pâture, aux troupes de cochons noirs, aux maquis et à la forêt...

De beaux restes de murailles en gros appareil subsistent sous les bâtisses romaines dont les ruines encombrent le sommet de la Guette. Ces murs surplombent la mer à pic : c'est de la terre seulement que l'on peut monter ici. Vers l'Est, entre la Guette, où nous sommes, et le Sémaphore, où nous étions l'autre mois, l'échine du Mont est si mince qu'il est impossible d'y cheminer ; des oiseaux de proie en font leurs perchoirs, d'où brusquement ils s'enlèvent et viennent encercler le ciel au-dessus de nos têtes. Vers l'Ouest, de la Guette au Cap de Paola, l'échine à peine plus large offre une descente vertigineuse, où les hommes jadis semblent avoir tracé leur chemin. La plate-forme a porté sans doute un petit sanctuaire... Quelque jour, réunissant les tributs de leur reconnaissance envers Celui qui, depuis vingt-cinq siècles, a bercé leur jeunesse et consolé leur âge mûr, les nations de l'Occident ne viendront-elles pas dresser sur ce socle marin, comme un phare de la Poésie éclairant leur Mer du Couchant, la statue dorée du Poète, debout à l'avant d'un « vaisseau creux » ?

II

Ulysse et ses compagnons ont hiverné chez Circé. Au bout de l'année, « quand revient le printemps », l'équipage songe à ses foyers et demande à repartir. Mais Circé leur impose, avant de revoir la patrie, un voyage à la Porte de l'Hadès et l'évocation du devin Tirésias, qui leur indiquera le chemin du retour.

De tous les épisodes des *Récits chez Alkinoos,* ce voyage chez les Morts a été le plus suspecté, le plus torturé par les philologues[1]. On voit bien, à s'en tenir aux grandes lignes de l'ensemble, que cette aventure est une sorte de monstre démesuré, qui dépare l'agencement général du poème : les autres épisodes des *Récits* tiennent parfois en quarante, parfois en deux cents vers ; cette seule aventure accapare plus de 750 vers. La matière était commode à amplifier. Les rhapsodes, éditeurs, interpolateurs et faussaires ont pu donner libre cours à leur fécondité. A première lecture, telles de ces interpolations sautent aux yeux. Le catalogue des femmes illustres (XI 225-327), avec le refrain τὴν δὲ μετ' Ἀντιόπην ἴδον..., et le catalogue des héros (v. 565-626), avec le refrain τὸν δὲ μετ' Ὠρίωνα..., ne sont que des imitations ou des morceaux d'autres poèmes, dont nous possédons quelques restes, tel le Catalogue hésiodique des *Oiai.* Sans grande chance d'erreur, on peut les rejeter du texte primitif.

D'autre part, le double titre que porte le chant XI, — *Nekuia,* « le Pays des Morts », et *Nekuomanteia,* « l'Évocation des Morts », — indique clairement que nous avons une double aventure, dont l'une exclut l'autre : si le héros va chez les Morts, il est inutile qu'il les évoque hors de l'Hadès ; s'il les évoque et s'ils « montent » pour lui appa-

[1] Sur ce chant XI de l'*Odyssée* et ses nombreuses interpolations de différentes époques, cf. mon *Introduction à l'Odyssée* I p. 415 et II p. 372.

raître, à quoi bon descendre dans leur séjour souterrain? A relire le texte, il est évident que jamais Ulysse en ce voyage ne quitte la terre des vivants : il va devant la Porte de l'Hadès, où les morts viennent répondre à son appel... La différence est essentielle entre ces deux sortes d'opérations, l'une rituelle, l'autre légendaire.

Les Hellènes connurent l'évocation des morts et pratiquèrent la *nekuomanteia*, la « consultation des Morts », comme les autres formes de l'oracle et de la divination[1]. Mais ils ne semblent pas l'avoir eue en grande estime ; elle tient peu de place dans leur vie publique durant les siècles vraiment grecs ; elle appartient presque en propre à des opérateurs étrangers. Le seul Hérodote (V 92) nous en rapporte un exemple célèbre : le tyran de Corinthe, Périandre, envoie des messagers chez les Thesprotes, à l'oracle des morts du fleuve Achéron, ἐπ' Ἀχέροντα ποταμὸν ἐπὶ τὸ Νεκυομαντήιον, pour évoquer l'ombre de sa femme Mélissa, τὸ εἴδωλον τὸ Μελίσσης, laquelle monte de terre et apparaît, ἐπιφανεῖσα, à deux reprises.

C'est une pareille opération que Circé impose à Ulysse et qu'Ulysse va faire à une Porte de l'Hadès, qui se trouve dans le voisinage d'un autre Achéron. Cette évocation, seule, figurait dans le poème primitif ; seule, elle a son utilité, sa nécessité, dans le retour du héros. Mais, quelque aède postérieur ayant composé une *Nekuia*, une Descente au pays des Morts, les homérisants et éditeurs des siècles classiques firent entrer cette *Nekuia* dans la « Poésie » odysséenne que nous lisons aujourd'hui, et toutes les épopées dès lors eurent leur Descente aux Enfers, à laquelle n'avait jamais pensé le grand poète des *Récits chez Alkinoos*. Virgile crut imiter Homère en envoyant Énée dans le séjour des Mânes : guidé par la Sibylle, Énée s'enfonce donc sous terre et parcourt une

[1] Cf. là-dessus Bouché-Leclercq *Histoire de la Divination chez les Grecs*.

longue route ténébreuse, souterraine, à travers une série de portes et de vestibules, avant d'atteindre les enfers. Énée refait le chemin que la légende hellénique prêtait à nombre de ses héros, à Orphée, à Pollux, à Thésée, à Héraklès, à tous ceux qui descendirent au séjour des Ombres et en ramenèrent une amante ou un ami. Énée lui-même nous dit :

si potuit Manes arcessere conjugis Orpheus...
si fratrem Pollux alterna morte redemit
itque reditque viam toties ; quid Thesea magnum,
quid memorem Alciden ?...

Évocation et *Descente* faisaient déjà partie de l'héritage le plus lointain des littératures levantines. L'une et l'autre de ces fictions figurent dans l'épopée de Gilgamesh : Nergal, le roi des enfers, consent à ouvrir la trappe qui ferme son royaume souterrain ; Gilgamesh voit apparaître l'ombre de son ami Enkidu, lequel était, en songe, descendu visiter une première fois les enfers avant de mourir. Un autre poème chaldéen racontait la descente d'Ishtar « vers la maison des ténèbres, la demeure de Nergal, la maison d'où l'entrant ne sort pas, sur le chemin dont l'aller n'a pas de retour ». Ishtar traverse les sept portes qui conduisent à ce « pays sans retour » ; elle est emprisonnée par les dieux infernaux, puis délivrée par eux, sur l'ordre des dieux célestes[1]...

Mais nous n'avons à considérer ici que la description géographique du pays où le poète a placé son *nekuomanteion*, son oracle des morts : quelle que soit l'opinion sur l'ensemble du texte odysséen, cette partie du moins se présente avec toutes les garanties d'authenticité.

Ulysse, envoyé par ses compagnons, vient demander à Circé de le renvoyer à son Ithaque :

[1] Sur tout cela, cf. Ch. F. Jean *La Littérature des Babyloniens et des Assyriens* p. 179-192. Cf. de même, pour les *Descentes aux Enfers* égyptiennes, J. Baillet *Revue universitaire* 1924 p. 250 et suiv.

Circé. — Fils de Laerte, écoute, ô rejeton des dieux, Ulysse aux mille ruses! Si, dans cette maison, ce n'est plus de bon cœur que vous restez, partez ! Mais voici le premier des voyages à faire : c'est chez Hadès et la terrible Perséphone, pour demander conseil à l'ombre du devin Tirésias de Thèbes, l'aveugle qui n'a rien perdu de sa sagesse, car, jusque dans la mort, parmi le vol des ombres, Perséphone a voulu que, seul, il conservât le sens et la raison,

Ulysse. — Mais qui nous guidera, Circé, en ce voyage? jamais un noir vaisseau put-il gagner l'Hadès?

Circé. — A quoi bon ce souci d'un pilote à ton bord? Pars! et, dressant le mât, déploie les blanches voiles! puis, assis, laisse faire au souffle du Borée qui vous emportera. Ton vaisseau va d'abord traverser l'Océan. Quand vous aurez atteint le Petit Promontoire, le bois de Perséphone, ses saules aux fruits morts et ses hauts peupliers, échouez le vaisseau sur le bord des courants profonds de l'Océan ; mais toi, prends ton chemin vers la maison d'Hadès! A travers le marais, avance jusqu'aux lieux où l'Achéron reçoit le Pyriphlégéthon et les eaux qui, du Styx, tombent dans le Cocyte. Les deux fleuves hurleurs confluent devant la Pierre : c'est là qu'il faut aller, et creuser, seigneur, une fosse carrée d'une coudée ou presque...

C'est sur cette fosse que les rites de l'évocation doivent être faits : les trois libations, d'abord de lait miellé, ensuite de vin doux, et d'eau pure en troisième ; puis, l'offrande d'un agneau et d'une brebis noire, en tournant vers l'Érèbe la tête des victimes. « Les ombres des défunts vont accourir en foule. Active alors tes gens : qu'ils écorchent les bêtes, dont l'airain sans pitié vient de trancher la gorge ; qu'ils fassent l'holocauste en adjurant les dieux, Hadès le fort et la terrible Perséphone ; quant à toi, reste assis ; mais, du long de ta cuisse, tire ton glaive à pointe, pour interdire aux morts les approches du sang, tant que Tirésias n'aura pas répondu ».

Ulysse obéit. Il quitte avec ses gens le manoir de Circé. Ils redescendent à la plage où leur vaisseau, depuis de longs mois, était échoué :

Nous atteignons enfin le navire et la mer. On remet le croiseur à la vague divine et, dans la coque noire, on charge mât et voiles. Les bêtes embarquées, nous aussi, nous montons. Pour pousser le navire à la proue azurée, la déesse bouclée, la terrible Circé, douée de voix humaine, nous envoie un vaillant compagnon dans la brise, qui va gonfler nos voiles, et, quand à bord on a rangé tous les agrès, on n'a plus qu'à s'asseoir et qu'à laisser mener le vent et le pilote.

Tout le jour, nous courons sur la mer, voiles pleines. Le soleil se couchait, et c'était l'heure où l'ombre emplit toutes les rues, lorsque nous atteignons la passe et les courants profonds de l'Océan, où les Kimmériens ont leur pays et ville. Ce peuple vit couvert de nuées et de brumes, que jamais n'ont percées les rayons du Soleil, ni durant sa montée vers les astres du ciel, ni quand, du firmament, il revient à la terre : sur ces infortunés, pèse une nuit de mort.

Ulysse débarque, au delà des passes et des courants de l'Océan, à la rive intérieure des Kimmériens ; il y laisse son navire et son équipage, pour n'emmener que ses deux compagnons, Euryloque et Périmède, à travers le marais, vers la Porte d'Hadès, où il fait l'évocation.

Les ombres accourent, Ulysse ne laisse approcher de la fosse et boire au sang que Tirésias, d'abord, puis sa mère Anticlée. Il en reçoit les conseils, puis s'enfuit devant la multitude des ombres qui l'assaillent. Il traverse à nouveau le marais et retrouve au bord de l'Océan son navire :

Sans tarder, je retourne au vaisseau ; je m'embarque et commande à mes gens d'embarquer à leur tour et de larguer l'amarre. Mes gens sautent à bord et vont s'asseoir aux bancs, puis, descendant le cours du fleuve Okéanos, notre vaisseau s'éloigne, à la rame d'abord, puis au gré de la brise.

Quand nous avons quitté le cours de l'Océan, nous voguons sur la mer, et le flot du grand large nous porte en Aiaié, vers ces bords où, sortant de son berceau de brume, l'Aurore a sa maison avec ses chœurs et le Soleil a son lever. On aborde ; on échoue le vaisseau sur les sables et nous nous endormons jusqu'à l'aube divine.

Ce texte nous donne un renseignement très précis sur le gîte de cette côte des Morts : elle est située au Sud de Circé, à une journée de navigation ; il faut un bon vent du Nord, un Borée plein arrière, pour l'atteindre en un jour. Dans le Sud du Monte Circeo, sur cette même côte italiote, à cent kilomètres en ligne droite, à cent vingt ou cent trente kilomètres en suivant les courbes de la côte, il fut une Porte des Morts, qui resta célèbre durant toute l'antiquité et tout le Moyen Age : les touristes la visitent encore. Elle est à quelque distance de la mer, sur le rivage Nord du golfe de Naples, au fond de la baie de Pouzzoles, dans le voisinage des Yeux Ronds, chez l'un de ces Cyclopes que nous avons décrits, l'Averne.

L'Averne est un cratère volcanique, dont l'effondrement central est occupé par un lac profond. Un « sourcil » abrupt enclôt le lac de toutes parts, sauf vers la mer ; de ce côté, une large brèche le fait communiquer, de plain-pied, avec le rivage marin. Mais, entre le lac et la mer, sur un kilomètre de large, s'étend un plat pays, dont une lagune, le Lac ou Golfe Lucrin, occupe les trois quarts et dont un marécage occupe le reste. Les Anciens disent d'ordinaire *Golfe* Lucrin, *Sinus Lucrinus*, Κόλπος Λοκρῖνος. C'est un golfe en effet, un ancien golfe tout au moins, que sépare aujourd'hui de la mer libre une mince jetée : elle existait dans l'antiquité déjà ; elle passait pour une œuvre des hommes, un travail d'Héraklès ; elle est aujourd'hui encore percée de chenaux et d'émissaires, qui déversent les eaux du Lucrin dans la baie. Au temps d'Auguste, Agrippa, coupant cette jetée, puis creusant un canal entre le Golfe et le Lac, rêva d'établir dans l'Œil Rond l'un des arsenaux de la flotte impériale. Le canal fut creusé sans peine en ce sol de tuf friable. Mais depuis l'antiquité, la topographie locale à quelque peu changé par suite des éruptions et soulèvements volcaniques : au XVI^e^ siècle, le Monte Nuovo, élevant brusquement sa taupinière de cent mètres, a comblé le canal entre l'Averne

et le Lucrin, rétréci la plaine intermédiaire et changé sans doute la forme du marécage et du Lucrin. Aux temps romains, voici la description que Strabon (V 4 5) donnait de ce pays entre Cume et Pouzzoles :

Le cap Misène est voisin de Cume, dont le sépare la lagune Acherousia, expansion boueuse de la mer.

Au détour du Misène, on rencontre aussitôt un port sous le promontoire, puis le rivage se creuse autour, pour former un golfe sur lequel sont Baïes et ses eaux chaudes, si fameuses pour le plaisir des bains et la guérison des maladies. Contigus à Baïes, le golfe Lucrin et, à l'intérieur, l'Averne font de toute la terre jusqu'au Misène une péninsule que borde sur l'autre face la plage de Cume et dont l'isthme est traversé par le canal qui rejoint l'Averne à Cume et à sa mer.

Strabon va décrire successivement les deux nappes d'eau que l'on rencontre à l'intérieur, sur la rive Nord du golfe de Pouzzoles, le Lucrin sur le bord, l'Averne dans les terres :

C'est dans l'Averne que nos prédécesseurs plaçaient la *Nekuia* homérique; là, dit-on, était un oracle des morts et là vint Ulysse. L'Averne est un golfe profond, mais étroit au goulet, présentant la forme et les dimensions d'un port, mais n'en pouvant pas tenir le rôle à cause du Lucrin, large et sans profondeur, qui le sépare de la mer.

L'Averne est cerclé de hauts sourcils abrupts, dressés tout autour, sauf à l'entrée du côté de la mer. Les pentes, aujourd'hui défrichées, étaient jadis une forêt impénétrable et sauvage, dont les grands arbres couvraient le lac d'une ombre favorable aux superstitions. Les indigènes racontaient que les oiseaux tombaient asphyxiés, quand ils volaient au-dessus du lac. On donnait à ces parages le nom de Ploutonion. C'était, disait-on, le pays des Kimmériens. Pour sacrifier aux dieux mânes et les invoquer, on y venait sur des barques, et des prêtres, moyennant salaire, enseignaient les rites. Non loin de la mer, une source froide donne naissance à un petit fleuve : c'était le Styx, disait-on, avec son oracle. Non loin de là, était un courant d'eau chaude, le Pyriphlégéthon, et non loin en-

core, l'Achérousia. Éphore dit que les Kimmériens, dans le voisinage, habitaient des maisons souterraines, nommées *argilles* ; par des souterrains ils communiquaient de l'une à l'autre et conduisaient ainsi les étrangers vers l'oracle, qui lui-même était au fond d'un souterrain. Ils vivaient de leurs mines et de l'oracle. Les prêtres ne voyaient jamais le soleil et ne sortaient que la nuit. C'est pourquoi Homère a pu dire : « Jamais le soleil brillant ne les éclaire ». Ces Kimmériens disparurent, chassés par un roi que l'oracle avait déçu ; mais ils se transportèrent ailleurs.

Voilà pour les récits légendaires. Aujourd'hui la forêt de l'Averne a disparu, coupée par Agrippa ; le pays s'est couvert de maisons. Un canal souterrain décharge l'Averne dans la mer de Cume. On peut voir l'inanité des anciennes fables.

Au devant de l'Averne, le Lucrin :

Le golfe Lucrin s'étend jusqu'à Baïes, séparé de la mer extérieure par une bande de terre de huit stades, qui a la largeur d'une grande route ; ce fut, dit-on, l'œuvre d'Héraklès, quand il ramenait les bœufs de Géryon. Les tempêtes la couvraient sans peine, y rendant la circulation dangereuse. Agrippa fit le nécessaire pour l'améliorer. Aujourd'hui, une entrée laisse pénétrer les petits bateaux. Quelques auteurs donnent à ce golfe le nom d'Achérousia...

Ce texte de Strabon semble nous être parvenu en mauvais état, avec des lacunes et des fautes de copistes. Quand il nous dit que le golfe Lucrin est marécageux et *nombreux*, προσβραχῆ καὶ πολύν, on peut corriger en ἄπλοῦν, *non navigable* ; la faute s'explique sans peine ; mais la correction est-elle certaine et, surtout, suffisante ? Entre les deux épithètes, une ligne entière a pu tomber. De même, il faut corriger un mot de première importance dans la phrase où le Géographe oppose les deux rivages de la péninsule qu'il décrit sur les deux mers, de Cume au cap Misène, d'une part, et du cap Misène à Baïes et au Lucrin, d'autre part : la grande mer du large est bordée, entre Cume et Misène, par la grande plage, la « paralie »

(le texte actuel porte *pelagia*, qui n'a pas de sens) ; sur l'autre façade, entre Misène et le Lucrin, se creuse la rive de Baïes pour former, dans le golfe de Naples, la baie de Pouzzoles. Et voilà peut-être qui explique ou précise certains mots du texte odysséen : Ulysse, pour arriver à l'entrée des Morts, doit atteindre d'abord l'*Akté Élacheia* et les bois de Perséphone, leurs saules aux fruits morts et leurs hauts peupliers,

ἔνθ' Ἀκτή τ' Ἐλάχεια καὶ ἄλσεα Περσεφονείης,
μακραί τ' αἴγειροι καὶ ἰτέαι ὠλεσίκαρποι...

Le nom propre *Akté Élacheia*, « la Petite Plage », est de même formation que *Nésos Élacheia*, dont le poète usait plus haut pour la Petite Ile des Cyclopes, Nisida. Mais le mot *akté*, ἀκτή, est susceptible de deux sens : c'est l'endroit où la mer brise, soit contre un cap, soit sur une plage. La « petite plage » de Baïes, à l'intérieur du golfe, est symétrique à la « grande plage » de Cume sur l'autre flanc de la péninsule, au long de la grande mer ; on arrive au « petit promontoire » de Baïes après avoir tourné le « grand cap » Misène. Or de même que le nom grec *Nèsis*, durant l'antiquité, et *Nisida*, aujourd'hui encore, localise la Petite Ile odysséenne, il est sur la Petite Plage ou le Petit Promontoire un nom célèbre, *Baïes*, qui, en grec, a une signification précise : *baios, baia, baion*, βαιός, βαιά, βαιόν, est une épithète, qui signifie *petit* et que les poètes opposent à *grand*. Eschyle appelle Salamine la « petite île », βαιὰ νῆσος.

Dans ma traduction de l'*Odyssée*, — telle que je l'ai citée plus haut, — j'ai dit : le Petit Promontoire, en opposant à la petite pointe de Baïes le haut et long et large promontoire que nos marins appellent Punta di Fumo et que les Anciens appelaient Misène (nous savons que les deux termes se valent) :

A partir de l'extrémité Sud de la plage de Cuma, — disent les *Instructions nautiques* (nº 731 p. 78 et suiv.), — commence

le massif du Monte de Procida, dont les points culminants atteignent, celui du Nord 135 mètres, celui du Sud 145 mètres. La pointe di Fumo, extrémité S.-O. de ce massif, est haute et escarpée...

Le cap Misène, situé à environ 2 milles à l'E.-S.-E. de la pointe di Fumo, est l'extrémité Sud d'une presqu'île réunie au continent par une étroite langue de terre et sur laquelle existait autrefois un volcan : les traces du cratère se distinguent encore du côté du Sud... Le cap est aride, très élevé, accore et l'on peut en passer à très petite distance...

A Misène, commence pour nos marins la baie de Pouzzoles ; elle se courbe au Nord jusqu'à la pointe de la Gaiola, qui fait face à la Petite Ile des Cyclopes :

La côte, comprise entre le cap Misène et la pointe de la Gaiola, est généralement connue sous le nom de baie de Pouzzoles. Une citadelle et les restes de l'ancienne ville de Baiæ sont sur la pointe Nord de son côté Ouest; sur la côte opposée, presque en face de ces ruines, s'élève la ville de Pouzzoles, et près de la pointe Est de l'entrée de la baie, se trouve l'île de Nisida. Tout le pays est couvert de ruines, dont quelques-unes sont même sous l'eau.

Le château de Baia est à deux milles au Nord du cap Misène, sur une pointe escarpée : il couvre un espace considérable. Sur les rochers, est construit le fortin de Tenaglie. Au Nord de Baia, s'ouvre une baie au fond de laquelle sont les ruines de l'ancienne Baïes...

Au fond du golfe, se déroule la plage Nord, entre Baïes et Pouzzoles, avec les canaux qui déversent le Lucrin.

Dans les mêmes *Instructions nautiques*, on peut voir comment disparaissent de l'usage telles appellations anciennes dont l'absence rend ensuite moins compréhensibles telles autres appellations du voisinage qui se sont fidèlement transmises. Le golfe de Naples a pour les marins trois entrées : les navires venus du Nord usent des deux « canaux » entre le Misène et Procida et entre Vivara et Ischia. Les navires venus de l'Ouest entrent tout droit,

du large jusqu'au fond du golfe, par le large bras de mer qui s'étend entre le Misène et Capri. Les navires, venus du Sud, empruntent le canal de Capri, que nos marins appellent encore *Bocca Piccola*, la Petite Bouche[1].

« Bocca Piccola » n'a de sens que si l'on se rappelle le nom aujourd'hui désuet de *Bocca Grande*, donné par les marins des derniers siècles à la large passe entre Misène et Capri : dès l'antiquité, la « Grande Ile » aux Chèvres, Capri, ne faisait plus face à la « Petite Ile », Nisida, ni la « Grande Plage » à la Petite, Baïes.

Ulysse est donc revenu dans les eaux des Cyclopes ; il a longé la grande plage de Cume, contourné la péninsule et le grand cap Misène, doublé le petit cap de Baïes et atteint la petite plage du Lucrin, d'où il est passé dans le Golfe intérieur, pour y amarrer son bateau et gagner à pied la Porte des Enfers, sous le haut « sourcil » qui sépare le Lucrin de l'Averne.

Au Sud du lac Averne, — disent les guides (*Bædeker* 1907 p. 112), — on remarque des grottes et des galeries pratiquées dans le tuf... L'une d'elles, à quelques centaines de pas à gauche de l'endroit où aboutit le chemin venant du lac Lucrin, s'appelle grotte de la Sibylle ou d'Averne. On y pénètre par une porte cochère et l'on traverse d'abord une longue galerie humide, taillée dans le roc. A peu près à mi-chemin entre les deux lacs, une galerie étroite conduit à une petite chambre, dont le sol est couvert d'un pied d'une eau tiède, qui prend sa source dans le voisinage : les guides l'appellent la Porte des Enfers ou le Bain de la Sibylle.

Ulysse, ayant creusé la fosse, fait « monter » les ombres sur la terre des vivants, à cette porte de la maison

[1] Cf. les *Marina Piccola* et *Marina Grande* de Sorrente (*Bædeker* 1907 p. 169), dont les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 96) ne citent que *la Marina Piccola di Sorrento*. Cf. le Mers-el-Kebir des Arabes (le Grand Port) sur la côte oranaise. Cf. Eustath. (d'après Lycophron) *Odyss.* XXIV 465.

d'Hadès, où confluent dans le marais quatre fleuves ou courants d'eaux chaudes et froides, le Pyriphlégéthon, « étincelant de feu », le Styx, aux « tristes » ondes glaciales, le Cocyte, « gémissant », et l'Achéron, la « rivière des peupliers blancs ».

Aujourd'hui encore, toute l'étendue autour du Lucrin, entre l'Averne et la mer, est un marais de sources et de petites rivières chaudes et froides. Avant l'éruption du Monte Nuovo, le village de Tripergola occupait la rive orientale du Lucrin; il avait été célèbre, durant l'antiquité, par ses étuves et sa clientèle de baigneurs[1]. Aujourd'hui, sur la rive occidentale du Lucrin, jaillit encore une énorme source chaude, qui forme aussitôt un petit fleuve et déverse dans le Lucrin sa « rivière de feu ». Durant l'antiquité, ces Pyriphlégéthons abondaient sur tout le pourtour du Lucrin, couvrant le pays de leurs buées et de leurs épaisses fumeroles, ἠέρι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι. Sous l'ombre des forêts, que Virgile (*Aen.* VI 238) et Strabon décrivent encore,

tuta lacu nigro nemorumque tenebris,

et sous le voile pesant des fumées volcaniques, cette région de l'Averne était une terre d'obscurité et d'ombre, un pays où les Kimmériens homériques auraient pu trouver place, « ce peuple que recouvrent les nuées et les brumes, ces malheureux sur qui pèse une nuit de mort ».

Dans les langues sémitiques, la racine *k. m. r* désigne *l'obscurité, la noirceur*, et le substantif pluriel, *kimeriri*, se rencontre dans l'Écriture pour signifier les *éclipses de jour*, les *soudaines ténèbres*. A sa mode ordinaire, le poète a personnifié les ténèbres que son périple lui décrivait : de la région des *kimeriri*, il a fait le pays des *Kimmériens*; il a transcrit le vocable sémitique en *kimmerioi*, mais il l'a traduit aussi en « nuit pernicieuse », νὺξ ὀλοή. C'est là son habituelle façon de procéder : auprès du vocable

[1] Cf. Beloch *Campanien* p. 174.

étranger, qu'il transcrit, il en donne souvent aussi la traduction grecque... En ce pays de vapeurs, *vaporiferas, blandissima littora, Baias* (Stat. *Sylv.* III 5 97 et V 3 169), où « le feu mélangé aux eaux couvre le rivage de ses exhalaisons »,

littora, qua mediis alte permixtus anhelat
ignis aquis, et operta domos incendia servant,

Strabon et les Anciens retrouvaient sans peine le Pyriphlégéthon des Enfers, τόν τε Πυριφλεγέθοντα ἐκ τῶν θερμῶν ὑδάτων ἐτεκμαίροντο. Ils retrouvaient aussi les eaux froides du Styx et du Kokytos[1]. Mais ils ne semblaient plus connaître la Pierre du Confluent où se faisaient jadis les « évocations », à la mode des Sémites. Car c'est à l'Écriture qu'il faut recourir pour trouver un texte de comparaison (I *Samuel* XXVIII 3-15) :

Samuel mourut. Tout Israël le pleura. On l'ensevelit à Rama, dans sa ville. Saül supprima les magiciens et sorciers du pays...

Les Philistins se rassemblent et viennent camper à Sonam. Saül rassemble tout Israël et campe à Gilboa.

[1] Cf. Plin. II 110 : juxta gelidum fontem semper ardens Nymphæi crater dira Apollioniatis suis portendit. Antérieurement aux écrivains de la Rome classique, Lycophron cherchait déjà sur la côte italienne ces fleuves infernaux ; Lycophron fut la source de Strabon, cf. Eustath. *Odyss.* X v. 514 : ἡ δὲ γεωγραφικὴ περὶ Στυγὸς καὶ Πυριφλεγέθοντος καὶ Ἀχέροντος ἱστορία τοιαύτη· πλησίον τῆς ⟨ἰταλικῆς⟩ Κύμης Ἀχερουσία λίμνη, ἀνάχυσίς τις τεναγώδης θαλάσσης. περὶ δὲ τὸν ἐν Βαΐαις κόλπον κόλπος τις ἕτερος ποιῶν χερρόνησον ἔχουσαν ἰσθμὸν ὀλιγοστάδιον, ὁ Ἄορνος, ἀγχιβαθής φησι καὶ ἀρτίστομος, περικυκλούμενος ὄφρύσιν ὀρθαῖς, συνηρεφὴς ἀγρίᾳ ὕλῃ μεγαλοδένδρῳ καὶ ἀβάτῳ· ἐν ᾧ μῦθος τοὺς ὄρνις ὑπερπετεῖς γενομένους καταπίπτειν εἰς τὸ ὕδωρ, φθειρομένους ὑπὸ τῶν ἀναφερομένων ἀέρων ὡς ἐν τοῖς Πλουτωνίοις· διὸ καὶ τοῦτο χωρίον Πλουτώνειόν τι ὑπελάμβανον, καὶ τοὺς Κιμμερίους ἐνταῦθα ἔλεγον· καὶ εἰσέπλεον τινὲς προθυσόμενοι καὶ ἱλασόμενοι τοὺς Καταχθονίους, ἱερέων ὑφηγουμένων τὰ τοιάδε· καὶ ὕδατος δὲ αὐτόθι πηγὴ ποταμίου ἐπὶ τῇ θαλάσσῃ, οὗ ἀπείχοντο πάντες, τὸ τῆς Στυγὸς ὕδωρ αὐτὸ νομίσαντες· καὶ Πυριφλεγέθοντα δὲ ἐκ τῶν θερμῶν ὑδάτων ἐτεκμαίροντο τῶν πλησίον, ὥσπερ ἴσως καὶ ἐκ τῆς ῥηθείσης Ἀχερουσίας Ἀχέροντα.

Saül, ayant vu le camp des Philistins, craignit et son cœur s'épouvanta. Il consulta le Seigneur. Le Seigneur ne répondit ni par des songes, ni par des présages, ni par des prophètes. Saül dit à ses gens : « Cherchez-moi une femme nécromancienne, et j'irai l'interroger ». Ses gens lui répondirent : « Il y a une femme nécromancienne à Aïn-Dor ».

Saül se travestit et se couvrit de vêtements étrangers. Il alla avec deux hommes. Il vint chez cette femme la nuit et lui dit : « Prophétise-moi par la nécromancie et fais-moi monter ⟨de l'enfer⟩ celui que je te dirai ».

La femme répondit : « Ne sais-tu pas ce qu'a fait Saül, comment il a supprimé les magiciens et sorciers ; pourquoi séduis-tu mon âme pour me mettre en péril ? »

Saül lui jura par le Seigneur et lui dit : « Dieu vive, si quelque mal sortira pour toi de ces paroles ».

La femme lui dit: « Qui te ferai-je monter ? » Saül répondit : « C'est Samuel qu'il faut me faire monter. »

La femme vit Samuel et poussa un grand cri et dit : « Pourquoi me tromper ? Tu es Saül ».

Saül dit : « Ne crains rien ; mais qui as-tu vu ? » Elle dit : « Je vois des dieux qui montent de la terre. »

Saül dit : « Qui aperçois-tu ? » Elle dit : « Un vieillard qui monte ; il est couvert de la robe ». Saül reconnut Samuel et, se prosternant à terre, il l'adora.

Samuel dit : « Pourquoi m'as-tu troublé en me faisant monter ? » Saül dit : « Je suis dans l'angoisse. Les Philistins combattent contre moi. Le Seigneur s'est détourné de moi ; il ne me répond plus, ni par des prophètes, ni par des songes. J'ai crié vers toi pour que tu me fasses connaître ce que j'ai à faire... »

Le mot, qui signifie *consulter les morts*, est dans l'Écriture le verbe *d. r. s* : si le poète odysséen a choisi *Tirésias* pour intermédiaire entre Ulysse et les morts, je ne puis m'empêcher de croire que le *d. r. s* sémitique ne fut pas étranger à ce choix.

Il est bien regrettable que nous connaissions si mal les pratiques des nécromants hébreux ou phéniciens : d'autres détails en notre texte odysséen nous ramèneraient à ces pratiques sémitiques. De même, si nous connaissions

mieux les rites particuliers de l'Averne, nous verrions peut-être que les sacrifices d'Ulysse en cet endroit se rapprochent des vieux rites italiotes. Les textes latins ne font que mentionner la « lustration sur le chemin de l'Averne», *lustratio ad iter Averni*. L'un des sacrifices les plus employés pour la lustration italiote est le triple sacrifice du porc, du mouton et du taureau, *suovetaurile*, que Tirésias recommande à Ulysse pour expier le meurtre de Polyphème,

ῥέξας ἱερὰ καλὰ Ποσειδάωνι ἄνακτι
ἀρνειὸν ταῦρόν τε συῶν τ' ἐπιβήτορα κάπρον.

Dans les poèmes homériques, ce triple sacrifice n'est mentionné qu'en ce passage du chant XI, recopié au chant XXIII 277 de l'*Odyssée*.

Malgré l'insuffisance de nos moyens de comparaison, il apparaît clairement, je crois, que c'est une *évocation* à la mode des Sémites que décrivait le périple original et que copia le poète. Peut-être certains noms de lieu vont-ils confirmer cette vue, et d'abord le nom de l'Averne.

Avernus, disaient les indigènes; *Aornos*, dirent les Hellènes : l'Averne était pour eux le lac *sans oiseaux*, α-ορνις. Les Romains adoptèrent cette explication (Lucret. VI 741-742) et les indigènes eux-mêmes la répétèrent :

principio, quo Averna vocantur nomine, id ab re
impositumst, quia sunt avibus contraria cunctis.

En réalité, les volatiles n'ont jamais manqué en ces forêts : les canards, oies, sarcelles et oiseaux de passage couvrent à certaines époques les eaux du lac. *A-ornos* n'est qu'un calembour hellénique : Dion Cassius transcrit plus exactement *avernus* en *aouernis*, Ἀουερνίς. Il faut reporter ce nom à la même couche onomastique que tant d'autres vocables de cette région cuméenne : nous en avons, dans l'épisode des Cyclopes, retrouvé maints exemples. L'Averne n'est qu'un Œil Rond, un Œil rempli de forêts et d'eau : au bout de l'isthme étroit, c'est le bois sacré de Perséphone (cf. le texte de Diod. Sic. IV 22 : τὴν Ἄορνον ὀνομαζο-

μένην λίμνην, ἱερὰν δὲ Φερσεφόνης), ἄλσεα Περσεφονείης, dit le poète, qui parmi les arbres de cette région nomme le peuplier et le saule :

ἔνθ' Ἀκτή τ' Ἐλάχεια καὶ ἄλσεα Περσεφονείης
μακραί τ' αἴγειροι καὶ ἰτέαι ὠλεσίκαρποι...

Ces deux arbres sont caractéristiques du paysage entre le Lucrin et l'Averne, et c'est le nom grec du peuplier blanc, *achérois*, ἀχερωΐς, qui a donné son nom au fleuve des Peupliers, à l'Achéron. Mais il est un autre arbre dont la silhouette, encore plus caractéristique, se profile sur toutes les pentes de ces collines : le pin-parasol. L'Écriture donne le nom de *aorn* ou *aworn* à un arbre élancé, qui sert à fabriquer les mâts de navires; les traducteurs l'identifient au pin : c'est de *aorn* ou *aworn* que les Anciens, je crois, tirèrent *Avernus, Aouernis, Aornos*; le *lacus Avernus* était primitivement le *lac des Pins*... Faute de doublet, on ne saurait certifier cette étymologie.

Un autre nom de lieu se présente en des conditions analogues, mais dans la compagnie de son doublet, peut-être.

Entre l'Averne et la mer, le poète place l'Okéanos, sa passe et ses courants profonds; il faut les traverser en bateau, pour atteindre le lieu de débarquement vers la Porte d'Hadès, et les traverser de nouveau pour regagner la mer libre. Dans la réalité, entre l'Averne et la mer, c'est le Lucrin, qui s'interpose en communiquant par des passes avec cette dernière. Le nom de Golfe Lucrin, *Sinus Lucrinus*, est latin. Exactement traduit, il signifie *Golfe du Lucre*, lucrum, *du bénéfice, du commerce, des richesses*. Les Grecs rendraient ce terme par *Ploutonion*, Πλουτώνιον, ou, plus complètement, par *Kolpos Ploutonios*, Κόλπος Πλουτώνιος. « Ce pays, nous dit Strabon, était un Ploutonion », καὶ τοῦτο τὸ χωρίον Πλουτώνιον ὑπελάμβανον. En cet empire d'Hadès-Plouton, le nom n'a rien que de convenable. Si nous cherchions au terme latin *Sinus Lucrinus* un équivalent sémitique, il faudrait, pour rendre le mot golfe, *sinus*, recourir à la racine *h. ou. k* et au substantif *hok*, qui

a tous les sens de *sinus* au propre et au figuré ; car *hok* désigne tout à la fois *le sein, la poitrine* de l'homme et *la courbure, l'intérieur, le creux* des choses. Pour rendre le mot *lucrinus*, il faudrait recourir à la racine *e. ou. n* et au substantif, *ewon* ou *ewan*, qui signifie *richesses, moyens de vivre*, etc. Le terme complet *hok-ewan* nous traduirait mot pour mot *Kolpos Ploutonios, Sinus Lucrinus.*

Contre cette étymologie d'*okéanos*, une objection très forte se présente aussitôt : dans la géographie légendaire et réelle des Hellènes, l'Okéanos est situé, non pas sur les côtes italiennes, mais aux dernières extrémités du monde occidental, au delà des Colonnes d'Atlas : les poèmes homériques connaissent déjà l'Okéanos qui cercle la terre de ses courants sans borne. Cet Okéanos peut-il avoir rien de commun avec l'Averne ?... Mais dans les mêmes parages de l'Extrême-Occident, au delà des mêmes Colonnes, les Anciens conservèrent toujours le nom de *Golfe du Commerce, Kolpos Emporikos*, à la mer qui s'étend le long de la côte marocaine. Ce *Kolpos Emporikos* n'est, par le nom, qu'un autre *Sinus Lucrinus* : les Latins emploient le mot *lucrantes* pour désigner *les trafiquants, les marchands* ; les Grecs diraient *emporoi*, ἔμποροι. Ce nom[1] de *Kolpos Emporikos*, — dit Strabon (XVII 3 2), — vint des établissements de commerce phéniciens, Ἐμπορικὸς καλούμενος, ἔχων φοινικικὰς ἐμπορικὰς κατοικίας. Et de fait, ce nom doit remonter aux premières marines. Il ne saurait s'expliquer

[1] Pour ce « Golfe du Commerce », cf. les *Trade Winds*, « Vents du Commerce » des Anglais. Cf. dans l'*Histoire des Flibustiers* III p. 281 la Côte des Richesses : « Le pays, qui s'étend depuis la baie des Salines jusqu'à Acapulco, est celui de toute la mer du Sud qui est le plus habité et sur lequel se trouvent les villes les plus fameuses et les plus riches. Les mines d'or y sont aussi en plus grand nombre qu'au Pérou et celles de Tiusigal, seules, sont plus estimées des Espagnols que celles du Potosi. Aussi n'est-ce pas sans raison qu'ils appellent toute la côte de l'Ouest (au N. de Panama) *Costa-Rica*, encore que, sur nos cartes géographiques, on ne donne ce nom de Côte Riche qu'à une petite partie de son étendue ».

autrement. La côte marocaine est ici toute droite; elle ne présente aucun golfe. Mais, ayant franchi le détroit de Gibraltar, les premiers thalassocrates crurent ne découvrir, entre la rive espagnole et la rive marocaine, que l'entrée d'une nouvelle dépendance, d'une nouvelle poche de la Mer Intérieure, d'un *golfe* tout semblable aux autres golfes que, l'un après l'autre, les détroits de la Mer Intérieure leur avaient ouverts, golfe de la Marmara, derrière les Dardanelles, golfe du Pont-Euxin derrière le Bosphore, golfe d'Azov derrière le détroit de Panticapée, golfe Adriatique derrière la passe des Phéaciens, grand golfe du Couchant enfin, derrière la passe des Lestrygons. Jusqu'à Gibraltar, la Mer Intérieure n'avait offert aux premiers navigateurs qu'une série de détroits menant toujours à de nouveaux compartiments fermés. A Gibraltar, la rive espagnole, d'un côté, et la rive marocaine, de l'autre, semblaient s'ouvrir, puis se recourber pour enclore un golfe nouveau.

Il fallut aux navigateurs des âges suivants une longue série d'explorations lointaines pour se persuader que ce prétendu golfe était en réalité une mer sans bornes et qu'au Nord et au Sud, de chaque côté du Détroit, les deux rives d'Europe et d'Afrique ne convergeaient pas vers quelque point reculé du monde occidental, mais s'en allaient de plus en plus divergentes vers le Sud et vers le Nord pour entourer les continents dans leurs flots sans limite.

Le *golfe* devenait ainsi le *fleuve* circulaire, qui contournait la terre entière.

Aux temps homériques, les Hellènes ont déjà reçu des navigateurs de Sidon la notion et le nom de l'Okéanos occidental. Le poète odysséen connaît déjà cet Océan, comme il connaît Atlas et Calypso : Protée vante déjà la bienheureuse Terre du Couchant, où vont habiter les Élus au bord de cet Océan ; dans la notion commune des Achéens, l'Okéanos est déjà le grand fleuve βαθυδίνης, « aux tourbillons profonds », et βαθύρροος, « au courant profond » ; le poète applique à l'Okéanos italien ces épithètes qui ne sauraient

exactement convenir au Lucrin. Ce n'est pas que le Lucrin soit partout une nappe sans profondeur, ni qu'il n'ait aucun courant : ses émissaires se déversent dans la mer par des chenaux d'eau courante et tourbillonnante. Quand Strabon nous dit que les plans d'Agrippa échouèrent à cause de l'interposition, entre l'Averne profond et la mer libre, du Kolpos Lucrinos « marécageux », son affirmation ne concorde pas avec les renseignements de nos marins :

Environ deux milles et demi du fort de Baye, — dit Michelot (*Portulan* p. 270), est la ville de Pouzzole. Entre les deux, il y a un grand enfoncement... et une plage de sables, derrière laquelle est un petit étang qu'on appelle le lac de Lucrine, au milieu duquel il y a trente brasses de profondeur.

*
* *

20 avril 1901. — Le tramway, qui va de Naples à Pouzzoles, puis à la Plage de Cuma, longe jusqu'au Lucrin le pied des Collines Phlégréennes. La route est bordée d'étuves, de bains chauds et d'établissements thérapeutiques, qui utilisent les innombrables sources thermales ou les jets de vapeurs de cette côte volcanique. Avant cette exploitation industrielle, la rive déserte devait offrir aux premiers navigateurs une succession presque ininterrompue de ruisseaux bouillonnants et fumants, de jets vaporeux, de buées et de fumeroles, ἠέρι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι. Hannon le Carthaginois nous décrit dans son *Périple* africain (*Geogr. græc. min.* I p. 12-13) « une côte de flammes et de vapeurs, laissant tomber à la mer des ruisseaux de feu et opposant aux marins un sol inabordable à cause de sa chaleur ».

Le tramway longe ensuite le lac Lucrin. Les rails sont posés sur la jetée qui sépare de la mer les eaux du lac. Cet isthme, — disaient les Anciens, — était une œuvre artificielle, antérieure à la colonisation grecque : Héraklès, bien avant les temps helléniques, avait construit cette

chaussée pour le passage de son troupeau de bœufs qu'il ramenait du détroit d'Atlas et de Calypso. Avant ces travaux de l'homme, le Golfe Lucrin communiquait librement avec la mer par des émissaires rapides.

Une route plate contourne le Lucrin à l'Est et traverse l'autre isthme qui sépare le Lucrin et l'Averne, sous les pentes du Monte Nuovo. L'Averne ouvre devant nous la grande brèche de son sourcil qu'empruntent la route plate, sans une montée, et le fossé d'un pied, qui la borde.

L'Averne, ceinturé d'une margelle de pierre, dort parmi les bouquets de saules et de peupliers : au sommet des pentes abruptes de son « sourcil », des pins-parasols lui font un diadème. Ulysse, débarqué, a laissé son navire à la plage intérieure du Lucrin ; il est venu à pied jusqu'à cette rive de saules et de peupliers. Au bas du sourcil, voici la Porte des Enfers, devant laquelle il a creusé sa fosse et fait le sacrifice rituel.

Les navigateurs primitifs venaient ici consulter quelque oracle des morts et demander aux nécromants le chemin du retour. C'était peut-être une femme, qui servait, ici comme à Aïn-Dor, d'évocatrice. La légende indigène n'oublia jamais qu'une prophétesse, une sibylle, vivait jadis en ces parages cuméens. C'est par quelque substantif tiré de la racine *d.r.s* que les navigateurs sémitiques désignaient peut-être cette sibylle. Que l'on imagine un substantif féminin de la forme *dires'a* ou *deres'a*, et l'on apercevra comment le poète prit *Tirésias* pour intermédiaire entre Ulysse et les âmes des défunts : dans la légende thébaine, Tirésias, au cours de sa vie, avait plusieurs fois changé de sexe, tantôt homme et tantôt femme.

Nous sommes revenus au tramway en achevant le tour du Lucrin par sa rive occidentale. De ce côté, le sourcil de l'Averne est séparé du Lucrin par une assez grande étendue de marécages, aux fossés pleins d'eau. Dans un recoin des collines, une source chaude bouillonne en un grand œil fumant : c'est le Pyriphlégéthon de Strabon; par

un ruisseau d'eau tiède, il se déverse dans le Lucrin; des paysans viennent y baigner avec force signes de croix un cheval étique; ces eaux restent toujours miraculeuses.

Mardi 20 août 1912. — Nous aurions voulu faire du Circeo à Pouzzoles le voyage d'Ulysse. Mais le cabotage de de cette côte italienne en est resté aux usages d'autrefois : en dehors des barques de pêche et des felouques légères, que les prévisions du capitaine ou les hasards du vent amènent soudain en un mouillage où elles n'étaient pas attendues, quelques gros voiliers seulement viennent, sans être annoncés davantage, prendre ou déposer un chargement. Un service de petits vapeurs n'est établi que pour le courrier des îles, de Porto d'Anzio à Naples, en relâchant à chacune des îles Ponza, Ischia et Procida, mais en passant fort loin du Circeo, de Terracine et de Gaète.

Nous avons fait cette lente navigation par une étrange journée de brumes, sur une mer et sous un ciel de lait, — la mer embrumée du poète, ἠεροείδης πόντος. Toute cette journée d'août, loin de la terre des vivants que réjouissait un ciel d'azur, nous avons trempé dans la buée obscure, sous un bas plafond translucide que le soleil invisible n'arrivait pas à percer, mais que crevait par instants une lourde pluie, droite et drue.

D'île en île, sans hâte et presque sans bruit, dans un roulis qui chavire les cœurs les plus solides et jonche le pont, les escaliers et la passerelle de malades et presque de cadavres, le *vaporetto* dessert l'archipel des Ponza, dont la justice italienne a fait un lieu de relégation, un pays de forçats : côtes blanches sans éclat et sans vive lumière, et pourtant sans ténèbres et sans ombres ; tufs déchiquetés par les pluies, minés et rongés par le flot; falaises aiguës qui semblent des *ice-bergs* souillés; criques mal accueillantes; files de bagnards descendant à la marine, coiffés de sacs vides, et remontant à la geole, la nuque courbée sous une charge de farine ou de grains. Le

navire repart sur cette mer des morts, à travers ces terres de supplices. Brusque arrêt au large : une barque amène, entre deux gendarmes armés, une couple de bagnards, liés par une chaîne de fer, entravés, pieds et mains.

Le ciel pluvieux appesantit sa tristesse sur cette mer d'étain, sur ces îles maudites, sur cette humanité misérable : c'est ici que le poète aurait envoyé le fils de Laerte, s'il avait eu l'idée d'une descente au séjour des damnés.

Vers le soir, nous avons frôlé pendant quelques instants les quais étroits et les façades jaunes et roses de Forio, l'une des marines d'Ischia, puis contourné les tristes rochers noirs de cette île, ses brèches hargneuses, ses pentes chargées de vignes sans soleil et de villas sans lumières : longue et inutile escale, appels déchirants de notre sirène, au pied de la haute ville de Casamicciola ; puis sombre et interminable fin de jour, dans un crépuscule polaire ; deux heures de cabotage autour d'Ischia, et de Procida... Enfin, dans la nuit noire, voici le feu du cap Misène, le seuil du vaste golfe, dont les quais de Sorrente, de Torre dell' Annunziata, de Naples et de Pouzzoles font un cercle de lumière tremblant sur l'eau. Nous rentrons dans les eaux des vivants...

Dimanche 29 septembre 1912. — Pour faire la traversée entre l'île de Circé et la Porte des Morts, des pêcheurs de San Felice nous avaient loué leurs bras et leur barque : ils devaient nous porter du Mont de l'Épervière au Pic de l'Aigle, puis au Cap du Vautour, — à Gaète et à Vulturno, disent les gens d'aujourd'hui, — puis au long de la côte campanienne, vers Misène et Pouzzoles.

Nous nous étions embarqués, personnes et multiples bagages, à l'heure où, le soleil descendant à l'horizon, la brise de terre commence à souffler; puis le vent s'était levé. On avait tendu la voile. La barque s'élançait dans l'obscurité. L'équipage, lâchant les rames, laissait mener le vent et le pilote. La lune se levait, montait blanche dans

le ciel froid et régnait sur le dos immense de la mer. Comme nous voulions, à la lueur du fanal, prendre l'une de nos cartes, on constata que le plus précieux de nos sacs de livres était resté sur la plage de San Felice.

Il fallut tourner la proue vers Terracine, revenir à contre vent au long de la côte déserte, vers les rares lumières du môle, et, débarqués, envoyer querir dans la nuit cet inestimable bagage... Nous l'avions retrouvé ce matin; mais la brise de mer, levée dès l'aube, nous fermait toute navigation vers le large : l'obligeante Circé avait eu soin de donner à Ulysse le secours d'un bon vent de Nord, qui nous était refusé.

Une voiture et deux coursiers rapides nous emportent sur la route côtière, par le plus beau matin d'automne : ciel couvert, un peu menaçant; soleil levant sur les caps de Sperlonga. Nous contournons la lagune forestière de Fondi, dont les vaillantes tours de guette, il y a soixante-dix ans, virent encore des enlèvements de chrétiennes par les pirates tripolitains. Nous traversons de grasses terres noires, des champs humides, des fossés marécageux, où subsistent quelques dallages de la Voie Appienne. Après le défilé d'Itri, une rapide descente conduit à la plage de Formies : certains mythologues de l'antiquité voulaient loger les Lestrygons sur ce rivage droit, qui, sans une anse, sans amas de rochers, sans promontoires avançants, sans Cap ni Fontaine de l'Ours, ne convient à aucun mot de la description odysséenne. Mais, au bord de la mer, par-dessus les barques mouillées en eau peu profonde ou tirées dans la vase, apparaissent les deux beaux promontoires qui limitent à l'Ouest et au Sud cette baie spacieusement ouverte : à l'Ouest, le Perchoir de l'Aigle marin, la longue colline de Gaète, qui porte en son milieu une sorte de haut tumulus (d'où la légende virgilienne du tombeau dressé par Énée à sa nourrice Caïeta); au Sud, l'échine de hautes roches pointues, qui s'étire dans la plaine d'alluvions et pointe dans le rivage comme un promontoire marin, — le

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

 (cf. p. 374 et suiv.)

LES SIRÈNES.

Massique des Romains, le « Mont du Mélange » des premiers navigateurs. Dans le Sud plus lointain, une médiocre avancée du rivage et un petit cap sans hauteur marquent l'embouchure du Vautour.

Tous les patrons de Formies prennent un air dédaigneux ou scandalisé, quand nous leur proposons le louage de leur barque jusqu'à Ischia, Pouzzoles ou Naples : se mettre en mer ce beau dimanche de saint Michel !... Ici, comme à Perejil et comme au Circeo, la protection des dieux sur nous fut évidente.

En face de la gare où nous allions chercher un train qui nous mènerait à Naples vers le milieu de la nuit, voici que, sous le dais d'un grand pin-parasol, sur la haute terrasse d'une blanche *locanda*, dans l'encadrement d'une treille enchassée de grappes d'or, au-dessus d'un jardinet de roses blanches et d'orangers en fleurs, nous apparut, envoyé du ciel, gants blancs aux mains, guêtres blanches aux pieds, monocle à l'œil et cigarette aux lèvres, le plus courtois, le plus souriant, le plus obligeant des diplomates, M. Olivier Taigny, qui, de Rome, s'en allait à Naples, dans une vaste automobile. Il nous prit à son bord.

Je connais maintenant les « vastes campagnes » d'Hypérie, Ὑπερείη εὐρύχορος, et les foules innombrables qui, de l'intérieur, se jetaient autrefois sur la malheureuse Cume. De Formies à Naples, à travers les vingt-cinq lieues de cette Terre de Labour, ces champs de Minturnes, de Falerne et de Capoue, au bout desquels les silhouettes géométriques du Vésuve et de la Rocca Monfina, — le plus grand couple de Cyclopes, — ferment l'horizon, quelle fécondité ! quel déroulement de vie ! maïs encore debout, treilles balancées entre les mûriers, sillons de vignes descendant au long des rivières tranquilles et de leurs roselières, multitude d'enfants demi-nus, de femmes enceintes ou allaitantes, de buveurs attablés sous les auvents des cabarets, dans les ordures des villages, sur les dalles rugueuses de la Voie Appienne (on fête saint Michel et l'on

vide les dernières futailles de l'autre récolte pour faire une place au vin nouveau, qui déjà bouillonne dans les cuves), vignerons sortant des pressoirs, les jambes teintes en violet par le jus des grosses grappes et la pulpe du raisin foulé, vendangeurs affublés, contre les ronces et les épines, de deux peaux de chèvres qui, poil en dehors, leur montent des pieds jusqu'au ventre et leur font des cuisses de Faunes ou de Satyres (ce doit être un usage antique, perpétué depuis des centaines de générations).

Capoue, corsetée de remparts à la Vauban, ceinturée de bastions et de fossés déserts, semble de loin une ville morte. Mais à l'intérieur de ses rues étroites et de ses ruelles profondes, quelle fourmilière d'hommes gesticulants et de femmes dépoitraillées! quelles nuées d'enfants s'envolant sous les roues mêmes de l'automobile! Nulle part ailleurs, notre Europe ne peut offrir pareil foisonnement de la plante humaine. Les historiens de cabinet n'en taxent pas moins d'exagération les récits des Anciens sur les malheurs de Cume, assaillie par les cinq cent mille fantassins et les dix-huit mille cavaliers d'une descente terrienne...

Mardi 1er octobre 1912. — Deux journées d'automobile à travers le pays des Yeux Ronds ont converti le plus sceptique des diplomates à la foi des « Plus Homériques ». Il a vu, de son monocle vu, le Cyclope éborgné, le Cyclope rotant, vomissant, gémissant, la Grotte et les Deux Pierres de Polyphème, et le Port clos dans la Petite Ile. Le voici sur la grève du Lucrin, à la limite de la terre des vivants, qui finit dans le faubourg de Pouzzoles, à l'entrée de cette terre des ruines et de la mort, qui commence au flanc du Monte Nuovo.

Alors que, du Vésuve à Naples et de Naples à Pouzzoles, la côte n'est qu'une chaîne de villes et de villages urbains, où pullule un gros million d'hommes, toute cette rive occidentale du golfe et la presqu'île entre les deux mers sont

encore déshabitées, la Petite Plage, qui dort sous les blanches collines de Baïes, comme la Grande Plage, qui déroule ses sables sous la noire acropole de Cume; entre ces deux grèves, le massif du Misène est un pareil désert.

Partout des ruines géantes témoignent des somptueux édifices dont la Rome de l'Empire couvrit cette double *Riviera* : trois ou quatre siècles durant, les richesses du monde édifièrent ici des stations estivales et hivernales, maritimes et thermales. Puis, durant quatorze siècles, d'Alaric à Napoléon et de Narsès à Nelson, toutes les armées du Levant et du Couchant, tous les routiers de terre et de mer se jetèrent sur ces avant-ports de Naples la convoitée et vinrent aider les tremblements de terre et les raz de marée à jeter bas voûtes et murailles, à décimer, puis à exterminer la population... Les derniers habitants disparurent; les seuls moustiques et la fièvre prirent possession de ces villas consulaires et de ces thermes impériaux. La *malaria* y poursuit son règne absolu. Le féodal château de Baïes dresse encore sur son promontoire ses tours et ses créneaux : toits effondrés, plafonds crevés, escaliers éboulés, porte et embrasures évidées, ce n'est plus qu'un lamentable squelette, un refuge pour les oiseaux de mer et de nuit.

Il semble qu'aux temps préhomériques, les auteurs du modèle odysséen n'aient connu en cet angle intérieur du golfe qu'une petite plage bordée de saules et de peupliers. L'indigène vivait dans les forêts et les retraites de ses Yeux Ronds, dans les grottes éventées de ses falaises : l'étranger avait eu sur la Grande Plage son comptoir et refuge d'Hypérie; il avait dû fuir devant les féroces terriens; il fréquentait, dans Nisida, son mouillage forain de la Petite Ile. La Petite Plage n'était, devant la nappe du Lucrin, qu'un isthme étroit, fendu d'un rapide déversoir : les sourcils forestiers et les hauts pins de l'Averne dominaient ce golfe intérieur, qu'entourait une plainette marécageuse et qu'alimentaient le trop plein de l'Averne et nombre de sources froides ou chaudes, fumantes, bouillon-

nantes ou grondantes, réunies par plusieurs ruisseaux en une courte rivière des Peupliers : au fond, sous la margelle de tuf, une excavation, emplie de vapeurs et d'eaux chaudes, était la Porte des Enfers.

Michelot, pilote-hauturier du Grand Roi, signalait en son *Portulan*, qui servit à cinq ou six générations de nos marins, l'étrange phénomène que l'on voit, disait-il, sur le rivage occidental du Lucrin : deux sources, toutes voisines, sont, l'une, très froide et, l'autre, bouillante... Nous avons retrouvé les deux sources sous les restes d'une haute voûte ; dans l'ombre, deux trous s'enfoncent sous le tuf et les amènent tout près l'une de l'autre ; mais on ne voit plus les conduites souterraines qui les déversent, sans doute, en quelque mare du voisinage. Une chapelle dévastée, à demi effondrée, annexa jadis à la religion nouvelle ce lieu de mystère et de miracles, où les Anciens venaient sans doute invoquer Proserpine et Pluton.

« Rivière de feu, rivière de glace, rivière des gémissements, rivière du peuplier : Pyriphlégéthon, Styx, Cocyte et Achéron, voilà ce que trois vers du poète ont fait de quatre ruisseaux bourbeux ! », conclut notre diplomate un peu désenchanté.

DE SIRÈNES EN SKYLLA

P. Cluverius. — *Sicilia antiqua* Lugd. Batav. 1619

De Saumery. — *Mémoires et aventures secrètes et curieuses d'un Voyage au Levant* Liège 1732

R. Seaton. — *The Symplegades and the Planctae* Am. Journ. Phil. 1887

H. Steuding. — *Skylla, eine Krake am Vorgebirge Skyllaion* Jahrb. Philol. 1895 p. 185

J. G. Tropea. — *L'Etna... nelle principali Fonti greche e romane* Riv. Stor. ant. 1895 p. 5

O. Waser. — *Skylla und Charybdis in der Litteratur und Kunst der Griechen und Roemer* Zurich 1896

G. Modestov. — *De Siculorum Origine* Berlin 1897

V. La Mantuca. — *Antiche Consuetudine* Palerme 1900

G. Wercker. — *Der Seelenvogel in der alten Litteratur und Kunst* Leipzig 1902

D. Jobst. — *Scylla und Charybdis* Wuerzburg 1902

P. Orsi. — *Sepolcri dell' antica Naxos* Accad. Lincei 1903 p. 67

H. Muelder. — *Skylla* Berl. Woch. 1906 p. 1437

G. M. Columba. — *I Porti della Sicilia* Rome 1907

G. Dodd. — *The Samians at Zancle-Messana* Journ. hell. Stud. 1908 p. 56

L. Marini. — *Observazioni... nello Stretto di Messina* Rev. Geog. ital. Suppl. III Firenze 1909

E. Ciaceri. — *Culti e Miti... dell'antica Sicilia* Catane 1911

L. Cantarelli. — *Ulixes und die Sirenen* Bull. com. Rom. 1913 185

Att. Mori. — *Al Cratere de Vulcano* Riv. geog. ital. 1919 p. 114

K. Meuli. — *Odyssee und Argonautika* Leipzig 1921

E. J. Bassett. — *On the Use of two Spears...* Class. Journ. 1923 p. 104

U. von Wilamowitz-Moellendorff. — *Die Rueckfart der Argonauten* Sitz. preuss. Akad. 1924

C. Wendel. — *Argonautensage und Geographie* Schles. Jahrb. 1924 p. 41

O. de Fiore. — *Isole Eolie : Vulcano; Bibliographia,* etc. Boll. Volc. 1924-1925

J. R. Bacon. — *The Voyage of the Argonauts* London 1925

Fr. Vercelli. — *Il Regime delle Corenti nello Stretto di Messina* Venezia 1925; *I Resultati delle Crociere della r. Nave Marsigli* Att. d. Lincei 1925

J. R. Harris. — *Scylla and Charybdis* Manchester 1925

G. Ugolini. — *Gli Argonauti* Brescia 1926

V

DE SIRÈNES EN SKYLLA

Le détroit de Capri. — Les lieuses enchanteresses. — La Prairie des Chants. — Les Galli et les Zaffarines.

Charybde et Skylla : chiens de mer et espadons. — La Pierre Coupée et le Trou de la Perte. — Le dragon de Corfou.

Le Port-Creux et l'Ile du Trident. — Le Cap du Soleil : Naxos et Taormine. — Famine et Rébellion. — La terre du sommeil et de l'isolement.

Le savoir de Circé. — Les deux routes : Bouches de Messine et Bouches de Vulcano. — Les Deux Planktes.

Appendice G. — Les étapes des Phéniciens sur les côtes de Sicile.

Ulysse revient de l'Averne, à travers le marécage qui s'étend jusqu'au bord du Golfe Lucrin : sur la rive intérieure, il retrouve son bateau et se rembarque. A la rame d'abord, puis à la voile, il regagne le large, ἀπὸ δ' ἵκετο κῦμα θαλάσσης εὐρυπόροιο. Un jour de navigation le ramène à l'Ile de Circé. Le navire tiré sur la grève, on installe à nouveau le campement dans la Cala dei Pescatori.

Circé apprend le retour des navigateurs. Aussitôt elle descend à la plage, avec ses chambrières qui apportent des provisions. Elle offre à nos gens un grand festin qui dure tout le jour. Le soir, elle prend Ulysse à l'écart et le met en garde contre les périls qui vont l'assaillir et les tentations qu'il devra surmonter. Le lendemain, Ulysse reprend la mer. A la rame, ils sortent de la Cale. Puis le

même « bon compagnon » de vent, envoyé par Circé, les pousse sur la même route qu'ils viennent de faire dans les deux sens : ils descendent à nouveau vers le Sud. La brise et le pilote mènent le navire ; les rameurs se reposent ; Ulysse répète alors à l'équipage les premiers des conseils de Circé (XII 39-54) :

Il vous faudra d'abord passer près des Sirènes. Elles charment tous les mortels qui les approchent. Mais bien fou qui relâche pour entendre leurs chants ! Jamais en son logis, sa femme et ses enfants ne fêtent son retour ; car, de leurs fraîches voix, les Sirènes le charment, et le pré, leur séjour, est bordé d'un rivage tout blanchi d'ossements et de débris humains, dont les chairs se corrompent... Passe sans t'arrêter ! mais pétris de la cire à la douceur de miel et, de tes compagnons, bouche les deux oreilles : que pas un d'eux n'entende ; toi seul, dans le croiseur, écoute, si tu veux ! mais, pieds et mains liés, debout sur l'emplanture, fais-toi fixer au mât pour goûter le plaisir d'entendre la chanson, et, si tu les priais, si tu leur commandais de desserrer les nœuds, que tes gens aussitôt donnent un tour de plus !

Comme Ulysse achevait de prévenir ses gens, « le bon vent qui poussait le solide vaisseau » les met en vue des Sirènes :

Soudain la brise tombe ; un calme sans haleine s'établit sur les flots qu'un dieu vient endormir. Mes gens se sont levés ; dans le creux du navire, ils amènent la voile et, s'asseyant aux rames, ils font blanchir le flot sous la pale en sapin. Alors, de mon poignard en bronze, je divise un grand gâteau de cire ; à pleines mains, j'écrase et pétris les morceaux. La cire est bientôt molle entre mes doigts puissants. De banc en banc, je vais leur boucher les oreilles ; dans le navire alors, ils me lient bras et jambes et me fixent au mât, debout sur l'emplanture, puis, chacun en sa place, la rame bat le flot qui blanchit sous les coups.

« Nous passons en vitesse. Mais les Sirènes voient ce rapide navire qui bondit auprès d'elles. Soudain leurs fraîches voix s'élèvent sur les flots » :

Le Chœur. — Viens ici ! viens à nous ! Ulysse tant vanté ! l'honneur de l'Achaïe !... Arrête ton croiseur : viens écouter nos voix ! Jamais un noir vaisseau n'a doublé notre cap, sans ouïr les doux airs qui sortent de nos lèvres ; puis on s'en va content et plus riche en savoir, car nous savons les maux, tous les maux que les dieux, dans les champs de Troade, ont infligés aux gens et d'Argos et de Troie, et nous savons aussi tout ce que voit passer la terre nourricière.

Les Sirènes chantaient et leurs voix admirables me remplissaient le cœur du désir d'écouter. Je fronçais les sourcils pour donner à mes gens l'ordre de me défaire. Mais, tandis que, courbés sur la rame, ils tiraient, Euryloque venait, aidé de Périmède, resserrer mes liens et mettre un tour de plus. Nous passons et, bientôt, l'on n'entend plus les cris ni les chants des Sirènes. Mes braves gens alors se hâtent d'enlever la cire que j'avais pétrie dans leurs oreilles, puis de me détacher.

Le nom des Sirènes resta, durant toute l'antiquité, attaché à un petit archipel de roches et d'îlots, qui se trouve sur la côte italienne, au Sud de la presqu'île sorrentine, à la sortie de ce détroit de Capri qui mène du golfe de Naples au golfe de Salerne et d'Amalfi. Ces îlots s'appellent aujourd'hui (on ne sait pourquoi) *les Coqs*, Galli. Les *Instructions nautiques* nous disent :

A un mille 1/2 dans l'Est de Vivara, on trouve le groupe des trois îlots Galli, considérés autrefois comme le séjour des Sirènes. Le plus grand et le plus Est du groupe a 1/4 de mille de longueur; il est couvert de broussailles et porte une tour à son sommet. Les deux petits, nommés Castellucia et Rotonda et situés à petite distance dans l'Ouest, sont sains.

Le poète ne nous donne aucun détail caractéristique sur cet archipel de l'Enchantement. Ulysse passe devant les Sirènes sans débarquer; rien dans le texte ne se prête donc à une comparaison avec la réalité. Mais, par leur situation, les Galli conviennent bien à la place que doivent occuper les Sirènes dans l'itinéraire qui mène de Circé chez Skylla, au détroit de Sicile. Les Galli n'ont pour

nos marines aucune importance; les Sirènes n'en avaient aucune déjà pour les marines de l'antiquité classique; les premiers thalassocrates, au contraire, devaient y posséder une relâche indispensable.

Pour eux, en effet, ces îlots étaient la clé des Bouches de Capri : ici, leurs corsaires pouvaient en surveiller l'entrée ou la sortie et leurs marchands, attendre le vent favorable quand, venus du Sud, ils rencontraient un coup de mistral, qui leur fermait les Bouches, ou quand, venus du Nord, ils avaient la descente obstruée par quelque coup de sirocco[1].

Le détroit de Capri est l'une des grandes routes de la navigation italienne. Quand les indigènes naviguent (c'est le cas aujourd'hui) ou quand les thalassocrates sont en même temps marins et colons (ce fut le cas des Hellènes), les uns et les autres installent leurs guettes et leurs reposoirs au long de la côte continentale : Pæstum, Salerne, Amalfi bordent le pourtour du golfe. Mais les premiers thalassocrates étrangers préféraient aux ports continentaux l'abri des îlots côtiers, ne fussent que de simples roches. Quand le temps est beau, la sortie des Bouches de Capri n'offre aucun danger :

> Au déclin du jour, — écrit Foresta (*Lettres sur la Sicile* I p. 12), — nous sommes sortis du golfe de Naples par l'étroit canal de Caprée... Après avoir doublé le Cap Minerve, nous tournâmes à l'Est, laissant sur notre gauche trois petits îlots que la muse d'Homère avait daigné célébrer et qui, de nos jours, n'ont pas même un nom. Virgile les désigne encore sous le nom de *Scopuli Sirenum*.

Mais souvent on rencontre des vents contraires ou des tempêtes, qui forcent à des relâches et à de longs séjours en n'importe quel refuge :

[1] Sur les îlots côtiers aux bouches des détroits, cf. *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 130.

L'île de Caprée et le Cap della Campanella, — écrit de Bosch (*Lettres sur la Sicile* I p. 11-43), — resserrent la mer et ne laissent au pilote qu'un passage étroit et dangereux. Cependant, grâce à l'habileté de nos mariniers et à la connaissance qu'ils ont de toute cette côte, nous avons doublé le Cap sans accident et nous avons débarqué, après avoir fait trente milles, en un endroit assez chétif, nommé Donna Overa, qui sert de retraite à quelques misérables occupés de la pêche du thon.

N'allez pas croire que ce soit l'agrément du lieu qui nous ait engagés au débarquement : rien moins que cela ; c'est la prévoyance de notre patron, qui, lisant dans les cieux une tempête prochaine, nous a exilés sur ce rivage désert, sans pain, sans viande, avec de mauvais vin, point de lit et forcés de coucher sur le spéronare. La prédiction de notre patron a été accomplie. Nous avons eu toute la nuit une tempête effroyable. Un moment la mer était si grosse et ses vagues s'élevaient si fortement que nos mariniers ont été obligés de tirer leur bâtiment encore plus haut sur le rivage de huit à neuf pieds.

C'est le vent du Sud, le terrible sirocco, dont tous les navigateurs de ces parages redoutaient les fureurs :

Le *schiroc*, qui souffle avec violence, relâche nos fibres et nos nerfs au point qu'on se sent un dégoût pour toute espèce de travail. Le désagrément même de ces mers est de voir subitement naître ce courant dans les airs et étendre sa puissance avec la plus grande violence pendant quinze ou vingt jours ; il enchaîne, pour ainsi dire, à une côte souvent inculte le voyageur surpris tout à coup par cet ouragan.

Les gens de mer vont à tous les abris de cette côte inhospitalière ; les terriens y font bonne guette :

Tout le long de la côte, à la distance d'un mille l'une de l'autre, sont élevées des tours en maçonnerie, dont chacune renferme quatre invalides et un sergent, destinés à épier les descentes que les Turcs pourraient faire et à en avertir aussitôt les garnisons voisines par des signaux...

Nous avons été obligés de nous arrêter à Donna Overa depuis le 23 novembre jusqu'au 28. Nous en sommes enfin partis le

29 avec un vent favorable, qui nous a fait traverser en peu de temps le golfe de Salerne, qu'on regarde comme très périlleux, à cause des courants d'eau qui y règnent et qui auraient pu facilement faire chavirer notre bâtiment. Mais sur les huit heures du soir, le 29, le vent devint si violent, que nous fûmes obligés de relâcher et d'aborder à Garouffle, l'ancienne Agropolis, qui n'est plus qu'un misérable bourg : notre patron nous annonça le soir que, de quelques jours, nous ne pourrions nous remettre en mer ; nous nous consolâmes de ce contre-temps en apprenant qu'à quatre milles seulement d'Agropolis, étaient situés les fameux temples de Pæstum...

Pour les premiers thalassocrates, les Sirènes tenaient le rôle qui échut plus tard à la Pæstum des Hellènes, à la Salerne ou à l'Amalfi des Italiens. Venues du détroit de Sicile, les flottilles phéniciennes arrivaient ici, soit en cabotant au long de la grande terre, soit en coupant tout droit à travers la mer, depuis l'Ile d'Éole. Tel de ces îlots, Gallo Lungo ou Castellucia, leur offrait l'aiguade, auprès de ruines qui marquent aujourd'hui l'emplacement d'anciennes forteresses byzantines et normandes : jusqu'à nos jours, les maîtres de la côte durent défendre ces îlots contre les corsaires de Sicile ou d'Afrique. Le détroit de Capri et la presqu'île sorrentine marquent une division naturelle dans les terres et mers italiennes : le climat, les vents et les flottes de l'Afrique montent jusqu'aux palmiers d'Amalfi; sur la façade Nord de la presqu'île, le golfe de Naples est européen; sur la façade Sud, le golfe de Salerne est semi-africain; Salerne fut une université arabe, fondée par Constantinus Africanus.

Aucune étymologie grecque ne peut expliquer le nom des *Sirènes*, Σειρῆνες. Par contre, une étymologie sémitique se présente pour ces chanteuses, pour ces « filles du chant », comme dirait l'Écriture, *benot-ha-sir*[1]. Le mot hébraïque *sir, chant, cantique*, serait exactement transcrit par

[1] Cf. H. Lewy *Semit. Fremdw.* p. 205.

le début du mot grec *Sir-ènes*, Σειρ-ῆνες. Pour la fin de ce mot, on propose d'ordinaire d'y reconnaître le mot sémitique *hen, grâce : sir-hen* serait le *chant de grâce*, comme *eben-hen* est la *pierre de grâce*, la *pierre précieuse*. Cette étymologie ne me semble pas inacceptable. Pourtant je crois que, du texte odysséen, une autre explication peut ressortir, qui s'impose avec plus de certitude. Nous savons en effet comment le poète met en œuvre les noms et les données de son périple. Toutes les fois qu'il transcrit un vocable sémitique, il s'arrange soit pour le commenter soit pour le traduire en son contexte : en outre, l'aventure entière ne semble imaginée, le plus souvent, que par un développement poétique ou anthropomorphique de tel ou tel vocable du modèle.

Or, les Sirènes sont des chanteuses; mais ce sont aussi des magiciennes, des fascinatrices, en prenant ce mot en son sens primitif et complet, c'est-à-dire des femmes qui *lient* par leurs *enchantements* : tel est le sens du latin *fascinare, fasciare*, ou du grec θέλγω. Les Sirènes *charment* les hommes : elles les *enchaînent*, elles les *retiennent* par leurs chants magiques, ἀνθρώπους θέλγουσιν, ὅτίς σφεας εἰσαφίκηται. L'aventure d'Ulysse dans les parages des Sirènes n'est aussi qu'un *enchaînement*.

Suivant les conseils de Circé, Ulysse se fait attacher pieds et poings. Puis vainement, pour accepter l'invitation des Sirènes, il demande qu'on le détache. Ses compagnons le lient plus étroitement. Ils ne le détachent que lorsque la voix des Sirènes a disparu dans le lointain.

Si l'épisode des Lestrygons dans le pays des Sardes, des *Fuyards*, est la *fuite* d'Ulysse, si l'épisode de Circé dans le sanctuaire de l'affranchissement est la *libération* de ses gens, l'épisode des Sirènes est, avant tout, l'*enchaînement*. L'aventure du héros et la formule du poète « les Sirènes fascinent par le chant » θέλγουσιν ἀοιδῇ, entraînent, je crois, une étymologie de *Sir-ènes* : c'est *sir-en, chant de fascination*.

Le mot *en* viendrait de la racine *'n. n*, comme *hen*, vient de la racine *h. n. n.* Cette racine *'n. n* existe dans toutes les langues sémitiques, Les Arabes en font un usage fréquent pour signifier *attacher, retenir* (surtout *tenir et gouverner un cheval par les rênes*), mais aussi *nouer par des maléfices* (en particulier *nouer l'aiguillette*, comme disaient nos pères) : ils ont tiré de cette racine les mots *cordes, rênes*, et les mots *ensorcellement, impuissance sexuelle*; ils en ont aussi tiré le mot *nuage* (les Latins disent pareillement *fascia*). Les Hébreux, qui usent moins fréquemment de cette racine, en ont pourtant tiré, eux aussi, le mot *nuage* et un verbe, de sens plus obscur, qui paraît signifier *se livrer à des opérations magiques* soit de *divination* (suivant les uns), soit de *fascination* (suivant les autres). Les Sirènes tout ensemble fascinent et révèlent les nouveautés de l'avenir.

Un autre détail du texte odysséen peut nous aider à retrouver l'onomastique originale de ces îles : les Sirènes sont assises dans une prairie, ἥμεναι ἐν λειμῶνι. Nous connaissons par l'Écriture plusieurs noms de lieu de la forme : *Prairie des Acacias, Prairie des Vignes, Prairie de la Danse.* C'est un équivalent de ce dernier nom, *Abel-Mehol'a*, que je restituerais à l'origine de notre légende : les premiers navigateurs avaient dit *Abel Sir-en, Prairie de l'Enchantement* ou *du Chant Magique*; les Hellènes auraient pu traduire en *Leimon Épodès*, Λειμὼν Ἐπῳδῆς, et les Latins en *Pratum Carminis.* Car en grec et en latin, la traduction exacte de *sir-en* serait ἐπ-ῳδή, ἐπ-αοιδή, *incantare, incantamenta carminum.* Les Septante appellent *chanteurs d'épodes*, ἐπαοίδοντες ἐπαοιδήν, ceux que l'Écriture appelle les *lieurs de liens, hober habarim* : Eschyle (*Eum.* 306) nous donne une exacte définition de *épodè*, quand il nous parle du *chant lieur*, ὕμνος δέσμιος.

En 1901, je n'avais pas pu visiter cet archipel des Sirènes. Mais M. Attilio Mori avait bien voulu fouiller pour moi les archives cartographiques de l'Institut géographi-

que de Florence, et M. N. Mansi (de Ravello), très familier avec les pêcheurs et chasseurs de cette côte, m'avait fourni de minutieux détails sur ces trois îlots. Les Galli sont au nombre de trois. Deux ne sont que des roches coniques, élevées de 50 à 54 mètres au-dessus de la mer : elles se nomment *la Castelluccia* et *la Rotonda*. La troisième, *il Gallo Lungo*, beaucoup plus grande, a la forme d'une longue faucille, dont la concavité tournée vers la *Castelluccia* et la *Rotonda*, détermine une rade close. Sur la face convexe de *Gallo Lungo*, se creuse une petite anse, nommée la *Praja*, qui offre un mouillage assez commode, avec une plage très courte, au pied d'un morne de 54 mètres : une maisonnette moderne est construite au fond de cette anse, que dominent les ruines d'une ancienne tour.

« Ces rochers, m'écrivait M. Mansi, sont couverts d'herbe et de taillis rabougris : par endroits, c'est un véritable pré de narcisses. En 1848, la famille des comtes de Guissi essaya de construire une ferme pour l'élevage des lapins; la tentative réussit d'abord; mais, en 1873, une tempête terrible balaya tout l'archipel et noya les lapins. Aujourd'hui, les îlots ne sont guère visités qu'au mois de mai par les nombreux chasseurs de la côte, qui y viennent pour le passage des cailles ».

Ce « pré de narcisses » est tout semblable au pré de persil et de violettes de Perejil; de part et d'autre, le poète odysséen a sans doute traduit par *prairie*, λειμών, le mot sémitique *abel* : les Sirènes habitent dans une prairie de fleurs, λειμῶν' ἀνθεμόεντα, la *praja* des narcisses.

Les mêmes parages de Calypso nous offrent aujourd'hui l'exemple de ces Iles Zaffarines, qui sont l'exacte réplique de nos Galli : trois rochers en pleine mer, déterminant par leur situation respective une rade ou plutôt un orbe de mer protégé des vents et de la houle, suffisent à la fortune et à la renommée d'une relâche, qui reste aux mains des étrangers et conserve leur garnison et leur clientèle, tant que les Barbares de la côte en face refusent de se

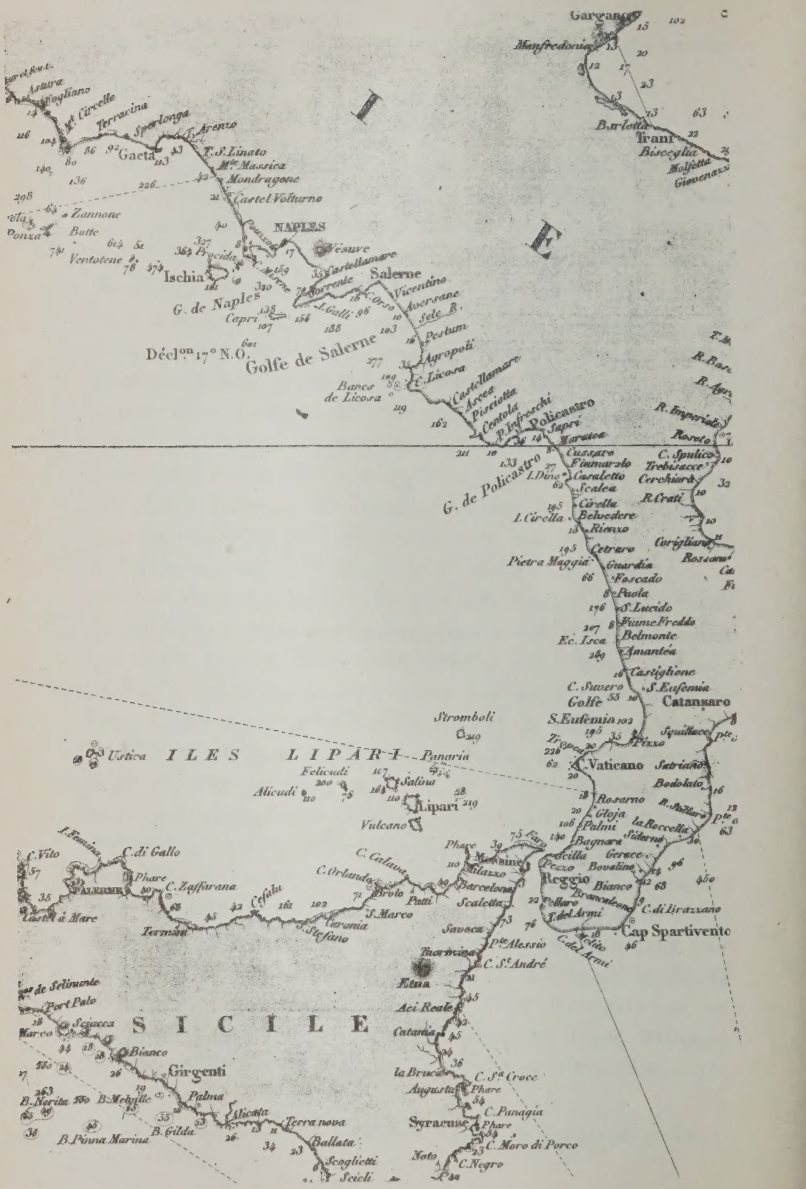
soumettre aux lois et coutumes des civilisés et au jeu des pacifiques échanges[1].

*
* *

Lundi 26 août 1912. — Nous mettons enfin le pied sur le roc des Sirènes. Au bout de la Grande Plage de Cume, sous la Tour Gavetta, nous avions trouvé une barque à voile dont le patron, aidé de ses deux fils, s'était chargé de nous porter en deux ou trois jours jusqu'ici. Hier matin nous prenions la mer. Le même « bon compagnon » de vent du Nord, que Circé donnait à Ulysse, nous poussait alertement dans le détroit de Procida. Nous sortions de la passe. Nous volions sur les vagues moutonnantes, tout droit vers Capri. Nous approchions de ses falaises. Le vent tomba. Un calme complet aplanit la mer. Il fallut prendre la rame et, de longues heures durant, n'avancer que par à-coups, essayer vainement des bordées, quand la brise sournoise feignait de se lever à nouveau.

Nous débarquions vers le soir à la marine de Capri, où les maisons neuves descendent, une à une, du vieux bourg qui reste perché deux cents mètres plus haut, sur une étroite et rocailleuse selle entre les deux montagnes de l'île. Capri n'est qu'un double massif de calcaire dénudé, dont la façade géante plonge sans bords dans une mer sans fond et dont la cime majeure, le Monte Solaro, jaillit tout droit dans l'azur d'un ciel léger, à huit cents mètres d'altitude. Le terroir de l'île est presque partout vertical: murailles de roches bleues, balafrées de cicatrices rougeâtres; éboulis de blocs tranchants; couloirs de cailloux et de broussailles. Au milieu des rochers ou sous leur menace, le travail millénaire de l'homme a ménagé quelques terrasses et quelques fonds d'une terre ferrugineuse, où de petites olivettes disséminées plongent leurs antiques racines, où quelques arpents de vignes se blottissent entre

[1] Sur les Zaffarines, cf. *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 340.



DE CIRCÉ EN SKYLLA.

les monceaux de pierres entassés par les mains des générations. De-ci de-là, quelques grottes ouvrent leur trou d'ombre dans la roche claire ou laissent pénétrer, sous leur voûte au ras du flot, la divine Amphitrite qui les éclaire de son rayonnement azuré : κυανώπιδος Ἀμφιτρίτης, « Amphitrite à la face d'émail bleu », dit le poète pour une autre île de cette mer italienne (XII 59-60) ; la Grotte Azurée de Capri est, pour les barques de touristes, l'une des promenades obligatoires.

Cette grande île aux Chèvres, — *Capreæ*, disaient les Romains, — qui garde l'entrée du golfe de Naples, est tout juste le contraire de la Petite Ile aux chèvres, Nisida, qui reçut Ulysse au fond de ce même golfe. Elles se font valoir, l'une l'autre, aux yeux des navigateurs : Capri est, de tous points, le repoussoir de Nisida.

Ile forestière et fertile ; terrain meuble, profond et frais, qui n'attend que l'ordre de l'homme pour porter vignes et moissons ; port secret et clos, accueillant à l'étranger, tournant le dos à l'indigène, mais si proche de la grande terre qu'en trois coups de rame on y va trafiquer et se fournir de vivres frais : tout fait de Nisida une sorte de dock et de comptoir flottants, amarrés à bonne distance des caprices et de la violence des Yeux Ronds. La Petite Ile ne peut envier à la grande Capri que la source abondante où nos *Instructions nautiques* envoient encore nos marins s'approvisionner, un peu au-dessus de la *Marina Grande*. Capri a deux marines, en effet : *Marina Grande* et *Marina Piccola* ; beaux mots prometteurs, mais aux vaines promesses ! Ils ne désignent que deux grèves ouvertes au pied du bourg, l'une sur la mer du Sud, l'autre sur la mer du Nord : toutes deux, battues des vents et assaillies par la houle, sans le moindre abri, n'offrent même pas des pentes où haler les barques hors des traîtrises du flot. Et sur l'une et sur l'autre, pend la menace de ces monts fendus, fissurés, d'où vont tomber, semble-t-il, des têtes ou des pans de rocher, comme ceux dont les

débris jonchent la rive ou dont la masse, après avoir cascadé jusque dans la mer, s'est engloutie dans la vague profonde, mais darde encore vers le ciel une aiguille géante et une façade percée d'un grand portail : les deux Pierres du Cyclope ne sont que ballons d'enfants auprès de ces *Faraglioni*, que, seule, la colère d'un dieu put projeter au large.

Le détroit, qui sépare Capri de la grande terre, est presque toujours un fleuve irrité, dont les vents alternants chassent vers le Nord ou vers le Sud les eaux tumultueuses et qui n'a pour rives que falaises inabordables ou margelles de pierre avivée : passage rapide entre les deux mers, c'est un fossé presque infranchissable entre les deux terres, qui ne s'offrent l'une à l'autre aucun débarcadère, aucune route vers l'intérieur. Nous quittions ce matin, dès la pointe de l'aube, la marine de Capri. Lentement, péniblement, à la rame, nous longions la falaise de trois cent quarante mètres, que la pointe de l'île laisse tomber sur les criques du détroit. Jamais navire n'a pu se risquer entre ces lames de pierre vive, sous ces à-pics, sans cesse ravalés par la tombée de quelque bloc. Mais on imagine qu'au temps des vieilles pirateries, un essaim de petites barques, de canots agiles à une seule paire de rames, se collant sous la falaise, se cachant entre les roches et dans les grottes, pouvaient se jeter soudain sur quelque gros et insouciant navire-marchand, pour le rançonner ou le couler.

Nous avancions péniblement dans le détroit. La Roche de Capri paraît encore plus démesurée du milieu de la passe. En face, la Punta della Campanella, qui s'avance au bout de la presqu'île sorrentine, semble, bien que rocheuse et coupée droit, de proportions plus humaines et d'humeur plus accueillante. Nous l'atteignions enfin. Mais la Cala di Milignano, qui l'entaille au Nord, et la grande Marina di Lelanto, qui la borde au Sud, ne sont que culs-de-sac abrupts, sans sortie vers la haute terre, sans abri contre les rafales et les houles du large.

Tout au long de sa façade méridionale, que jalonnent toujours les vieilles tours de guette, la longue presqu'île de Sorrente n'offre que cales et marines semblables, où les indigènes descendent parfois leurs barques halées sur le pourtour, où les pirates de tous les temps ont risqué leurs brusques rafles de troupeaux et de femmes, mais où jamais le commerce des étrangers n'a pu trouver refuge. A quarante et soixante kilomètres dans l'Est, Amalfi et Salerne ont des grèves abritées contre le vent du Nord par leurs hautes montagnes : les vaisseaux d'autrefois, tirés à sec, y trouvaient pleine sécurité contre les rages du sirocco. Mais répondant aux nécessités et commodités des terriens du voisinage, ces ports sont trop éloignés du détroit pour servir soit à sa police ou à sa croisière, soit contre les risques et accidents de sa navigation. Les longs-rameurs de la Méditerranée primitive avaient dans la rade insulaire des Sirènes la seule station de ces Bouches.

Un peu au devant des trois Galli, l'îlot Vivara est un bloc de conglomérat, haut de quelque cinquante mètres, long et large de quelque deux cents. Le sommet est un plan d'herbes sèches, de genêts et d'asphodèles, qui peut, avant la brûlure de l'été, sembler une prairie en fleurs. La falaise porte une baraque de bois, une sorte de bassin-abreuvoir et un écriteau « Chasse gardée » : c'est une station pour les oiseaux de passage.

Une heure de rame encore nous a fait entrer dans la rade aux trois portes que forment entre eux les trois Galli, trois massifs de roche, un assez grand îlot et deux petits. Les noms de Rotonda et de Castellucia s'appliquent d'eux-mêmes aux deux derniers, au gros dos rond de l'un, au châtelet naturel, que profilent sur le ciel la montagne pointue de l'autre, et la couronne de créneaux et tourelles dont la coiffe le plus romantique des petits châteaux ruinés. Un chemin cavalier, taillé dans le roc, ploie ses lacets au flanc du torse promontoire et monte de la rade jusqu'au seuil de cette castille marine. Quels garnisaires et quels

assaillants se sont succédé en cette forteresse, durant les quinze siècles de belles pirateries qui séparèrent les derniers jours de la paix romaine et les premières années de la paix contemporaine en Méditerranée ?

Le grand îlot, sur une ceinture de falaises et de récifs, porte un plateau qu'une autre tour de guette défendait plus mollement jadis. Elle a encore son escalier et son plancher de bois pour les pacifiques guetteurs d'aujourd'hui, qui viennent attendre le passage des cailles. Elle a de même une citerne encore intacte à ses pieds et, — merveille en ce coin du monde où toutes les terres sont verticales, — elle a une longue et étroite esplanade de sol meuble, cultivé, un champ de pommes de terre envahi par les romarins et jonché de ruines, dont une cassine pour la chasse a utilisé les pierres et les briques.

Voici donc la Prée, — la *Praja*, disent nos bateliers, — le *leimon* fleuri du poète. On y monte aisément par un débarcadère et un sentier de roches. Assis, jambes pendantes, à soixante mètres au-dessus de l'eau bleue, nous avons sur nos têtes l'ombre de la tour et, sous nos pieds, ce vertigineux cirque de mer, qu'enclosent des rocs suspendus, éboulés, en surplomb : abri contre tous les vents, embuscade pour toutes croisières vers la terre, le détroit ou le large, triple sortie pour se jeter à la bonne heure sur la proie et pour fuir la vengeance des victimes ou des concurrents (les vieux renards ont toujours plusieurs issues à leur terrier), il n'est peut-être pas dans la Méditerranée tout entière un plus beau paradis de pirates.

Aux siècles récents de la course musulmane, quel renouveau de gloire et de clientèle dut avoir cette station de l'*Odyssée* ! quelles ripailles et quelles tueries, quelles joies féroces et quels chagrins ont vus ce petit château, cette tour ! combien de femmes, enlevées à la côte en face, ont connu sur cette Prée les violences de la première nuit ! quels massacres et quelles cuissons à la broche de moutons et de volailles ! quelles rasades ! et quels cris, quelles

disputes pour le partage des esclaves et du butin!... J'aurais voulu relire ici le récit de la vieille dans *Candide* : c'est une belle suite des *Récits* d'Ulysse, et c'est de même vérité historique sous le ton romanesque...

Quand les auteurs du périple odysséen arrivèrent ici, quel incident de navigation, quelle légende ou quelle coutume religieuse des indigènes leur firent entendre les chanteuses marines, les lieuses d'enchantements, les Sirènes révélatrices de l'avenir? Une bande d'oiseaux de mer qui couvrait ce triple perchoir et déchirait à grands cris quelque corps de naufragé, donna-t-elle leurs chants et leurs présages à ces jettatrices de mauvais sort?...

Août 1925. — Du haut des monts d'Amalfi, de la terrasse aérienne de Ravello, où je relis mes notes des précédents voyages, je vois à l'horizon les trois points sur la mer de ces Iles Galli. J'ai cherché si quelque légende des marins d'aujourd'hui gardait l'explication ou l'écho des imaginations d'autrefois. J'ai appris seulement que, durant la grande guerre, les sous-marins allemands avaient longtemps usé de cette cachette, avant d'être trahis par la nappe d'essence qu'une crevée sur les roches fit un jour s'échapper de l'un d'eux. On surveilla désormais les traîtresses Sirènes; mais plusieurs gros transports vers le Levant, coulés soudain à la sortie des Bouches, avaient chèrement payé leur mépris des avertissements de Circé : « Passe sans t'arrêter, car bien fou qui relâche en passant aux Sirènes ! »

II

Au delà des Sirènes, s'ouvrent devant Ulysse deux routes, entre lesquelles Circé lui a laissé le choix :

Quand tes rameurs auront dépassé les Sirènes, — je ne t'assigne pas d'ici tout le parcours, à toi de décider, — deux routes s'offriront ; les voici toutes deux.

On trouve, d'un côté, les Pierres du Pinacle, où rugit le grand flot azuré d'Amphitrite ; chez les dieux fortunés, on les appelle Planktes. La première ne s'est jamais laissé frôler des oiseaux, même pas des timides colombes, qui vont à Zeus le père apporter l'ambroisie ; mais le chauve rocher, chaque fois, en prend une que Zeus doit remplacer pour rétablir le nombre. La seconde ne s'est jamais laissé doubler par un vaisseau des hommes ; mais, planches du navire et corps des matelots, tout est pris par la vague et par des tourbillons de feu dévastateur. Un seul des grands vaisseaux de mer put échapper : ce fut Argo, rentrant du pays d'Aiétès, cet Argo, que, partout, vont chantant les aèdes ; le flot l'avait jeté contre ces grandes Pierres ; mais Héra, pour l'amour de Jason, le sauva.

Ainsi parlait Circé ; mais, dans la suite des *Récits*, il n'est plus question de ces deux Pierres ; Ulysse ne les verra pas ; c'est l'autre route qu'il suivra :

L'autre route vous mène entre les Deux Écueils. L'un, dans les champs du ciel, pointe une cime aiguë, que couronne en tout temps une sombre nuée, et rien ne l'en délivre ; ni l'été, ni l'automne, il ne plonge en l'azur ; aucun homme mortel ne saurait ni monter ni se tenir là-haut ; la roche en est trop lisse ; on la croirait polie. A mi-hauteur, se creuse une sombre caverne, qui s'ouvre, du côté du noroît, vers l'Érèbe : du fond de ton vaisseau, c'est sur elle qu'il faut gouverner, noble Ulysse ! Mais, du fond du vaisseau, le plus habile archer ne saurait envoyer sa flèche en cette cave, où Skylla, la terrible aboyeuse, a son gîte. Ses pieds, — elle en a douze, — ne sont que des moignons ; mais sur six cous géants, six têtes effroyables ont, chacune en sa gueule, trois rangs de dents serrées, imbriquées, toutes pleines des ombres de la mort. Enfoncée à mi-corps dans le

creux de la roche, elle darde ses cous hors de l'antre terrible et pêche de là-haut, tout autour de l'écueil que fouille son regard, les dauphins et les chiens de mer et, quelquefois, l'un de ces plus grands monstres que nourrit par milliers la hurlante Amphitrite. Jamais homme de mer ne s'est encore vanté d'avoir fait passer là sans dommage un navire : jusqu'au fond des bateaux à la proue azurée, chaque gueule du monstre vient enlever un homme[1].

L'autre Écueil, tu verras, Ulysse, est bien plus bas. Il porte un grand figuier en pleine frondaison ; c'est là-dessous qu'on voit la divine Charybde engloutir l'onde noire : elle vomit trois fois chaque jour et trois fois, ô terreur ! elle engouffre. Ne va pas être là pendant qu'elle engloutit, car l'Ébranleur du sol lui-même ne saurait te tirer du péril... Choisis plutôt Skylla, passe sous son écueil, longe au plus près et file !

Charybde et Skylla ont été domiciliées par tous les Anciens au détroit de Sicile. Elles y habitent encore.

A l'entrée du détroit, les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 112) décrivent la ville et la forteresse de Scilla, perchées sur une pointe aiguë de la côte italienne : « Cette ville est bâtie en amphithéâtre sur les falaises escarpées d'une pointe saillante au Nord. De juillet à septembre, on fait sur la côte la pêche à l'espadon. Un château fort, élevé de 65 mètres au-dessus de la mer, est construit sur la pointe. Scylla a beaucoup souffert pendant le tremblement de terre de 1783, qui a jeté dans la mer une partie de sa pointe extrême ».

Ici donc, comme auprès du Lucrin, la réalité actuelle n'a pas gardé peut-être tous les détails de la description odysséenne. La plupart subsistent néanmoins, cf. Spallanzani (*Voyage* II p. 113-114) :

[1] Cf. L. Devic *Les Merveilles de l'Inde* p. 5 : Madouïa fils de Zérâïkht, un des marins de la Chine et des pays de l'or, racontait que, dans les parages de l'île du Rih, il passa entre deux pointes élevées au-dessus de la mer, qu'il prit pour les sommets de deux montagnes sous-marines ; quand il les eut dépassées, elles plongèrent dans l'eau ; il reconnut que c'était les deux pinces d'un crabe.

Curieux de connaître ces écueils fameux par tant de naufrages, je pris une barque et la dirigeai d'abord vers Scylla. C'est un rocher très élevé, situé à douze milles de Messine sur les côtes de la Calabre, au delà duquel est bâtie la petite ville qui porte son nom. Quoiqu'il ne fît point de vent et que j'en fusse encore à la distance de deux milles, je commençai à entendre un frémissement, un murmure et je dirai presque un bruit semblable à des hurlements de chien, dont je ne tardai pas à découvrir la véritable cause. Ce rocher, coupé à pic sur le bord de la mer, renferme à sa base plusieurs cavernes, dont la plus spacieuse est appelée *Dragara* par les habitants de l'endroit. Les ondes, entrant avec impétuosité dans ces cavités profondes, se replient sur elles-mêmes, se brisent, se confondent, écument de toutes parts et produisent tous les bruits divers que l'on entend au loin.

La Skylla de Pierre du poète, *Skylla Petraié*, Σκύλλη Πετραίη, est une terrible aboyeuse, δεινὸν λελακυῖα, au fond de sa caverne. Les cavernes hurlantes se rencontrent tout le long du détroit. La plupart sont au ras du flot, qui entre et sort à grand bruit. A. de Gaubillon (*Voyage critique de l'Etna* p. 293-294) descend la passe :

Le beau cap Saint-Alexis est un rocher à pic de cinq à six cents pieds... Taillé en forme de cône concave, on remarque sur toute sa surface cinq cavernes aussi élevées que profondes, cavernes assez grandes pour qu'une légère barque puisse y entrer et en faire le tour ; les eaux de la mer s'y engouffrent avec un bruit semblable à celui du tonnerre.

Mais telle de ces cavernes hurlantes est, comme celle de Scilla, en plein ciel : « La ville d'Ali, — disent les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 249), — renommée par ses eaux minérales, s'élève en dedans du cap, sur la pente du mont Scuderi, qui a 1250 mètres de hauteur. Auprès du sommet aplati de cette montagne, il existe une caverne d'où le vent sort avec une certaine violence ».

Du fond de sa caverne, Skylla pêche les dauphins, les chiens de mer et, quelquefois, l'un de ces plus grands monstres que nourrit par milliers la hurlante Amphitrite.

La gémissante mer du détroit a toujours été célèbre pour ses pêches. Les *Instructions nautiques* viennent de nous dire que, sous Scilla, on pêche le terrible porte-épée, l'espadon[1]. Spallanzani écrivait il y a cent trente ans :

Les chiens de mer appartiennent au genre des squales: ce n'est qu'accidentellement qu'on en prend dans le détroit de Messine, soit parce qu'ils n'ont pas de passages réguliers et périodiques, soit parce que leur chair coriace n'est pas bonne à manger et qu'il y a toujours du danger à les attaquer. Leur hardiesse est si grande qu'ils vont assaillir les hommes jusqu'à l'intérieur du port. Un pêcheur, s'y baignant un jour, fut surpris par un de ces poissons qui lui trancha net la cuisse.

Pendant mon séjour à Messine, n'ayant pas eu l'occasion d'assister à la capture d'aucun chien de mer, je ne puis rien dire de la façon dont on s'y prend pour les attaquer. Je me bornerai à décrire un de ces poissons... Je m'arrêterai principalement à ses divers ordres de dents. Les dents de la mâchoire inférieure sont au nombre de soixante-quatre, laissant au milieu un espace vide. Elles forment des groupes séparés. Chaque groupe résulte de quatre rangées de dents, à la réserve de ceux qui avoisinent l'espace vide, lesquels sont composés de cinq rangées.

Est-il besoin de mettre en regard tels de nos vers odysséens sur la triple rangée des dents de Skylla?...

On prend l'espadon, tantôt avec la lance, tantôt avec la *palimadara*, espèce de filet à mailles très serrées... La pêche à la lance tirait à sa fin. Voici comment elle se pratique. Les pêcheurs sont pourvus d'une barque qu'ils appellent *luntre*. Sa longueur est de dix-huit pieds sur huit de largeur et quatre de

[1] Le P. Labat décrit longuement les sept ailerons ou empennures du *pesce spada* : « C'est une petite fortune pour un pêcheur que la prise d'un de ces poissons. Mais ce bonheur n'est pas pour tous ceux qui se mêlent du métier: il faut sçavoir l'endormir ou l'enchanter; comme il est Grec, il n'entend que cette langue et n'entend point les autres; il semble même en avoir de l'aversion », etc., etc. Strabon (I 2 15) voyait déjà dans la chasse de l'espadon, τὴν θήραν τῶν γαλεωτῶν ἐπὶ Σκύλλης la première source de la légende skylléenne. Cf. de même *Geogr. græc. min.* II p. 2.

hauteur. Sa proue est plus spacieuse que sa poupe pour donner plus d'aisance à celui qui tient la lance... La lance est faite de bois de charme qui se plie difficilement. Sa longueur est de douze pieds. Le fer qui la termine a sept pouces de long ; il est armé latéralement de deux autres fers, appelés *oreilles*.

Sur la proue de la *luntra*, le lancier épie l'espadon et le frappe dès qu'il apparaît. En arrivant devant Skylla, Ulysse revêt ses armes, prend deux longues lances et quitte le château d'arrière pour venir sur le château d'avant, à la proue du navire, afin de surveiller, comme le lancier de la *luntre*, l'apparition du monstre : « Car j'avais oublié qu'en ses tristes avis, Circé m'avait enjoint de ne pas endosser mes armes glorieuses... J'espérais découvrir cette Skylla de pierre, avant qu'elle causât le malheur de mes gens ».

Skylla se présente comme un nom grec, avec un sens précis dans la langue la plus courante des Hellènes : c'est la *Chienne*; quelque interpolateur ajouta donc au texte primitif un vers pour commenter « la terrible aboyeuse » : « La voix est d'une chienne encore toute petite ». Mais les sémitisants ont raison, je crois, d'expliquer d'autre façon ce nom que l'on rencontre sur d'autres rivages : dans les légendes qui sortirent de l'onomastique des côtes mégariennes et saroniques, la Pierre de l'Épervier, *Skulla Nis*, est devenue la perfide Skylla, meurtrière de son père Nisos[1]. Dans la formule odysséenne *Skulla Pétraié* (l'épithète *pétraié* ne se retrouve nulle part ailleurs dans les poèmes homériques), le poète (c'est une de ses façons ordinaires) aurait, tout à la fois, transcrit et traduit le nom propre de son modèle.

La Pierre de Skylla marque l'entrée du détroit vers le Nord, comme la Pierre Blanche, *Leukopétra*, en marque la sortie vers le Sud. *Skylla*, comme la *Pierre Blanche*, devait

[1] Sur les Pierres de Skylla, cf. *Les Phéniciens et l'Odyssée* II p. 402 : « La Route de Thèbes ».

avoir son déterminatif. Dans le texte actuel, Circé lui donne une mère qu'elle nomme Crataïs : « Ah ! passe à toute vogue, en hélant Crataïs, la mère de Skylla : c'est d'elle que naquit le fléau des humains; c'est elle qui mettra le terme à ses attaques ». Dès l'antiquité, ces trois vers étaient rejetés par les éditeurs soigneux[1]. Néanmoins, je croirais volontiers à une même parenté onomastique entre la Skylla italienne et sa mère Crataïs qu'entre la Skylla mégarienne et son père Nisos.

Une étymologie grecque rendrait aussitôt compte du nom de cette mère : *Crataïs* serait la *forte*, la *violente*. Mais les *Instructions* viennent de nous décrire la *pierre coupée* de Skylla, et tous les voyageurs notent la façade abrupte de cette Pierre fendue à la hache, dont les tremblements de terre continuent de ravaler l'à-pic. Le poète lui-même insiste sur l'aspect de cette roche, si lisse qu'on la croirait polie. Or, l'Écriture donne l'épithète de *kroutot* aux poutres équarries et polies : *krata* serait l'épithète de cette *Skulla coupée* ; les premiers colons grecs du détroit trouvèrent en place le nom encore complet ; mais l'usage populaire en négligea par la suite le second terme : ici, comme dans les eaux péloponnésiennes, *Skulla, la Chienne*, suffisait à une oreille hellénique pour dénommer le promontoire, et si la Pierre était aussi un monstre de malheur, *pelor kakon*, πέλωρ κακόν, c'est qu'en face d'elle, la longue et basse presqu'île sablonneuse du Faro, qui fait l'autre bord du détroit, s'appelait *Peloros*. Ce vieux nom, malgré son apparence grecque, doit être bien antérieur à l'arrivée des Hellènes, qui, sur place, le transcrivirent de cette façon : jusqu'aux temps classiques, ce *Peloros* ou *Pelorus* sembla d'origine suspecte : les Romains en firent un pilote d'Annibal que son chef avait enterré là.

Entre Skylla et Peloros, mais dans le voisinage plus proche de ce dernier cap et de son bas rivage, Anciens

[1] Cf. là-dessus mon *Introduction à l'Odyssée* II p. 379.

et Modernes ont toujours connu Charybde : « Quand Charybde vomit, toute la mer bouillonne et retentit comme un chaudron sur un grand feu ; l'écume en rejaillit sur le haut des Écueils et les couvre tous deux. Quand Charybde engloutit à nouveau l'onde amère, on la voit dans son trou bouillonner tout entière ; le rocher du pourtour mugit terriblement : tout en bas, apparaît un fond de sables bleus ».

Les *Instructions nautiques* nous disent encore (n° 731 p. 238-243) :

Le détroit de Messine a une largeur qui varie de 1 mille et demi à son entrée Nord, à 8 milles entre les caps Pellaro et Scaletta. La navigation de ce passage si redouté des Anciens demande quelques précautions, à cause de la rapidité et de l'irrégularité des courants, qui produisent des remous ou des tourbillons dangereux pour les navires à voiles. En outre, devant les hautes terres, les vents jouent et de fortes rafales tombent des vallées et des gorges, de sorte que, sans une brise favorable et bien établie, un navire peut arriver à ne plus être maître de sa manœuvre, même étant sous vapeur.

Ces courants n'ont plus pour nos grands navires les mêmes dangers que pour les petits bateaux d'autrefois. Il suffit d'en connaître et d'en éviter certains confluents :

Les courants du détroit de Messine sont variables et atteignent parfois 5 nœuds de vitesse. Ce sont en grande partie des courants de marée, qui acquièrent leur plus grande force le lendemain de la pleine et de la nouvelle lune (sauf les perturbations dues aux vents). Le flot porte au Nord, le jusant au Sud ; mais près des côtes, il existe des contre-courants dont on peut tirer parti : ils sont appelés *refoli* quand ils sont produits par le jusant, *bastardi* quand ils sont produits par le flot. La rencontre de deux courants opposés produit, en divers points du détroit, des tourbillons et des grands remous, appelés *garofali*. Les principaux *garofali* sont sur la côte de Sicile, entre le cap du Faro et la pointe Sottile, avec le jusant, et devant la tour de Palazzo, avec le flot ; ce dernier garofalo est très fort ; c'est

le *Charybde* des Anciens... Les autres agitations sans tourbillons, produites par le courant sur les inégalités du fond, sont appelées *scale da mare*.

Nos vapeurs peuvent ne plus se soucier de Charybde. Mais les voiliers doivent toujours compter avec elle :

Comme les variations des courants rendent difficile la navigation à la voile dans le détroit, il serait imprudent, de la part d'un navire à voiles étranger, de chercher à le franchir de nuit sans pilote. Si l'on vient du Nord, on trouve des pilotes à quelques milles au Nord du phare du Faro ; si l'on vient du Sud, on en rencontre à 3 ou 4 milles au Sud de Messine.

La carte marine indique par des spirales les points où d'ordinaire tourbillonnent ces *bastardi* et *garofali*. Le plus important de ces remous (nos marins lui gardent le nom de Charybde) est juste en face de Skylla sur la rive opposée, un peu au Sud du cap Peloros. Ulysse, ayant franchi Skylla, échappe d'abord au tourbillon de Charybde et s'en va débarquer sans difficulté dans ce « Port-Creux » de l'Ile du Soleil que nous allons retrouver à Messine. Il y est bloqué tout un mois, par les vents du Sud qui lui ferment la route. Après le massacre des bœufs sacrés et une semaine de festin, on reprend la mer. Mais la colère du dieu leur envoie une tempête de N.-O., qui les entraîne vers le Sud et fracasse le vaisseau. Ulysse flotte sur son mât et sa quille attachés ensemble : un réveil des vents du Sud le rebrousse alors vers le haut du détroit et le jette sur Charybde : « Or Charybde est en train d'avaler l'onde amère. Je me lève sur l'eau ; je saute au haut figuier : je m'y cramponne comme une chauve-souris. Mais je n'ai le moyen ni de poser le pied, ni de grimper au tronc ; car le figuier, très loin des racines, tendait ses longs et gros rameaux pour ombrager Charybde. Sans faiblir, je tiens là jusqu'au dégorgement qui vient rendre à mes vœux et le mât et la quille... ». Les *Instructions nautiques* décrivent les vents du détroit :

En hiver, les vents les plus forts et les plus fréquents sont ceux de l'E.-S.-E. et de l'O.-S.-O., ces derniers accompagnés d'une très grosse mer ; la lutte entre les vents opposés est fréquente, surtout avec les grands frais de N.-O. Les vents d'Ouest ne durent pas autant que ceux de S.-E. et de S.-O. ; ils peuvent souffler fort, mais ils mollissent bientôt. Le vent de S.-E. (*c'est l'Euros d'Ulysse*), au contraire, devient de plus en plus fort et souffle parfois quinze jours consécutifs. Le S.-O. lui succède généralement, mais dure peu.

En été, le beau temps est accompagné de vents de N.-O. et de Nord. Lorsque le vent souffle du Nord, il fait toujours presque calme dans le détroit, tandis qu'à Messine, la brise est quelquefois très fraîche. Parfois le vent de Nord *(c'est le Zéphyr d'Ulysse)* soufflant dans le détroit rencontre à 20 milles dans le Sud, devant le cap Spartivento, un vent de Sud *(c'est le Notos d'Ulysse)* ; il en résulte une grande perturbation atmosphérique...

La tempête d'Ulysse n'est que cette rencontre des vents du Nord et du Sud.

L'exact et consciencieux Spallanzani visite Charybde (IV p. 116 et suiv.) :

Quoique la marée soit presque insensible par toute l'étendue de la Méditerranée, elle se fait apercevoir dans le détroit de Messine, à raison de son étrécissement, et elle y est réglée comme ailleurs par les élévations et dépressions périodiques des eaux. Quand le vent souffle dans la direction du flux et du courant, un navire n'a point de dangers à courir ; car, si ces deux forces lui sont contraires, il est dans la nécessité absolue de s'arrêter et de jeter l'ancre à l'entrée du canal ; si elles lui sont favorables, il passe à pleines voiles avec la rapidité de la flèche.

Cf. le premier passage d'Ulysse et les conseils de Circé :

ἀλλὰ μάλα Σκύλλης σκοπέλῳ πεπλημένος ὦκα
νῆα παρὲξ ἐλάαν.

Mais lorsque le vent est opposé au courant et que le pilote inexpérimenté ou trop confiant lui abandonne ses voiles pour

franchir le détroit, son navire combattu par deux forces contraires va se briser contre le rocher de Scylla.

Cf. les conseils d'Ulysse à son pilote au devant de Skylla : « Tu vois cette fumée et ce flot : passe au large et prends garde à l'écueil ! Si, gagnant à la main, le navire y courait c'est à la male mort que tu nous jetterais »,

... σὺ δὲ σκοπέλου ἐπιμαίεο, μή σε λάθῃσι
κεῖσ' ἐξορμήσασα καὶ ἐς κακὸν ἄμμε βάλῃσθα.

Voilà pourquoi vingt-quatre matelots des plus hardis et des plus robustes se tiennent jour et nuit sur la plage de Messine. Au premier coup de canon d'un navire en perdition, ils accourent et le remorquent avec leurs barques. Comme le courant n'occupe jamais toute la largeur du détroit, qu'il serpente et fait plusieurs détours, ces matelots, qui connaissent parfaitement sa marche, savent l'éviter et soustraire le vaisseau aux dangers qui l'environnent. Mais si le pilote, qui en a le gouvernement, dédaigne ces secours ou néglige de les demander, quelqu'habile qu'il soit, il court le plus grand risque de faire naufrage : au milieu des tournoiements et du bouillonnement des ondes *(faut-il rappeler les vers odysséens sur la marmite bouillonnante de Charybde ?)*, les plus gros câbles se rompent et les ancres ne prennent point, parce que le fond est rocailleux. Enfin tous les expédients ne sont ici d'aucun secours...

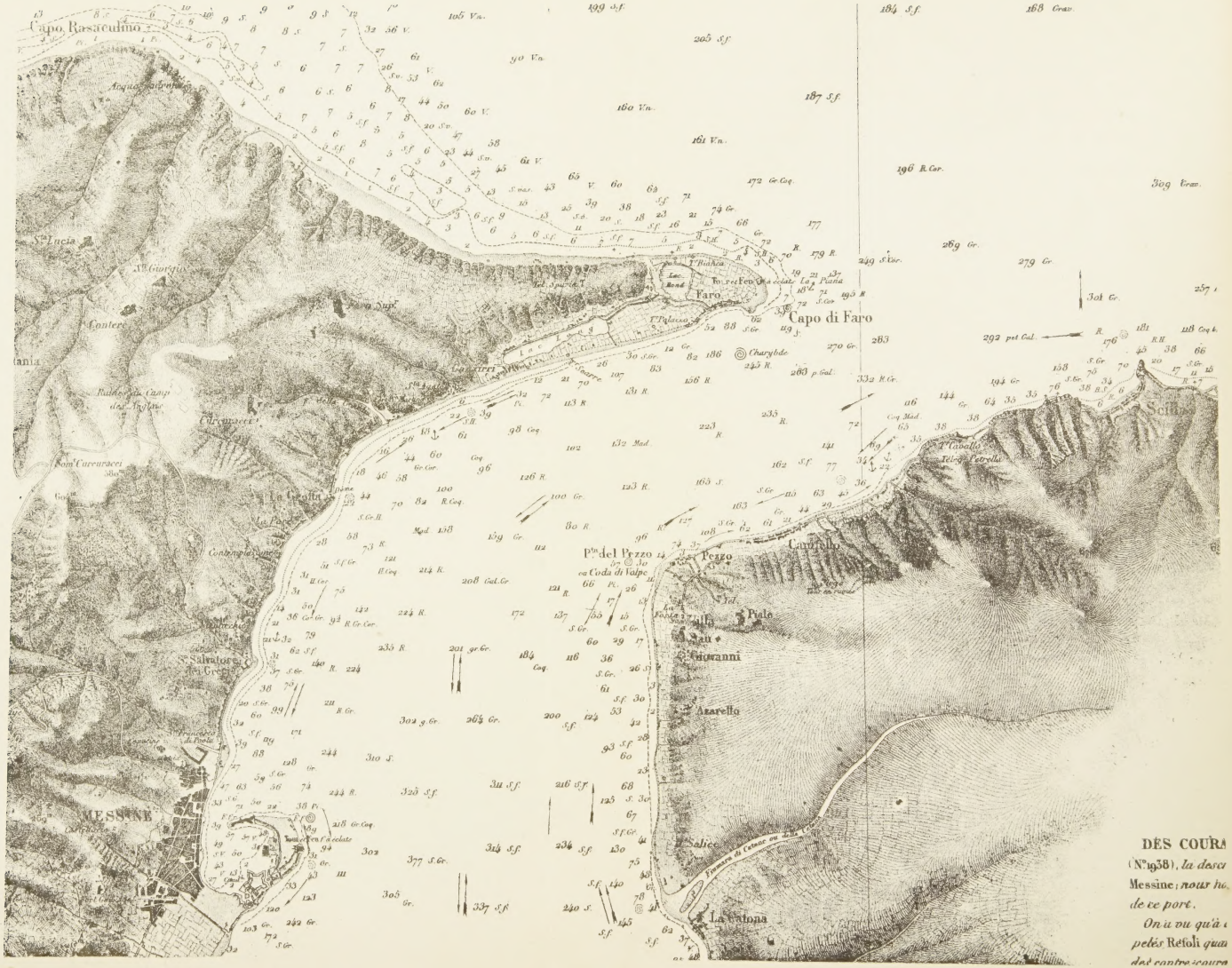
Je me promenais sur les collines qui dominent le détroit, lorsque je vis entrer par la bouche du Nord un bâtiment marseillais voguant à pleines voiles et ayant pour lui le vent et le courant. Il avait déjà fait la moitié du chemin et s'avançait heureusement vers le port, lorsque tout à coup le ciel se couvre d'épais nuages ; un tourbillon de vent soulève la mer contre la direction du courant et l'agite dans tous les sens. A peine les matelots ont-ils le temps d'amener les voiles ; de toutes parts, les vagues entourent et assaillent leur malheureux navire...

Spallanzani décrit longuement les efforts des pilotes messinois, qui réussissent, mais à grand'peine, à sauver ce bateau marseillais. Il ajoute, sans se douter qu'il commente, mot pour mot, le naufrage d'Ulysse :

Les bâtiments légers, que le vent ou le courant entraîne, vacillent, tournoient, mais ne sont point engloutis : ils ne coulent à fond que dans le cas où les vagues, en se précipitant sur eux, les remplissent d'eau. Quant aux gros navires, ils s'y trouvent arrêtés tout à coup et restent comme immobiles ; ni le vent ni les voiles ne les peuvent tirer de là ; après avoir été tourmentés et battus des flots, ils sont poussés contre la plage voisine.

Voici à ce sujet, une lettre que m'a écrite l'abbé Grano de Messine : « Il n'y a pas vingt jours, nous avons été témoins de la submersion d'une polacre napolitaine, venant de Pouille avec une provision de grains. Il s'était élevé un vent de Sud-Est très impétueux. Le navire s'efforçait de gagner le port à pleines voiles ; mais la tête ou la queue du courant, pour me servir de l'expression de nos mariniers, l'entraîna dans le garofalo. Là, ne pouvant faire usage de ses voiles, il resta quelque temps exposé à toute la furie des flots qui finirent par l'entr'ouvrir et le couler à fond ».

Après les cinq semaines qu'Ulysse a dû passer dans le Port-Creux, bloqué par vent du S.-O., « le Notos qui soufflait en tempête s'apaise : on embarque à la hâte, on tend les voiles blanches, on pousse vers le large. Mais notre course est brève. En hurlant, nous arrive un furieux Zéphyr, qui souffle en ouragan ; la rafale, rompant d'un coup les deux étais, nous renverse le mât et fait pleuvoir tous les agrès à fond de cale ; le mât, en s'abattant sur le gaillard de proue, frappe au front le pilote et lui brise le crâne. Zeus tonne en même temps et foudroie le vaisseau. Mes gens sont emportés par les vagues ; ils flottent autour du noir croiseur, pareils à des corneilles ; le dieu leur refusait la journée du retour. Moi, je courais d'un bout à l'autre du navire, quand un paquet de mer disloque la membrure ; la quille se détache et la vague l'emporte. Mais le mât arraché flottait contre la quille, et l'un des contre-étais y restait attaché ; c'était un cuir de bœuf ; je m'en sers pour lier ensemble mât et quille et sur eux je m'assieds ; les vents de mort m'emportent ».



DES COURA
(N.o 1938), *la desce*
Messine; *nous ho*
de ce port.
On a vu qu'à
pelés Refoli *quan*
des contre-courar

L'ILE DU SOLEIL.

*
* *

Au total, cette description odysséenne de l'entrée du détroit ne présente que trois ou quatre inexactitudes, l'une assez grave, les deux ou trois autres légères, et toutes de même source que les erreurs ou inventions que nous avons déjà rencontrées dans les autres paysages des *Récits*.

La première touche le gîte des deux Écueils et du détroit qu'ils ouvrent : le poète se les figure comme tout proches des Sirènes; car elles ont à peine fini de chanter et leur île est à peine hors de vue, que « soudain, j'aperçois la fumée d'un grand flot, dont j'entends les coups sourds », dit Ulysse; il reconnaît aussitôt la passe des Deux Écueils décrite par Circé... Deux cent quatre-vingts kilomètres à vol d'oiseau séparent du pré des Sirènes le rocher de Skylla et, dans l'intervalle, Ulysse aurait dû revoir cette île d'Éole où, deux fois, il était venu... Est-ce à dessein et parce qu'il en avait parlé déjà que le poète a négligé cette escale?... est-ce la lecture d'un périple abrégé qui l'a conduit à mutiler ainsi les distances?... les épisodes de cette navigation étaient-ils déjà disposés de même façon dans son modèle étranger ?...

De très nombreux voyageurs nous décrivent le rocher de Skylla et sa façade sur la mer; mais aucun n'a vu, semble-t-il, la caverne qu'elle devrait porter à mi-hauteur et « qui s'ouvre du côté du noroît, vers l'Erébe ». Si cet antre a jamais existé, il devrait être apparent encore sur ce flanc abrupt où nul homme ne peut mettre le pied, où nul arbre, nulle plante, nulle bâtisse n'a jamais pu s'accrocher... Cette caverne n'est-elle qu'une invention du poète?... aurait-elle disparu dans le tremblement de terre « qui en 1783, a jeté dans la mer une partie de la pointe extrême », disent les *Instructions nautiques*?

Troisième fantaisie : Charybde est plus proche des sables siciliens que de la roche italienne ; mais elle n'est pas si collée à la rive, que le plus grand figuier du monde

ait jamais pu la couvrir de ses rameaux... Il suffirait, il est vrai, pour rendre compte de cette vision, que le poète eût trouvé dans son modèle la mention du gouffre « sous un cap du Figuier ». Mais le poète imagine en outre ce tourbillon du détroit comme un puits entouré d'une margelle de pierre, un entonnoir aux cercles voraces, dont, par instants, on entrevoit le fond... Le sage Spallanzani met ses lecteurs en garde contre cette idée fausse :

On entend par tourbillon de l'eau le mouvement circulaire qu'elle prend lorsqu'elle est mue par deux impulsions contraires. Au centre de ce mouvement, il se forme une cavité dont les parois intérieures tournent sur elles-mêmes en forme de spirale. Mais dans le détroit, je n'observai rien de semblable : c'était un espace de mer ayant tout au plus cent pieds de circonférence, où l'onde bouillonnait, s'élevait, s'abaissait, se heurtait, sans produire le moindre tourbillon... Je m'étais muni de différents corps, les uns plus pesants que l'eau, les autres plus légers. J'observai que les premiers allaient au fond et ne reparaissaient plus, que les seconds surnageaient, mais que l'agitation les repoussait hors de la sphère de son activité. Cette dernière observation m'indiquait assez qu'il n'existait aucun gouffre en cet endroit, car ce gouffre aurait produit un tourbillon qui aurait attiré et englouti les corps légers...

Le poète est, comme on voit, d'une exactitude parfaite quand il compare à une marmite bouillante cet espace de mer, où « l'onde bouillonne, s'élève, s'abaisse et se heurte sans produire le moindre tourbillon ». Si son imagination d'un tourbillon profond, d'une cavité aux spirales descendantes et remontantes, est plus fantaisiste, il ne faut pas se hâter encore de l'inculper. N'est-ce pas ainsi que, durant des siècles, l'imagination populaire s'est figuré tous les gouffres marins? et nos cartes marines ne représentent-elles pas encore ces *garofali* par des spirales ? C'est, son modèle qui lui mit, peut-être, cette image devant les yeux, par le nom même que les premiers navigateurs donnaient aux remous du détroit.

Je crois en effet que H. Lewy a raison de chercher une étymologie sémitique à ce nom de *Charybdis*, qui se retrouve dans les pays syriens et qui ne veut rien dire en grec : H. Lewy propose *khar* ou *khor oubed*, le *Trou de la Perte*[1]. Comme pour Skylla « la pierreuse », le texte odysséen donnerait la vérification de cette étymologie : Charybde est « la pernicieuse, la cause de perte », Χάρυβδις ὀλοή, et le poète imagine cette pernicieuse comme un « trou », *khar*, qui, tour à tour, engloutit les eaux de la mer et les rejette. L'antiquité classique connut deux autres Charybdes. L'une était dans les parages de Gadès, au voisinage de Calypso : nous n'en savons que le nom. L'autre était en Syrie entre Apamée et Antioche : c'était, — dit Strabon (VI 2 9), — un trou, χάσμα, dans lequel l'Oronte s'engouffrait, la Perte de l'Oronte.

Sans aller jusqu'à ce Maelstrom[2], dont les gens du Nord firent longtemps un terrible avaloir, ni à ces furieux tourbillons que les navigateurs vers les Indes redoutaient sous le Cap Corrientes, aux Bouches de Madagascar[3], on sait la renommée qu'eut dans tout l'Occident, que garde encore dans nos complaintes bretonnes le raz de Sein. L'alferez de Pedro Niño raconte dans *le Victorial* (p. 272) :

Le raz de Bretagne est très dangereux. Il a vingt lieues de long. On croirait que la mer y bout à gros bouillons, comme l'eau d'une chaudière placée sur le feu, non pas qu'elle soit chaude cependant; mais la mer y est telle qu'elle n'y fait que des tourbillons. Par gros temps, le péril est extrême en cet

[1] Cf. dans G. Ferrand (*Textes relatifs à l'Extrême-Orient* II p. 385) le monstre amphibie ailé, à quatre têtes sur un cou et à dents recourbées, qui s'appelle *monstre de ruine*.

[2] Pour le Maelstrom, cf. Albert-Montémont XLV p. 160.

[3] Pour le Cap Corrientes, cf. dans l'*Hist. des Voyages* II p. 169 la tempête essuyée par le premier navire anglais qui s'en fut aux Indes : Lancaster (1591) décrit et sans doute exagère les dangers de cette passe, les coups de vent et de tonnerre balayant mâts et voiles, fracassant tout, «arrachant les membres, faisant virer nuques et fronts, comme si l'on eût pris plaisir à tordre les cous». D'Argen-

endroit, et le navire, qui est drossé à la côte, est coulé en un instant. Là, ne servent ni voiles ni rames; il y faut de bons gouvernails, car les courants y sont si forts et emmènent si raide le navire que, lorsque Dieu le garde des récifs, en trois ou quatre heures il fait ses vingt lieues et, quand le raz est passé, les marins rendent grâces à Dieu qui les sauva.

L'alferez ajoute en ce même *Victorial* (p. 411) :

La mer du Ponant n'est pas comme celle du Levant, qui n'a flux ni reflux, ni grands courants, si l'on en excepte un que l'on appelle le courant de Faro, qui est très dangereux et où périssent beaucoup de bâtiments : quand le vent est opposé au courant, le vaisseau, qui se trouve entre deux, touche de bien près la mort.

Les pèlerins du Moyen-Age redoutaient les tourbillons et le monstre des Bouches de Corfou[1]. On ne manquait pas de prévenir, par des signes de croix, par des cantiques et, si l'on pouvait, par la messe chantée, la réapparition du dragon qui, jadis, avait dévoré ou mis en fuite les habitants de cette antique Cassopé, que le vulgaire appelait l'Écueil du Dragon, *Scopulus Serpentis*, mais que les érudits nommaient Cassopolis[2]. Le dragon, chassé par un évêque ou un saint moine, s'était réfugié dans un abîme du détroit. A la fin du xv[e] siècle, Félix Faber dit encore dans le truculent latin de son *Evagatorium* (I p. 36) :

Post longam navigationem pervenimus ad insulas Gazopoleos et ventum non habuimus. Venimus autem ad locum quemdam,

sola décrivait déjà en sa *Conquête des Molusques* (II p. 78) « ce golfe où les ondes bouillonnent avec un bruit et un mouvement à peu près semblable à celui d'un pot qui bout auprès d'un feu ».

[1] Cf. *Le Voyage de Hiérusalem* éd. Schefer p. 44.

[2] Pour le dragon de Cassopo et celui de Scilla, cf. *Voyage de M. de Monconys* I p. 145 : « Le 28 décembre 1646, le vent se mit Nord avec tant de violence que nous eûmes une des plus fortes tourmentes que l'on ait jamais eues, au dire des matelots. Il y eut plusieurs et diverses ravines qu'ils nomment *eschillons*, qui tirent l'eau de la mer, comme si c'étoit une pompe, et ce par une longue

ubi galea fixa super aquas stabat, nec remis huc aut illuc moveri poterat, sed sicut palus stabat, quasi parata in profundum mergi, quia subtus erat vorago abyssalis vel terræ hiatus, qui sorbebat ibi magnam maris partem et aquæ in abyssum ibi illabebantur. Ideo stabant ibi superiores aquæ, descensum in abyssum exspectantes et, quando mare in illa parte non habet multas aquas, tunc aqua rotatur et eæ, quæ superius natant, descensum minantur. Et de facto naves ibi absorberentur, si gubernatores arte non obstiterint.

Félix Faber ne manque pas d'ajouter l'histoire du grand dragon qui sortit un jour d'une roche voisine, *immanis et terribilis draco*, et qui, s'envolant sur la cité de Gazopo, la consuma des flammes de son haleine, puis, durant de longues années, barra le détroit; on n'en vint à bout qu'en lui jetant un cadavre empoisonné[1].

queue, qui s'allonge hors de la vue jusqu'à la mer, d'où l'on voit bouillonner l'eau...

» Les matelots disent que ce sont des dragons et, pour empêcher qu'ils ne nuisent, ils disent l'Évangile de saint Jean ou mettent un couteau à manche noir piqué au mât ».

[1] Cf. dans le Troisième Voyage de Chr. Colomb, — qui n'a encore touché qu'à des îles du Nouveau Monde, — l'arrivée au continent américain, *Nouvelle Bibliothèque des Voyages* XII p. 53 : « Il entra dans un très beau port qu'il nomma il Puerto de Gatos, trompé par la vue d'un grand nombre de très gros singes, qu'il prit d'abord pour des chats. Les trois vaisseaux y étant entrés avant midi, trouvèrent les flots dans un mouvement terrible et si couverts d'écume par le combat du courant avec la marée que le danger leur parut extrême. Ils s'efforcèrent en vain de mouiller. Les ancres furent enlevées par la force des vagues. Le vent, avec lequel ils espéraient sortir, s'étant calmé tout à coup, ils demeuraient livrés à l'impétuosité des flots, sans aucun moyen d'avancer ou de retourner dans le golfe. L'amiral sentit la grandeur du péril. Il confessa que, s'il en était délivré par le ciel, il pourrait se vanter d'être sorti de la gueule du dragon, et cette idée fit donner au détroit le nom de Bocca del Drago, qu'il a conservé jusque aujourd'hui... »

III

Tirésias a dit à Ulysse : « Aussitôt qu'échappés à la mer violette, ton solide vaisseau vous mettra sur les bords de l'Ile du Trident, vous trouverez, paissant, les vaches du Soleil et ses grasses brebis : c'est le dieu qui voit tout, le dieu qui tout entend ! Respecte ses troupeaux ; ne songe qu'au retour, et je crois qu'en Ithaque, à travers tous les maux, vous rentrerez encore ; mais je te garantis, si vous les maltraitiez, que ce serait fini du navire et des gens ».

Nous doublons les Écueils, la terrible Charybde aussi bien que Skylla. Nous voici chez le dieu, en cette île admirable du Soleil, fils d'En Haut, où l'on voyait en foule ses beaux bœufs au grand front et ses grasses brebis. Déjà, du noir vaisseau, étant encore au large, nous entendions meugler les vaches dans les parcs et bêler les moutons. Aussi me revenaient au cœur les prophéties de l'aveugle devin Tirésias de Thèbes.

Ulysse fait donc part à ses gens des soucis de son cœur : « Camarades, deux mots ! vous avez beau souffrir ; il faut que vous sachiez ce que Tirésias m'a prédit dans l'Hadès : il m'a recommandé, et très fort, d'éviter cette Ile du Soleil, le charmeur des mortels ; il m'a dit qu'en ces lieux, nous aurions à subir le comble des malheurs... Doublons cette île ! écartez-en le noir vaisseau ». Mais Euryloque, le chef de l'opposition, combat cet avis. L'équipage applaudit Euryloque et refuse d'obéir aux conseils d'Ulysse ; à bord des croiseurs homériques, les chevaliers de la rame[1] ne reçoivent pas d'ordres ; on discute et la majorité l'emporte :

Ulysse. — Je suis seul, Euryloque, et vous en abusez ! Du moins jurez-moi, tous, le plus fort des serments que, si nous rencontrons quelque troupe de vaches ou quelque grand trou-

[1] Cf. dans *Pénélope et les Barons des Iles* le chapitre des Chevaliers de la Rame », p. 81.

peau de brebis, nul de vous n'aura l'impiété fatale d'en abattre; sagement, sans toucher ni vaches ni moutons, vous vous contenterez des vivres qu'a fournis l'immortelle Circé.

Je dis et, sur mon ordre, ils jurent sans tarder. Quand ils ont prononcé et scellé le serment, nous entrons au Port-Creux et nous allons mouiller le solide vaisseau en face des Eaux-Douces, où mes gens débarqués se hâtent d'apprêter en maîtres le repas. Quand on a satisfait la soif et l'appétit, on donne une pensée et des pleurs aux amis; puis les larmes font place au plus doux des sommeils.

Mais on reste quelques heures à peine en ce mouillage :

Aux deux tiers de la nuit, quand les astres déclinent, Zeus, l'assembleur des nues, lâche un Notos terrible aux hurlements d'enfer, qui noie sous les nuées le rivage et les flots : la nuit tombe du ciel. Aussi, dès qu'apparaît, en son berceau de brume, l'Aurore aux doigts de roses, nous tirons le vaisseau et nous le remisons dans le creux d'une grotte, où les Nymphes avaient leurs beaux chœurs et leurs sièges... Tout un mois, sans arrêt, c'est le Notos qui souffle : jamais un autre vent que d'Euros à Notos. Aussi longtemps qu'on a du pain et du vin rouge, mes gens ne cherchent pas à vivre sur les bœufs. Mais quand sont épuisés tous les vivres du bord, il faut se mettre en chasse et battre le pays et, d'oiseaux, de poissons, prendre ce que l'on trouve.

La faim est mauvaise conseillère : à l'appel du même Euryloque, les camarades profitent d'une absence et d'un sommeil d'Ulysse pour se jeter sur les troupeaux divins :

Un jour que, pour prier, j'avais quitté la grève, avec l'espoir qu'un dieu viendrait me révéler le chemin du retour, j'étais monté dans l'île et sans plus voir mes gens, je m'étais, à l'abri du vent, lavé les mains, pour invoquer chacun des maîtres de l'Olympe. Voici que, sur les yeux, un des dieux me versa le plus doux des sommeils. C'est alors qu'à mes gens Euryloque donna le funeste conseil : les autres d'applaudir et de se mettre en chasse. On choisit les meilleures des vaches du Soleil. Quand ils les ont cernées, ils invoquent les dieux, puis égor-

gent les bêtes et, sitôt écorchées, ils détachent les cuisses... Les cuisses consumées, on goûte des grillades et, découpé menu, le reste de la bête est rôti sur les broches.

Ulysse alors s'éveille et revient à la grève. Il est trop tard, « et voici que les dieux nous envoyaient leurs signes : les dépouilles marchaient; les chairs cuites et crues meuglaient autour des broches »... On reste néanmoins six jours à banqueter. Le septième jour, la rafale de Notos s'apaise; on se remet en mer et l'on court au naufrage.

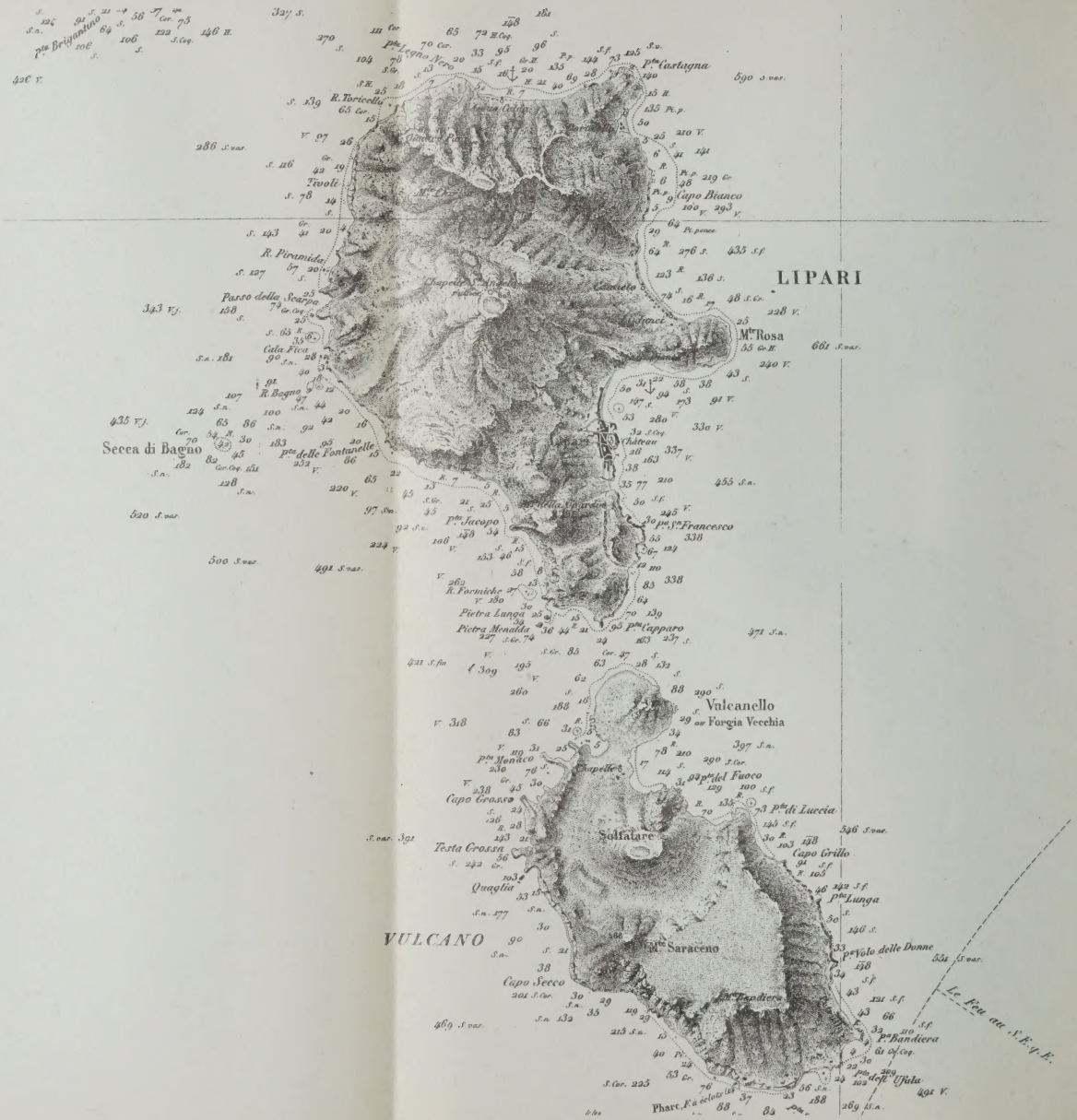
Anciens et Modernes ont toujours identifié la Sicile à cette Ile du Soleil, que le poète appelle *Thrinakié*, Θρινακίη, l' « Ile du Trident ». Quand les Hellènes connurent la Sicile par leurs colons du VIII^e^ siècle avant notre ère, ils lui donnèrent le nom plus juste de *Trinakrie*, Τρινακρία, « l'Ile aux Trois Pointes » ou, pour mieux dire, « l'Ile aux Trois Angles », l'Ile du Triangle. Depuis lors, tous les géographes dans leurs livres, tous les navigateurs dans leurs *Instructions* se sont transmis cette notion, qui correspond exactement à la forme de cette terre triangulaire.

Le nom homérique de *Thrinakié* mérite, mais n'a pas toujours rencontré l'attention des homérisants. Il ne saurait être appliqué à la Sicile par quiconque en aurait une connaissance directe. Il traduit la vision toute différente d'un Péloponnèse ou d'une Chalcidique, îles ou presqu'îles déchiquetées que trois longs bras de roche prolongent sur la mer et qui offrent aux navigateurs la triple fourche de trois chaînes parallèles, terminées par trois caps assez proches. Il faut en conclure qu'aux temps de l'épos, ni les aèdes ni leurs auditoires n'étaient familiers des rivages siciliens. Ce *Trident* implique l'existence d'une description écrite et d'une mauvaise interprétation, donnée par un lecteur et acceptée par un auditoire, qui n'étaient pas en état de la contrôler par une vue des lieux.

La rive sicilienne offre aux navigateurs, qui viennent de doubler Skylla et d'échapper à Charybde, le « Port-Creux »

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

(*cf.* p. 455 et suiv.)



LES DEUX PLANKTES.

où nos Achéens remisent leur vaisseau : le poète emploie pour ce port la même épithète que pour la coque du vaisseau profond, νηῦς γλαφυρή,

στήσαμεν ἐν λιμένι γλαφυρῷ εὐεργέα νῆα,
ἄγχ' ὕδατος γλυκεροῖο.

Ce port est Messine, qui, au dire des Anciens (simple calembour étymologique, comme nous allons voir), reçut le nom grec de *Messène, Messana* ou *Messina*, d'une colonie de Messéniens, mais qui, jadis, s'appelait *la Faucille*, Zanklé, Ζάγκλη, — dit Thucydide (VI 4) : — « Ce nom lui avait été donné par les Sikèles, à cause de la forme de ce lieu qui représente une faucille : *faucille* en sicilien se dit *zanklon* ». Édrisi vante ce port admirable (trad. Jaubert II p. 81), qu'il avait souvent fréquenté :

Le port de Messine est l'un des plus admirables qui soient au monde; car les plus gros bâtiments y mouillent si près du rivage qu'une personne à terre peut facilement recevoir un objet quelconque des mains de celui qui est à bord du vaisseau. C'est auprès de Messine qu'on voit le détroit, qui sépare la Sicile de la Calabre, et dont le passage est difficile, alors surtout que le vent souffle dans une direction contraire au courant ou lorsque les eaux de la marée montante rencontrent celles du courant descendant ; alors le navire entre ces deux forces ne peut se sauver que par la permission de Dieu.

Les *Instructions nautiques* nous disent encore :

Le port de Messine est formé par une langue de terre qui se recourbe en forme de faucille et qu'on appelle *Bracio di San Raineri*... On trouve à Messine des provisions de tous genres et l'on fait de l'eau à une fontaine de la ville.

Cette fontaine, que nos cartes marines indiquent auprès de la cathédrale, fut toujours célèbre parmi les navigateurs. Certains auteurs classiques prétendent que ce fut cette fontaine Zangklé, cette source de la Faucille, qui aurait donné son nom à tout le port, Ζάγκλη πόλις Σικελίας, οἱ μὲν ἀπὸ Ζάγκλου γηγενοῦς ἢ ἀπὸ κρήνης Ζάγκλης (Steph.

Byz. *s.v.*). Les routiers catalans de R. Muntaner la connurent sous le nom de Fontaine d'Or. Les quais remblayés et les nobles bâtisses du XVII[e] siècle, Hôtel de Ville, Douane, Cathédrale, qui les longent, ont recouvert la grève des Eaux-Douces, sur laquelle les premiers navigateurs halaient ou laissaient à l'ancre leur navire, ἄγχ' Ὕδατος Γλυκεροῖο.

Derrière sa Faucille recourbée, qui le protège de tous les courants et de tous les vents (le seul vent du Nord entre par l'étroite passe, entre le Bastion du Figuier sur la pointe et la Santé sur la côte), le port de Messine est pour nos gros navires l'escale tranquille et sûre du détroit. Mais on n'y peut pas entrer par tous les temps.

Les navires à voiles à destination de Messine doivent profiter du courant. Comme les courants sont très forts et variables, il serait imprudent avec un navire à voiles d'entrer dans le port sans pilote, notamment en cas de brise fraîche et lors des marées de vive-eau ; à l'intérieur du port, il y a peu de courant... Quand les navires ont à louvoyer, ils ne pourront pas gagner s'ils ont le vent contraire ; dans ce cas, ils devront mouiller pour attendre que la renverse leur devienne favorable.

Les bateaux, qui viennent du Sud et que le courant empêche d'entrer dans le Port-Creux, trouvent facilement des mouillages tout proches, un peu au Nord de Messine :

Entre la tourelle de Ganzirri (auprès de laquelle il faut éviter de mouiller) et la pointe de la Grotta, les navires de commerce peuvent mouiller par 8 à 32 mètres : toutefois le fond est composé d'algues avec quelques roches. Auprès de la Grotta, le fond est meilleur et l'on est plus abrité du sirocco. Entre la Grotta et Messine, on peut mouiller pendant toute la saison d'été et pendant le beau temps en hiver : les abords du Paradiso sont ceux où le fond est le meilleur.

La tourelle de Ganzirri, éloignée de Messine, est trop proche de Charybde ; elle n'a pas d'aiguade et sa grève,

sans abri, est déjà le commencement de la rive basse, longée de lagunes, qui va jusqu'à la pointe du Faro, sous les rafales des vents de Nord. Au sortir même de Messine, « près du couvent de San Francisco, le fond est bon ; mais à ce mouillage, comme dans le port de Messine, on éprouve souvent des remous de courant et il est difficile, sinon impossible de tenir l'ancre dégagée si l'on y reste plus de quelques heures ». La Grotte, à mi-chemin de Messine et du Faro, est au pied d'un cap assez haut, sur une grève, qui permettait de haler les vaisseaux jusque sous la voûte d'un antre des Nymphes (traduisons : d'une grotte pourvue de source). Nos cartes marines indiquent le dôme d'une chapelle qui s'élève aujourd'hui en cet endroit et qui peut servir de repère.

C'est là qu'Ulysse séjourne les cinq semaines, durant lesquelles les vents du Sud, Euros et Notos, lui ferment la descente vers les mers de la patrie. Avec de tels vents, on ne saurait se risquer en ce long canal dont les deux rives, après Messine, sont inhospitalières ; la côte de Sicile, surtout, est peu habitée et n'offre aucun abri jusqu'à la baie ouverte de Giardini qui se creuse, à cinquante kilomètres de là, sous la haute ville de Taormine :

De Messine au cap Scaletta, pointe rocheuse qui, surmontée d'une vieille tour, est distante de 10 milles, court une plage de sable raide... Puis la chaîne de montagnes se rapproche de plus en plus du rivage et atteint une altitude de 900 à 1 200 mètres. Au Sud du cap Scaletta, la plage se continue jusqu'au Capo d'Ali, pied d'un morne escarpé ; puis une plage escarpée et saine, coupée par de nombreux torrents, se termine au cap San Alessio, falaise accore portant une tour et une redoute. A 4 milles, la côte présente les deux caps St-Andrea et de Taormina.

La baie de Taormina est comprise entre les caps Taormina et Schiso. Sur le rivage, au milieu de la baie, se trouve le village de Giardini, dans la partie Sud duquel est érigée la statue en marbre de saint Pancrace, le premier évêque de Sicile.

En cette bonne baie de Taormine ou de Giardini, les voiliers trouvent enfin le premier refuge depuis Messine. Dans l'intervalle, la côte, raide et balayée des vents, dominée par de hautes montagnes et surplombée de falaises, est dangereuse aux bateaux comme aux hommes. Les coups de vents y font rage ; du Sud et du Nord, de l'Ouest et de l'Est, de la mer et des monts, les rafales y tombent et, sur toutes les pointes, les indigènes ont toujours eu des guettes, des embuscades ou des forteresses menaçantes :

La route de Messine à l'ancienne Tauromenium, — raconte A. de Gourbillon (I p. 289), — n'offrant pas le moindre objet qui soit digne de la fatigue qu'elle coûte, nous louâmes une de ces barques que les Siciliens nomment *speronares*, sorte de petit bâtiment d'autant plus convenable à un semblable voyage que, comme ils vont à la rame et à la voile, on est à peu près certain d'avancer contre vent et marée.

Nous partîmes de Messine vers la fin du mois de septembre à neuf heures du matin. Le vent nous fut d'abord assez favorable et, dans l'espace de quatre à cinq heures, nous nous trouvâmes à la hauteur de la petite ville d'Ali, c'est-à-dire, à environ quatre à cinq lieues du point de notre départ. Ici, les vents qui nous avaient bien servis nous deviennent si contraires que nous en sommes réduits à carguer notre voile et à fendre, à force de rames, une mer houleuse et de mauvaise humeur. A la hauteur de la ville de Rocca Lumara, nos matelots exténués s'approchent du rivage le plus près possible et, à notre grande surprise, l'un d'eux saute à la mer et nage vers la rive. A peine eut-il gagné la terre, qu'au moyen d'une corde qu'il avait entraînée avec lui, nous le vîmes attacher la barque à quatre énormes bœufs.

De quand pouvait dater cet usage des bœufs par les navigateurs du détroit ?

Après douze heures de marche, pendant lesquelles nous avons fait un peu plus de dix lieues, ce n'est qu'à la nuit close que nous gagnons la ville de Taormina. Pour comble de malheur, le bureau de santé est fermé : nous ne pouvons

mettre le pied à terre, ni rester dans le port, vu le peu de sûreté du refuge. La crique où nous nous jetons est une lieue au delà... ; nous sommes maintenant entre l'ancien port de Vénus et l'autel d'Apollon Archégétès.

La baie de Taormine déroule sa plage de sable entre la haute acropole de Taormine et la basse presqu'île du cap Schiso, déjection du lointain Etna :

Le cap Schiso, bas et noir, a été formé par le plus ancien et le plus grand torrent de lave connu ; il porte un vieux château et d'autres ruines : c'est l'emplacement de l'ancienne ville de Naxos. Son extrémité est bordée de roches. Mais, en dedans, à l'extrémité de la plage de Giardini, en face des restes du château, il y a un enfoncement où l'on peut toujours débarquer (*Instructions nautiques* nº 731 p. 251).

Appien (*Bell. civ.* V 109-115) nous raconte comment Auguste vint débarquer ici, quand il attaquait la Sicile pompéienne ; il avait descendu la côte de Calabre et venait de Leucopétra :

Les sentinelles, postées au sommet des monts, lui ayant signalé que la passe était libre, il chargea sur sa flotte tout ce qu'il put de troupes et vint aborder sous Tauromenium, espérant que la place se rendrait. Mais la garnison refusa de recevoir ses envoyés. Il côtoya donc la rive, le fleuve Onobala et l'Aphrodision et vint jeter l'ancre à l'Archégétès, le dieu des Naxiens, avec l'intention d'y établir son camp et d'attaquer d'ici Tauromenium : l'Archégétès est une petite statue d'Apollon, que dressèrent les colons naxiens à leur arrivée en Sicile.

C'est sur le cap Schiso, en effet, que les Hellènes fondèrent leur première colonie de Naxos : tout au bout de la pointe, ils eurent leur autel d'Apollon Archégétès. Mais bien avant eux, d'autres thalassocrates fréquentaient ces parages. Le poète odysséen connut-il par son modèle ce mouillage du Soleil, comme il connut le mouillage de la Grotte?... Au Sud de Messine, ce refuge est pour les navigateurs une sorte de dépendance, un complément

du Port-Creux, où les portent les vents du Nord et les courants du détroit : « Au devant de Messine, — dit Strabon (VI 2 3), — on montre dans le détroit le gouffre de Charybde où les courants entraînent les barques, les font tourbillonner et les engouffrent : les débris rejetés sont balayés jusqu'à la côte tauroménienne, qui pour cette raison se nomme *Kopria*, le Tas de Fumier » ... Est-ce ce mouillage encombré de fumier qui fournit au poète les étables du Soleil, Fils d'En Haut ? Les Hellènes disent : *Apollon Archégétès*, « Apollon le Grand Chef ». Le poète dit : *Hélios Hypérion*. C'est le même dieu et, peut-être, le même vocable : les deux épithètes grecques seraient-elles deux traductions synonymes d'une seule et même épithète étrangère ?...

Les deux promontoires si différents d'altitude et d'étendue, Taormine au Nord de la baie et Naxos au Sud, ont vu tour à tour s'installer des villes également importantes, mais d'origine et de vie toutes différentes. Au temps d'Auguste, Naxos est déserte : il ne reste sur le promontoire qu'une statue de l'Archégétès et, dans l'enfoncement de la baie, un Aphrodision. Taormine, au contraire, est déjà la haute ville et la forteresse que nos *Instructions* nous décrivent encore aujourd'hui :

> La ville de Taormina (ancienne Tauromenium) est construite à la partie Nord de la baie, sur un terrain élevé et accidenté, présentant un front de falaises escarpées, hautes de 170 mètres : elle est en partie entourée de hautes murailles. Outre plusieurs édifices, couvents et autres édifices, elle est couronnée par les belles ruines d'un château sarrasin. Au-dessus de Taormina, sur un escarpement de 530 mètres de hauteur, s'élève la petite ville de Mola, avec des murs et un château en ruines.

En pareille situation, sur ce promontoire escarpé qui tient aux montagnes de la grande terre et qui lui-même est dominé et menacé par les montagnards, Taormine ne peut être qu'une ville d'indigènes, de terriens. Les textes (Diod.

Sic. XIV 59) nous disent qu'elle fut une fondation, non pas des navigateurs, grecs ou autres, mais des indigènes : « les Sikèles occupèrent la butte que l'on nommait Tauros : ils étaient une foule compacte, mais sans chef ; trouvant ce lieu naturellement fort, ils y restèrent après avoir construit une muraille et ils le nommèrent *Tauro-menium*, parce qu'ils avaient séjourné là, διὰ τὸ μεῖναι τοὺς ἐπὶ τὸν ταῦρον ». Naxos est une fondation des gens de mer. Son cap, bas et effilé, tient à peine à la grande terre[1]. Vu de Taormine, il apparaît comme une langue projetée, qu'une muraille en travers de l'isthme permettrait de couper. Au Nord, la baie de Giardini et le petit fleuve, que les Anciens nommaient Onabalas, au Sud la plaine d'Alcantara et le petit fleuve, que les Modernes nomment Santa Venera, font les glacis et les fossés de cette forteresse péninsulaire. Les ruines d'un château et d'un fort, portés sur nos cartes marines, couronnent encore le bord de mer : jusqu'à nos jours, ce lieu de débarquement dut être défendu contre les coups de mains des thalassocrates.

A si proche distance l'une de l'autre, ces deux villes se sont concurrencées et remplacées. Naxos ne prospère que durant les premiers siècles de barbarie sicilienne, quand les étrangers exploitent cette terre sauvage. Naxos disparaît au début du v^e^ siècle avant notre ère, dès que les Sikèles fondent Tauromenium : depuis vingt-deux siècles, Naxos est déserte en face de Taormine florissante ou, du moins, habitée.

La fondation de Naxos par les Hellènes, vers 750 av. J.-C., est l'une des dates certaines de la plus vieille his-

[1] Cf. dans l'*Histoire des Voyages* IX p. 133 le comptoir de Sassandra à la Côte d'Ivoire : « La nature semble avoir placé à cent cinquante pas au-dessus de l'embouchure une péninsule que la rivière environne et qui n'est jointe au continent que par un isthme de douze à quinze brasses de largeur. Cette péninsule est un rocher, qui compose une plate-forme d'environ 400 pas de circonférence, assez haute pour commander les environs, sans aucune éminence

toire grecque. Les premiers Hellènes, après avoir caboté tout au long des côtes épirotes et italiennes, débarquent à ce promontoire, juste en face du dernier cap italien de Leukopétra : Naxos est la première pointe sicilienne qui s'offre aux navires venus par ce chemin : c'est à Naxos que l'expédition des Athéniens viendra plus tard prendre terre : les théores partant de Sicile faisaient un dernier sacrifice sur cet autel d'Apollon Archégétès.

Il semble donc que ce dieu solaire soit en même temps un dieu du voyage. Il a, non pas un temple à la mode hellénique, mais un simple autel, et non pas dans la ville, mais à l'extrémité du promontoire, en dehors du rempart. Si les Hellènes lui donnent le nom d'Apollon, il semble qu'en réalité ce soit tout simplement, comme dit Appien, le dieu Archégétès, ὁ θεὸς Ἀρχηγέτης.

Cette épithète *archégétès* est celle qui, dans l'inscription bilingue de Malte (C. I. S. I n^os^ 122 et 122^bis^), servit aux Hellènes à traduire les titres de « Notre Seigneur Melkart, Dieu de Tyr », *Adon Melkart Baal Sour* : Héraklès Archégétès. Seigneur des Tyriens, ce Roi de la Ville, ce Grand Chef est un dieu solaire à la robe étoilée, ἀστροχίτων, et un dieu de la navigation.

Je crois que le Melkart de Tyr fut le prédécesseur de l'Archégétès grec sur ce promontoire, indispensable à la double exploitation des côtes sicilienne et italienne et à l'usage ou à la traversée du détroit par une marine méridionale : jusqu'à nous, à travers les religions successives, le culte s'est transmis en s'adaptant toujours aux croyances nouvelles. Aujourd'hui, la statue du Grand Chef ne se

voisine qui la commande elle-même. Elle est escarpée de toutes parts et véritablement inaccessible du côté de la mer. Du côté de la rivière, la descente est plus aisée ; mais cette partie est défendue par des rocs en pointe qui embarrassent le canal à plus de 50 pas et dont les uns sont cachés sous l'eau et les autres à découvert. La seule voie pour gagner la plate-forme est l'isthme ; mais il serait facile de le couper ».

dresse plus à la pointe du cap Schiso. Mais, sur la plage de Giardini, les *Instructions* et les cartes signalent la statue d'un autre Tout-Puissant, *Pancratios*, en qui les indigènes saluent le premier apôtre chrétien de la Sicile : Pancratios aurait été un disciple de saint Paul ; il semble bien n'avoir jamais existé... Le Grand Chef d'autrefois, l'Archégétès des marins, est devenu le Tout-Puissant des terriens : « Les habitants ont érigé la statue du saint qui a empêché la lave de s'étendre sur la campagne de Tauromenium et de détruire le pays adjacent. Ils sont persuadés que cela serait arrivé sans son intercession : il conduisit la lave avec autant de sagesse que d'humanité le long d'une vallée basse, à la mer » (Demeunier I p. 124).

De même l'Aphrodite-Vénus de l'ancien Aphrodision a donné cette Sainte Venera, dont un village, une montagne et un petit fleuve voisins de Guardini portent le nom[1].

Dans l'enfoncement de la baie où l'on peut toujours débarquer, près de l'aiguade, l'antiquité connut ce sanctuaire d'Aphrodite, — cet *Aphrodision*, dit Appien, ce *téménos* d'Aphrodite, disent les autres — dont les *ex-votos* avaient donné lieu au célèbre dicton sur les *gerres de Naxos* γέρρα Νάξια : « Les Siciliens nomment *gerres* les phallus et triangles sexuels, les *aidoia*; à Naxos de Sicile, dans l'enclos d'Aphrodite qui est sur la mer, de grands *gerres* étaient consacrés », γέρρα οἱ Σικελοὶ λέγουσι τὰ ἀνδρῷα καὶ γυναικεῖα αἰδοῖα· ἦν δὲ ἐν τῇ σικελικῇ Νάξῳ τέμενος ἐπιθαλάσσον Ἀφροδίτης, ἐν ᾧ μεγάλα αἰδοῖα ἀνέκειτο. (Prov. App. vatic. I 40 p. 266). Le mot *gerre* avec cette acception n'est pas grec. En grec, *gerron*, γέρρον, désigne tous les objets et instruments d'osier tressé, paniers, boucliers,

[1] Les gens de Messine montrent encore la fameuse lettre que la Vierge Marie leur écrivit en hébreu et qui, traduite en grec par saint Paul, puis retrouvée miraculeusement dans les archives de Messine en 1467, fut traduite en latin par Constantin Lascaris, *Maria Virgo, Joachim filia, Serva dei humillima, etc., Messanensibus omnibus salutem,* etc,

fascines, etc. Les Syracusains, assiégés par les Athéniens et entendant ces Hellènes de la métropole se demander entre eux des fascines, des *gerres*, se moquaient d'une demande aussi incongrue et traduisaient le *gerre* grec par le *gerre* sicilien : les fascines devenaient des *aidoia*. De la langue sicilienne, ce mot passa chez les comiques : Plaute l'emploie couramment en exclamation ironique pour dire *bêtises ! sornettes !* Notre langue populaire nous fournirait sans peine la traduction de cette expression malsonnante.

Ce mot n'est pas grec. Tous les Sémites tirent des racines *g. ou. r, g. r.', g. r. r*, etc., qui signifient *dépouiller, mettre à nu*, les mots qui désignent les *nudités*, les parties sexuelles, les *aidoia* virils ou féminins. Dans notre enceinte d'Aphrodite, la chose et le mot sont à leur place : les grands *aidoia* consacrés ici nous reportent aux symboles sexuels qu'Hérodote (II 106) a vus sur les stèles de Palestine, et que nous voyons encore sur les nombreuses stèles carthaginoises ; les parois des cavernes sacrées de l'ancienne Phénicie en sont couvertes : telle, cette caverne que les Arabes nomment la *Caverne des Aidoia* et que Renan (*Mission de Phénicie* p. 687) décrit auprès de Byblos...

Nous avons là un vieil enclos de l'Astarté phénicienne. Naxos fut l'une de ces « pointes sur la mer », que les Phéniciens occupèrent sur tout le pourtour de la Sicile pour le service de leur commerce avec les indigènes : il faut toujours revenir au texte de Thucydide (VI 2), ᾤκουν δὲ καὶ Φοίνικες περὶ πᾶσαν μὲν τὴν Σικελίαν ἄκρας τε ἐπὶ τῇ θαλάσσῃ ἀπολαβόντες καὶ τὰ ἐπικείμενα νησίδια ἐμπορίας ἕνεκα τῆς πρὸς τοὺς Σικελούς. *Naxos*[1] est l'un de ces

[1] Pour *Naxos* et les doublets de l'Archipel, je renvoie le lecteur au chapitre « Noms de Lieux », dans le premier volume des *Phéniciens et l'Odyssée*. Cf. à la fin du présent chapitre, p. 472, l'*Appendice G* sur les noms de cette côte sicilienne qui tracent la route des navigateurs entre la mer africaine et le détroit, comme les noms, que nous avons étudiés dans l'*Appendice F*, poursuivent cette route vers le canal d'Otrante et la Phéacie.

noms insulaires que, depuis la première antiquité jusqu'à nous, ont conservés les îles de l'Archipel : le sens, oublié, déjà par les Hellènes anciens, nous en est certifié quelquefois par des doublets; *nax* en hébreu désigne les signaux de guerre ou de route dressés au sommet des guettes.

Sur la côte sicilienne, la pointe de Naxos était un signal naturel ou, peut-être, à l'extrémité de sa pointe, les gens de mer avaient-ils érigé un signal pour guider les passeurs du détroit : à l'époque romaine, quand la navigation fut en quelque façon renversée, quand le détroit fut exploité par les thalassocrates du Nord, c'est sur l'autre rive, sur la côte italienne, qu'ils érigèrent leur signal de la Colonne Rhégienne; un peu au Nord de Rhégium, cette *Columna Rhegia* marquait l'endroit où les navigateurs italiens, ayant suivi jusqu'en ce point la côte calabraise, pouvaient se risquer en travers du détroit, sans rien craindre des tourbillons, *bastardi, garofali*, etc., qui bordent la Sicile.

Si nous connaissions les sanctuaires de ce Signal, et leurs rites, comme nous connaissons les rites de Circé-Féronia, peut-être comprendrions-nous mieux tels vers de nos *Récits* et le « signal des dieux », le présage des peaux agitées et des viandes parlantes sur les broches,

τοῖσιν δ' αὐτίκ' ἔπειτα θεοὶ τέραα προύφαινον,
εἶρπον μὲν ῥινοί· κρέα δ' ἀμφ' ὀβελοῖσ' ἐμεμύκει.

Nous ignorons les différents modes sémitiques de tirer un présage de l'inspection des victimes.

Aphrodite, — dit Bouché-Leclercq (*Histoire de la Divination* II p. 391), — ne semble pas, à ne considérer que ses attributs, avoir de titre immédiat à la prescience. Mais comme ses sanctuaires orientaux étaient pleins de songes fatidiques, elle conserva en Grèce ses habitudes acquises...

Les desservants de Paphos préféraient l'inspection des entrailles. On prétendait que cette science avait été apportée de Cilicie par un certain Tamiras, dont les descendants s'associèrent à la dynastie théocratique issue de Kinyras, qui était le fils ou l'amant et, en tout cas, le premier prêtre-roi d'Aphro-

dite. On sait par les inscriptions que les Kinyrades formaient à Paphos une caste hiérarchiquement constituée et que le service de l'oracle ⟨était⟩ organisé d'une façon régulière : le titre *mantiarque* est attribué à un fonctionnaire.

L'Astarté de Naxos avait, peut-être, elle aussi, quelque oracle, où les gens de mer venaient demander le chemin du retour ; c'est pour chercher une telle consultation qu' Ulysse s'éloigne un instant du Port-Creux et s'enfonce dans l'île :

δὴ τότ' ἐγὼν ἀνὰ νῆσον ἀπέστιχον ὄφρα θεοῖσιν
εὐξαίμην, εἴ τίς μοι ὁδὸν φήνειε νέεσθαι.

A l'occasion de la consultation de Titus, Tacite indique les procédés divinatoires des Kinyrades. C'étaient dans les entrailles des victimes (lesquelles devaient toujours être des animaux mâles, de préférence des chevreaux) que les prêtres lisaient l'avenir : « Titus consulta d'abord sur sa navigation, *de navigatione primum consulit.* Quand il eut appris que la route s'ouvrait devant lui et que la mer était propice, *postquam pandi viam et mare prosperum accepit,* il sacrifia un grand nombre de victimes et fit sur lui-même des questions enveloppées. Le prêtre Sostratus, voyant un accord parfait des signes les plus heureux et sûr que la déesse tenait pour agréable cette haute consultation, répond en peu de mots dans le style ordinaire et demande un entretien secret pour dérouler l'avenir »...

Ulysse implore le conseil des dieux ; puis il s'endort d'un sommeil envoyé par les maîtres de l'Olympe :

ἠρώμην πάντεσσι θεοῖσ', οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν·
οἱ δ' ἄρα μοι γλυκὺν ὕπνον ἐπὶ βλεφάροισιν ἔχευαν[1].

[1] Au sujet de l'oracle du Soleil et des troupeaux sacrés, il est un texte de périple qui nous rend toutes les particularités de notre récit odysséen : terre déserte, bestiaux divins, sommeil prophétique, etc. C'est, dans le *Périple du Pont Euxin* d'Arrien, la description de l'Ile d'Achille (*Geog. græc. min.* I 398) : Ἡ δὲ νῆσος ἀνθρώπων μὲν ἐρήμη ἐστίν, νέμεται δὲ αἰξὶν οὐ πολλαῖς... Οἱ δὲ καὶ τάδε ἱστοροῦσιν...· τοὺς δέ τινας ὑπὸ χειμῶνος ἐξαναγκασθέντας προσέχειν καὶ τούτους παρ' αὐτοῦ τοῦ θεοῦ αἰτεῖν ἱερεῖον, χρωμένους ἐπὶ τῶν ἱερείων εἰ λῷον σφίσι καὶ ἄμεινον θῦσαι ὅ τι περ αὐτοὶ τῇ γνώμῃ ἐπιλέξαιντο νεμόμενον, τιμὴν

*
* *

Aux temps odysséens, le promontoire du Signal est, sans doute, occupé déjà ; le Port-Creux, par contre, est désert et les environs en sont si peu habités que l'on risque d'y mourir de faim. Car Messine est alors pour les gens de mer tout justement le contraire de Naxos : autant le Signal sur sa pointe découverte est d'un accès commode, d'un séjour tranquille, d'une défense aisée et, s'il en est besoin, d'une évacuation rapide, autant la Faucille peut devenir une nasse où des Lestrygons capturent et dévorent les imprudents qui s'y sont aventurés. Sur un autre détroit, l'admirable rade profonde, le beau et vaste refuge, que nous appelons Corne d'Or, bien qu'elle eût, elle aussi, ses Eaux Douces et que toutes les commodités de la terre et de la mer y fussent réunies, attendit durant des siècles l'installation de Byzance : sur la rive en face, le pauvre et malaisé promontoire de Chalcédoine attirait le commerce des étrangers ; les railleurs l'appelèrent ensuite la Ville des Aveugles, tant il semblait invraisemblable que de bons yeux n'eussent pas découvert tout aussitôt la supériorité, l'excellence de l'autre rivage[1].

Messine ne devint que très tard une cité grecque, puis gréco-romaine et romaine enfin. Il ne semble pas qu'elle ait jamais été une ville indigène. Ce furent toujours des gens de mer, des pirates surtout qui se la disputèrent pour y installer leur croisière et leur rançonnement du détroit : au temps de Thucydide (VI 4), on parlait encore d'une prise et occupation primitives des lieux par des marins venus de la Cume des Opiques, — l'Hypérie des Cyclopes.

Les indigènes continuaient la vie pastorale qui rendit célèbre à travers le monde et la littérature helléniques

ἅμα καταβάλλοντες τὴν ἀξίαν σφίσι δοκοῦσαν.... Φαίνεσθαι δὲ ἐνύπνιον τὸν Ἀχιλλέα τοῖς μὲν προσσχοῦσι τῇ νήσῳ, τοῖς δὲ καὶ πλέουσιν, ἐπειδὰν οὐ πόρρω αὐτῆς ἀπόσχωσι, κ.τ.λ.

[1] Cf. *Les Phéniciens et l'Odyssée* I p. 91.

cette Sicile des bucoliques[1], terre des bouviers et des bergers, des grands bœufs[2] et des grasses brebis[3]. Nous connaissons déjà Tinian, l'Ile aux Bœufs de la Mer du Sud[4]:

Le pays s'élève insensiblement depuis le rivage où nous allions faire de l'eau jusqu'au milieu de l'île... On trouve plusieurs clairières en pente douce, couvertes d'un trèfle très fin, entremêlé de différentes sortes de fleurs et bordées de bois de beaux et grands arbres, dont plusieurs portent d'excellents fruits... Les heureux animaux qui, durant la plus grande partie de l'année, sont les seuls maîtres de ce fortuné séjour, ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On voit quelquefois des milliers de bœufs paître ensemble dans une grande prairie, et ce spectacle est d'autant plus remarquable, que tous ces animaux sont d'un blanc égal à celui du lait, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires.

Le nombre des bœufs dont cette île était peuplée nous parut au moins monter à dix mille ; comme ils n'étaient nullement farouches, nous pouvions aisément en approcher. Nous en tuâmes d'abord à coups de fusil; mais à la fin, quelques accidents nous ayant obligés à épargner notre poudre, nos gens les prirent facilement à la course. Nous jugeâmes devoir absolument nous abstenir de poisson, à cause que ceux de nos gens qui en avaient mangé immédiatement après notre arrivée s'en étaient

[1] Cf. Timée (*Fragm. Hist. græc.* I p. 193) : Μύλας δέ, χερρόνησον Σικελίας, ἐν ᾗ αἱ τοῦ Ἡλίου βόες ἐνέμοντο... Τρινακρία δὲ ἡ Σικελία, κατὰ μὲν Τίμαιον, διὰ τὸ τρεῖς ἔχειν ἄκρας, κατὰ δέ τινας τῶν ἱστορικῶν, ἀπὸ Τρίνακος τοῦ τῆς Σικελίας ἄρξαντος.

[2] Diod. Sic. IV 80 connaît à l'intérieur de la Sicile, près d'Engyon, un temple des Déesses, avec trois mille vaches sacrées : βραχὺ γὰρ πρὸ ἡμῶν εἶχον αἱ θεαὶ βοῦς μὲν ἱερὰς τρισχιλίας. C'était une fondation des Crétois de Minos, disait-on.

[3] Herodot. IX 93 : ἔστι ἐν τῇ Ἀπολλωνίῃ ταύτῃ ἱρὰ ἡλίου πρόβατα, τὰ τὰς μὲν ἡμέρας βόσκεται παρὰ ποταμόν, ὃς ἐκ Λάκμονος ὄρεος ῥέει διὰ τῆς Ἀπολλωνίης χώρης ἐς θάλασσαν παρ' Ὥρικον λιμένα, τὰς δὲ νύκτας ἀραιρήμενοι ἄνδρες οἱ πλούτῳ τε καὶ γένεϊ δοκιμώτατοι τῶν ἀστῶν, οὗτοι φυλάσσουσι ἐνιαντὸν ἕκαστος· περὶ πολλοῦ γὰρ δὴ ποιεῦνται Ἀπολλωνιῆται τὰ πρόβατα ταῦτα ἐκ θεοπροπίου τινός· ἐν δὲ ἄντρῳ αὐλίζονται ἀπὸ τῆς πόλιος ἑκάς.

[4] Pour Tinian et cette navigation d'Anson, cf. le chapitre « Un Paradis des Mers » dans *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 83.

trouvés un peu incommodés ; mais outre la volaille, nous trouvâmes au milieu de l'île deux grands lacs d'eau douce, remplis de canards, de sarcelles et de corlieux...

Les Achéens homériques semblent partager à l'égard de tous les poissons la même défiance : ils ne recourent à cette nourriture déconsidérée que si l'extrême besoin les presse ; ainsi fait l'équipage d'Ulysse en cette île du Soleil, où personne ne leur dispute la chasse ni la pêche :

On sera apparemment surpris qu'un séjour si richement pourvu de tout ce qui peut contribuer à l'entretien de la vie, où l'on trouve le nécessaire et l'agréable, fût entièrement inhabité[1], surtout étant peu éloigné de quelques autres îles qui doivent en tirer une partie de leur subsistance. La réponse à cette difficulté est qu'il n'y a pas cinquante ans que cette île était encore peuplée et contenait trente mille âmes ; mais une maladie épidémique ayant emporté bien du monde dans les autres îles, les Espagnols ordonnèrent à tous les habitans de Tinian de venir s'établir dans Guham pour y remplacer les morts. Il fallut obéir ; mais la plupart moururent bientôt de chagrin...

En avait-il été de même en notre île du Soleil, quand une féroce invasion du dehors était venue remplacer les autochtones ?... Les Sikèles et Sicules, qu'y trouvèrent les Hellènes, étaient, eux aussi, des étrangers et des nouveaux-venus ; ils s'étaient établis par la force trois siècles avant la colonisation grecque, — disaient les uns (Thucyd. VI 2), — trois générations avant la guerre de Troie, — disaient les autres (*Fragm. Hist. græc.* I p. 185). — Le péri-

[1] Telle rade déserte n'en est pas moins célèbre parmi les marins. Au Sud de Naxos, dans l'Archipel, les flottes du Grand Seigneur fréquentaient chaque année le mouillage de Trio à cause de ses sources abondantes : il était, naguère encore, abandonné des insulaires. A la Martinique, le mouillage du Crange, entièrement déshabité au XVII^e siècle, était « renommé en toutes les nations qui fréquentaient les Iles, mais particulièrement des Hollandais qui ont un ordre exprès de s'y retirer les mois de juin, juillet et août pour éviter la fureur des ouragans » Du Tertre II p. 28.

ple qui fut la source première des *Récits d'Ulysse* serait postérieur à cette invasion et à la dépopulation passagère qu'elle entraîna : ajoutés à cette année 750 environ, où les premiers Hellènes arrivèrent, trois cents ans nous reporteraient à l'an 1050 environ; nous avons trouvé déjà la même date dans l'histoire de Cume-Hypérie.

Les gens d'Ulysse, sur ce rivage déshabité, ne trouvent pas leur nourriture essentielle, « le grain qui fait le nerf des hommes ». Oiseaux et poissons ne leur suffisent pas. On leur défend de toucher aux bœufs. Ils souffrent de la faim. En nombre de détroits, les récits des navigateurs et leurs journaux de bord décrivent pareille aventure d'équipages retenus par les vents contraires ou débarqués soit pour l'hivernage soit pour la guette. Tous les *descrobidores* et corsaires des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles se répètent la triste histoire du Port-Famine dans le détroit de Magellan. L'Anglais Cavendish, le premier, donna en 1587 ce nom au havre où, six ans plus tôt, s'était fondée une Philippeville, ainsi nommée en l'honneur du roi d'Espagne, (cf. de Brosses en son *Histoire des Navigations*... I p. 222-224) :

Nous vîmes les restes de la forteresse, nommée par les Espagnols *Philippeville* et, par nous, *Port de Famine*. Elle avait quatre bastions... La situation en étoit agréable et avantageuse, proche des bois et de l'eau, dans le meilleur endroit de tout le détroit de Magellan. On y avoit bâti une église, et les Espagnols avoient exercé une sévère justice, puisqu'on y trouva un demi-gibet où un homme de cette nation étoit pendu. Cette ville avoit été pourvue de 400 hommes de garnison, afin de garder si exactement le détroit qu'aucun vaisseau n'y pût passer pour aller dans la mer du Sud sans leur permission.

Mais pendant les trois ans qu'ils furent dans cette nouvelle place, rien de tout ce qu'ils semèrent et plantèrent ne put croître, et les bêtes sauvages vinrent souvent les attaquer jusque dans leur propre fort. Enfin quand toutes leurs provisions furent consommées, n'en ayant pu recevoir de nouvelles d'Espagne, la plupart périrent de faim, et lorsque les Anglois y terrirent, ils les trouvèrent encore tous vêtus et étendus morts dans les

maisons. Cette grande quantité de morts restés sans sépulture ayant infecté la ville, le peu de gens qui y restoient encore avoient été obligés de l'abandonner ; ne se trouvant plus que 23, entre lesquels il y avoit deux femmes, ils résolurent de prendre le chemin de Rio Plata, ainsi que nous le dit un nommé Hernando, seul resté des 23 : nous l'emmenâmes en Angleterre ; pour les autres, on n'a pas sçu ce qu'ils devinrent.

C'est ainsi que, d'après le texte odysséen, il faut nous représenter le Port-Creux et son voisinage, ses coteaux chargés de bois, ses sources et, sur sa pointe extrême, ses lagunes peuplées de poissons et d'oiseaux, beau terrain de chasse et de pêche, mais séjour monotone, où l'attente d'un départ toujours différé aigrit l'humeur des équipages et les conduit aux querelles, aux refus d'obéissance, aux séditions enfin.

Dans le même détroit de Magellan, il ne fut peut-être pas une moitié des traversées, durant les trois siècles de la navigation à voiles, sans une de ces disputes et révoltes, qui parfois allaient jusqu'au meurtre du capitaine[1].

Saumery (IV 124-133), rentrant d'un long voyage au Levant, est arrivé le 1er février 1724 dans le port de Messine. Il y est resté trois jours « pour le déchargement de quelques marchandises ». On se met en rade le 4 février :

Le 5, il s'éleva un des plus furieux ouragans qu'on ait jamais vus; il dura; les éclairs, le tonnerre et le mugissement de la mer étoient si affreux que je crus véritablement être à la fin du monde; les éclairs, de concert avec les flammes du mont Etna, étoient si violents et si fréquemment réitérés, qu'ils sembloient être prêts à consumer toute la terre. Nous voyions aussi clair pendant la nuit que si le soleil eût dardé ses plus perçants rayons; les coups redoublés du tonnerre sembloient si épouvantables que nous crûmes qu'il alloit tout réduire en cendres,

[1] Sur les révoltes dans le détroit de Magellan, cf. de Brosses *Histoire des Navigations*... I p. 133 et 183. Magellan lui-même eut à réprimer deux rébellions avant d'arriver à la sortie dans la mer du Sud : Ulysse eut de même les deux rébellions d'Euryloque.

et la mer, si en courroux, qu'il étoit impossible de se tenir sur le pont ni dans les chambres sans être couchés.

« Nous fûmes ainsi trois jours et trois nuits sans prendre aucun aliment qu'un peu de liqueurs pour nous soutenir. Plusieurs vaisseaux coulèrent bas... » :

La nuit du 7 au 8, le mugissement de la mer ayant encore augmenté, on craignit un tremblement de terre, qui arriva, en effet, vers une heure après minuit et qui nous fit dériver, malgré quatre ancres que nous avions dans la mer, plus d'un gros quart de lieue sur la Calabre. Il renversa six maisons qui étoient vis-à-vis de nous, fit désancrer huit vaisseaux qui furent se briser les uns contre les autres...

« Sans cesse, les matelots étoient occupés à jetter les ancres et à les retirer ; ce manège les désespéroit » :

Le 8, l'orage cessa entièrement et la mer devint calme et unie comme une glace. Le 9, nous mîmes à la voile par un petit zéphire qui cessa presqu'aussitôt : emportés par les courants, tantôt en Calabre et tantôt en Sicile, tombant sans cesse de Scille en Caribde et de Caribde en Scille pendant l'espace de huit jours, sans pouvoir avancer d'une lieue, nous fûmes tourmentés comme des malheureux. Notre capitaine prit la résolution de se faire remorquer par des chaloupes qui, à force des rames, nous portèrent jusqu'au cap Faro : le 16, à huit heures du matin, nous doublâmes le cap. Alors un faible vent du Sud nous poussa dans le golfe de Joye, où il manqua tout à coup. Ce golfe est très dangereux à cause des écueils et des brisans qui se trouvent aux environs de Stromboli, autre montagne qui jette du feu. Le danger étoit trop évident pour garder ce parage. C'est pourquoi nous nous fîmes remorquer par nos chaloupes dans le canal de Messine et ancrâmes sous le cap Faro.

Le 18, voici le vent du Sud qui souffle assez fort : nous voilà bien vite à la voile; le cap Faro est doublé; déjà nous sommes par le travers des isles de Lipari. Alors le tems se couvre tout à coup; voici une pluie, une grêle terribles, accompagnées de tonnerre et d'éclairs affreux; un de nos mâts se casse; trois de nos voiles sont coupées par le milieu : « Vire de bord, dit le

capitaine, retournons à Messine ». Nous y sommes le 19 au matin; que faire? Le 20, nous levons l'ancre par un bon vent; nous doublons à neuf heures le cap Faro ; à midi, bonnasse, calme plat; les courans nous entraînent...

Tant de malheurs démoralisent l'équipage :

Nos matelots crurent être ensorcelés; tantôt ils juroient comme des possédés; tantôt ils pleuroient comme des enfans; tantôt enfin ils prioient Dieu comme des anges. Ces contrastes durèrent pendant deux jours; alors, le vent s'étant mis favorable et fort, nous doublâmes Stromboli et les isles de Lipari. A peine eûmes-nous embouché cette espèce de canal que nous apperçumes deux gros vaisseaux sans voiles et sans mâts et si délabrés qu'à peine pouvoient-ils se tenir sur la superficie de la mer; les équipages, épuisés de pomper sans relâche, étoient aux abois ; notre capitaine résolut de les remorquer et, comme il faisoit un fort vent d'Ouest, nous eûmes bientôt rattrapé Messine, où nous les mîmes en sûreté.

« Nous voilà encore une fois dans ce labyrinthe d'enfer ; le vent étant contraire, il fallut louvoyer pour faire route » :

Notre équipage, harassé, commence à murmurer fortement contre le capitaine; du murmure, il passe aux invectives et aux menaces; chacun court aux armes; le vaisseau est abandonné aux grés des vents et de la mer; déjà ils se mettent en devoir de forcer la chambre de poupe pour s'emparer de l'artillerie; nous sommes en grand danger. Le capitaine, voiant qu'il ne seroit pas le plus fort, considérant d'ailleurs qu'il n'y avoit rien à gagner avec ces brutaux, résolut de capituler et d'agir par douceur : il nous envoia sur le pont pour leur faire des propositions judicieuses; moyennant vingt ducats, ils s'appaisèrent à condition que le capitaine signeroit un acte par lequel il s'engageoit de ne se jamais plaindre de la révolte. Alors tout fut apaisé et ils commencèrent à bien travailler.

Le principal meneur de cette révolte, est du moins puni :

Il n'y eut que le contre-maître, plus violent et plus opiniâtre que les autres, qui ne voulut point entendre raison; il accabloit

sans cesse d'invectives le capitaine, qui le fit lier sur la culasse d'un canon et lui fit donner cinquante coups de corde qui lui emportèrent toute la peau du dos; ensuite il fut mis aux fers en fond de cale, d'où il n'est sorti que pour être puni selon les loix, car c'est un crime qui mérite la corde de se révolter contre son capitaine; aussi fut-il pendu à Livourne.

Le 22 nous doublâmes pour la seconde fois les isles Lipari...; le vent de S.-E. s'étant levé violent, nous fîmes beaucoup de chemin, toutes nos voiles portoient; le 23, nous sommes sur les côtes de la Romane vis-à-vis Gaëte.

Dans la sédition du contre-maître Euryloque et dans les folles impiétés de ses compagnons, comme dans le terrible naufrage, qui en fut la punition, et le sauvetage du seul Ulysse, qui en fut le dernière conséquence, il faut faire la part du même procédé poétique qui nous a paru le plus habituel à l'auteur des *Récits* et qui nous a valu la fuite d'Ulysse au pays des Sardes, son enchaînement devant l'Ile des Sirènes, sa longue disparition dans la Cachette de Calypso, la libération de ses compagnons dans le sanctuaire de Circé-Féronia et leur oubli de la patrie sur la côte des Mangeurs de Lotos.

Ulysse ne débarque au pays des Sikèles que malgré lui, parce que son équipage le violente et qu'il est *seul* de son avis. Les bœufs sont mangés parce qu'il dort *à l'écart*, loin de tous ses compagnons, et revient trop tard pour empêcher leur œuvre impie. L'aventure se termine par la perte de tout l'équipage. Ulysse reste *seul*. Tirésias lui avait bien prédit que tous ses compagnons périraient et que, *seul*, il pourrait échapper.

Les Sémites ont deux racines *s. k. l* qui s'écrivent de même, sauf la première sifflante (qui prend les deux formes du *samek* et du *shin*). L'une signifie la folle conduite, l'impiété, l'abandon, l'isolement, et l'autre, la perte des parents, des enfants, des amis... Sur la côte en face, les Romains, — en un aussi beau calembour, — découvrirent plus tard que *Rhegium* était la « Ville des Rois », *regum*.

IV

16-18 avril 1901. — De Syracuse, en rentrant du pays des Lotophages, nous sommes venus par le chemin de fer à Catane, puis à la petite gare maritime de Giardini, qui dessert la haute Taormine. Giardini est une longue rue étirée entre la plage et le pied des monts. Sa grève de sables fins s'épand sans une roche, entre les falaises abruptes de Taormine, et le cap Schiso. Près du village et près de la statue de saint Pancrazio, les pêcheurs de Giardini ont tiré leur flottille de « barques à double corne » : Ulysse reconnaîtrait ses vaisseaux-rapides. Entre la statue et le cap Schiso, la plage est chargée de plus grands navires, que le Zéphyr empêche de monter à Messine et que les équipages ont halés sur le sable. En attendant le Notos propice, les hommes dorment à l'ombre « sous le flanc du vaisseau creux » ; d'autres s'étirent au soleil, recousent leurs hardes ou surveillent la marmite et la soupe de poisson qui cuit sur deux pierres :

... ἔπειτα δὲ δόρπον ἐπισταμένως τετύκοντο.

Vu de loin, le cap Schiso se détache nettement de la plage, moins par sa hauteur que par la couleur sombre de ses roches. Son échine de laves noires s'avance dans la mer, qui la mord de ses écumes : enracinée dans la grève de sables presque blancs, elle apparaît comme une longue épave échouée et demi-submergée ou comme un morceau de terre étrangère, que le flot du détroit aurait fait dériver au bout de ce golfe.

Un chemin de sables monte sur le plateau du cap. Ce plateau sans hauteur ne dépasse que de cinq ou six mètres le niveau de la mer. Mais, entouré de trois côtés par la vague ou par le torrent de Sainte Venera, il offre une assiette facile à défendre. Deux fermes l'ont couvert de leurs jardins, de leurs orangers, de leurs olivettes et de leurs prairies. La terre est ici d'une merveilleuse fertilité. Cette lave, une fois défoncée par le travail de l'homme

ou désagrégée par l'usure des éléments, porte toutes les récoltes et tous les fruits. Les enclos d'orangers alternent avec les champs de trèfle incarnat. Jamais je n'ai vu en Méditerranée pareils champs de fleurs : de grands bœufs, aux cornes en lyre, disparaissent dans le trèfle jusqu'à l'échine. Les fermes ont, toute l'année, leurs troupeaux de moutons et leurs bœufs qui servent ici à tous les transports[1]. Dès la gare de Giardini, nous avons rencontré ces grands bœufs ossus, de robe uniformément rouge, d'un rouge-feu qui destinait leurs ancêtres au service du Soleil, du seigneur de lumière et de flammes : les descendants ont tous gardé ce trait de leur race divine.

Aux navigateurs qui viennent de la trop chaude Afrique ou de la Grèce rocailleuse, ces grands bœufs siciliens semblent plus admirables encore, et les navigateurs qui viennent du Nord, en descendant le détroit, sont frappés du contraste qu'offrent ces pâturages verdoyants et fleuris de l'Etna avec les pentes arides, brûlées des montagnes côtières : des jardins de Messine aux cultures de Giardini, la rive est désolée. A Taormine, commence la région de vallées et de plaines, qui s'épandent au pied de l'Etna. Fleuves ou rivières, cours d'eau constants ou torrents capricieux, sources chaudes ou froides : cette région bien arrosée présente aux navigateurs une terre de bucolique.

[1] Foresta *Lettres sur la Sicile* I p. 122 et suiv. : « Taormina n'est qu'un grand village sans police, sans industrie et fort pauvre, je ne sais trop pourquoi, car les campagnes d'alentour sont extrêmement fertiles. Je me suis donc hâté d'en partir pour me rendre aux *Giardini*, situés sur le littoral, petit village où du moins le voyageur n'est point condamné à une disette aussi austère... En quittant les *Giardini*, j'ai traversé les belles campagnes qu'arrose le Cantara... Sur ses bords couverts de gras pâturages, paissent de nombreux troupeaux aux cornes monstrueuses. Nulle part, surtout, je n'ai vu autant de taureaux, et d'une espèce aussi belle... Un pasteur conduit-il près de vous son riche troupeau pour l'abreuver dans le courant d'une eau limpide? à l'aspect de ces grosses brebis noires, habillées d'une épaisse toison, vous concevez facilement comment Ulysse put s'attacher sous le ventre d'un bélier ».

Les prairies, qui bordent la mer, et les montagnes, qui, toutes proches, étagent leurs triples zones de cultures, de forêts et d' « alpes » estivales, en font un paradis pour les troupeaux. Les bœufs, toute l'année, peuvent rester dans la plaine. Les moutons trouvent, à quelques kilomètres d'intervalle, leur pâturage d'été et leur pâturage d'hiver. Chose rare sur le pourtour de la Méditerranée : on élève ici, tout à la fois, le mouton et le bœuf. C'est en ce pays de l'Etna, près des eaux sacrées de l'Akis, que Théocrite fait chanter ses bouviers et ses bergers.

Nous avons regagné la station de Giardini à travers les sables : une flottille vient encore d'y chercher un refuge contre le vent du Nord qui fraîchit de plus en plus. La plage est encombrée de cargaisons que les matelots sortent de la cale et que les indigènes viennent marchander. Non loin du village, un chargement d'amphores est à vendre. Aux temps odysséens, cette plage voyait déjà de pareils bazars temporaires.

La verdure de leurs orangers et de leurs vergers mérite aux Jardins, *Giardini*, leur nom. Derrière leurs maisons blanches, la haute Taormine dresse sur sa falaise une autre ligne de maisons blanches et de remparts. D'autres montagnes plus hautes encore s'étagent par derrière, et le fond du paysage est fait du cône régulier, à la pointe duquel la petite ville de Mola perche ses créneaux, à 635 mètres d'altitude. Taormine est par excellence une acropole, une « ville haute » des terriens : durant les quinze ou seize derniers siècles, les Peuples de la mer, Arabes ou Français, parvinrent à s'en emparer quelquefois; jamais ils ne purent s'y maintenir. Elle est restée la ville, la forteresse, le lieu de culte et de marché indigènes. Aujourd'hui, grâce au chemin de fer, instrument de police et de défense, Giardini sur la plage grandit de jour en jour; Taormine ne vit plus que de ses ruines, de son théâtre, que peintres, archéologues et touristes emplissent.

De Giardini à Messine, la voie ferrée est une succession de tunnels, de ponts ou de brusques passages au bord de la grève. La mer, poussée par le vent du Nord, semble un fleuve coulant entre ses deux rives : vue d'ici, comme les premiers thalassocrates, arrivant au long de ce rivage sicilien, l'avaient devant les yeux, la rive italienne ressemble à un grand fronton régulier, dont la plus haute pointe est faite, au-dessus de Reggio, par les sommets de l'Aspromonte et dont les deux cornes reposent sur la mer à Leucopétra et à Scilla. A Leucopétra, la corne du Sud descend régulière jusqu'au ras du flot, à peine entaillée d'un léger ressaut par les falaises de la Pierre Blanche. A Scilla au contraire, la corne du Nord, brusquement cassée, coupée à pic, mérite le nom de *Pierre Coupée*, que les premiers navigateurs lui donnèrent.

A Messine, sur le port ou dans la gare, on retrouve aussitôt les attelages de grands bœufs puissants, tous à la robe de feu, qui, par centaines, font les charrois et les traînages sur tout le pourtour du Croissant, de la « Faucille » de l'ancien Port-Creux.

Entre Messine et le Phare, la côte est une grève accueillante au pied de collines fleuries : toute cette banlieue de Messine est peuplée de villas. Un faubourg continu va jusqu'au dôme de la Grotta, dont le cap assez bien dégagé détermine deux courbes très ouvertes. La Grotta offre ainsi deux mouillages aux bateaux qui viennent du Nord et du Sud. Sur le côté Nord, la courbure plus prononcée et la plage plus basse purent avoir plus d'attrait pour les barques primitives qui, sans peine, se halaient sur cette grève comme sur la plage de Giardini. La Grotta n'a plus sa caverne : une église et les habitations d'un gros village ont entièrement recouvert son promontoire.

Le pays entre la Grotta et le Phare est beaucoup moins peuplé; la rive elle-même est presque partout déserte. Les jardins et les verdures descendent jusqu'au bord de la mer, en ne laissant qu'une étroite plage de sable

où des troupeaux de chèvres gambadent parmi les chardons et les fleurs marines. L'ombre des arbres en fleurs, des pins et des figuiers couvre parfois la vague. Les premiers navigateurs durent signaler sur cette rive basse un grand figuier sauvage qui leur servait à reconnaître et à éviter Charybde; il avait poussé à l'extrême lisière de la plage; ses branches s'avançaient au-dessus du flot,

τῷ δ' ἐν ἐρινεός ἐστι μέγας, φύλλοισι τεθηλώς.

A mesure que l'on approche du Phare et de la bouche du détroit, les collines côtières s'écartent de la mer et laissent à leurs pieds une plus large bande de sables, de lagunes et de fourrés. Ce rivage, voisin du cap Peloros, fut célèbre dans l'antiquité sous le nom de *Pelorias*. On en vantait la fertilité et les terrains de chasse et de pêche :

La Pelorias, — dit Solin (éd. Mommsen p. 52), — est unique par la qualité de son terrain, qui n'est jamais humide au point de devenir de la boue et qui n'est jamais sec au point de s'effriter en poussière. A l'endroit où elle s'élargit et s'épand, elle contient trois lacs. Le premier est fort poissonneux : rien d'étonnant en cela. Mais le second est enclos de fourrés tellement épais qu'il nourrit dans ses taillis un gibier nombreux : les chasseurs y parviennent à pied sec et y trouvent à la fois double volupté, le plaisir de la pêche et le plaisir de la chasse, *duplicem piscandi venandique præbeat voluptatem.*

Les compagnons d'Ulysse ne goûtent pas cette double volupté. Ils chassent et pêchent en cette Pelorias, mais par nécessité, non par plaisir : dans le poème, tout devient matière à récits décourageants ou effroyables.

Nous avons traversé le village de Ganzirri, puis longé le bord continental des lagunes : dans les vignes et les vergers en fleurs, nous sommes montés sur les collines couvertes d'arbousiers, de chênes et de figuiers. Nous dominons la Pelorias. Un grand lac miroite sous nos pieds, en son cadre de verdures profondes. Au delà, les maisons blanches du village de Faro bordent la plage de sable

et le détroit, qui bouillonne de *garofali*. En face, sur la rive italienne, se dresse escarpée, cassée, coupée à pic, tombant brusquement dans la vague, la haute Pierre de Scilla avec sa double ville de la plage et du sommet.

Deux lacs ronds, dont nous faisons le tour, sont couverts de barques qui pêchent au filet. Ces eaux grouillent de vie : de la surface, jaillissent en éclairs les poissons qui sautent hors de l'eau pour happer les insectes. Entre le lac et la pointe, le village de Faro n'est qu'une ruelle de pauvres cases. Les hommes sont en mer ou sur le lac en train de pêcher. Des nuées d'enfants sortent de tous les coins pour nous offrir des hirondelles vivantes. Cette pointe est un reposoir des oiseaux de passage. Les premiers thalassocrates avaient déjà noté cette abondance « de poissons et d'oiseaux qui tombent sous la main »,

ἰχθῦς ὄρνιθάς τε, φίλας ὅ τι χεῖρας ἵκοιτο...

Le nouveau phare est construit à l'extrémité. Sa dernière plate-forme offre une admirable vue sur l'entrée du détroit. Le temps est clair. Une faible brise souffle du Nord-Ouest. La mer Tyrrhénienne étincelle de petites vagues; mais sans houle, sans moutons, sans écume, cette grande mer s'étend calme et plate jusqu'au dernier horizon. Dans le détroit, au contraire, les flots contrariés dansent et chevauchent. Tout le long de la rive sicilienne, depuis le Phare jusqu'à la Grotte, de gros remous bouillonnent çà et là. La plage est bordée de bas-fonds et de roches submergées. Quelques têtes d'écueils apparaissent sous l'eau claire : la roche basse, σκόπελον χθαμαλώτερον, sous laquelle gronde Charybde. La tête en émerge à peine, à quelques mètres de la rive : avant la construction du phare, elle portait une tourelle de briques et un fanal.

Sur la plage même, le flot vient mourir sans écume et sans bruit; mais à une certaine distance de la terre, presque au milieu du passage, les remous sautent, écument et tourbillonnent, « comme une marmite d'eau bouillante » (la comparaison odysséenne est la première qui vienne à

l'esprit) ou comme le fleuve de vagues tournoyantes, qui signale l'entrée et la sortie de la marée dans le Morbihan : ce sont les mêmes « courants de foudre ».

Un vapeur anglais renouvelle, sous nos yeux, à l'entrée du détroit, la manœuvre que Circé recommandait à Ulysse. Il vient de Palerme. Il a suivi la côte Nord de Sicile jusqu'à la hauteur du cap Peloro. Là, au lieu de tourner vers le Sud pour enfiler la passe, il a continué sa route vers l'Est, comme s'il voulait aborder la côte italienne. A quelques encablures du rocher de Skylla, brusquement, il change de route pour contourner la région des *garofali*, le domaine de Charybde. Puis, coupant à nouveau le détroit, il revient à la côte de Sicile et court vers le Port-Creux. Sur la mer calme, son sillage moiré dessine longtemps une courbe savante autour des bouillonnements de Charybde.

Sept ou huit fois déjà, j'ai descendu ou remonté ce détroit de Messine pour me rendre au Levant ou pour en revenir : au début de l'été, en plein mois d'août, à la fin d'octobre, j'ai toujours vu la côte de Sicile ensoleillée, riante, et la côte de Calabre brumeuse, couverte de gros nuages noirs ou de longues pannes blanches. Aujourd'hui, de nouveau, il en est ainsi. La sortie méridionale du détroit, à partir de Messine, s'ouvre sur un grand ciel dégagé. A l'entrée septentrionale au contraire, tandis que la côte sicilienne est éclairée du même soleil, sous le même azur pommelé, la côte calabraise est chargée de nues et de pluie. Les photographies que Messine vend aux touristes, montrent presque toutes cette couronne de brouillards et de nuées au-dessus de Skylla : « Des Ecueils, tu verras, l'un, dans les champs du ciel, pointe une cime aiguë, que couronne en tout temps une sombre nuée, et rien ne l'en délivre ; ni l'été, ni l'automne, il ne plonge en l'azur »...

Le soleil s'est couché. Les dernières lueurs du couchant incendient les nuages qui couronnent Scilla de leurs masses cuivrées. Nous rentrons à Messine, dont les rues « pleines d'ombre » nous mènent au vaisseau, qui doit nous

porter à Lipari : nous dormirons dans le Port-Creux. Messine était déjà pour Ulysse le port du sommeil. Le sommeil tient une grande place en cet épisode des *Récits*. A peine arrivé au mouillage, l'équipage achéen s'est endormi, κλαιόντεσσι δὲ τοῖσιν ἐπήλυθε ἥδυμος ὕπνος. A l'heure décisive, où sa présence éveillée aurait été le plus nécessaire, Ulysse a succombé au sommeil envoyé par les dieux, οἱ δ' ἄρα μοι γλυκὺν ὕπνον ἐπὶ βλεφάροισιν ἔχευαν. Notre poète ou son modèle auraient-ils rencontré dans le périple primitif quelque raison de donner en ces parages un tel rôle prépondérant au sommeil ?

Toutes les langues sémitiques ont la racine *i. s. n* avec le sens de *dormir*; on rencontre dans l'Écriture la forme *piel*, qui signifie *faire dormir* : le participe *messan* de cette forme serait-il l'original du prétendu grec *Messana* ?

Le poète aurait, encore ici, tiré de l'onomastique locale les mêmes inventions qu'ailleurs lui fournirent les *Sardoi, Korsoi*, etc., et le nom même de *Sikelia*. Il est peu vraisemblable que les prétendus émigrés de la Messène grecque aient jamais paru sur cette côte. D'autres peuples de la mer avaient apporté ce nom de *Messana*, de même date et de même origine que *Kumé, Oinotrie, Korkyra, Scheria*, etc. Car ces marins, « venus de la Cume des Opiques » seraient les mêmes dont nous avons noté la route et les étapes entre l'Hypérie des Cyclopes et la Schérie d'Alkinoos[1].

Mercredi 30 octobre 1912. — Avant-hier, en rentrant de la Pylos de Nélée et du royaume de Nestor[2], nous avons pris à Patras le grand transatlantique de la Compagnie Austro-Américaine *Martha Washington*, qui, de Trieste, va charger des émigrants en Grèce, puis en Sicile et les por-

[1] Cf. l'*Appendice G* à la fin de ce chapitre p. 472.

[2] Cf. dans *Pénélope et les Barons des Iles* le chapitre « Chez Nestor » p. 249.

te à New-York[1]. Nous sommes sortis du golfe de Corinthe, en frôlant presque les Iles Pointues de Télémaque, par la plus belle soirée d'automne : en un ciel calme, dans une gloire de soufre et de feu, le soleil disparaissait derrière les Iles d'Ulysse, Doulichion, Ithaque, Samos, Zante la forestière, déployées sur la mer comme un écran de soie bleue. Hier matin, après une nuit de marche rapide et silencieuse, les blanches falaises de Calabre apparurent, chargées de nuées, puis la masse noire de l'Etna et sa pointe neigeuse. Vers midi, nous tournions la Pierre Blanche du dernier cap calabrais et nous remontions le détroit sur une mer si calme et tiède que les deux rives trempaient dans la buée, comme les bords d'un étang tranquille aux premières heures du matin. Tout le jour, ce ne fut pas une navigation marine : nous glissions sur un lac d'argent mat, où le brasillement de Charybde et des autres *garofali* faisait crépiter parfois leur azur.

Les villes et villages des deux bords dormaient sous la moite chaleur. Tout au bout, la pointe basse du Faro et le morne altier de Skylla encadrèrent un instant une vue de mer immense, dont les flots laiteux s'enfonçaient, sans barrière, dans la brume du noroît. Stromboli, puis les autres pyramides et dômes des Lipari meublèrent ensuite le vaste horizon ; puis une nuit profonde monta vers le ciel étoilé... Notre transatlantique, ποντοπόρος νηῦς, nous déposa enfin sur le quai de Palerme, dans le silence affectueux de la lune et du flot.

Nous avons pris aujourd'hui le train pour Messine, après avoir obtenu quelques renseignements sur les moyens de vivre en cette malheureuse ville : en décembre 1908, la plus terrible des secousses sismiques l'a mise à

[1] Pour l'émigration des Moraïtes et des Nèsiotes vers les Amériques, cf. dans *Pénélope...* le chapitre « Le Voyage de Télémaque » p. 161 et dans *Ithaque et la Grèce des Achéens* le chapitre « Le Royaume des Iles » p. 209.

l'agonie ; elle commence seulement à sortir de sa ruine. De Palerme au détroit, rien n'est changé dans cette calme et souriante Sicile, où Théocrite retrouverait ses moutons, ses bergers et ses pauvres pêcheurs, au long des rivages d'Himère, de Tyndaris et de Mylæ. Mais soudain le désastre apparaît, dépassant de beaucoup les plus noires descriptions qui nous en ont été faites.

De la Messine du XVIII[e] siècle aux classiques façades, de son port aux grands édifices voûtés, de ses quais aux colonnades et architraves superposées, de tout cet *emporion* royal, qui semblait comme un Versailles du trafic méditerranéen, il ne reste que des pans de murs chancelants et disloqués, au long des sillons de décombres qui tracent l'ancien passage des rues. Presque rien n'est encore relevé. Tout le passé a disparu, sauf les innombrables attelages de bœufs à la robe feu, qui, partout, emmènent des charrettes de platras ou rapportent des sacs de ciment et des bois de charpente et d'étai.

A l'écart de l'ancienne ville, sur un terrain mal nivelé et défoncé déjà, on a tiré des alignements au cordeau d'une ville nouvelle, qui n'a encore que des cases légères, aux fondations de bois, aux carcasses de bois, aux murs, étages et toits de planches ; un quart à peine de l'ancienne population s'y est réfugié ; le reste a été anéanti ou a pris la fuite... Combien de fois ce lieu maudit avait-il déjà subi de pareilles épreuves, avant le jour où les premiers navigateurs le trouvèrent encore plus déshabité qu'aujourd'hui ?...

Jeudi 31 octobre 1912. — Le petit tramway, qui unissait Messine à la pointe de Faro, a retrouvé ses rails sous les soixante ou quatre-vingts centimètres de décombres et de déchets, qui recouvrent non seulement le pavé de la ville, mais les chemins du faubourg et des villages qui la continuent. On achève de rouvrir la route, de jeter bas les trois ou quatre étages d'un palazzo éventré, le pauvre torchis

d'une case, ouverte par le milieu comme une noix trop mûre. La vie, qui reprend sans hâte, a conservé ses errements d'autrefois : un peu partout, des centaines de bœufs travaillent et meuglent sous le joug, ruminent entre les roues de leurs charrettes et font au bord de la mer une frise de cornes en lyre, un décor de vase minoen.

Nous sommes venus à la pointe du Faro; nous nous sommes assis sur la butte terreuse de l'ancien phare, qu'ont envahi des figuiers de Barbarie. La mer n'a pas de flot : elle ourle à peine la plage d'un liseré d'écume. En face de nous, Scilla détache, sur le fond bleuâtre des monts calabrais, son haut rocher, tacheté de clairs et d'ombres. Dans l'intervalle, quelques bouillonnements et quelques houles marquent à peine le repaire de Charybde sous la mer d'étain. Le village du Faro n'a plus une de ses cases debout. Ses habitants revenus camperont encore, pour leur quatrième hiver, dans les gourbis de roseaux et d'herbes sèches, sous lesquels les enfants poussent et grandissent par centaines : les figuiers de cette rive continuent de narguer les colères de Charybde.

Nous revenons, à pied, autour de la lagune, pour photographier les barques et les porteurs de filets, qui pêchent à l'endroit où le poète fait pêcher les gens d'Ulysse. La lamentable carcasse d'un navire échoué et éventré montre que les dangers de la passe n'ont pas disparu... Nous atteignons la pointe de la Grotta. Jadis une petite église *rococo* y dressait le signal de son dôme, sur quoi les voiliers venus du Nord se guidaient vers le mouillage. La grotte, où le vaisseau d'Ulysse fut remisé, ne se voyait plus; mais elle existait sous l'église. Le tremblement de terre, qui a pulvérisé le dôme, a remis au jour la voûte souterraine et la source qu'elle abrite : on n'a pas encore rendu au culte de la Vierge cette grotte des Naiades.

Vendredi soir 1er novembre 1912. — Nous rentrons de Stromboli. Je ne connaissais encore que les bons jours

d'Éole et son humeur accueillante. Nous venons d'en éprouver toutes les fureurs.

Un spacieux, mais lourd remorqueur nous avait portés chez lui, la nuit dernière, contre le vent du Nord qui hurlait sans répit. Notre prudent vice-consul de Messine nous avait, à dessein, choisi pour ce temps de l'année ce bâtiment solide, εὐεργέα νῆα, qui tenait moins du bateau de passagers que du wagon de marchandises... Nous avions au départ souri de cette timide précaution.

Au matin, nous étions en vue de Stromboli : la mer était démontée ; les hautes vagues couvraient au loin la plage de sables noirs. Un gros caïque, peint en mirliton, y était échoué : on voyait le va-et-vient des femmes qui, du bourg, descendaient s'y fournir de légumes frais et de tomates conservées, qu'apportaient les gens de terre ferme à ce marché homérique, στῆσαν ἐν λιμένεσσι. Un peu plus haut, une double ligne de barques et de tartanes halées, — quelques-unes encore prêtes à reprendre la mer, la plupart déjà étayées et couvertes de roseaux pour le sommeil de l'hivernage, — bordait la haie des jardins sous les cases blanches et noires, que domine l'église à dôme et à fronton. Au-dessus, la montagne ardue dressait son carrelage de vignes empourprées, de figuiers encore verts et sa pente de laves nues. Tout en haut un nuage mystérieux et redoutable couvrait la cime, d'où les lourdes fumées rampaient vers le bas, se traînaient jusqu'à mi-côte, puis s'échevelant, s'arrachant par lambeaux aux aspérités du sol, aux têtes des figuiers, prenaient leur vol vers le large... Nos mariniers nous prédisent, malgré le vent du Nord, qui, d'ordinaire, nettoie le ciel, une journée d'orage et de grosse pluie : « le vieux » du haut s'encapuchonne.

Nous faisons par mer tout le tour de l'île pour prendre les vues de sa « muraille de bronze » : elle n'offre aucun autre débarcadère que la plage du bourg, où la barque du bord nous dépose enfin. Nous montons chez Éole à travers les sables noirs, puis les verdures et les

ordures des ruelles. Une humble, mais blanche *locanda* nous accueille, — « non pour manger, pour dormir seulement », nous a dit le patron sur le seuil, — et nous fournit pourtant quelques vivres; les jours du riche Éole et de ses repas plantureux sont, hélas ! révolus; ses luxueux tapis ont disparu de même; le phylloxéra a détruit les meilleures vignes; la navigation à vapeur déserte cette vieille escale des rameurs et des voiliers; l'émigration vide le bourg...

Le patron du caïque, ayant vendu à la plage tout son chargement, monte à la *locanda* pour négocier un achat de vin avec les anciens de l'île. A peine avons-nous mangé que tous nous conseillent le départ immédiat : « le vieux » est dans une crise de méchante colère; il s'est drapé jusqu'aux pieds d'une épaisse nuée roussâtre ; il jette sur les terrasses une violente pluie, qui tend sur le sombre horizon comme un filet de blanches perles; la tempête va faire rage ; elle obligera notre remorqueur à lever l'ancre, à nous abandonner pour plusieurs jours peut-être.

Sous le fouet de l'averse, nous avons regagné la barque, puis le remorqueur, et, sans vergogne, nous avons fui. Quatre heures, cinq heures, six heures de fuite éperdue sur « les terribles creux de la mer inféconde » ; vagues crevées ou bondissantes ; coups terribles du vent qui, sautant du Nord à l'Ouest, nous prend en travers, nous roule bord sur bord et nous fait secouer par l'hélice tournant à vide hors de l'eau ; lugubre soirée de Toussaint, triste veille des Morts dans ce cercueil flottant, dont il a fallu clore toutes les écoutilles sous les écroulements de lames et d'écumes qui assomment le pont... Que deviendrait, ce soir, le plus solide des « vaisseaux creux » homériques ? Il est vrai qu'à cette saison de l'année, les prudents Achéens avaient depuis longtemps halé, étayé et remisé leurs croiseurs pour l'hivernage... Si une pareille tempête disloqua le vaisseau d'Ulysse en pleine belle saison, c'est que les dieux châtient l'impiété...

Notre robuste et brutal remorqueur va toujours dans la nuit venue, piquant sous l'écume, descendant, remontant, coupant la houle, écrasant les crêtes d'un coup de reins. Nous doublons les lumières de Scilla étagées sur les gradins de son rocher. Survient dans le Sud un autre orage, dont les éclairs blanchissent tout l'horizon et profilent sur le ciel noir la double côte du détroit, depuis la lanterne du Faro jusqu'aux montagnes de Taormine. On active les feux. On contourne à bonne distance les remous de Charybde. La pointe de la Grotta et ses collines nous abritent soudain. Nous atteignons les eaux calmes du Port-Creux, le quai balayé de rayons électriques et d'ondées traversières, sur lequel les ruines lugubres dressent les trous de leurs façades, les fers tordus ou hérissés de leurs balcons, leurs corniches et leurs larmiers suspendus par miracle dans le vide, leurs gouttières arrachées et débordantes : pour regagner la ville en bois, il faut éviter les grands bœufs liés aux charrettes, vautrés dans la boue, ruisselants et frissonnants sous la rafale; tristes bœufs du Soleil, que leur maître divin ne protège plus contre l'égoïsme des hommes !

Samedi 2 novembre 1912. — Nous allons ce matin chez Skylla. Un *ferry-boat* joint les voies ferrées des deux bords du détroit ; il nous a portés à la rive italienne, puis le train rapide, sur la marine de Scilla. Cette marine n'a pas la moindre auberge et n'offre aux bateaux de pêche que ses remises sur le sable, aux étrangers qu'un immonde café qu'orne cependant une épée clouée sur la muraille, la longue épée du plus terrible poisson-spada, que l'on ait pris depuis un siècle, dit-on ; au-dessus, une planchette supporte le crâne blanchi d'un énorme chien de mer ; la gueule béante montre les triples rangées de crocs dont le poète a gratifié Skylla.

La vieille ville, perchée sur une longue échine, surplombe cette étroite marine et joint à la terre ferme une plus haute roche, abrupte et massive, piédestal de la for-

teresse en plein ciel. La mer en vient battre le pied sur trois de ses flancs; les fossés, qui l'entament sur le quatrième, la séparent entièrement de la ville haute.

Nous trouvons sur la plage les *lentras* décrites par Spallanzani et telles que les voyait déjà le vieux rédacteur du modèle odysséen : un vaisseau creux ; six bancs de vogue au milieu ; un gaillard ponté pour le pilote à l'arrière; un mât au centre, moins pour la voile que pour la « gabie », la hune étroite où se tient debout le guetteur de monstres ; à l'avant, un plus large gaillard, d'où le lancier harponne le monstre signalé. Sur un mot de nous, un équipage met à flot sa *lentra* et donne à nos objectifs la fidèle reproduction de cette *corrida* marine. Un détail a échappé au véridique Spallanzani, mais non pas au modèle que suivait le poète odysséen : derrière la place du harponneur, un chevalet supporte deux longues lances couchées, qui permettent une nouvelle tentative en cas d'un premier échec. « Je prends en mains *deux* longues piques, — dit Ulysse (XII 228-231), — et je vais me poster au gaillard de l'avant; j'espérais découvrir cette Skylla de pierre, avant qu'elle causât le malheur de mes gens ».

Un étroit sentier, barré par les embruns et rongé par la vague, contourne, au bas, le rocher de la forteresse : du pied du rempart à la frange des écueils, la tombée est toute droite et la façade, tranchée comme à la hache, est sans cesse polie par les rabots de la pluie et du vent. A mi-pente, à quelque cinquante mètres au dessus de nos têtes, entre les deux lèvres d'une assez large fissure qu'il rejoint, un mur d'appareil régulier clôt sans doute la bouche de la caverne d'où, comme le guetteur de la hune, Skylla fouillait de ses douze yeux la mer et « les recoins de la roche embrumée » et, comme le lancier de l'avant, dardait les triples harpons de ses six cous.

A mi-hauteur, — dit Circé, — se creuse une sombre caverne, qui s'ouvre du côté du noroît, vers l'Érèbe : du fond de

ton vaisseau, c'est sur elle qu'il faut gouverner, noble Ulysse; mais du fond du vaisseau, le plus habile archer ne saurait envoyer sa flèche en cette cave...

Orientation et altitude, tout dans cette description convient à cet inaccessible creux de roche qu'un mur aveugle aujourd'hui, mais qui s'ouvrait jadis vers le plein N.-O. Au pied, c'est aussi la fumée, les coups sourds et les aboîments du poète. Nous avançons péniblement sur le rebord des écueils, dans une poussière d'eau, entre les fusées d'écumes que lance chaque vague : leurs coups de bélier se succèdent en roulement continu; à certains coudes, il faut calculer et saisir l'intervalle entre deux houles furieuses, qui montent laver le rocher jusqu'à plus de dix mètres et qui redescendent sur la paroi en coulées de lait.

L'autre face du rocher porte un sentier qui permet de gagner la forteresse : nous voudrions visiter l'ancienne caverne que ferme le mur. Les gardes-marine ont la responsabilité de ce boulevard maritime du royaume, — ainsi parle leur chef; — il nous refuse l'entrée de cette place forte qui semble n'avoir pas été réparée depuis le temps où le roi Murat y avait mis ses canonniers français...

Nous revenons à la marine pour attendre le train du soir. De la plage retentissante, s'élèvent plus violents encore les aboîments de Skylla. Le vent, qui a fini de tourner du Nord à l'Ouest, pousse ici toute la masse de la mer occidentale. Mais il a nettoyé le ciel. Stromboli, sans fumée et sans capuchon de nuages, profile au loin sa pyramide nue. Des mariniers, qui remettent à flot une lourde tartane, nous donnent le présage d'un calme plat pour demain. La douce Sicile étire au bord de l'eau un long bras de verdures ensoleillées, que viennent caresser les derniers remous de Charybde. L'âpre Roc de Skylla et sa façade mi-plongée dans l'ombre, mi-flambante des derniers feux du soleil, en prennent un air plus sauvage encore. Un soir splendide emplit le couchant de lueurs cuivrées où nagent

de blanches nuées, retroussées de rose. Elles fuient, comme des Nymphes, devant la poursuite du vent, et viennent se jeter dans l'azur profond du zénith où les attend quelque amant divin... Dire qu'à travers le monde, des centaines de milliers d'êtres humains, pour avoir connu, bien ou mal, les vers d'Homère, redoutent encore le malheur de tomber de Charybde en Skylla !

Dimanche 3 novembre 1912. — J'ai voulu revoir Taormine et Naxos et les collines que labourent les grands bœufs rutilants, sous le regard de l'Etna neigeux.

Le tremblement de terre n'a rien changé dans la banlieue de Messine. Du moins les effets n'en sont plus apparents dès le plus proche voisinage de la ville et, de Messine à Taormine, la rive du détroit, en face des villes et des bourgs qui chargent la côte italienne, reste un pays sans grosse population, criques de sables et falaises de caps, que la voie ferrée longe en talus ou perce en tunnels ; les villages et villettes demeurent perchés aux flancs ou aux sommets des monts ; il en descend aux stations des foules compactes ; les hommes et les femmes usés par la rude vie des champs semblent les grands-parents des enfants de tout âge qui les accompagnent en troupes. Cette Sicile côtière, autant que la plaine campanienne, est une génératrice d'enfants : chaque année, elle envoie des milliers de bras à la colonisation tunisienne. Le train, que nous avons pris, emporte à Syracuse des troupes et des munitions pour l'embarquement vers la Tripolitaine : les mangeurs de pain de la pullulante Trinacrie émigreront-ils jamais vers le pays des dattes et des mangeurs de *lotos* ?

Au pied de Taormine, Giardini a prolongé sa longue rue de maisons, de cases et de gourbis, pour abriter les centaines d'enfants qui courent derrière les automobiles sur sa route, jouent dans ses ruelles, pointent dans le ventre de ses femmes, se montrent ou se cachent partout : c'est à croire, — dit mon compagnon Fr. Boissonnas, —

qu'on les fait ici en série, à la grosse. Une étrangeté des paysages odysséens est le vide absolu de la Mer du Couchant et le vide relatif de ses rivages : pas une rencontre de pirates, de trafiquants ou seulement de pêcheurs ; au delà de la cité et du peuple d'Alkinoos, pas une grosse ville, pas même un simple village; pas un être humain aux pays de Circé, des Sirènes, de Calypso et du Soleil; dans la seule ville des Lestrygons et sous les palmiers des Lotophages, une foule au second plan; quelques comparses aussi chez les Cyclopes ; une famille royale en Éolie...

Je ne connais pas un journal de bord ni un récit de voyage, — sauf dans les glaces polaires, les sables sahariens et les solitudes du Tibet et de la Mongolie, — où manquent ainsi tous rapports avec des humanités civilisées ou sauvages. Dans les périples seulement des Anciens ou dans nos *Instructions nautiques*, on trouverait une pareille Méditerranée, bordée de caps, d'îles, de sources, d'arbres, de gibier, d'oiseaux, etc., mais aussi peu fournie d'hommes que la Thrinakie homérique.

Pourtant les Peuples de la mer, dès la fin du deuxième millénaire avant notre ère, naviguaient, commerçaient, pirataient en nombre sur cette Mer du Couchant : Sikèles, Sardes et Tyrrhènes, venus peut-être des eaux levantines et récemment implantés sur ces rivages nouveaux; Phéniciens, fondateurs d'Utique et de Gadès, policiers ou croiseurs des détroits, occupants temporaires ou fixes de comptoirs et de guettes sur le pourtour des terres, — telle, cette Naxos que voici devant nous.

Depuis deux millénaires et demi, tous les maîtres de la Sicile, Piémontais aujourd'hui, Napolitains hier, Espagnols, Angevins, Normands, Arabes et Byzantins auparavant, Romains et Grecs avant eux, l'ont connue dans l'état où nous la voyons ce matin, sorte de ponton amarré à la côte et désaffecté, que les terriens ont envahi de leurs cultures, mais qui a conservé, à travers tous les changements de religions et de marines, deux témoins de son rôle antique :

son sanctuaire, où la piété héréditaire envers un dieu changeant, ramène à date fixe les fidèles, et, près de l'aiguade, sa remise de la plage, où les gens de mer, venus du Sud, halent encore leurs bateaux, quand les vents du Nord ou de l'Est leur ferment soit la remontée du détroit vers le Port-Creux, soit la traversée vers la Pierre Blanche et les escales de la côte italienne.

Nous nous sommes attardés sur la plage, puis au flanc des collines à photographier de grands bœufs rouges, qui tiraient la charrue en de profonds sillons, comme leurs ancêtres grattaient la même terre avec le crochet de l'araire antique. Nous avons demandé au paysan pourquoi ses compatriotes, si nombreux en Tunisie, n'emmenaient pas avec eux de ces belles bêtes robustes, au lieu des bœufs très hauts, mais squelettiques, dont leurs bateaux se chargent à Pantellaria. Il nous a répondu que les malheureux bœufs de Pantellaria ne demandaient qu'à quitter cette île de lave noire, où les cactus et les aloès sont leur seule pâture, mais que les bœufs de Sicile meurent de chagrin loin du pays natal.

Une carriole, au pas d'une pauvre vieille rosse, nous monte à Taormine par les lacets de la route sans fin. Le ciel, entièrement dégagé vers l'Est et vers le Sud, pèse à peine sur la grande mer rayonnante, flamboyante, pailletée d'étincelles et moirée de courants. Vers l'Ouest, jusqu'à l'horizon le plus lointain, se succèdent les beaux caps siciliens, que couronnent des nues légères; mais le sombre Etna a pris son capuchon de nuages pluvieux. Vers le Nord, le détroit déverse un torrent d'autres nuées noirâtres, plombées, lourdes de pluie, qui se pressent et se bousculent pour sortir de la passe, puis s'arrêtent, indécises, au seuil de la grande mer et finissent par s'en aller en débandade vers le Levant, derrière les promontoires embrumés de la côte italienne.

A chaque contour de la route repliée, cette double vue alterne d'un ciel splendidement joyeux à l'autre ciel qui

devient de plus en plus orageux et menaçant. Dans le soir qui vient, le contraste se fait tragique. Le théâtre désert de Taormine, où nous sommes enfin arrivés, nous met en scène le plus beau des drames symboliques et muets : le ciel nous représente en deux heures toute l'histoire de cette Sicile, qui fut toujours l'enjeu d'une lutte effroyable entre le Sud et le Nord, entre les flottes et bandes de l'Afrique et les armées et descentes de l'Europe.

Ce soir, vers le Sud, tout est rayonnement et triomphe de la lumière, mer d'argent, ciel de nacre, nuées d'ors et de cuivre; la côte jusqu'à Catane se drape de soie bleuie, pour s'endormir sur la mer immobile, cette mer sans limite que, seule, borde à des milliers de kilomètres, au delà des nuées, la terre incertaine d'Afrique ; le panache de l'Etna devient une gloire mouvante que le soleil troue de longues lueurs. Vers le Nord, au contraire, le fossé et les rives du détroit sont un tohu-bohu de brumes, de nuages noirs, de réseaux de pluie et d'éclairs ; là-haut, vers le fond du couloir, le tramontane doit faire rage et les nuées, s'écraser dans un ciel d'encre, pour fuir la colère d'Eole et franchir la passe entre Skylla et Charybde.

Nous sommes à la limite de ces deux mondes : devant nous, la rayonnante et ardente Afrique; derrière nous, l'obscure et tempêtueuse Europe; entre les deux, cet éternel chemin du détroit, sur lequel les peuples du Nord et du Sud, comme l'orage de ce soir, sont venus se mêler et se battre, Carthaginois et Romains, Normands et Arabes, Français de Vivonne et corsaires de Barbarie... Sous nos pieds, défilent les trains militaires qui ravitaillent, par Syracuse, l'expédition de Tripoli...

Soudain le Nord l'emporte : la sortie du détroit est forcée, submergée par les nuages farouches, la pluie, la foudre et les éclairs. Le soleil a vainement tenté une dernière offensive; ses rayons ont paru disloquer un instant le front et la marche de l'adversaire. Mais la ruée a repris le galop; les bandes de ténèbres se sont rejointes et reformées pour

le dernier effort; le soleil leur a laissé la place; seul l'Etna, rejetant son casque de nuages, a tenu tête encore aux attaques de la pluie et de la foudre ; elles ont fini par noyer sa tête chenue ; ciel, mer et côtes tout n'a plus été que cataractes, éclairs et grondements.

Nous nous sommes réfugiés en bas du théâtre, sous l'une des voûtes en ruines de la scène, pour relire la tempête qui, dans ces parages, assaillit Ulysse et, sous les coups alternés du Notos et du Zéphyr, des vents de Sud et de Nord, causa la perte de son vaisseau...

Lundi 5 novembre 1912. — Une journée de pluie diluvienne nous retient prisonniers dans cette ville nouvelle de Messine, dont les rues futures ne sont que ruisseaux de boue et dont les basses et obscures maisons de bois résonnent comme tambours sous les ondées : aucune autre vue que les voiles de pluie balayés par le vent; aucun autre bruit sur cette terre de l'églogue que les tristes mugissements des bœufs, qui viennent demander le couvert à tous les auvents,

mugitusque boum mollesque sub arbore somni.

L'électricité nous permet du moins de revoir nos notes et nos textes. En ce Port-Creux où, par deux fois, Euryloque et ses refus d'obéissance causèrent le désastre de l'expédition, nous avons relu la plus belle histoire de rébellion, que des marins aient jamais pu raconter, je crois ; on la croirait calquée sur le récit odysséen.

Le lieutenant de la marine anglaise Bligh avait été envoyé dans la mer du Sud : les planteurs anglais des Indes occidentales demandaient à Sa Majesté que l'on introduisît l'arbre à pain dans leurs îles américaines ; Sa Majesté avait choisi pour cette mission le *Bounty*, de deux cent quinze tonneaux et de quarante-six hommes... Ulysse avait cinquante et un hommes à son bord... Après neuf mois de navigation, on touche à Tahiti, le 26 octobre 1788. On y reste six mois.

Bientôt, — raconte Bligh, — les liaisons entre nos gens et les indigènes furent générales, et il n'y avait pas un homme de l'équipage qui n'eût sa *tyo* ou bonne amie. On avait abondance de provisions fraîches ; la gaîté brillait sur tous les visages. Je fis une visite dans l'intérieur de l'île et me convainquis de sa richesse naturelle... On voulut me donner une fête. Il y eut des exercices à la lutte et des danses où les gestes et les mouvemens lascifs ne manquaient point. Un parti d'arréoys mit en jeu son privilège, qui est d'arracher aux femmes tous les habits qu'ils trouvent à leur gré. En un moment, il y en eut un bon nombre qui furent laissées dans la plus complète nudité. Une très jeune et très jolie allait être ainsi dépouillée, lorsqu'elle se réfugia près de moi et à ma sollicitation fut épargnée : j'eus beaucoup de peine ensuite à la congédier...

La majorité de l'équipage ne veut plus quitter cette île de délices.

Le 28 avril 1789, avant le lever du soleil, le contremaître et une bande de mutins entrent dans la cabine du commandant et le surprennent endormi :

Ils m'arrachèrent de mon lit, me traînèrent en chemise sur le gaillard et me menacèrent d'une mort immédiate si je ne me taisais pas.

La chaloupe étant mise à la mer, ils y firent embarquer les dix-huit personnes qui n'avaient pas voulu se prononcer contre moi. J'y fus jeté le dernier. Je demandais quelques armes : les révoltés se moquèrent de moi en me disant que je connaissais bien les gens chez qui j'allais. Cependant, quand la chaloupe eut filé à l'arrière du vaisseau, on nous jeta quatre sabres...

« Sur une chaloupe de vingt-et-un pieds de long, six de large et deux de profondeur, nous allions, pendant quarante-huit jours d'efforts inouïs, accomplir une navigation de mille deux cent-six lieues marines jusqu'à l'île de Timor »... Que sont les dix-sept journées d'Ulysse sur son radeau approvisionné par Calypso ? poussé par le vent favorable qu'elle avait fait souffler, il n'a pour garder sa route qu'à tenir toujours l'Ourse sur la main gauche...

« J'avais, dans ma chaloupe, cent cinquante livres de biscuit, plus seize morceaux de cochon salé, du poids de deux livres chacun, six bouteilles de rhum, six bouteilles de vin, cent douze pintes d'eau et quatre barils vides ».

Nous entreprîmes ainsi, dans une barque ouverte, longue seulement de vingt-et-un pieds, surchargée et portant dix-huit hommes, sans aucune carte et avec l'unique secours de la connaissance géographique que ma mémoire pouvait me fournir, sans autre guide qu'une table de latitudes et de longitudes des lieux, nous entreprîmes, dis-je, de traverser cette vaste mer encore inconnue... Je déclarai à mes compagnons d'infortune que nous n'avions aucun secours à espérer jusqu'à l'île de Timor, éloignée de plus de mille deux cents lieues : ils consentirent tous à vivre avec une once de biscuit et un huitième de pinte d'eau par jour.

Du 28 avril au 12 juin 1789, on s'en va vers l'Ouest, cherchant les détroits du Couchant, qui mènent aux Indes orientales et à leurs colonies européennes... Ulysse voguera sept jours après le naufrage, avant d'atteindre au fond du Couchant le refuge de Calypso... On va d'île en île, essayant de faire de l'eau et quelques provisions de gibier, de poisson, de noix de coco, rencontrant l'hostilité ou la trahison des indigènes. Sur une île côtière de la Nouvelle-Hollande, on se procure « quelques huîtres que nous mangeâmes avec délices ». On reste six jours dans ces parages, « où l'on voyait beaucoup de pigeons ramiers, de perroquets et d'autres oiseaux ; mais sans armes à feu (les compagnons d'Ulysse dans l'île du Soleil avaient leurs arcs), il nous était impossible d'en tuer, à moins de trouver quelque endroit solitaire où l'on pût les prendre à la main ».

Nous avions été juste six jours sur ces côtes : pendant ce temps nous avions trouvé des huîtres et autres substances marines, des oiseaux et de l'eau; mais toutes les nuits passées à bien dormir et les journées exemptes de travail dans la chaloupe n'avaient pas été un moindre avantage. Ces causes réunies nous ont sauvé la vie. La nature était à cette époque prête

à succomber sous la rigueur de la faim, de la soif et de la fatigue. Plusieurs d'entre nos gens auraient cessé d'employer la moindre peine pour la conservation d'une vie qui semblait ne plus leur annoncer que misère et souffrance.

Le 12 juin, on est en vue de Timor :

Je n'essaierai pas d'exprimer la sensation délicieuse que nous éprouvâmes tous à cette vue de la terre. Avoir pu gagner la côte de Timor en quarante-et-un jours depuis l'île de Tofo; avoir fait cette route de 3.618 milles marins, mesurés au loch, dans une chaloupe ouverte, et, malgré notre extrême disette, n'avoir pas perdu un seul homme dans cette traversée, c'est un événement auquel il est presque impossible d'ajouter foi.

Après dix-huit jours de repos, Bligh achète, grâce au gouverneur hollandais, une goélette et reprend la mer le 1er juillet; il rentre par Batavia (1er octobre) et le Cap de Bonne Espérance (16 décembre); il arrive en Angleterre le 13 mars 1790... Il est encore des critiques en chambre qui trouvent invraisemblables les navigations d'Ulysse.

La suite n'est pas moins utile à connaître pour les homérisants. A la suite de la rébellion du *Bounty*, le gouvernement anglais envoya le capitaine Edward Edwards rechercher et ramener les révoltés. Edwards partit, le 10 avril 1790, sur le *Pandore*, navire de vingt-quatre canons et de cent soixante hommes. Il devait aller à Tahiti prendre les mutins. Le 23 mars 1791, on arrive à Tahiti.

Les lieutenans Corner et Hayward furent envoyés avec deux bateaux et vingt-six hommes vers le Nord de l'île, à la recherche des mutins, dont quatre se rendirent volontairement. Les bateaux, de retour, annoncèrent qu'on avait donné la chasse aux autres et pris leur bateau, attaché au rivage, les hommes s'étant sauvés dans les montagnes.

Le lieutenant Corner, en prenant terre à la pointe Vénus, eut plusieurs chefs sauvages pour lui servir de guides, ainsi qu'un certain nombre de gens du peuple pour porter ses munitions... En même temps M. Hayward avait bloqué par eau les fugitifs : ils furent découverts au milieu des bois; en ram-

pant jusqu'au lieu où ils étaient endormis, on les reconnut pour des Européens, au seul toucher de leurs pieds ; voyant que toute résistance serait inutile, ils mirent bas les armes et sous une forte garde furent ramenés aux bateaux avec leurs fusils attachés à leur dos. On bâtit exprès pour eux une prison dans l'arrière du vaisseau...

On reprend la mer ; mais on fait naufrage sur les brisants de l'île Pitt et, par une coïncidence étrange, recommence pour les naufragés l'aventure de leurs prédécesseurs jusqu'à Timor :

Au point du jour suivant, après une nuit très sombre et très orageuse, l'eau avait tellement gagné qu'il n'y avait plus possibilité de sauver le vaisseau. On tint sur-le-champ un conseil de guerre, et tout l'équipage montra un intrépide dévouement au travail des pompes. On mit les prisonniers en liberté. On eut recours aux planches, aux poulaillières et à tout ce qui pouvait être flottable pour servir de refuge... Au lever du soleil, on vit une plage à quatre milles de distance.

Heureusement on avait sauvé un petit baril d'eau, une pipe de vin, quelques biscuits, quelques fusils et des boîtes de cartouches. Aussitôt, avec une scie et un marteau trouvés dans un des bateaux, on se mit à les réparer et approprier pour un voyage au port le plus voisin. Le détachement se composait de quatre transports : la pinasse, la chaloupe et deux yoles ou petits esquifs, le tout chargé d'environ cent hommes. Après examen des provisions restantes, on trouva qu'il n'y avait plus que deux petits verres de vin par personne pour seize jours et le poids d'une balle de fusil en pain...

Après quatorze jours de privations indicibles, de fâcheuses rencontres et de déconvenues sur maints rivages, on devine les approches d'une grande terre : c'était Timor ; côtoyant le rivage, les voyageurs gagnèrent Coupang, la capitale.

Dans la soirée ils furent parfaitement accueillis par le gouverneur et les principaux habitans, qui, chose étonnante, avaient accordé la même hospitalité au capitaine Bligh, lequel

également était arrivé sur un bateau ouvert, qui fut montré aux nouveaux-venus.

Cette double navigation vers Timor, — chose étonnante ! — peut être jointe à la liste des « doublets », que j'ai réunis dans *Calypso et la Mer de l'Atlantide* (p. 197 et suiv.), pour l'édification de certains philologues à la mode du XIX^e^ siècle, qui s'étonnent qu'Ulysse ait rencontré Calypso et Circé, les Lestrygons et les Cyclopes...

Et la pluie noyait cette misérable Messine.

Entre deux averses, le soleil de l'après midi a percé le brouillard et la nue. Nous avons pu retourner dans la vieille ville, d'où la pluie chassait les équipes de travailleurs et dont les ruines abandonnées auraient semblé d'une cité morte à jamais, sans les bœufs qui en peuplaient les quais, au long des grands vaisseaux, parmi les tas de bois pour la reconstruction et les amas de provisions couvertes de bâches : bœufs debout, bœufs couchés, bœufs en marche, tous roux ou rouge-feu, tous hauts sur pattes et hautement, bellement encornés, avec le profil busqué et le large front des représentations minoennes et mycéniennes. Ce port est le seul de la Méditerranée où le bœuf serve ainsi aux chargements et déchargements des navires : c'est le port des bœufs, comme Smyrne était le port des chameaux[1].

La pluie a repris sous l'obscur vent du Sud, le *notos*, qui retint tout un mois le vaisseau d'Ulysse en cette même prison. Sa grotte, malgré tout, ne valait pas notre maison de bois. Mais il avait la grande supériorité de comprendre un texte, dont nous rêvons et discutons sans répit. Circé lui avait laissé le choix entre deux routes de mer au delà des Sirènes : l'une, qu'il a suivie, passait entre les Deux Écueils, Charybde et Skylla ; l'autre, qu'il a négligée, pas-

[1] Cf. dans Linschott p. 176 les bœufs de Tercère (Açores) « qui, en grandeur de cornes, en beauté et en apparence surpassent de beaucoup tous ceux de l'Europe ; ils ont tous leur propre nom par lequel le maître les appelant, ils viennent à lui ».

sait entre les Deux Pierres. Circé les lui avait décrites avec grande précision :

Quand tes rameurs auront dépassé les Sirènes, deux routes s'offriront ; les voici toutes deux.

On trouve, d'un côté, les Pierres du Pinacle, où rugit le grand flot azuré d'Amphitrite : chez les dieux fortunés, on les appelle Planktes. La première ne s'est jamais laissé frôler des oiseaux, même pas des timides colombes, qui vont à Zeus le père apporter l'ambroisie ; mais le chauve rocher, chaque fois, en prend une, que Zeus doit remplacer pour rétablir le nombre. La seconde ne s'est jamais laissé doubler par un vaisseau des hommes ; mais, planches du vaisseau et corps des matelots, tout est pris par la vague et par des tourbillons de feu dévastateur. Un seul des grands vaisseaux de mer put échapper : ce fut Argo, rentrant du pays d'Aiétès, cet Argo que, partout, vont chantant les aèdes ; le flot l'avait jeté contre ces grandes Pierres ; mais Héra, pour l'amour de Jason, le sauva.

Où sont ces Deux Pierres que les dieux, non pas les hommes, appellent *Planktes*, que le poète déclare grandes et pointues ou voûtées, car l'épithète ἐπηρεφέες peut avoir les deux sens ? J'ai traduit par *pinacle*, en souvenir d'un rocher marin de l'île Jersey qui porte ce nom et le mérite... L'une doit être proche d'un torrent de feu. L'autre est évitée par les oiseaux. Si leur nom de *Planktes* était humain, grec, elles seraient les Pierres Errantes ou Entrechoquées, — semblables à ces tenailles de roches que les navigateurs de tous les temps ont connues dans toutes les mers et qui s'ouvrent et se ferment pour tendre un piège aux navires imprudents et les écraser en leur pince[1] : dans les mers grecques, une couple de ces Pierres *Symplégades*

[1] A. Thevet *Cosmographie* II p. 920 : il est sur les côtes du Brésil, « une grande roche fendue, laquelle continuellement s'entrouvroit et refermoit, de sorte que rien n'y pouvoit passer sans estre escarbouillé, et est appelée ceste roche en leur langue Itha-Irapi ». De même dans Reynaud *Relations*... p. 14, les deux rochers Kossayr et Ouayr entre Syraf et Mascate. Dans *Instructions nautiques* n° 851 p. 958, la « Mâchoire du Lion » entre l'île Musandam et la terre :

se choquaient jadis à la sortie du Bosphore vers le Pont-Euxin et n'étaient devenues fixes qu'après le passage miraculeux du navire Argo. Mais *planktes* appartient, comme le *molu* du pays de Circé, à la langue des dieux,

μῶλυ δέ μιν καλέουσι θεοί...,

Πλαγκτὰς δή τοι τάς γε θεοὶ μάκαρες καλέουσι.

Molu peut être expliqué par les langues sémitiques : *planktai* pourrait avoir une pareille étymologie. Tous les Sémites possèdent la racine *p. l. k* avec le sens *être ovale* ou plutôt *conique, pointer à la façon du bouton des mamelles :* de cette racine, les Hébreux et les Arabes, ont tiré leurs mots *pelek* et *palkatoun*, qui désignent *le bout du fuseau* et les *tells coniques de la plaine.*

Nous connaissons les deux Faraglioni sur la côte S.-E. de Capri ; ils ne sauraient convenir au texte odysséen : si la Grotte Azurée toute proche en rappelle une des épithètes, il n'est pas dans le voisinage un courant de feu dévastateur, et les Planktes doivent se rencontrer au delà des Sirènes, en des eaux volcaniques, soit parmi les îles Lipari, soit entre les Lipari et la côte sicilienne. J'en cherche depuis plus de quinze ans le gîte exact. Faute de mieux, j'avais émis une hypothèse approximative en ma première édition des *Phéniciens et l'Odyssée.*

Parmi les Lipari, il en est une plus haute encore (960 mètres) que Stromboli (940 mètres) et de forme aussi particulière. Les Anciens la nommaient Didymé, *la Jumelle*, ou Didymoi, *les Jumeaux*, à cause de sa double montagne. Les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 228) nous disent :

le Grand Coin de 164 m. de haut et le Petit Coin de 51 m. Dans *Histoire des Voyages* II p. 2, les Deux Mamelles du Cap Vert. Du Tertre (II p. 36) décrit au Nord de Sainte-Lucie (on dit alors Sainte Alousie) « les deux hautes montagnes en forme de pain de sucre, qui s'appellent *les Pitons de Sainte Alousie,* qui les font reconnaître de loin ; il semble, lorsque l'on est au pied de ces deux montagnes, qu'elles se renversent sur ceux qui les regardent, et cela cause une frayeur extrême à ceux qui n'y sont pas accoutumés ».

Salina (*Didyme* ou *les Jumeaux*). — Cette île, reconnaissable à deux hauts sommets coniques, paraît être d'origine entièrement volcanique; on y voit encore les traces des cratères qui ont dû s'éteindre dans les temps préhistoriques et qui sont maintenant les endroits les plus riants et les plus fertiles de tout le groupe des îles Lipari. Entre le mont *dei Porri*, élevé de 860 mètres et situé dans la partie Ouest, et le mont *San Salvatore*, haut de 960 mètres et situé dans la partie S.-E., une vallée s'étend de chaque côté vers la mer : elle est riche et productive et mérite le nom qui lui est donné de *Fossa Felice* ou Vallée Heureuse[1].

« Salina, — dit Spallanzani (II p. 115-116), — est ainsi nommée à cause du muriate de soude que l'on y recueille :

Elle portait autrefois le nom de *Didumé*, c'est-à-dire *Jumelle*, qu'elle devait à deux montagnes, qui de loin lui donnent l'apparence de deux îles voisines l'une de l'autre...

Les périples que copie ou résume Diodore de Sicile (V 7) nous disent : « Toutes ces îles eurent de grands épanchements de feu, dont les cratères et les bouches subsistent, visibles jusqu'à ce jour ». Strabon rapporte de son côté un récit de Posidonios, qui pourrait ne sembler que le développement de nos deux vers odysséens :

Posidonios raconte qu'un jour à l'aube, vers le solstice d'été, on vit entre Hiéra et Euonymos la mer se gonfler tout à coup à une formidable hauteur et, quelque temps, elle se tint ainsi comme soulevée par quelque souffle continu ; après quoi elle retomba.

Ceux qui osèrent approcher en barque, virent des cadavres de poissons entraînés par le flot; la chaleur et l'odeur insuppor-

[1] Voilà, je crois, l'un des plus jolis calembours que jamais aient inventés les navigateurs. Entre les deux montagnes, la riante et fertile vallée s'appelle le Val de l'Église, *Val di Chiesa*. Le nom *Fossa Felice*, la « Vallée Heureuse », est une faute de transcription pour *Fossa delle Felci*, le « Trou des Fougères »; la plus haute des montagnes porte ce nom à cause de son cratère éteint, tout rempli de fougères. Cf. Dolomieu *Voyage aux Iles Lipari* p. 91-93.

table incommodèrent ces navigateurs et les mirent en fuite. Une barque, qui s'était trop approchée, perdit une partie de son équipage et ne ramena qu'à grand'peine vers Lipari les survivants qui furent atteints quelque temps de crises semblables à l'épilepsie, puis revinrent à l'état de santé. Quelques jours après, on put voir la mer couverte d'une sorte de boue flottante, d'où montaient des flammes, des fumées et d'épaisses vapeurs...

Les premiers navigateurs avaient-ils assisté dans les parages des Jumeaux à quelque phénomène aussi terrifiant, soit que les volcans de Salina fussent alors en activité, soit qu'une éruption sous-marine eût subitement soulevé les flots et exhalé des rafales de feu dévastateur ? Et l'histoire des colombes ne pourrait-elle pas convenir à ce double perchoir ? Par leur situation entre la Sicile et la Sardaigne, sur la grande route que suivent les oiseaux migrateurs, quand ils passent d'Europe en Afrique, les îles Éoliennes ont toujours été leur lieu de refuge et de rendez-vous[1].

Celles des îles Lipari que les éruptions et gaz volcaniques ne rendent pas dangereuses, sont donc pourvues de nombreux oiseaux. Mais les volcans en activité sont désertés par eux : « Stromboli, — ajoute Spallanzani, — n'est habité par aucun oiseau stationnaire : on a essayé d'y faire nicher des perdrix sans succès ». L'onomastique actuelle des Lipari traduit assez fidèlement cette différence. Sur les îles éteintes, Ustica, Éricusa, Panaria, etc., les *Secca di Colombaia, Falconara, Punta Palumba*, etc., font face aux îles et caps *della Colombaia, Palumbo*, etc., de la Sicile occidentale : ces colombes tenaient une grande place dans le culte phénicien

[1] Cf. Rochefort (p. 31) au sujet de la Martinique : « Entre la Case du Pilote et le Cul de Sac des Salines, il y a un rocher, une demye lieue avant en mer, que l'on appelle le Diamant, à cause de sa figure, qui sert de retraite à une infinité d'oiseaux, et entre autres aux Ramiers qui y font leurs nids. L'accès en est difficile ; mais on ne laisse pas de le visiter quelques fois, en passant, pendant que les petits des ramiers sont bons à manger ».

d'Astarté sur le mont Éryx[1]. Mais autour des volcans actifs, ces noms d'oiseaux ne se retrouvent pas,

τῇ μέν τ' οὐδὲ ποτητὰ παρέρχεται οὐδὲ πέλειαι.

Telles étaient les hypothèses, qui, dès 1901-1902, ne me satisfaisaient que peu. J'y avais complètement renoncé depuis. Au départ de ce nouveau voyage, je m'étais proposé de reviser mes opinions anciennes sur trois ou quatre points surtout du périple odysséen[2] : la Pylos de Nestor, les Iles Pointues de Télémaque, les Quatre Sources de Calypso, enfin les Deux Planktes. Tout au long de ce voyage, l'expérience quotidienne, m'avait démontré que l'on ne saurait donner aux mots du poète un sens trop littéral et à ses indications une valeur trop précise. Or les Planktes, comme Charybde et Skylla, sont, à n'en pas douter, les deux montants d'une porte de mer : ce ne sont pas deux montagnes terriennes, séparées par une vallée. Notre pleine réussite chez Calypso avait rendu mon compagnon de voyage plus ardent encore que moi à vouloir mettre les Deux Pierres, les deux vraies, devant son objectif... Confiants comme les Cyclopes, dans la bonté des dieux, qui nous ont partout assistés, nous sommes décidés à faire le tour des moindres Lipari et, jusqu'aux îles Égates, le cabotage de toute la côte Nord de Sicile, sitôt le beau temps revenu.

Ces deux routes ne peuvent en effet s'ouvrir qu'aux deux flancs de la Sicile : Strabon (II 5 19) parle « des deux passes qui bordent cette île à l'Est et à l'Ouest, οἱ ἑκατέρωθεν αὐτῆς πορθμοί, l'une de sept stades au long de l'Italie (c'est le détroit de Messine), l'autre de 1500 stades, du côté de Carthage, ὁ μὲν πρὸς τῇ Ἰταλίᾳ ἑπταστάδιος, ὁ δὲ πρὸς τῇ Καρχηδόνι χιλίων καὶ πεντακοσίων σταδίων ». Dans leurs navigations vers les Indes, les voiliers des XVI[e]

[1] Cf. dans Diod. Sic. IV 78 les pierres coupées de l'Éryx, πέτρα οὔσης ἀποτόμαδος εἰς ὕψος ἑξαίσιον.

[2] Sur les trois premiers points, cf. *Pénélope et les Barons des Iles* p. 249 et suiv. et *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 339.

et XVII[e] siècles avaient leur double route aux deux flancs de Madagascar. Stephens, jésuite portugais, parti de Lisbonne le 4 avril 1579 et arrivé à Goa le 24 octobre, décrit à son père son long voyage sur une flotte portugaise, qui portait là-bas toute une colonie familiale, hommes, femmes et enfants :

Quand on a doublé le Cap de Bonne Espérance, il se présente deux routes pour aller aux Indes : L'une est en deçà de l'île Saint-Laurent (Madagascar), et c'est celle qu'on prend le plus volontiers, pour que, passant ensuite à Mozambique[1] on s'y arrête quinze jours ou un mois pour s'y rafraîchir et qu'il ne reste qu'un mois de navigation jusqu'à Goa. L'autre, qui est derrière l'île Saint-Laurent, ne se prend que lorsqu'on n'a point doublé assez tôt le Cap pour espérer de gagner Mozambique. Alors la navigation est fort incommode, parce qu'il ne se trouve plus de port pour y relâcher et que, dans une si longue course, non seulement l'eau et les vivres manquent, mais les maladies sont encore plus redoutables.

« Les deux flottes anglaise et hollandaise se rendent de Ligourne au Levant », dit Tavernier (*Les Six Voyages...* I p. 3) :

Selon les vents qui règnent, elles passent quelquefois entre l'île d'Elbe et l'Italie et par le phare de Messine ; quelquefois aussi elles prennent le large au-dessus de la Sardaigne et de la Sicile et vont reconnaître l'île de Malte... Quand on ne veut pas attendre le départ des flottes et qu'on ne veut pas se hasarder sur un vaisseau seul, de peur des corsaires, on peut prendre un brigantin de Ligourne à Naples et de Naples à Messine, sans s'éloigner des côtes et allant tous les soirs coucher à terre.

La plupart des voyageurs au Levant ont embarqué sur des flottes de « caravane », qui passaient presque toujours par l'Ouest de la Corse, de la Sardaigne et de la Sicile : Livourne, Elbe, cap Corse, Trapani, Malte, Zante, Sa-

[1] Malgré le terrible Cap de Corrientes, cf. Charybde et le Port-Creux.

pienza, Cérigo, tel est l'itinéraire de Stochove, et d'Arvieux l'emprunte jusqu'à Malte. Sur cette route, tous les voyageurs mentionnent l'île Marittimo, « la plus Ouest du groupe des Ægates, — disent les *Instructions nautiques*; — elle est montagneuse et s'élève à des hauteurs de 475 à 690 mètres ; ses côtes sont presque partout escarpées et à falaises inacessibles ; la pointe Troya est une petite presqu'île proéminente : la pointe Bazana est une masse presque isolée, haute de 190 mètres... ». Non loin de Marittimo, Levanzo est l'ancienne Phorbantia : « presque à toucher la pointe S.-O., gît le Faraglione, haut rocher conique », et non loin, dans l'Est, « on trouve l'îlot *della Colombaia*, qui se prolonge dans l'Ouest par une chaîne rocheuse, à l'extrémité de laquelle gisent deux îlots, dont le plus Ouest, appelé *Palumbo*, est surmonté d'un phare... ».

Mardi 5 novembre 1912. — Un violent coup de tramontane — de ce Borée, « qui naît dans l'azur et fait rouler la grosse houle », — a nettoyé le ciel. Le petit vapeur qui fait le tour des Lipari, doit quitter demain son port de Milazzo. Nous sommes venus le prendre en cette haute ville de la côte Nord, qui, depuis trente siècles peut-être, a vécu au flanc, mais un peu en marge de la Sicile, tantôt propriété et protection des insulaires, tantôt station, entrepôt et forteresse des gens de mer, — un autre Gibraltar encore sur un ancien îlot montagneux, que soude à la grande île un isthme étroit de sables et de boues.

La marine a bordé l'isthme de ses quais, l'a couvert de sa ville neuve, de ses cafés, de ses magasins, de ses hôtels peints à quadruple étage, de ses ruelles où grouillent des centaines d'enfants entre les attelages de bœufs rouges et de mulets pomponnés, qui amènent au pressoir la récolte d'olives. La vieille ville, au haut de sa presqu'île, reste enfermée dans les créneaux de sa grosse forteresse.

Mais, sous l'enceinte que construisirent jadis les Espagnols et où Vivonne commanda au nom du Grand Roi,

subsiste toujours le plus beau pan de terre antique, un long plateau de labours profonds, de vignes et d'oliviers, que des roches abruptes supportent au-dessus de la mer, dans la fraîcheur et la chanson des vagues. Un vieux berger mène ses blancs moutons à travers l'olivette, que les dernières pluies ont parée d'un renouveau d'herbes vertes et de fleurs ; la silhouette de sa cape noire se découpe, par instants, sur les neiges lointaines de l'Etna. A l'extrême pointe, on découvre soudain la grande mer bruissante et l'assemblée des îles volcaniques dressant au loin leurs pointes de lumière ou de fumées.

Mercredi 6 novembre 1912. — Le courrier des îles est un tout petit *vaporetto*, qui va droit à Lipari, y relâche, puis fait le tour de Salina et revient sagement à Lipari, puis à son ancrage de Milazzo. Nous comptons rester à son bord tout le jour et débarquer au retour à Lipari ; nous y séjournerons tout le temps qu'il faudra pour arranger et patiemment exécuter la suite de notre voyage et de nos recherches. La tramontane a cédé la place au sirocco ; le ciel embrumé est une chape de lourde chaleur, où le soleil n'apparaît que dépoli. A peine contournée l'admirable presqu'île de Milazzo, sa romantique forteresse et sa campagne d'églogue, le *vaporetto*, chassé par le vent, a grand peine à marcher droit. Nous avons le cap sur Vulcano ; une quinzaine de kilomètres nous en séparent ; mais, vent en poupe, nous en longeons bientôt les côtes dénudées et fumantes, les laves refroidies ou encore chaudes, — les Anciens disaient *Thermessa*, l'Ile de la Chaleur, — et les fumeroles qui, par endroits, descendent jusqu'à la mer. Un détroit sans largeur sépare Vulcano de sa voisine du Nord, Lipari :

L'île Vulcano, — disent les *Instructions nautiques* (n° 731 p. 232-233), — est séparée de Lipari par le détroit appelé *Bocche di Vulcano*, large de 3 encablures entre la pointe della Crepazza

et le banc de 7 mètres qui se détache à 1 encablure environ au Nord de l'île Vulcano. Ce détroit est profond de 30 à 55 mètres.

Et les mêmes *Instructions* ajoutent... Je les ai lues et relues tant de fois sans y prendre garde... Les *Instructions*, décrivant la côte Sud de Lipari, ajoutent :

Dans le Sud de la pointe del Perciato sont deux rochers remarquables : le plus Nord et le plus Ouest, la *Pietra Lunga*, haut de 47 mètres, qui paraît à petite distance comme un navire sans voiles, est un amas volcanique de couches très vitrifiées, présentant à sa base une ouverture qui permet aux embarcations de passer à travers ; l'autre rocher, la *Pietra Menalta*, est beaucoup plus bas et est généralement couvert de mouettes d'une grande espèce estimée par les habitants.

En travers de la passe, dont nous coupons l'entrée, apparaissent les Deux Pierres que nous laissons à un kilomètre environ sur notre gauche.

La Pierre Longue, la plus haute, la plus à pic et la plus chauve, n'offre sur sa pointe aucune place pour la moindre couvée ; mais sous son porche, les barques sinon les grands navires peuvent passer : il semble qu'un croiseur de l'épos, l'Argo de Jason, pouvait s'y aventurer. La Moins Haute, plus ronde, plus large du sommet, offre un perchoir commode à la gent ailée ; mais elle est toute proche de Vulcano et de Vulcanello, l'île et l'îlot aux ruisseaux de feu. La houle, balancée et lancée par le sirocco, les assaille l'une et l'autre jusqu'à mi-hauteur et les engaine de ses coulées de lait.

Nous avons demandé au capitaine d'approcher un peu son « solide navire », pour mettre en meilleure pose nos objectifs. Il nous a répondu, en sacrant par tous les saints et saintes du paradis, qu'un vapeur n'était pas fait pour se risquer en ce détroit terrible, où même les petits bateaux à voile n'entrent que par un calme absolu, et il a continué sa route tout droit vers le port de Lipari où nous l'avons quitté ; nous n'avons plus rien à faire à son bord...

Un long marchandage, entrecoupé des prédictions sinistres de l'assistance, a décidé deux pêcheurs de Lipari à mettre à la mer leur barque, déjà halée et couverte pour l'hivernage, et à prendre les rames : il ne saurait être question de voile par ce vent mal établi, au long de cette île hérissée de pierres coupantes, frangée d'écueils et de brisants, où le sombre azur d'Amphitrite vient en rugissant jeter sa charge d'écume et d'embruns. Nous longeons d'un peu loin cette côte féroce. Nous en contournons les petits caps multicolores, que bariolent étrangement les couches verticales de terrains volcaniques. Nous revenons à l'entrée de la passe : en face de nous, Vulcanello dresse la pyramide de son cratère, d'où dévalent en longues écharpes les fumées et que des fumeroles panachent de toutes parts. Une fois dépassé le cap de la Punta Capparo, nous gouvernons sur les Deux Pierres. Nous en faisons le tour. La houle, qui tour à tour les étreint à mi-corps et creuse un gouffre à leurs pieds, rend tout abordage impossible : nos rameurs n'y viennent chasser que par les journées les plus calmes de l'été le plus chaud, en s'élevant sur le flanc de la Menalta, de pointe en pointe, à la force des poignets : les Faraglioni de Capri, où les alpinistes de marque réussissent parfois l'ascension, ne sont ni plus abrupts, ni plus luisants. Nous ne pouvons pas davantage décider nos rameurs à passer sous la voûte de la Pietra Lunga.

Nous allons donc chercher pour nos appareils le meilleur emplacement sur l'un ou l'autre bord de la passe. Les torrents de feu ne coulaient pas jusqu'à la rive de Vulcano ou, plutôt, de son étrange appendice, cet îlot récent de Vulcanello, qui n'est que bouches éruptives et pentes de laves rougies ou soufrées ; mais les fumeroles et émanations pouvaient voiler nos plaques. La rive de Lipari est d'accès plus difficile et ses bords en dents de scie, ses cailloux en lames ébréchées n'invitent pas à la promenade. Nous avons pu néanmoins y prendre pied et, tout à notre aise, photographier les Deux Pierres et la passe, puis nous en

rassasier le cœur, en admirant une fois encore la protection des dieux qui, des sources de Calypso, nous ont conduits à ces rochers de Circé.

Étrange savoir de Circé ! qui donc l'avait avertie, voici quelque trois mille ans, des particularités que nos *Instructions* notent aujourd'hui dans ce détroit?... Il est certain que nos hydrographes n'ont pas copié le texte odysséen : à leur ordinaire, ils ont fait un emprunt, je pense, à quelque devancier, lequel avait reçu ces données de quelque portulan du Moyen-Age, héritier peut-être d'un *stadiasme* gréco-romain, qui répétait les leçons d'un périple grec, dont les textes de la littérature classique n'ont pas gardé le moindre souvenir, mais qui n'était encore que la copie des premières *Instructions* phéniciennes[1]. Nos hydrographes ignorent assurément, — nous-mêmes, ce matin, nous ignorions encore, — que leurs *Bocche di Vulcano* sont le chemin homérique des Deux Pierres, comme leurs *Bocche di Faro*, celui des Deux Écueils.

De ces deux routes de mer, également fréquentées par les voiliers de naguère, une seule aujourd'hui a le monopole presque complet : les Bouches de Messine attirent presque tous les vapeurs qui, des ports italiens et même provençaux, veulent gagner la grande mer du Sud ou du Levant, les ports d'Afrique, d'Asie ou d'Europe, entre la Tripolitaine, la Syrie et la Morée ; seules, les compagnies génoises et marseillaises peuvent encore, à certains jours, préférer le tour occidental de la Corse, de la Sardaigne et de la Sicile. Durant l'antiquité gréco-romaine, les Bouches de Messine eurent la même primauté. Aux temps de la Grande-Grèce surtout, elles seules étaient familières aux marins helléniques et gardaient seules la renommée terrible de leurs Deux Écueils, Charybde et Skylla. Il fallut aux temps odysséens d'autres nécessités et d'autres habitudes

[1] Cf. *Calypso et la Mer de l'Atlantide* p. 36.

de navigation pour donner la même importance à la passe des Deux Pierres : la première vue de carte montre que les deux routes, entre lesquelles Circé laisse le choix au navigateur, convergent, non vers Ithaque et les eaux grecques, que veut atteindre Ulysse, mais vers cette pointe de l'Afrique du Nord où s'éleva, au IX^e^ siècle avant notre ère, la « Ville Neuve » des Sémites de Phénicie, Carthage, où les mêmes Sémites avaient fondé dès le XII^e^ leur vieille ville d'Utique. Circé était la correspondante et l'élève des pilotes d'Utique : c'est d'eux qu'elle avait reçu le savoir, dont nous constatons, après trois mille ans, l'exacte précision dans les *Récits* d'Ulysse, son disciple...

Je serais resté tout le jour devant ces Pierres, témoins irréfutables de la science homérique, preuves tangibles de tous les calculs et assertions que, depuis vingt ans, j'ai apportés touchant les origines de la civilisation grecque : vingt années de recherches, d'hésitations, d'espoirs, de découragements passagers, de discussions et de disputes, aboutissant à cette heure de pleine victoire, de sécurité, de certitude, de béatitude intellectuelle. Que n'ai-je auprès de moi Celle qui m'a soutenu de tout son courage et de qui m'est venu le seul appui constant dans cette lutte ! Tant d'autorités infaillibles ont, durant ces vingt années, souri de mes « audaces » ! tant de leurs acolytes ont essayé de tourner mes « paradoxes » en ridicule ou affecté de les passer sous silence, — sans parler des « marmites de Dodone », qui, vivant de leur résonance, ne sont que l'écho d'opinions étrangères, en particulier germaniques, mais passent dans la France de notre XX^e^ siècle, comme jadis dans la plus barbare des Épires, pour des voix de l'oracle, ἐν Δωδώνῃ πολλῶν παρ' ἀλλήλων κειμένων λεβήτων, εἴ τις ἕνος ἅψεται, φασὶν ἐκ διαδοχῆς πάντας ἠχεῖν (Eustath. *Odyss.* 1760 55).

La lourde chaleur du jour était tombée. Le sirocco et la houle semblaient se calmer un peu. Nous aurions voulu attendre quelques heures encore, pour tenter l'ascension

ou du moins l'abordage : nos regards s'habituaient aux étroits gradins ou marchepieds que nous pensions apercevoir sur le flanc de la Menalta. Mais, affamés et assoiffés depuis le matin, nos rameurs voulaient regagner Lipari... Nous avons obtenu du moins un dernier tour sous les Deux Obélisques : tout compte fait, c'est le vrai nom qu'il faudrait donner à ces deux énormes fuseaux de roches. La Grotte Azurée de Capri n'est pas plus glauque que les eaux maintenant apaisées sous le portail clair-obscur de la Pietra Lunga.

Il a fallu quitter enfin la passe, revenir en longeant au plus près les fumeroles de Vulcanello et les fumées de Vulcano, puis les falaises rouges, grises, noires et jaunes de Lipari. Nous sommes rentrés au port, comme y rentrait lui-même notre petit vapeur, après son court voyage autour de Salina : à l'horizon du N.-E., Stromboli, de vingt en vingt minutes, lançait dans le ciel calme son panache de fumées, présage de gros temps sous le vent du Sud réveillé, — disait le capitaine, pressé de regagner Milazzo. Au passage, nous saluons une dernière fois les Deux Pierres...

Entre le Gibraltar de Circé et le Southampton d'Utique, l'île d'Éole, souveraine des Sept-Iles aux temps odysséens, était assurément le carrefour des deux routes homériques. De Circé en Sirènes, puis de Sirènes en Eolie, le chemin était unique et tout droit par le détroit de Capri, puis à travers la mer libre. Mais après l'escale de l'Ile Haute, il fallait choisir, — les indications du Roi des Vents déterminaient sans doute le choix, — entre les Pierres et les Ecueils. Il était des jours de l'année pour les uns et pour les autres. Avec un bon vent d'Est, tel qu'il souffle au début de l'été, la route des Pierres, de beaucoup la plus courte au côté Nord de la Sicile, était aussi la plus rapide. Avec les grosses rafales de l'Ouest qu'amènent les semaines de la canicule, la route des Écueils, de beaucoup la plus longue par le pourtour oriental et méridional de la Sicile, était de beaucoup la plus sûre et, finalement, la

moins fertile en retards et en relâches forcées : elle avait, de Messine à Agrigente, les escales de chaque soir ; puis les îles du large, d'Agrigente aux caps africains, offraient leurs reposoirs, qui furent si longtemps disputés entre les corsaires de l'Europe et de l'Afrique, non seulement Malte, sa forteresse et ses bons ports, mais encore tels méchants îlots, comme cette Lampédouse dont tous les voyageurs de nos XVII^e^ et XVIII^e^ siècles vantent la source et le sanctuaire.

Jeudi 7-Dimanche 10 novembre 1912. — Milazzo ; Palerme ; Tunis : nous avons suivi la route des Pierres vers l'Utique et la Carthage d'aujourd'hui. Le projet était antérieur à notre découverte des Planktes qu'à vrai dire, je cherchais tout au bout de la côte sicilienne, dans les îles Égates et les parages du mont Éryx, la montagne sacrée d'Aphrodite aux colombes[1]. Je pensais que les conditions de lieu ou quelques souvenirs de culte nous expliqueraient les vers odysséens : « Cette Plankte jamais ne s'est laissé frôler des oiseaux, même pas des timides colombes, qui vont à Zeus le père apporter l'ambroisie ; mais le chauve rocher chaque fois en prend une que Zeus doit remplacer pour rétablir le nombre »,

τῇ μέν τ' οὐδὲ ποτητὰ παρέρχεται, οὐδὲ πέλειαι
τρήρωνες, ταί τ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν·
ἀλλά τε καὶ τῶν αἰὲν ἀφαιρεῖται λὶς Πέτρη.
ἀλλ' ἄλλην ἐνίησι Πατὴρ ἐναρίθμιον εἶναι.

Aucun texte antique ne fait la moindre allusion à ce voyage vers l'Olympe des colombes porteuses de l'ambroisie : cette légende, répandue parmi les Hellènes de la côte asiatique, était-elle assez populaire pour que les auditeurs de l'épos se contentassent de cette brève allusion ? avons-nous au contraire l'une de ces inventions sibyllines du poète,

[1] Sur ce qui va suivre, je renvoie pour tous les textes antiques et les opinions des Modernes à l'article *Planktai* dans le *Lexikon* de W. H. Roscher.

dont nous avons trouvé l'équivalent en plusieurs autres épisodes et qui sortent des noms propres ou des autres données du périple primitif par quelque jeu de mots?

Je tenais autrefois pour cette seconde hypothèse ; il ne me semble pas impossible aujourd'hui qu'elle contienne encore une part de vérité. Toutes les langues sémitiques ont deux mots similaires, *thour et tour*, qui signifient la « roche » et la « colombe » : nous avons rencontré déjà la transcription grecque θούριον, *thourion*, et la traduction grecque ὀρθόπαγος, « roche droite »[1], du sémitique *thour*, qui veut dire, en effet, la roche ou la pierre debout : de la même racine qui signifie proprement *voler, s'élancer dans les airs*, les Arabes ont tiré le nom générique *thaïrain*, qui désigne tous les volatiles, — ποτητά, dit le poète, — et le nom spécifique *thaairoun*, qui désigne les pigeons de poste, — πέλειαι, dit le poète. — Les Hébreux appellent la colombe, *tour*, au pluriel *tourim*. On entrevoit comment les Deux Pierres, *thourim*, ont pu fournir la légende des Colombes, *tourim*, et l'on pourrait se demander encore si les Deux Pierres jumelles, *Thourim tamim*, sont étrangères au nombre des colombes toujours intégral, ἐναρίθμιον : cette épithète grecque et son équivalent latin *integer* auraient pour traduction en hébreu *tamim* avec tous les sens matériels et moraux *d'intégre* et *intégral*. Nous aurions donc en cette passe des Pierres les mêmes jeux d'onomastique que dans le détroit des Lestrygons.

La navigation de Jason sous les Deux Pierres peut sembler étrange : comment dans leur expédition de Colchide, vers le fond de notre Mer Noire, les Argonautes ont-ils fréquenté les eaux du Couchant et affronté le même risque dont ils avaient triomphé déjà entre les deux Symplégades, les deux Roches Entrechoquées du Bosphore ? La plupart des homérisants du XIX^e^ siècle (et j'avais suivi leur

[1] Cf. *Les Phéniciens et l'Odyssée* I p. 178-180.

exemple) concluaient à la condamnation des quatre vers odysséens,

οἵη δὴ κείνη γε παρέπλω ποντοπόρος νηῦς
Ἀργὼ πασιμέλουσα, παρ' Αἰήταο πλέουσα.
καὶ νύ κε τὴν ἔνθ' ὧκα βάλεν μεγάλας ποτὶ Πέτρας,
ἀλλ' Ἥρη παρέπεμψεν, ἐπεὶ φίλος ἦεν Ἰήσων.

Il faut rétablir ces vers en leurs droits : on peut en expliquer la présence dans le texte authentique.

Jason, dans la chronologie légendaire, est l'aîné d'Ulysse ; il le précède de quelques générations : les colonies milésiennes dans le Pont-Euxin ont précédé de beaucoup les colonies ioniennes et doriennes dans le Pontos du Couchant. La geste de Jason était familière, je crois, aux auditoires pour lesquels furent composés les *Récits chez Alkinoos* : elle comportait un aller et un retour, — de Thessalie en Colchide, une navigation continue sur les mers et détroits du Levant ; de Colchide en eaux grecques, une autre navigation maritime et fluviale ; — car bloqués dans le Pont-Euxin, dont le roi de Colchide gardait la sortie vers Byzance, les Argonautes avaient dû s'échapper par le grand fleuve Ister, qu'ils avaient remonté jusqu'à sa lointaine et mystérieuse source ; puis le portage et le traînage de leur navire Argo, à travers une région de lacs, les avait conduits vers un autre grand fleuve, nommé Éridanos, sur lequel ils étaient descendus, à l'aise, vers la mer du Couchant[1]. Quel était cet Éridanos ? l'Éridanus des Latins, notre fleuve du Pô?... le Rhodanos des Marseillais, notre Rhône?... Ce ne peut être que le Rhône, si l'on veut tenir le moindre compte des réalités géographiques.

Nos ingénieurs pensent à rétablir aujourd'hui la communication entre Danube et Rhône, à travers les lacs suisses : c'est une route que les portages et traînages ont dû suivre de toute antiquité.

[1] Pour toute cette histoire des Argonautes et de leur retour par les eaux italiennes, cf. Strabon I 2 10 ; I 3 15 et 39 ; V 2 6 ; V 5 3-9.

Nous discutions sans fin de ces doctes matières dans le joli navire qui nous emportait vers Tunis. Nous l'avions pris à Palerme. Il présentait les deux qualités du vaisseau phéacien, choisi pour le rapatriement d'Ulysse : il en était à sa première traversée et il avait le meilleur des équipages. C'était un yacht de luxe plutôt qu'un bateau de passagers ; il avait été construit pour les traversées rapides entre Brindisi et Port-Saïd ; rien n'avait été refusé au confort et aux exigences des seigneurs anglais de l'Inde qui devaient en faire la plus nombreuse clientèle : vastes salons, grandes cabines à salle de bains, meubles, services de table et cristaux venus tout droit de Londres, vins de Sicile dans les soutes. A l'essai, il avait mal tenu les coups de mer et de vent que l'on rencontre trop souvent dans les canaux de Corfou et d'Ithaque ou dans les eaux de la Crète. On lui donnait un service plus doux et plus court : vingt heures entre Palerme et Tunis.

Nous avons mis trois jours à cette traversée : trois journées de tempête hurlante, de pluie aveuglante, de vagues en fureur, de tangage et de roulis sur une mer démontée. Le capitaine a dû chercher tous les abris que pouvaient offrir les escales de la grande île et des îlots voisins : Trapani, Favignana, Marsala, Mazzara, Sciacca, Pantellaria... Ulysse eut assurément beaucoup plus à craindre et à souffrir durant neuf ou dix jours, quand, seul et n'ayant plus que son mât et sa quille, il dérivait vers le dernier détroit du Couchant, où l'attendait, du moins, l'hospitalière Calypso : « Mais pourquoi vous reprendre un récit que déjà vous avez entendu en cette même salle ? quand l'histoire est connue, je hais de la redire ». Ce sont les derniers mots de ses *Récits* : les Phéaciens donnaient ensuite au héros le plus neuf de leurs croiseurs et le meilleur de leurs équipages pour regagner le Port-Profond de son Ithaque...

Appendice G. — J'ai réuni dans l'*Appendice F* les noms de lieux sémitiques de la côte italienne entre le détroit de Naxos, le Canal d'Otrante et la ville des Phéaciens. A travers toute l'antiquité, jusqu'à nos jours, la côte sicilienne conserva aussi les noms de lieux que lui avaient imposés les premiers thalassocrates de Sidon, venus de l'Afrique.

La pointe la plus méridionale de la Sicile s'appelait dans l'antiquité *Pachynos*, Πάχυνος : les géographes s'accordent à y reconnaître un vieil *observatoire*, *bakhun*, sémitique. En montant vers le Nord, le premier mouillage assuré, qui s'offre après le Pachynos, vit la fortune de la Syracuse hellénique. Le site de cette ville est trop connu pour qu'il soit besoin d'insister sur les avantages offerts par son Ile aux Cailles, *Ortygia*, attachée à la grande terre, pourvue de cette source Aréthuse qui, jusqu'à nous ou peu s'en faut, conserva ses poissons sacrés : *Sour-ha-koussim*, la Roche des Mouettes[1].

Les bateaux phéniciens trouvaient leur seconde étape dans le mouillage de la *Caverne, Megara,* dont la tradition hellénique fit aussi l'un des premiers établissements helléniques : en ces parages, les *Instructions* signalent de nombreuses grottes et « un rocher de *Grotta Santa*, percé d'un trou à la base ». Après Mégare, le promontoire Xiphonion (*xiphon*, le Couvert), puis la plaine des Embouchures, Hybla (*oubla, cours d'eau*, αἱ τῶν ποταμῶν ἐκβολαὶ συνελθοῦσαι εἰς εὐλίμενα στόματα, dit Strabon VI 2 2), puis Catane (*Katan'a, la Petite,* cf. dans les Septante Κάταναθ) marquent la suite de cette route phénicienne.

A travers l'antiquité grecque, cette côte resta donc semée de noms phéniciens, comme elle est semée aujourd'hui de noms arabes : l'Etna est pour les indigènes actuels le *Djebel,* le *Mont, Monte Gibello*, et telle rivière, toute voisine de l'ancienne Naxos, est toujours le *Fleuve du Pont, Al-Kantara*. Il ne faut pas nous étonner de trouver sur notre cap Schiso le nom sémitique de *Naxos, nax*.

[1] Cf. *Les Phéniciens et l'Odyssée* I p. 384 et 440 ; de même pour Mégare, cf. *Les Phéniciens...* II p. 385-405.

VI

LES SOURCES DE L'ODYSSÉE

Les trois poèmes odysséens. — Périples et vues de côtes. — Le modèle sémitique. — Navigations grecques et sites odysséens. — L'*Odyssée* et la colonisation grecque dans les eaux de l'Occident.

Périples et légendes. — L'anthropomorphisme odysséen. — *Odyssée* et périple d'Hannon. — Le secret des thalassocrates. — La découverte des passes.

Les sept portes du Couchant. — Les *Voyages* d'Ishtar et le *Retour* de Melkart-Héraklès. — Assonances sémitiques. — Date et patrie des *Récits* : Néléides, Cadméens et Phéniciens.

Le lecteur est en droit d'attendre, au bout d'une si longue étude, quelques conclusions sur les aventures d'Ulysse et sur le poème des *Récits chez Alkinoos* où elles nous sont racontées. Dès le début de ces « Navigations d'Ulysse », dans les premières pages du volume *Ithaque et la Grèce des Achéens*, j'ai donné quelques dates et définitions. J'ai commencé de formuler des conclusions à la fin du volume *Calypso et la Mer de l'Atlantide* (p. 414 et suiv.) Il me reste à les compléter et à les préciser[1].

L'*Odyssée*, telle que nous la lisons aujourd'hui, est une construction artificielle et récente : en cette « Poésie homé-

[1] Je répète ici ce que je disais déjà en tête de mes conclusions de 1902 : « Pour maintenir en ce chapitre comme une atmosphère d'hypothèse, j'aurais voulu commencer toutes mes phrases par l'une des formules, *Il semble que..., On peut imaginer, Il est plus logique d'admettre...*, et glisser partout des *peut-être, sans doute* et autres locutions dubitatives ».

rique », — comme disaient les Anciens, — on a recueilli, juxtaposé et, tant bien que mal, relié trois poèmes originaux et indépendants, de date antérieure et de mains, comme de valeurs très différentes,

le Voyage de Télémaque,
les Récits chez Alkinoos,
la Vengeance d'Ulysse.

Le lecteur trouvera dans mon « Introduction à l'Odyssée », — en particulier dans le tome III, — les raisons qui conduisent à séparer ces trois poèmes et à reconnaître la part, la qualité et la date de chacun. Dans la « Poésie » actuelle, *le Voyage de Télémaque* occupe les chants II, III, IV et le début du chant XV ; *les Récits chez Alkinoos*, les chants V-XII et le début du chant XIII ; *la Vengeance d'Ulysse*, la seconde moitié de ce chant XIII, les chants XIV-XXII et le début du chant XXIII. Les Anciens savaient qu'à n'en pas douter, le vers 296 du chant XXIII était « la fin de l'Odyssée », — disaient-ils, — et qu'au delà, les vers 297-372 du chant XIII et tout le chant XXIV étaient un ouvrage adventice, qui fut ajouté comme *Épilogue* à la « Poésie » et gonflé, par la suite, d'interpolations grossières. Les Modernes ont démontré que le chant I fut ajouté de pareille façon pour servir de *Prologue* à la construction unitaire.

J'ai dit quelle valeur j'attribue à chacun des poèmes originaux.

Les *Récits* me semblent le chef-d'œuvre le plus complet dont les Hellènes aient doté les âges ; le *Voyage* est l'ouvrage d'un poète de second ordre, œuvre alerte, élégante, spirituelle, où sont employées avec adresse toutes les recettes du métier ; la *Vengeance* n'est le travail que d'un versificateur, élève habile des maîtres, mais sans grande originalité. Ces trois poèmes, débarrassés des interpolations qui les surchargent, semblent de même langue, de même patrie et, sinon de même date, du moins de même époque, si l'on veut admettre qu'un siècle d'intervalle n'empêche pas Vol-

taire d'être de la même époque que Corneille ou Racine. Ces trois poèmes ont pris naissance sur la côte hellénisée d'Asie-Mineure, aux IX^e^-VIII^e^ siècles avant notre ère : « Homère, — disait Hérodote, — a vécu quatre siècles avant moi, pas davantage ».

Ces trois œuvres littéraires, composées par des hommes du métier, de véritables gens de lettres, furent écrites dès l'origine, dans ce même alphabet que nous avons hérité des Hellènes et dont les peuples du Levant se servaient dès les XIII^e^ et XIV^e^ siècles avant notre ère, pour le moins : les dernières fouilles de Byblos nous en ont donné des monuments antérieurs au XV^e^ siècle peut-être. Ces trois écrivains d'Ionie tiendraient dans l'histoire de l'épos, si nous connaissions cette histoire, la même place que tiennent Racine, Regnard et Voltaire, dans l'histoire de notre théâtre français. Les uns et les autres arrivaient après une longue période de devanciers, qui leur avaient créé la langue, les types, les formules et les règles d'un genre littéraire : « Des prédécesseurs d'Homère, — dit Aristote en sa *Poétique* (IV 9), — nous ne connaissons aucun poème ; mais il est vraisemblable qu'il en dut exister, et beaucoup » ; dans son *Invocation à la Muse* le poète des *Récits* fait allusion aux « gestes » d'Ulysse antérieures à la sienne : « Dis-nous, à nous aussi, quelqu'un de ces exploits ».

*
* *

Je crois avoir réuni, dans les quatre volumes de ces « Navigations d'Ulysse », tous les documents historiques et géographiques qui peuvent éclairer le texte des *Récits* et celui du *Voyage* en leurs moindres détails. Il faudrait réunir et publier de même tous les documents archéologiques qui expliqueraient ou illustreraient le texte de la *Vengeance* : se trouvera-t-il, parmi mes jeunes camarades de l'École d'Athènes, quelque audacieux pour entreprendre cette tâche, qui me semble peut-être au delà de mes forces?

On en pouvait espérer l'achèvement de M. W. Dœrpfeld en son *Homers Odyssee* : il semble que, faute d'avoir vécu le texte odysséen et d'apprécier la valeur respective des interpolations et des vers originaux, M. Dœrpfeld n'ait pas aussi pleinement réussi que l'on devait s'y attendre. Je ne dis pas que je ne tenterai pas l'effort, quand nous connaîtrons les résultats des fouilles que l'éphorie grecque a commencées dans Ithaque : elles n'ont encore porté, je crois, que sur le plateau du Sud, où se dressaient les étables d'Eumée; il faudrait les poursuivre dans les vallons maritimes du Nord, où, pour ma part, je chercherais le manoir d'Ulysse et le jardin de Laerte ; elles ont prouvé déjà la présence de la civilisation mycénienne en cette île, aussi bien qu'en Céphalonie ou à Leucade, que certains archéologues prétendaient avoir été les seules Ithaques véritables, possibles même, aux temps homériques.

Le *Voyage de Télémaque* est aux *Récits chez Alkinoos* ce que peut être à telle de nos chansons de geste l'une de ces *Enfances,* où un poète postérieur racontait la naissance et les débuts d'un héros dont les chants d'un devancier avaient popularisé les exploits : l'auteur du *Voyage* a choisi ou imaginé les aventures du fils pour mieux expliquer et compléter celles du père. Il n'est pas douteux qu'il a eu devant les yeux ou dans la mémoire le texte même de nos *Récits*; car il n'en a pas imité seulement tel épisode (comparez l'entrée et les pleurs de Télémaque chez Ménélas avec l'entrée et les pleurs d'Ulysse chez Alkinoos) : il a fait des emprunts textuels de vers ou de formules, qu'il a tantôt copiés tels quels, tantôt adaptés avec plus ou moins de bonheur, parfois même corrigés assez malhabilement ou employés un peu hors de place. Mais j'ai déjà dit (cf. *Ithaque...* p. 18) que, sans avoir le génie de son devancier, il avait eu du moins le mérite d'en suivre le principal errement. Le grand poète des *Récits* avait demandé aux littératures étrangères une source d'inspiration, une collection de motifs et de modèles. Le poète du

Voyage (nous l'avons vu dans *Pénélope...* p. 415 et suiv.) en a usé de même : son épisode de Protée, le magicien, le véridique prophète d'Égypte, est la transcription adroite, mais transparente d'un de ces contes égyptiens où figurait en principal personnage, sous le nom de Prouti, celui que l'Écriture nous a habitués à dénommer Pharaon et que les merveilleuses histoires de Joseph et de Moïse nous montrent entouré de pareils prophètes et magiciens, magicien lui-même. Un mot du texte odysséen est comme la signature du fidèle copiste : l'animal, que les Hellènes appelleront ensuite le « cheval du fleuve », *hippopotame,* est dans l'épisode de Protée, comme dans les contes de Prouti, le « gros cochon » du fleuve ; est-il besoin de souligner la justesse bien plus grande de cette appellation ?

Le poète des *Récits* avait donné l'exemple, à moins qu'il n'ait eu déjà quelque devancier et que, longtemps avant lui, les écrivains, comme les artistes d'Ionie, aient eu l'habitude de se mettre à l'école ou à la mode des écrivains et des artistes du Levant. Il faut toujours en revenir au dire de Strabon (III 2 12-15) : « Les Phéniciens fournirent des renseignements au poète ; car avant les temps homériques, ils occupaient déjà la meilleure part de l'Ibérie et de la Libye, τοὺς δὲ Φοίνικας λέγω μηνυτάς· καὶ τῆς Ἰβηρίας καὶ τῆς Λιβύης τὴν ἀρίστην οὗτοι κατέσχον πρὸ τῆς ἡλικίας τῆς Ὁμήρου... Le poète connut leurs multiples expéditions jusqu'aux extrémités de l'Espagne, dont il sut par eux les richesses et les autres supériorités : ce sont les Phéniciens qui l'en avaient instruit, ὁ τοίνυν Ποιητὴς τὰς τοσαύτας στρατείας ἐπὶ τὰ ἔσχατα τῆς Ἰβηρίας ἱστορηκώς, πυνθανόμενος δὲ καὶ πλοῦτον καὶ τὰς ἄλλας ἀρετάς· οἱ γὰρ Φοίνικες ἐδήλουν τοῦτο »...

*
* *

Calypso et la Mer de l'Atlantide nous ont conduits à la conclusion certaine qu'à l'origine de tout, il y eut un pé-

riple ou des fragments de périples[1]. J'entends par là : des descriptions de mer et de côtes, faites par des navigateurs pour les besoins de la navigation, avec les habitudes, les visions, les termes et les idiotismes des gens de mer. L'existence de ce périple originel est prouvée, tant par le fond même et la matière des récits odysséens que par leur texte, formules et expressions.

Pour le fond, on ne saurait être trop affirmatif. Après avoir examiné toutes les aventures d'Ulysse, nous savons qu'elles ne contiennent pas de descriptions imaginaires, ni même, dans chacun de leurs paysages, de détail purement fantaisiste. Strabon et les Plus Homériques ont raison : on doit ajouter foi à toutes ces histoires et croire à l'érudition du poète, αὐταῖς τε ταύταις ταῖς ἱστορίαις πιστεύσαντες καὶ τῇ πολυμαθίᾳ τοῦ Ποιητοῦ (Strab. III 4 4). En attachant un sens réel à tous les mots du texte, en bannissant les explications dites poétiques, on peut, sur les cartes marines, avec l'aide des *Instructions nautiques* et des voyageurs, constater l'exactitude et la véracité de toutes ces descriptions. Les *Récits chez Alkinoos* nous ont rendu, en fin de compte, une galerie de tableaux géographiques, et non pas un musée de « tératologies », comme dit encore Strabon. Mais ces tableaux ne sont pas dessinés à la mode des géographes « terriens ». Ils trahissent la main des navigateurs, par la vision même qu'ils supposent des réalités.

Faut-il répéter qu'Ithaque, avec ses montagnes de 600 et 800 mètres, ne peut être une île « basse », χθαμαλή, qu'aux yeux des marins qui la comparent à la haute « tête » de Céphalonie ? Les seuls navigateurs connaissent une

[1] J'ai dit et je répète que, sous ce nom antique de « périple », j'entends ici tout document maritime, rédigé par des navigateurs soit au cours, soit à la suite de leurs explorations : *stadiasme, pilot, instructions nautiques*, — donc périple proprement dit, — ou journal de bord, récit de voyage, rapport officiel ou privé, conte ou poème de navigation.

« île » de Circé dans le « Monte Circeo » des terriens. L'ancienne ville des Phéaciens n'est une « Hauteur », une Cume, une Hypérie que pour les étrangers débarqués à la plage : du haut de leurs Collines Blanches, les terriens dominent cette butte noire. Les seuls pilotes peuvent appeler *É-olie*, « Ile Haute », la *Stroggylé*, la ronde Stromboli des indigènes et des colons.

Nous n'avons pas étudié un épisode des *Récits* sans constater cette vision particulière des gens de mer et les erreurs qui leur sont propres. J'ai longuement insisté, en chacune de ces rencontres, sur la différence fondamentale entre les vues de « côtes », telles que les *Instructions* et cartes marines nous les donnent, et les vues de « pays », telles que les terriens les ont toujours reproduites en leurs géographies et nomenclatures. Ce ne sont jamais que des vues de côtes, et non des vues de pays, que le poète nous met devant les yeux. Tout périple décrit avec une précision méticuleuse les particularités d'un rivage, caps, îlots, baies, anses, villes et mouillages. Mais la seule ligne des côtes, la seule frange maritime est ainsi traitée.

Pour ne reprendre que l'exemple le plus typique, on sait avec quels soins le périple de Skylax décrit les côtes de Sicile, en particulier la côte proprement grecque entre Messine et Syracuse. Les géographes de l'antiquité, comme ceux d'aujourd'hui, notaient d'abord sur cette côte la masse, le profil, les neiges et les fumées de l'Etna : « L'Etna, — dit Strabon (VI 2 8), — domine la rive du détroit et le pays de Catane, mais aussi la mer Tyrrhénienne et les îles des Liparéens. La nuit, une lueur brillante s'échappe du sommet ; le jour, c'est une fumée et une nuée qui le couronnent ». Le périple ne mentionne même pas l'Etna... Le poète odysséen nous a décrit ces parages à la façon de Skylax, et non pas de Strabon. De la Pointe du Monstre, Πελωριάς, à la Plage du Fumier et des Bœufs, il nous donne mille détails sur les dangers et les abris, les ressources, les cultes, la pêche, la chasse, la vie

côtière et maritime de cette rive sicilienne. Mais l'Etna, qui la domine de ses neiges ou de sa flamme étincelante, n'apparaît pas au fond de l'horizon.

Il a traité de même la rive napolitaine des Cyclopes : leur Ile Petite et son port clos, leurs « yeux ronds » et leurs sourcils de forêts, leurs explosions et leurs colères, leurs jets de pierres et leurs gémissements nous sont amplement, minutieusement, presque scientifiquement décrits. Si, derrière cette côte des Champs Phlégréens, le mont du Borgne, le *Gauros,* se laisse deviner à l'aventure de Polyphème, c'est que son piton, visible de toutes parts, peut servir de guide aux caboteurs du golfe et de la grande mer. Mais on chercherait vainement la haute silhouette du Vésuve, dominateur de cette terre : le Vésuve n'était pas encore en période d'activité ; c'était déjà néanmoins la montagne imposante, de forme originale, de nature remarquable, de profil exceptionnel, — que décrit Strabon (V 4 8).

Faut-il redire qu'au pays de Circé, l'horizon terrien a la même étroitesse ? derrière l'île côtière, son port secret, sa grotte, sa haute guette, sa rivière du Cerf, ses forêts et son maquis, apparaissent au second plan, avec un relief très net encore, le sanctuaire et les rites de la Déesse des Fauves : en ces temps reculés, la mer ou, du moins, les navigateurs montaient jusqu'aux abords de la « maison » sacrée, où ils rencontraient les caravanes indigènes... Mais derrière le temple, rien ne fait soupçonner une vaste contrée, l'échine des Monts Lepini, les forteresses de Setia, de Norba et de Velitræ, le cône gigantesque du Monte Cavo, les murs d'Albe-la-Longue, qui devaient exister déjà, et le Tibre et son gué fréquenté des marchands, où, plus tard, Romulus installera sa bande de voleurs. A nos yeux, comme dans l'esprit et les vers mêmes du poète, ce pays de Circé ne tient qu'à la mer : « cette île, que la mer couronne à l'infini », ne semble toucher nulle part au reste du monde.

Toutes les terres odysséennes offrent cet aspect d'îles sans épaisseur, de bandes ou de profils maritimes. La mer sur une de leurs façades dessine nettement tout le détail de leurs contours ; mais leurs autres façades ne semblent tenir qu'à des continents irréels.

Je ne reviendrai pas sur les inexactitudes ou erreurs que nous avons rencontrées en chacun des épisodes : la grotte de Calypso *dans* l'île de Perejil, le Rocher du Bateau *devant* le port des Phéaciens, la Source des Trembles *dans* la Petite Ile des Cyclopes, les Ports Jumeaux *dans* l'îlot d'Astéris, etc. Nous savons que ces petites tares sont inhérentes aux utilisations de périples. Elles paraissent naturelles, inévitables même, à quiconque a jamais lu seulement deux pages de nos *Instructions nautiques*. J'ai donné l'exemple (*Calypso*... p. 416 et suiv.) des descriptions maritimes du golfe de Corinthe pour montrer comment les gens de mer, par la monotonie de leurs énumérations, l'entassement des détails et des noms propres, arrivent à ne plus donner le sentiment des situations réelles et des distances, ni la juste mesure des intervalles qui séparent les différentes parties d'une côte ou d'un mouillage.

Tout familier des *Instructions nautiques* sait qu'en leurs chapelets de noms propres, l'imagination rapproche ou sépare les grains indépendants et mobiles. Chacun de ces grains représente une réalité matériellement exacte ; mais, à l'usage, l'inexactitude ou l'imprécision naît presque forcément de l'union trop intime ou de la séparation trop grande que le lecteur reste libre d'établir entre deux ou trois grains consécutifs...

Faut-il rappeler que non seulement la vision du détail, mais les groupements et les ensembles ne peuvent pas s'expliquer sans recourir aux habitudes et aux écrits des navigateurs ? Jamais les terriens n'auraient fait de la Pierre Colombière le centre du pays des Lestrygons, de cette Gallura montagneuse au pied de laquelle le rocher Colombo est noyé sous les flots de la moindre tempête.

Jamais les terriens n'auraient pris le Karavi, le Bateau de Pierre, pour centre d'une histoire dont la grande île de Corfou aurait été le théâtre. C'est vers la mer et les habitudes des marins qu'il faut nous tourner pour apercevoir, sous le merveilleux des aventures, la vie réelle qui leur donna naissance : la pêche sanglante du thon sur les côtes de Sardaigne devient le massacre des Achéens ; la pêche armée de l'espadon et du chien de mer sur les côtes de Sicile nous vaut la pêche horrible de Skylla, la chienne, et l'armement d'Ulysse ; pour fuir la grotte de Calypso, le héros construit un radeau plat, — non pas un navire, — parce qu'en ces parages du Détroit, les indigènes usaient de pareilles embarcations.

*
* *

Mais d'où venait le périple originel ?

L'hypothèse d'un Homère-Ulysse, d'un seul homme, poète et héros des aventures, a trouvé quelques partisans : un témoin aurait évité sans peine telles et telles des erreurs signalées plus haut ; Homère-Ulysse, citoyen ou familier d'Ithaque, aurait su que les Ports Jumeaux ne sont pas *dans* Astéris. Mais il est une objection bien plus forte : le poème est l'œuvre d'un Hellène ; le modèle porte la marque de l'ouvrier sémitique.

C'est un modèle sémitique, en effet, qu'il faut supposer comme source originelle : l'hypothèse d'un périple grec ne nous expliquerait ni l'ensemble ni le détail de la navigation, ni certains termes techniques, ni certains noms propres. Il est des parages odysséens que jamais les Hellènes n'ont connus, des sites que jamais ils n'ont fréquentés. Parages des Lestrygons, côte de Perejil : jamais les navigateurs grecs ne poussèrent de ce côté leurs explorations de la Sardaigne et de la Libye ; jamais leurs périples ne se donnèrent la peine de décrire minutieusement ces rivages que leurs flottes ne longeaient pas.

Durant toute l'antiquité, à travers tous les géographes, historiens et commentateurs classiques, il est impossible de trouver mention de Perejil : cette côte de Libye ne fut d'aucun usage aux marines grecques et romaines. Le périple de Skylax, qui décrit les parages des Colonnes, dit seulement qu'en Europe, les côtes sont peuplées d'établissements carthaginois, et boueuses, et balayées de marées, et bordées d'une mer sans limite ; en Libye, il ne connaît que la colonne Abila sur ce rivage « entièrement carthaginois ». Le même Skylax sait que la Sardaigne est près de la Corse, à 1/3 de jour de navigation et que, dans l'intervalle, est une île inhabitée. Il ne sait rien du pays des Lestrygons : les Hellènes ne connurent jamais Télépylos. C'est par un autre chemin qu'ils trafiquèrent avec les montagnards de la Gallura. Au fond de notre rade de Terranova, sur la côte sarde du levant, ils avaient établi leur comptoir d'Olbia. Leurs caravanes prenaient la route que suit actuellement le chemin de fer de Terranova à Tempio : elle faisait d'Olbia l'emporium de la Sardaigne du Nord. Ils avaient délaissé les mouillages du détroit et « la route par où les chars amenaient le bois des monts » vers le port de la Pierre Colombière.

J'ai dit que la plupart des régions odysséennes offrent la même opposition entre le site décrit par le poète et quelque endroit tout proche, où les marines classiques auront plus tard leur embarcadère. Ce n'est pas sur l'île de Circé, c'est à Anxour-Terracine que les Hellènes viendront trafiquer. Ils ne feront pas de la Petite Ile (Nisida) « une ville bien bâtie » et ne monteront pas à la Caverne du Cyclope ; mais, installés à Cume d'abord, puis à Naples, ils exploiteront tout à la fois les « sourcils » des Yeux et les champs de la Plaine. A quoi bon les Iles des Sirènes pour les maîtres et seigneurs de Pæstum ? Aiolos perd son sceptre et l'Ile Haute perd sa suprématie, du jour où les Hellènes font de Lipari le bazar des Sept-Iles. Depuis les Phéaciens, la ville d'Alkinoos sur Palaio-Kas-

trizza n'a jamais retrouvé le rôle que la Kerkyra des Hellènes lui fit perdre.

Les deux sites grec et odysséen répondent à des besoins contraires : le site grec convient à des colons ou des marchands fixés à demeure, en pays allié ou conquis ; le site odysséen n'est jamais qu'un passage, une relâche, une aiguade, un reposoir en pays sauvage ou inconnu...

Je n'ai fait dans *Calypso*... (p. 436) qu'énoncer une hypothèse qui pourra trouver quelques défenseurs : « Les descriptions odysséennes furent la première vision qui s'offrit aux yeux des Hellènes, quand, pour la première fois, leurs flottes pénétrèrent en ces parages occidentaux et y fréquentèrent les relâches des thalassocrates antérieurs : le périple grec, dressé par ces premiers explorateurs, permit au poète de décrire une Méditerranée, non pas hellénique, mais plus ancienne et très différente, avec ses relâches et son onomastique, non pas grecques, mais phéniciennes ».

Loin de fournir au poète la matière de ses descriptions, les premiers explorateurs grecs lui empruntèrent, je crois, la nomenclature de leurs découvertes.

Les *Récits* existaient en leur forme présente avant le départ des *conquistadores* helléniques vers la Sicile et vers l'Italie : en partant à la conquête de cette mer Occidentale, les Hellènes emportèrent avec eux certains noms, certaines idées géographiques, que les seuls *Récits* avaient pu leur fournir ; ils s'efforcèrent de les localiser sur les rivages de leurs explorations. Ils cherchèrent la terre des Cyclopes, l'île de Calypso, la côte des Lestrygons, le manoir d'Aiolos, la prairie des Sirènes, le temple de Circé. Ils voulurent retrouver chaque pays odysséen. Tantôt ils réussirent. Tantôt ils échouèrent. Toujours et partout, ils essayèrent. Cette préoccupation n'abandonna jamais leur esprit. Le poète présida à toutes leurs aventures, et les aventures d'Ulysse à tous leurs récits. Ils pensèrent à chaque pas retrouver la nomenclature et les réalités ho-

mériques. Ils crurent avec raison qu'Aiolos était un roi des îles autour de Lipari. Ils imaginèrent que Charybde et Skylla symbolisaient les pirates du détroit sicilien. Les Cimmériens durent habiter au delà de leur Bosphore Cimmérien, vers le Nord, dans la nuit polaire, et la Circé odysséenne devint la sœur de leur Médée, puisque toutes deux devaient être les filles ou les sœurs d'Aiétès, roi de leur Colchide.

Les moindres analogies leur suffirent. L'*Odyssée* leur enseignait que le Cyclope est un lanceur de rochers, « moins semblable à un homme qu'à un pic chevelu » : dès qu'ils connurent l'Etna, ils découvrirent à ses pieds les rochers de Polyphème et, les Lestrygons leur semblant proches parents des Cyclopes, ce fut en ces mêmes régions de l'Etna, dans la campagne de Léontini, que certains découvrirent sans autre raison la Laistrygonie. L'île de Calypso leur apparut, on ne sait pourquoi, sur la côte italienne, en face de Crotone et du promontoire d'Héra Lakinia ; le périple de Skylax la signale en ce point[1].

Ces localisations erronées, cette géographie tout imaginaire, auraient-elles été possibles ou, du moins, admises sans conteste, si quelque périple grec eût enseigné aux navigateurs grecs, comme au poète, le gîte véritable de ces pays fabuleux ? Ne se comprennent-elles pas au contraire, si le poète servit de guide aux navigateurs, si les *Récits* préexistaient à leurs périples ?

On sait la place que tenaient les poèmes homériques dans l'éducation populaire des Hellènes. Les aventures d'Ulysse étaient présentes à la mémoire de tous les compagnons-matelots. En arrivant dans les mers du Couchant, les premiers explorateurs grecs retrouvaient quel-

[1] C. Jullian *Ulysse et les Phocéens* Revue des Ét. anc. 1905 p. 65. Pentathlos le Cnidien, qui se dit descendant des Aiolides, vient réclamer les îles d'Éole (Diod. Sic. V 9). Cf. de même Hérod. I 169 ; V 124 ; VI 2.

ques « témoins » de la Méditerranée décrite par le poète : en bonne place, les noms de Charybde, de Skylla, d'Aiolos, des Sirènes et d'Aiaié leurs donnaient l'habitat de ces monstres et demi-dieux. Mais quand leurs navigations ne les conduisaient pas aux gîtes véritables, ils n'en localisaient pas moins l'onomastique odysséenne et l'appliquaient à des sites qu'elle n'avait jamais désignés. Ils avaient donc emporté cette onomastique de leurs ports d'attache. Le poète était leur guide : il ne fut pas leur disciple.

Il faut redire et redire qu'à cette époque, les marines achéennes ne dépassaient guère le reposoir d'Ithaque. L'île d'Ulysse était leur dernière étape à l'entrée des mers inconnues, « la dernière dans la mer vers le noroît ». Les mers sauvages, peuplées de dieux, de demi-dieux, de monstres et d'anthropophages, commençaient au delà.

L'étude des deux onomastiques odysséenne et grecque conduit aux mêmes conclusions. Les premiers navigateurs grecs rencontrèrent et reproduisirent certains noms primitifs, que le poète avait connus, mais qu'il avait transcrits d'une autre façon : en certains points, leur nomenclature et la sienne s'offrent comme la double traduction ou transcription d'une seule et même toponymie ; mais, de l'une à l'autre, il est une différence essentielle : les transcriptions et traductions odysséennes sont œuvres savantes, « écrites » ; transcriptions et traductions des Hellènes sont les œuvres populaires, « parlées ».

Les Sémites avaient donné au Pays des Yeux Ronds un nom que les Anciens nous ont transmis sous la forme *Oin-Otria*. Ce terme, formé de deux vocables, fut exactement, complètement, littéralement traduit par le poète odysséen en *Kukl-Opia*. Les Hellènes, au contraire, dans leur nom de *Opikia*, ne nous en ont rendu que le sens global, résumé. Kuklopia et Opikia, deux traductions d'un seul et même terme ; mais est-il inexact de dire que la première sent son « auteur », son savant, et que la seconde, au contraire, trahit son origine populaire ?

Le peuple, en transcrivant ou traduisant, simplifie toujours un peu. Il prend l'essentiel et néglige le reste. Il dit le pays des Yeux, *Opikia*, l'île du Croiseur, *Kerkyra*, la pointe Blanche, *Iapygia*, et non pas le pays des Yeux Ronds, *Kykl-Opia*, l'île du Croiseur Noir, *Kerkyra Scheria*, la pointe de la Guette Blanche, *Messapia Iapygia*, etc., ou, quand il transcrit les deux vocables d'un terme, il est enclin à les séparer pour faire de la *Messapie* et de la *Iapygie* deux caps, deux côtes, deux régions. Comparez encore la traduction « Ile Petite », *Nèsos Lacheia*, que nous donne l'*Odyssée*, et la traduction « Ilot », *Nèsis*, que nous a conservée l'usage populaire, pour ce nom d'île cyclopéenne dont nous ignorons l'original sémitique. Comparez le Port Creux du poème, *Limen Glaphyros*, et la Faucille des périples grecs, *Zanklon*. Les Hellènes appelèrent *Sirenousai*, Sirénuses, des îles que le poème nomme la Prairie des Sirènes: ces *Prairies* se trouvent fréquemment dans l'onomastique de la Bible.

Le doublet *Nèsos Kirkès-Aiaié* mérite surtout l'attention du lecteur impartial. Après trente ans de dénégations ou de sourires, il a fallu me concéder que les Phéniciens n'étaient pas un mythe et que l'Archipel est semé de ces doublets gréco-sémitiques, dont, le premier, j'avais fait la découverte et dont j'ai longuement traité dans le premier volume des *Phéniciens et l'Odyssée*, aux chapitres « Noms de Lieux » et « Le Commerce des Iles ». S'il est, dans la Méditerranée et particulièrement dans les eaux helléniques, des noms qui prêtent encore et prêteront toujours aux discussions des « phénicophobes », il en est d'autres et en nombre dont les doublets certifient le sens et l'origine à tous les esprits de bonne foi. Chacune des aventures d'Ulysse nous a fourni l'un de ces doublets, auquel se joignait parfois tel autre mot étranger, et il nous a fallu recourir au vocabulaire, aux notions et aux théories des Sémites ou de leurs maîtres égyptiens pour comprendre nombre de formules et métaphores de notre texte. Mieux

encore : le poète lui-même nous a prévenus en deux rencontres qu'il usait d'un autre langage que celui des hommes, et il nous a transcrit deux mots qu'il empruntait à la « langue des dieux », *molu* et *planktes* ; le vocabulaire sémitique peut seul nous donner le sens de ces deux mots.

Mais le doublet *Nèsos Kirkès-Aiaié* est le plus précieux des témoignages pour mettre en pleine lumière le procédé savant, dont le poète ou ses modèles avaient usé : l'original grec aurait été, à n'en pas douter, « l'île de l'Épervier », *Nèsos Kirkou* (les Hellènes n'emploient que ce masculin) ; seul, un original sémitique a pu être « l'Ile de l'Épervière », *Ai-aié* (les Hébreux n'emploient que ce féminin). Un autre nom de lieu homérique achèvera de convaincre les esprits critiques : quel navigateur, ayant vu la Sicile, aurait jamais eu l'idée de dénommer *Ile du Trident* cette *Ile du Triangle* ? La méprise du traducteur est indiscutable : seul, a pu la commettre un Hellène, qui ne connaissait rien de l'Ile du Soleil, sauf le nom « Ile des Trois Caps », mais qui se la figura semblable à la Chalcidique ou au Péloponnèse. Nous avons ici un contresens véritable, qui suppose donc une version, — et la version d'un texte lu, d'un ouvrage écrit... De quel ouvrage écrit par les Phéniciens disposait notre poète ?

*
* *

Il ne semble pas qu'un simple périple à la mode des Anciens, — un traité de navigation fait par les gens du métier et pour leur usage, — puisse rendre compte de certaines particularités des *Récits*. Le plus sec des périples peut assurément devenir la source de descriptions merveilleuses. Le périple carthaginois d'Hannon est l'inventaire précis, exact, prosaïque de la côte occidentale d'Afrique. Voyez ce que les Hellènes et les Romains en firent. Voici, d'une part, le texte d'Hannon (*Geogr. græc. min.* I p. 9-12) et, d'autre part, celui de Pline (V 1 6) :

TEXTE D'HANNON

Le dernier jour, nous avons abordé à de grandes montagnes boisées. Il y avait là des arbres à bois de senteur et d'essences variées.

Contournant durant deux jours ces montagnes, nous arrivons à une gigantesque baie, dont une plaine formait l'autre bord. De là, nous apercevons des feux qui se mouvaient de place en place durant la nuit et dont l'éclat variait d'instant en instant.

De là, ayant fait de l'eau,... nous trouvons une île boisée où rien n'était visible, sauf, la nuit, des feux en grand nombre, et nous entendions la voix des flûtes, le roulement des tambourins et des cymbales, et mille hurlements.

TEXTE DE PLINE

Du milieu des sables, l'Atlas surgit, âpre, dénudé vers l'Océan, ombreux, boisé, irrigué de sources vers l'Afrique : les fruits de toute espèce y naissent à l'état sauvage avec tant d'abondance que les désirs rencontrent toujours pleine satiété. Pendant le jour, pas trace d'humains : le silence. comme en l'horreur des déserts ; une muette terreur religieuse s'empare du voyageur, qui contemple ce sommet dans les nues, tout voisin du cercle lunaire. La nuit, il reluit de feux, s'emplit des folles danses des Ægipans et des Satyres, du chant des flûtes et des chalumeaux, et du retentissement des tambourins et des cymbales. Voilà ce que racontent des auteurs renommés, sans parler des exploits d'Hercule et de Persée. Pour aller en ce point, l'intervalle est immense et mal défini.

Il existe des commentaires d'Hannon, chef des Carthaginois, qui avait reçu l'ordre d'explorer cette côte africaine. La plupart des auteurs grecs et latins l'ont copié et, entre autres fables, racontent qu'il y fonda des villes nombreuses dont il ne reste ni traces ni souvenirs.

Mais par combien d'intermédiaires le texte du périple est-il passé pour arriver à la rédaction de Pline ?... Si l'on considère seulement l'ensemble et les procédés généraux d'exécution, on voit bien les liens intimes qui peuvent rattacher notre poète au périple originel. Faut-il répéter ce que j'exposais dans les dernières pages de *Calypso* ?

Tout périple est un chapelet de noms propres. Notre poème est une galerie de personnages. Ce sont les noms du périple qui sont devenus les personnages du poème : l'Œil Rond s'est fait géant, l'Épervière, déesse, la Cachette, nymphe, le Pilier, porteur du ciel. Ces noms personnifiés ont pris les mœurs, la parole et la vie d'hommes véritables ou de héros presque divins : ils mangent et boivent, parlent et se meuvent, s'irritent et s'apaisent, discutent et injurient. Ils ont pris les affections humaines et se sont groupés en familles. La Cachette est devenue la fille du Pilier : Atlas est père de Calypso. L'Aigle est devenu le frère de l'Épervière : Circé est sœur d'Aiétès.

Ils se sont aussi groupés en communautés : dans chaque région, un chef a subordonné ses voisins et s'en est fait des serviteurs ou des comparses. Autour du nom principal, les noms secondaires sont devenus des personnages de second rang. Parfois même, ils se sont mués en simples attributs : l'Épervière a pris le pouvoir magique et les prisons d'Anxour, du Cap de la Prison et de l'Enchantement, ainsi que les fauves de Féronia ; la Pierre, Skylla, est devenue un monstre, *pelor*, en face du cap Peloros.

J'ai montré à maintes reprises comment chaque aventure même n'a pour ressort que la mise en action d'un nom ou d'un texte. Le Pays des Sardes, des Fuyards, voit la fuite d'Ulysse ; le Pays des Sikèles, des Orphelins, voit son isolement. Auprès des Sirènes lieuses, Ulysse est attaché. Il disparaît sept ans, caché dans l'Ile de la Cachette, prisonnier de Calypso. Il vient deux fois dans l'Ile Haute, à seule fin d'expérimenter d'abord la douceur accueillante d'Aiolos par les vents du Nord, puis sa fureur

inhospitalière par les vents du Sud. A la fin de chaque aventure, j'aurais voulu, j'aurais pu, je crois, mettre en regard le texte probable du périple et les accommodations du poème et montrer que toute l'invention se résume en un seul procédé : de la statique du périple, le poète tira la dynamique des *Récits* ; il mit en actions humaines ce que le périple donnait en descriptions géographiques.

On retrouve partout en œuvre la même force agissante, vivifiante, qui donne le mouvement aux choses et le sentiment aux pierres elles-mêmes. Nous voyons surgir des flots la Roche du Croiseur. De tout temps, existait au Nord de Corfou ce Vaisseau de pierre qui valut à la grande île son nom de *Croiseur Noir*, Kerkyra Schéria ; le poète nous cite le nom de *Scheria* avant la pétrification du vaisseau phéacien. Mais de cette Roche immobile, enracinée, il fait d'abord, par son procédé habituel, un être vivant, marchant, — car les vaisseaux pour lui sont presque des êtres, — puis il l'enracine et le pétrifie sous la main toute-puissante du dieu de la mer.

Nous voyons surgir de même la longue montagne, qui de tout temps couvrait la rade des Phéaciens. Cette montagne seule avait permis l'établissement d'une ville étrangère au fond de cette baie ; elle seule mettait les Phéaciens à couvert des terriens et des attaques indigènes. Mais le poète la soulève ou la nivelle pour le besoin de son histoire, comme il fait décrire dans le ciel de la Cyclopie une merveilleuse trajectoire aux deux Pierres du Devant et du Derrière. Fixées dans le périple, toutes ces Roches se meuvent dans le poème. En un cas, nous pouvons suivre étape par étape la mise en train et la marche de cette « animation » : le Cyclope n'est pas entièrement dégagé de sa gangue montagneuse ; cet homme, qui pourtant se meut, parle, mange et souffre, reste semblable au pic chevelu de son volcan.

En d'autres cas, le fil du périple demeure visible dans la trame de l'épisode. Chez les Phéaciens, c'est la dispo-

sition topographique du Fleuve, de la Ville et du Croiseur de pierre, échelonnés du Sud au Nord, qui nous explique la sucession des faits et gestes d'Ulysse, d'Alkinoos et Nausicaa : l'histoire commence au fleuve, se poursuit à la ville, se termine au Croiseur de pierre. Il semble que le poème a suivi le périple, paragraphe par paragraphe.

Le procédé semble donc facile à surprendre et à reconnaître, et la marche de la fabrication, si l'on ose dire, pourrait apparaître très simple : un périple sémitique d'un bout; un poème grec, de l'autre; dans l'intervalle, les recettes de cet anthropomorphisme qui fut toujours si familier, si cher à tout Hellène de race. Les Sémites ayant fourni le bloc, l'Hellène en aurait tiré la statue... Mais d'abord est-ce un périple continu ou des fragments de périple, un seul bloc ou plusieurs blocs, que notre artiste grec reçut de la carrière sémitique ?

La réponse me paraît certaine. Ce n'est pas un périple continu que le poète semble avoir taillé et mis en œuvre : ce sont des fragments de périple qu'il dut ajuster bout à bout; il les a juxtaposés sans autre tenon que le vers monotone : « De là nous naviguons plus avant... », ἔνθεν δὲ προτέρω πλέομεν... Dans le périple d'Hannon, nous retrouverions pareille suture entre les récits de chaque étape : « Sortis de là, nous naviguons vers... », κἄπειτα πρὸς ἑσπέραν ἀναχθέντες... συνήλθομεν..., κἀκεῖθεν δ' ἀναχθέντες ἤλθομεν ἐπί... Mais de ce texte carthaginois au texte homérique, il faut noter trois ou quatre différences essentielles.

Première différence. Le périple d'Hannon nous donne presque toujours l'orientation de la marche : « De là, nous avons navigué vers le midi, ἐκεῖθεν ἐπὶ μεσημβρίαν ἐπλεύσαμεν... De là nous allions devant, ἐκεῖθεν ἐπλέομεν εἰς τοὔμπροσθεν (*devant* me paraît ici la transcription du mot sémitique qui signifie *vers l'Est*) »... Dans les *Récits*, il semble que le poète n'ait pas connu les positions respectives des contrées qu'il décrivait. Pour la Terre des Morts cependant, il sait que l'on y va depuis Circé par vent de

Nord ; il sait aussi que les mêmes vents de Nord conduisent de Circé vers les Sirènes. Mais, nulle part, il ne nous donne l'orientation précise des marches et contremarches de son héros : la seule terre de Calypso lui apparaît nettement dans le *Far West*, en plein Couchant.

La seconde différence est que le périple d'Hannon enregistre le plus souvent la longueur de l'étape : « Durant douze jours, nous côtoyons la terre, ἐπλεύσαμεν δώδεκα ἡμέρας τὴν γῆν παραλεγόμενοι... Nous longeons le désert vers le Sud durant deux jours, παρεπλέομεν τὴν ἐρήμην πρὸς μεσημβρίαν δύο ἡμέρας... Nous contournons ces monts durant deux jours... Nous allons *devant* durant cinq jours..., etc. ». Les seules mesures de route que nous trouvions dans les *Récits* sont chiffrées en nombres qui paraissent rituels. Exception faite du Pays des Morts, qui est à une journée de Circé, c'est toujours *dix* journées ou *sept* journées qui séparent Éole des Lestrygons, Éole d'Ithaque, les Lotophages du Malée, Skylla de Calypso, etc. Combinant ces deux nombres, Calypso est à *dix-sept* journées d'Ithaque. Le poète ignorait-il les distances réelles entre les étapes de son héros ?

Troisième différence. Le périple d'Hannon est continu : il nous décrit une côte, — et tous les périples et journaux de bord font ainsi, — en partant d'un bout, en finissant à l'autre extrémité : l'exemple le plus complet est celui de Néarque, dont l'*Indiké* d'Arrien nous donne, jour par jour, toutes les étapes, depuis l'Indus jusqu'à l'Euphrate. Les périples marchent du même pas que les navigateurs, sans interruption, sans échappée, sans autres rebroussements que les erreurs ou les accidents du voyage. Le premier caractère des *Récits* est au contraire une interruption constante des routes adoptées. Des Lotophages aux Cyclopes pour rebrousser vers Éole, puis sauter aux Lestrygons, rebrousser vers Circé et la Terre des Morts toute voisine des Cyclopes, redescendre vers Charybde en frôlant une troisième fois l'île d'Éole, ce n'est point une ligne de

périple : c'est un écheveau de routes emmêlées, qui n'ont au premier abord aucune explication rationnelle.

Il est enfin une quatrième différence, sur laquelle je n'insisterai pas de nouveau : je renvoie le lecteur aux pages 73 et suivantes de *Calypso*... Le périple d'Hannon signale sans doute les risques et les dangers, les monstres et les ennemis, que l'on doit affronter au cours du voyage : il parle « des hommes sauvages, vêtus de peaux de bêtes, qui cherchent à écraser les navires sous leurs jets de pierres », « des feux nocturnes qui remplissent la plaine », « des hurlements accompagnés de flûtes et de tambourins et des coulées de feu qui rendent la côte inabordable », etc. Mais il décrit aussi des parages heureux, des rives pacifiques, hospitalières, des aventures sans douleur et des débarquements sans aventure.

Les *Récits*, d'un bout à l'autre, sont comme une anthologie d'abominations. Otez les Lotophages : partout ailleurs, ce n'est que meurtres, noyades, assommades, scènes d'anthropophagie ou de magie noire, gueules de monstres et trous de la mort, pour aboutir enfin au naufrage de toute l'expédition et à la survivance du seul capitaine. Le refrain des *Récits* conduit toujours le lecteur à la même concluclusion : « Nous reprenons la mer, l'âme navrée, contents d'échapper à la mort, mais pleurant les amis ».

Ces morceaux de périple ne semblent donc pas avoir été découpés, puis recousus bout à bout sans quelque intention. Est-ce le poète grec qui a choisi cette litanie d'horreurs parmi les documents qu'un ou plusieurs textes sémitiques lui mettaient sous les yeux ? Faut-il supposer au contraire qu'il n'eut pas l'embarras du choix, les Sémites lui ayant fourni, non pas un périple ou des périples complets, mais une anthologie tendancieuse et comme une série de blocs déjà triés et dégrossis, d'où la statue ne pouvait sortir qu'avec un geste d'épouvante ?

Les thalassocrates de tous les temps ont propagé des contes plus volontiers qu'un périple exact ; de tout temps,

ils ont tâché de garder secrets leurs renseignements de navigation. Le prince Roland Bonaparte, en son étude des *Premiers Voyages des Néerlandais dans l'Insulinde*[1], montre le soin jaloux avec lequel les Vénitiens, puis les Portugais et les Hollandais, à leur tour, essayèrent de cacher les routes de leurs flottes vers l'Extrême-Orient :

Quand les premiers navigateurs portugais arrivèrent dans ces riches contrées, ce fut un grand émoi à Venise, qui avait partie liée avec les Arabes pour l'exploitation de l'Extrême-Orient. La diplomatie vénitienne réussit, pendant des années, à semer de difficultés la route ⟨des Portugais⟩, à leur susciter des guerres, à leur fermer des ports de relâche, à leur rendre impossibles les relations commerciales avec certains souverains indigènes. Les Portugais, de leur côté, afin de multiplier leurs découvertes et leurs prises de possession, imposèrent un capitaine européen à chaque bateau de commerce malais, javanais ou chinois, trafiquant avec Malacca. En même temps, les itinéraires et les cartes, soigneusement cachés, étaient défendus contre toute indiscrétion, comme des documents d'État. Suivant, sur ce point, l'exemple de l'Espagne, le Portugal punissait de mort quiconque avait fourni à des étrangers le moindre renseignement à ce sujet.

« Malgré les précautions de toute sorte dont on s'entourait en Portugal, un Hollandais, Van Linschoten, se glissa sur une escadre portugaise en avril 1585 et fournit à son pays les premiers renseignements. Puis le libraire Claesz, d'Amsterdam, parvint à se procurer des cartes. Les frères Houtmann, envoyés comme espions à Lisbonne pour compléter les pièces obtenues par Claesz, furent jetés en prison. Le Portugal commit la faute de laisser des marchands hollandais les racheter à prix d'or » :

Une fois en possession des précieux documents, les Hollandais se gardèrent bien, eux aussi, de les publier. Chaque capitaine de vaisseau en reçut des copies dont il était responsable

[1] *Revue de Géographie* 1884 I et II p. 446 et 46.

et qu'il devait déposer au retour dans les archives de l'Amirauté. En Hollande aussi, la peine de mort punissait la divulgation des itinéraires ; les indiscrétions moindres entraînaient le fouet, la marque ou la prison. A la fin du XVIII^e siècle, l'administration hollandaise refusait encore des pilotes et des secours aux navires étrangers en détresse dans les mers de la Sonde. Serait-il téméraire d'imaginer que parfois, au XVI^e et au XVII^e siècles, certains agents portugais ou hollandais avaient poussé le zèle jusqu'à se faire naufrageurs ?

En tout cas, pendant longtemps, des légendes à l'usage des étrangers grossissaient à plaisir les tempêtes du cap de Bonne-Espérance, les typhons de la mer des Indes et les difficultés de la navigation dans les passes étroites des mers de corail.

« A l'origine, — dit Strabon (III 5 15), — les seuls Phéniciens faisaient le commerce des Cassitérides, en partant de Gadès et en cachant à tous leur navigation, κρύπτοντες ἅπασι τὸν πλοῦν. Des Romains s'étant mis dans le sillage d'un pilote phénicien afin de connaître ces *emporia*, le pilote échoua de plein gré son vaisseau et fit du coup échouer les Romains qui le suivaient. Il échappa au naufrage et reçut, par la suite, du trésor public, le prix des marchandises qu'il avait perdues ».

Avant d'arriver aux mers océanes de l'Extrême-Occident, les Phéniciens avaient sans doute appliqué les mêmes méthodes dans le fond de la mer Intérieure : « Les Carthaginois coulaient tous les navires étrangers qu'ils rencontraient autour de la Sardaigne ou des Colonnes : d'où le manque de certitude des renseignements que l'on peut avoir sur le Couchant » (Strab. XVII 1 19).

Jusqu'à nous, telle de leurs inventions terrifiantes plane encore peut-être sur une région méditerranéenne qu'ils avaient découverte et longtemps monopolisée. A la côte de notre Tripolitaine, ils avaient installé leurs *Emporia* : le trafic de l'hinterland jusqu'au Soudan leur était assuré par ces embarcadères où venaient aboutir les caravanes du désert. Il semble qu'ils aient raconté mille fables sur les dangers de ces Syrtes, sur les tempêtes terribles, et les

sables mouvants, et les bateaux engloutis, et la vase vorace, et les mirages du lac Triton : ces inventions phéniciennes, par les racontars des Grecs et des Romains, ont passé jusqu'à nous. A. Perroud, dans son excellent mémoire sur les Comptoirs des Syrtes, *de Syrticis Emporiis*, a consacré tout un chapitre à ces terreurs dont les Carthaginois entouraient leur domaine. Nos enfants, par leurs professeurs de belles-lettres, apprennent encore de Salluste (*Jug.* 17 et 78) que « cette mer est sauvage, sans ports, pleine de tempêtes, de rochers et de sables mouvants », *mare sævum, importuosum... ; limum arenamque et saxa ingentia fluctus trahunt.*

Serait-ce une anthologie d'aventures véridiques, mais terrifiantes, que le poète aurait reçues d'une ou de plusieurs mains et qu'il aurait assemblées au gré de sa fantaisie ?... Sous le désordre apparent des navigations de son héros peut-être existe-t-il quelque unité profonde.

*
* *

Ulysse navigue pour « explorer les passes de la mer », πόρους ἁλὸς ἐξερεείνων, dit-il lui-même (XII 259). Nombre de ses aventures surviennent en une « porte » ou, comme disent nos marins, en quelque « bouche » de la mer du Couchant. Si les Bouches de Gibraltar sont tenues par Calypso, nous trouvons aux Bouches de Bonifacio les Lestrygons, aux Bouches de Nisida le Cyclope, aux Bouches de Capri les Sirènes, aux Bouches de Messine Charybde et Skylla, aux Bouches de Libye les Lotophages, aux Bouches de l'Adriatique les Phéaciens, sans parler des Deux Pierres qu'Ulysse aurait pu voir aux Bouches de Vulcano-Lipari. Au total, il semblerait que *sept* aventures nous dépeignent les monstres, les peuples ou les dieux par qui sont fermées ces *sept* Bouches de la mer Occidentale, et il semblerait que, sans grand effort, on pût rattacher toutes les autres aventures à ces Bouches

Car l'île d'Éole est le signal à l'entrée des Bouches de Messine, et l'île de Circé est la guette, où les navigateurs viennent reconnaître les monts de Sardaigne avant de quitter le cabotage de la terre italienne et de se lancer en haute mer vers les Bouches des Lestrygons. Reste le Pays des Morts, qui n'est qu'une dépendance de la terre de Circé, l'épouvantail de cette terre : le héros part de Circé pour se rendre chez Tirésias et, de la Terre des Morts, il revient chez Circé.

Tout compte fait, il semblerait que, dans la mer Occidentale, le héros ayant eu *dix* grandes Aventures (Phéaciens, Lotophages, détroit de Messine, Aiolos, Sirènes, Cyclope, Circé, Pays des Morts, Lestrygons, Calypso), *sept* prennent place en des Bouches, et toutes les *dix* peuvent se grouper autour de ces *sept* Bouches. Ce chiffre *sept* correspond-il à la réalité ?

La mer Occidentale n'a pas *sept* Bouches seulement. Au long de la côte italienne, les îles bordières, Ischia, Procida, Elbe, etc., forment des Bouches aussi. En pleine mer, les Baléares ont leurs doubles et triples Bouches. Dans l'Adriatique ou les mers siciliennes, sardes, ligures, espagnoles, etc., combien d'autres passages entre la grande terre et les multiples îlots côtiers ! Ce chiffre *sept* est-il grec ou sémitique ?

Serait-ce donc, non pas un périple prosaïque et précis de la mer Occidentale, ni même une simple anthologie d'aventures séparées, mais une seule histoire merveilleuse et, pour lâcher le mot, quelque poème ou roman des Sept Bouches, que les Sémites auraient fourni à notre poète grec ?

Nous savons[1] comment cinq et six siècles avant Homère, les Egyptiens, qui avaient des périples, en tiraient déjà

[1] Cf. dans *Pénélope et les Barons des Iles* le chapitre des « Contes égyptiens » (p. 415 et suiv.) et dans *Calypso et la Mer de l'Atlantide* le chapitre « le Radeau d'Ulysse » (p. 389 et suiv.).

des contes et romans de navigation. Chaldéens et Assyriens avaient leurs épopées de batailles, mais aussi leurs *Voyages* de la déesse Ishtar à travers les *sept* Portes de l'Enfer, et leurs *Retours* du héros Gilgamesh à travers le monde occidental. Les Phéniciens eurent pareillement des *Voyages* d'Astarté, qui « parcourait la terre, coiffée d'une tête de taureau », et des *Retours* de Melkart : le périple merveilleux d'Héraklès dans la mer Occidentale nous est connu par les mythes et légendes helléniques ; mais les Anciens savaient que cet Héraklès voyageur, cet explorateur des côtes et ce dompteur des monstres dans la mer du Couchant, était l'Héraklès de Tyr.

Héraklès-Melkart a fréquenté les mêmes parages qu'Ulysse et usé parfois des mêmes instruments de navigation. La tradition voulait qu'il eût fabriqué des radeaux. C'est monté sur un radeau que l'Héraklès de Tyr était arrivé à Érythrées. Telle pierre gravée, qui porte dans ses attributs célestes — étoile, sphère et croissant — la marque de fabrique phénicienne, nous représente Melkart naviguant sur un radeau, avec une provision de cruches toute semblable à la provision d'outres et d'amphores qu'Ulysse reçoit de Calypso.

C'est dans les parages de Calypso que l'Héraklès tyrien avait enlevé les troupeaux de Géryon et c'est de là qu'il était revenu, en faisant le tour de la mer Occidentale : il suivait, il est vrai, les routes de terre. Mais telles et telles de ses étapes figurent aussi parmi nos étapes odysséennes : au pays des Cyclopes, il avait construit la digue du Lucrin, pour le passage de ses bœufs, et il avait chassé les Géants du pays cuméen (Diod. Sic. IV 17 et suiv.).

Le texte des *Récits* nous offre peut-être dans les mots et les inventions quelques fantaisies étranges : sur la côte sarde, le nom sémitique des Korses semble avoir donné naissance tout à la fois au « Mangeur » et au « Contradicteur », au vorace Antiphatès et à ses cannibales de Lestrygons.

Les calembours et jeux de mots sont fréquents dans toutes les toponymies empruntées, qu'elles soient transcrites de périple à périple ou passées de peuple à peuple. Dans la baie de Pouzzoles, le *Portulan* de Michelot nous dit qu'on « charge sur les vaisseaux la terre qu'on appelle *porcelaine* » : c'est une explication de *pouzzolane*. Mais si, à première rencontre, l'anthropomorphisme peut sembler le procédé favori des Hellènes, on est aussi tenté de se souvenir que l'assonance et le jeu de mots tiennent une place prépondérante dans la poésie de tous les Sémites. L'allitération et, pour l'appeler de son vrai nom, le calembour sont la marque essentielle de leurs vers, cf. E. Reuss (*La Poésie hébraïque* p. 18) :

> Il est probable que les anciens Israélites n'ont jamais connu l'art métrique, tel qu'il était pratiqué chez les Grecs... Pour la rime, de même, la poésie hébraïque n'en a pas senti le besoin. Si la rime se rencontre par ci par là dans quelques vers, cela ne tire pas à conséquence... Mais les poètes n'ont pas toujours dédaigné une autre forme musicale, l'assonance, c'est-à-dire la reproduction fréquente d'une même syllabe dans la composition d'une pièce. Ceux qui peuvent comparer l'original voudront bien relire ici le Psaume 124 et surtout le chapitre V des *Lamentations* où la syllabe rimante se rencontre quarante fois dans les vingt-deux distiques.

J'ai rappelé dans *Calypso...* (p. 65 et suiv.) les belles et parfois doubles histoires que les noms de lieux nous ont values dans les « errements » du peuple de Dieu. J'imagine un auteur sémitique jonglant ainsi avec les mots de sa langue, plus facilement qu'un poète grec jouant avec les termes d'une langue étrangère. Pareils jeux de mots supposent, je crois, l'usage de la langue maternelle, — à moins que le poète grec n'ait eu près de lui, comme saint Jérôme traduisant la Bible, son drogman, « mon Hébreu », dit saint Jérôme qui nous explique clairement, en tête de son opuscule *de Nominibus hebraïcis*, à combien de calembours ou contresens peut prêter la transcription des

noms sémitiques dans les langues qui n'ont pas toutes les aspirées de l'hébreu : *unde accidit ut eadem vocabula, quæ apud illos non similiter scripta sunt, nobis videantur in interpretatione variari.* Et saint Jérôme nous donne en cet opuscule quelques beaux exemples de ces « variétés d'interprétation » :

Assur, dirigens, vel beatus, aut gradiens.
Bochor, primogenitus, vel in clitellis, aut ingressus est agnus.
Edom, rufus, sive terrenus.
Elisa, Deus meus, vel ejus salus, vel ad insulam...
Cades, sancta, sive mutata.
Naphes, refrigerium, vel anima.
Salem, pax, vel reddens, etc., etc.

Il semble donc que, du périple sémitique au poème grec, le passage ne se soit pas fait aussi directement qu'il pouvait paraître d'abord. Il put y avoir un intermédiaire, peut-être même plusieurs intermédiaires, les uns sémitiques, les autres grecs. S'il faut dire sans ambages toute ma pensée, je crois que le poète des *Récits* fut pour les épopées phéniciennes ce que fut plus tard le poète de l'*Énéide* pour les épopées homériques : un admirateur, un disciple, un imitateur, pour ne pas dire : un copiste.

Il me paraît plus difficile encore de nier l'existence de modèles grecs antérieurs à l'*Odyssée*. Les *Récits*, étant un chef-d'œuvre, ne durent pas être un coup d'essai : avant *le Cid*, les Français avaient durant un siècle acclimaté chez eux la tragédie ; avant les *Récits*, les Hellènes avaient acclimaté les poèmes du « Retour », les *Nostoi*. Le *nostos*, avant le poète odysséen, était déjà un genre littéraire. Il avait sa langue, son vers, ses lois, ses personnages et ses épisodes principaux. M. Paul Girard (*Revue des Études grecques* 1902), voulant montrer « comment a dû se former l'*Iliade* », a eu raison de rétablir la longue série de *colères* et de *disputes* qui font cortège à la *Colère d'Achille* et à la *Dispute d'Achille et d'Agamemnon :*

I. Querelle de Philoctète et des chefs achéens à Ténédos, à propos de la blessure faite à Philoctète par un serpent ; sujet traité dans les *Chants cypriens*.

II. Inimitié d'Ulysse et de Palamède ; sujet traité dans les *Chants cypriens*.

III. Querelle d'Achille et d'Agamemnon au sujet de Briséis ; point de départ de l'*Iliade*.

IV. Querelle d'Ulysse et de Thersite ; sujet traité dans le deuxième chant de l'*Iliade*.

V. Querelle d'Ulysse et d'Achille après la mort d'Hector, relativement aux moyens de prendre Troie ; matière de l'un des poèmes chantés par Démodocos à la cour d'Alkinoos.

VI. Querelle d'Achille et de Thersite, suivie de la mort de ce personnage ; sujet traité dans l'*Aithiopis*.

VII. Querelle d'Ulysse et d'Ajax, fils de Télamon, pour les armes d'Achille ; allusion dans l'*Odyssée* XI 543 et suiv. ; sujet traité dans l'*Aithiopis* et dans la *Petite Iliade*.

VIII. Querelle d'Ulysse et de Diomède à propos du Palladion ; sujet traité, à ce qu'il semble, dans la *Petite Iliade*.

IX. Inimitié d Ulysse et d'Ajax, fils d'Oïleus, après l'attentat contre Cassandre ; un des épisodes de l'*Iliou Persis*.

X. Querelle d'Agamemnon et de Ménélas après la prise de Troie ; allusion dans l'*Odyssée* III 130 et suiv. ; sujet traité par Hagias de Trézène dans ses *Retours*.

XI. Querelle de Nestor et d'Ulysse à Ténédos au sujet du retour de l'armée ; allusion dans l'*Odyssée* III 160 et suiv.

On pourrait dresser une pareille liste des *Retours : nostos* d'Agamemnon, *nostos* de Ménélas, *nostos* d'Idoménée, *nostos* de Nestor, l'*Odyssée* nous en fournit ou nous en résume trois et quatre ; en chacun d'eux, les épisodes ou péripéties et les personnages principaux devaient être les mêmes. Parmi les épisodes, quelques-uns sont essentiels : telle la « Reconnaissance » du héros par son fils ou ses proches, tel encore le « Récit » de ses aventures par le héros, etc. Parmi les personnages, quelques-uns sont aussi des types presque indispensables : la Femme fidèle (Pénélope), coupable (Clytemnestre) ou repentie (Hélène) ;

le Fils secourable (Télémaque) ou vengeur (Oreste) ; le Prétendant vainqueur (Égisthe) ou évincé (Antinoos) ; le bon et le mauvais Serviteur (Eumée et Mélanthios) : l'Aède, qui, par ses chants vertueux ou pervers, soutient ou ruine la patience de l'épouse sans nouvelles, etc. Le *nostos,* comme la tragédie, comme tous les genres littéraires, avait ses « chefs d'emploi », avec leurs rôles déterminés. Pendant plusieurs générations, durant des siècles peut-être, ces chefs d'emploi parurent en d'autres *nostoi*, avant de figurer dans nos *Récits* odysséens. J'adopte pleinement les conclusions de Michel Bréal au sujet de l'*Iliade* (*Revue de Paris* février 1903) :

Pour expliquer cette merveille du genre narratif, ce n'est pas assez de supposer un rare génie poétique : on est obligé, en outre, d'admettre l'existence d'une forme depuis longtemps assouplie. Il faut, à la fois, le poète et la tradition. Au poète, sont dus la grandeur du cadre, la vérité des caractères, l'intérêt de l'action, l'harmonie de l'ensemble ; à la tradition, sont dus la mesure des vers, l'abondance du vocabulaire, la richesse des formes grammaticales, l'habitude des formules pour tous les actes de la vie, l'usage des épithètes invariables et des périphrases consacrées. Sans la tradition, une œuvre de cette envergure ne se peut concevoir, de même que, sans le génie, on aboutissait à la versification banale des poètes cycliques.

« Une longue période d'essais épiques a dû précéder » :

Homère représente la maturité et non l'enfance d'un âge poétique. Nous n'en pouvons douter, quand nous voyons l'hexamètre, du commencement à la fin, être la forme invariablement adoptée : entre les divers mètres que nous offre la poésie grecque, l'hexamètre est l'un des plus sévèrement réglés. La place des longues et des brèves y est fixée à l'avance, une assez petite part étant laissée à la liberté du poète. Non moins rigoureuses sont les lois de la prosodie. Le principe qu'une longue vaut deux brèves a évidemment quelque chose d'arbitraire. Non moins conventionnel est celui qui veut que deux consonnes consécutives allongent la syllabe. Si nous prêtons

l'oreille à des poésies vraiment sorties du peuple, nous y rencontrons une variété de mesures et de rythmes, nous y trouvons des allongements, des raccourcissements, des suppressions de syllabes entières, qui nous transportent loin de la prosodie réglée de l'hexamètre épique. Comme l'alexandrin français, celui-ci a l'air d'être l'héritier d'une longue évolution.

Je crois à l'œuvre d'un grand poète, travaillant sur des modèles et construisant artistement, savamment, le chef-d'œuvre des « Retours », — non pas de toutes pièces (il n'est pas de création humaine qui soit de toutes pièces), — mais en prenant son bien partout où il le rencontra. Avant lui, un long travail presque inconscient de la foule, puis un travail très conscient des précurseurs avaient préparé les moyens d'expression (langue, vers, rythme, péripéties et scènes), les types et les conventions du genre : je ne vois pas qu'un chef-d'œuvre ait jamais paru sans ce travail préliminaire, sans ces tâtonnements, ces demi-succès et ces « ratés » de la foule et des précurseurs.

On ne saurait trop répéter qu'avant nos poèmes odysséens, l'Hellade avait eu d'autres *Ulyssëïdes*, chanté d'autres fragments de la geste d'Ulysse : « C'est l'Homme aux Mille Tours, Muse, qu'il faut me dire » ; ainsi débute notre poète qui ne semble pas éprouver le besoin de nommer son héros. « L'Homme aux Mille Tours » suffit : le nom d'Ulysse n'apparaîtra qu'au vingt-et-unième vers. L'auditoire achéen connaît « le Malin », comme les gens du Moyen-Age connaissent la Vierge ou le Précurseur, comme les spectateurs de la comédie italienne connaissent le Jaloux ou le Balafré. Notre poète ne fait qu'entreprendre un nouveau portrait de ce Malin, un nouveau récit de quelques-unes de ces aventures, dont il prie la Muse de lui dire, *à lui aussi*, quelque chose. La Muse en avait donc parlé à d'autres avant lui et, dans le cycle complet des aventures que la tradition attribue au héros, le poète ne choisira donc ou n'embellira que quelques épisodes... Avant les *Récits chez Alkinoos*, il existait d'autres récits

d'Ulysse, comme avant Michel-Ange il existait dans l'art italien d'autres Jugements, d'autres Prophètes et d'autres Sibylles. Mais après le poète homérique comme après Michel-Ange, un type, un modèle définitif était créé, fixé : personne n'essaya plus de recommencer l'*Odysseia* ; personne n'essaie plus de recommencer le *Moïse*.

L'œuvre propre du poète odysséen fut ce portrait définitif du héros : le genre littéraire existait avant lui ; mais, grâce à lui, ayant porté son chef-d'œuvre, le genre n'eut plus ensuite qu'à disparaître. Ce chef-d'œuvre apparut au « recoupement », si je puis dire, de la tradition grecque et de l'influence sémitique : ainsi, dans presque tous les pays et presque tous les temps, les grandes œuvres d'art sont le double produit d'une tradition nationale et d'une influence étrangère. Les Hellènes avaient leurs *nostoi* ; les Sémites avaient leurs périples et leurs contes, romans ou poèmes de navigation : les *Récits* furent le résultat d'un habile croisement. Je les définirais volontiers « l'intégration dans un *nostos* grec d'un périple ou d'un poème sémitiques ».

*
* *

Sur l'âge et la patrie des *Récits*, nous avons, je crois, deux dates *minima* et *maxima*.

Nous savons de source certaine que les premières colonies grecques dans la mer Occidentale sont les colonies siciliennes, dont la fondation remonte au VIII^e^ siècle av. J.-C. Pour l'une de ces colonies, nous avons une date presque certaine : Syracuse dut être fondée en l'an 733 ou 734. Les historiens anciens sont formels là-dessus et nous pouvons les croire : une ville comme Syracuse devait connaître son histoire, en conserver des souvenirs, des archives, et tel de ces monuments écrits, liste de magistrats ou de prêtres, pouvait fournir aux historiens la date exacte de la fondation. Nous savons, d'ailleurs, que ces

villes de Sicile avaient eu de très bonne heure leurs historiens : Hippys de Rhégium, contemporain des guerres médiques, avait composé un ouvrage sur la colonisation de l'Italie et cinq livres de *Sikelika*. Thucydide, qui put en faire usage, nous apprend qu'avant Syracuse, d'autres points de la côte sicilienne avait été occupés par les Hellènes. Naxos, le premier de ces établissements, avait été fondée un an environ avant Syracuse. Les *Récits*, qui nous parlent de l' « Ile du Trident », et non pas de l'Ile du Triangle, sont sûrement antérieurs à cette date.

Du jour, où les Hellènes eurent connu la Sicile, ce nom ne pouvait venir à l'esprit de personne. Du jour où ils eurent vu, de leurs yeux vu, Charybde et Skylla, il semble impossible qu'un poète aurait pu leur raconter les effroyables périls de la mer Occidentale : les navigateurs grecs étaient en situation et en disposition de ne plus accepter ces inventions terrifiantes. Ils auraient tenu au conteur le langage que Thucydide (VI 2) tiendra plus tard aux rabâcheurs de ces légendes : « Cyclopes et Lestrygons, les vieux habitants, dit-on, d'un canton de cette terre ! Je n'en puis dire ni la race ni le pays d'où ils vinrent, ni celui où ils disparurent. Je renvoie le lecteur aux poètes et à la connaissance que chacun peut avoir de ces gens-là ».

Les *Récits* ne peuvent pas être postérieurs à 736. Mais ce n'est pas d'un bond que les Hellènes sautèrent de leurs villes et mères-patries à ces colonies occidentales. Avant de se fixer aux rives du détroit sicilien, ils durent employer de nombreuses années, un siècle peut-être, à explorer et occuper les routes de l'Occident. Les *Récits* sont encore antérieurs à ces explorations : ils impliquent une mer hellénique s'arrêtant au canal d'Ithaque. Je doute, en conséquence, que notre poème ait pu être composé après le milieu ou la fin du IX^e^ siècle, après l'an 800 de notre ère comme date *minima*.

Date *maxima*. Notre poème nous apprend qu'Hypérie a déjà été fondée et ruinée. Si Cume de Campanie, Kumè

des Opiques, est bien l'Hypérie des Cyclopes, nous possédons une date approximative et vraisemblable : pour cette première fondation de Cume, la date de 1049 av. J.-C. a été transmise par les Anciens.

Les Hellènes n'ont pas pu fonder au XI^e^ siècle une pareille colonie sur cette rive campanienne : ils fréquentèrent le détroit de Messine et s'y établirent, avant d'arriver au pays campanien et de s'y fixer. Mais leur Cume du VIII^e^ siècle succéda à l'Hypérie du poème. Avant les Hellènes, d'autres peuples de la mer avaient occupé déjà cette haute guette : ici comme à Naxos et Syracuse, les Hellènes ne firent que prendre une succession... En 1049, il y avait cinquante ans pour le moins que les Phéniciens avaient achevé leur temple d'Utique et fondé leur « Enclos » de Gadès.

C'est entre la fondation sémitique d'Hypérie et la fondation grecque de Naxos, entre la fin du XI^e^ et la fin du VIII^e^ siècle avant notre ère — entre 1049 et 736, pour donner des chiffres — que l'on peut enfermer l'apparition des *Récits*. J'ai dit les raisons qui me faisaient remonter un peu plus haut que le VIII^e^ siècle. Il en est d'autres qui nous forcent à descendre un peu plus bas que le XI^e^ : le poème odysséen est postérieur d'assez nombreuses années à la première fondation d'Hypérie qui, juchée sur sa butte campanienne, a dû subsister quelque temps, avant sa ruine sous les coups des Opiques et l'exode des Phéaciens qui, de cap en cap, sont venus à Schérie. Le fondateur de la ville nouvelle, Nausithoos, est mort : c'est déjà son fils, Alkinoos, qui règne sur les Phéaciens...

Si donc il me fallait fixer une date précise, je reviendrais encore à l'opinion d'Hérodote : « Homère est mon aîné de quatre siècles, pas plus » ; le poète des *Récits* fleurissait vers le milieu du IX^e^ siècle, en 850 environ.

Dans la *Chronique de Paros,* l'histoire grecque commence avec Cécrops, au début du XVI^e^ siècle av. J.-C., vers 1580.

Cadmos et Danaos surviennent à la fin du XVI^e^ siècle, vers 1520 et 1500. Avec Danaos et ses cinquante filles, apparaît le vaisseau à cinquante rameurs. Vers la même époque, apparaît aussi le char attelé.

Le premier Minos règne sur la Crète dans le dernier tiers du XV^e^ siècle, vers 1430. Les mystères d'Éleusis remontent à 1400. Les cultes et les jeux du Lycée datent d'un siècle plus tard, de 1320. Le second Minos et Thésée règnent, et les *Sept* marchent contre Thèbes vers 1250.

La guerre de Troie survient en 1220. La colonisation grecque en Asie Mineure prend place cent trente ou cent quarante ans plus tard : Nélée fonde Milet et les villes ioniennes vers 1080. Hésiode apparaît vers 940, Homère vers 900.

Ces dates de la *Chronique de Paros* sont en avance de trente ou quarante ans sur les dates que fournissent les fragments d'Ératosthène. Pour Ératosthène, la prise de Troie est de 1180, et la colonisation ionienne de 1044. Ces dates très précises pouvaient sembler fantaisistes quand on s'en tenait aux vieux préjugés sur l'âge récent de l'écriture. Mais nous savons aujourd'hui que les Crétois et les « Mycéniens » écrivaient et que les villes ioniennes purent, dès leur fondation, user de notre alphabet, — inventé depuis quatre ou cinq siècles, — pour tenir la liste chronologique de leurs rois, prêtres ou magistrats.

C'est dans l'une de ces villes ioniennes que fut composé notre poème : on est conduit à cette affirmation tant par la tradition unanime des Anciens que par l'étude du texte. Je n'insisterai pas sur la tradition. Elle est présente à toutes les mémoires : sept villes asiatiques se disputaient la naissance du poète.

La langue d'Homère, — dit Michel Bréal, — est faite pour provoquer l'étonnement. Depuis que des trouvailles faites un peu partout ont multiplié les spécimens des divers dialectes grecs, on n'a encore découvert nulle part le dialecte homérique. Participant tantôt de l'ionien, tantôt de l'éolien ou du

cypriote et même de l'attique, il déroute le linguiste par l'inconstance de sa phonétique et par la bigarrure de ses formes grammaticales... C'était un langage mixte qui était la langue de l'épopée. C'est ainsi que, pendant deux siècles, nos troubadours ont composé leurs poésies en un limousin, où se rencontrent des formes catalanes, provençales et italiennes.

Ce « dialecte mêlé », cette « langue mixte de l'épopée » n'a pu naître et gagner l'oreille du public que dans une région où les différents dialectes de l'Hellade, ionien, éolien, etc., voisinaient et cousinaient. Avant de s'amalgamer en cette langue des poètes, il a fallu que, longtemps, quotidiennement, ces dialectes se mêlassent dans le parler même du peuple ou dans les conversations du port et de l'agora. Sur les côtes d'Asie Mineure, avec la proximité des villes et des tribus différentes, avec le mélange d'idiomes produit par le commerce maritime, cet amalgame de dialectes se comprend aisément. Mais nulle part ailleurs, il n'est une région grecque où cette langue mixte, triomphant des résistances particularistes, serait parvenue à se faire entendre et accepter.

Entre les villes asiatiques, le *Voyage de Télémaque* conduirait à faire un choix. Les cités ioniennes avaient pris leurs familles royales, nous dit Hérodote, les unes parmi les Lyciens descendants de Glaukos, d'autres parmi les Kaukones pyliens, d'autres enfin parmi les uns et les autres. Hellanikos, traçant la généalogie de ces Kaukones pyliens, remontait à Salmoneus, à Nélée et à Nestor, dont le descendant Mélanthos était le fondateur des dynasties ioniennes. En comparant l'histoire traditionnelle de ce Mélanthos et les épisodes du *Voyage* (cf. *Pénélope et les Barons des Iles* p. 31 et suiv.), nous sommes arrivés à de curieuses ressemblances : le *Voyage* est apparu comme l'œuvre d'un courtisan de ces royautés néléides.

C'est à l'une de ces cours néléides que je reporterais aussi la naissance des *Récits* : Circé faisait son mélange

magique dans du vin de Pramnos ; c'était un cru d'Éphèse, suivant les uns, de Smyrne, suivant les autres, mais plus vraisemblablement de cette île Icaria, qui, voisine de Samos, regarde du large Milet. Il serait facile de comprendre qu'à Milet se soit produit notre merveilleux mélange de *nostos* grec et de poème phénicien.

Hérodote (I 170) nous dit que Thalès de Milet, le premier philosophe ionien, descendait d'une famille originairement phénicienne, Θάλεω ἀνδρὸς Μιλησίου τὸ ἀνέκαθεν γένος ἐόντος Φοίνικος, ce qui signifie que Thalès appartenait, non pas à une famille émigrée directement de Phénicie en Asie Mineure, mais à l'une des familles cadméennes célèbres parmi les villes d'Asie. Le même Hérodote, en effet, nous apprend que des Cadméens, — c'est-à-dire des Phéniciens hellénisés déjà par un long séjour en Béotie, — avaient pris part à l'émigration des Ioniens. Ces Cadméens se répartirent dans les villes néléides. Leurs descendants semblent y avoir tenu une place importante. A Priène, que la présence de ces Cadméens fit appeler aussi Cadmée, un autre des *Sept* Sages, Bias, était pareillement issu d'une famille cadméenne. A Milet, ce fut un Cadmos qui, le premier, écrivit des livres d'histoire : sa *Fondation de Milet* passait pour le premier livre en prose des Grecs. Diogène Laerce nous dit avoir copié, dans Hérodote, Douris et Démocrite, que le père de Thalès, un certain Examias ou Examyoulos, appartenait au *genos* des Thèlides, « qui sont les Phéniciens les plus nobles parmi les descendants de Cadmos et d'Agénor », οἵ εἰσι Φοίνικες εὐγενέστατοι τῶν ἀπὸ Κάδμου καὶ Ἀγήνορος. Quelques auteurs racontaient pourtant que, né hors de Milet, Thalès y était venu avec un exilé de Phénicie, Neileus. Thalès n'avait pas eu de maître ; mais il avait, dit-on, vécu en Egypte parmi les prêtres.

Grand emporium de l'Anatolie, où venaient converger toutes les routes de terre et de mer, Milet vit certainement les vaisseaux levantins accourir dans son port et les

marchands ciliciens, phéniciens, égyptiens, etc. installer chez elle des comptoirs ou même un quartier — on disait alors : un « camp » — étranger. Comme la Memphis d'Hérodote, Milet eut alors son Camp des Sidoniens ou des Tyriens. Ces Phéniciens[1], qui ne régnaient plus en maîtres absolus sur les mers et le commerce du Levant, contrôlaient pourtant une grande part des échanges. Ils habitaient à demeure dans leur Camp de Milet, autour de quelque sanctuaire national, περιοικέουσι δὲ τὸ τέμενος τοῦτο Φοίνικες Τύριοι· καλέεται δὲ ὁ χῶρος οὗτος ὁ συνάπας Τυρίων Στρατόπεδον. Ils y conservaient leurs mœurs et leurs cultes[2], usaient entre eux de la langue maternelle, lisaient ou chantaient les écrits et poèmes nationaux. Entre eux et les Hellènes de la ville, les Cadméens étaient tout désignés pour servir d'intermédiaires : ils se vantaient de leur descendance phénicienne ; ils durent mettre à la mode les produits, les usages, les sciences et les arts de la race supérieure, « divine », dont ils se proclamaient les fils ; peut-être usaient-ils eux-mêmes de la langue des « dieux », comme dit le poète ; ils dressaient peut-être leurs enfants et se délectaient eux-mêmes à la lecture des écrits phéniciens qui, d'ailleurs, pouvaient leur être d'un très grand profit.

Si l'on prend pour la fondation de Milet la date d'Ératosthène, — 1044 av. J.-C., — et si l'on ajoute un demi-

[1] Cf. là-dessus Hérod. I 146 et 170 ; Strab. XIV I 3, 7 et 9 ; Diog. Laert. I 22 et 37 ; Hérod. II 112.

[2] Cf. les *fondachi* des villes levantines au Moyen-Age. « Les concessions, accordées dans les villes aux colonies des républiques commerçantes de l'Occident, se composaient soit d'un terrain à bâtir, soit d'un certain nombre de maisons, d'une rue entière ou d'une partie considérable de la ville. L'ensemble des propriétés d'une nation commerçante était désigné sous le nom de *ruga* ou *vicus* de telle ou telle nation. On y avait un vaste entrepôt, *fundicum, fundicium*. Les besoins religieux n'étaient jamais négligés : on dédiait les églises au saint patron de la mère patrie. Nous trouvons pour les Vénitiens des églises de Saint-Marc à Tyr, à Acre et à Béryte. » W. Heyd *Commerce au Levant* (trad. Raynaud) I p. 152-153.

siècle pour le développement, et un autre demi-siècle pour le plein épanouissement de cette cité étrangère au flanc de la terre carienne, on arrive aux dates que l'Écriture donne pour les règnes de David (1010-970) et de Salomon (970-933). Ces deux rois de Jérusalem étaient les correspondants et amis d'Hirom, roi de Tyr et chef des Sidoniens[1]; cf. I *Rois* V et suivants :

Hirom donnait à Salomon du bois de cèdre et du bois de cyprès autant qu'il en désirait, et Salomon donnait à Hirom 20 000 kores de froment pour l'entretien de sa maison et 20 kores d'huile pilée...

Salomon avait les mêmes chars et les mêmes attelages de chevaux rapides que nos rois achéens, les mêmes flottes aussi de vaisseaux de haute mer. Il avait appris des Sidoniens l'art de construire ces « vaisseaux de Tarsis », qui devaient leur nom aux lointaines croisières sidoniennes dans les eaux que les Hellènes appelleront Tartessos, — dans les parages de Calypso :

Hirom choisit parmi ses gens des équipages connaissant la mer et les envoya avec les gens de Salomon ; car le roi avait sur la mer des Algues (notre mer Rouge) une flotte de Tarsis avec la flotte de Hirom : une fois en trois ans, cette flotte de Tarsis revenait chargée d'or, d'ivoire, de singes et de paons.

L'alphabet vulgarisé permettait au roi de Jérusalem d'avoir une bureaucratie et une administration financières, qui faisaient de lui le grand traitant de son royaume · il avait de même son archiviste et son mémorialiste pour tenir son livre des *Œuvres des Jours*, — tel était en hébreu le titre du *Journal* où l'on enregistrait ses années de règne et ses hauts faits ; — il avait ses scribes pour sa correspondance avec les rois de Tyr et d'Égypte. Salomon lui-même écrivait, composait : la tradition populaire voit en-

[1] Je renvoie ici encore au chapitre « Achéens et Phéniciens » de *Ithaque et la Grèce des Achéens* p. 39.

core en lui le premier des Sages (à la mode d'Ionie) et des aèdes sacrés d'Israël.

Soixante ans après Salomon, le roi de Samarie, Achab prenait pour femme Jézabel, la fille d'Itobaal, roi des Sidoniens et régnait vingt-deux ans. A sa mort, son vassal de Moab, Mésa, refusait le tribut... Nous avons au Louvre la longue inscription alphabétique de ce Bédouin de Transjordanie. Postérieur de 84 ans à Salomon, Mésa vivait donc (933-84 = 849) à la date exacte où Hérodote faisait vivre son Poète : comment douter que les Hellènes d'Ionie ne fissent alors de l'alphabet les mêmes usages que les paysans de Judée et les nomades de Moab ?...

*
* *

A la cour de Milet, dans l'entourage des rois néléides et des aristocraties cadméennes, voilà comment j'imagine, vers 850 av. J.-C., l'apparition de cet admirable poème des *Récits chez Alkinoos*, œuvre d'un grand artiste, d'un habile et savant écrivain, que les siècles saluent du nom d'Homère.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

I. — CHEZ ALKINOOS

De Calypso à Nausicaa. — La « Terre » des Phéaciens : côte forestière ; rivage d'écueils ; fleuve, cascades et lavoirs ; route et cultures ; source, vignoble et bois sacré ; ville aux deux ports et fontaine ; manoir ; le Rocher du Bateau.

Corfou : la Serpe et le Karavi. — Aphiona et Port Alipa. — Palaio-Castrizza. — Le fleuve et la plage de Saint-Georges.

Les Phéaciens, marins étrangers : Pargos et Assos ; mœurs et coutumes levantines. — Hauteville et sa Campagne.

Appendices A, B et C. — Texte homérique ; Navigation et Naufrages ; Secret des Thalassocrates. 9

II. — LOTOPHAGES ET CYCLOPES

Les Mangeurs de Lotos et les gens du Djerid tunisien. — La vie des Oasis : Gabès et Djerba. — *Lotos* et *léthé*. — Hospitalité et désertions : les îles de l'Arbre à Pain.

Les Hommes-Montagnes des Yeux Ronds : Cyclope et volcan ; Etna et Champs Phlégréens. — Cume et les Opiques.

Au pays des Yeux : Averne, Gauros, Astroni, Solfatare et Nisida. — La Petite Ile et son port. — Le Cap et sa caverne. — Le détroit et les Deux Pierres. — La Source aux Trembles.

Appendices D, E et F. — Aux Oasis ; Dicéarchie ; Itinéraire des Phéaciens 93

Pages.

III. — ÉOLE ET LESTRYGONS

Stromboli : île ronde et île haute ; mur de bronze et ponce flottante. — Aiolie et Nisyros. — Le signal des vents. — Lipari et les Sept-Iles. — Vers Éole.

Le Cap et la Source de l'Ours en face de la Maddalena. — Les baies et puits de Sardaigne : Palau, Liscia, Longo-Sardo et Porto Pozzo.

Les rives des oiseaux et la Pierre colombière. — La pêche des thons et le massacre des Achéens. — La ville des Lestrygons : les Longues Portes. — Les pâtres et les chansons alternées de la Gallura : au pays de l'églogue. — Chez Antiphatès et les Anthropophages. 195

IV. — CIRCÉ ET LES MORTS

La montée chez Circé. — Le Monte-Circeo : forêt, maquis et marais Pontins. — Vieilles routes. — Les monts des Volsques : le sanctuaire de Féronia : affranchissement et libération. — La famille de Circé.

De Rome au Circeo. — Le bourg de San Felice. — La Grotte aux chèvres, le port, la forêt et la source. — La Guette.

L'*Évocation des Morts*. — Averne et Lucrin. — L'Océan. — Sibylle et Tirésias. — La mer des ombres. — De Circé à l'Hadès. — Un témoin 281

V. — DE SIRÈNES EN SKYLLA

Le détroit de Capri. — Les lieuses enchanteresses. — La Prairie des Chants. — Les Galli et les Zaffarines.

Charybde et Skylla : chiens de mer et espadons. — La Pierre Coupée et le Trou de la Perte. — Le dragon de Corfou.

Le Port-Creux et l'île du Trident. — Le Cap du Soleil : Naxos et Taormine. — Famine et Rébellion. — La terre du sommeil et de l'isolement.

Le savoir de Circé. — Les deux routes : Bouches de Messine et Bouches de Vulcano. — Les Deux Planktes.

Appendice G. — Les étapes des Phéniciens sur les côtes de Sicile. 373

Pages.

VI. — LES SOURCES DE L'ODYSSÉE

Les trois poèmes odysséens. — Périples et vues de côtes. — Le modèle sémitique. — Navigations grecques et sites odysséens. — L'*Odyssée* et la colonisation grecque dans les eaux de l'Occident.

Périples et légendes. — L'anthropomorphisme odysséen. — *Odyssée* et périple d'Hannon. — Le secret des thalassocrates. — La découverte des passes.

Les sept portes du Couchant. — Les *Voyages* d'Ishtar et le *Retour* de Melkart-Héraklès. — Assonances sémitiques. — Date et patrie des *Récits* : Néléides, Cadméens et Phéniciens. 473

INDEX SOMMAIRE

DES PRINCIPAUX NOMS

HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

LEXIQUE SOMMAIRE

DES NOMS ET MOTS SÉMITIQUES

Le second volume des *Phéniciens et l'Odyssée* se termine par un « Index sommaire des principaux Noms historiques et géographiques » et par un « Lexique sommaire des Noms et Mots sémitiques ».

Un pareil *Index* et un pareil *Lexique* sont préparés pour les quatre volumes réunis des *Navigations d'Ulysse*. Mais l'ampleur relative de leurs doubles listes et, plus encore, la commodité du lecteur commandent d'en faire une publication séparée ; pour répondre aux désirs ou réclamations de nombreux lecteurs, je compte y adjoindre une *Table* de renvoi à tous les vers de l'*Odyssée* cités, expliqués, critiqués ou condamnés dans les trois volumes de mon *Introduction à l'Odyssée*. Sous le titre de *Tables odysséennes*, ce petit volume paraîtra prochainement.

IMPRIMERIE DE VAUGIRARD — PARIS

LABEVR SANS SOIN LABEVR DE RIEN.

A C

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
881H8O.YBE3 C001 V004
LES NAVIGATIONS D'ULYSSE PARIS
3 0112 023802579